This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ARTES SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

3 vol relié n°1

Gerbert musicien

380

c 1108

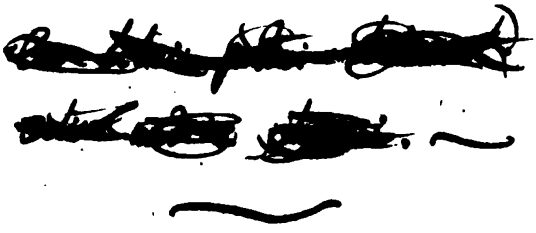
COURS COMPLET,

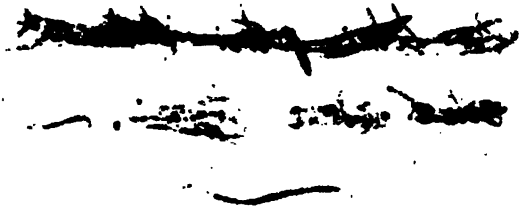
OU

TRAITE

DE FIEVRES.

Tome I.





COURS COMPLET,

OU

TRAITÉ

DE FIEVRES,

PAR M. DE GRIMAUD, Professeur dans l'Université de Médecine de Montpellier.

TOME I.

A MONTPELLIER,

Chez TOURNEL, Libraire, Imprimeur de l'Université de Médecine.

1791.

RC
106
.G86
1791

1057729-190

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

LA célébrité juſtement méritée, dont a joui M. DE GRIMAUD, Profeſſeur en l'Univerſité de Médecine de Montpellier, fait déſirer depuis long-temps aux nombreux élèves, que la réputation de cette fameuſe Ecole attire dans cette ville de toutes les parties du monde, la publication d'un cours de fièvres qu'il avoit compoſé pour leur inſtruction. Animé du déſir de concourir utilement aux progrès de leurs études, jaloux de partager la gloire que ſes Collègues s'étoient déjà acquiſe dans les fonctions non moins pénibles qu'honorables du Profeſſorat; il avoit donné tous ſes ſoins pendant pluſieurs années, par un travail aſſidu & réfléchi, pour le rendre le plus complet de tous les traités qui ont paru

jusqu'à présent sur cet important objet. Quelques sollicitations que ses amis aient employé pour le porter à rendre public un travail aussi précieux, ils n'ont jamais pu parvenir à vaincre sa modestie; elle s'est constamment refusée à leurs instances.

Honoré particulièrement de sa confiance, me regardant comme le plus chéri de ses disciples, il a bien voulu, dans les derniers temps de sa vie, me permettre de prendre une copie fidèle de son manuscrit; mais il exigea de moi la promesse qu'elle ne serviroit que pour mon usage propre, & que, tant qu'il vivroit, je m'abstiendrois rigoureusement de la répandre. J'ai tenu fidèlement ma parole, mais sa mort prématurée me déliant de mes engagemens, je crois devoir à sa mémoire de mettre au jour une production qui ne peut qu'ajouter infiniment à la haute réputation que ses savantes leçons, & ses deux mémoires sur la nutrition, lui avoient déjà si légitimement acquise.

Je me hâte donc de faire jouir le public d'un ouvrage aussi estimable. Je dois compter sur son empressement à se le procurer, & être peu effrayé des avances considérables qu'exige une pareille entreprise. Je croirois insulter aux mânes de son auteur, en le proposant par souscription. Du reste, je le publie

dans le même ordre qu'il m'a été communiqué. Je n'y fais aucunes additions ni corrections; je n'y ajoute aucunes notes : ſubordonnant ma manière de juger à celle de M. DE GRIMAUD, je ne me permettrai point, comme ſe le propoſe un autre Editeur dans un proſpectus qu'il vient de répandre dans le public avec profuſion, de retrancher du manuſcrit huit ou dix leçons, qu'il penſe n'avoir point un rapport eſſentiel avec les autres, pour les donner ſous forme d'appendix à la fin de l'ouvrage; je crois devoir m'impoſer pour loi, de reſpecter les motifs qui ont déterminé notre célèbre Profeſſeur à les laiſſer dans l'ordre qu'il leur avoit aſſigné.

OPUS AUREUM.

DESCRIPTION

DES MALADIES.

LA maladie conſidérée d'une vue générale, au moins dans ce qu'elle a d'actif, eſt un être de même ordre que la vie qui dépend du même principe, qui tend eſſentiellement aux mêmes fins & qui eſt aſſujettie à des loix communes ; & comme la vie nous eſt abſolument inconnue dans ſa nature, comme tout ce que nous ſavons ſe réduit aux phénomènes que nous avons pu ſaiſir, & que l'enſemble ou la collection ſyſtématique de ces phénomènes obſervés pendant l'état de ſanté, compoſent, à proprement parler, tout le fond de notre ſcience phiſiologique ; ainſi pour acquérir ſur l'état maladif des connoiſſances ſolides, il faut ſuivre la même route, il faut obſerver de la même manière, il faut également amaſſer des faits pour nous procurer des idées, & ces idées ſont d'autant plus lumineuſes, elles ſeront d'autant plus

applicables à la pratique, que nous aurons plus multiplié ces faits, & que l'ordre & la distribution que nous aurons établi entre eux, répondra plus exactement à leur rapport naturel de dépendance & de succession.

Aussi m'attacherai-je principalement à décrire avec soin les différentes fièvres dont j'aurai occasion de vous parler; mais, avant d'entrer dans des détails, je m'arrêterai un moment sur la description générale des maladies, d'autant mieux que ce sujet menera naturellement à exposer quelque principe qui pourroit nous être utile dans la suite de ce cours.

L'historien des maladies doit s'attacher avant tout aux maladies simples, primitives, élémentaires, & pour saisir chacune de ces maladies dans toute sa vérité, pour se mettre en etat de former un tableau dont les traits fortement prononcés puissent s'appliquer sans peine à toutes ses nuances, à toutes ses gradations indéfiniment variées, il faut qu'il l'étudie, dans l'âge, le sexe, le climat, le régime, l'habitude dont l'observation a démontré la convenance avec elle; car chaque maladie, comme chaque être de la nature, ne paroît être ce qu'elle est, & ne jouit de toute la plénitude de son existence, qu'autant qu'elle se forme, qu'elle se développe sous un concours de circonstances qui lui sont analogues & qui tendent également à favoriser sa production. Pour écrire méthodiquement de l'art de guérir, il faut, disoit GALIEN, » comme faisoient les anciens, HIPPOCRATE sur-tout, » décrire exactement le traitement de chaque mala- » die dans sa plus grande simplicité réelle; il est » facile de voir ensuite de quelle manière on doit » varier ce traitement simple selon le degré de com- » plication des maladies; *sane solemnis veteribus doc-* » *trina, (quæ utinam nunc in usu esset) maximè* » *naturalis est, quippè in simplicis cujusque affectûs*

» *propriam curationem dicunt, præcipuèque omnium* » HIPPOCRATES. *Medendi namque methodus ad* » *hunc modum belliſſimè procedit, ſi de ſingulis ſim-* » *plicibus ſeorſim præceperimus, poſt deinde de com-* » *poſitis omnibus aliquam methodum indicaverimus.* » *De methodo medendi.*

L'ordre dans lequel ſe ſuivent les phénomènes conſtitutifs d'une maladie, eſt ſans contredit, une des circonſtances eſſentielles, & qui compoſe la partie la plus intéreſſante de ſon hiſtoire, & nous verrons dans la ſuite que cette circonſtance eſt une de celles qui vont le plus directement à diſtinguer les fièvres, & à établir bien nettement leurs différences réelles. Cet ordre cependant, tout important qu'il eſt, ne ſuffit pas; & nous aurons occaſion de nous convaincre que des fièvres qui ne préſentent qu'un ſeul acte, & dont le mouvement ſe ſoutient conſtamment au même degré de vigueur, que d'autres au contraire dont le mouvement eſt coupé en pluſieurs actes détachés, qui ſe répètent à différens intervalles, & qui laiſſent entre eux, ſoit une ſuſpenſion totale de la fièvre, ſoit une ſimple remiſſion, & qui par conſéquent préſentent dans leur développement reſpectif des caractères de différence bien marqués; nous aurons, dis-je, occaſion de nous convaincre que ces fièvres ſoutiennent entre elles des analogies multipliées, & qu'elles paroiſſent tenir à un ſeul & même fond de maladie; en ſorte que la diviſion ordinaire des fièvres en continentes, continues, intermittentes, telle qu'on l'entend dans l'école, eſt une diviſion mal entendue, qui coupe, ſépare & déſunit des choſes néceſſairement liées dans le ſyſtême naturel des maladies (on peut conſulter, ſur cet objet, les ouvrages de SELLE & de STOLL, qui ont parfaitement reconnu la néceſſité d'un nouvel ordre dans la diſtribution des maladies fébriles).

Nous verrons auſſi par la ſuite qu'une maladie, ſans changer de nature, c'eſt-à-dire, étant toujours entretenue par la même cauſe matérielle, peut marcher rapidement, ou ne préſenter ſes phénomènes que dans un eſpace de temps fort conſidérable; en ſorte que la diviſion ordinaire des maladies en aiguës & chroniques eſt peu intéreſſante pour le Médecin; car, comme diſoit HIPPOCRATE, le temps conſidéré en lui-même n'indique pas, & le Médecin ne doit s'appliquer qu'aux ſources réelles d'indication. Il ne faut conſidérer dans les maladies, que les circonſtances qui vont à éclairer le traitement. Toute autre circonſtance, quoique vraie en elle-même, n'eſt pas d'une vérité médicinale, & ne doit pas entrer dans le ſyſtême des faits vraiment propres à cette ſcience. Nous devons cependant remarquer ici, que quoique des maladies aiguës & chroniques puiſſent être eſſentiellement les mêmes, cependant elles préſentent dans leur comparaiſon un caractère de différence important; c'eſt que dans les maladies aiguës la nature agit; au-lieu que dans les maladies chroniques, elle n'agit que d'une manière foible, incomplette, & quelquefois même abſolument nulle. Auſſi on peut établir que les moyens d'excitation ſont plus généralement utiles dans les maladies chroniques; mais il faut convenir, que le plus ſouvent ces moyens d'excitation ſont livrés à l'empiriſme, & qu'il eſt difficile d'en aſſujettir l'emploi aux loix de la méthode, parce qu'il eſt très-difficile, quelquefois même impoſſible, de déterminer juſqu'à quel point la nature excitée appliquera ſes forces d'une manière utile ou pernicieuſe; mais nous reviendrons là-deſſus dans la ſuite.

Il faut donc principalement s'attacher, comme le diſoit GALIEN, à reconnoître une fièvre & plus généralement une maladie dans l'enſemble des phénomènes qu'elle produit, & non pas excluſivement dans

ſon progrès, ſa ſucceſſion, & pour cela, il faut ſe familiariſer avec chacun de ſes phénomènes, il faut les étudier comme iſolés, comme ſolitaires; il faut les arrêter, pour ainſi dire, les conſidérer dans cet état de repos, & tâcher de ſaiſir la manière, l'habitude, la forme indépendamment de leur marche, de leur mouvement, de leurs allures.

On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'une maladie conſidérée dans chaque individu, préſente une foule de différences déterminées par le tempérament, ou plutôt par l'enſemble des circonſtances qui ſpécifient chaque individu, & qui le diſtinguent de tous les individus d'une même eſpèce. Car ſelon le principe des *indiſcernables* de LEIBNITZ, il n'eſt pas dans la nature deux êtres abſolument les mêmes; mais ces différences purement individuelles doivent néceſſairement être négligées, & le Médecin ne doit étudier dans les maladies que les rapports qui leur ſont communs & dont la comparaiſon puiſſe mener à l'établiſſement des préceptes applicables à pluſieurs maladies; car la méthode n'eſt qu'un enſemble de dogmes ou de préceptes applicables à des faits particuliers.

Or parmi les rapports que ſoutiennent les maladies & qui peuvent faire l'objet de l'étude du Médecin, les plus importans, comme nous le rappelerons ſouvent dans la ſuite, ſont ceux qui ſont tirés des moyens curatifs. *Naturam morborum oſtendunt curationes.*

La deſcription des maladies ne doit être compoſée que des phénomènes qui leur appartiennent eſſentiellement & qui les conſtituent ce qu'elles ſont, & il faut ſévérement en écarter, ou du moins il faut marquer d'un caractère de diſtinction tous ceux qui ne s'y joignent que par accident & qui ne tiennent

qu'à altérer leur pureté, qu'à les contraindre & à les masquer de différentes manières.

Parmi les causes capables d'altérer une maladie, & de la charger d'accidens étrangers & superposés, une des plus puissantes, sans contredit, est une sensibilité excessive, qui déplace tout, qui exagère tout, & qui mettant sans cesse ce qu'elle imagine & ce qu'elle craint à la place de ce qui est, ne sait plus trouver de ressources dans les moyens de la nature, ou plutôt, qui tourne contre elle ces moyens même, & les fait servir à sa destruction. C'est ainsi que dans l'ordre des affections morales, une sensibilité mal réglée va si souvent à la perte des animaux, & qu'une terreur excessive éteint complétement, & tout d'un coup, des forces dont l'exercice seroit nécessaire pour dérober ces animaux au danger qui les menace. Il est vrai que les désordres qui nous frappent tous à la première vue, ne sont tels que par rapport aux individus, & qu'ils s'évanouissent & disparoissent quand on les rapporte au tout, & qu'ils entrent dans le plan de la nature universelle qui, pour borner l'exubérance de certaines espèces & pour maintenir l'équilibre entre toutes, doit nécessairement faire servir ces espèces infinies & trop nombreuses à la nourriture des espèces plus nobles & plus fécondes.

Cette excessive sensibilité vitale qui agit si puissamment sur les maladies pour les altérer, pour les corrompre, pour en troubler & en intervertir le cours, se trouve sur-tout, comme l'a vu STHAL, chez les personnes vigoureuses qui ont joui pendant long-temps & sans interruption, d'une santé ferme & assurée; aussi est-il d'observation populaire que, généralement parlant, les maladies sont pour ces personnes des accidens plus graves & qui s'accompagnent de dangers plus grands; tandis que les personnes foibles, d'une constitution délicate, & qui sont le plus souvent ma-

lades, conçoivent, ce ſemble, plus nettement l'ordre des mouvemens maladifs & les déploient avec plus de ſécurité, parce qu'ils y apportent plus de régularité, plus de fermeté, plus de conſtance; en ſorte qu'il en eſt de ceci comme de tous les autres actes de la vie; car comme chacun de ces états dépend d'idées tracées dans la nature vivante, ces idées ſemblent ſe renforcer, & les accès qui en émanent deviennent d'une exécution plus sûre & plus facile, à meſure que la nature revient plus ſouvent ſur ces idées, & qu'elle s'applique plus fréquemment & plus aſſidûment à les exprimer & les réaliſer; & c'eſt là, pour le dire en paſſant, la véritable raiſon de la plus grande vivacité, contractée par l'âge, & de l'extrême mortalité des enfans qui viennent de naître, & qui, pour ainſi parler, n'ont pas encore appris à vivre.

Je penſe qu'il eſt aſſez inutile de faire remarquer combien le fait du moindre danger des maladies chez les perſonnes d'une conſtitution débile eſt contraire à tout ce qu'on établit communément ſur les cauſes néceſſaires de mort dans les maladies.

Nous pouvons remarquer, d'après STHAL, que ces perſonnes foibles, ſouvent malades, & pour qui les maladies ne ſont donc pas ſi dangereuſes, attaignent cependant aſſez promptement le terme de la vie; & cela parce que les mouvemens vitaux préſentent plus d'intenſité & de vigueur dans les maladies que dans l'état ordinaire de ſanté; que dès-lors ces perſonnes plus ſouvent malades, vivent plus ou moins de temps, & que faiſant ainſi une déperdition conſidérable de forces & de mouvemens, ils doivent épuiſer & conſommer plutôt la quantité qui doit fournir au développement total de la vie.

Les phénomènes étrangers aux maladies qui doivent être rayés ſoigneuſement du tableau qui les repréſente, dépendent encore très-ſouvent, ou d'un état de ſaburre,

ou de ſurcharge des premières voies, ou d'un état de pléthore; & par rapport à ces deux cauſes d'épiphénomènes; c'eſt-à-dire, de ſymptômes ajoutés à la forme des maladies & qui les dépravent, nous pourrons remarquer que la ſaburre des premières voies, eſt un accident qui paroît plus fréquent de nos jours, qu'il ne l'étoit autrefois; & la véritable raiſon de ce phénomène n'eſt pas tant dans le luxe plus recherché de nos tables, comme on dit communément, que dans la différence de notre régime comparé à celui des anciens; car comme les anciens faiſoient beaucoup d'uſage des frictions, des bains froids & qu'ils prenoient beaucoup plus d'exercice, l'application continuelle de ces moyens diététiques imprimoit à l'organe extérieur ou à l'organe de la peau, une force plus conſidérable, qui ſe réfléchiſſoit par voie de ſimpathie ſur les organes digeſtifs, rendoit plus forte la fonction de ces organes, & les déchargeoit plus complétement des ſucs hétérogènes qui n'avoient pu ſubir l'aſſimilation vitale, & qui devoient être chaſſés hors du corps. Au reſte, en conſidérant ici la ſaburre des premières voies & l'état de pléthore, ſeulement comme des cauſes d'accident qui s'établiſſent ſur le fond d'une maladie & qui la dépravent diverſement, je ſuppoſe que ces cauſes ſont légères & que leur impreſſion n'eſt pas appuyée profondément; ainſi nous verrons dans la ſuite que la pléthore bien décidée, tend à porter dans les humeurs une diſpoſition inflammatoire; en ſorte que cet état de pléthore peut être conſidéré comme une des nuances de l'état inflammatoire, ou plutôt comme un état inflammatoire imminent: or, lorſque ce progrès eſt achevé & que la pléthore eſt bien évidemment transformée en affection inflammatoire ou phlogiſtique, cette circonſtance n'eſt pas ſeulement une cauſe d'épiphénomènes, mais elle devient une maladie réelle & qui demande une deſcription à part.

En suivant ici d'une manière rapide & générale l'énumération des causes capables de corrompre & d'altérer une maladie, ce seroit sans doute commettre une omission considérable, que de n'y pas faire entrer les vices de traitement, & de ne pas noter l'impéritie des Médecins, qui s'imaginent n'avoir rien fait de digne de leur art, s'ils n'ont pas chargé leurs malades de médicamens, & qui mesurent toujours leur habileté sur le nombre & la variété des formules qu'ils savent prescrire. La nature se suffit à elle-même, disoit HIPPOCRATE, elle a reçu de son auteur le plan, l'ordre, l'idée des actes qu'elle doit opposer avec avantage aux causes de destruction qui l'assiégent; mais les moyens qu'elles échappent, lorqu'à la maladie se joignent des traitemens absurdes qui ne cessent d'agir contr'elle, & de la solliciter à des mouvemens directement contraires à ceux qu'elle a établis & conçus contre cette maladie. Est-il étonnant, remarquoit déjà GALIEN, que les observations d'HIPPOCRATE ne se réalisent plus, & les moyens que la nature contrainte de tant de manières, puisse suivre sa marche constante, uniforme, périodique & réglée.

Les Philosophes moralistes ont demandé que pour connoître l'homme, on allât l'étudier loin de toute société, & dans des circonstances où tous les penchans natifs peuvent percer & se fortifier, sans être pliés & modifiés par l'instruction ni par l'exemple. Ce seroit aussi une entreprise digne d'un Médecin, d'un Philosophe, d'aller étudier la nature là où elle est en pleine vigueur, là où tous ses moyens se développent librement sans contrainte, & d'aller l'observer sur des hommes qui, vivant continuellement livrés à ses loix, n'ont rien à attendre de nos arts, mais qui aussi n'ont rien à redouter de leurs abus & de leur application si souvent malheureuse.

Le tableau historique des maladies doit présenter

ſans doute les cauſes extérieures & manifeſtes dont l'action a précédé l'invaſion de ces maladies ; cependant il ne faut pas croire que la conſidération de ces cauſes puiſſe nous conduire à la connoiſſance exacte & préciſe de la nature des maladies qui ſuivent leur application ſur le corps vivant. D'abord, c'eſt que l'action de ces cauſes n'eſt pas abſolue & néceſſaire, mais ſur-tout c'eſt lorſque ces cauſes déterminent une maladie. Cet effet tient toujours à ces circonſtances ſur leſquelles nos moyens d'expérience n'ont point de priſe, & qui ſont ſeulement en rapport avec le ſens vital intérieur, c'eſt-à-dire, le ſens qui règle l'ordre des mouvemens vitaux qui ſe paſſent dans l'intérieur du corps ; car quoique ce ſens vital intérieur dépende bien du même principe que celui qui anime les organes des ſens proprement dits, puiſque la raiſon d'unité d'un animal ne peut être que dans la ſimplicité abſolue & rigoureuſe du principe qui le vivifie, cependant ce ſens intérieur vital eſt appliqué à recevoir des impreſſions de toute autre eſpèce que celles qui affectent le ſens extérieur, & qui ſont les ſuites ſur leſquelles notre phyſique puiſſe s'exercer.

Il ſuit de là que la conſidération de ces cauſes extérieures, manifeſtes ou procatartiques, comme on les appelle dans les écoles, ne peut pas ſervir à établir le traitement méthodique d'une maladie, ou qu'elle n'indique pas par elle-même ces moyens curatifs convenables à cette maladie, et que les moyens curatifs doivent être excluſivement déterminés par cette maladie, ou plutôt par les effets heureux ou malheureux obſervés antérieurement dans des états dont l'analogie avec la maladie préſente eſt bien établie ou conſtatée.

Il ſuit encore que ces cauſes manifeſtes ou ſenſibles ne peuvent pas nous ſervir à diſtribuer les maladies & à former des eſpèces d'une manière lumineuſe & vraiment applicable à la pratique. Cette prétention de

déduire les eſpèces de maladies des cauſes manifeſtes qui les ont précédées, avoit déjà été ſolidement taquée par HIPPOCRATE dans les Médecins de l'école de GNIDE ; & rappelée par quelques Noſologiſtes fort modernes, elle les a conduits à des conſéquences d'une abſurdité vraiment frappante, comme tout le monde peut s'en convaincre par la lecture de leurs ouvrages. Je dis que les cauſes externes & manifeſtes ne peuvent pas indiquer à la rigueur les moyens de traiter une maladie ; & dans cette aſſertion je ſuppoſe que cette maladie eſt parfaitement établie, & que ſa génération eſt abſolument conſommée ; car ſi cette maladie n'avoit qu'une exiſtence fugitive & légère, ſi elle étoit encore dans l'acte de ſa production, & que cette production qui s'avance dépendît de quelque cauſe évidente & manifeſte, alors les moyens qui emporteroient cette cauſe, emporteroient auſſi la maladie, non pas en agiſſant formellement contre cette maladie, mais en enrayant & fixant le progrès qui va s'établir.

Ainſi il eſt peu de maladies, peut-être même n'en eſt-il point, qui ne puiſſent dépendre d'une affection de l'eſtomac ; & quand cette affection de l'eſtomac eſt une collection d'humeurs dépravées qui flottent librement dans ſa cavité (ce qui doit être rangé dans la claſſe des cauſes externes) l'émétique donné dans le principe peut emporter tout d'un coup des maladies fort différentes en apparence ; mais il faut encore, après cela, que ces maladies ſoient ſous la dépendance de la cauſe manifeſte ; il faut, pour ainſi parler, qu'elle n'ait pas appuyé profondément ; car ſi une fois les maladies ſont pleinement établies, l'émétique en débarraſſant l'eſtomac, emporteroit bien la cauſe manifeſte, mais n'emporteroit pas la maladie qui ſubſiſte indépendamment de cette cauſe, & qui

maintenant peut indiquer les méthodes de traitement qui lui conviennent.

De même il n'eſt point de maladie qui ne puiſſe être décidée par la ſuppreſſion de la tranſpiration, & qui avant d'être établie ne puiſſe être prévenue par des moyens capables de rétablir cette évacuation. Auſſi eſt-il facile de ſe convaincre que des maladies fort différentes ont été traitées avec avantage dans le moment de l'invaſion par la méthode ſudorifique ; & cette méthode accréditée par ſes ſuccès, n'eſt devenue pernicieuſe, que parce qu'on n'a pas ſu diſtinguer en l'employant, ces maladies formées, des maladies encore dans l'acte de leur formation ; *æſtimare verò ac diſcernere cui cauſæ quæ effectum excitaverit jam deſerit, an nunc quoquè ipſum tùm augeat, tùm faciat.* GALIEN, *meth. med.*

Nous aurons occaſion de parler fort au long d'un état dans lequel les maladies ſont entretenues par des miaſmes ou des corps étrangers, qui flottent comme librement dans le tiſſu des chairs, & qui ſont ſuſceptibles d'être chaſſés tout d'un coup par la peau. Cet état ſe trouve aſſez ſouvent dans les maladies aigues contractées par voie de contagion. Il ſe retrouve auſſi quelquefois dans des maladies chroniques ; & c'eſt cette forme, cet état des malades, que quelques auteurs allemands ont décrit ſous le nom de pourpre chronique.

Les généralités abſtraites & qui peuvent paroître obſcures, s'éclairciront quand nous entrerons dans les détails.

Les cauſes évidentes ou procatartiques, ſelon le langage de l'Ecole, ne peuvent point ſervir, comme nous le dirons ailleurs, à diſtribuer les maladies, à former des eſpèces d'une manière lumineuſe & vraiment applicables à la pratique, parce que ces cauſes

n'indiquent point à la rigueur les moyens de traiter ces maladies. Ces causes cependant méritent d'être notées, comme pouvant fournir des apperçus précieux, lorsqu'à l'aide de l'observation, on sait déjà qu'une maladie d'une certaine espèce répond très-communément à l'impression de cette cause manifeste.

Lorsqu'une maladie est bien décidée, dit GALIEN, il faut s'occuper uniquement de la nature de cette maladie pour trouver les moyens convenables ; & négliger les causes de cette maladie qui l'ont produite & qui n'existent plus. Ces causes, qui peuvent être de quelque utilité pour vous donner la connoissance de la maladie, ne peuvent vous donner aucune lumière sur la manière de la traiter. Une cause qui ne subsiste plus ne peut pas fournir une indication ; mais, parce que quelquefois nous nous servons heureusement des causes de cette espèce, pour parvenir à la connoissance de la maladie, le peuple s'imagine qu'elles indiquent.

On doit mettre dans la même classe, & noter d'après les mêmes vues, l'état du sol, la production qu'il fournit, les qualités des eaux, les phénomènes météoriques, parce que, si après une longue suite d'observations, on est parvenu à découvrir que telle espèce de maladie répond plus ordinairement à tel concours de circonstances, *à-peu-près semblables*, extérieures ; on peut partir de ce fait, comme d'une donnée, pour présumer la nature d'une maladie qui se présente dans un concours de circonstances à-peu-près semblables ; mais ces présomptions ont toujours besoin d'être confirmées par l'examen ultérieur de la maladie étudiée dans l'ensemble des phénomènes qu'elle présente, parce que non-seulement nous pouvons nous abuser sur des circonstances qui nous paroissent semblables, mais sur-tout parce que toutes les causes extérieures appliquées au corps vivant n'ont qu'un effet

relatif à la diſpoſition où il ſe trouve, & que cette diſpoſition eſt le plus ſouvent parfaitement indépendante de l'enſemble des phénomènes qui l'environnent.

La deſcription des maladies doit préſenter exactement l'ordre ou la ſuite des phénomènes par le moyen deſquels la nature met une maladie en voie de terminaiſon, & la conduit à une ſolution heureuſe; car il n'eſt point de maladie, au moins eſſentiellement fébrile, depuis la peſte juſqu'à la ſimple fièvre éphémère, qui ne tende à la conſervation du corps; il n'en eſt point qui, dans ſon développement réglé & bien ſoutenu, ne préſente un enſemble, un appareil, un ſyſtème d'efforts exactement meſurés & proportionnés ſur l'activité de la cauſe de deſtruction dont le corps eſt atteint, & dont l'hiſtoire ne doive par conſéquent embraſſer le rétabliſſement de la ſanté, comme le phénomène majeur, fondamental, auquel tous les autres ſont attachés, & vers lequel ils convergent tous d'une manière néceſſaire; & l'énumération de ces actes, de ces mouvemens ſalutaires qui ſont donc liés & coordonnés entr'eux, & qui ſont tous appliqués, & tendent contre la cauſe de la maladie, eſt d'autant plus utile, ou d'autant plus indiſpenſable, que dans l'ignorance abſolue où nous ſommes de cette cauſe, tout notre art ſe réduit toujours à rappeler l'ordre de ces mouvemens, à en preſſer la marche ou en modérer la vivacité, ſelon que la nature y apporte trop de lenteur ou trop de précipitation. On ne ſauroit trop ſouvent rappeler le Médecin à ſa deſtination véritable; on ne ſauroit trop ſouvent lui répéter, d'après HIPPOCRATE, qu'il n'eſt que le miniſtre, l'interprête de la nature, qu'il ne peut ſur elle qu'autant qu'il lui reſte conſtamment aſſervi, & que ſon art eſt vain, illuſoire, menſonger, ſi à l'aide d'une grande quantité d'obſervations il n'eſt pas venu à bout de connoître l'ordre des mouvemens auxquels

la conſervation du corps eſt attachée & dans l'état de ſanté & dans l'état de maladie.

Les ſignes qui indiquent qu'une maladie tend & incline à la mort, ſont des ſignes très-importans, & qui méritent bien auſſi d'être notés avec ſoin. Ces ſignes cependant appartiennent plutôt à un traité de prognoſtics qu'à une hiſtoire exacte des maladies; & celui qui s'y attacheroit excluſivement, mériteroit ſans doute le reproche qu'ASCLEPIADE faiſoit à HIPPOCRATE ſi injuſtement; ſavoir, que ſes ouvrages n'étoient que des méditations ſur la mort. Ces ſignes n'ont guères pour nous d'autre utilité que de nous apprendre à borner nos eſpérances & marquer le terme au-delà duquel tous nos ſecours ſont impuiſſans, parce que la nature n'eſt plus ſuſceptible d'être rappelée à l'ordre de ſes loix. En outre, l'hiſtoire de ces ſignes doit préſenter néceſſairement beaucoup de confuſion, parce qu'ils ſe ſuccèdent avec un déſordre, une irrégularité qui ne permettent pas à l'obſervateur d'en appercevoir les rapports & d'en ſaiſir la chaîne; car, lorſque la nature eſt en pleine vigueur, les mouvemens ſont parfaitement réglés, meſurés, ils ſe préſentent conſtamment dans le même ordre; & ils ſont dès-lors très-faciles à ſuivre & à connoître. Mais il n'en eſt pas de même quand elle éprouve des altérations profondes; car le nombre en eſt indéfini; & comme elle tend à ſa conſervation par des procédés ſimples & qui ſont toujours les mêmes, elle marche à ſa deſtruction par des routes dont il eſt impoſſible de fixer le nombre. *Mille chemins conduiſent chez les morts*, comme dit le Poëte, *mille ad hanc aditus patent.* SENECQUE, le tragique.

Parmi les différens actes qui mènent une maladie à une ſolution heureuſe, les plus importans ſont les évacuations plus ou moins abondantes qui arrivent dans toutes les maladies, au moins dans toutes celles

qui ſuppoſent une altération profonde établie dans quelque partie du corps, & qui, comme telles, ne peuvent terminer complétement qu'autant que les produits ſenſibles de cette altération ont été changés, élaborés & mis en état d'obéir librement à l'action des organes ſecrétoires.

Or, pour déterminer une maladie, il faut avoir beaucoup plus d'égard à la matière évacuée & aux qualités ſenſibles qu'elle préſente, qu'aux organes par leſquels ſe fait l'évacuation. Car, comme les organes qui ſervent de voie de décharge à la nature ſont très-ſouvent déterminés par des circonſtances d'âge, de ſexe, de tempérament, d'habitude, c'eſt-à-dire, par des circonſtances qui ſont pleinement indépendantes du fonds même de la maladie, il eſt clair que ces organes ne peuvent pas en fixer & déterminer l'eſpèce réelle. C'eſt ainſi que dans une maladie qui a beaucoup d'activité & qui marche rapidement, l'effet critique éclate très-communément vers les parties ſupérieures, & l'évacuation qui la termine ſe fait alors par quelque organe ſitué ſupérieurement, au lieu qu'une maladie eſſentiellement la même, mais qui traîne en longueur, trouve ſouvent ſa criſe dans les évacuations qui ſe font par des organes inférieurs, ou plutôt par des organes ſitués au-deſſous du diaphragme, ſelon l'importante diviſion établie par HIPPOCRATE.

Une fièvre décidamment inflammatoire, qui dans un jeune-homme plein de vigueur ſe termine par une hémorragie ou un flux de ſang abondant par les narines, ſe termine ou par le flux des hémorroïdes dans des hommes hémorroïdaires, ou très-généralement dans les femmes par un flux de ſang par la matrice, parce que cet organe étant plus fréquamment en action, la nature eſt comme invitée & ſollicitée à porter ſur lui tous ſes mouvemens.

Nous pouvons obſerver ici qu'en général les maladies

dies inflammatoires, & qui, comme telles, peuvent ſe terminer par des évacuations de ſang, ſont beaucoup moins dangereuſes chez les femmes que chez les hommes, comme l'avoit déjà obſervé HIPPOCRATE; & la véritable raiſon de ce phénomène, c'eſt que chez les femmes la nature ayant plus d'habitude des hémorragies, les hémorragies ſe produiſent avec beaucoup plus de facilité.

Dans les maladies qui traînent en longueur, & qui dès-lors doivent ſe terminer par des abſcès ou par des dépôts. *Si verò lentus fuerit morbus.... In his abſceſſus contingunt*, HIPP. Ces dépôts ſe forment très-généralement dans les parties qui ſont affectées d'une débilité relative, ſoit par différentes incommodités précédentes, comme bleſſure, luxation, contuſion, ſoit par l'effet des genres de vie propres à chacun, comme l'a vu HIPPOCRATE: *ſed & ſi quid doluerit, quin antè quàm ægrotet, ad eas partes infirmatur.* Nous pouvons remarquer ici qu'aux extrémités inférieures, les métaſtaſes de cette eſpèce, & en général les tumeurs, les varices, arrivent plus communément dans l'étendue de la jambe que ſur le pied proprement dit, & ſur la cuiſſe. ROCCALI rapporte avec raiſon ce phénomène, à ce que les cauſes trouvent leur émonctoire naturel dans les veines hémorroïdales, & que par rapport au pied la formation continuelle des ongles fait en quelque ſorte office d'émonctoire. (*Theſes chirurg. de* HALLER).

Dans les maladies dont la cure embraſſe un certain eſpace de durée, c'eſt-à-dire, dans les maladies qui ſe terminent par différentes évacuations qui ſe font pendant un eſpace de temps aſſez long, c'eſt ce qu'on appelle *Lyſis*. Cette forme de criſe eſt beaucoup plus commune de nos jours, qu'elle ne l'étoit autrefois à raiſon de la foibleſſe de la nature, STHAL *Pathol.* Très-communément les premières évacuations ſe font

par des organes ſupérieurs, & les dernières par des organes ſitués inférieurement. Ainſi, dans une fièvre catharrale, (& ce ſont les fièvres de cette eſpèce, qui, comme nous le verrons, ſont plus ſujettes à ſubir un certain nombre d'évacuations ſucceſſives, parce qu'à tout prendre, ce ſont celles qui marchent avec le plus de lenteur;) la matière muqueuſe ou pituiteuſe qui établit la cauſe matérielle de cette maladie, s'évacue d'abord aſſez communément par la membrane pituitaire, c'eſt-à-dire, par le nez & par la bouche, puis par les voies des poumons, & enfin l'appareil des mouvemens critiques ſe tourne ou vers les inteſtins ou bien le plus ſouvent vers les voies urinaires, & alors l'urine qui coule en abondance & qui dépoſe une grande quantité de matière muqueuſe, termine complétement la maladie.

A cette occaſion, nous pouvons remarquer que le cours total d'une maladie bien réglée eſt partagé en différentes périodes qui correſpondent à celles qui meſurent la durée totale de la vie; & que ces périodes ſont également marquées & diſtinguées les unes des autres par l'action des mêmes organes; car comme le premier âge ou le premier période de la vie eſt déterminé par l'activité plus conſidérable des organes ſupérieurs, que le ſecond âge ou l'âge moyen eſt marqué par l'activité des organes de la poitrine, & que le dernier âge ou la vieilleſſe eſt déſigné par l'action plus vive des organes du bas-ventre; & que cette ſucceſſion néceſſairement dépendante des progrès de la vie, devient la cauſe ou le fondement réel des maladies attachées aux différents âges; qu'elle explique, par exemple, pourquoi les maladies de la tête ſont les maladies de l'enfance? Pourquoi les maladies de poitrine ſont les maladies de la jeuneſſe? Et enfin pourquoi les vieillards ſont plus ſujets aux maladies du bas-ventre?

M. SAMOILOVIT a obſervé que dans la peſte qui régnoit en Moſcovie, les dépots ſe faiſoient chez les enfants ſur les glandes de la tête, dans la jeuneſſe ſur les glandes des aiſſelles, & enfin ſur les aines dans un âge plus avancé. Cette obſervation eſt analogue à celle d'HIPPOCRATE, qui dans une conſtitution peſtilentielle, dit que les dépôts ſe faiſoient ſur les glandes des aiſſelles, lorſque la poitrine étoit affectée, & ſur celles des aines quand c'étoit le bas-ventre. (P. MARTIAN, *comm*).

STHAL a tiré le parti le plus heureux de ces obſervations pour enchaîner, lier, coordonner une quantité conſidérable de faits de pratique. C'eſt par la même raiſon que les accidens déterminés par la groſſeſſe, affectent d'abord les parties ſupérieures, & qu'ils ſe font enſuite ſentir vers les parties inférieures; que les nauſées, les vomiſſemens ne ſe portent que juſqu'à la fin du troiſième mois, & c'eſt alors que commence le gonflement des extrémités inférieures. Ce phénomène a été mal expliqué par VALERIUS.

Ainſi donc ces accidens qui tiennent à une révolution abſolument naturelle, ſont le plus ſouvent indifférens, & même on obſerve que les femmes qui ſont tourmentées de vomiſſemens pendant les premiers mois de groſſeſſe, ſont celles qui ont des couches plus heureuſes. SELLE.

Ainſi, dans le premier âge ou le premier période des maladies, ces mouvements ſont bien évidemment dirigés vers les parties ſupérieures; & dans le dernier période, les mouvements ſe portent au contraire vers les parties inférieures. (*declinante deorſum morbo* HIPP.) (c'eſt-à-dire, que le déclain des maladies répond à leur tendance vers les parties inférieures.) Et c'eſt la raiſon pourquoi dans les cas de ſaburre ou de turgeſcence des premières voies, les émétiques

ſont généralement mieux indiqués dans le principe d'une maladie, & les purgatifs vers la fin.

Les faits que je viens de rapporter prouvent donc que les organes qui ſervent de voie de décharge à la nature, & par leſquels s'évacuent les cauſes matérielles d'une maladie, ſont très-communément déterminés par des circonſtances parfaitement étrangères à la maladie, & que par conſéquent, la différence de ces organes ne peut pas ſervir à en fixer l'eſpèce d'une manière nette & préciſe; or l'action de chaque organe s'annonce néceſſairement par un appareil de mouvemens particuliers, & dès-lors, il eſt évident que dans le tableau qui repréſente les phénomènes conſtitutifs d'une maladie, il faut diſtinguer avec grand ſoin ceux qui ſont relatifs à l'action de tel ou tel organe & qui ne caractériſent pas cette maladie, mais déſignent ſeulement quelles ſont les voies par leſquelles vont ſe faire les évacuations qui la doivent terminer.

Nous touchons ici à la partie la plus importante & la plus difficile de la deſcription des maladies. Chaque organe eſt chargé d'une fonction particulière, & dès-lors la léſion ou l'affection de chacun d'eux produit & développe néceſſairement des ſymptômes, des accidens, des phénomènes d'un ordre particulier. Or une maladie, ſans changer de nature, peut porter ſon impreſſion ſur un organe ou ſur un autre; & dans ces circonſtances, P. MARTIAN dit très-bien que cela ne doit pas s'entendre à la rigueur, & de toutes les maladies, mais ſeulement en tant que pluſieurs maladies très-différentes en apparence & à raiſon du lieu qu'elles occupent, peuvent être cependant de même nature & dépendre réellement de la même cauſe. *(Ita ut ab unâ & eâdem causâ quodlibet morbi genus originem habere poſſit.)* Il eſt clair qu'elle ſe produira ſous des ſymptômes bien différens, & voilà

ce qui jette ſur la pratique une difficulté conſidérable, puiſque des apparences uniformes cachent & dérobent des maladies eſſentiellement différentes, & que réciproquement des ſymptômes différens proviennent d'un ſeul & même état maladif. En ſorte que dans la deſcription d'une maladie, il faut bien diſtinguer les phénomènes qui émanent de ſa nature, & qui la caractériſent ſûrement, d'avec ceux qui indiquent l'organe ou l'enſemble d'organes ſur leſquels ſon action ſe porte d'une manière plus ſpéciale; ou, en d'autres termes, il faut bien diſtinguer les phénomènes maladifs d'avec les phénomènes organiques. Conſultez ſur cela la préface de la phitologie de MORTON, BAGLIVI *praxis medica*, TISSOT *de febre bilioſa*, VAN DEN BOSCH, SYDENHAM, & *ſur-tout* l'excellent ouvrage de SELLE, *rudimenta pyretologiæ*.

Vous voyez combien eſt mal entendue, peu philoſophique & dangereuſe pour la pratique, la méthode de diſtribution de SAUVAGES, & autres analogues, uniquement fondées ſur la ſimilitude ou diſſimilitude que préſentent les ſymptômes d'une maladie ſans égard à la nature réelle de l'affection dont ces ſymptômes peuvent dépendre.

Tout le monde convient de cette vérité par rapport aux affections nerveuſes & convulſives; & nous en verrons des preuves bien évidentes dans les fièvres intermittentes malignes ou inſidieuſes, comme on les appelle, leſquelles peuvent ſe maſquer ſous la forme de toutes les maladies; & qui, malgré cette variété indéfinie de ſymptômes, cèdent au même traitement, c'eſt-à-dire, à l'adminiſtration méthodique du kina, parce qu'elles dépendent du même principe, & qu'elles ne ſont, en effet, que des modifications différentes d'un ſeul & même état maladif, ſavoir, d'une conſtitution nerveuſe ou ſpaſmodique.

Mais cette identité d'affections maladives qui ſub-

ſiſte donc dans toute ſon intégrité, malgré la diverſité des organes affectés, & que la ſagacité de l'obſervateur doit ſaiſir à travers les fauſſes apparences qui la maſquent & la dérobent, n'eſt pas vraie ſeulement des affections nerveuſes, mais encore de toutes les autres affections maladives. C'étoit un des dogmes fondamentaux de la doctrine des anciens, & ce dogme a été principalement confirmé de nos jours par les travaux de SYDENHAM, ce grand SIDENHAM, dont nous ne ſaurions trop accréditer les ouvrages; que lorſqu'une conſtitution épidémique eſt bien établie, quoique cette conſtitution ne ſoit pas déterminée par telles qualités ſenſibles de l'air, cependant ces qualités ſenſibles donnent à cette conſtitution épidémique des modifications particulières, parce qu'elles la déterminent à porter ſon action ſur tel ou tel organe, dans lequel elles introduiſent une débilité relative. Ainſi comme les organes de la poitrine ſont généralement affoiblis par l'impreſſion du printemps, & que, vers la fin de l'automne, ce ſont les organes du bas-ventre qui ſont affectés de cette foibleſſe relative; une conſtitution épidémique qui a débuté au printemps par des affections de poitrine, produit à l'automne des affections du bas-ventre qui ſeront abſolument les mêmes que les affections de poitrine du printemps précédent, ſuppoſé que la conſtitution ſe ſoit ſoutenue ſans changement: & ces affections du bas-ventre, qui ſont donc ſi différentes par les ſymptômes qu'elles produiſent, demandent cependant la même méthode de traitement, parce qu'elles dépendent d'une ſeule & même maladie: or l'eſſence réelle d'une maladie locale doit s'étudier dans la fièvre concomitante, comme nous le verrons dans la ſuite.

VAN DEN BOSCH remarque que la conſtitution verminеuſe produit des maladies en apparence très-différentes, ſuivant la ſaiſon: des fièvres pleurétiques ou

péripneumoniques à la fin de l'hiver, & des fièvres remittentes ou intermittentes vers l'automne.

Dans l'année médicinale, les saisons se comptent différemment que dans l'année ordinaire ; le printemps débute vers le 12 Février, l'été en Mai, l'automne le 12 Août, l'hiver le 12 Novembre. PIQUER.

L'observation pratique démontre que les différentes saisons introduisent dans les différens organes une foiblesse relative qui détermine ces organes à devenir le sujet des maladies établies épidémiquement, & qui peuvent être constamment les mêmes, quoiqu'elles se présentent sous des formes très-différentes.

Les organes affectés d'une foiblesse relative aux différentes saisons, sont la tête en hiver, la poitrine au printemps, le bas-ventre en été & en automne, comme l'ont reconnu SYDENHAM & STOLL.

Nous pouvons aussi remarquer que le corps est divisé en deux parties latérales par un plan perpendiculaire qui le coupe dans le sens de sa longueur. Or il paroît aussi que chacun de ses côtés est plus affoibli, plus disposé à ressentir l'impression des causes maladives, par rapport à la foiblesse relative, dans une saison que dans l'autre. Ainsi VAN DEN BOSCH & autres ont observé qu'une affection établie dans les premières voies, par exemple, une affection vermineuse porte plus fréquemment vers le côté droit pendant le printemps & l'été, & sur le côté gauche pendant l'automne. Il paroît aussi que l'on doit, comme faisoient les anciens, considérer le corps comme réellement divisé par un plan perpendiculaire qui le distingue en parties antérieures & en parties postérieures : nous verrons l'utilité de ces considérations, en traitant des fluxions & de l'emploi des moyens révulsifs. (GAL. *meth. medendi*).

Nous appercevons déjà combien d'erreurs dans la pratique doivent commettre ceux qui partent du nom

donné à une maladie, d'après deux ou trois ſymptômes les plus apparens, pour établir le traitement de cette maladie, pour qui, par exemple, toute affection de poitrine, avec fièvre aiguë, douleur de tête, difficulté de reſpirer, eſt toujours une pleuréſie, toujours une maladie de la même eſpèce, & qui demande toujours le même traitement; tandis que dans le réel, l'eſpèce d'une pleuréſie ne peut être déterminée que d'après l'eſpèce de fièvre qui l'accompagne & doit être traitée en conſéquence. La pratique d'HIPPOCRATE eſt bien différente de celle des Médecins à qui il ſuffit de ſavoir qu'il y a inflammation de poitrine pour prodiguer les ſaignées. HIPPOCRATE dit que dans le crachement de ſang, il y a trois circonſtances qui peuvent contre-indiquer l'uſage de la ſaignée; ſavoir, la ſaiſon de l'année, (l'été, comme l'interprète GALIEN,) la pleuréſie & la bile, *impedimentum in cruenta ſpuentibus, tempus anni, pleuritis & bilis.* HIPPOCRATES *de humoribus.*

La nomenclature des anciens étoit bien mieux entendue, & n'entraînoit pas les mêmes inconvéniens. GALIEN nous apprend qu'il donnoit le nom de fièvre ſeulement aux affections générales & qui étoient dénuées d'affections locales, & que la dénomination d'affections locales étoit priſe de la partie qu'elles occupoient; & comme il ne donnoit pas le nom de fièvre aux affections locales, le mot pleuréſie, par exemple, étoit une expreſſion auſſi vague & auſſi générale que celle de la fièvre & qui comportoit les mêmes diſtinctions.

La connoiſſance exacte des maladies ſimples & primitives, telle que nous l'avons demandée & telle que nous tâcherons de la préſenter dans la ſuite, eſt abſolument néceſſaire pour connoître les maladies compliquées, pour diſtinguer leur mode de complication & pour analyſer leurs divers degrés de dominance reſpective.

Or cette complication des maladies prises en général peut se faire de deux manières différentes ; car, ou ces maladies simples s'unissent sans se confondre, & le principe de vie se livre successivement au développement de chacune de ces maladies qu'il conserve dans toute son intégrité ; ou bien la complication de ces maladies peut être si intime, qu'elle donne lieu à de nouvelles maladies entiérement différentes de chacune de ces maladies élémentaires. Nous verrons dans la suite que cette seconde espèce de complication, ou cette confusion de maladies, comme dit GALIEN, est un accident grave & qui s'accompagne le plus souvent des plus grands dangers, non pas tant, comme on le dit communément, par la circonstance de ne laisser aucun repos au malade, (car la fièvre continue & mieux encore la fièvre continente sont dans le même cas) ; mais sur-tout par la difficulté que trouve la nature à mener à la fois plusieurs maladies sans les confondre & les troubler les unes par les autres. (La demi-tierce ou hémitritée, selon GALIEN, est le produit de l'union intime des affections bilieuses & des affections pituiteuses).

Définition qu'on a donné à la fièvre.

Jusqu'à présent j'ai exposé quelques généralités sur les maladies ; je passe maintenant plus particuliérement à la considération des fièvres, qui forment proprement mon objet. Mais vous voyez d'abord, d'après ce que j'ai dit sur la nécessité de décrire exactement les maladies, pour les connoître, de présenter d'une manière large & libre l'ensemble de leurs phénomènes, & de noter scrupuleusement leur ordre de succession & de dépendance ; vous voyez que vous n'avez pas beaucoup à compter sur ces définitions que

l'on donne communément de la fièvre, définitions qui s'arrêtent exclusivement à deux ou trois symptômes les plus apparens, le plus souvent indifférens; & qui, dans la vue de simplifier l'art & de le rendre plus facile, vont en effet à le détruire & à le rendre complétement nul.

Cependant comme, dans la recherche de la vérité, il importe de marquer les fausses routes qui peuvent nous éconduire, & que nous devons assez à l'autorité, pour que des erreurs consacrées fassent aussi partie de nos considérations & de nos connoissances, il doit entrer dans mon plan de vous faire part des définitions de la fièvre les plus ordinaires & les plus généralement reçues.

GALIEN définissoit la fièvre ou faisoit consister l'essence de la fièvre dans une augmentation de chaleur; mais il vouloit de plus que cette augmentation de chaleur fût suivie d'un désordre sensible dans l'exercice des fonctions, & il ajoutoit encore que cette augmentation de chaleur devoit dépendre d'une affection même du cœur; & lorsque GALIEN vouloit que le cœur fût principalement affecté dans la fièvre, & qu'une maladie quelconque qui n'intéressoit pas le cœur ne fût pas encore la fièvre, c'est qu'il regardoit le cœur comme le siége le plus important du principe de la vie, quoiqu'il sût bien que cet organe, pour subsister & pour exécuter ses fonctions, avoit besoin de l'action de tous les autres organes & spécialement de l'action du cerveau, lequel avoit besoin réciproquement d'être soutenu & vivifié par l'irradiation continuelle de la part des principaux centres de la vitalité. C'étoit la circonstance majeure & fondamentale à laquelle GALIEN attachoit la vie ou même l'exercice des fonctions.

Cette définition de GALIEN (*febris est immodicè, acutus calor ut & hominem offendat & functionem*

Cœdat accenſus in corde & procedens ab eo in totum corpus,) eſt donc ſuſceptible d'un ſens plus favorable que celui qu'elle préſente à la première vue. Cette définition peut être admiſe juſqu'à un certain point, quand elle eſt interprétée & expliquée d'après les véritables idées de ce grand homme; & certainement FERNEL & tous ceux qui l'ont ſuivi ont pris le change, quand ils ont prétendu que GALIEN, par cette augmentation de chaleur conſtitutive de la fièvre, entendoit toujours une augmentation de chaleur phyſique, & qu'ils ont conclu que le friſſon ou le premier ſtade de la fièvre ne devoit point être regardé comme appartenant réellement à la fièvre, conſéquence d'une abſurdité frappante, & qui de la part d'un homme du mérite de FERNEL, prouve combien l'eſprit eſt capable de s'égarer quand il ſe laiſſe conduire & qu'il ſe règle uniquement d'après l'autorité.

En effet, non-ſeulement GALIEN a reconnu, contre l'aſſertion de FERNEL, que le friſſon par lequel débutoient la plupart des fièvres, eſt une dépendance même de la fièvre, mais encore il a connu & décrit des fièvres qui s'accompagnent pendant tout leur cours d'un froid continuel à l'habitude du corps, dans leſquelles les forces ſe trouvent concentrées à l'intérieur, ne peuvent s'étendre, ſe relever, ſe diſtribuer ſur tous les points de la maſſe du corps, & qui dès-lors ne préſentent que le premier période ou le premier ſtade des fièvres ordinaires bien réglées, comme nous le dirons bientôt. Mais ce qui eſt plus déciſif, c'eſt que GALIEN a reconnu qu'une augmentation de chaleur phyſique, analogue à celle qui a lieu le plus communément dans les fièvres, peut exiſter ſans que la fièvre exiſte réellement; il parle donc d'une eſpèce de fièvre ſimple ou nerveuſe, qui attaque aſſez communément les perſonnes affoiblies

par une longue maladie précédente, & il dit que ſi dans le commencement de l'invaſion, ou lorſque le période du friſſon commence à s'établir, on donne un cordial, par exemple, du pain trempé dans du vin chaud, on ſupprime tout d'un coup & le froid & la chaleur qui doit ſuivre. « *Equidem, ait, ita* » *febricitantes aliquos oſtendi tibi, maximè ex iis* » *qui è longo morbo convaluerunt; quorum cum* » *uni fortè fortuna occurriſſem qui mox antè horreſ-* » *cere cepiſſet, ut rem expoſuiſſet. Dato ex vino* » *deluto pane continuo horrorem inhibui, atqui ut* » *ſemel dicam, quibus incipientes adhùc acceſſionis* » *aderant ſymptomata, iis omnibus panem ex vino* » *deluto & calenti maturè exhibui, & horrorem* » *ſtatim inhibui & febrem prohibui. . . . . .* » *Quod ſi aliquandò paululum movere utique febris* » *ne tum quidem, calor tamen multus iis advenit.* » Si au contraire, on donne ce cordial lorſque le premier période du froid eſt un peu avancé, on prévient bien la fièvre, mais on ne prévient pas l'augmentation de chaleur qui ſubſiſte donc indépendamment de la fièvre.

Ce qui prouve bien évidemment, comme nous le diſions, que lorſque GALIEN attribuoit la fièvre à une chaleur plus vive, il n'entendoit pas parler d'une chaleur phyſique, capable d'affecter nos ſens, & que la valeur de cette expreſſion doit être interprétée d'après les principes de philoſophie qu'il avoit adoptés, & qui lui faiſoient identifier le principe de la chaleur avec le principe même de la vie; en ſorte que la définition de GALIEN ſe réduit à dire que la fièvre eſt une augmentation de forces & de mouvement; propoſition qui eſt vraie dans ſa généralité, mais qui eſt parfaitement inutile; car ce qu'il nous importe de connoître, c'eſt le mouvement dont l'intenſité augmentée conſtitue la fièvre; & ſur-tout, c'eſt la direc-

tion, la tendance, la distribution de ce mouvement.

Cette observation de GALIEN sur l'augmentation de la chaleur physique qui suit une fièvre contrainte & comme avortée par des moyens convenables, me paroît analogue aux observations de DE HAEN, (consultez son *ratio medendi*, c'est un ouvrage qui contient une foule de choses intéressantes, sur-tout sur les maladies chroniques), comme l'a très-bien vu M. STOLL, qui a expérimenté qu'après la fièvre, de quelque espèce qu'elle soit, terminée spontanément ou par le secours de l'art, la chaleur se soutient assez constamment pendant sept ou huit jours consécutifs, & à quatre ou cinq degrés au-dessus de la température ordinaire; en sorte qu'au lieu que dans un homme parfaitement sain, la température est à-peu-près de quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept degrés au thermomètre de FARENHEIT; dans un homme qui vient d'avoir la fièvre, la chaleur est de cent ou cent un degré pendant les huit jours qui suivent la terminaison apparente de la fièvre.

Nous devons conclure de ces observations, que lorsqu'une fièvre paroît dissipée & qu'elle ne produit aucune marque de son existence, cette fièvre existe encore d'une manière extrémement foible & absolument insensible pour celui qui l'éprouve; c'est ce germe de fièvre encore subsistant qui rend la nature si susceptible de reproduire les mouvemens fébriles. Nous verrons ailleurs, d'après les observations du célèbre WERLHOF, que pendant l'existence de ce germe fébrile, il est des instans où il est beaucoup plus propre à se développer; en sorte que des causes légères & qui dans un autre temps n'auroient point d'effet, en tombant sur ces instans de plus grande sensibilité de la nature, ramènent presque sûrement la fièvre: ce qui confirme ce que nous avons déjà insinué, & ce que nous exposerons avec plus d'avantage dans la suite,

ſavoir, que les cauſes externes & évidentes n'ont point d'effets abſolus & néceſſaires, mais que ces effets dépendent toujours de la diſpoſition actuelle du corps.

Ces obſervations de GALIEN & de DE HAEN, démontrent qu'une maladie ſe décompoſe & marche à ſa fin par des degrés obſcurs & preſque inappréciables. Nous verrons dans la ſuite qu'elle marche & s'établit par un progrès abſolument analogue, & que l'acte de ſa génération, qui eſt également ſucceſſif eſt marqué par des caractères ſi fugitifs & ſi légers, qu'il eſt preſque impoſſible de les ſaiſir & de les diſtinguer, &c. Ainſi toutes les maladies s'annoncent par des laſſitudes ſpontanées, des peſanteurs de tête, une diminution d'appétit, une chaleur vive, un mal-aiſe, un dégoût pour les occupations ordinaires, un défaut de ſommeil, ou un ſommeil agité & troublé par des ſonges inquiétans : or, ces ſignes peuvent tenir à des états bien différens, ſelon l'eſpèce de maladie qu'ils annoncent; ainſi ils demandent la ſaignée, lorſqu'ils précèdent une maladie inflammatoire; ils demandent au contraire des purgatifs, mais ſur-tout des émétiques, quand ils précèdent une affection des premières voies. Cette partie qui a pour objet de reconnoître l'eſpèce réelle des maladies dans l'enſemble des phénomènes qui la préparent, eſt une partie abſolument neuve. BAGLIVI, homme de génie, trop tôt enlevé à la médecine, demandoit que les Médecins s'appliquaſſent à la cultiver, & BAGLIVI avoit raiſon; car, comme diſoit fort bien HIPPOCRATE, il eſt bien plus facile de prévénir une maladie, que de la détruire, quand elle eſt abſolument formée.

Ce qui peut contribuer le plus à diſſiper l'équivoque des ſignes par leſquels débutent des maladies fort différentes entr'elles, c'eſt la conſidération des tempéramens, du genre de vie habituel, & ſur-tout la conſtitution épidémique; car une épidémie qui eſt

bien établie, marque de ſon caractère toutes les maladies qui paroiſſent dans le même temps, quelques variées que ſoient les formes ſous leſquelles elles ſe produiſent. Il eſt donc de la plus grande importance dans les épidémies, d'employer les moyens curatifs dès que la ſanté commence à éprouver quelque dérangement. STOLL appelle avec génie du nom générique de catharre, les maladies ébauchées, & qui ſont, pour ainſi parler, dans l'état de leur formation. *Catharri, ægritudines ſunt appellandæ ſolum incohatæ & nondum ita affectæ, ut ſemper ac tutò ab ſe invicem dignoſcantur*, *t.* 3. En ſorte que, généralement parlant, les catharres ne peuvent être étudiés bien sûrement que dans les traits plus prononcés, plus développés que préſente la maladie établie épidémiquement.

BOERHAAVE, après avoir obſervé judicieuſement que pour découvrir l'eſſence de la fièvre il faut exclure tous les ſymptômes ou les phénomènes qui s'y joignent par accident, fait le dénombrement, le dépouillement de tous ces phénomènes, & s'arrête à la plus grande vélocité du pouls qu'il regarde comme le phénomène le plus eſſentiel de la fièvre, celui qui l'accompagne conſtamment, qui l'accompagne dans tous ſes temps, ſous toutes les formes qu'elle peut prendre; en ſorte que BOERHAAVE définit la fièvre un état de la plus grande vélocité des artères, ou plutôt de la plus grande vélocité du cœur (*adeò quidquid de febre novit medicus, id verò velocitate pulſuum ſolum cognoſcitur.* BOERHAAVE, aph. 571). BOERHAAVE ajoute, *à morte ceſſat omnis febris*, ce qui aſſurément ne méritoit pas d'être mis dans un aphoriſme.

J'ai remarqué, contre cette définition de BOERHAAVE, que les mouvemens des artères ne ſont pas des mouvemens paſſifs, & qui dépendent d'une manière néceſſaire, au moins par aucun rapport phyſique & mécanique, de l'action du cœur; en ſorte que les artères

ne se dilatent pas, comme croit BOERHAAVE, & comme on le croit communément, par l'action du ſang que le cœur projette dans leur cavité. Ce fait peut être prouvé par différentes obſervations ſur leſquelles je pourrai revenir dans la ſuite. Il me ſuffit de vous rappeler ici la célèbre expérience de GALIEN, qui a été répétée dans ce ſiècle & avec ſuccès par M. SCHULZE. On choiſit une artère d'un aſſez gros calibre, on la met à nud & on coupe les filets du tiſſu cellulaire qui l'attache aux parties voiſines, on la lie fortement, puis, à une certaine diſtance de la ligature, & inférieurement, on l'ouvre ſelon ſa longueur, & on introduit dans ſa cavité un tuyau dont les parois n'aient que peu d'épaiſſeur, en ſorte que le calibre de l'artère ne ſoit pas ſenſiblement diminué: on délie alors la ligature, & on voit que l'artère bat comme à l'ordinaire dans toute ſa longueur. Si on ſerre fortement les parois de l'artère ſur le tuyau qui eſt dans ſa cavité, les pulſations s'éteignent dans toute la portion inférieure de la ligature, & s'éteignent tout-d'un coup, quoique le ſang continue d'y couler librement. Cette expérience ne réuſſit pas toujours; & on doit attribuer le défaut de réuſſite aux anaſtomoſes qui établiſſent encore une communication entre le cœur & la partie de l'artère qui eſt au-deſſous.

Dans l'opinion de BOERHAAVE, & ſelon la définition qu'il a donné de la fièvre, il faudroit la rayer du nombre des maladies; car il n'y auroit plus moyen de s'entendre, puiſque cette plus grande vélocité du pouls ſubſiſte certainement, & ſubſiſte à un degré bien marqué & d'une manière aſſez ſoutenue, dans des circonſtances qui coexiſtent avec la ſanté la mieux établie & la plus vigoureuſe; & d'ailleurs, ce caractère que BOERHAAVE a cru ſi important, qu'il en a compoſé toute ſa définition, eſt dans le réel ſi peu

eſſentiel

eſſentiel à la fièvre, qu'il y a des fièvres bien décidées, dans leſquelles ce caractère manque, & dans leſquelles le pouls, loin d'être ſi fréquent, eſt au contraire plus rare, c'eſt-à-dire, dans leſquelles les battements des artères ſe répètent à de plus grands intervalles que dans l'état de ſanté.

SARCONNE & WERLHOF ſont ceux qui ont le plus multiplié les obſervations de ce genre, & qui ont rapporté les objections les plus victorieuſes contre l'opinion de BOERHAAVE, qui a régné comme toutes les autres opinions de ce grand homme.

Mais les obſervations analogues à celles qu'ont produit SARCONNE & WERLHOF, ſont très-eſſentielles. GALIEN, dans ſa méthode de guérir, décrit une fièvre que nous verrons dans la ſuite être une eſpèce de méſentérique pituiteuſe; & il remarque qu'aſſez communément le pouls eſt plus rare & plus lent que dans l'état naturel, non-ſeulement dans l'invaſion ou le début des accès, mais encore dans leur pleine & entière vigueur; ce qui, ajoute-t-il, doit paroître ſurprenant à quelques-uns.

Dans ſon traité du pouls, il avertit que dans les fièvres, & ſur-tout dans celles de mauvais caractère, le pouls prend quelquefois un caractère abſolument naturel; ce qui, dit-il, peut facilement induire en erreur. Ce ſeroit auſſi accorder trop à l'autorité de BOERHAAVE, que de partir de la définition qu'il lui a plu d'imaginer, pour exclure de la claſſe des fièvres celles qui s'accompagnent de ce caractère de pouls ordinaire, ſavoir, ſa rareté & ſa lenteur; ce ſeroit faire, par rapport à BOERHAAVE, ce qu'avoit fait FERNEL par rapport à GALIEN; c'eſt ce que M. DE SAUVAGES attribuoit au Médecin Italien M. VISOUR; mais SARCONNE, ſon élève & ſon ami, reproche à M. DE SAUVAGES de ne l'avoir pas entendu, & d'avoir pris pour ſon opinion une objection qu'il oppoſoit à ceux qui faiſoient

conſiſter l'eſſence de la fièvre dans la vélocité du pouls, ou mieux dans ſa fréquence ; car, d'après la définition de GALIEN (mal entendue), FERNEL avoit auſſi retranché de la nature de l'eſſence de la fièvre, le friſſon ou le période de ſpaſme par lequel elles débutent preſque toutes, comme nous le verrons...

BOERHAAVE auroit mieux fait, ce ſemble, de définir la fièvre par la viteſſe ou la célérité du pouls, que par ſa fréquence ; car, quoique ce caractère ne ſoit pas non plus eſſentiel, il paroît cependant qu'à tout prendre, il règne plus généralement ſur les maladies fébriles, que la fréquence du pouls. (On peut lire ſur ce ſujet une excellente diſſertation de STHAL).

Or, la fréquence du pouls & ſa célérité ſont des caractères différens qu'il eſt bien facile de ſaiſir, de diſtinguer, puiſque la fréquence du pouls eſt relative à une ſuite de pulſations, & qu'elle a lieu quand le nombre des pulſations eſt relativement plus grand dans un temps donné ; tandis que ſa célérité ou ſa viteſſe eſt relative à une ſeule pulſation, & qu'elle a lieu quand chacune des pulſations s'achève dans un eſpace de temps relativement plus court ; enſorte que le pouls peut être à la fois vite & rare, lorſque chacune des pulſations s'achève très-rapidement, & que cependant le nombre en eſt peu conſidérable, parce qu'elles laiſſent entr'elles de longs intervalles ; & c'eſt un caractère qui ſe trouve aſſez communément dans les animaux qui vont expirer : & au contraire, le pouls peut être lent & fréquent, lorſque chacune des pulſations ſe fait lentement, & que cependant le nombre relatif en eſt aſſez conſidérable, parce qu'elles ſe ſuivent rapidement & ne laiſſent entr'elles qu'un petit intervalle. Si FRÉDERIC HOFFMANN a prétendu que cette diſtinction entre la viteſſe & la fréquence du pouls étoit abſolument inutile, parce

qu'elle étoit inapréciable, & qu'on ne pouvoit la saisir, il est clair qu'il n'a été conduit à cette assertion que par un esprit d'animosité & de rivalité contre STHAL, auquel il falloit toujours qu'il fût opposé.

Ce que je viens d'exposer sur la définition qu'on a donné de la fièvre est donc un objet de simple curiosité qui ne peut nous fournir aucune idée précieuse sur sa nature : & pour prendre sur la nature de cette maladie des connoissances vraiment intéressantes, il faut substituer à ces définitions, qui ne présentent que quelques phénomènes détachés de leur vraie place, enflés, exagérés par l'hypotèse, il faut, dis-je, substituer l'ensemble, la totalité des phénomènes que développe la fièvre pendant toute sa durée. Il a fallu cependant prendre connoissance de ces définitions, parce que les erreurs ont aussi leur utilité, & que l'histoire des opinions doit aussi entrer dans l'histoire de la science, heureux si elle n'en composoit pas la partie la plus considérable, & si le nombre de ceux qui ont voulu asservir la nature à leurs vues, ne surpassoit pas toujours le nombre des esprits sages qui ont sû l'observer telle qu'elle est !

Mais, avant de passer à la description de la fièvre, je m'arrêterai un moment aux noms qu'elle a reçu. Quelques Auteurs déduisent l'étimologie du mot *fièvre*, du mot latin *fervor*, qui signifie fermentation, effervescence ; non-seulement parce que dans la fièvre les humeurs sont battues d'un mouvement tumultueux, analogue à celui qui agite les substances qui sont en acte d'effervescence ou de fermentation, mais encore parce que la chaleur accompagne la fièvre, comme elle accompagne le mouvement d'effervescence, de fermentation. Il seroit possible cependant de donner à ce mot une étymologie plus noble, & de le déduire du mot *februare*, par lequel les anciens latins signifioient une cérémonie religieuse, qui

avoit pour objet de purifier les maiſons, & de chaſſer les mauvais eſprits dont on les ſuppoſoit infectées; enſorte que ce nom, donné à la fièvre, ſignifie auſſi qu'on la conſidéroit comme un acte purificateur entre les mains de la nature, & qu'on regardoit ſes mouvemens comme appliqués à purger, à purifier le corps animal, en chaſſant loin de lui les germes de mort qui flottent dans ſon ſein; & ſous ce point de vue, (*ideòque etiam publicè febri fanum in palatio dicatum eſt*) PLINE nat. Les autels que la fièvre avoit à Rome, n'avoient point été dreſſés par la terreur, mais en conſidération des biens qu'on ſe croyoit en droit d'en attendre: *dùm eſſe placatam trepido metu cupimus* (PLINE, *hiſt. nat. cap.* 7, *de deo.*) Vous pouvez conſulter SCRETA ſur les différentes dénominations que la fièvre a reçu. Je me contente de remarquer ici, d'après le célèbre DE BARTHEZ, qu'elle a été dénominée aſſez généralement dans les différens pays, d'après le ſymptôme qui a paru le plus grave. Ainſi comme dans les pays froids, le froid eſt néceſſairement plus difficile à ſupporter, c'eſt de la période du froid que cette dénomination a été tirée, & la fièvre a été appelée d'un mot qui ſignifie *froid*; tandis que dans les pays chauds, elle a été appelée d'un mot qui ſignifie *chaud*.

Préliminaires ſur la fièvre. Conſidérations ſur les forces toniques & digeſtives. Affection nerveuſe ou rhumatiſmale des anciens.

Je viens de faire connoître la définition que l'on donne aſſez généralement de la fièvre; j'ai tâché d'en faire ſentir l'inſuffiſance; j'ai inſiſté ſur la néceſſité où nous ſommes de faire une énumération exacte de l'enſemble des phénomènes qu'elle préſente, parce

que nos vues étant ſi différentes de celles de la nature, il eſt poſſible que les phénomènes que nous omettrions comme les moins intéreſſans, ſoient préciſément ceux qui tiennent de plus près à ſon eſſence, & qu'ils ſoient les plus propres à nous la développer.

Mais en voulant vous préſenter, au moins d'une manière générale, les traits caractériſtiques de la fièvre, nous nous trouvons arrêtés dès le premier pas; car dans l'intention où nous ſommes de rapporter à la pratique toutes nos diſtributions des maladies, & regardant comme abſolument inutile tout plan, tout ſyſtême, toute méthode appuyée ſur d'autres principes, nous ſommes forcés de rapporter aux mêmes claſſes toutes les eſpèces de maladies qui demandent le même traitement, qui ſont ſuſceptibles de céder aux mêmes moyens curatifs. Les anciens Médecins, dit P. MARTIAN, ne diſtinguoient les eſpèces des maladies que d'après la différence de traitement: *Medici antiquiores omnem ſcopum in curationem dirigentes tot morborum differentias conſtituebant quot modis curationem eorum variare neceſſe erat, ut utique in* HIPPOCRATIS *doctrina obſervare licet* (*de morb., lib.* 2, *verſ.* 219). Or, d'après cela, il en faut convenir, nous devons néceſſairement rapporter à la claſſe des fièvres, & regarder comme eſſentiellement fébriles, des maladies qui ſont complétement dépouillées des caractères qui vont ſe trouver dans notre deſcription de la fièvre. Nous avons déjà obſervé, d'après SYDENHAM, que lorſqu'une fièvre épidémique eſt bien établie, cette fièvre, eſſentiellement la même & exigeant toujours le même fond de traitement, peut prendre des apparences très-différentes, ſelon les organes qu'elle affecte, & vers leſquels ſon action eſt comme ſollicitée par la foibleſſe relative qu'introduiſent dans ces organes les différentes qualités ſenſibles de l'air; car quoique le plus généralement, le génie des épi-

démies change avec la saison, il y a cependant des épidémies si profondément établies, qu'elles persistent, sans changer de nature, pendant plusieurs saisons consécutives. Tout l'effet alors de l'intempérie de chaque saison se borne à déterminer l'effet dominant de l'épidémie régnante, sur les organes dans lesquels leur impression établit une activité relative. Cette difficulté est grande sans doute, GALIEN se l'étoit proposée, mais il y a mal répondu : *huc se offert non parva de omnibus signis pathognomonicis quæstio, num si remotis ipsis potest species conservari, alia his pathognomonicis signis erunt nobis ad effectus cognoscendos certiora*, (*GAL., comm. 3 in lib. 3.*). Cependant il est possible de la dissiper & de parvenir à la connoissance de l'espèce réelle de ces affections locales, en étudiant avec soin le génie de la fièvre concomitante, que nous supposons bien développée ; mais il y a plus, c'est que lorsqu'une fièvre épidémique est établie, il règne assez souvent dans le même temps des affections qui, ce semble, n'ont rien de commun avec cette fièvre, qui n'en présentent aucun des caractères, & qui cependant doivent être regardées comme appartenant à la même classe naturelle, parce qu'elles sont susceptibles de céder à la même méthode de traitement.

Aussi SYDENHAM, (& je ne me lasse point de citer cet auteur, parce que son ouvrage est un fonds précieux d'observations, dans lequel il reste cependant à désirer que ces observations soient ramenées à des principes assez étendus & assez généraux ; par exemple, dès le commencement de son ouvrage, SYDENHAM se plaint de ce que les fièvres sont vulgairement dénoncées d'après quelques symptômes prédominans, & ses plaintes sont très-fondées ; mais quand il ajoute qu'il seroit beaucoup plus lumineux de déduire leur dénomination de l'épidémie régnante, & de les appeler

en conſéquence peſtilentieles, diſſentériques ou varioleuſes, il n'eſt plus poſſible de l'entendre, parce que la peſte, la diſſenterie, la petite vérole ne forment pas des maladies décidées, mais prennent elles-mêmes le caractère de la maladie établie épidémiquement; & cela eſt ſur-tout bien important à conſidérer dans la petite vérole, qui peut être ou inflammatoire, ou bilieuſe, ou pituiteuſe, & qui en conſéquence demande un traitement très-différent, & toujours déterminé par le génie de la fièvre qui l'accompagne. C'eſt là un des dogmes les plus importans dans l'exercice de la médecine, ſur lequel il faut conſulter le traité des fièvres de GRANT, & ſur-tout le *Ratio medendi* de STOLL. Ce que je dis de la petite vérole, eſt vrai également de la diſſenterie, & c'eſt pourquoi il faut conſulter l'excellent traité de ZIMMERMANN). SYDENHAM, dis-je, a vu que lors de la fièvre décidément inflammatoire, qui régnoit à Londres en 1667, il parut une diarrhée ſans fièvre apparente, qui cependant étoit de la même nature que la fièvre épidémique, & qui devoit être traitée de la même manière; ſavoir, par des ſaignées répétées, ſelon l'état des forces; par des remèdes antiphlogiſtiques & rafraîchiſſans: tandis que les purgatifs même les plus doux & les aſtringens, faiſoient beaucoup de mal. Je remarque à cette occaſion, que STHAL a dit beaucoup trop généralement, que » dans le traitement des flux de ventre il faut » conſidérer s'ils ſont accompagnés de fièvre, ou s'ils » ſont ſans fièvre; s'ils ſont dans ce dernier cas, il faut » les traiter comme de ſimples affections de fluxion. » Car vous voyez que ces accidens, lors même qu'ils ne ſont pas accompagnés de fièvre ſenſible, peuvent cependant être de même nature que la fièvre qui règne épidémiquement.

Dans la deſcription que donne SYDENHAM, d'une fièvre épidémique, ſous le nom *de novo febris ingreſſu*,

& qui, comme nous le dirons, doit être rapportée à l'eſpèce des catharrales ou pituiteuſes des premières voies ; il remarque que cette fièvre ſe maſqua ſous l'apparence d'affection du bas-ventre, comme de douleur & de flux de différente eſpèce ; & ces fauſſes apparences cachoient une maladie abſolument de la même nature que la fièvre qui régnoit alors, & qui demandoit le même traitement ; en ſorte que, dans ces circonſtances, le génie des affections locales ne peut être étudié dans la fièvre concomitante, mais dans la conſtitution qui règne épidémiquement. Lorſque le développement de la fièvre eſt empêché, ſoit par la vivacité de la douleur, ſoit par quelqu'autre cauſe plus cachée, (ſur ces états non fébriles & qui ſont de même nature que les fièvres bien développées, conſultez FINKE) il remarque que les cauſes qui s'oppoſent au développement de la fièvre, ſont l'âge de la vieilleſſe, une habitude du corps lâche & phlegmatique chargée d'embonpoint, *hebes & corpus obeſum*, diſoit LOMNIUS, le froid de la conſtitution mélancolique, l'habitude d'éprouver des rapports acides & comme d'un goût vitriolique, il dit que les juifs qui, après la fête de pâques, ſe nourriſſoient de pain ſans levain, étoient plus ſujets aux fièvres.

Nous verrons dans la ſuite qu'une douleur vive fixée ſur une partie, appelle & dirige vers elle tous les mouvemens de la nature & les empêche de s'étendre, de ſe développer, de ſe diſtribuer, comme il ſeroit néceſſaire pour produire la fièvre dans toute ſon évidence ; en ſorte que cette fièvre exiſte réellement, mais qu'elle eſt contrainte, empêchée & maſquée, de manière qu'elle ne développe aucun ſigne évident de ſon exiſtence ; preuve nouvelle de ce que nous diſions ci-devant ſur l'inſuffiſance de la méthode de la deſcription des maladies, déduite uniquement de leurs ſymptômes.

CASSINIS-MEDICUS a démontré que toutes les maladies périodiques à court intervalle, ſont de même nature que la fièvre intermittente, parce que toutes ſont également capables de céder à la même méthode curative, ſavoir, à l'adminiſtration du kina : & cependant il n'eſt point de ſymptômes ſous leſquels ces maladies ne puiſſent ſe maſquer ; tantôt ce ſont des altérations de chaud & de froid, des frémiſſemens, des mouvemens convulſifs ; il ne manque pas de ces obſervations, il n'eſt guère de Praticiens qui n'en ait quelques-unes ; on en trouve un grand nombre dans MORTON, TORTI, LAUTER, HUXAM, DE HAEN. On connoît ordinairement que ces accidens, ſi différens de la fièvre, tiennent cependant à la fièvre, & ne ſont que des fièvres cachées, *larvatæ*, comme on les appelle, par le génie épidémique & la connoiſſance qu'on a qu'il règne alors beaucoup de fièvres intermittentes, & par le caractère de l'urine, qui préſente le plus ſouvent un ſédiment briqueté ; mais ce n'eſt pas l'objet dont il eſt queſtion ici. VAN-SWIETEN a fort bien reconnu qu'une fièvre intermittente peut occuper excluſivement une partie du corps. Il rapporte ſur-tout l'obſervation d'un homme qui, chaque jour, éprouvoit conſtamment à la même heure un ſentiment de mal-aiſe à l'œil gauche, qui bientôt après ſe gonfloit & donnoit beaucoup de larmes. Une circonſtance bien remarquable en preuve de la force expanſive dont nous parlerons dans la ſuite, c'eſt qu'il ſembloit au malade que le globe de l'œil s'élançoit hors de l'orbite, ce qui ſe faiſoit avec des efforts très-douloureux. VAN-SWIETEN s'aſſura que pendant tous les paroxyſmes, l'artère du grand angle de l'œil battoit vivement, & que le mouvement des autres artères n'étoit pas changé. Après quelques heures tous ces accidens diſparoiſſoient & laiſſoient l'œil abſolument naturel. Il obtint là guériſon par le kina, qui paroît agir d'une

manière véritablement ſpécifique contre l'affection nerveuſe à laquelle tient la reproduction des maladies à courts intervalles, quoique cette affection nerveuſe puiſſe être excitée & miſe en jeu par des cauſes de nature bien différente, contre leſquelles le kina ne peut rien. VAN-SWIETEN.

BERGIUS rapporte qu'un homme qui avoit paſſé pluſieurs nuits dans une chambre récemment bâtie, éprouvoit une fièvre qui n'occupoit que les parties de la tête les plus voiſines de la muraille ; cela prouve que l'humidité eſt la cauſe la plus puiſſante des fièvres. En inſiſtant ſur ces obſervations, & en les multipliant, comme il ſeroit très-facile de le faire, nous en viendrions aiſément à reconnoître, comme l'a dit SELLE dans ſon traité de pyréthologie, que la claſſe des fièvres ne forme pas une claſſe naturelle, parce que d'après les caractères qu'on lui aſſigne, cette claſſe n'a point aſſez d'étendue pour embraſſer des maladies, qui ſont cependant eſſentiellement les mêmes que celles qui y ſont contenues. En s'élevant à des apperçus généraux, il ne ſeroit pas difficile de voir que la maladie n'étant en effet qu'une modification de la vie, devant être conçue d'une manière ſi abſtraite & rapportée au même principe, il eſt poſſible que ces maladies exiſtent long-temps en puiſſance avant de ſe manifeſter, comme la vie peut auſſi exiſter pendant long-temps, ſans donner aucun ſigne de ſon exiſtence. (Dernièrement on a fait à Paris des expériences qui démontrent dans les vers de terre la propriété de ſe conſerver long-temps dans cet état de mort apparent). Et lorſqu'elle ſe manifeſte, il eſt poſſible qu'elle le faſſe de différentes manières. Lorſque la liberté de leur développement eſt gênée par différentes circonſtances, & que ces maladies ne peuvent alors produire que des ébauches timides & imparfaites, dans un état informe & comme avorté, il

faut leur rapporter ce que nous disions ci-devant de l'état obscur & insensible des maladies dans leur période de formation, & leur période de décomposition, de terminaison. M. P..... remarque dans le même sens qu'il a vu quelquefois qu'en tirant du sang dans les sujets chez lesquels on n'a lieu de trouver aucune altération, on le trouve coëneux pendant des mois entiers, comme il est dans les maladies décidément inflammatoires.

Mais en mettant de côté, pour un moment, ces exceptions, qui sont donc nécessairement fondées sur notre manière de concevoir, qui ne peut saisir les êtres en eux-mêmes, mais seulement dans leurs apparences manifestes, & qui dès-lors doit s'abuser d'une infinité de manières différentes, lorsque le développement de ces êtres est arrêté & contraint par quelque cause que ce soit : Nous allons tâcher de saisir les caractères de la fièvre dans les circonstances où ces caractères se produisent librement dans toute la vérité & la plénitude de leur existence.

Nous avons dit que quoique le corps vivant soit pénétré d'un seul & même principe, & que l'unité rigoureuse & absolue de ce même principe soit la véritable raison de l'ordre qui règne dans ses fonctions, ordre sans lequel son existence seroit absolument impossible, nous pouvons cependant, pour la facilité de la méthode, distribuer ses fonctions en deux grandes classes ; rapporter chacune de ses classes à une force particulière, & regarder dès-lors ces deux forces comme les grands moyens des grands instrumens de la nature vivante, & les deux fondemens sur lesquels roulent & s'exercent toutes ses opérations. L'une paroît extérieure ; elle s'applique à mouvoir diversement la matière & disposer de ses phénomènes de situation ; c'est la force motrice ou la force de loco-motion. L'autre est intérieure, pénétrante ; son activité em-

braſſe, ſaiſit la matière en plein, décide ſes qualités conſtitutives, la fait ce qu'elle eſt, indépendamment d'aucun mouvement de loco-motion, c'eſt-à-dire, ſans introduire de changement dans ſes phénomènes de ſituation; c'eſt la force digeſtive ou altérante.

Ces deux forces nous ſont également inconnues dans leur eſſence, & nous ſommes également réduits à étudier l'une & l'autre dans les phénomènes ſenſibles qu'elles nous préſentent. Cependant la force motrice ou la force de loco-motion nous étonne beaucoup moins, parce qu'elle ſe trouve plus prochainement & plus directement en rapport avec notre manière de voir & de ſentir; car ſi nous examinons un corps ſoumis à cette force, nous appercevons nettement & diſtinctement les différens phénomènes de ſituation qu'il préſente dans ſon mouvement; & comme c'eſt de la ſuite de ces phénomènes obſervables que réſulte l'idée de mouvement de loco-motion, il s'enſuit que nous concevons, ou que du moins nous croyons concevoir ce mouvement, parce que ſes élémens ſe trouvent d'accord avec nos ſenſations, & que rien ne nous empêche de les ſuivre & de les obſerver.

Au contraire, ſi nous conſidérons une ſubſtance qui éprouve l'énergie d'une faculté digeſtive ou altérante, il nous eſt impoſſible de ſaiſir diſtinctement toutes les modifications que cette force lui fait éprouver. Si nous conſidérons, par exemple, les alimens dont nous nous nourriſſons, & dans l'état de chyle & dans l'état de ſang, ces alimens nous préſentent, dans ces deux états, des différences bien tranchées & qui ne nous permettent pas de les confondre; mais il eſt clair que nous ne pouvons pas ſuivre ou parcourir toutes les nuances, tous les degrés par leſquels les alimens ont dû paſſer pour parvenir à ces états, dans leſquels ils nous préſentent donc des caractères, des différences ſi multipliées & ſi frappantes.

Dans l'exercice de la force digeſtive, nous ne pouvons diſtinguer ou diſcerner les phénomènes, comme diſoit LEIBNITZ; nous ne pouvons les diſcerner que lorſqu'ils ſont fort éloignés les uns des autres; & comme nous ne pouvons pas remplir ces eſpaces par des intermédiaires, & que nous ne pouvons pas établir entre ces phénomènes une gradation, une ſucceſſion non interrompue, il s'enſuit que ces phénomènes nous paroiſſent iſolés, indépendans les uns des autres; que dès-lors nous ne pouvons pas les rapporter à une force commune; en ſorte que cette force dans ſa nature eſt abſolument hors de la ſphère de notre intelligence. Nous concevons ou nous croyons concevoir la force loco-motrice, parce que ſes phénomènes ſont bien évidens, liés les uns aux autres; que nous appercevons bien nettement leurs dépendances; qu'il n'y a point de coupure, point de ſciſſion dans leur ordre de ſucceſſion ou dans leur développement. Au contraire, la faculté digeſtive nous eſt abſolument inconcevable, parce que les phénomènes qui en dépendent ſont unis entr'eux par des rapports qu'il nous eſt impoſſible d'appercevoir. Auſſi la manière différente dont nous affecte chacune de ces forces, a-t-elle fait qu'on a donné une importance exceſſive à la force motrice ou de loco-motion, que la plupart des Médecins ont rapporté à cette force tous les phénomènes de l'économie vivante, & qu'on a abſolument négligé la force altérante ou digeſtive. C'eſt le reproche que GALIEN faiſoit déjà à ERASISTRATE, & que l'on peut faire juſtement à STHAL.

Pour mettre de l'ordre dans l'expoſition des phénomènes de la fièvre, il faut donc bien diſtinguer les uns des autres, & préſenter ſéparément les phénomènes dépendans de la force digeſtive qui s'exerce, ſoit dans la maſſe des humeurs, ſoit dans la ſubſtance muqueuſe qui compoſe le fonds de tous les organes.

Il ne ſeroit pas difficile de faire voir que c'eſt pour avoir négligé cette diſtinction, qu'il règne tant de confuſion dans le travail de la plupart des auteurs qui ont écrit ſur les fièvres.

La force motrice dans les animaux peut être conſidérée ſous deux aſpect différens, ou dans ſes rapports excluſivement avec le corps même, ou dans ſes rapports avec les objets extérieurs.

La force motrice qui ſe rapporte aux objets extérieurs, diſpoſe & ordonne le corps animal d'une manière convenable, d'après la relation qu'il ſoutient avec les corps qui l'environnent, & les actes de cette force ſont ſubordonnés à l'action des organes des ſens, c'eſt-à-dire, que le mouvement eſt réglé par les impreſſions qui affectent les organes des ſens proprement dits.

La force motrice conſidérée comme ſe rapportant au corps même, s'exerce dans chacune de ſes parties, quoiqu'à des degrés bien différens, c'eſt ce qu'on appelle force tonique. Sa fin principale & majeure, eſt de diſtribuer ſur toute l'étendue du corps les ſucs nourriſſiers qui doivent réparer les pertes qu'il éprouve ſans interruption; elle contribue auſſi très-utilement à conſerver les humeurs, en les préſentant ſucceſſivement aux différens organes ſécrétoires, qui les dépurent en les dépouillant des ſucs étrangers & hétérogènes qui s'y développent. Ces mouvemens toniques, qui ſe paſſent à l'intérieur du corps & qui s'y rapportent excluſivement, ſont ſubordonnés au ſens vital intérieur qui, comme nous le dirons, paroît exiſter ſpécialement dans l'orifice ſupérieur de l'eſtomac; en ſorte que, comme on regarde communément le cerveau, ou plutôt la partie vraiment centrale du cerveau comme le *ſenſorium commune*, par rapport aux organes des ſens proprement dits, on pourroit auſſi regarder l'orifice ſupérieur de l'eſtomac comme le *ſen-*

ſorium commune, par rapport au ſens vital intérieur qui eſt appliqué à recevoir les impreſſions internes, & à régler les mouvemens qui ſe paſſent dans l'intérieur du corps. Nous pourrons rapporter à cette occaſion un fait important dans la diſtribution des nerfs ; c'eſt qu'ils ſe répandent & ſe diſtribuent en bien plus grand nombre vers les parties extérieures ou corticales, que dans les parties intérieures, à l'exception cependant de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac qui, relativement à ſon volume, en reçoit un très-grand nombre. Cependant nous ne voulons pas trop inſiſter ſur cette obſervation anatomique, parce que nous avons prouvé ailleurs que les nerfs ne peuvent être regardés comme les organes excluſifs de la ſenſibilité.

Si nous conſidérons plus particuliérement les forces motrices, nous verrons que chacune de ces parties eſt conſtamment agitée de deux mouvemens qui s'altèrent, ſe balancent ſans interruption ; ſavoir, d'un mouvement de chaleur ou d'expanſion, qui tend du centre vers la circonférence & qui dilate les parties, & d'un mouvement de froid qui tend de la circonférence vers le centre, & qui agit ſans ceſſe ſur les parties vivantes pour les reſſerrer, les condenſer.

Il paroît par quelques paſſages d'HIPPOCRATE, *de diæta*, *de carnibus*, ſi toutefois ces paſſages ſont de lui, & s'ils ne ſont pas plutôt du philoſophe HÉRACLITE, il paroît que ces deux forces de chaud & de froid, ou d'expanſion & de condenſation, qui ſe balancent & s'altèrent réciproquement, avoient été par HIPPOCRATE priſes pour principe d'explication de tous les phénomènes ; ce qui eſt vrai par rapport aux phénomènes relatifs à la force tonique ou nerveuſe, & non pour ceux qui dépendent de la force digeſtive ou altérante.

Le ton ou l'état de chaque partie eſt le produit d'une eſpèce d'équilibration entre ces deux forces ;

ſavoir, entre la chaleur ou le principe qui tend du centre vers la périphérie; & le froid, ou le principe qui tend de la périphérie vers le centre : & cette eſpèce d'équilibration, (dont il ne faut pas ſe faire une idée auſſi préciſe, auſſi abſolue que ce qu'on appelle équilibre dans la mécanique), eſt établie de manière qu'il en réſulte, pour la totalité des forces toniques, une diſtribution habituelle, par laquelle elles ſont dirigées du centre du corps vers chacun des points de la circonférence; & cette diſpoſition habituelle, par laquelle ces forces s'élancent, pour ainſi dire, du centre du corps ou de la région épigaſtrique vers chacun des points de la périphérie, eſt un des faits majeurs de l'économie animale. Nous pouvons remarquer ici qu'une utilité ſenſible de cette diſtribution, c'eſt de verſer & de répandre ſur tous les points de la maſſe du corps, les ſucs nourriciers qui réſultent de la digeſtion qui s'opère dans les parties intérieures ou les premières voies, & auſſi de porter vers l'organe de la peau, qui eſt le principal organe ſécrétoire, les ſucs hétérogènes qui réſultent, ſoit des parties des alimens qui n'ont point été complétement élaborés, ſoit de la décompoſition que le corps éprouve en entier & d'une manière non interrompue.

Lorſque ces deux forces oppoſées qui s'alternent ſans ceſſe dans toutes les parties du corps, & qui y entretiennent des motitations, des frémiſſemens continuels, lorſque ces deux forces ſont arrêtées dans un rapport convenable, chaque partie exécute facilement, librement les fonctions qui lui ſont départies, & l'animal jouit d'une ſanté pleine & entière. *Sanum eſt animal, ait* HIPPOCRATES, *quando caliditas ac frigiditas moderatum inter ſe habuerint temperamentum.* (GAL., *de rigore*). Si au contraire le principe de chaleur eſt foible, relativement au principe de froid ou de condenſation, & que le principe de froid ſoit prédominant,

minant, & réciproquement cette inégalité dans l'action de ces deux forces importantes, établit la conſtitution maladive, que les anciens appeloient *rhumatiſmale*, & que les modernes connoiſſent ſous le nom d'*affection nerveuſe*; & cette affection nerveuſe, ou rhumatiſmale des anciens, peut s'annoncer ſous toutes ſortes de formes & ſimuler toutes les maladies, ſelon que le ſpaſme ou l'atonie, la dominance du principe d'expanſion ou des principes de condenſation eſt établie dans cette partie ou dans telle autre.

Les Médecins de la ſecte méthodique ramenoient toutes les maladies à trois genres, à celles de ſpaſme, à celles d'atonie & à celles qui ſuppoſent à la fois le ſpaſme & l'atonie, mais dans différens organes. *Satis eſſe credebant communia morborum intueri, & quidem tria eſſe genera, unum adſtrictum, SPASME; alterum fluens, ATONIE; tertium mixtum, non modò parùm exercere ægros, modò nimium, modo alia parte parùm, alia nimium.* Ces préliminaires ſont utiles, parce que nous verrons que la fièvre préſente dans ſon cours une alternative de prédominance de froid & de chaud; en ſorte que le premier période eſt marqué par le ſpaſme ou principe de condenſation; le ſecond, par le principe de chaleur ou d'expanſibilité.

Phénomènes nerveux de la fièvre.

Nous avons dit que pour faire avec ordre le dénombrement ou l'énumération des phénomènes que préſente la fièvre, il falloit conſidérer ſéparément, & ceux de ces phénomènes qui dépendent de la force tonique ou nerveuſe, comme on parle communément, & ceux qui ſont dépendans de la force digeſtive ou altérante; deux forces majeures fondamentales, & qui ſont pour la nature vivante les agens de toutes ſes opérations.

Je vais donc m'occuper d'abord des phénomènes relatifs à la force tonique, en faisant complétement abstraction de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance muqueuse qui compose le fond de toutes les parties vivantes.

Nous ne devons considérer les phénomènes que d'une manière générale, & ce ne sera que dans les descriptions particulières qu'il faudra s'occuper des différences dont ces phénomènes sont susceptibles; différences déterminées par les espèces de fièvre. Nous avons dit que la force tonique ou nerveuse pouvoit être considérée dans chaque partie comme le produit d'une espèce d'équilibration entre deux mouvemens à direction opposée, un mouvement de chaleur, un mouvement de froid. Le début ou commencement de la fièvre est décidé par une prédominance bien sensible du principe de froid, sur le principe de chaleur ou d'expansion; & c'est la dominance relative de cette force de condensation qui devient la cause réelle de cet état de spasme qui caractérise bien évidemment le premier période ou le premier stade de la fièvre. (Ce spasme fébrile se fait sur-tout sentir aux parties postérieures, parce que ce sont celles qui sont le plus fournies de nerfs. P. MARTIAN donne cette circonstance, de commencer par les parties postérieures, comme un caractère qui distingue le frisson de la fièvre, de celui qui dépend de toute autre cause, & peut-être aussi parce que l'orifice supérieur de l'estomac est situé postérieurement; car l'estomac est sur-tout affecté dans le spasme fébrile).

Le spasme fébrile se produit à l'habitude du corps d'une manière non équivoque, par le resserrement, le froncement, la contraction de tout l'organe de la peau; & à l'occasion de ce mouvement, qui frappe l'organe de la peau d'une contraction manifeste & sensible, nous pouvons remarquer combien les expé-

riences de M. de HALLER & les expériences analogues ſont inſuffiſantes pour nous éclairer ſur les véritables forces dont les parties vivantes ſont pénétrées. M. DE HALLER ayant appliqué ſur la peau différens moyens d'irritation, & n'ayant point obſervé que la peau ſe contractât ſenſiblement ſous l'impreſſion de ces différens moyens, en a conclu que la peau étoit dépourvue de toute force de contractilité, ou, comme on l'appelle, d'irritabilité. Vous voyez, d'après ces phénomènes que nous expoſons ici, combien cette concluſion eſt mal-fondée; & en effet, les différens moyens d'irritation, & plus généralement les différens moyens de ſenſation qu'on applique ſur les parties vivantes, n'ont point d'effet néceſſaire & abſolu, mais toujours un effet dépendant de l'état où ſe trouve la partie vivante au moment où ſe fait l'expérience; en ſorte que pour être en état de prononcer ſur l'immobilité abſolue d'une partie vivante, il faudroit non-ſeulement éprouver tous les moyens d'irritation, mais il faut encore ſuivre ces expériences dans toutes les ſituations différentes dans leſquelles ces parties peuvent ſe trouver. (Il ne faut, diſoit SCHROEDER, un des premiers Médecins qui ait porté le flambeau de la philoſophie vraiment médicinale dans l'étude de la médecine qui depuis long-temps étoit ſi étrangement défigurée par l'eſprit d'hypothèſe que des ignorans affectent de confondre avec l'eſprit ſyſtématique qui eſt diamétralement oppoſé, il ne faut pas croire, diſoit-il, que les véritables forces de la nature vivante puiſſent toujours être rendues ſenſibles par ce moyen d'expérience. Cette prétention a porté tout récemment dans la médecine une infinité de fauſſes vues). Auſſi eſt-il bien acquis que des expériences de même genre que celles de HALLER, ont eu des réſultats différens en d'autres mains, non-ſeulement parce que les moyens d'épreuve n'étoient pas les mêmes, mais ſur-tout parce

que leurs ſujets d'expérience ne ſe trouvoient pas dans les mêmes états que ceux de HALLER ; or parmi les circonſtances multipliées & capables de faire varier les expériences de cette nature, les plus puiſſans ſont, ſans contredit, la ſanté & la maladie ? M. DE HALLER ſentoit bien lui-même que ſes idées ne pouvoient ſe concilier avec les faits ; dans ſa grande phyſiologie, quand il parle des cauſes qui font couler la ſalive à la vue d'un mêts agréable, & qui provoquent l'écoulement de la ſemence à la vue d'un objet vraiment déſiré, il eſt obligé de reconnoître dans les glandes une irritabilité qui ne peut être miſe en jeu que par des impreſſions attachées excluſivement à l'exercice de la vie, & qui n'ont rien de commun avec les moyens d'expérience que nous pouvons employer.

Les autres phénomènes qui ſe paſſent à l'habitude du corps, & qui ſont auſſi des dépendances du ſpaſme fébrile ou du ſpaſme convulſif du premier ſtade de la fièvre, ſont une diminution d'embonpoint, un reſſerrement des parties extérieures dans le ſens de toute leur dimenſion, la diſparition des vaiſſeaux ſanguins qui rampent dans le voiſinage de la peau, & la perte de la couleur vive dont la peau eſt pénétrée dans l'état ordinaire de ſanté ; car comme cette couleur dépend non-ſeulement du ſang qui coule dans les petits vaiſſeaux de la peau, mais encore & principalement par celui qui eſt épanché dans tout ſon tiſſu ſpongieux ou cellulaire, lorſque la peau eſt fortement contractée, le ſang qui en eſt exprimé & qui eſt refoulé vers les parties internes, doit néceſſairement laiſſer à la peau la couleur blanche qui lui eſt naturelle. Car toutes les parties du corps étant compoſées d'une ſubſtance muqueuſe rapprochée, condenſée à différens degrés, ont toutes naturellement une couleur blanche ; & la couleur rouge que quelques-unes préſentent, dépend excluſivement du ſang qui les pénètre & qui n'eſt pas ſeu-

lement contenu dans les vaiſſeaux, comme l'a voulu BOERHAAVE, d'après les expériences trompeuſes de RUISCH, mais encore dans toute leur ſubſtance ſpongieuſe ou parenchimateuſe, comme parloient les anciens. Auſſi les parties du corps les plus rouges, comme les chairs des muſcles, par exemple, peuvent-elles perdre cette couleur, quand elles ſont ſuffiſamment lavées; en ſorte que par des lotions répétées dans l'eau chaude, ces chairs ſe décolorent complétement, reprennent leur blancheur naturelle, & reviennent à un état analogue à celui où elles étoient dans le premier temps du fétus.

L'affoibliſſement de la couleur naturelle qui s'efface dans le ſpaſme fébrile, eſt ſur-tout très-manifeſte aux extrémités, comme étant à une plus grande diſtance du centre de la chaleur. Auſſi STHAAL parle d'un homme, qui après avoir eſſuyé une fièvre intermittente tierce, bien réglée & enſuite terminée, éprouva encore deux accès, marqués ſeulement par le reſſerrement du doigt auriculaire de chaque main. Il éprouvoit ce reſſerrement à la même heure que les accès de la fièvre qui avoit précédé.

Le reſſerrement fébrile n'eſt pas néceſſairement borné à l'organe de la peau; il appuye plus profondément, & occupe les plans les plus internes du tiſſu cellulaire; & ce fait eſt non-ſeulement prouvé par la diminution de l'embonpoint des membres & de tout le corps, mais encore par ce qui arrive aux ulcères qui ſont placés à l'habitude du corps; car ces ulcères ſe déſsèchent complétement & ceſſent de donner l'humeur ou la ſanie qui en coule, ce qui dépend bien évidemment du ſpaſme qui reſſerre les parois dans toute leur étendue.

Dans ce période de la fièvre, le pouls eſt ſouvent rare, quoique vif, mais ſur-tout très-petit & concentré. Le mouvement de ſiſtole eſt plus vif que celui de diaſtole. (GALIEN). Ce caractère du pouls, quand

il eſt conſidéré d'une manière iſolée & indépendamment du concours des autres ſignes, eſt ſi peu concluant, qu'HIPPOCRATE s'étoit très-peu occupé de ce ſigne. C'étoit ſurtout dans les différences de la chaleur qu'il recherchoit la nature réelle de ces fièvres. (*Febres quidem aliæ mordaces, aliæ mites ſunt*). Car quoiqu'il faſſe mention quelquefois de l'état du pouls, il paroît cependant qu'il attachoit très-peu d'importance à ce ſigne. Selon GALIEN le ſpaſme fébrile ou le premier période de la fièvre, eſt très-généralement accompagné du froid; & cette ſenſation de froid préſente des modifications différentes dans les différentes eſpèces de fièvre. Ainſi dans l'eſpèce des catharrales ou quotidiennes, ou mieux encore, dans la quarte, le friſſon précurſeur eſt accompagné d'un ſentiment de froid pénétrant, abſolument ſemblable à celui que feroient éprouver un froid rigoureux; au lieu que dans les fièvres bilieuſes & qui ſont de l'eſpèce des fièvres tierces, le friſſon excite moins une ſenſation de froid bien décidée, qu'une ſenſation analogue à celle que feroit éprouver une infinité de petites pointes aiguës dont la peau ſeroit percée. Mais, comme nous l'avons déjà dit, notre objet eſt d'expoſer les phénomènes d'une manière générale.

Cette ſenſation de froid plus ou moins décidée, attachée aſſez généralement au premier période de la fièvre, ne dépend point néceſſairement d'une diminution réelle de chaleur, quoiqu'il puiſſe arriver que le friſſon de la fièvre ſoit vraiment accompagné d'une moindre chaleur, & que les parties, & ſur-tout les parties les plus externes, ſoient réellement refroidies. (MORTON avoit obſervé que dans ce période, le ſang étoit décidément froid. La ſaignée eſt fort contraire dans le période de ſpaſme, parce que portant le ſang du centre à la circonférence, elle violente la nature, qui dans ce période porte ſes efforts de la circonférence au centre). Cependant les obſervations de M. de HALLER & de

HAEN, ont démontré que ſouvent dans le premier période de la fièvre, la chaleur obſervée au thermomètre, eſt non-ſeulement au même degré que dans l'état ordinaire, mais qu'elle paſſe ce degré & qu'elle augmente de douze à treize degrés, ce qui eſt le terme le plus fort auquel elle puiſſe s'élever dans les fièvres les plus ardentes, & qu'elle eſt alors de cent-ſept ou cent-huit degrés au thermomètre de FARENHEIT, lorſque le malade ſe plaint d'un froid glacial, & qu'il ne peut ſupporter. (MORGAGNI rapporte l'hiſtoire d'une femme hiſtérique qui avoit le ſang décidément froid, ſans qu'elle éprouvât aucun ſentiment de froid.) Il faut bien diſtinguer le froid réel, d'avec le froid reſſenti. Ce ſentiment de froid qui accompagne aſſez conſtamment le premier période de la fièvre, & qui n'eſt donc pas néceſſairement attaché à une diminution réelle de chaleur, me paroît devoir être rapporté au principe d'aſſociation, de liaiſon des idées, qui fait que la nature vivante eſt comme forcée de reproduire à la fois des idées, & plus généralement des états dont elle a très-ſouvent éprouvé la coexiſtence; car comme l'impreſſion du froid extérieur, quand cette impreſſion eſt forte, décide le reſſerrement ſpaſmodique de la peau, & que ce reſſerrement eſt le moyen que la nature, d'après les loix auxquelles elle obéit néceſſairement, oppoſe à l'impreſſion du froid, il arrive que ces deux phénomènes, ſavoir, le reſſerrement & la ſenſation de froid ſe lient d'une manière indiſſoluble, qu'ils s'uniſſent réciproquement, & que dès-lors ce reſſerrement de la peau, par quelque cauſe qu'il ſoit décidé, invite comme néceſſairement la nature à ſe donner la ſenſation de froid.

Je dis, & l'expérience confirme aſſez, que le reſſerrement ſpaſmodique de la peau eſt très-généralement décidé par l'action du froid extérieur, quoique nous ne puiſſions pas nous flatter de parvenir à la connoiſſance

réelle des cauſes finales, & quoiqu'il y ait tout lieu de croire que le *pourquoi* des mouvemens qui s'exercent dans le corps animal, nous échappera toujours, parce que ces mouvemens ſont réglés par un ſens intérieur, très-différent de celui qui nous fournit les matériaux de toutes nos connoiſſances réfléchies. Il paroît cependant que nous ſommes fondés à dire que ce reſſerrement de la peau, ſous l'impreſſion du froid, a pour ſa fin ou pour utilité de ſouſtraire le corps à ſon action, & plus préciſément d'empêcher l'introduction des particules frigorifiques dans l'intérieur du corps. En effet, les phénomènes que préſente le froid deviennent, ce ſemble, plus faciles à concevoir, en attribuant le froid à une eſpèce de matière déterminée, qu'en le regardant comme une ſimple qualité, ainſi qu'on le dit communément; & l'exiſtence de ces particules frigorifiques paroît d'autant mieux fondée, que le froid n'eſt pas le ſeul effet qu'elles produiſent, & que leur application ſur le corps vivant, décide des changemens qui ne ſont pas du tout en proportion avec les différens degrés d'intenſité de froid.

C'eſt ſans-doute à l'introduction du froid dans le corps, qu'il faut attribuer le plus généralement les rheumatiſmes décidés par cauſes externes. Les phénomènes qui ſemblent prouver que le froid n'eſt pas une ſimple qualité, mais qu'on peut & qu'on doit le conſidérer comme dépendant d'une matière capable de produire d'autres effets, c'eſt premièrement la ſimultanéité du chaud & du froid. Car ſi le chaud & le froid n'étoient que de ſimples qualités, on ne conçoit pas comment ces deux qualités pourroient exiſter ſimultanément, ſans s'altérer réciproquement, ſans ſe confondre & ſans produire, par cette eſpèce de confuſion, une qualité moyenne; au lieu qu'on conçoit aſſez aiſément cette coexiſtence du chaud & du froid, en attribuant l'un & l'autre à deux eſpèces de matière diſtinctes, & qui dès-lors peuvent exiſter très-rappro-

chées l'une de l'autre ſans s'altérer, parce qu'elles ne ſouffrent aucun mêlange, aucune union, aucune combinaiſon.

Or, cette ſimultanéité de chaud & de froid eſt poſſible; & VAN-HELMONT rapporte qu'un jeune homme qui ſe trouvoit ſur des montagnes fort élevées, fut comme brûlé dans les parties du corps expoſées à l'impreſſion des rayons du ſoleil, & éprouva un froid vif aux parties oppoſées, qui étoient à l'abri de ces mêmes rayons.

L'exiſtence de ces parties frigorifiques paroît encore aſſez bien établie par les phénomènes de la congélation. (L'eau peut ſe congéler dans un tube bien fermé, lorſqu'on agite ce tube, parce que les particules d'eau qui ſont gelées dans l'air contenu dans ce tube, viennent à frapper la ſurface de l'eau, & lui communiquent leur glace. (BUFFON, *ſupplément*). De même qu'une matière inflammable fortement échauffée, s'embraſe promptement par le contact d'un corps actuellement en inflammation.

On ſait que la congélation ne peut s'effectuer que dans des liqueurs expoſées à l'air libre, & que l'eau peut éprouver, ſans ſe congéler, des degrés de froid très-ſupérieurs à celui de congélation, lorſqu'elle eſt parfaitement à l'abri de l'air, & qu'elle ne peut recevoir dès-lors les particules frigorifiques: ce qui prouve au moins que l'air, dans certaines circonſtances, contient des particules d'une eſpèce déterminée, qui ſeules produiſent des phénomènes qu'on attribue communément au froid, conſidéré comme ſimple qualité. On ſait que l'eau congélée augmente ſenſiblement de volume; ce qui dès-lors met en droit de préſumer l'addition d'une matière nouvelle. On ſait que la congélation altère profondément les corps, & que l'eau de glace ou l'eau qui en réſulte eſt à l'inſtant de ſa révivification, s'il eſt permis de parler ainſi, fort différente de ce qu'elle

étoit avant la congélation ; & on vérifie tous les jours l'obſervation d'HIPPOCRATE, ſur l'inſalubrité des eaux de glace, & ſur la fréquence des goëtres dans les pays montagneux, dont les habitans boivent habituellement des eaux de neige ou de glace fondue. Enfin, on ſait que la glace & la neige ont une température décidée, & qui n'eſt plus ſuſceptible d'augmenter en froid, quoique les corps voiſins ſoient pénétrés d'un degré de froid bien plus conſidérable ; & cela apparemment parce que la glace & la neige ſont à ce point de ſaturation qui ne leur permet pas de recevoir une plus grande quantité de particules frigorifiques.

Ces particules, d'une eſpèce déterminée, qui ſont appliquées à produire le froid & d'autres affections de froid, ſe déterminent auſſi par les impreſſions qu'elles portent ſur le corps vivant. En effet, il eſt bien remarquable que les phénomènes obſervables ſur le corps vivant, & qu'on attribue au froid, ne ſont point du tout proportionels aux variations de température, indiquées par le thermomètre ; en ſorte que tel degré de froid conſidérable au thermomètre n'affecte pas à beaucoup près auſſi déſagréablement, & n'eſt pas auſſi difficile à ſupporter que tel autre degré qui eſt beacoup plus foible au thermomètre : auſſi on obſerve, par exemple, qu'un froid humide eſt bien plus pénétrant & bien plus difficile à ſupporter qu'un froid ſec, bien plus intenſe, ſur-tout lorſque ce froid humide ſuccède bruſquement à une température toute oppoſée (STHAAL). S'il eſt vrai que l'air ſoit chargé au moins dans certaines circonſtances de particules d'une eſpèce déterminée qui peuvent produire le froid, & dont l'application ſur le corps vivant peut décider auſſi des effets différens du froid, & qui ne ſont pas du tout proportionels à ſes degrés d'intenſité ; il ſemble que nous ſommes fondés à croire que le reſſerrement de l'organe de la peau, qui ſuit l'action

de ces particules, a pour utilité de leur fermer le corps, de s'oppoſer à leur entrée, & à regarder la ſenſation de froid qui répond à ce reſſerrement de la peau, quelle qu'en ſoit la cauſe, comme l'effet de l'habitude qu'a contracté la nature d'éprouver à la fois ces deux ſenſations, ſavoir, celle du froid & celle du reſſerrement de la peau.

Le premier période de la fièvre s'accompagne d'abattement & de laſſitude ſpontanées, leſquelles préſentent des circonſtances bien remarquables, mais dont il ne ſera queſtion que dans la deſcription particulière.

Ces laſſitudes ſpontanées ne doivent point être attribuées excluſivement, comme le fait STOLL, à un nouvel ordre établi par le principe de vie, qui ſuſpend les forces de l'organe muſculaire, afin de les employer plus vigoureuſement dans les parties internes des organes vitaux qui doivent être ſpécialement appliqués à fournir les actes de la maladie; car ces laſſitudes ſpontanées ſe préſentent dans le premier période de la fièvre, qui porte une débilité bien marquée dans tout le ſyſtème des forces.

Nous avons vu que les mouvemens des muſcles volontaires dépendent d'une force qui leur eſt inhérente, & qu'on appelle aſſez communément dans ce ſiècle, *force d'irritabilité*. Nous avons vu auſſi que cette force, pour mouvoir les muſcles librement & facilement, & ſur-tout pour les mouvoir avec ordre, devoit être conſtamment ſoutenue & comme réparée par l'action continuelle du cœur que lui tranſmettent les artères & les veines, & par l'action du cerveau que les nerfs lui communiquent; en ſorte qu'un muſcle devient abſolument inutile & qu'il ne peut obéir à la volonté de l'animal, lorſqu'on lie fortement & tout d'un coup les nerfs, les artères ou les veines.

Nous avons vu auſſi que la liberté du tiſſu cellu-

laire étoit néceſſaire à ce mouvement, & j'ai rapporté une expérience de BAGLIVI qui, ayant paſſé un fil autour d'un muſcle, & l'ayant ſerré aſſez foiblement pour qu'il ne portât ni ſur les artères, ni ſur les veines, ni ſur les nerfs, au moins d'une manière aſſez conſidérable, obſerva que les mouvements de ce muſcle faillirent eſſentiellement, & qu'ils ne ſe rétablirent dans toute leur vigueur, que lorſque le tiſſu cellulaire fut parfaitement libre.

Les laſſitudes de la fièvre doivent être attribuées à l'état de contrainte & de gène ou ſe trouvent les muſcles, non-ſeulement a raiſon du ſpaſme qui occupe toute leur ſubſtance, & qui les empêche de ſe prêter librement à l'alternative de contraction & de dilatation, dans laqu'elle conſiſte toute leur action, mais encore a raiſon de la compreſſion que porte ſur eux la peau reſſerrée & fortement contractée, en ſorte que les muſcles ſont alors dans le même état que dans l'expérience de BAGLIVI.

La ſtupeur, l'engourdiſſement, & l'extrême diſpoſition au ſommeil doivent être rapportés à des ſpaſmes légers établis dans des plans extérieurs du cerveau; car la ſubſtance du cerveau & des nerfs eſt réellement ſuſceptible de ſpaſme, & le plus ſouvent l'apoplexie eſt réellement décidée, comme la dit PARACELSE, par des ſpaſmes fixes qui frappent la ſubſtance du cerveau & ſurtout ſa partie centrale qui eſt, comme on ſait, l'origine des nerfs; & les divers épanchemens que l'on trouve quelque fois à la ſuite de cette affection ſont le plus ſouvent les effets de ce ſpaſme apoplectique, quoique la matière de ces épanchemens puiſſe auſſi être la cauſe qui détermine ces ſpaſmes & les met en jeu; c'eſt ſurtout à ce mouvement de ſpaſme reſſenti plus ou moins profondément dans la ſubſtance du cerveau, qu'on doit attribuer la plupart des accidents qui ſuivent les coups à la tête.

L'apoplexie peut auſſi dépendre de l'atonie du ſiſtême des nerfs & principalement du cerveau. Cette eſpèce d'apoplexie étoit miſe par HIPPOCRATE dans le nombre de celles qui contr-indiquent la ſaignée. » *Ex-* » *perientia compertum eſt innumeros à morbis cerebri* » *poſt convulſiones & concuſſiones interiiſſe, quorum* » *in cerebro per anatomen nihil videre contigit quod* » *terrifici ſymptomatis cauſa extitiſſet, & id pleroſque* » *fefellit ratos ſe aliquid contra naturam reperire* » *poſſe in cerebro laborantium extinctorum : adeò* » *occulta ſæpè cauſa convulſionis.* BAILLOU METZGER » a dit : *Quibus conceſſum eſt cerebrum eos ſtatim* » *voce privari eſt neceſſe.* »

La veritable cauſe de l'apoplexie, dit MORGAGNI, c'eſt la diminution ſoudaine & même la ſuſpenſion des mouvements intérieurs du cerveau qui nous font mouvoir, concevoir, ſentir & penſer. Cet état peut être déterminé par un grand nombre de cauſes dont les unes peuvent tomber ſous les ſens, les autres ſont inſenſibles.

Ce que je dis ici d'après l'obſervation & non d'après de vaines hipothèſes ſe trouve confirmé par l'homme du monde qui a mieux écrit de la médecine. HIPPOCRATE a donc reconnu que l'apoplexie pouvoit dépendre des mouvements convulſifs dans le cerveau, mouvements convulſifs qui le plus ſouvent étoient excités par differentes cauſes irritantes. *Cerebrum ſi quidem rodatur* (c'eſt-à-dire ſi le cerveau eſt irrité par quelque cauſe que ce ſoit) *Cladem perfert, turbationem multam ſuſtinet, & mens decipit, & cerebrum convellit ac diſtrahit totum hominem qui in ſe ipſo vocem non edit ac ſuffocatur & hæc affectio ſideratio vocatur.*

Spaſmes fébriles conſidérés ſur les parties internes.

Je vais d'abord expoſer la déſcription que donne HIPPOCRATE, du premier période de la fièvre. Ce paſſage pourra ſervir comme de texte à ce que j'ai à dire ſur les ſpaſmes fébriles conſidérés ſur les parties internes. (» *Cum pedes frigidi fuerint, neceſſe* » *eſt ut ventriculum multo faſtidio plenum & præ-* » *cordium intentum, & corporis jactationem propter* » *internam turbationem, & mentis abalienationem* » *& dolores & æger diſtrahitur, & vomere cupit* » *& ſi prava vomuerit, dolet; poſtquam verò calor* » *ad pedes deſcendit, & urina pro reſſa eſt, etiamſi* » *non ſudarit, omnia deſinunt.* ») Il n'eſt pas poſſible d'expliquer plus clairement cette double révolution de mouvements attachés à l'état fébrile, mouvements qui dans le premier inſtant ſe portent de la circonférence vers le centre, par la prédominance des modes de froid & de condenſation, & qui ſe portent enſuite du centre vers la circonférence par la prédominence du mode expanſif de chaleur.

Nous avons conſidéré le ſpaſme fébrile ſur les parties externes, nous allons l'examiner à préſent ſur les parties centrales & internes, & noter les phénomènes qui en dépendent.

Le ſpaſme de l'eſtomac s'annonce par les anxiétés, les angoiſſes qui ſe font évidemment reſſentir dans la région épigaſtrique; par les nauſées, les vomiſſemens, les efforts de vomiſſement qui ſe prolongent aſſez communément pendant tout le premier période de la fièvre; & comme les ſubſtances médicamenteuſes portées ſur l'eſtomac dans la vue de décider le vomiſſement, ſont des ſubſtances âcres & qui

excitent ſur cet organe une impreſſion vivement pénétrante, il s'enſuit que ces ſubſtances vont directement à ajouter au ſpaſme de la fièvre, qu'elles vont à l'établir plus complétement, plus profondément, & que dès-lors ces remédes ſont poſitivement contre-indiqués par le vomiſſement & les efforts de vomiſſement qui dépendent du premier période de la fièvre que nous ne conſidérons ici que dans ſes phénomènes nerveux.

Ce n'eſt que lorſque le premier période marche à ſa fin, lorſque les ſpaſmes ſe diſſipent, que les forces commencent à ſe relever ; ce n'eſt que lorſque la fièvre oſcille & balance, pour ainſi parler, entre le premier période de ſpaſme & de condenſation, & le période de chaleur ou de vive expanſibilité qu'on peut hâter & ſoutenir le développement des forces par l'action des émétiques qui, ſous ce point de vue, doivent être adminiſtrés vers la fin du friſſon, ſelon la méthode du docteur MORGAN, dont nous parlerons dans les fièvres intermittentes. Cette impreſſion que les émétiques portent ſur l'eſtomac quand il eſt affoibli, eſt un des moyens d'excitation les plus puiſſans, qui tendent avec plus d'avantage à mettre en jeu le principe de chaleur ou d'expanſibilité, & à porter, à répandre & diſtribuer uniformément les forces & les mouvements ſur toutes les parties de la maſſe du corps. Auſſi verrons-nous que les émétiques donnés de cette manière, c'eſt-à-dire, à petite doſe & ſouvent répétée ſont le plus puiſſant ſecours que l'on puiſſe employer dans certaines circonſtances de fièvres exanthématiques, non pas dans la vue de purger les premières voies, mais dans la vue de porter & diriger les mouvement vers la peau, & de favoriſer & ſoutenir les éruptions de différentes eſpèces d'humeurs qui doivent ſe faire vers cet organe.

Sur ce que nous disons ici de l'action tonique & fortifiante des émétiques, on peut consulter avec avantage une dissertation de TOMPSON. Cet auteur par le moyen des émétiques donnés à petite dose souvent répétée pendant long-temps, a dissipé differentes affections nerveuses etablies depuis long-temps. Les médecins anglais ont dernièrement recommandé contre les affections de la peau, les préparations émétiques d'antimoine, par exemple, le vin antimonial d'HUXAM à la dose de quarante goutes; & cette pratique est d'autant plus digne d'attention que le plus ordinairement, les affections de la peau dépendent d'affection d'estomac, comme nous le verrons dans le traité des fièvres gastriques. A l'occasion de l'émétique donné ainsi à petite dose, il est remarquable que telle dose qui produit d'abord le vomissement manque cet effet par le moyen de l'habitude, & Monsieur BRISBANE a vu un homme qui de cette manière étoit venu au point de prendre dix grains de tartre émétique sans éprouver d'évacuation. On sait qu'il en est de même de toutes les substances les plus contraires, le plus décidément vénéneuses qui perdent aussi leur action & deviennent absolument inertes par l'effet de l'habitude. Et c'est un fait qui ne peut recevoir aucune explication, qu'autant qu'on attribue tous les actes du corps vivant à un principe bien different de la matière; car on ne peut pas dire que l'habitude soit une affection de la matière.

Dans les affections spasmodiques, l'émétique employé de cette manière est très utile, lorsque la détente commence à s'opérer, on les combine alors très-utilement avec les sudorifiques, par exemple, les alkalis volatils & les eaux cordiales; ainsi on peut employer la potion suivante. Eau spiritueuse de lis, de fleurs de tilleul, de primevère, de canelle, vinaigre distillé aa 2 onc. esprit de corne de cerf, 1 gros

tartre

tartre émétique q. ſ. ſirop d'écorce d'orange 2 gros. FREDERIC HOFFMANN, employoit fréquemment cette potion dans les apoplexies.

Je remarque à cette occaſion que les anciens qui faiſoient beaucoup uſage des émétiques comme moyen diététique, ou comme moyen de prévenir les maladies, étoient dans l'habitude de les employer peu de temps après le repas, & de cette manière l'opération des émétiques étoit plus facile & beaucoup moins fatigante.

On voit en général comment le ſpaſme établi ſur l'eſtomac & ſur-tout ſur l'orifice ſupérieur, qui eſt la partie la plus ſenſible &, pour ainſi dire, le *ſenſorium commune* du ſens vital intérieur, on voit, dis-je, comment ce ſpaſme trouble & altère les fonctions de l'eſtomac, comment on éprouve alors des nauſées, comment l'appetit s'éteint. Cependant ſi nous conſidérons avec ſoin toutes les circonſtances que préſentent ces phénomènes, nous allons en conclure qu'ils ne peuvent pas ſe déduire avec avantage de l'exiſtence de ce ſpaſme. En effet ce ſpaſme donne bien raiſon du dégout conſidéré en général, mais non pas de ce que ce dégout préſente de particulier. Il ne donne pas lieu de concevoir comment ce dégout eſt relatif à telle ſubſtance plutôt qu'à telle autre, & cette circonſtance eſt cependant très-réelle : c'eſt une des plus importantes du dégout de la fièvre, qui s'exerce d'une manière plus marquée ſur les ſubſtances animales que ſur les végétales. En ſorte que, comme nous l'avons dit, de même que dans l'état naturel, ou plutôt dans l'état de ſanté, le ſentiment de la faim s'exerce excluſivement ſur les ſubſtances capables de nourrir & que ſes réactions ſont apperçues & jugées, quoique d'une manière purement intuitive & non réfléchie, par le principe qui vivifie les animaux ; ainſi ce principe d'ordre & d'intelligence agit également dans les maladies, & applique ſurement le ſentiment de dégout ſur les ſubſtances

qui ſont le plus contraires à l'état actuel où ſe trouve le corps. Mais cette conſidération appartient plus préciſément à la claſſe des phénomènes qui dépendent de la force digeſtive ou altérante. On conçoit mieux comment le ſpaſme de l'eſtomac qui ſe répéte dans toute ſa longueur & dans l'intérieur du goſier, de la bouche, décide la ſenſation de la ſoif. Car comme, dans l'ordre naturel, le ſentiment de la ſoif indique le beſoin de liqueur, & qu'il répond conſtamment à l'état de deſſéchement qui réſulte du défaut d'humidité, le ſpaſme qui dans la fièvre occupe toutes les parties internes de la bouche, met les parties dans le même état de deſſéchement que ſi l'humidité manquoit réellement; & cet état de deſſéchement rappelle dès-lors la ſenſation de la ſoif d'après l'habitude qu'a contracté la nature de mener de concert & de produire à la fois ces deux états. Cette ſenſation de la ſoif attachée au premier période de la fièvre eſt donc une ſenſation auſſi fauſſe que la ſenſation du froid dont nous parlions ci-devant, qui dépend du même principe, ſavoir, de la liaiſon ou de l'aſſociation des idées & des rapports arbitraires qu'a introduit entre deux ou pluſieurs états la circonſtance d'avoir coexiſté, ou de s'être très-ſouvent repréſentés à la nature dans le même temps. La ſoif du premier période de la fièvre eſt un des phénomènes analogues à la ſoif qui accompagne les douleurs vives. On ſait que ceux qui ſubiſſent des opérations chirurgicales fort douloureuſes, reſſentent une ſoif ardente. On rapporte d'après le témoignage de quelques ſuppliciés qui expiroient ſur la roue, que cette ſenſation de ſoif brûlante étoit leur plus grand tourment. (*commodeque Eraſiſtrates dixit, interiore parte humorem non requirente os & fauces requirere*). (*celſe.*)

Le véritable correctif de cette ſoif ſont les anti-ſpaſmodiques ſur-tout les acides minéraux. Auſſi cette ſenſation de ſoif doit être traitée comme une erreur,

comme un écart, comme une aberration de la nature ; il faut la tromper loin de la ſatisfaire : il faut ſévèrement interdire les boiſſons, au moins les boiſſons abondantes qui ne peuvent alors que faire beaucoup de mal. HIPPOCRATE croyoit même que dans cet état de la fièvre, les boiſſons étoient plus dangereuſes que les alimens ſolides. *Si pedes frigidi fuerint*, dit-il dans ſon traité du régime dans les maladies aigues, *non a ſorbitione modo verum quoque & maxime à potu temperandum.* Il ne ſera pas inutile de remarquer que cette précaution ſi importante & ſi fortement recommandée par HIPPOCRATE a été cependant aſſez généralement négligée, & cela parce qu'on s'eſt très-peu appliqué à ſuivre & à obſerver avec ſoin les mouvements de la nature dans les maladies ; & pour peu qu'on ſoit verſé dans l'étude des modernes, on voit aiſément combien ce reproche eſt fondé, au-moins l'étoit-il du temps de STHAAL. Il faut convenir qu'il a paru depuis d'excellens ouvrages.

On regarde communément le ſpaſme fébrile du corps, dont nous examinons tous les phénomènes, comme une dépendance ou une répétition ſimpathique du ſpaſme de l'eſtomac, que l'on conſidère comme le ſpaſme le plus eſſentiel, le ſpaſme primitif, & comme la cauſe de tous les phénomènes que préſente le premier période de la fièvre.

Cette opinion ſur laquelle nous reviendrons plus particulièrement en traitant des fièvres intermittentes, eſt ſpécieuſe, & la pratique offre bien des faits qui ſemblent la confirmer. Auſſi arrive-t-il ſouvent, non-ſeulement dans les fièvres intermittentes, mais encore dans les continues avec redoublement, que l'invaſion de chaque accès eſt précédée d'affections de différentes eſpèces bien évidemment reſſenties dans la région épigaſtrique. Et M. MOLITOR, a décrit une eſpèce de fièvre intermittente qui étoit annoncée long-temps à l'avance par des douleurs dans la région de l'eſtomac, qui excitoient à

différentes repriſes des preſſions bien évidentes. On obſerve quelquefois dans la petite vérole, ſur-tout dans la confluente, que les boutons affaiſſés ſe relèvent & ſont fortement pouſſés au dehors par des mouvements convulſifs, qui s'obſervent dans tous les membres, & qui battent ſur-tout bien évidemment dans la région épigaſtrique. J'ai déjà eu occaſion de parler d'une eſpèce de fièvre ſimple qui attaque communément les perſonnes affoiblies ſur-tout par une longue maladie précédente, que GALIEN arrêtoit complétement, & arrêtoit tout d'un coup, en donnant, ſoit au moment de l'invaſion, ſoit peu de temps après, un cordial, ſavoir, du pain trempé dans du vin. Je remarque ici que ce moyen eſt préciſément le même que celui qu'il employe dans une autre circonſtance pour prévenir les attaques d'épilepſie. GALIEN parle d'un jeune-homme vif qui s'appliquoit aux lettres, & qui tomboit épileptique toutes les fois qu'il reſtoit long-temps ſans manger, & qu'il ſe livroit à l'étude avec trop de contention. GALIEN prévint les accès & parvint enfin à guérir complétement la maladie. (Car pour la guérir complétement, comme toutes les affections nerveuſes ſollicitées & miſes en action par des cauſes matérielles, il n'eſt queſtion que de prévenir pendant un aſſez long eſpace de temps la cauſe occaſionelle qui ramène les accès, qui fortifie, rend plus vive & plus nette l'idée épileptique, comme diſoit VAN-HELMONT,) en lui faiſant prendre de quatre en quatre heures, du pain trempé dans du vin.

Ceci confirme ce que nous diſions ci-devant, ſavoir, que les affections de l'eſtomac doivent être rangées dans la claſſe des cauſes évidentes procatarctiques, parce qu'elles ont de commun avec ces cauſes de produire des effets très-différents, ſuivant les diſpoſitions du corps, & ſuivant l'habitude qu'il a à

ſubir telle maladie ou telle autre, puiſque, d'après les obſervations de GALIEN, que je viens de citer, on voit une ſeule & même affection de l'eſtomac, & capable de céder aux mêmes ſecours, décider la fièvre dans ceux qui viennent de ſubir une maladie fébrile & qui ont dès-lors l'habitude des mouvements de la fièvre, & que cette même affection décide l'épilepſie, chez un homme qui a la diſpoſition à cette maladie. M. GRANT, dans ſon excellent traité des fièvres, après avoir remarqué que la conſtitution bilieuſe dans ſon principe ſe borne aſſez ſouvent aux premières voies, & y décide une affection bilieuſe, dit que cette affection des premières voies peut produire des ſimptômes très-différents ſelon la diſpoſition différente des ſujets, & qu'elle s'annonce aſſez ſouvent, dans chacun, ſous la forme des maladies dont il a l'habitude, quoique ces maladies ſi différentes en apparence ne demandent cependant pas d'autres remèdes, que ceux qui ſont relatifs à l'affection des premières voies. Il cite une femme qui avoit eu pendant très-long-temps une toux dont elle avoit été délivrée au mois de janvier par des ſaignées & l'appareil des moyens anti-phlogiſtiques, & qui au mois de juillet fut priſe de la même toux, avec les ſimptômes de l'affection des premières voies. Elle fut guérie alors par les évacuations des premières voies. Je vous cite cette obſervation pour vous faire remarquer combien il eſt important dans le traitement des maladies chroniques, d'avoir égard au caractère différent qu'elles peuvent avoir dans chaque ſaiſon, de la part de l'épidémie regnante; c'eſt ſur quoi nous reviendrons ſouvent dans la ſuite.

Ce que nous diſons ici ſur l'importance de la région épigaſtrique fait comprendre combien le froid appliqué bruſquement ſur cette partie, eſt une des cauſes qui peuvent ramener l'appareil des mouvements

fébriles, comme l'avoit obſervé GALIEN ; car il aſſure que l'établiſſement de la fièvre ſuppoſe preſque conſtamment une débilité relative dans la région de l'épigaſtre. M. SCHULZE, qui a beaucoup inſiſté ſur l'utilité de l'application des topiques convenables ſur l'épigaſtre, rapporte une obſervation frappante, & qui prouve en effet combien la plupart des médecins ont eu tort de s'écarter de la pratique des anciens ſur ce point & ſur une infinité d'autres. M. SCHULZE a vu un jeune-homme qui avoit depuis deux ans une fièvre-quarte, dont les accès étoient accompagnés d'une toux ſtomachale extrémement incommode. M. SCHULZE lui fit appliquer ſur l'épigaſtre un emplâtre ſpilintique, malaxé avec du ſavon & ce topique, qu'il avoit recommandé comme indifférent, & comme propre ſeulement à calmer la toux & préparer avantageuſement à des remèdes plus actifs, porté ſeulement pendant quatre jours, diſſipa complétement une fièvre qui avoit réſiſté à un très-grand nombre de remèdes.

Malgré ces faits & beaucoup d'autres que l'on pourroit accumuler en preuves de la puiſſante action de l'épigaſtre, il paroît cependant que l'opinion qui conſidère le ſpaſme fébrile comme étant toujours établi primitivement dans l'épigaſtre, eſt une opinion beaucoup trop générale ; car non-ſeulement il eſt bien connu que divers moyens d'irritation appliqués ſur la ſurface interne des viſcères, comme, par exemple, l'application du catheter ſur la veſſie, l'application des ſubſtens âcres ſur les bleſſures, décident des ſpaſmes dans leſquels l'épigaſtre n'eſt intéreſſé que ſecondairement, (alors on pourroit dire que l'eſtomac n'eſt primitivement affecté de ſpaſme plus ſouvent que les autres organes, que parce qu'il eſt plus ſouvent le foyer d'irritation) ; mais de plus il y a des fièvres dépendantes de pluſieurs affections locales, dans leſquelles

le prélude du friſſon s'exerce d'abord bien évidemment ſur les parties affectées, puis s'étend de proche en proche par une ſucceſſion plus ou moins rapide, & finit enfin par occuper tout le corps. Or, il eſt clair que la région épigaſtrique ne peut être regardée comme la région ſur laquelle s'établit le ſpaſme fébrile d'une manière primitive dans ces fièvres qui dépendent d'une affection locale, & dans leſquelles l'établiſſement du ſpaſme eſt bien évidemment graduel & ſucceſſif; il ſeroit curieux d'expérimenter s'il ſeroit poſſible de prévenir la fièvre par de fortes ligatures qui iſoleroient parfaitement la partie affectée, laquelle eſt comme le foyer ou le point de départ du ſpaſme fébrile, & cette expérience n'a pas, que je ſache, été tentée. Nous avons déjà remarqué que les fièvres dépendantes d'une affection locale peuvent être contraintes & arretées par des douleurs très-vives. MORTON & SYDENHAM ont vu que dans ces circonſtances la fièvre ſe développe librement par les ſaignées répétées, & par l'uſage de l'opium qui en général convient ſi éminemment dans les affections ſympathiques.

Il y a des auteurs qui ont prétendu que tous les phénomènes que préſente le premier période de la fièvre, l'appareil des mouvemens ſpaſmodiques établis à l'habitude du corps, les nauſées, les efforts de vomiſſement, la ſoif, avoient pour objet de dépurer les humeurs, & de les diſpoſer à paſſer par les premières voies; & que les phénomènes du période ſubſéquent, ou du période de chaleur, avoient pour objet d'opérer cette dépuration & par l'organe de la peau, & par la voie des poumons, parce que la peau & les poumons ſont des organes qui ſervent à-peu-près à la même ſecrétion, & qui évacuent des matières à-peu-près ſemblables, c'eſt-à-dire, des matières vraiment fuligineuſes, comme diſoient les anciens. Cette manière de conſi-

dérer les phénomènes eſt mal fondée, parce que la fièvre, en général, n'a pas néceſſairement pour but de dépurer les humeurs; &, par exemple, nous pourrions citer en preuve les fièvres qui paroiſſent appliquées à procurer l'accroiſſement du corps & qui trouvent leur criſe dans le jet rapide que le corps pouſſe alors. Nous pourrions rapporter encore ce que dit SYDENHAM de la fièvre qui ſurvient aux gens tranſplantés dans des pays éloignés, & qui paroît n'avoir d'autre objet que de mettre le corps en relation avec le nouvel ordre de circonſtances auxquelles il ſe trouve expoſé. C'eſt d'après cet effort que doit faire la nature pour ſe mettre en rapport avec un nouveau concours de circonſtances, que PIQUER remarque que le changement d'air & de pays peut devenir contraire à des perſonnes très-affoiblies & qui ne ſont point en état de ſoutenir cet effort, & de déployer l'appareil des moyens qui doivent le mettre d'accord avec l'enſemble des circonſtances extérieures. Cette opinion ſur la cauſe finale des phénomènes nerveux de la fièvre, eſt une dépendance de celle de STHAAL qui a cru que la contraction ſpaſmodique de la peau, dans le premier période de la fièvre, avoit pour objet de porter le ſang & les humeurs vers les parties internes & ſur-tout vers les organes des premières voies, qu'il regarde comme la cauſe matérielle de la fièvre; en ſorte que c'eſt d'après cette idée que CARLIN, l'un des plus célèbres diſciples de STHAAL, a dit que le vomiſſement étoit la criſe la plus naturelle du période de ſpaſme, comme l'éruption de la ſueur, eſt la criſe du période de la chaleur. Cette idée de STHAAL, eſt trop bornée & ne s'étend pas à toutes les circonſtances des phénomènes à expliquer. Nous verrons en effet que toutes les évacuations critiques, par quelque voie qu'elles ſortent, ſont preſque toujours précédées d'un friſſon fort conſidérable. Il eſt bien évident qu'on ne peut ſupporter alors aucun embarras, aucun empâte-

ment dans les premières voies, comme STHAAL le ſuppoſe dans ſon explication.

C'eſt une choſe bien digne de remarque que l'effort critique, & plus généralement tout effort vital, de quelque nature qu'il ſoit, ſoit conſtamment précédé d'une concentration vive des forces vers les parties internes; & que cette concentration ſoit d'autant plus marquée, que l'effort qui ſuit doit préſenter plus de vigueur & d'intenſité. Ce fait par lequel quelques-uns ſe ſont repréſentés le principe de vie ſous la forme d'une matière ſubtile, ſpirituelle, éminemment élaſtique, qui ſe preſſe, s'accumule & ſe condenſe pour ſe déployer & ſe développer enſuite avec plus d'activité & d'avantage, doit être regardé comme une des lois de la nature vivante dont il eſt abſolument inutile de chercher la cauſe.

C'eſt ſur-tout au mouvement de ſpaſme reſſenti plus ou moins fortement dans la ſubſtance du cerveau, qu'on doit attribuer la plupart des accidents qui ſuivent les coups à la tête, la ſtupeur, l'engourdiſſement. Nous avons dit que les laſſitudes ſpontanées qui accompagnent le premier période de la fièvre, dépendent d'un état de contrainte où ſe trouve l'organe muſculaire qui eſt fortement comprimé par le ſpaſme de la peau. Nous aurions pu ajouter que les laſſitudes & les inquiétudes qui en réſultent invitent le malade à des mouvements continuels, & que ces mouvements par leſquels il ſe plie en tout ſens, ont pour objet de dérober, pour ainſi dire, les muſcles à la compreſſion de la peau. De même l'état de foibleſſe dans lequel ſe trouvent les parties internes décide des actes qui ont pour objet de diſſiper cette foibleſſe & d'exciter l'action des parties internes. Tels ſont le baillement fréquent & les pandiculations qui s'exécutent alors. Dans le baillement, le poumon deſcend profondément dans la cavité de la poitrine, puis il revient fortement contre l'air inſpiré, en ſorte qu'il réſulte de cette action du poumon un frottement plus

conſidérable de l'air contre ſa ſuperficie. Par ce moyen le poumon eſt plus fortement excité, & cette vive ſenſation ou excitation ſe répète par ſimpathie avec beaucoup d'avantage, comme le prouve évidemment l'expérience de LOOCH, ou plutôt de VESALE; car VESALE eſt le premier qui ait fixé, pour ainſi parler, la vie fugitive d'un animal en lui ſoufflant fortement de l'air dans le poumon.

Les pandiculations vont au même but & tendent également à exciter les poumons en les chargeant d'une plus grande quantité d'air.

Dans les pandiculations, nous relevons le cou & la tête, & nous retenons ces parties ſolidement aſſujeties par l'action combinée des muſcles qui s'y attachent poſtérieurement, comme les complexus & beaucoup d'autres; alors les muſcles qui s'attachent à la colonne vertébrale ou à la tête & à différentes parties de la poitrine, tels que les ſcalenes, les cervicaux, les ſterno maſtoïdiens, &c. déploient toute leur action ſur les côtes & contribuent à les relever. De plus nous jetons les bras en arriere, & nous les tenons fortement étendus, dès-lors les bras ainſi fixés, donnent au grand pectoral & au très-large du dos un point d'appui qui porte & détermine toute leur action ſur les côtes, dont ils deviennent de puiſſans releveurs.

Analogie du premier ſtade de la fièvre avec les affections nerveuſes.

D'après l'expoſition que j'ai faite des phénomènes que préſente le premier période de la fièvre, vous voyez que ce période conſtitue une affection décidément ſpaſmodique ou nerveuſe, & dès-lors on peut facilement ſaiſir la raiſon des analogies multipliées que la fièvre, conſidérée d'une manière générale, préſente avec les affections nerveuſes proprement dites, non pas ſeulement par la circonſtance eſſentielle d'être, comme les

affections nerveuſes, éminemment ſujette à des retours périodiques & réglés, mais ſur-tout parce que la fièvre long-temps ſoutenue & incomplétement terminée, laiſſe après elle des accidents de différentes eſpèces qui dépendent très-communément de l'état nerveux introduit dans la conſtitution par la répétition des mouvements fébriles.

La fièvre conſidérée excluſivement dans ſon premier période, & toujours abſtraction faite de toute altération, ſoit dans les humeurs, ſoit dans la ſubſtance des organes, pourroit être regardée comme le tableau abrégé de toutes les affections nerveuſes ou ſpaſmodiques-chroniques; & ces affections ſpaſmodiques qui dépendent toutes, comme le diſoient les anciens, d'une moindre action de la part du principe d'expanſion ou de chaleur, ſont le plus communément entretenues, & comme rejetées, ainſi que le diſoit GALIEN, ſur l'habitude extérieure du corps, par l'excès rélatif de force de la part des organes intérieurs qui ſont plus nobles & dont les opérations ſont bien plus importantes à la vie. Nous pouvons remarquer que cet excès de force de la part des organes intérieurs, paroît la cauſe de cette diſtribution de mouvemens qui ſont, comme nous l'avons dit, habituellement dirigés du centre vers la périphérie du corps, ce qui eſt utile, non-ſeulement pour verſer les ſucs nourriciers ſur toute la maſſe du corps, mais encore pour diriger les ſucs excrémentitiels vers l'organe de la peau, qui eſt l'organe excrétoire le plus étendu & le plus important.

STHAAL conſidéroit toutes les affections nerveuſes, comme dépendantes des appareils hémorragiques établis par la nature dans la vue de diminuer la pléthore, qui ſelon lui eſt la cauſe éloignée de toutes les maladies. Cette idée eſt précieuſe & peut-être conſervée, pourvu qu'on aye principalement égard aux efforts ſpaſmodiques établis ſur l'organe par lequel ſe fait une

évacuation de ſang, & qui décident & ſoutiennent cette évacuation, & qu'on voie que les ſpaſmes fréquemment répétés introduiſent enfin l'habitude d'une diſpoſition ſpaſmodique, laquelle eſt une maladie ſimple, élémentaire & fondamentale. *Eſt enim una mali habitudo*, diſoit GALIEN, en parlant de l'affection rhumatiſmale ou nerveuſe qui ſe produit ſous une infinité de formes différentes, ſelon que ſon action eſt déterminée ſur tel ou tel organe, par la foibleſſe relative de cet organe: & cette débilité relative qui appelle & ſollicite, pour ainſi parler, l'impreſſion de ce ſpaſme radical, eſt le plus généralement décidée, comme l'a très-bien vu STHAAL, par la révolution néceſſaire de la vie, qui dans le premier âge affoiblit reſpectivement les organes de la tête, qui dans le dernier affoiblit les organes du bas-ventre & toutes les extrémités, d'après leur relation plus intimément établie avec les viſcères du bas-ventre. Et ſous ce point de vue, les hémorragies ne doivent pas être conſidérées, ainſi que l'a fait STHAAL, comme un bien abſolu, mais ſeulement comme un moindre mal, ou ſi l'on veut, comme un bien relativement aux maux plus graves qu'elles préviennent. Mais les hémorragies tiennent toujours à un fonds réel de maladie, ſavoir, à un établiſſement du ſpaſme qui, en ſe fortifiant par l'habitude, devient enfin le fondement de toutes les affections nerveuſes ou ſpaſmodiques qui tiennent donc, comme parloient les anciens, à un affoibliſſement dans l'exercice de la force expanſive ou centrifuge, ou, comme parlent les modernes, à une léſion dans l'irritabilité, ou à un défaut d'équilibre dans la répartition des mouvements toniques; & cet équilibre ne doit pas s'entendre d'une diſtribution parfaitement égale & uniforme, mais de cet état qui arrête dans chaque partie la quantité de forces qui lui eſt néceſſaire pour l'exercice libre & facile des fonctions qui lui ſont départies, état qui varie néceſſairement par

la marche ſucceſſive des fonctions. A ce que nous diſions des rapports que ſoutiennent les hémorragies avec les affections ſpaſmodiques & par conſéquent avec la fièvre, nous pouvons ajouter un rapport frappant qui ſe tire de leur moyen de ſolution. Car comme la fièvre, dans ſon ſecond période, & toujours abſtraction faite de toute altération, ſoit dans les humeurs, ſoit dans la ſubſtance des organes, tend eſſentiellement à relâcher le corps, à le raréfier. (*In omni febre utilis rarefactio & relaxatio.* GALIEN). Cette raréfaction, quand elle eſt complette & établie, décide néceſſairement l'éruption de la ſueur qui, comme nous le dirons, devient un des ſignes les plus aſſurés de la ſolution de la fièvre. Cette éruption de la ſueur ſe montre également vers la fin des hémorragies, & devient un des ſignes les plus certains de leur terminaiſon, comme l'a bien vu le chirurgien LA MOTTE, & cela parce que ce ſigne, ou la ſueur qui coule uniformément de toute l'habitude du corps, indique que le ſpaſme ou l'appareil des mouvements toniques fixés ſur les parties par leſquelles ſe fait l'hémorragie, eſt diſſipé; que les forces ſe répandent ſur toute la maſſe du corps, & qu'elles rentrent dans leur mode ordinaire & naturel de diſtribution. Auſſi des moyens très-généralement utiles dans les hémorragies, ſont ceux qui excitent la tranſpiration quand ils ſont placés dans le temps ou l'appareil hémorragique ſe décompoſe. *Celeriorem ſanguinis motum exercitio corporis excitatum practici viderunt hemoptoides cum inſultus mali conquierit multum profuiſſe*, SCHROEDER. Sur les ſueurs dans les fièvres, conſultez MORGAGNI *epiſt.* où il examine l'opinion des médecins qui prétendent guérir toutes les fièvres par des purgatifs, & qui rejettent généralement les ſudorifiques. Quelques-uns ont cru que la méthode ſudorifique dans les fièvres, étoit une invention des Arabes. M. VAGUIR, dans une diſſertation très-in-

téreſſante ſur le kina dans l'hémoptiſie, obſerve que la ſueur qui coule ainſi vers la fin des hémorragies eſt épaiſſe, viſqueuſe & comme gluante, & il aſſure que le caractère particulier de la ſueur ne l'a jamais trompé ſur la terminaiſon des hémorragies. *Deſinere verò ſpaſmum, ex nullo certiùs criterio quam ex ſudoribus qui modo qualicumque per plures dies continuòdurantibus colligitur.*

Nous avons vu que le premier période de la fièvre produit des accidents ou ſimptômes bien évidemment ſpaſmodiques ou nerveux, & qu'à bien des égards le premier période pouvoit être conſidéré comme préſentant en raccourci le tableau de toutes les affections nerveuſes ou ſpaſmodiques; & comme les ſpaſmes du premier temps de la fièvre ſe diſſipent & s'effacent complétement ſous l'impreſſion de la chaleur qui ſe répand & ſe développe dans le ſecond temps, ce ſecond période pourroit être regardé comme appliqué à détruire les effets du premier, & les phénomènes que préſente ce période dans ſon développement ſoutenu & bien réglé, pourroient être regardés comme les inſtruments naturels de guériſon de toutes les affections ſpaſmodiques. GRANT rapporte que dans les garniſons de Flandre, où l'on eſt dans l'uſage de traiter la gonorrhée par de fréquents purgatifs, cette affection eſt toujours ſuivie en très-peu de temps d'une fièvre d'accès; & ſi la fièvre ſurvient avant que la gonorrhée ſoit guérie, la fièvre l'emporte ſouvent. (Conſultez STOLL, ſur l'utilité de la fièvre dans les maladies vénérienes). Enſorte que l'aſſertion d'HIPPOCRATE, *febris ſpaſmum ſolvit*, ſavoir, que la fièvre offre le moyen de ſolution des affections ſpaſmodiques ou nerveuſes, doit s'entendre du ſecond période excluſivement, qui ſe déploye librement ſans contrainte, qui marche complétement dépouillé de toute altération ſoit dans les humeurs, ſoit dans la ſubſtance des organes.

Auſſi ſi nous nous arrêtons un moment ſur le traitement methodique des affections nerveuſes par ſpaſme, nous verrons que les moyens qu'embraſſe ce traitement, ont pour objet de décider des effets analogues à ceux que la nature produit d'elle même dans le ſecond période de la fièvre, c'eſt-à-dire, que ces moyens vont auſſi à déployer avec force l'activité du principe expanſif, ou du principe de chaleur, à agrandir ſa ſphère d'action, & à porter ſon énergie d'une manière plus libre, plus uniforme, plus égale, ſur chacun des points de la maſſe du corps; tels ſont les bains tièdes, les frictions douces, l'exercice, les véſicatoires, dont QUESNAI a vu d'heureux effets dans le traitement des maladies nerveuſes, (*de fibra laxâ*) qui vont bien évidemment à porter les forces, & les mouvements vers l'habitude du corps. Tels ſont les moyens qui ſollicitent doucement tous les organes ſecrétoires, moyens ſi fortement recommandés par tous les praticiens, qui diſent ordinairement qu'il faut tenir les couloirs libres. Car comme les organes ſecrétoires ſont diſtribués çà & là ſur toute l'habitude du corps, ces remèdes qui mettent les organes en jeu, multiplient donc les foyers d'irritation, les établiſſent & les tranſportent ſucceſſivement ſur différens points du corps. Par là la nature eſt invitée à déployer & à étendre ſes forces d'une manière égale, & en ſuivant ces moyens aſſidûment & par repriſes fréquemment répétées, elle perd peu-à-peu l'habitude du ſpaſme qu'elle avoit contracté. Tel eſt encore l'uſage ſoutenu du régime végétal; car comme les végétaux réſiſtent plus à l'action des forces digeſtives, ils reſtent plus long-temps arrêtés ſur l'eſtomac & les inteſtins, & portent des-lors ſur les organes une excitation plus vive & plus long-temps ſoutenue. (HIPPOCRATE après avoir traité des pleuréſies & péripeunmonies avec matière, & reconnu qu'elles doivent néceſſairement paſſer par voie

de coction, parle d'une eſpèce purement nerveuſe, avec dominance de ſpaſme, ſous le nom de pleuréſie sèche, & il dit que le ſeul objet qu'on doit ſe propoſer, c'eſt de diſtribuer la maladie ſur tout le corps; c'eſt ce qu'il tendoit à faire par des ſaignées qui, comme nous le verrons ailleurs, ſont puiſſamment révulſives, & tendent avec beaucoup d'avantage à déplacer le ſpaſme; & en déterminant les forces ſur l'habitude du corps par d'autres moyens révulſifs & par des applications échauffantes, excitantes, ſur l'organe de la peau.)

Ce n'eſt que par l'uſage de ces moyens long-temps continués, qu'on eſt parvenu à diſſiper complétement les ſpaſmes, ou à les affoiblir notablement; ce n'eſt que lorſque les forces entrent dans leur mode naturel de diſtribution, ou qu'elles affectent au moins cette tendance, qu'on peut en venir ſurement aux remèdes décidément toniques. Car, comme ces remèdes paroiſſent avoir pour effet principal, de fixer, d'arrêter la diſtribution des forces à l'état où elles ſe trouvent au moment où ſe font leurs impreſſions, ces remèdes donnés dans le temps de la dominance du ſpaſme, ſeroient contraires & tendroient à l'aggraver, à l'établir de plus en plus fortement, & c'eſt dans ce ſens qu'on dit communément, que les toniques ſont contraires dans les obſtructions qui le plus ſouvent doivent être conſidérées comme des ſpaſmes fixes & profondément établis. Cette propriété que nous attribuons ici aux toniques eſt ſur-tout bien évidente dans le kina. (C'eſt à cette propriété qu'il doit ſa vertu anti-fébrile. HIPPOCRATE diſoit que les vrais ſpécifiques des fièvres intermittentes doivent avoir la propriété de fixer pour ainſi dire l'état du corps.) C'eſt par cette raiſon que cet excellent remède eſt ſi pernicieux, lorſque le ſpaſme fébrile eſt en pleine vigueur, parce qu'il fixe ce ſpaſme, qu'il le prolonge, qu'il s'oppoſe puiſſamment au dévelop-

développement des forces qui constituent le second période qui est le moyen naturel de solution du spasme fébrile comme dans tous les autres. KOKER dit qu'il l'a vu souvent, dans ce période, decider la mort avec des auxiétés, des oppressions, des angoisses excessives ; & ces malheurs étoient si fréquens à Londres, du temps de SYDENHAM, comme il nous l'apprend dans son épitre à BRADI, parce que les médecins le donnoient dans le temps même de l'invasion ou très peu de temps avant, si fréquens, dis-je, que ce remède étoit tombé dans un discrédit général & que les médecins y avoient absolument renoncé. SYDENHAM fut le premier qui le mit en faveur en l'administrant d'une manière plus méthodique & en le plaçant dans un temps plus convenable, & nous verrons dans la suite, qu'une des circonstances majeures dans l'administration du Kina, c'est qu'il soit placé à dose convenable à la plus grande distance possible du moment où doit se décider le spasme fébrile.

GALIEN nous apprendd, ans son livre des fièvres & dans son traité *de Rigore*, que les anciens n'avoient point observé de frisson sans chaleur fébrile subséquente, & qu'ils avoient prononcé que cet accident étoit impossible, en sorte que dans le premier temps la nature devoit avoir assez de force, assez de vigueur, pour dissiper les frissons qui se formoient, & pour déployer contr'eux, & déployer à temps, l'appareil du second période de la fièvre, qui est le moyen naturel de solution des affections spasmodiques. Cet accident que les anciens n'avoient point vu, & qu'ils avoient cru impossible, avoit été assez souvent observé par GALIEN, & comme il offre une affection nerveuse ou spasmodique, il n'est pas douteux qu'il ne soit plus fréquent qu'il ne l'étoit du temps de GALIEN : car l'histoire comparée des maladies, prouve que les affections nerveuses sont beaucoup plus multipliées qu'elles ne l'étoient autrefois.

Enſorte que cette vigueur primitive de la nature qui avoit déjà foibli ſenſiblement du temps de GALIEN, foiblit chaque jour de plus en plus, & qu'elle tend inceſſamment à introduire dans la conſtitution de l'homme, une énervation dont il nous eſt impoſſible de marquer le terme. Ce n'eſt point ici le lieu de rechercher les cauſes de cet affoibliſſement dans l'eſpèce humaine, mais il eſt facile d'appercevoir que l'état de contrainte ou d'angoiſſe dans lequel vivent la plupart des hommes dans les ſociétés extrêmement civiliſées, doit être une cauſe très-propre du moins à la favoriſer. GALIEN nous apprend que chez les anciens Égyptiens la camomille étoit conſacrée au ſoleil, & regardée comme le plus puiſſant ſecours contre la fièvre, ce qui n'eſt vrai, dit GALIEN, que des fièvres nerveuſes. Nous verrons ailleurs d'après les obſervations de MORTON, que les fleurs de camomille ſont un bien grand remède dans les fièvres intermittentes.

GALIEN obſerve que ce friſſon, ſans chaleur fébrile ſubſéquente, arrive plus fréquemment aux femmes à qu'aux hommes, & d'après tout ce que nous diſions tout à l'heure ſur les hémorragies & l'appareil ſpaſmodique qui les décide, on voit que par l'habitude que les femmes ont des hémorragies, elles ſont éminemment expoſées aux affections ſpaſmodiques, & que leur état habituel de ſanté eſt, pour ainſi dire, une conſtitution ſpaſmodique éminente.

GALIEN recherche pourquoi le friſſon fébrile ſans chaleur ſubſéquente, n'avoit pas lieu chez les anciens, & il l'attribue à leur tempérance, à leur frugalité, & auſſi à ce qu'il n'étoient point dans l'uſage de prendre des bains immédiatement après les repas; & en effet comme les forces toniques doivent ſe concentrer ſur l'eſtomac pendant la digeſtion, & qu'elles doivent y reſter fixes pendant le premier ſtade de cette fonction importante & que les bains appelent & déterminent

les forces vers l'organe extérieur, il en reſulte une diverſion ou une diſtraction dangereuſe qui doit aller à la longue à detruire ſenſiblement la conſtitution, & à y introduire une foibleſſe radicale très conſidérable.

Il y a cependant des cas où il eſt très avantageux de prendre les bains après le repas; c'eſt lorſque les organes digeſtifs ſe trouvent dans un état de ſpaſme, d'irritation vive qui ſe trouve calmée, avec beaucoup d'avantage, par l'impreſſion de detente & de relachement que le bain porte ſur la peau, & qui ſe répéte ſimpathiquement ſur les organes digeſtifs. TISSOT à vu des gens très nerveux qui ne pouvoient digerer que dans le bain. GALIEN remarque que chez les gens d'un tempérament très bilieux, l'uſage des bains après le repas peut être utile. Et il n'eſt pas douteux qu'une bile abondante & fort excitée ne puiſſe porter une irritation vive ſur l'eſtomac & les inteſtins. (*Hoc a cibo quoque balneum juvat*; *Galien.*) Il recommande d'éxaminer avec ſoin ſi les bains pris de cette manière ne déterminent pas ſur le foie un ſentiment de douleur, de peſanteur, & de tenſion, car alors il faut renoncer à cette pratique qui détermineroit preſque ſurement des obſtructions dans le foie (GALIEN.)

J'ai déjà parlé ailleurs de l'obſervation de GALIEN, ſur l'état habituel des hommes qui ſe livrent journellement à des travaux immédiatement après le repas, & en conſéquence ſont très ſujets aux maladies malignes, (car la malignité, comme nous le verrons, eſt un accident relatif aux forces toniques, qui peut ſe joindre à toutes les maladies, & qui n'en ſpécifie aucune en particulier,) & parviennent rarement au terme ordinaire de la vie. GALIEN remarque que le vice radical dont eſt atteint le tempérament des hommes de cette claſſe, rend pour eux le ſommeil plus profond, & d'une néceſſité plus indiſpenſable, en ſorte qu'ils ne peuvent veiller pluſieurs nuits de ſuite ſans

s'expoſer évidemment à des accidents graves, & ce vice de tempérament appuie à la longue aſſez profondément pour devenir un vice de l'eſpèce, & être ſuſceptible de ſe tranſmettre par voie de génération. Auſſi BAILLOU obſerve-t-il que les domeſtiques des grandes villes, tirés le plus communément de la campagne, quoique aſſez robuſtes en apparence, ſont affectés d'une foibleſſe radicale qui les rend incapables de ſupporter de grandes évacuations ſoit par les purgatifs, ſoit par les ſaignées copieuſes & répétées.

Période de la chaleur.

Nous avons dit que le ſecond période de la fièvre, le période d'expanſibilité ou de vive réaction, comme parlent quelques modernes, étoit eſſentiellement appliqué à diſſiper les ſpaſmes du période antécedent; enſorte que les phénomènes que produit ce période, quand ſon développement eſt réglé & bien ſoutenu, doivent être regardés comme les grands moyens de guériſon de toutes les affections ſpaſmodiques; auſſi nous avons remarqué que ce n'eſt guères qu'en imitant ces phénomènes que l'on peut parvenir à diſſiper les affections de cette eſpèce.

Avant de faire l'énumération des phénomènes qui caractériſent le ſecond période, nous devons remarquer qu'il n'eſt pas lié avec le période antécedent par des rapports méchaniques & néceſſaires, enſorte que tout ce que les anciens ont dit de l'impreſſion évidente de la matière de la tranſpiration retenue par le reſſerrement de la peau, ce que diſent aſſez généralement les modernes de l'irritation que porte ſur le cœur & les vaiſſeaux, le ſang refoulé par le ſpaſme de l'habitude extérieure du corps, tout cela, dis-je, ne mérite aucune conſidération. D'abord c'eſt que I°.

la fièvre ſe développe bien manifeſtement par des mouvements réglés & bien ordonnés, & que tout appareil de mouvements réglés & ordonnés, ne peut, ſous aucun aſpect, ſe déduire avec avantage d'une cauſe quelconque rigoureuſe & néceſſaire; 2°. c'eſt que, généralement parlant, la fièvre a une durée, qui eſt conſtamment la même pour tous les individus de l'eſpèce, quelque différence qu'il y ait dans la maſſe & le volume de leur corps, & qu'il eſt abſolument impoſſible de concevoir qu'une cauſe matérielle, quelle qu'elle ſoit, ſoit conſtamment la même & ne participe pas aux variétés nombreuſes que les individus de l'eſpèce préſentent néceſſairement dans leurs qualités matérielles; 3°. enfin, c'eſt que, comme nous l'avons déjà dit, les ſpaſmes ne décident pas néceſſairement le période de chaleur ou de vive réaction, & que les ſpaſmes ſont établis à l'habitude du corps, & peuvent ſubſiſter très-long-temps ſans chaleur ſubſéquente; ce qui tient à une foibleſſe radicale que l'on doit regarder comme la cauſe réelle de toutes les affections ſpaſmodiques ou nerveuſes.

STHAL a penſé que le ſecond période de la fièvre avoit pour objet principal, ou plutôt pour objet excluſif, de porter le ſang en plus grande quantité vers l'organe de la peau, afin de le broyer, de l'atténuer, de le diviſer en le faiſant paſſer plus ſouvent à travers les petits vaiſſeaux de la peau, & à travers ſon tiſſu parenchimateux, & il a cru que cette trituration accélérée étoit néceſſaire pour remédier à l'épaiſſiſſement que le ſang avoit contracté pendant le froid de la fièvre par ſa ſtagnation dans les gros vaiſſeaux. Ceci tient à l'idée ou étoit STHAL, que la nature n'avoit point d'action directe & immédiate ſur les humeurs & qu'elle ne pouvoit altérer leur qualité que par le moyen des mouvemens progreſſifs. Or la fauſſeté de cette idée de STHAL, eſt prouvée par des expériences nom-

breuſes qui démontrent bien évidemment, que la nature ou le principe de vie exerce ſur les humeurs une action directe & immédiate, & qu'il change leur craſe, leur qualité, tout d'un coup & indépendamment de tout mouvement progreſſif, & de tout changement dans les ſolides. Il me ſuffira de citer une expérience qu'on trouve dans le ſixième volume des thèſes pratiques de M. de HALLER, *quæ corpori momentaneârum alterationum ſpecimina quædam ſemper expanduntur.* M. SCULZE, ayant largement ouvert l'artére iliaque d'un gros chien; lorſque le ſang couloit rapidement, il verſa dans ſa gueule trente goutes d'eau ſtiptique de DIPPEL; & le ſang qui couloit à plein jet s'arrêta par le moyen d'un trumbus, ou d'un grumeau qui ſe forma tout d'un coup.

Dans le premier période de la fièvre, la peau eſt fortement contractée & ce reſſerrement lui imprime une couleur pâle, parce que le ſang ne coule plus comme à l'ordinaire dans ſon tiſſu ſpongieux, ni dans les vaiſſeaux multipliés qui s'y répandent. Dans le ſecond période, le ſang & les humeurs, qui obéiſſent à une nouvelle tendance, à une nouvelle direction de mouvemens, ſe portent avec force vers la peau, & la peau qui ſe trouve alors chargée d'une quantité de ſang ſurabondante, ſe raréfie, ſe dilate, ſe diſtend très manifeſtement, & non-ſeulement ſes parties reviennent à leur terme d'embonpoint ordinaire, mais elles paſſent ce terme & ſouffrent alors une tuméfaction bien marquée.

Cette tuméfaction de la peau, le développement de ſes vaiſſeaux, & la couleur vive qui la pénétre, ſe manifeſtent d'abord avec plus d'évidence vers la parties ſupérieures; car nous avons déjà remarqué que, dans chacun de ſes actes, la nature eſt conſtament aſſujettie à procéder ſucceſſivement des parties ſupérieures aux parties inférieures, & cette ſucceſſion que

STHAL a ſuivi avec ſagacité dans les progrès de la vie, eſt beaucoup plus facile à ſaiſir dans le cours d'une maladie, parce que les mouvemens en général qui dans l'état ordinaire, ou l'état de ſanté, ſe ſuivent avec une douceur, une tranquillité qui nous les dérobent, prennent dans l'état maladif un caractère d'impétuoſité, de force, qui ne peut plus laiſſer aucun équivoque ſur leur véritable exiſtence. Dans ce période de la fièvre, le pouls eſt communément plein, fort, vite, fréquent, & une circonſtance remarquable, dont parle GALIEN, c'eſt que l'artère n'eſt plus contractée comme elle l'étoit dans le période précédent, que ſes mouvements ſe déployent plus librement, & que la dilatation ou le diaſtole s'acheve dans un temps ſenſiblement plus court que le ſiſtole; & cette circonſtance obſervée par GALIEN, marque bien évidemment la dominance reſpective de la force de chaleur qui dans chaque partie vivante eſt néceſſairement alternée, & balancée par une force à direction contraire, dont l'action plus vive étoit la cauſe réelle de tous les phénomènes du période précédent. GALIEN remarque que dans le ſecond période de la fièvre, les forces s'exercent d'abord vivement dans les parties les plus internes qui forment, pour ainſi dire, *l'hyppomochlium* ou la maſſe ſur laquelle elles vont s'appuier; que ces forces ſe déployent & tendent à ſe porter uniformément ſur tous les points du corps, en bornant & reſſerrant l'étendue du ſpaſme, à meſure que leur développement fait des progrès. C'eſt ce qui conſtitue l'accroiſſement de ce période; & c'eſt ſeulement lorſque la diſtribution des forces eſt bien établie uniformément, lorſque les parties intérieures & extérieures ſont chargées d'une quantité de chaleur égale, que le période eſt en pleine & entière vigueur. La maſſe entière du corps eſt alors parfaitement dilatée & raréfiée, & les ſpaſmes qui cédoient & ſe froiſſoient ſous

le progrés de la chaleur, n'exiſtent plus que dans les parties les plus extérieures, ou dans les plans les plus ſuperficiels de la peau. Le ſpaſme encore ſubſiſtant dans les plans extérieurs de la peau, ſe remarque par ſon état de ſéchereſſe abſolue; car il eſt bien remarquable, contre l'opinion de ceux qui regardent l'éruption de la ſueur comme un effet néceſſaire de la chaleur, qu'il ne coule pas une ſeule goute de ſueur dans la vigueur de l'accès, quoique ce ſoit le temps de la plus forte chaleur. Voyez à cette occaſion la curieuſe obſervation d'ALEXANDER, qui s'eſt aſſuré que la ſueur ne coule qu'à un degré modéré de chaleur, & que ſon éruption eſt également empêchée par une chaleur trop forte, ou trop foible. Tout le monde ſait qu'il y a certains états du corps dans leſquels le froid actuel, par exemple, la boiſſon de l'eau à la glace, decident tout d'un coup l'excrétion de la ſueur. MORTON dit à cette occaſion que le froid & le chaud excitent également des ſpaſmes & ferment ainſi les pores de la peau. *Spiritus enim temperamento moderato inter calidum & frigidum medio præditi, ab utriuſque qualitatis extremo gradu in ſpaſmum aguntur & inde à calore & frigore extremo pariter conſtriguntur.* MORTON, *de febribus, exercit. p.* 190.

Cette pleine vigueur de la fièvre eſt accompagnée d'un ſentiment de tenſion & de ſurcharge dans tous les points extérieurs, d'une ſoif vive & ſurtout d'une chaleur extrêmement incommode. Cette ſenſation ne répond point à l'augmentation réelle de la chaleur; car la chaleur de l'homme ne peut augmenter de plus de douze ou treize degrés, & ce fait, bien remarquable, peut nous raſſurer contre les terreurs théorétiques de BOERHAAVE, qui craignoit que les humeurs ne ſe coagulaſſent par l'impreſſion de la chaleur fébrile. Des expériences faciles à répéter & faites avec ſoin par le docteur MARTIN, ont prouvé que les humeurs animales,

par exemple, la ſéroſité, ou plutôt la partie limphatique du ſang, peuvent ſoutenir ſans éprouver de coagulation, un degré de chaleur bien ſupérieur au degré de chaleur fébrile.

La chaleur de l'homme ne peut donc augmenter de plus de 12 ou 13 degrés, & lorſque la fièvre eſt la plus vive, la plus ardente, & que le corps eſt pénétré d'une chaleur brulante en apparence, la chaleur cependant ne monte jamais au-delà de 107 ou 108 degrés au thermomètre de FARENHEIT; & il eſt vraiment bien digne de remarque que ce degré, qui eſt le *maximum* de chaleur, puiſſe exiſter dans le premier période, lorſque le malade ſe plaint d'un froid glacial & inſupportable.

Nous pouvons obſerver ici contre l'uſage des inſtrumens que la phyſique à fourni à la médecine, que ces inſtrumens ne peuvent ſûrement nous faire connoître que les degrés dans l'intenſité de la chaleur; & que ces différences ſont les moins importantes pour la pratique: & nous verrons dans la ſuite que le médecin doit s'appliquer ſurtout à diſtinguer dans la chaleur fébrile, des qualités qui ne peuvent être apperçues que par un tact fort exercé, & qui échappent & ſe dérobent complétement à tous les moyens que la phyſique peut fournir. Telle eſt cette qualité âcre & irritante de la chaleur fébrile qui, ſelon la comparaiſon de GALIEN, porte ſur le tact une impreſſion à-peu-près analogue à celle que la fumée porte dans les yeux; qualité que le praticien ſait diſtinguer & qui devient l'indice le plus ſûr des fièvres putrides, c'eſt-à-dire, ſelon l'acception que les anciens donnoient à ce mot, des fièvres avec une altération dans les humeurs, quelle que ſoit d'ailleurs la cauſe & l'eſpèce de cette altération.

On ſait aujourd'hui que la chaleur animale n'eſt point le produit des frottemens que le ſang éprouve dans les vaiſſeaux qui le portent, & cette théorie qui

à regné généralement & qui a fait à peu-près la baſe de la plûpart des traités des fièvres, a été détruite principalement par les expériences de MM. HORNE & de HAEN, vous pouvez lire avec avantage le *ratio medendi* du dernier; vous y verrés que cet auteur n'a trouvé aucun rapport conſtant entre la force & la vélocité du pouls, & par conſéquent l'intenſité des frottemens, & les divers degrés de chaleur. Il y a plus, c'eſt que M. de HAEN a obſervé la permanence de chaleur naturelle dans un homme qui pendant tout ce temps étoit aſphixié, c'eſt-à-dire, dans lequel le mouvement des artéres étoit abſolument éteint, & qu'au contraire il a vu que la chaleur étoit complétement éteinte dans un bras paralitique, quoique le pouls s'y ſoutint dans toute ſa force.

Ces différents accidents de température, indépendants de l'état du pouls, ſe préſentent ſurtout très familierement dans les conſtitutions éminemment nerveuſes. Car les altérations dans l'état des forces toniques influent puiſſamment ſur l'état de la chaleur, c'eſt ce qui a fait penſer, mais trop généralement, comme nous l'avons dit, à quelques auteurs fort modernes, CAVENDISH, HUNTER, que les nerfs étoient les ſeuls inſtruments de la chaleur. Je ne dois pas m'étendre ici ſur cet objet qui appartient proprement à la phyſiologie; il me ſuffira d'obſerver que la chaleur animale ſe ſoutient conſtamment au même degré ſous des températures fort différentes; que des-lors il doit y avoir un ordre établi & conſtamment ſoutenu entre l'intenſité des mouvemens générateurs de la chaleur, & l'activité des cauſes externes qui tendent à l'altérer plus ou moins. Or cette harmonie ſi conſtante entre les mouvemens qui produiſent la chaleur & la variété de temperature du milieu environnant, ne peut être rapportée à une cauſe aveugle, néceſſaire & méchanique.

Cet état de vigueur ſe ſoutient à peu près 8 ou 10 heures dans une fièvre complètement ſimple (car pour mettre de l'ordre dans notre deſcription, je ne conſidére ici la fièvre que dans ſes phénomènes nerveux, & je fais complètement abſtraction de toute altération dans les humeurs.) Alors les ſpaſmes les plus ſuperficiels de la peau ſe diſſipent totalement, & la ſueur qui coule en abondance, & qui coule uniformément de tous les points de la peau, annonce la ſolution parfaite de l'accès. Car l'éruption de la ſueur, eſt le moyen naturel de ſolution de toutes les fièvres, & ſi on a tant abuſé de cette vérité, & d'une manière ſi pernicieuſe dans la pratique, c'eſt qu'on a peu ſuivi la marche de la nature, & qu'on a peu proportionné l'intenſité des ſudorifiques au progrès du développement des forces, & c'eſt ſurtout parce qu'on à confondu la fièvre purement ſimple, la fièvre dans les phénomènes nerveux, avec la fièvre appliquée à détruire une cauſe de maladie quelconque, & encore même cet état de complication, préſente-t-il un double moyen de ſolution, & les évacuations critiques ſe multiplient-elles; car, outre l'évacuation relative à la cauſe de la maladie, il ſurvient ultérieurement une éruption de ſueur par le moyen de laquelle ſe diſſipe l'appareil des mouvements fébriles qui étoient établis contre cette cauſe de maladie; & c'eſt de cette manière que nous tacherons de concilier dans la ſuite les expériences oppoſées ſur les avantages ou les déſavantages de la ſueur dans les affections fébriles.

Le ſentiment de chaleur eſt extrêmement incommode dans l'état, ou la vigueur de la fièvre, lorſque les ſpaſmes occupent encore les plans ſuperficiels de la peau; & ce ſentiment d'incommodité ſe tempére, ſe calme, à meſure que les ſpaſmes ſe diſſipent & que l'éruption de la ſueur s'établit plus librement. Outre les explications phyſiques que nous pouvons donner de

ce phénomène, déduites du refroidiſſement attaché à l'évaporation, nous pouvons en conclure, que la chaleur, pour procurer un ſentiment d'incommodité, ſuppoſe toujours des ſpaſmes fixés dans quelque partie du corps, & que ſi le corps eſt bien raréfié, ſi la chaleur s'évapore librement, facilement, en même proportion qu'elle eſt produite, elle ne ſera que peu ou point ſenſible pour celui qui l'éprouve, à quelque degré qu'elle ſoit portée : d'où nous devons inférer que, relativement à la chaleur maladive purement nerveuſe, les véritables rafraichiſſans, ſont les anti-ſpaſmodiques & les toniques. Car le mot *rafraichiſſant* n'eſt qu'une valeur relative à la chaleur non naturelle, & il doit y avoir autant de rafraichiſſans qu'il y a de cauſes capables d'augmenter vicieuſement la chaleur.

Nous avons dit que le ſecond période de la fièvre, dont nous venons d'expoſer les phénomènes, préſente le moyen de ſolution de toutes les affections nerveuſes ; & que ce n'eſt guères qu'en ramenant ces phénomènes, que l'art peut, ſur ces maladies, & qu'il exécute dans un eſpace de temps plus ou moins long, ce que, dans le développement de la fièvre, la nature achève tout d'un coup & achève par un ſeul & même effet.

L'art a donc taché de combiner, de rapprocher, tous les moyens & de décider réellement la fièvre pour opérer la guériſon de pluſieurs maladies ſpaſmodiques.

Je remarque que cette pratique ne peut point être ſûre, parce que d'après les lois de la nature, la fièvre, ou l'appareil des mouvemens nerveux de la fièvre, s'étant appliqués à détruire différentes cauſes de maladies, il eſt à craindre, d'après les principes que nous avons expoſés, ſavoir, le principe de l'aſſociation des idées, qu'en excitant la fièvre, on n'excite en même-temps des maladies fort différentes, avec leſquelles la fièvre coexiſte aſſez fréquemment.

HIPPOCRATE tachoit d'exciter la fièvre en verſant

de l'eau très froide ſur-tout le corps, & il appliquoit ce ſecours dans la vue de guérir le tetanos; mais pour l'employer, il vouloit que la chaleur de la ſaiſon fut conſidérable, que le ſujet fut jeune, bien modéré, d'une conſtitution vigoureuſe, & ſur-tout que les convulſions ne fuſſent point occaſionnées par une bleſſure.

MORTON parle d'une jeune dame fort ſenſible, chez qui la ſuppreſſion forcée d'une fièvre quarte avoit décidé les accidents nerveux les plus allarmans. Il la trouva avec un poul foible & petit, des anxiétés extrêmes de l'eſtomac, elle éprouvoit des défaillances fréquentes, des nauſées, des vomiſſemens continuels, des ſueurs abondantes & vraiment colliquatives, des ſuffocations, & l'enſemble le plus effrayant de ſimptômes nerveux: les remédes anti-ſpaſmodiques étoient ſans effet, il la purgea pendant trois jours conſécutifs avec une petite doſe de ſéné; les purgatifs donnerent à cette maladie une marche périodique & régulière, & elle céda alors à l'uſage du kina pendant deux jours. MORTON fit ainſi une application heureuſe du précepte de CELSE. (*Quoad curationem, ubi id quod eſt non recipi poteſt, recipere id quod futurum.*) Dans les fièvres d'origine intermittentes, & qui étoient dégénérées en continues, M. SARCONNE tentoit de les rappeler à leur première forme par l'application des bains froids, & c'eſt alors ſeulement qu'il donnoit le kina, qui n'étoit d'aucun uſage auparavant,

L'intention de décider la fièvre entraîne beaucoup moins d'inconvéniens, & eſt auſſi d'une exécution bien plus facile par rapport aux fièvres intermittentes qui ont été trop-tôt ſupprimées ou mal traitées.

Les purgatifs ramenent les fièvres intermittentes par l'impreſſion de foibleſſe qu'ils portent dans les organes digeſtifs, comme l'on dit WHITT & MEDICUS: les retours réglés & périodiques des fièvres intermittentes, paroiſſent dépendre principalement d'un état nerveux,

des organes digeſtifs ; mais cette cauſe n'exiſte ſeule que dans les fièvres intermittentes abſolument ſimples ; Car la fièvre intermittente, relativement à ſa cauſe matérielle, eſt de même nature que les autres eſpèces de fièvres. Il y a donc des fièvres intermittentes gaſtriques &c. & voila pourquoi je ne parlerai pas expreſſément des fièvres intermittentes.

BIANCHI a prétendu qu'on pouvoit donner des purgatifs dans la convaleſcence des fièvres intermittentes, ſans crainte de les rappeler. SYDENHAM & beaucoup d'autres ont avancé le contraire, & SYDENHAM eſt allé juſqu'à dire qu'un ſimple lavement de lait & de ſucre ſuffiſoit pour décider les rechûtes.

Cette oppoſition dans les expériences de BIANCHI & de SYDENHAM, eſt parfaitement expliquée par la belle obſervation du célébre VERLHOOF, ſur la différente diſpoſition de la nature à la réproduction des mouvemens fébriles en differens temps. VERLHOOF a donc obſervé que les réchûtes des fièvres tierces, ſe font la ſeconde ſemaine à compter de celle dans laquelle ces fièvres ſe ſont terminées, c'eſt-à-dire, à la quatrième partie du mois lunaire ; ou que du moins les convaleſcens éprouvent alors une ébauche ſenſible de fièvre ; il à obſervé que les fièvres quotidiennes & les quartes éprouvent leur redoublement à la troiſième ſemaine, c'eſt-à-dire, vers la moitié du mois lunaire ; & une choſe remarquable, c'eſt que les rechûtes arrivent d'autant plus ſûrement dans les ſemaines paroxiſtiques, que l'état de convalescence eſt moins éloigné de celui de la ſanté, & que le malade s'obſerve plus & ſuit un régime plus réglé.

Quand on veut rappeler une fièvre intermittente, c'eſt donc dans ces ſemaines paroxiſtiques qu'il faut placer les moyens convenables & capables de décider les rechûtes ; & les moyens ſont en graud nombre, ou plutôt tous les changemens quelconques qu'on introduit

dans le corps, peuvent avoir cet effet. Ainſi la ſaignée, les purgatifs, les diurétiques, le ſel ammoniac avec les ſels volatils, les ſels amers ſur-tout s'ils ſont donnés à doſe incomplete, peuvant réuſſir. VERLHOOF obſerve que le kina donné, mais à petite doſe, eſt le moyen le plus convenable & le plus capable de ramener la fièvre. On a dit avec génie, que ceci étoit relatif à ce qui arrive aux paſſions de l'ame, qui s'irritent & trouvent auſſi une activité nouvelle dans les obſtacles impuiſſans qu'on leur oppoſe.

Le ſecond période de la fièvre, les phénomènes qu'il decide, pouſſés trop loin & portés outre meſure, introduiſent dans le corps ou dans le ſyſtême des forces, un état nerveux par atonie, abſolument oppoſé à celui par ſpaſme, & qu'on peut auſſi regarder comme offrant le tableau de toutes les affections ſimples nerveuſes par atonie, qui n'en différent que parce qu'elles ſont établies d'une manière plus durable & plus foible. L'affection *atonique* introduite par le ſecond temps de la fièvre, pouſſé à l'extrême, paroît ſurtout bien évidemment dans certaines fièvres intermittentes, inſidieuſes & que TORTI appele malignes par colliquation.

Comme l'affection nerveuſe par ſpaſme trouve ſa guériſon dans le ſecond temps de la fièvre réglée, bien ordonnée & contenue dans de juſtes bornes de même l'atonie attachée aux phénomènes de ce ſecond temps pouſſés trop loin, trouve ſa guériſon dans le ſpaſme du premier temps; & c'eſt à décider ce ſpaſme ou quelque choſe d'analogue que ſe réduiſent les moyens que l'art employe contre les affections nerveuſes par atonie, &, très éminemment, l'application des bains froids par immerſion &c.

C'eſt relativemens à cet état nerveux par atonie, ou par dominance de la force de la chaleur, ou expanſibilité, que le *RIGOR*, ou le ſpaſme du froid peut-

être utile dans quelques fièvres, ou plutôt dans quelque état de fièvre, & même qu'il peut être réellement critique & terminer complétement la fièvre quand l'état nerveux par atonie conſtitue ſon elément unique, principal. C'eſt ce que HIPPOCRATE diſoit, d'une eſpèce de fièvre ardente qu'il appeloit *Cauſus*, & qu'il regardoit comme le produit de la force de chaleur portée à l'extrême, *à febre ardenti occupator, accedente rigore ſolutio.*

PROSPER MARTIAN remarque fort bien que le friſſon critique *per ſe*, & critique par rapport à une affection nerveuſe, différe du friſſon critique comme ſigne d'évacuation; en ſorte que le premier peut ſe faire dans tous les temps de la maladie & être également avantageux, au lieu que le ſecond doit néceſſairement être ſubordonné aux lois de la coction.

Maladies nerveuſes, état des forces vitales dans l'enfance.

Je n'ai conſidéré la fièvre que dans ſes phénomènes nerveux, & nous avons vu que la fièvre préſente deux ſtades bien diſtincts; le premier marqué par la tendance des mouvemens de la circonférence vers le centre; le ſecond, qui le ſuit ordinairement & & qui le ſuit d'une manière vraiement critique quand il eſt contenu dans de juſtes bornes, marqué par la tendance du centre vers la périphèrie; c'eſt le ſtade de la chaleur d'expanſibilité, ou de réaction vive. Pour répandre plus de jour ſur ce que nous avons dit juſqu'à préſent, je vais m'occuper des maladies nerveuſes, que je conſidérerai ſous trois rapports; ou comme dépendantes de l'atonie; ou comme dépendantes de ſpaſme, ou de criſpation, comme parlent quelques modernes; ou enfin, comme dépendantes plus particulièrement

ticulièrement d'un défaut d'équilibre dans la distribution des mouvemens ; c'est ce qu'on peut appeler affection de fluxion ou rhumatismale, selon l'expression des anciens. Cette affection de fluxion ne forme point, à proprement parler, une classe à part ; & nous verrons dans la suite, que quand elle est simple, purement nerveuse & dépouillée de toute complication humorale, elle doit nécessairement se rapporter au spasme ou à l'atonie, & le plus souvent à tous les deux. Cette affection cependant mérite d'être considérée en particulier, parce qu'elle offre quelques indications particulières.

Les affections nerveuses sont le plus souvent déterminées par des causes matérielles, mais mon objet est de les considérer ici dans leur plus grand état de simplicité ; car, comme GALIEN l'a répété souvent d'après HIPPOCRATE, pour écrire méthodiquement sur l'art de guérir, il faut nécessairement analyser les maladies, les décomposer, les étudier dans leur plus grand état de simplicité réelle : quand on connoit le traitement convenable à chacune des affections primitives, élémentaires, il est facile de le varier, de l'accommoder au mode de complication que les différentes maladies élémentaires peuvent offrir, & qu'elles offrent le plus souvent dans la pratique. C'est à la sagacité du médecin à distinguer ces modes variés de complication ; mais vous voyés combien il est puissamment aidé dans cette recherche par la connoissance précise de chaque maladie simple & les indications qu'elle offre à remplir.

Il faut bien distinguer dans les maladies nerveuses cet état du système nerveux, ou si vous voulez, cet état de force tonique qui en établit la cause efficiente, d'avec la cause matérielle, où les causes humorales qui agissent sur cet état de force tonique qui l'entretiennent & qui en réveillent l'effet, le plus souvent à des intervalles de temps différents.

Le traitement méthodique de ces maladies, demande donc que l'on s'applique d'abord à rechercher la cauſe matérielle qui les entretient, le foyer où cette cauſe eſt établie. Les indications relatives à l'état des forces toniques, ſont le plus ſouvent des indications ſecondaires qui ne doivent occuper le médecin que lorſque la cauſe matérielle à été ſuffiſamment combattue. Il faut en excepter les cas où l'état des forces toniques domine d'une manière pernicieuſe & qui fait craindre pour la vie, comme cela paroît évidemment dans les fièvres intermittentes pernicieuſes, qui, quoique dépendantes le plus ſouvent d'une cauſe matérielle établie dans les premières voies & qui, comme telle, peut être attaquée efficacement par les émétiques & les purgatifs, preſcrit cependant l'uſage de ces remèdes, & demande l'adminiſtration prompte du kina, qui doit être véritablement regardé comme le ſpécifique de l'état nerveux qui la ramène.

Lorſque la cauſe matérielle des affections nerveuſes eſt détruite, le plus ſouvent les affections nerveuſes ſe diſſipent d'elles mêmes, à moins qu'elles ne ſoient profondément établies & ſe diſſipent par le temps ſeul, c'eſt-à-dire, par l'exercice régulier de toutes les fonctions, qui de tous les moyens d'excitation, eſt le plus puiſſant & le plus analogue à la nature, WHITT, TISSOT. Je ne conſidérerai dans les maladies nerveuſes que leur état de ſimplicité abſolue, & dépouillé de toute complication humorale. Je parlerai d'abord des maladies nerveuſes par atonie & je prendrai principalement pour exemple le rachitis, mais auparavant j'examinerai l'état des forces vitales dans le premier âge de la vie.

A l'inſtant de la formation, le corps n'offre qu'une maſſe de glaires, de mucoſité, abſolument homogenes, parfaitement ſimilaires & dans leſquelles l'obſervation ne peut ſaiſir aucune diſtinction dans les parties. Les ag-

ciens avoient très bien reconnu que cette mucosité primitive étoit animée d'une force expansive, extrémement puissante; c'est à cette force expansive qu'ils attribuoient la forme écumeuse sous laquelle se présentent les liqueurs séminales, & c'est pour faire allusion à cette vérité physique que les anciens avoient imaginé la fable qui faisoit naître Venus de l'écume de la mer. *Tu enim*, dit GALIEN à ARISTOTE, *primus es qui semen spumæ probe assimilasti, tu etiam fabulam non reprehendisti quæ Venerem ex ipsâ natam esse tradit. (de semine.)* Car les premiers sages ne croyant pas que le peuple fut digne de la vérité, ne la lui livroient qu'enveloppée du voile des allégories & des emblêmes.

HIPPOCRATE avoit cru pouvoir expliquer comment la force expansive qui s'agite dans la mucosité élementaire & primordiale, contrainte & bornée dans son développement par l'action opposée de la force d'adhésion ou d'attraction, décidoit l'organisation du corps qui se forme de cette mucosité. Cette explication d'HIPPOCRATE, ainsi que les explications analogues, n'est pas soutenable. Car comme le corps organisé présente dans la nature des analogies évidentes avec l'ordre des fonctions qu'il a à remplir, il s'ensuit que cette structure doit être réglée d'après des causes finales, des intentions, des relations vraiment morales, & non pas d'après des rapports purement méchaniques & nécessaires, c'est ce que je ne crois pas pouvoir répéter trop souvent.

L'explication d'HIPPOCRATE n'est donc pas recevable; mais ce qu'il faut reconnoître avec lui, c'est que le corps animal est pénétré d'une force expansive qui se déploie avec d'autant plus d'énergie qu'il est plus près de l'instant de sa formation.

Un effet évident de cette force d'expansibilité dominante c'est de donner à toutes les parties plus de

molleſſe, & par là ces parties ſe prêtent avec plus de liberté à l'exercice des mouvemens toniques, ſur leſquels la ſenſibilité s'établit. Car comme STHAL l'a parfaitement démontré, la ſenſibilité eſt vraiment une faculté active, & elle eſt attachée à des mouvemens extrêmement ſubtils, que le principe de vie établit & ſoutient dans des organes qu'il met en rapport avec des objets extérieurs, & par l'intermède deſquels il prend connoiſſance des qualités de ces objets. Or il n'eſt pas douteux que ces mouvemens ſubtils de ſenſibilité ne s'exercent plus librement, à proportion que les organes qui en deviennent les ſujets ſont d'un tiſſu plus délicat & plus mol. Cette molleſſe, cette délicateſſe des parties, plus grande dans l'homme que dans les autres animaux, parce que la ſenſibilité de l'homme eſt plus étendue, & que la nature a voulu qu'il tint à l'ordre des choſes par un plus grand nombre de rapports, lui donne néceſſairement une grande foibleſſe; mais cette foibleſſe, qui a été le ſujet de tant de réclamations, eſt préciſément ce qui aſſure à l'homme ſa prééminence & ſa ſupériorité ſur le reſte des animaux. C'eſt elle en effet qui devient le fondement de la ſociété, parce que cette débilité phyſique répond, dans l'ordre moral, à ce ſentiment indeſtructible qui lie l'homme d'une manière néceſſairement indiſſoluble à tous les individus de ſon eſpèce qui ſouffrent & qui ont beſoin de ſon ſecours. *non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.*

Une autre utilité évidente de la molleſſe de nos parties, c'eſt qu'elles obéiſſent avec plus d'aiſance au mouvement qui les étend dans les ſens de toute leur dimenſion, & qui les porte au terme de leur accroiſſement par un progrès qui ne ſe ſuit pas d'une manière uniforme, mais qui eſt coupé d'alternation d'action & de repos bien évidemment aſſujeties à la révolution ſeptenaire. C'étoit pour conſerver cette molleſſe,

si nécessaire à l'exercice de la sensibilité & à la facilité de l'accroissement, que GALIEN rejetoit les bains froids du régime des enfants, & qu'il n'en permettoit l'usage qu'à la troisième septenaire, lorsque l'accroissement étoit pris pour la plus grande partie. En donnant ce précepte, GALIEN supposoit que l'enfant étoit parfaitement bien constitué, qu'il n'étoit question que de conserver sans changement un état analogue aux vues de la nature ; car si la molleſſe du corps devient vicieuse dans son excès, alors l'usage des bains froids peut être très-utile en effet : le régime, comme disoit HIPPOCRATE, peut avoir trois objets bien différents, ou de laisser subsister des qualités naturelles, ce qu'il fait par l'emploi des qualités du même genre ; ou d'introduire peu-à-peu des changemens avantageux, ce qu'il fait en employant des qualités différentes ; ou enfin de ménager des habitudes contractées depuis long-temps, fortement établies, & qui dès-lors doivent être regardées comme une seconde nature, ainsi qu'on le dit vulgairement avec beaucoup de raison. Un autre inconvénient de l'usage habituel des bains froids dans le premier âge de la vie, c'est qu'il est à craindre que l'impression tonique & fortifiante que le froid porte immédiatement sur la peau, ne se répétant pas d'une manière uniforme sur toute l'habitude du corps, il ne résulte pour la peau, de cette distribution inégale, un excès relatif de ton qui s'oppose aux mouvemens de fluxion que la nature établit sur cet organe & établit d'une manière utile. Car, comme à raison de la debilité des mouvemens toniques, les secrétions ne se font que d'une manière incomplète, il se forme habituellement dans l'enfant, une surabondance d'humeurs excrémentielles qui sont rejetées sur l'organe de la peau & qui y forment des excrétions de différentes espèces, communément muqueuses, séreuses, les-

quelles doivent être conſiderées comme ſalutaires & critiques ; l'illuſtre diſciple de STOLL, M. VEISZ remarque dans ſon excellente pyretologie, que l'eruption des boutons de la petite vérole eſt beaucoup plus difficile chez ceux qui ont l'habitude des bains froids. *difficiles variolas patiuntur qui cutem denſam, craſſam, imperſpirabilem habent, qui nempè balneis frigidis aſſueti ſunt & levioribus veſtimentis utuntur.*

Il obſerve que les bains froids ſont communément en uſage dans les pays froids, & qu'au contraire les bains tièdes ou tempérés, ſont plus familiers aux habitans des pays chauds. HIPPOCRATE diſoit que les bains chauds refroidiſſent en énervant, & que les bains froids échauffent en augmentant le ton. Les perſonnes qui ont le plus de chaleur ſont les plus ſenſibles à l'impreſſion du froid, indépendamment de ce qu'elles ont moins de graiſſe, que la tranſpiration chez elles eſt plus abondante. Peut être la quantité du fluide électrique miſe en jeu contribue-t-elle à produire du froid ; on a opéré dans un inſtant la congélation de l'eau par une forte étincele électrique, on a vu un violent éclat de tonnerre opérer le même effet, & ſans doute que la production de la grêle eſt un phénomène analogue, & qui tient à l'action des nuages fortement électriques. Quelqu'un a rapporté à M. BROUSSONET, que depuis quelque temps il lui arrivoit fréquemment de tirer des etincelles électriques de ſon corps par des frottemens fort légers, comme en otant ſes bas, une camiſolle de flanelle ; que depuis ce temps il étoit beaucoup plus ſenſible au froid. Il ſeroit curieux de rechercher ſi les animaux qui ont la propriété de réſiſter à des degrés de chaleur conſidérables, & par conſéquent d'engendrer du froid dans des circonſtances qui ne permettent aucune évaporation, comme dans l'eau,

ne ſont point des animaux éminemment électriques; on ſait que les arêtes des poiſſons qui vivent dans l'eau bouillante, ſelon l'obſervation de ce même Monſieur, ſont communément lumineuſes dans l'obſcurité.

Pour rendre raiſon de cette pratique des bains froids qui, à la première vue, paroît aſſez ſurprenante, il faut remarquer avec HIPPOCRATE, que dans les pays chauds, les cauſes des maladies ſont le plus ſouvent internes, & que les produits de ces cauſes peuvent être évacués par la peau, qui, pour ſe prêter à cette excrétion, doit être habituellement dans un certain état de raréfaction & de molleſſe. Au contraire dans les climats très-froids, les cauſes des maladies viennent du dehors; pour y réſiſter avec avantage, il faut que l'organe de la peau préſente à l'action de ces cauſes un tiſſu plus ferme, plus rapproché, plus denſe. *Cum namque animalis corporis duplex ineſt incommodum, alterum ab externis, alterum ab internis occaſionibus; quorum certe rara molliſque cutis eſt, ii ab extrinſecùs imminentibus malis facile tentantur, quorum denſa ac dura ab internis*: HIPP. *de ſan. tuenda.* Il importe donc que la peau ſoit plus molle plus relâchée dans le pays chauds, plus dure plus ferme dans les pays froids, & c'eſt pour la conſerver dans ces états que la nature donne le goût des bains froids aux habitans des pays froids, & celui des bains tièdes & tempérés aux habitans des pays chauds. Car il faut reconnoître, comme l'a dit l'illuſtre M. LE CLERC, que la nature a donné à l'homme comme à tous les animaux la connoiſſance des choſes qui leur ſont utiles ou nuiſibles; les moyens que l'art emploie ſont dûs à des inſpirations naturelles, & la médecine, comme toutes les ſciences, n'eſt que le produit de la réflexion appliqué ſur des connoiſſances données par l'inſtinct; en tout c'eſt l'inſ-

tinct qui invente, la raiſon & la réflexion ne viennent qu'après, & ne ſont que diſtribuer les faits dans l'ordre le plus convenable à nos idées.

Nous avons dit que toutes les parties du corps de l'enfant ſont d'une extrême molleſſe; Il en eſt quelques-uns dans leſquels elle exiſte d'une manière plus évidente. GALIEN en recherchant le rapport ſous lequel ſe préſentent ces forces vitales dans les différentes parties du corps, trouve que dans les chairs & dans les glandes, les forces toniques ſont manifeſtement établies relativement aux forces digeſtives, *nam cum quatuor ſunt facultates, ut oſtenſum eſt, prima attractrix*, 2a. *retentrix*, 3a. *excretrix*, Ces trois facultés ne ſont évidemment que des modifications de la force tonique, & 4a. *alteratrix*; *alias quidem tres imbecillimas glandulas carnes obtinent, & unam alteratricem, haud ita multo minorem cæteris partibus (de curandi ratione per ſanguinis miſſionem cap.* 6.)

Nous avons dit que tous les phénomènes de l'économie animale pouvoient ſe rapporter à deux forces ou facultés primitives & fondamentales, l'une qui altère la matière, l'autre qui la meut. Nous avons prouvé par la comparaiſon de leur état dans les différentes productions de la nature vivante, qu'elles ſe trouvent le plus communément aſſemblées dans un rapport inverſe; dans l'enfance les forces toniques ſont dans un affoibliſſement relatif eu égard aux forces digeſtives, & comme ce rapport eſt préciſément celui qui ſe trouve toujours dans le tempérament des chairs & des glandes, il s'enſuit que ces organes doivent être particulièrement en action dans le premier âge de la vie; c'eſt auſſi ce qui eſt parfaitement d'accord avec l'obſervation.

Ainſi, ſi l'on compare l'état des glandes ſur-tout des glandes conglobées, quoique, comme l'a dit BROMSFIEL, il n'y ait point de différence eſſentielle entre ces glan-

des & les glandes conglomérées, il [illegible] reconnoître, qu'elles ont un volu[illegible] ...sidérable dans le premier âge [illegible] ...vants, & non seulement les gl[illegible] ...s développées, mais elles contiennent [illegible] ...tité d'humeur muqueuse, que VARIUS [illegible] fort bien à de la crême de lait qui diminue peu-à-peu & qui finit par s'épuiser.

Non seulement les glandes diminuent avec l'âge, mais il en est même qui s'effacent en entier. telle est, par exemple, la glande du thimus qui bientôt après la naissance devient si petite, qu'il n'est plus possible de la reconnoître. Je sais qu'on attribue communément cet effet à la compression que le jeu des poumons porte sur cette glande, mais ce qui prouve bien que la compression n'est pas la seule cause de ce phénomène, c'est qu'il a également lieu, quoique d'une manière plus lente, par rapport à des glandes qui ne sont exposées à aucun moyen analogue de compression, telles sont entre autres les glandes du mésentère qui diminuent graduellement & qui s'oblitèrent enfin dans un age très-avancé, comme l'a bien vu RUISCH.

Le tissu des chairs, ou ce qu'on appele le tissu cellulaire, est aussi dans l'enfance dans un état d'expansion plus considérable que dans les âges suivants. Aussi se trouve-t-il alors abreuvé, pénétré en totalité d'une humeur muqueuse assez épaisse, qui même est réellement colorée, & prend une couleur décidément rouge dans des parties qui dans la suite ne contiendroient que des liqueurs absolument blanches; tel est le tissu médullaire de os qui contient du sang véritable, selon l'observation d'ARISTOTE renouvellée par STHAL. C'est à raison de l'épanouissement plus considérable du tissu cellulaire, que les états de pléthore & de congestion très ordinaire aux enfants, exis-

Conſidérations ſur les forces vitales dans l'enfance & les différens âges de la vie.

Mon objet eſt, comme je l'ai annoncé, avant de traiter des affections nerveuſes, de conſidérer l'état des forces vitales dans l'enfance. Je viens de parler du tiſſu cellulaire, des glandes conglobées, des vaiſſeaux lymphatiques qui, d'après l'importante découverte des anatomiſtes anglois, appartiennent véritablement au tiſſu cellulaire. J'ai dit que ces différentes parties devoient être conſidérées comme des parties d'un ſeul & même organe, éminemment appliqué à la nutrition & qui eſt d'un volume relatif plus conſidérable dans le premier âge de la vie que dans les âges ſuivans. On a demandé ſi le cerveau pouvoit être regardé comme un véritable corps glanduleux, cette queſtion ne peut pas être décidée par l'anatomie, & pour nous en convaincre, il n'eſt queſtion que de connoître les opinions oppoſées des anatomiſtes les plus fameux qui ſe ſont occupés de cet objet. Conſultés ſur cet objet la phyſiologie de HALLER, qui dans la compoſition de cet ouvrage à rendu un ſervice ſi important, en raſſemblant d'une manière conciſe & claire, une foule de faits qu'il auroit fallu chercher dans quantité d'ouvrages différens.

HIPPOCRATE avoit comparé le cerveau à une glande. *caput ipſum glandulam habet, cerebrum nimirum glandulæ ſimile: cerebrum enim album eſt & friabile ad modum etiam glandulæ (de glandulis)* : & ſi nous nous laiſſons conduire par l'obſervation, nous allons reconnoître combien cette opinion paroit fondée; en effet le cerveau préſente dans l'enfance un volume relatif très-conſidérable, de même que les glandes & le tiſſu cellulaire, & par rapport à ce vo-

lume de la tête, il eſt remarquable dans tous les âges de la vie, que ceux qui ont la tête groſſe, ont le tiſſu ſpongieux fort relaché, qu'ils ſe chargent fréquemment d'un embonpoint exceſſif, qu'ils ſont éminemment ſujets aux maladies ſpaſmodiques, que les vaiſſeaux ſanguins ſont chez eux peu développés; les perſonnes ainſi conſtituées ſupportent difficilement la ſaignée, mángent beaucoup, la faim eſt pour eux le beſoin le plus preſſant, qui revient ſouvent, qu'ils ne peuvent ſupporter impunément. Ceux au contraire qui ont la tête moins volumineuſe, ont les vaiſſeaux ſanguins fort développés, ils ſont communément maigres, ils ſupportent bien les évacuations de ſang & ſont éminemment diſpoſés aux maladies phlogiſtiques, *quibus latiores venæ ſunt, ii calidiores natura ſunt: quorum venæ amplæ... ſunt hi tenues ſunt, pingues vero qui contraria habent* HIPP. *quibus anguſtiores contra magis frigidi, quippe qui anguſtas habent venas, exigui ſunt ſanguinis nec longam in mediam ferunt; quibus lata iis copia ſanguinis eſt & citra noxam cibo abſtinent.* (GAL. *de temperamentis*). On peut rappeller à cette occaſion que les habitans des pays froids, les Lapons, les Samoyedes, ſont trapus & qu'ils ont la tête fort groſſe. En ſecond lieu, le cerveau a une influence marquée ſur la nutrition, c'eſt ce qui a fait croire à CHARLETON, VARTHON & pluſieurs autres, que le cerveau eſt le ſeul inſtrument de cette fonction. M. de BUFFON a adopté cette hypothèſe, (diſcours ſur la nature des animaux carnaſſiers.) qui paroît avoir été propoſée d'abord par une dame eſpagnole appellée OLIVA de SABUCCO. (*piquer inſtit. med.*)

HIPPOCRATE, dans ſon livre *de locis*, établit que toutes les fluxions ou les mouvemens déſordonnés des humeurs peuvent ſe faire de deux manières différentes & dépendre ou du froid ou de chaud, c'eſt-à-dire

comme il l'explique & comme nous l'avons fait, de ce que les parties fortement contractées par les ſpaſmes, rejetent ſur d'autres organes les humeurs qu'elles doivent recevoir, & de ce que les parties raréfiées, & échauffées reçoivent, ou plutôt appelent & détournent les humeurs vers elles en trop grande quantité relative.

Les faits que nous venons d'expoſer prouvent donc que le cerveau a beaucoup d'analogie avec les glandes & plus généralement avec l'organe de la nutrition, & qu'il peut être regardé comme le centre principal de cet organe qui, dans l'enfance, jouit d'une activité plus conſidérable que dans les autres âges de la vie. (Voyez ARISTOTE de *Somno.*) ARISTOTE avoit bien vu que l'état continuel du ſommeil dans le *fœtus* & dans les très-jeunes enfants, étoit lié à l'état du temps du travail du ſyſtème nutritif plus conſidérable, & à un état d'action du cerveau. *Multus vapor ad caput fertur, cauſa eſt cur fœtus intra ventrem quiescat* (*de ſomno ARIST.*)

Une circonſtance exrêmement importante dans l'état des forces vitales dans l'enfance, c'eſt que les mouvemens toniques ſont habituellement tendus & dirigés vers la tête, & ce fait confirme ce que nous diſions tout à l'heure ſur la connexion naturelle qui paroît ſe trouver entre la maſſe du corps & l'enſemble de l'organe cellulaire ou nutritif; la tendance habituelle des mouvemens toniques vers la tête, a une utilité bien manifeſte & rélativement à la pouſſée des dents, & relativement à la formation & à l'exercice des organes des ſens : car comme ces organes, ſont pour la plus grande partie placés dans la tête, & comme le jeu de ces organes s'établit néceſſairement ſur un ſyſtème de mouvemens toniques, il s'enſuit que l'exercice de ces ſens ſuppoſe un appareil de mouvemens toniques vers la tête & d'autant plus

ſoutenu dans l'enfant, que ſe trouvant placés dans un ordre de choſes toutes naturelles, il a un inſtinct plus preſſant à les étudier & à découvrir les rapports qu'elles ſoutiennent avec lui.

Et comme les moyens de la nature préſentent des uſages qui ſe multiplient à meſure que nous les étudions davantage & que nous venons à les mieux connoître; cette tendance des mouvemens vers la tête, utile pour l'évolution des dents & pour l'exercice de la ſenſibilité relative aux objets extérieurs, remplit encore un uſage fort important relativement à la dépuration des humeurs. Car comme les humeurs ſont éminemment diſpoſées à l'altération pituiteuſe, & que les enfants ſont très-généralement affectés d'une cachexie pituiteuſe, comme on dit communément, il n'eſt pas douteux que cette dégénération des humeurs ne ſoit enrayée & très-efficacement combattue par le travail continuel de la membrane de SCHNEIDER appliquée à ſéparer des ſucs bien évidemment muqueux ou pituiteux.

Ces ſucs pituiteux ſont auſſi évacués en abondance par la membrane interne de l'eſtomac & des inteſtins, qui eſt alors plus molle, plus ſpongieuſe, plus développée qu'elle ne devient dans la ſuite; c'eſt ſur cette identité de fonctions entre la membrane pituitaire & la membrane interne de l'eſtomac & des inteſtins, qu'eſt établie la ſympathie qui exiſte entre la tête & le bas-ventre; ſympathie qui ſubſiſte toujours, mais qui eſt beaucoup plus marquée chez les enfans, chez leſquels les affections de la tête finiſſent le plus généralement par intéreſſer les organes du bas-ventre.

La tendance habituelle des mouvemens toniques vers la tête, eſt un fait dont la connoiſſance eſt de la plus grande utilité pour les maladies de cet âge. HIPPOCRATE avoit vu que la nature purge les enfans par différentes excretions ſéreuſes établies ſur

les parties extérieures de la tête, & il craignoit les affections convulsives chez ceux qui n'avoient point éprouvé ces évacuation salutaires. RUSSEL qui a écrit un excellent traité sur les maladies des glandes, recommande d'exciter doucement l'action des glandes placées derriere l'oreille, de conserver ces parties, comme toutes les parties de la tête, dans la plus grande pureté, & de soutenir les différens flux qui peuvent s'y établir. M. ŒETINGER qui a bien connu les différentes convergences des mouvemens toniques dans les divers âges de la vie, a proposé d'inoculer la rache pour la guérison des maladies de l'enfance très-refractaires.

RUSSEL parle de différens enfans attaqués de différentes affections du bas-ventre, de vomissemens, de vents, de spasmes, de tranchées, de flatuosités, qu'il guérit par un cautère ouvert à la nuque. Lorsque ces accidents sont pressans, WILLIS recommande d'appliquer sur le même endroit un vésicatoire, dont l'action est plus prompte; il rapporte l'exemple d'un enfant dont les frères étoient morts d'affections convulsives, & qui éprouvoit le même accident, qui fut promptement soulagé par un vésicatoire à la nuque, & par des sangsues appliquées aux veines jugulaires.

L'application des sangsues est sur-tout très-avantageuse, chez les enfans sanguins & replets, dans l'acte difficile de la dentition. RUSSEL a très bien remarqué que la dentition est précédée d'une diminution sensible dans les excrétions; de plus les enfans sont habituellement dans un état de pléthore qui est utile pour fournir à l'accroissement que leur corps doit prendre. On doit donc supposer que cet état de pléthore affecté à l'enfance, détermine des congestions locales dans toutes les parties qui sont le sujet d'une irritation vive & long-temps continuée. Cette plethore locale établie dans la tête, dans

l'acte de la dentition, rend alors le cerveau d'une extrême ſenſibilité ; auſſi obſerve-t-on que toutes les cauſes d'irritation produiſent alors des accidents très graves. J'ai été conſulté avec M. BROUSSONET pour une petite fille qui, dans le travail de la dentition, ayant éprouvé une indigeſtion, eut des convulſions pendant 30 heures & qui ont laiſſé le coté gauche paralyſé.

(On a beaucoup recommandé contre les accidents de la dentition les ſcarifications des gencives.) Il eſt en général bien remarquable que la nature prépare tous les changemens qui ſe font dans le corps, par un état de pléthore bien évident qui décide des pléthores locales ſur les organes dans leſquels s'opérent ces changemens, comme on le voit évidemment dans la menſtruation, dans la groſſeſſe &c.

Le corps de l'enfant eſt dans une extrême molleſſe, & d'autant plus que ſa vie eſt moins avancée, ce qui dépend de la dominance relative de la force d'expanſion ou de la force dirigée du centre vers la circonference ; force dont la dominance marque le premier état de toutes les productions de la nature vivante. Cet état de molleſſe change peu-à-peu. Cependant ce changement n'eſt pas uniforme, & il eſt des époques où il s'opére d'une manière bruſque & très évidente. Nous avons remarqué ailleurs que cette loi qui aſſujetit les actes du corps vivant à paroitre à tel inſtant de ſa durée plutôt qu'à tel autre, eſt une des lois les plus importantes & qui ſert le plus à diſtinguer nettement les mouvemens vitaux, d'avec ceux qui obéiſſent à la contrainte aveugle des cauſes méchaniques.

Une des époques où ce changement s'établit le plus évidemment, eſt l'époque de la puberté. Desque les teſticules ſont entrés en exercice, ils établiſſent un nouveau centre de vie, dont l'action ſe porte ſur

tout le corps, change ſon habitude & altère ſa ſubſtance. Cette influence des teſticules ſur le reſte du corps eſt ſi puiſſante, ſi univerſelle, que non ſeulement on trouve les plus grandes différences de ſaveur entre les chairs d'un animal entier, & les chairs d'un animal de même eſpèce qu'on a privé de ſes teſticules par le moyen de la caſtration; mais encore dans un mâle vigoureux, chacune des parties du corps eſt pénétrée d'une odeur forte qui a beaucoup d'analogie avec l'odeur propre à la ſubſtance du teſticule.

C'eſt de cette action des teſticules qui, par une irradiation toujours ſoutenue, anime & vivifie toute la maſſe du corps, que l'animal reçoit cette plénitude de force, cette exubérance de vie qui le porte à ſe reproduire; en ſorte qu'en comparant les organes de la génération avec un des principaux foyers de vitalité, par exemple avec le cœur, on peut dire, que dans le ſyſtême animal, les teſticules forment un orgâne plus noble, plus important, que le cœur, qui fait exiſter d'une vie individuelle & ſolitaire & non pas de la vie de l'eſpèce.

Auſſi la caſtration, ou l'amputation des teſticules, produit-elle dans le corps du mâle ou de la femelle les altérations les plus profondes; tous deux ceſſent alors de vivre pour l'eſpèce, & forcés de renoncer pour jamais à l'acte qui devoit les reproduire, ils ſe refuſent, par la même néceſſité, à tout ce qui tend à cet acte important, par des rapports qui nous ſont cachés, mais qui ne ſont pas moins réels. On a cherché la cauſe phyſique du changement de voix dans les mâles ſoumis à la caſtration, & on l'a attribuée à une tenſion plus grande des ligamens de la glotte, au plus grand endurciſſement des cartilages & à l'ouverture plus considérable du larinx; on devroit donc rechercher ici la cauſe phyſique qui attache ſi conſtamment cette modification de la voix à telle paſſion dé-

terminée. Ce phénomène, de même que le défaut de barbe, l'expreſſion moins prononcée des traits de la figure, l'atteinte de foibleſſe répandue ſur toute l'habitude du corps & qui ſuccède au caractére de la puiſſance & du courage, ſont relatifs aux idées que la nature a données aux femelles de chaque eſpèce, & d'après leſquelles elles doivent connoître ſurement l'individu capable de ſatisfaire les beſoins qu'elles éprouvent; c'eſt par les ſens que la nature inſtruit les animaux de ce qu'ils doivent fuir ou rechercher parmi les êtres qui les environnent; elle doit donc y avoir ménagé des qualités correlatives aux facultés de ces ſens. On ne peut nier que l'éducation, l'habitude, les préjugés de toute eſpèce, n'aient étrangement altéré nos idées primitives ſur la valeur de ces qualités, au moins par rapport à celles qui ſont du reſſort de la vue; car d'ailleurs, il eſt des ſens, comme celui de l'odorat, qui ne ſont pas à beaucoup près auſſi dépravés & qui peut être ne ſont pas ſuſceptibles de l'être autant, parce que les objets de ces ſens ne ſe prêtent pas auſſi facilement à la raiſon & au raiſonnement dont l'homme a tant uſé & abuſé; auſſi ne peut-on nier que les odeurs attachées aux individus mâles & femelles ne ſoient dans toutes les eſpèces un puiſſant moyen de les réunir. Il eſt bien digne de remarque que l'influence des organes de la génération porte ſpécialement ſur les parties extérieures du corps, & l'on doit rapporter ici la curieuſe obſervation de MORGAGNI, qui a vu communément, chez les femmes ſtériles, quelque altération dans la peau, qui n'a pas la douceur & la fineſſe accoutumée, & qui quelquefois eſt couverte d'une pellicule qui tombe & ſe détache ſous la forme de petites écailles. *Quin etiam levem aliquandiu cutem non numquam mihi ſterilitatis mulierum indicio fuit, cum id ab ortu perpetuum foret. Vidi enim duas in quibus nihil*

prorſus erat quod fœconditatem non promitteret; cum egregiis valentibus viris ſterile conjugium habuiſſe. Cum attentus omnia conſiderarem, cutem in altera contra ac vitæ genus, ætas, habituque corporis indicabant, minime ſi tangerem mollem levemque offendi; & in alterâ cuticulâ, opertam animadverti, quæ vel in facie jugiter in ſquammulas & furfures abibat. Huic ſimilem, cum litteras has ſcriberem, pariter infœcundam tertiam vidi (*lib.* 3, *ep.* 46, n°. 3.) Nous devons rechercher ici plus préciſément en quoi conſiſte le nouvel état que l'action des teſticules, ou le travail de la puberté, introduit dans le corps animal.

Si l'on examine un mâle vigoureux, en pleine puberté, et chez lequel le caractère de cet état, établi depuis aſſez long-temps, s'annonce d'une manière non équivoque; on voit que le tiſſu des chairs eſt très-reſſerré, que les fibres muſculaires ſont ſur-tout d'une grande dureté, & que les muſcles plus ſaillans, plus vivement prononcés, donnent à tous les membres une forme durement deſſinée. Au contraire, dans un animal de même eſpèce, de même âge, mais qui eſt privé des teſticules par la caſtration, les muſcles ſont plus foibles, plus mous, bien moins exprimés, & toute l'habitude du corps offre des contours lâches & plus mollement arrondis. Le tiſſu cellulaire eſt plus relâché, plus épanoui, beaucoup plus propre à ſe charger de graiſſe, &. c'eſt une pratique générale de châtrer les animaux mâles & femelles, pour augmenter leur embompoint & pour donner à leur chair une faveur plus délicate. Une obſervation très-intéreſſante de M. MURALT, eſt que, dans les animaux châtrés, les glandes reſtent pendant toute leur vie gonflées & plus chargées de ſucs. RUSSEL a fait des expériences très-curieuſes pour prouver l'action des teſticules ſur l'état du corps. Il a vu ſur des cerfs

qu'il avoit châtré, que le plus souvent les bois ne poussent plus, & que s'ils poussent, ils affectent une forme très-irrégulière & sur-tout qu'ils sont plus mous, qu'ils ont une consistance presque entièrement cartilagineuse & qu'il sort de chaque nœud des glandes moles qui pendent à un peduncule, comme des raisins à une grappe.

Le travail de la puberté efface donc l'état de molleſſe attaché au premier âge de la vie. C'eſt l'époque où la force de condenſation commence à agir évidemment & à dominer d'une manière ſenſible ſur la force expanſive. Pour aider cette modification nouvelle, introduite par l'état des forces vitales, GALIEN vouloit que l'on commençât alors l'uſage des bains froids. *Cæterum optimum corpus quòad augeſcit, dictum eſt ſuprà non eſſe frigida lavandum, ne ejus incrementum moretur; ubi autem abundè eſt auctum, jam frigidæ quoque aſſuefaciendum, ut quæ tum corpus univerſum roborat, tum cutem denſam duramque efficiat.* (*De ſanitate tuendâ, lib.* 3, *cap.* 6.) Le travail de la puberté agit donc ſur le corps vivant en augmentant ſa conſiſtence; ou ſi vous voulez, en faiſant dominer la force de condenſation qui, comme nous avons vu, eſt un des grands élémens de la force tonique, & qui eſt ſans ceſſe alternée & balancée par la force expanſive qui agit en ſens contraire. Auſſi cette époque de la puberté forme-t-elle la criſe naturelle des maladies de l'enfance, & ſur-tout des maladies des glandes qui dépendent le plus ſouvent, comme l'a dit RUSSEL & comme nous le verrons plus particulièrement dans la ſuite, du défaut de ton de ces parties &, ces maladies ſe diſſipent le plus complétement entre la quinzième & la vingt-cinquième année ſurtout chez les hommes.

L'acte tonique de la puberté eſt beaucoup moins marqué chez les femmes; car il eſt facile de remarquer que le corps de la femme retient toujours quel-

que choſe de l'état de foibleſſe ou de molleſſe attachés à l'enfance ; ſa vie eſt plus longue que celle de l'homme. Cette plus grande longevité dépend ſur-tout de ce que la force digeſtive s'exerce ſur elle avec plus de vigueur que chez l'homme. Une obſervation curieuſe & qui cependant a beſoin d'être confirmée, c'eſt que les enfants mâles qui reſſemblent à leur mère jouiſſent généralement d'une vie plus longue que ceux qui reſſemblent à leur père.

État des forces vitales dans la jeuneſſe.

ARISTOTE, dans ſes problêmes, recherche pourquoi les animaux mâles à qui on a enlevé les teſticules, prennent l'habitude de la femelle ; pourquoi leur voix, de grave qu'elle étoit, devient aiguë & perçante ; il attribue cet effet à l'affoibliſſement de toute la conſtitution, & il prétend que cet état d'affoibliſſement n'a d'autre cauſe que l'état de relâchement où ſe trouvent le cœur & les gros vaiſſeaux, qui ne ſont plus tendus par les teſticules, comme ils le ſont dans les animaux entiers.

ARISTOTE bornoit donc la fonction des teſticules à une action purement mécanique ; il diſoit qu'ils concouroient, par leur peſanteur, à l'élaboration de la ſemence, & que, ſuſpendus à l'extrémité des vaiſſeaux ſpermatiques, ils aſſuroient la diſtribution de ces vaiſſeaux, & rendoient ainſi plus faciles, plus réguliers, plus libres, les mouvemens des liqueurs qui coulent dans leur cavité.

Il diſoit que l'action fortifiante que les teſticules portent dans tout le corps, dépend de l'état de tenſion qu'ils occaſionnent dans les gros vaiſſeaux & le cœur ; état de tenſion qui développe puiſſamment les organes, qui ſont les organes vitaux par excellence. ARISTOTE comparoit l'uſage des teſticules à celui des poids que les tiſſerans attachent aux fils qu'ils travaillent. *Quod talem hujuſmodi utilitatem vaſis exhibent, qualem lapides appenſi ad fœmmarum telas.*

Il eſt vraiment bien étonnant, comme dit GALIEN, qu'ARISTOTE qui ſavoit parfaitement que l'altération de la plus petite partie pouvoit affecter tout le reſte du corps, (loi qui revient ſans ceſſe dans l'explication des phénomènes, que VAN-HELMONT a reproduit ſous une expreſſion nouvelle & barbare, & que les anciens avoient parfaitement étudié) n'aie pas vu que l'action des teſticules, appliqués à travailler la ſemence, pouvoit ſe réfléchir ſur la maſſe entière du corps, & devenir ainſi la cauſe réelle de tous les changemens qui s'y établiſſent. *Ad id enim in caſtrationibus animalia ad libertatem tranſmutantur, quoniam cordis ex quo firmitas & vigor corpori accedit, ex-ſolutionem & remiſſionem fieri contingit, ablatis ponderibus quæ deorſum extendebant.* (GALIEN *de ſomno*). S'il étoit vrai, comme le remarque encore GALIEN, que l'exercice des forces du cœur ne dépendit pas d'un principe hypermécanique qui anime cet organe; mais que ſes forces dépendiſſent uniquement de ſa tenſion, il faudroit que la nature employât tous les moyens poſſibles pour opérer cette tenſion; & certainement le poids des teſticules étoit le moyen le plus foible qu'elle pût appliquer à cet effet; il faudroit tirer l'aorte en bas par de forts ligamens attachés à la colonne vertébrale, le long de laquelle elle deſcend; il faudroit la tirer en haut par des ligamens fixés aux clavicules auprès deſquelles elle s'élève; & pour que l'action de ces puiſſances eût encore plus d'effet, il faudroit en ajouter d'autres qui agiſſent de droite à gauche, de gauche à droite, d'avant en arrière & d'arrière en avant. Cette idée d'ARISTOTE eſt abſurde; &, comme le dit GALIEN, il ſeroit véritablement à déſirer, pour la gloire de ce philoſophe, qu'il ne ſe fût pas propoſé le problême de la caſtration, & qu'il n'eût point entrepris d'expliquer les changemens qu'elle amène dans le ſyſtême animal.

Il eſt cependant un rapport ſous lequel cette idée d'ARISTOTE peut devenir précieuſe; c'eſt qu'il paroît

en effet que les teſticules agiſſent, non pas d'une manière méchanique, comme l'entendoit ſi groſſièrement ARISTOTE, mais d'une manière ſpécifique vitale; & de plus, il paroit que l'effet de leur influence ſe dirige ſpécialement ſur le ſyſtême vaſculaire, & très-éminemment ſur le ſyſtême artériel.

CULLEN a très-bien reconnu que dans la jeuneſſe le ſyſtême artériel ſe trouve dans un état de pléthore relatif; au lieu que dans un âge plus avancé, cet état de pléthore exiſte plus fréquemment dans les veines.

M. GLISSON VOMTRINGHAM a fait ſur cet objet des expériences intéreſſantes. Il a vu qu'en comparant dans différens âges les artères & les veines, la denſité relative des veines eſt plus conſidérable dans la jeuneſſe, & qu'elle diminue à meſure que l'âge avance; en ſorte que dans un jeune homme la denſité relative de la veine-cave à l'aorte, étoit de vingt-ſix à ving-cinq, & dans un vieillard, ce rapport ne ſe trouve plus que de cent quarante à cent trente-neuf; différence qui dépend ſans doute de ce que les veines, plus chargées de ſang dans un âge avancé, doivent néceſſairement alors perdre quelque choſe de leur épaiſſeur. Ceci eſt parfaitement d'accord avec l'obſervation de M. de HALLER, qui s'eſt aſſuré que les parois des vaiſſeaux diminuent à meſure que ces vaiſſeaux ſe chargent d'une plus grande quantité de ſang. Les expériences de l'ingénieux GLISSON, font regretter que les anatomiſtes ne ſe ſoient pas appliqués à comparer entr'eux les différens ſyſtêmes d'organes, & à rechercher les rapports que ces différens ſyſtêmes ont entr'eux dans les différens ſexes, dans les différentes maladies. Ces comparaiſons pourroient conduire à des réſultats infiniment intéreſſans. Qui ſait ſeulement, dit fort bien M. TENON, quel eſt le poids du ſyſtême muſculaire, du ſyſtême des os, du tiſſu cellulaire, comparé avec le poids total de l'homme, ſoit en ſanté, ſoit après la maladie &

conſidéré à différens âges. Auſſi eſt-il d'obſervation générale, que dans la jeuneſſe les flux de ſang ſe font par les artères; au lieu que dans la ſuite ils ſe font par les veines, & très-communément par quelques-uns des rameaux appartenans à la veine des portes; veine eſſentielle & principale, qui doit être regardée véritablement comme le centre de tout le ſyſtême veineux. C'eſt une vérité à laquelle les anciens avoient été conduits par l'obſervation pratique qui doit ſans ceſſe diriger les recherches d'anatomie, pour que ces recherches puiſſent nous donner des réſultats ſolides & vraiment utiles ſur le rapport naturel qu'ont entr'elles les différentes parties du corps vivant.

C'eſt auſſi à cette époque, & lorſque le travail de la puberté a mis en jeu le ſyſtême artériel, que les anévriſmes ſont beaucoup plus fréquens; car les anévriſmes doivent être conſidérés comme l'effet d'un effort vicieuſement augmenté dans quelques parties du ſyſtême artériel, ou, ſi vous voulez, comme des affections phlogiſtiques locales. Les anévriſmes de l'aorte ſont communément précédés de pulſations du cœur & de tout le ſyſtême artériel, qui ſont la véritable cauſe des anévriſmes, quoique ces pulſations violentes puiſſent avoir lieu pendant long-temps lorſque l'anévriſme ſe forme. MORGAGNI croit que cette affection qui agite le ſyſtême artériel, & qui peut à la longue décider des anévriſmes, n'eſt que l'augmentation du mouvement qui chaſſe le ſang du cœur vers les artères, en même temps que le ſang eſt très-diſpoſé à ſe prêter à ces mouvemens & à les conſerver pendant long-temps. Il n'y a rien qui diſpoſe tant à cette affection qu'un régime trop échauffant, & l'habitude de boire beaucoup de vin. Cette affection dépend auſſi bien ſouvent de différentes cauſes qui irritent les nerfs; auſſi ces affections phlogiſtiques locales doivent-elles être traitées avec tout l'appareil des moyens anti-phlogiſti-

ques, & cèdent-elles ſouvent quand elles ſont attaquées dans le principe par ces ſaignées copieuſes & fréquemment répétées, par un régime extrêmement ſévére, par un repos abſolu, ſuivant la pratique de VALSALVA & d'ALBERTIN.

Un homme, dit BAILLOU, avoit des battemens violens dans les artères, il fut guéri par ce ſeul régime. Il faut obſerver qu'à la longue l'atonie ſuccède aſſez ſouvent au ſpaſme, & que, dans ce ſecond état, les anti-phlogiſtiques ne peuvent plus être employés d'une manière auſſi abſolue; mais ſur-tout il faut être très-circonſpect ſur l'uſage de la ſaignée qui, par la commotion qu'elle porte ſur tout le ſyſtême vaſculaire, peut décider la rupture du vaiſſeau affecté, & cauſer ainſi une mort prompte; (Conſultez MARTIAN). MORGAGNI a trouvé le cœur entièrement flaſque dans un ſujet qui avoit éprouvé des pulſations violentes de toutes les artères. Au rapport de MORGAGNI, la pratique de VALSALVA conſiſtoit, après des évacuations de ſang ſuffiſantes, à retenir le malade dans un repos abſolu, & à diminuer chaque jour graduellement la quantité de nourriture, juſqu'à ce que le malade fût affoibli au point de ne pouvoir plus exécuter le plus léger mouvement. Il cite quelques exemples de guériſon de l'anévriſme de l'aorte opérée de cette manière.

VALSALVA nous apprend qu'après la mort d'un homme qu'il avoit traité ci-devant d'un anévriſme à l'aorte, & traité avec ſuccès par cette méthode éminemment énervante & affoibliſſante, il trouva que la partie de l'artère qui avoit été ci-devant le ſiége de cet anévriſme, étoit calleuſe; en ſorte que cet anévriſme eut une des ſolutions des inflammations ordinaires, qui ſe terminent auſſi quelquefois par induration. M. de HAEN dit qu'il a au moins pallié pluſieurs fois des anévriſmes entiers, par des évacuations fréquemment répétées, un grand repos, une nourriture légère & l'uſage habituel de

quelques fondans très-doux. Les remèdes dont il faiſoit uſage étoient des ſavons acides, les tamarins, les différens robs, le nitre, la crême de tartre, & pour aliments des bouillons très-clairs, des fruits, des viandes bouillies blanches, des légumes, & il recommandoit beaucoup le repos du corps & de l'eſprit. Il remarque bien qu'il eſt très-ſouvent utile d'employer les anti-ſpaſmodiques, & alors il employoit les gommes férulacées & même l'opium; c'eſt qu'en effet, un principe maladif, ou une cauſe d'irritation long-temps ſoutenue, diſpoſe éminemment à l'état nerveux, c'eſt-à-dire, à cet état du principe ſenſitif, d'une activité dépravée, qui répond aux impreſſions ordinaires par des réactions inſolites, en troublant l'exercice régulier des fonctions, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, eſt une des cauſes les plus puiſſantes de la réparation des forces.

C'eſt à l'époque de la puberté que s'établit la diathèſe phlogiſtique. Nous parlerons ailleurs très au long de cette diathèſe, en traitant des fièvres avec cauſe matérielle. Nous remarquerons ſeulement ici, que, quoiqu'elle nous ſoit abſolument inconnue dans ſa nature, il ſemble cependant qu'on ſoit fondé à l'attribuer à un excès de force ou de ton, ſur-tout à l'excès des forces qui s'exercent dans le ſyſtême artériel. En effet, cette diathèſe inflammatoire ou phlogiſtique, paroît affecter principalement les artères. BONNET a vu après des fièvres éminemment phlogiſtiques, que le ſyſtême artériel étoit gorgé de ſang, & que les veines étoient preſqu'entièrement vides. Une obſervation bien curieuſe de M. LUDWIG, c'eſt que dans les inflammations putrides ou bilieuſes, la ſtaſe, ou la congeſtion des humeurs, eſt plus conſidérable dans les veines que dans les artères; au lieu que dans les inflammations phlogiſtiques, ce ſont les extrémités artérielles qui ſont plus évidemment affectées. SYMS a vu que dans les congeſtions phlogiſtiques, l'ouverture des artères

étoit plus avantageuſe que celle des veines, & que l'évacuation d'une quantité de ſang donnée, avoit des effets bien plus promptement ſalutaires. Ces faits démontrent donc que la diathèſe phlogiſtique ſe trouve liée avec l'augmentation des forces qui s'exercent dans le ſyſtême artériel; & l'établiſſement de cette diathèſe phlogiſtique, qui commence à ſe faire à cette époque de la puberté, prouve que l'influence de la puberté porte plus préciſément ſur le ſyſtême artériel, & qu'elle tend puiſſamment à développer, à mettre en jeu le ſyſtême de ces forces. Nous diſons, & c'eſt un fait ſuffiſamment établi par l'obſervation pratique, que c'eſt vers le temps de la puberté que les humeurs de l'animal prennent évidemment une diſpoſition bien marquée à la diathèſe phlogiſtique.

Les changemens que décide le travail de la puberté, ſont donc avantageux ſous deux rapports, & cet acte juge les maladies de l'enfance de deux manières différentes; 1°. en augmentant le ton de tout le corps, & par conſéquent en diſſipant les maladies qui dépendent de foibleſſe, & qui, le plus ſouvent, intéreſſent les glandes & le tiſſu cellulaire, parce que ce ſont les organes qui ſont naturellement affectés de la plus grande molleſſe, & qui dès-lors doivent reſſentir plus pleinement les effets d'atonie générale.

RUSSET, pour expliquer ce fait de la diſparition des maladies des glandes, imagine que les glandes ſont enveloppées d'une membrane muſculaire, dont les fibres alors plus élaſtiques, preſſent les glandes avec plus d'effet. L'anatomie n'a point démontré ces fibres, & quand leur exiſtence ſeroit conſtatée, il reſteroit à expliquer pourquoi les fibres deviennent alors plus fortes & plus élaſtiques. Il vaut mieux reconnoître, comme nous l'avons dit, qu'il s'établit une nouvelle modification dans le ſyſtême des forces vitales, qui fait dominer d'une manière ſenſible le mouvement de condenſation.

2°. Un autre rapport ſous lequel la puberté devient avantageuſe, c'eſt qu'elle introduit dans les humeurs une diſpoſition toute contraire à celle qui avoit lieu dans l'enfance. Il paroît en effet que la diathèſe pituiteuſe & la diathèſe phlogiſtique, ſont pour la nature vivante deux états oppoſés, & qu'elle détruit aſſez fréquemment l'un par l'autre. Ainſi nous verrons dans la ſuite que la nature diſſipe aſſez fréquemment les maladies pituiteuſes, en portant dans les humeurs un état phlogiſtique; & c'eſt une ſucceſſion que l'on peut noter aſſez fréquemment dans les progrès des épidémies. GALIEN avoit dit que le ſang ſe trouve placé entre les ſucs pituiteux & les ſucs bilieux, ou ce qui eſt la même choſe, que la diathèſe phlogiſtique ſe trouve placée entre la diathèſe pituiteuſe & la diathèſe bilieuſe. *Siquidem ſanguis eſt in medio bilioſarum atque harum quorum utique genus uno vocabulo appellare licet vel crudum ſuccum, vel pituitam.* (*De ſanitate tuendâ.*) Ce fait a été confirmé par les obſervations modernes.

L'action des teſticules borne & arrête l'organe cellulaire éminemment appliqué à la nutrition, & fait prédominer les forces d'un nouveau ſyſtême, du ſyſtême artériel, qu'on peut à bien des égards regarder comme oppoſé aux vues de la nature, au ſyſtême de la nutrition. ARISTOTE regardoit le cœur & le cerveau comme deux organes oppoſés, & dont les forces ſont deſtinées à ſe contenir, à ſe balancer réciproquement. Il diſoit que le cerveau étoit fait pour tempérer & réduire la chaleur du cœur au degré d'activité convenable, ce qui peut recevoir une interprétation très-favorable, d'après ce que nous avons dit du cerveau, que nous avons regardé comme partie eſſentielle du ſyſtême nutritif. Et d'après cet état d'oppoſition établie entre ces deux ſyſtêmes qui agiſſent en différens temps, & qui ſont comme modérateurs l'un de l'autre, on conçoit comment les gens maigres chez leſquels l'organe cellulaire à

peu d'activité, ſont éminemment diſpoſés à l'acte de la reproduction ; en ſorte qu'aſſez généralement la puiſſance & la vigueur du tempérament ſont en raiſon directe de la force du corps. On conçoit comment les animaux des pays chauds ſont beaucoup plus féconds que ceux des pays froids, dans leſquels l'organe cellulaire eſt plus épanoui, appliqué avec plus d'avantage à l'acte de la nutrition ; comment la caſtration, qui prolonge l'état d'action dominante de l'organe cellulaire, diſpoſe éminemment à l'embonpoint ; & cet embonpoint ne doit point être attribué d'une manière néceſſaire à la déperdition des molécules organiques, comme l'a voulu M. de BUFFON, ainſi que l'a remarqué M. de HALLER. Cette déperdition n'a pas lieu chez les gens chaſtes, & par une conſéquence néceſſaire à toutes les maladies des glandes ; car, comme l'a vu M. MURALT, dans les animaux châtrés, les glandes reſtent toujours développées, plus molles & plus chargées de ſucs. Il y auroit des obſervations bien curieuſes à ſuivre ſur la différence que préſentent les maladies des animaux entiers, comparées avec celle des animaux mutilés. RUSSEL a obſervé que dans des cerfs châtrés les bois affectent une forme irrégulière, qu'ils ſont d'une conſiſtance moins ſolide, & ſurtout qu'ils ſe couvrent d'une grande quantité de glandes.

On a propoſé la caſtration, qui eſt donc le moyen le plus propre à tempérer l'activité exceſſive & pernicieuſe du ſyſtème artériel, comme moyen de guériſon. Ce moyen pourroit peut-être être employé utilement contre les affections phlogiſtiques profondément enracinées, ſur-tout dans des états de roideur & de deſſèchement extrême du tiſſu cellulaire ; mais je ne vois pas que les entrepriſes des médecins puiſſent s'étendre juſqu'à attaquer l'homme dans la partie la plus noble de ſon être.

Il eſt remarquable qu'on a propoſé la caſtration,

ſur-tout contre l'éléphantiaſis dans la vue d'humecter le corps & de le relâcher, *ad corpus humectandum*. M. SELLE demande ſi l'éléphantiaſis ne dépendroit pas d'une ſécrétion trop abondante de la ſemence. En effet, le vice de la peau dépend le plus ſouvent du reſſerrement extrême de l'organe cellulaire. Auſſi ces maladies ſont elles plus fréquentes dans les pays chauds où le tiſſu des chairs eſt habituellement très-reſſerré & très-condenſé. Or, comme nous l'avons dit, la caſtration relâche toute l'habitude du corps en prolongeant l'action dominante de la force d'expanſion. Nous pouvons rappeller ici que les affections de la peau ſont traitées avec avantage, par les fomentations émollientes; de HAEN a employé avec ſuccès les fomentations avec de l'eau chaude dans preſque toutes les affections de la peau anciennes & qui avoient reſiſté aux ſecours de l'art. MORGAGNI a vu que les tumeurs gouteuſes ſe fondoient par le ſeul uſage de l'eau tiède. De HAEN dit qu'il a guéri pluſieurs fois des vices de la peau qui approchoient réellement de l'éléphantiaſis en répétant fréquemment de ſimples lotions avec l'eau tiède. Il n'eſt point de praticien qui n'aie vu des faits de cette eſpèce. Les teſticules, comme nous l'avons dit, déterminent l'action d'un nouveau ſyſtème, du ſyſtème artériel; or, il paroît que c'eſt dans la poitrine que l'on doit établir le centre de ce ſyſtème. On ſait que la poitrine & les teſticules ſont liés par une ſympathie très intime, & que ces parties ſe partagent très-fréquemment leurs affections. Un fait que je me contenterai de rappeller, c'eſt qu'il eſt d'obſervation populaire que ceux qui ont la poitrine très-velue, ont plus de vigueur & de courage. On ſait qu'après la puberté les hémorragies ſe font le plus communément par les poumons, ou que du moins cet organe eſt beaucoup plus ſujet à ces accidents dans ce période de la vie, que dans les

autres. HIPPOCRATE plaçoit le temps des hémorragies entre la quinzième & la vingt-cinquième année; & ſi les hémorragies ne ſe font pas conſtamment par la voie des poumons, & qu'elles continuent encore aſſez ſouvent à ſe faire par les narines juſqu'à 25 ans, on doit l'attribuer à l'action vive, principale de la tête, dans le période précédent, & à l'habitude que la nature a contracté de tranſporter ſur cet organe ſes effets critiques : car il faut vraiment reconnoître, avec STHAL, que l'habitude, qui n'eſt que la facilité d'agir, acquiſe par la fréquente reproduction des actes, peut à la longue influer ſur les mouvements les plus emminement vitaux, comme ils influent ſur les affections morales : ce qui prouve ſur-tout que la poitrine doit être conſidérée comme le véritable centre du ſyſtème rtér iel, c'eſt que la diathèſe phlogiſtique, qui affecte plus ſpécialement les artères, a beaucoup plus d'analogie avec les organes de la poitrine, (*Suprà ſeptum tranſverſum dolores & moborum collectiones non poſſunt ſolvi, ſi quis primum tentet expurgare; ſed venæ ſectio in talibus principalis eſt* (HIPP. *de vict. Rat.*) qu'avec les autres : P. MARTIAN, remarque que cette propoſition priſe d'une manière trop générale a été cauſe d'un grand nombre d'erreurs dans l'exercice de l'art, & il n'eſt pas douteux que dans bien des inflammations, HIPPOCRATE n'aie employé tout d'un coup les évacuans ſans les avoir fait précéder des ſaignées. On doit ajouter, à ce que nous diſions ici, un fait d'anatomie très-important, c'eſt que le volume relatif des artères dans le poumon eſt plus conſidérable que dans les autres organes; car quoiqu'il ne ſoit pas vrai que toutes les inflammations ſoient toujours phlogiſtiques, il eſt certain cependant, que la poitrine eſt beaucoup plus diſpoſée aux affections de cette eſpèce que toutes les autres parties; auſſi y a-t-il à cet égard une très-grande différence dans

dans le traitement des affections produites par les causes extérieures capables de décider une inflammation, selon que ces causes ont porté sur la poitrine ou sur toute autre partie, par exemple, sur le bas ventre : aussi les blessures de la poitrine demandent plus positivement le traitement antiphlogistique. Ce traitement doit être bien plus actif & poussé bien plus loin que pour la blessure du bas ventre. On a des exemples de blessures de la poitrine très-graves, traitées avec succès par l'ensemble des moyens antiphlogistiques, poussés à un point vraiment effrayant pour ceux qui ne savent pas combien la poitrine est disposée aux affections phlogistiques, & avec quelle vive intensité ces affections s'établissent.

Vous savez qu'on établit assez généralement que l'air vital est composé de deux parties, de la matière de la chaleur, & d'une matière particulière & spécifique appellée *oxigène* par M. de LAVOISIER, qui a vu que ces deux matières se séparent dans le poumon, que la matière de la chaleur se dissemine dans le sang & devient chaleur sensible, d'insensible qu'elle étoit auparavant, & que l'oxigène devient un des matériaux de la couleur rouge du sang ; mais cette théorie demande des modifications pour être avantageuse au médecin.

Ces faits qui démontrent donc que le poumon est un organe éminemment sanguin, ont fait croire à plusieurs modernes qu'il étoit le grand instrument de la sanguification, opinion précieuse, mais qui ne devoit point être présentée avec cet appareil de preuves physiques & mécaniques sur lesquelles on a voulu l'établir.

La poitrine peut donc être regardée comme le centre du système artériel, & les organes de la génération doivent être regardés comme de puissants, excitants des forces de ce système, non pas qu'ils

agiſſent d'aucune maniére mécanique, mais par une irradiation vitale & ſpécifique, dont le *comment* nous échappera toujours & que nous ne pouvons étudier que dans ſes effets.

Nous devons conclure que le corps animal préſente trois grands ſyſtèmes dont l'action domine ſucceſſivement dans les différents âges de la vie.

Le ſyſtème nutritif, qui comprend la tête, l'eſtomac & les inteſtins, le tiſſu cellulaire, les vaiſſeaux lymphatiques, les glandes conglobées, agit dans le premier âge de la vie; & comme les maladies pituiteuſes s'exercent principalement dans ce ſyſtème, on voit pourquoi les maladies pituiteuſes ſont ſi éminemment diſpoſées à affecter la tête, la gorge, la langue, les parotides & tout l'organe de la peau qui le plus ſouvent ſe couvre de tâches de différentes eſpèces.

Le ſyſtème artériel, dont le centre eſt dans la poitrine, agit dans le ſecond âge de la vie, & la dominance de ſon action s'établit à l'époque de la puberté.

Le ſyſtème veineux, enfin, agit dans le dernier âge de la vie, & ſon centre ſe trouve dans le bas ventre & très-préciſément dans le foie. Auſſi, ſur les gens avancés en âge, on doit être très-réſervé ſur l'uſage des ſaignées abondantes faites par les veines de la tête, tandis que les ſaignées ſont généralement très-utiles dans les jeunes gens chez leſquels on a lieu de préſumer une affection comme phlogiſtique.

M. de LINNÉ remarque que dans les tempéramens mélancoliques & mélancolériques, les veines ſont relativement plus chargées de ſang que les artères, & que dans les tempéramens ſanguins mélancoliques, c'eſt le ſyſtème artériel qui eſt le plus ſurchargé.

Maladies nerveuſes par atonie. Rachitis, &c.

Nous avons parlé de l'état des forces vitales dans l'enfance, & le réſultat le plus général que nous avons dû tirer de cette conſidération, c'eſt que les forces toniques ou les forces de mouvement ſe trouvent dans une débilité relative, eu égard aux forces digeſtives & de nutrition, & comme l'acte de la nutrition s'exerce bien manifeſtement dans un ſeul & vaſte ſyſtème qui comprend l'eſtomac, les inteſtins, les vaiſſeaux lymphatiques, les glandes conglobées, le tiſſu cellulaire & la maſſe du cerveau qui paroît en être le centre; nous avons vu que ce grand ſyſtème jouit d'une activité ſenſiblement dominante dans tout le premier période de la vie.

La force tonique ou la force nerveuſe préſente deux modifications principales qui compoſent comme les élémens de tous les phénomènes qui en émanent; elle agit donc ſur les parties vivantes qu'elle pénètre ou en les reſſerrant ou en les dilatant, & dès lors cette force tonique nerveuſe eſt ſuſceptible d'être altérée de deux manières, ou en tant qu'elle dilate, ou en tant qu'elle reſſerre ces parties d'une manière vicieuſe. La dilatation exceſſive produit les maladies d'atonie, de foibleſſe ou de relâchement. La contraction pouſſée à l'excès, & ſurtout d'une manière ſoutenue, donne des maladies de ſpaſme ou de criſpation, comme on dit communément.

Nous avons dit qu'HIPPOCRATE faiſoit dépendre de deux cauſes, la fluxion purement nerveuſe & qui ne ſuppoſe aucune altération dans les humeurs, ſavoir, de la contraction extrême des parties, & de leur exact[illegible] fluxion. *Fiunt cum horrente carne & ad [illegible] veniente, adſtrictaque & excludente humorem [illegible] exprimunt. Fit autem etiam propter*

caliditatem cum carnes calefactæ fuerint. (de loc. in hom.)

Vous ſavez que les anciens méthodiſtes, qui avoient bien étudié les maladies nerveuſes, mais qui ne connoiſſoient que celles là, réduiſoient à trois toutes les cauſes de maladie; au ſpaſme *ſtrictum*; au relâchement, à l'atonie, *laxum fluens*; ou à un état mixte, *mixtum*, qui ſuppoſoit le ſpaſme & l'atonie exiſtant à la fois dans différents organes, ou ſe préſentant ſucceſſivement dans le même. *Satis eſſe credebant*, dit CELSE, *communia morborum intueri, & quidem horum eſſe tria genera, unum adſtrictum, alterum fluens, tertium mixtum.*

D'après ce que nous avons expoſé très au long ci-devant, nous avons vu que dans l'enfance les parties ſont d'une grande molleſſe, ce qui dépend de la dominance relative de la force d'expanſibilité, force dont l'énergie caractériſe le premier état de la nature vivante, & qui par cette raiſon, ainſi que l'avoient obſervé les anciens, ſe déploie avec une extrême vigueur dans toutes les liqueurs ſpermatiques.

C'eſt dans l'enfance que les maladies d'atonie doivent ſe préſenter plus familièrement, & c'eſt dans la conſtitution de cet âge qu'il faut aller chercher le caractère le plus propre à diſtinguer bien nettement les maladies de cet ordre. Je prendrai pour exemple le rachitis.

Je n'expoſerai que les ſymptômes les plus conſidérables de cette maladie & ceux qui nous peuvent mener le plus directement à la connoiſſance de ſa nature réelle, au moins telle qu'il importe au médecin de la connoître & de la conſidérer; car, comme nous l'avons dit pluſieurs fois d'après STHAL, le médecin, dont le but unique eſt de guérir, ne doit conſidérer dans les maladies, que les rapports qui les aſſujetiſſent aux moyens qui ſont en ſon pouvoir.

On a regardé le rachitis comme une maladie nouvelle : cette prétention eſt peu philoſophique ; car pour qu'il puiſſe s'établir ſur l'eſpèce humaine des maladies vraiment nouvelles, il faudroit que la nature eut éprouvé des changemens énormes, ce qui n'eſt pas confirmé par l'obſervation, qui démontre que l'homme d'aujourd'hui eſt à peu près tel qu'il a toujours été ; nous devons ſeulement remarquer que le ſyſtème général des maladies a ſouffert une modification qui a fait dominer la diathèſe muqueuſe & qui l'a rendue beaucoup plus fréquente que chez les anciens. L'époque de ce changement, qui a été noté par des praticiens attentifs, paroît remonter à la fin du 15 ſiècle, préciſément dans le temps où le mal vénérien, qui eſt poſitivement une affection muqueuſe, prenoit, dans toutes les parties du monde, une activité exceſſive qui fit craindre, comme le dit un excellent écrivain (M. PAW), que notre eſpèce, ſuccombant ſous ſes maux & fatiguée de combattre contre ſa deſtinée, ne parvint à une extinction totale.

Comme le rachitis ſe complique le plus familièrement avec la diathèſe pituiteuſe, il n'eſt pas douteux que la cauſe qui a fait prédominer cette diathèſe ſur les autres, n'ait renforcé les traits du rachitis & n'en ait fait une maladie comme nouvelle, non pas en changeant l'état maladif qui le décide & le produit, mais en rendant cet état maladif plus intenſe, en l'établiſſant plus profondément, & en donnant ainſi une activité inſolite & nouvelle en apparence, aux ſymptômes qui en dépendent. Ce changement s'eſt fait vers la fin du quinzième ſiècle, & c'eſt GLISSON, profeſſeur en médecine à Cambridge, qui le premier en a donné l'hiſtoire, aidé dans ſon travail par ſix autres médecins : ſon ouvrage, un des meilleurs qu'on puiſſe lire, a été écrit en 1620.

Les cauſes qui diſpoſent au rachitis, ſont toutes celles que l'obſervation a démontré propres à enerver le tempérament & par une conſéquence néceſſaire à porter dans les humeurs une diathèſe, une cacochimie muqueuſe & pituiteuſe; telles ſont l'habitation dans un air froid & humide, l'uſage des alimens aqueux, &, comme l'a remarqué M. CULLEN, un lait trop ſereux, trop clair, qui n'a point aſſez de conſiſtence, l'abus des corps doux, des farineux non fermentés, les fruits, les poiſſons, les maladies précédentes, ſurtout les fièvres intermitrentes d'automne, qui, comme nous le verrons dans la ſuite, portent principalement ſur le ſyſtème gaſtrique, & qui, comme l'a obſervé RUSSEL, compliquent le rachitis d'une manière vicieuſe.

La production de l'acide paroît attachée à l'énergie de la force expanſive, celle de l'alkali à la dominance de la force de condenſation; on trouve des acides dans les humeurs des animaux; on n'en trouve pas un atôme, & l'on trouve au contraire des alkalis, dans les parties dures & ſurtout dans les os. HALL. *epit*..... Il paroît que c'eſt par la production de l'acide que la nature commence ſes actes de digeſtion & qu'elle les finit par les alkalis.

Parmi les cauſes capables de préparer le rachitis, il faut noter ſurtout la circonſtance d'être né de parents d'une conſtitution lâche, molle, pituiteuſe. ZEIZANI remarque que les enfants diſpoſés à cette maladie, ſont ceux qui ſont nés de parents fort gras. STORK a remarqué que les femmes dont le tiſſu des chairs eſt extrêmement relâché, qui mangent beaucoup, ne prennent point d'exercice & ſont ſujettes aux fleurs blanches, ont fréquemment des enfants qui d'abord ont beaucoup d'embonpoint & ſont robuſtes en apparence, mais qui bientôt ſont attaqués d'un rachitis preſqu'abſolument incurable. M. CULLEN

remarque trés-bien qu'en général la mère paroît avoir une influence plus marquée que le pére ſur la production de cette maladie. Il ſeroit curieux de rechercher qu'elles ſont, parmi les maladies héréditaires, celles dont la tranſmiſſion tient plus à l'action du père, & celles qui dépendent d'avantage de l'action de la mère.

BUCHNER, dans l'excellente diſſertation qu'il a donné ſur le rachitis, parle d'une femme écrouelleuſe qui eut onze enfans tous attaqués du rachitis. On pourroit être fondé à croire que la mère tranſmet les maladies muqueuſes, & plus généralemeut les maladies de l'organe nutritif, qui ſe trouve chez elle dans un état d'action dominante & qu'au contraire le mâle tranſmet plus généralement les maladies affectées au ſyſtème artériel.

Les enfants les plus diſpoſés au rachitis ſont communément les enfants de belle venue, qui ont de l'embonpoint, les chairs bonnes, le tein fleuri, *ubi corpora pulchra & relaxata.* La circonſtance la plus importante dans l'hiſtoire du rachitis, c'eſt que la dentition eſt tardive & fort difficile, & que l'apparition de cette maladie eſt conſtamment liée à cet acte de la dentition, en ſorte qu'elle eſt aſſujettie à paroître, depuis le ſixiême mois de la vie, juſqu'au dix-huitième, ou à deux ans : & généralement paſſé ce terme cette maladie eſt peu à craindre.

On obſerve une trés-grande inégalité dans l'accroiſſement reſpectif des différentes parties. Ainſi la tête eſt extrêmement groſſe, le viſage plein, tandis que les parties muſculaires ſont plus fréquemment très-grêles & comme deſſéchées, & d'autant plus que le maladie a fait plus de progrès ; la peau eſt d'une molleſſe extrême, & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que cette molleſſe ſe ſoutient après la mort, & que tous les membres ſont flexibles, ſe plient

facilement en tout ſens, & n'ont pas la roideur accoutumée des cadavres,

Quelques uns donnent, comme ſeul ſigne de mort, la roideur des cadavres, mais cette prétention n'eſt pas fondée; il arrive ſouvent qne la mort eſt irrévocablement conſommée quoique toutes les parties du cadavre conſervent la fléxibilité de l'état vivant. (conſultez de HAEN, tom. 1, p. 275,) M. COTUNNI remarque ſurtout que cet état de fléxibilité eſt très-ordinaire aux ſujets morts de petite verole; ce qu'il attribue avec beaucoup de raiſon à la foibleſſe de cohéſion que le virus variolique porte dans les parties vivantes.

C'eſt ſurtout dans le ſyſtème des os que cette maladie ſe montre avec plus d'évidence; le nom qu'on lui a donné eſt même excluſivement déduit de ces apparences, & cette dénomination eſt vicieuſe en ce qu'elle eſt déduite d'un ſeul ſymptôme, & qu'ainſi elle peut faire perdre de vue la nature réelle de cette maladie qui eſt capable de produire d'autres ſymptômes bien différents qui ne portent point ſur les os, comme nous allons voir.

L'accident le plus manifeſte qui paroît ſur les os, c'eſt le gonflement de leurs extrémités, qui dépend de l'accroiſſement que prennent les épiphiſes. Ces gonflemens articulaires ont lieu ſurtout à l'articulation du rayon du bras, au genou, au carpe. Un accident que préſentent les os longs, c'eſt la courbure qu'ils affectent communément dans les ſens de leur courbure naturelle. Ce phénomène ne dépend point néceſſairement du poids du corps, comme on l'a voulu; car, quoique le plus communément les os qui ſe courbent ainſi ſoient plus mous qu'à l'ordinaire, cette circonſtance de molleſſe n'eſt cependant pas eſſentielle, & MAYON a vu que les os avoient quelquefois plus de dureté qu'ils n'en ont dans l'état naturel. (*Potius*

firmiora quam in aliis.) De plus, en attribuant cette courbure à des causes purement mécaniques, on ne conçoit pas comment après la guérison les os pourroient se redresser & reprendre leur force naturelle,

Le bas ventre est tendu & fort tuméfié, ce qui dépend, comme nous l'apprenons des dissections, de l'augmentation de volume de tous les viscères du bas vendre & de la distension de l'estomac & des intestins, dont le tissu extrêmement affoibli cède à l'action de l'air ou plutôt des substances gazeuses de différentes espèces qui sont contenues dans leur cavité. Quelques uns ont soupçonné, mais bien à tort, que cette maladie étoit contagieuse. WILLIS, VAN-SWIETEN, ont prétendu confirmer ce soupçon, d'après des observations anatomiques. BENEVOLI a trouvé quelque fois des lames blanches sur le poumon, d'une forme irrégulière, ce qui doit être attribué, comme nous le dirons dans la suite, à la distribution vicieuse & inégale des sucs nourriciers. LIND a trouvé des lames semblables à la suite d'une fièvre épidémique. Or, dit VAN-SWIETEN, cette fièvre épidémique étoit contagieuse; donc on peut inférer que le rachitis est contagieux; en sorte que VAN-SWIETEN donnoit pour caractère distinctif de la contagion, l'existence des lames blanches du poumon, prétention qu'il n'est question que d'exposer pour en faire sentir le précaire & le ridicule.

L'ouverture des cadavres a démontré que tous les viscères du bas ventre avoient plus de volume qu'ils n'en ont dans l'état sain & parfaitement naturel; & une circonstance bien remarquable, c'est que cette augmentation de volume a lieu, le plus ordinairement, sans que ces parties présentent aucune altération, ni dans leur consistance, ni dans leur couleur. L'anatomie a démontré que l'estomac & les intestins ont aussi un volume relatif très-considérable. (*Intestina*

nempè ampliora quam naturaliter eſſe ſolent, reſpectu habito ad ſtructuram, BENEVOLI.) Tout le ſyſtème des glandes eſt extrêmement développé, ainſi que le cerveau, ce qui prouve bien que toutes ces parties doivent être regardées comme appartenantes à un ſeul ſyſtème d'organes appliqués à une fonction unique, à la nutrition.

La bile a été trouvée fréquemment très-affoiblie dans ſes qualités, preſque ſans couleur & ſans amertume. Le ſang porte un caractère éminemment muqueux. La conſéquence la plus immédiate qui ſuit de ces faits, c'eſt qu'au moins dans le principe la nutrition ſe fait avec beaucoup d'avantage, & que le ſyſtème nutritif ſe trouve dans un état d'activité dominante. Or nous allons raſſembler bien des obſervations qui prouvent que la force digeſtive ou la force appliquée à nourrir, & la force motrice ou la force appliquée à mouvoir, ſe préſentent communément ſous un rapport inverſe abſolument, & c'eſt un principe que l'on peut établir comme une loi de la nature vivante.

La grande activité de la force digeſtive qui prépare le rachitis, décide donc dans le ſyſtème des forces toniques un affoibliſſement proportionné, & c'eſt cet affoibliſſement extrême qui me paroît établir la cauſe réelle des rachitis, comme nous allons le voir : mais nous pouvons déjà avancer que l'état de l'enfance ſuppoſant l'activité dominante de la force digeſtive, & l'affoibliſſement relatif de la force tonique, rapport qui, comme nous l'avons vu, eſt abſolument néceſſaire pour les opérations attachées à cet âge ; & d'un autre côté le rachitis n'étant que le produit d'un rapport analogue ; cette maladie, a bien des égards, pourroit être regardée comme le produit du tempérament de l'enfance pouſſé à l'excès, ou ſi vous voulez, comme l'effet de la conſtitution naturelle à l'enfance,

mais qui tranche d'une manière exceſſive & pernicieuce ; ſous ce point de vue on pourroit dire que le rachitis eſt à l'enfance ce que l'affection phlogiſtique eſt à la jeuneſſe : car nous verrons dans la ſuite que l'affection phlogiſtique n'eſt que le réſultat de la jeuneſſe, mais qui ſe renforce & prend une intenſité pernicieuſe. C'eſt en comparant ainſi les maladies avec les révolutions que le corps éprouve dans les différens âges, & qui ſont néceſſairement attachés à la vie, qu'il faut entendre ce que diſoit HIPPOCRATE, (*ſolus homo ab ipſo ortu morbus eſt*) que l'état de vie eſt une maladie continuelle.

Nous diſons que le défaut de ton, ou l'affoibliſſement général qui co-exiſte avec une activité exceſſive de la part du ſyſtème nutritif, eſt la cauſe réelle qui prépare le rachitis, & ce principe que nous donnons d'abord comme une ſimple ſuppoſition, ſera démontré autant qu'un principe peut & doit l'etre en médecine, quand nous nous ſerons convaincus qu'il s'applique facilement à l'explication de tous les phénomènes, & ſur-tout qu'il eſt confirmé par la méthode de traitement qui convient à cette maladie : &, je le répéte, je la conſidére ici dans ſon état de ſimplicité abſolue, comme excluſivement nerveuſe, & dépouillée de toutes les complications qui s'y joignent ſi familiérement & d'une manière preſque néceſſaire, ſur-tout quand elle ſe prolonge, comme l'a très-bien vu GLISSON. Nous avons remarqué comme la circonſtance la plus conſidérable de cette maladie, que ſes phénomènes ſenſibles ſe développent à l'epoque de l'oſſification, c'eſt-à-dire, au temps où la nature agit puiſſamment dans les os pour leur donner la conſiſtence néceſſaire à leur âge.

Nous avons eu occaſion de remarquer ailleurs que les différens ſyſtèmes dont le corps animal eſt formé ſe développent dans des temps différens, &

qui correſpondent conſtamment aux époques que la nature a marqué pour l'exercice des fonctions que ces organes doivent remplir.

L'animal, après avoir exercé ſes ſens dans un eſpace de temps ſuffiſant & avoir pris connoiſſance des objets au milieu deſquels il eſt placé, doit mettre à profit ſes connoiſſances; pour cela, il faut que les organes de mouvement, de loco-motion, prennent un certain degré de perfection; or les os compoſent une partie eſſentielle de ces organes, & c'eſt par leur roideur, leur dureté qu'ils contribuent à ce mouvement de la loco-motion; il faut donc que les os prennent plus de conſiſtance, lorſque l'animal eſt ſuffiſamment inſtruit des qualités par leſquelles les objets extérieurs l'intéreſſents, & qu'il doit ſe mettre en mouvement pour s'approcher de ceux qui lui conviennent & s'eloigner de ceux qui lui ſont contraires.

Le moment où l'animal doit entrer en jouiſſance de ſes moyens de loco-motion, & où, par conſéquent le tiſſu des os doit prendre plus de fermeté, eſt fixé par la nature, & c'eſt une loi primordiale qui, comme toutes les autres, nous ſera toujours inconnue dans ſon eſſence pour l'eſpèce humaine; ce moment tombe au ſeptième mois de la vie.

D'après les curieuſes obſervations de M. DE HALLER ſur la formation des os, le travail de l'oſſification, conſideré dans ſa durée totale, préſente deux périodes diſtincts qui ſe ſuccedent l'un à l'autre d'une manière conſtante. Le premier de ces périodes eſt affecté à un mouvement, à un effort expanſif; le ſecond eſt affecté à un mouvement de condenſation ou de reſſerrement. Il n'eſt pas douteux que la matière qui s'organiſe pour entrer dans la compoſition de l'os, ne ſouffre une altération ſpécifique, mais cette altération, qui dépend de la force digeſtive, n'intéreſſe le médecin, qu'autant que cette force eſt dépravée, & que

ces dépravations ſont ſuſceptibles de céder aux moyens qui ſont en ſon pouvoir. Dans le vice d'offification, tel que je l'examine ici, nous ne devons pas avoir égard à l'état de la matière oſſeuſe, ou au phénomène de la mixtion; auſſi M. CULLEN qui attribue le rachitis au défaut de la matière oſſeuſe, & qui regarde ce défaut comme dépendant d'un affoibliſſement général, quand il vient au traitement ne donne-t-il que des moyens propres à combattre le relâchement, & ne ſe propoſe-t-il aucune indication relative à la matière oſſeuſe, ce qui rend très-inutile la conſidération de cette matière.

Les phénomènes de l'oſſification ſont ſur-tout très-évidents par rapport aux dents, & ce ſont ceux qui nous intéreſſent le plus dans l'hiſtoire du rachitis.

Le rachitis, ou plutot le vice ſenſible qu'il introduit dans les os, paroît dans le temps où la nature s'occupe ſpécialement de l'oſſification; & comme l'oſſification ſe developpe d'abord dans les dents d'après cette loi qui aſſujettit la nature vivante à commencer ſes actes par les parties ſupérieures, & que les phénomènes y ſont plus évidents, plus faciles à ſaiſir, nous allons nous occuper un moment de la dentition.

La première pouſſe des dents commence généralement de 3 à 7 mois. La première dentition eſt complette au bout du 2 ou 3 ans. Les premières dents, au nombre de 20, 8 inciſives, 4 canines, 8 molaires, tombent & ſont remplacées par d'autres; les 8 inciſives par un nombre égal, de même que les canines; la première molaire par deux, de même que la ſeconde; ce qui fait 28 dents qui ſuccédent à 20. Cette chûte des premières dents & leur réparition s'acheve dans la durée des ſept premières années, quoique cette réparition puiſſe être plus tardive & n'avoir lieu qu'à neuf & même à onze ans.

Les dents inciſives ſortent les premières & très-communément d'abord à la machoire inférieure, puis les canines, enfin les molaires ſortent les dernières. Il y a deux temps très-remarquables dans le travail de la dentition. Le premier, qui a pour objet le travail & le développement des dents; le ſecond qui, quand la dent a pouſſé, a pour objet ſon éruption hors de la gencive. Les dangers de la dentition dépendent bien plus généralement du premier temps que du ſecond; & voila pourquoi il faut apporter du ménagement pour la ſection de la gencive, puiſque les accidents de la dentition peuvent ſe faire reſſentir dans un temps où la dent n'eſt pas encore aſſez développée pour ſortir, & que la cicatrice qui auroit le temps de ſe former pourroit oppoſer un grand obſtacle à ſon éruption.

HIPPOCRATE a obſervé qu'en général les accidents de la dentition étoient moindres en hiver qu'en toute autre ſaiſon; ce qui s'entendra aſſez facilement d'après tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent de l'état des forces dans l'enfance : *qui hieme dentiunt reliquis ſimilibus exiſtentibus mèlius liberantur.*

La dentition communément détermine un état de pléthore, & en général c'eſt par l'état de pléthore que la nature ſemble préparer tous les changemens qu'elle opére dans le corps. De plus, dans l'acte de l'évolution des dents, les mouvemens toniques ſont bien ſenſiblement dirigés vers la tête; car, indépendamment des mouvemens progreſſifs que les humeurs éprouvent dans le cœur & les gros vaiſſeaux, elles peuvent prendre dans le ſyſtème des petits vaiſſeaux & dans tout le ſyſtème paranchimateux du corps des mouvemens à direction fort variée; en ſorte que ces vaiſſeaux & le tiſſu paranchimateux, qui embraſſent tout le corps, & qui établiſſent une liaiſon directe & immédiate entre toutes les parties, offrent le ſujet dans lequel s'exercent les phénomènes des mouvemens des humeurs

qui intéreſſent vraiment le médecin, parce qu'il peut, ſur ces phénomènes, pour les changer ou les modifier; au lieu qu'il ne peut rien, ou preſque rien, ſur la direction du mouvement qui ſe fait dans les gros vaiſſeaux, & qui conſtitue la circulation telle qu'HARVÉE l'a démontrée. Or une loi générale de la nature vivante, c'eſt que les mouvemens toniques, & par conſéquent les humeurs qui obéiſſent à leur détermination, ſe portent vers les parties qui ſont dans un grand travail & qui ſe trouvent dans un état d'irritation, quelle que ſoit la cauſe qui l'a produite. La tendance des mouvemens toniques vers la tête, qui fait fluer les humeurs vers cette partie dans une plus grande quantité relative, eſt démontrée par la diminution de toutes les ſecrétions, qui, comme l'a obſervé RUSSEL, précéde & accompagne conſtamment la dentition, & qui devient une des cauſes évidentes de l'état de phéthore que nous avons admis: on doit donc ſuppoſer dans l'acte de la dentition, d'abord une pléthore générale qui, par l'effet de la diſpoſition des mouvemens toniques, établit dans la tête des congeſtions, ou une pléthore locale. A cette époque la nature détermine communément des flux de ventre. (*princeps remedium eſt alvum fluentem facere aut ſervare, & quod clyſmata purgantia præſtant. VEISZ pirith.*) M. VEISZ aſſure qu'il a preſque toujours vu la dentition heureuſe chez les enfants qui avoient le ventre libre, (*diarrhea ſpontanea maximum ſibi ipſi juvamen eſt; omnes facile dentitionem ſuperare vidi, quibus alvus moderate fluit.*) Les clyſtères, les purgatifs, ſont utiles ſous deux rapports; & comme diminuant la ſurabondance des humeurs, & comme tempérant, affoibliſſant, par voie de révulſion, l'effort qui ſe fait dans la tête & dont l'excès deviendroit pernicieux: on doit employer dans la même vue les lavemens, les demi bains, ou les bains de pieds.

Si ces moyens révulsifs ne suffisent pas, & que les congestions établies sur la tête déterminent des accidens graves, il est alors nécessaire de diminuer ces congestions par des moyens d'évacuation appliqués immédiatement sur quelque partie de la tête, comme les sangsues derrière les oreilles, ou sur les veines jugulaires.

Quand les gencives sont enflammées & fort douloureuses, il faut y faire des applications adoucissantes, émollientes, rélachantes; dans tout autre cas, il faut les resserrer par des pressions fréquemment répétés; c'est ce que fait la nature qui invite les enfants à porter à la bouche des corps durs & à les appliquer contre les gencives; c'est une très-bonne pratique de la part des nourrices que celle de prendre souvent les gencives des enfans avec les doigts, depuis l'âge de trois mois.

Ce n'est que quand on a emporté la cause matérielle de ces congestions, qu'on peut surement s'occuper de l'état des nerfs, & que l'on peut travailler à calmer l'irrégularité des mouvemens par les anti-spasmodiques & des narcotiques légers. On ne peut employer l'opium, qu'avec beaucoup de ménagement; parce que l'opium, d'après les observations du célébre YONG, tend puissamment à renforcer les congestions de la tête. HIPPOCRATE disoit que les enfans replets, qui dorment beaucoup dans l'acte de la dentition, sont très-exposés aux affections convulsives; c'est qu'en effet le sommeil est un etat d'effort de la part du cerveau, qui y fait fluer les humeurs en abondance.

Les alkalis volatils paroissent en général mériter la préférence: SYDENHAM donnoit l'esprit volatil de corne de cerf, à la dose de 2, 3, 4 goutes dans une cuillerée d'eau de cérise noire, répété de quatre en quatre heures.

Nous avons vu que, dans l'acte de la dentition, les mouvemens toniques ont une tendance bien marquée vers

vers la tête; mais lorſque la formation & la pouſſe des dents ſe font avec peine, ces mouvemens toniques reſtent long-temps fixés ſur la tête, parce que la nature ſupplée à la force par le temps, & qu'elle cherche à effectuer par une ſuite d'actes foibles, mais répétés, ce que dans ſon état de vigueur elle eut achevé par un ſeul & même acte.

C'eſt à cette fluxion établie ſur la tête d'une manière ſoutenue, que l'on doit attribuer le volume exceſſif que préſente la tête, & qui a lieu par rapport à chacune de ſes parties: par exemple, M. BUCHNER a remarqué que la langue eſt bien plus développée qu'elle ne doit l'être. C'eſt cette fluxion qui détermine auſſi la turgeſcence des veines jugulaires & des artères carotides. Ce phènoméne eſt très-digne de remarque, il a lieu dans toutes les fluxions locales. STDENHAM l'a bien obſervé par rapport aux fluxions goutteuſes qui diſtendent d'une manière bien évidente tous les vaiſſeaux de la partie qui en eſt le ſujet (*interim omnino maximopere notabilis eſt illa circumſtantia, quod nempe prima veluti præludia aut ad ſummum initia podagrici paroxiſmi vaſorum conſpicuam inflationem oculis offerant.* STHAL) on attribue communément à cette plus grande quantité d'humeurs qui eſt portée dans le cerveau, l'eſprit vif & précoce des enfans attaqués de rachitis. Cette conſéquence paroît peu fondée; car nous ne pouvons pas ſavoir quel eſt l'état du cerveau le plus propre à l'exercice des fonctions de l'eſprit. Il eſt d'obſervation qu'aſſez généralement les enfans rachitiques, ont plus d'eſprit que les autres; cependant BUCHNER en a vu pluſieurs qui avoient l'eſprit plus lent & qui même étoient extrêmement ſtupides.

L'effet néceſſaire de cette tendance de mouvemens toniques vers la tête qui ſe prolonge outre meſure, eſt de décider des congeſtions dans les différentes par-

ties du cerveau. Auſſi eſt-ce une pratique très-généralement utile dans le traitement du rachitis que celle de procurer des évacuations locales. GLISSON nous dit que de ſon temps, ceux qui étoient en poſſeſſion de traiter cette maladie, faiſoient conſtamment des ſcarifications aux oreilles, & que ces ſcarifications étoient ſenſiblement utiles. GLISSON étoit dans l'uſage d'appliquer les ſangſues derrière les oreilles, ou d'ouvrir un cautère entre la première & la ſeconde vertèbre du col, ou d'appliquer un véſicatoire.

Les mouvemens toniques portés ſur la tête dans l'acte de la dentition, & qui doivent reſter long-temps dans cet état, lorſque cet acte ſe fait lentement & d'une manière foible & comme incertaine, décident néceſſairement beaucoup de déſordre dans les ſecrétions, parce que les ſecrétions demandent pour le faire librement que les mouvemens ſe portent ſucceſſivement ſur les organes qui en ſont les inſtrumens. Dès-lors ce déſordre dans les ſecrétions doit préparer les humeurs à s'altérer diverſement; car les ſecrétions en dépouillant les humeurs des parties hétérogènes qui s'y développent aſſidûment, ſont un des grands moyens que la nature a employé pour conſerver les humeurs dans leur état naturel. Dans l'enfance c'eſt la dégénération muqueuſe que les humeurs affectent le plus familièrement. Cependant il ne faut pas croire que cette dégénération non-plus que toutes les autres, ſoit le produit néceſſaire d'un déſordre dans les ſecrétions; & on peut obſerver tous les jours que les ſecrétions ſont troublées pendant long-temps, ſans que les humeurs préſentent aucune altération ſenſible.

Mais un effet néceſſaire de cette fluxion ſoutenue des humeurs vers la tête, qui tient ainſi les mouvemens comme en échet & qui les empêche de ſe porter librement ſur les différentes parties du corps,

c'eſt de gêner & d'intervertir l'ordre naturel des fonctions ; or il n'eſt point de cauſe qui tende à introduire dans le ſyſtème des forces une énervation plus profonde que cette irrégularité des fonctions, parce que c'eſt à la ſucceſſion libre & ordonnée des fonctions d'un ſyſtème vivant, que la nature a attaché le ſoutien & la réparation des forces radicales de ce ſyſtème.

Ce que nous diſons ici du déſordre & de la confuſion avec laquelle ſe ſuccèdent ces fonctions, eſt parfaitement confirmé par l'irrégularité avec laquelle ſe diſtribuent les ſucs nourriciers dans le rachitis ; on trouve aſſez fréquemment des ſucs nourriciers épanchés dans différentes parties & ſur-tout dans le voiſinage des grands os. C'eſt ce qui a fait penſer à quelques auteurs, que le rachitis n'étoit que l'effet d'une nutrition inégale, ou plutôt d'une répartition peu convenable des ſucs nourriciers ; opinion inſuffiſante, puiſqu'il eſt queſtion de déterminer la cauſe de cette diſtribution inégale.

La dentition difficile qui dépend de l'affoibliſſement du ſyſtème des forces, tend donc puiſſamment à ajouter à cette foibleſſe, en retenant les mouvemens tendus & fixés ſur un ſeul organe, & en gênant ainſi l'ordre naturel de leur révolution. Dès-lors, c'eſt à cette époque que les ſymptômes du rachitis doivent ſe développer, & c'eſt auſſi ce qui eſt parfaitement confirmé par l'obſervation ; car nous avons vu que l'apparition du rachitis eſt conſtamment liée à l'acte de la formation des dents. C'eſt une des circonſtances les plus conſidérables du rachitis, & M. BUCHNER eſt un de ceux qui en a mieux ſenti l'importance

L'affoibliſſement général qui réſulte d'une dentition difficile, fait le plus communément reſſentir ſes effets ſur les os, parce qu'à raiſon du travail qui s'y exerce alors, c'eſt le ſyſtème d'organes qui eſt le plus ſuſceptible & le plus propre à s'affecter.

Cependant par la disposition propre de chaque sujet, il peut se faire que cet affoiblissement radical porte son impression sur d'autres parties, & qui donne des maladies qui sont de même nature que le rachitis, quoique par leurs symptômes elles en paroissent différer essentiellement. Une observation intéressante de BUCHNER, c'est qu'à la suite du rachitis, les enfans sont assez sujets à une espèce de pleurésie avec danger de suffocation, dans laquelle la saignée est très-nuisible, & qui céde promptement, ou à l'application d'un epithème âcre sur la poitrine, ou à l'usage du bon vin donné avec des bouillons. HIPPOCRATE a remarqué que les affections du cerveau se font ressentir fréquemment sur la poitrine. *Si porro ad cor defluxus perventum fuerit, palpitatio adpreheddit, & anhelationes, & pectora corrumpuntur : aliqui etiam incurvi fiunt.* (De morb. sacr.)

Il arrive plus souvent que le rachitis, ou plutôt l'affoiblissement dont il dépend étant dissipé d'une manière incomplète, décide dans la suite des maladies de la même nature que le rachitis, mais qui sont plus opiniâtres & plus graves, parce qu'elles tiennent à une cause plus profondément établie, qu'elles attaquent des organes plus nobles, & sur-tout parce que l'affoiblissement de ce système se complique avec diverses altérations humorales.

Parmi les maladies que le rachitis laisse souvent à sa suite, on doit compter sur-tout l'hidrocephale interne, maladie qui n'est bien connue que depuis peu, & dont on doit la première description exacte à M. WITH. Consultez à cet objet le traité des nerfs de M. TISSOT vol. 3. & une dissertation de M. LUDWIG, que M. BALDINGER a publié dans le cinquième tome de la collection des thèses pratiques : on doit aussi compter les écrouelles qui s'établissent presque généralement sur la constitution rachitique.

Nous avons conſidéré dans le rachitis d'abord un excès de ton de la part du ſyſtème nutritif, & ce fait eſt ſuffiſamment établi par le grand volume relatif que préſentent les différentes parties de ce ſyſtème, & qui eſt démontrable par l'obſervation anatomique. Nous avons conſidéré de plus dans le ſyſtème des forces toniques un affoibliſſement proportionel, & nous avons remarqué que cet affoibliſſement qui rend la dentition lente & difficile, prend une augmentation bruſque & ſoudaine à cette époque de la dentition, parce que la dentition difficile retient les mouvemens long-temps fixés ſur la tête, ce qui gêne l'exercice ſucceſſif des fonctions, & que d'après une loi de la nature ſur laquelle nous aurons occaſion de revenir ailleurs, c'eſt la ſucceſſion régulière & ordonnée des fonctions, qui eſt la cauſe la plus puiſſante du ſoutien & de la réparation des forces.

L'affoibliſſement de tout le ſyſtème eſt donc la cauſe principale à laquelle il faut avoir égard, & à proprement parler, c'eſt la cauſe qui indique les moyens curatifs dans l'eſpèce de rachitis ſimple nerveux dont je traite ici. Le traitement ne doit donc employer que les toniques & des fortifiants, & plus particulièrement des remèdes, qui appliqués ſur le corps, tendent à renforcer le tiſſu des parties & à faire prédominer la force de condenſation ſur la force expanſive qui ſe développe d'une manière exceſſive & pernicieuſe. Ces moyens peuvent commodément être conſidérés ſous deux rapports, ou comme appliqués ſur les organes gaſtriques, ou comme appliqués ſur l'organe de la peau; car l'organe de la peau & l'organe gaſtrique peuvent être pris pour les deux centres aboutiſſans principaux des forces toniques.

Mais avant de parler des moyens toniques, ce que je ne ferai qu'en peu de mots, nous devons remarquer que ces moyens doivent être placés ſur-tout dans le premier âge de la vie & avant que l'affoi-

bliſſement du ſyſtème ait éprouvé l'augmentation qui eſt liée à la dentition difficile & qui développe tout d'un coup les phénomènes ſenſibles du rachitis. Ces moyens conviennent bien mieux comme prophilactiques que comme curatifs, & ils auront bien plus d'effet pour prévenir le rachitis, que pour le guérir quand il eſt établi. Il faudroit donc employer conſtamment ces moyens toniques dans tous les jeunes enfans chez qui on a lieu de ſoupçonner une conſtitution rachitique, & nous avons expoſé ci-devant l'enſemble des circonſtances qui peuvent faire craindre raiſonnablement cette conſtitution.

Parmi les moyens appliqués ſur la peau qui animent le ton de cet organe, & qui produiſent une excitation qui par voie de ſympathie ſe répète ſur-tout le ſyſtème, on doit placer d'abord les bains froids, ſur-tout les bains par immerſion. M. CULLEN rapporte que depuis très-long-temps en Ecoſſe, c'eſt une pratique uſitée dans tous les rangs de la ſociété, de laver les enfans dès la naiſſance avec de l'eau froide dès qu'ils ont atteint l'âge d'un mois. C'eſt une coutume chez les perſonnes d'un rang plus relevé de les plonger entièrement chaque matin dans l'eau froide; il aſſure que par-tout où cette pratique eſt obſervée, il n'a jamais rencontré un ſeul exemple de rachitis. Ceci n'eſt point contraire à ce que nous diſions ci-devant d'après GALIEN, des dangers des bains froids dans le premier âge de la vie, parce que nous ſuppoſions alors avec GALIEN, des enfans bien conſtitués & chez leſquels il falloit conſerver une molleſſe abſolument naturelle & néceſſaire pour l'accroiſſement & l'exercice de la ſenſibilité, au-lieu qu'il eſt ici queſtion d'enfans chez leſquels la molleſſe eſt vraiment maladive par ſon excès: & d'après le peu de vigueur du tempérament affecté à la plupart des hommes de nos jours, il n'eſt pas douteux que l'u-

ſage des bains froids dès le premier âge de la vie, ne doive être plus généralement utile chez nous qu'il ne l'étoit autrefois.

Secondement, des moyens fortifians appliqués ſur la peau & qui ſont encore bien entendus, ce ſont des frictions qu'il faut faire avec des flanelles ſeches ou pénétrées de vapeurs aromatiques, comme des vapeurs d'encens, de benjoin, de ſuccin. on doit faire ces frictions ſur l'épine du dos, ſur les membres, ſur-tout ſur le bas-ventre. Les frictions du bas-ventre qui doivent être faites le matin à jeun, peuvent diſſiper la tuméfaction du ventre en rétabliſſant le ton de l'eſtomac & des inteſtins, & en les mettant ainſi en état de réſiſter à la force expanſive des ſubſtances gazeuſes qui y ſont toujours contenues.

Vous pouvez conſulter ſur l'uſage de ces frictions appliquées ſur le bas-ventre, une diſſertation de M. QUELMAZ, & ce qu'en dit VAN-SWIETEN dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Il faut avoir ſoin de ne pratiquer ces frictions ſur le bas-ventre que lorſque la première digeſtion eſt achevée. (VAN-SWIETEN. aph. 55.) Mais ces frictions pratiquées ſoit ſur l'epine du dos, ſoit ſur les membres, doivent être douces & légères, ſelon le précepte de CELSE, & ſeulement pouſſées au point d'animer légérement l'organe de la peau & de la rougir ſenſiblement; car la molleſſe aſſez ordinaire des os ne permet pas l'uſage des frictions fortes & rudes; & de plus il ſeroit à craindre qu'une excitation trop violente ne ramenât l'atonie qu'on vouloit combattre.

Des moyens qui animent puiſſamment l'organe de la peau & qui par conſéquent peuvent être employés avec beaucoup davantage dans le traitement du rachitis, ce ſont les différens épiſpaſtiques, les véſicatoires, les cautères. GLISSON ouvroit ordinairement un cautère entre la ſeconde & la troiſième vertebre du col.

pluſieurs médecins ont vu de bons effets de l'application des véſicatoires répétée. L'emploi de ces moyens eſt donné par la nature même, qui ſelon l'obſervation de GLISSON, guérit quelquefois cette maladie par des excrétions ſéreuſes qu'elle établit dans différentes parties de la peau. Cet auteur a vu même que de ſimples démangeaiſons ſpontanées, avoient notablement ſoulagé les accidents du rachitis. Ces moyens cependant ne conviennent que lorſque la maladie eſt avancée, & ſur-tout quand elle eſt compliquée d'une diathèſe pituiteuſe; dans les autres, il faut s'en tenir aux moyens d'excitation plus doux, que nous avons propoſé ci-devant.

Mais une des précautions les plus indiſpenſables, c'eſt d'eviter l'humidité & le froid. BUCHNER qui a vu qu'à Strasbourg, dont l'air eſt habituellement froid & humide, il y a beaucoup de rachitiques, remarque que l'eſpèce de criſe que la puberté produit dans cette maladie, ne devient pleine & complète que dans ceux qui changent de pays & qui vont reſpirer un air plus ſec; les autres conſervent toujours une conſtitution molle & lâche, & ils reſtent ſujets à une difficulté de reſpirer qui ne ſe diſſipe que difficilement & au bout de quelques années après la puberté. M. BUCHNER remarque à cette occaſion que le travail de la puberté, quand il eſt aidé du changement d'air, fait diſparoître complétement la diſpoſition rachitique, & ſubſtitue à l'état du corps lâche & phlegmatique, un état tout contraire.

Les remèdes internes qu'on a employés avec ſuccès contre le rachitis nerveux, ſont les remèdes aſtringens qui augmentent le ton de l'eſtomac & de toutes les parties, d'après l'influence que cet organe exerce ſur le corps. Nous avons dit que l'eſtomac pouvoit être conſidéré comme le centre du ſens vital interieur. Ce principe eſt le réſultat d'un grand nombre de faits

que nous expoſerons dans la ſuite de cet ouvrage. Je me contenterai de rappeler ici, que M. CULLEN a vu une fièvre intermittente guérie par une doſe de kina, qui au bout de deux jours fut rejetée dans le même état ſans avoir rien perdu de ſon poids. Pluſieurs médecins ont vu que l'opium avoit été rejeté ſans altération après avoir produit ſon effet calmant & narcotique. Je ne parlerai ici que de quelques-uns des aſtringens qu'on a employés le plus communément. LEVRET paroît être le premier qui ait employé la garance avec ſuccès. Il a été ſuivi par pluſieurs médecins qui en ont également obtenu de bons effets. Il faiſoit bouillir pendant une heure à un feu doux, une demi once de racine de garance dans deux pintes d'eau commune, il y ajoutoit deux gros de ſel végétal, faiſoit prendre dix onces de cette décoction chaque jour, pendant pluſieurs jours conſécutifs.

Cette ſubſtance vraiment aſtringente doit être d'autant plus appropriée, que les expériences nombreuſes qu'on en a fait prouvent qu'elle a une action comme ſpécifique ſur les os, & qu'elle altère leur couleur ſans produire aucun changement analogue dans aucune autre partie ſolide.

M. ŒTINGER recommande de la donner avec ménagement & à petite doſe, de peur qu'à raiſon de la ſenſibilité de l'enfant, ſon effet aſtringent ne ſoit reſſenti trop fortement, ſur-tout ſur les parties internes. Pour prévenir cet inconvénient, il faut unir à ſon uſage celui des excitans externes dont nous avons parlé, & qui appliqués ſur tous les points de l'organe de la peau, doivent tendre puiſſamment à diſtribuer d'une manière égale ſon impreſſion tonique & aſtringente. ROSNER a recommandé l'uſage de ce remède chez les femmes enceintes dont la conſtitution donne lieu de craindre que leurs enfans ne ſoient attaqués de rachitis. Le kina paroît être employé

efficacement; mais, comme le remarque très-bien M. CULLEN, il eſt difficile de le faire prendre aux enfans à doſe aſſez forte pour qu'on puiſſe compter ſur ſes effets. BOILE a beaucoup vanté l'*ens veneris* qui eſt une compoſition analogue à celle des fleurs martiales de fleur ammoniac. ZEVIANI traitant le rachitis, faiſoit prendre chaque jour pendant 15 jours, 3. 4. 5. gros de fleurs martiales de ſel ammoniac, en purgeant tous les quatre jours avec une doſe ſuffiſante de rhubarbe, en ſuſpendant quinze autres jours, & répétant ainſi juſqu'à trois fois.

VAN-SWIETEN fait un grand cas de la teinture dorée de vitriol de mars, qu'il faiſoit prendre le matin à jeun, à la doſe de quelques gouttes dans un petit verre de vin d'Eſpagne. Cette teinture eſt une compoſition de vitriol de mars combiné avec l'eſprit de ſel marin dulcifié. Les émétiques ſouvent répétés à doſe incomplète, & ſeulement propre à ſoulever l'eſtomac, ſans procurer d'évacuation, ont été ſouvent employés avec ſuccès, & en effet, les émétiques ainſi adminiſtrés deviennent de trés puiſſants excitans des forces toniques.

M. de HAEN a beaucoup vanté les abſorbans, il les donnoit à la doſe d'un ſcrupule deux ou trois fois par jour. Ce n'eſt pas qu'on doive réduire leur effet à celui de chatrer en neutraliſant les acides qu'on ſuppoſe développés & que ZEVIANI & d'autres regardent comme la cauſe réelle du rachitis. Il eſt vrai que ces acides exiſtent quelquefois, & en général la dégénération pituiteuſe à laquelle les enfans ſont expoſés eſt éminemment aceſcente, mais les acides ne produiſent point du tout d'une manière néceſſaire les accidents que les os éprouvent quelquefois. Les abſorbans ne ſont donc point utiles comme correctifs des acides, mais bien par l'aſtriction qu'ils portent ſur l'eſtomac & les premières voies & qui ſe répète ſur

tout le ſyſtème. Ce ſont vraiment des fortifians & des toniques.

Les purgatifs ne conviennent pas dans le rachitis ſimple : cependant comme ce rachitis ſe complique aſſez familièrement avec une affection pituiteuſe gaſtrique, il devient quelquefois utile de purger, mais il faut toujours le faire avec beaucoup de ménagement, comme le recommandoit SYDENHAM, & choiſir des purgatifs qui laiſſent ſur les premières voies une impreſſion aſtringente. La rhubarbe mérite la préférence. SYDENHAM pour purger les enfans, étoit dans l'uſage de leur donner pour boiſſon ordinaire une infuſion de rhubarbe. On ne doit pas interdire l'uſage du lait aux enfans, comme l'a voulu ZEVIANI; car, comme le remarque CULLEN, il eſt très-difficile de nourrir les enfans ſans lait. Cependant ſi le lait de la mère eſt trop aqueux, il faut en ſubſtituer un autre plus nourriſſant. M. CULLEN préfere ordinairement celui de vache; cependant il eſt utile de joindre au lait des alimens plus toniques, plus fortifians; ainſi on peut employer les farineux bien fermentés, ſur-tout les biſcuits & très-éminemment les biſcuits de froment que l'on prépare avec quelques aromates, comme le ſaffran, la cardamome, la canelle, la noix muſcade, & on peut les tempérer de temps en temps avec un mélange d'eau & de vin de bonne qualité. En général les moyens diététiques, comme les médicamens, doivent avoir pour objet de fortifier la conſtitution.

J'ai traité de l'atonie, & j'ai pris pour exemple le rachitis; je devrois parler du ſpaſme & de l'état mixte, qui ſuppoſe à la fois le ſpaſme & l'atonie; pour exemple de ſpaſme, je prendrai une eſpèce d'hippocondrie purement nerveuſe. Je devrois naturellement m'occuper de ces objets maintenant, mais je les placerai dans quelque autre partie de cet ouvrage;

cet ordre n'eſt pas auſſi méthodique, cependant je ferai enſorte que la clarté du diſcours n'en ſouffre pas. Je paſſe donc aux fièvres par matière, je remettrai à une autre leçon le traitement de l'hippocondrie purement nerveuſe & de l'hémorragie.

Altération dans les humeurs.

Juſqu'à préſent je n'ai fait entrer dans la deſcription de la fièvre que ceux de ſes phénomènes qui dépendent de la force tonique ou nerveuſe, & nous avons vu que ſous ce point de vue la fièvre préſente deux périodes bien diſtincts, bien marqués, par la dominance ſucceſſive du principe de froid ou de condenſation, & le principe expanſif ou de chaleur, & l'action de cette force expanſive ne doit pas être évaluée abſolument par le dégré de chaleur phyſique qu'elle produit, puiſque nous ſommes convenus que la quantité de chaleur phyſique eſt à-peu-près la même & dans le période de friſſon & dans le période ſubſéquent; mais cette force doit être évaluée par la tendance dirigée du centre vers chacun des points de ſa circonférence.

Nous pouvons remarquer ici que les phénomènes de fluidité dans les parties vivantes ne tiennent pas préciſément au dégré de chaleur phyſique; ainſi HUNTER a vu que la ſève conſervoit ſa fluidité dans les arbres où elle devoit ſupporter un degré de froid très-ſupérieur à ceux de la congélation. Il a obſervé que la ſève ſe congéloit au 31 degré du thermometre de FARENHEIT, quoiqu'elle reſtât fluide dans l'arbre dont la température n'étoit qu'au dix-ſeptième.

On pourroit, pour faciliter la méthode, & d'après des vues ſemblables de GALIEN, regarder la collection des phénomènes que nous avons rapprochés,

comme conſtituant la fièvre en général, & regarder comme autant d'eſpèces différentes toutes les modifications que préſente cette fièvre générale ſelon qu'elle exiſte avec telle ou telle altération humorale ou nerveuſe, des humeurs ou des organes. Or ce ſont les altérations reſſenties & profondément établies ſoit dans la maſſe des humeurs qui coulent librement dans les vaiſſeaux, ſoit dans la ſubſtance muqueuſe qui compoſe la partie la plus groſſière des organes, ſoit dans les fibres primitives des organes; ce ſont ces altérations qui forment comme autant de maladies différentes, lorſqu'elles ſe compliquent avec la fièvre & la modifient diverſement. Ce ſont ces altérations dont nous devons maintenant nous occuper; & dans cette nouvelle conſidération, il faudroit bien diſtinguer la fièvre telle que nous l'avons décrite juſqu'à préſent, c'eſt-à-dire, la fièvre enviſagée excluſivement dans les phénomènes nerveux, d'avec l'altération maladive contre laquelle la fièvre eſt appliquée. En cela nous ne nous écarterons pas de la manière de voir des anciens qui dans les fièvres putrides, c'eſt à-dire, dans les fièvres avec altération dans les humeurs, diſtinguoient la fièvre de cette altération; quoique les anciens euſſent tort d'attribuer la fièvre à l'action néceſſaire de cette altération. Or ces altérations dont nous devons maintenant nous occuper ne peuvent pas être déduites avec avantage des phénomènes que nous avons expoſés ci-devant. Nous ne pouvons pas dire, par exemple, comme on le fait aſſez communément, que la chaleur de la fièvre tende néceſſairement à introduire dans les humeurs un caractère d'épaiſſiſſement, en les dépouillant, par voie d'évaporation, des parties les plus mobiles & les plus legères: & nous voyons d'abord que les principes de cette eſpèce ſont ſi vagues, ſi verſatils, & que les conſéquences qui en réſultent ſont ſi arbi-

traires que tandis que les uns attendent l'épaiſſiſſement de la chaleur fébrile, d'autres au contraire attribuent preſque tous les accidens de la fièvre à la raréfaction qu'ils ſuppoſent introduite dans les humeurs par l'impreſſion de la chaleur. On ſait que l'air eſt le plus puiſſant agent dont ſe ſert la nature pour volatiliſer les corps comme l'a très-bien dit VAN-HELMONT; on ſait auſſi que la chaleur & ſur-tout la chaleur de combuſtion, comme eſt la chaleur animale, eſt le moyen qui va le plus puiſſamment à fixer & à combiner l'air; dès-lors loin que la chaleur fébrile puiſſe épaiſſir les humeurs par la volatiliſation de leurs parties les plus mobiles, cette plus grande chaleur doit au contraire contribuer avec beaucoup plus d'efficacité à les rendre plus coulantes, plus fluides & plus volatiles, en faiſant paſſer dans les humeurs & combinant avec elles une plus grande quantité d'air; auſſi eſt-il généralement reconnu que la diſſolution des humeurs, comme on parle, ſuit communément le progrès de la fièvre. Nous verrons dans la ſuite que dans la diſpoſition décidément phlogiſtique ou inflammatoire, la force plaſtique du ſang, ou ſa concreſcibilité eſt notablement augmentée, & nous verrons que c'eſt à l'augmentation de cette concreſcibilité que l'on doit attribuer la croute blanche & epaiſſe dont le ſang ſe couvre, aſſez conſtamment dans les affections de cette eſpèce. Or on pourroit dire avec beaucoup d'apparence de vérité que la grande chaleur qui accompagne ces diſpoſitions phlogiſtiques, a pour objet de diminuer la concreſcibilité du ſang, de rompre l'excès de ſa force plaſtique, & de le ramener à ſa fluidité première, en le chargeant d'une plus grande quantité d'air. Mais quoi qu'il en ſoit de cette idée ſur laquelle nous reviendrons, nous apperçevons déjà combien la conſidération de l'air & de ces qualités eſt un objet important dans le traitement des fièvres. Les expériences

des modernes ont parfaitement bien démontré l'indiſpenſable néceſſité de l'air pur & renouvelé pour le ſoutien de la vie & la conſervation des forces. Et c'eſt un point ſur lequel on a fortement inſiſté dans d'excellents ouvrages de pratique. (M. de HAEN, quoique aſſurément il ſoit trop ſouvent revenu ſur cet objet.) Mais ce n'eſt pas là une découverte nouvelle, & il étoit impoſſible d'attribuer à l'air plus d'importance que ne lui en attribuoient les anciens, qui le regardoient comme faiſant partie des eſprits, c'eſt-à-dire, de la vie même.

Quoique le ſang ne s'épaiſſiſſe pas, du moins ne s'épaiſſiſſe pas d'une manière néceſſaire par l'action de la chaleur fébrile, & que tout ce qu'a dit BOERHAAVE, là-deſſus dans ſes aphoriſmes, & ſur-tout dans le 659me, ne mérite aucune attention, il ne faut pas croire cependant avec quelques médecins modernes, juſtement célèbres, que les humeurs vivantes ne ſoient pas ſuſceptibles d'épaiſſiſſement; les faits de pratique au contraire démontrent que les humeurs qui appartiennent au corps vivant peuvent offrir des degrés de conſiſtence extrémement variés. STHAL dans ſon *theoriæ medica* parle d'une fille de 30 ans qui éprouvoit chaque jour des attaques d'épilepſie. On lui piqua les veine à pluſieurs repriſes, ſans qu'il ſortit une goutte de ſang; enfin le chirurgien fit une ouverture conſidérable dans le ſens de la longueur du vaiſſeau, & il tira avec des pincettes un cylindre de ſang extrêmement figé & coagulé. Cette obſervation eſt curieuſe, & nous devons en conclure que le ſang eſt habituellement pénétré d'une force tonique analogue à celle qui s'exerce dans les parties ſolides. Les obſervations curieuſes de HUNTER ont prouvé que le ſang eſt pénétré d'une force par laquelle il tend puiſſamment à s'organiſer & à former des produits diſpoſés de la même manière que les vaiſſeaux (*in vaſa coagulatum ſe fingere.*) Cette force

dès humeurs a été ſur-tout bien démontrée par les obſervations de M. ROSA, qui a reçu dans les inteſtins d'un poulet, du ſang artériel d'un animal vivant, & qui a vu que les inteſtins battoient quelque temps comme les artères avec leſquelles ils n'avoient pas de communication. M. ROSA s'eſt convaincu que dans ſon état naturel, le ſang des artères eſt dans un état d'expanſion conſidérable, enſorte que le volume qu'il occupe dans les artères pendant la vie, eſt à celui qu'il y occupe quand la vie eſt éteinte, comme 10 eſt à 1. (il y a bien des circonſtances de maladies dans leſquelles il faut avoir égard à cet état d'orgaſme, de turgeſcence, d'expanſion exceſſive des humeurs), enſorte que les humeurs ſont auſſi ſuſceptibles d'un véritable mouvement convulſif; mais cette force motrice des humeurs qui eſt ſeulement relative à leur état d'agrégation, & qui tend à rapprocher les uns des autres leurs molécules conſtitutives, eſt fort différente de la force qui réſide dans chacune de ces molécules & qui fixe & arrête leurs qualités. Les faits qui démontrent cet épaiſſiſſement de ſang ſe répètent aſſez ſouvent pour avoir fait penſer à un médecin italien, nommé CAPILUPPI que le ſang n'étoit pas fluide, mais qu'il formoit naturellement un tiſſu fibreux & ſolide qui faiſoit partie des vaiſſeaux, comme on peut le voir dans la lettre de ce médecin à MALPIGHI.

Mais cet épaiſſiſſement qui peut donc exiſter dans les humeurs animales ne mérite qu'aſſez peu de conſidération, & il nous eſt impoſſible de déterminer juſqu'à quel point cet épaiſſiſſement peut exiſter avec un état de ſanté pleine & entière; il eſt certain au moins que par rapport aux fièvres, cette qualité du ſang eſt peu importante. Et M. de HAEN a obſervé avec raiſon combien la diſtribution ordinaire des fièvres en bénignes & malignes déduites de l'état d'épaiſſiſſement ou de diſſolution de ſang, eſt mal fondée

fondée, & combien elle cadre mal avec les faits pratiques, quoiqu'il en ait tiré des conſéquences funeſtes. Sur cette diviſion des fièvres en bénignes & malignes, SCHROEDER dit, *& niſi tandem accuratiores longè & practicis viribus maxime accommodatæ febrium diviſiones, illam in benignas & malignas plane ſupervacuam redderent.* Conſultez MORGAGNI qui parle d'une conſtitution épidémique maligne qui, quoique toujours la même, préſente le ſang, tantôt en diſſolution & tantôt dans un état de forte coagulation. Elle s'accompagnoit également des pétéchies, & la ſaignée étoit généralement pernicieuſe. Il parle de l'opinion d'un médecin célèbre qui attribuoit la foibleſſe des malades à la qualité du ſang.

Nous avons dit que le corps animal eſt pénétré d'une faculté qui ſe développe pleinement ſur la matière, qui la travaille, qui l'altère, qui l'élabore, & qui finit par l'aſſimiler plus ou moins complétement à la ſubſtance même du corps. Les premiers actes de cette faculté s'exercent dans les organes digeſtifs, l'eſtomac, les inteſtins & les parties voiſines, & les ſeconds actes s'appliquent ſur les ſubſtances alimentaires. L'exercice de cette faculté ſe continue & ſe ſoutient dans le ſyſtème vaſculaire & arrête dans le ſang les qualités qui lui ſont propres. Enfin ſes derniers actes ſe produiſent dans la ſubſtance même des organes; car nous avons lieu de croire que d'après l'impreſſion profonde que la racine de garance porte ſur les os, le corps ſe décompoſe inceſſamment & qu'il ſe décompoſe dans toutes les parties, & cette décompoſition complète du corps eſt un des faits les plus importans de l'économie animale. Car ſi la machine animale ſe détruit ſans ceſſe, ſi toutes les parties qui la compoſent ſe trouvent dans un mouvement de flux perpétuel, ſi le corps animal conſidéré dans deux époques différentes

de ſa durée, ne contient pas dans la ſeconde une ſeule des molécules qu'il contenoit dans le premier, nous appercevons bien évidemment le peu de cas que nous devons faire des hypothèſes modernes qui attribuent tout à la néceſſité de la matière ; car la matière nous échappe par un mouvement que rien ne peut rallentir ; elle préſente un ſujet eſſentiellement mobile & changeant, & le *moi* de l'animal ſubſiſte, & l'enſemble de ſes qualités ſe ſoutient d'une manière fixe, permanente pendant un eſpace de temps aſſez long.

Cette faculté dont nous avons parlé ſi ſouvent, & qui échappe complétement à toutes nos façons de concevoir & qui décide de toutes les qualités de la matière dont le corps animal eſt formé, n'eſt pas plus intolérable, pas plus impoſſible que la faculté motrice ou tonique dont nous avons dit que l'affoibliſſement radical devenoit la cauſe de toutes les affections nerveuſes par atonie. Or ce ſont les produits ou les effets ſenſibles de cette léſion, de cette altération, de cette conſtitution maladive dont il eſt queſtion ici. On ſait d'abord que cette faculté eſt atteinte dans chaque animal d'une foibleſſe relative qui ne lui permet de s'exercer avec avantage que ſur un certain nombre de ſubſtances. C'eſt ſur cette foibleſſe qu'eſt fondée l'action des poiſons, & comme l'obſervation démontre que les poiſons ſont beaucoup plus multipliés pour l'homme, que pour toute autre eſpèce d'animal, car comme dit pline, *quin & venena noſtri miſertam inſtituiſſe credi poteſt.*) ; comme ſi la nature touchée des maux que l'homme devoit ſe faire à lui même avoit voulu multiplier pour lui les moyens qui briſent ſans effort les chaines de la vie & le mènent ſans douleur dans le calme des tombeaux. Il s'enſuit que dans l'eſpèce humaine cette faculté digeſtive eſt plus foible que dans aucune autre eſpèce. La foibleſſe de cette faculté

n'eſt pas démontrée ſeulement en ce qu'elle ne peut s'exercer avec avantage que ſur un certain nombre de ſubſtances aſſez limitées, mais ſur-tout en ce que les ſubſtances qu'elle pénètre, qu'elle anime & qu'elle vivifie, tendent ſans ceſſe à ſe dérober & à ſe ſouſtraire à ſon action. Ainſi quoique le ſang ſoit parfaitement *un*, comme l'a très-bien dit *Van-Helmont*, quoique ſes différentes parties ſoient liées & unies entr'elles de manière à former un tout uniforme & parfaitement homogêne, cependant le ſang tend ſans ceſſe à développer des parties étrangères, hétérogènes & qui ne peuvent entrer dans ſa mixtion vitale, ces parties hétérogènes dans l'état de ſanté n'altérant pas ſa compoſition, parce que l'action des organes ſécrétoires les chaſſe hors du corps à meſure qu'elles ſe forment.

Ainſi il ſe forme habituellement dans le ſang des ſucs bilieux, mais cette tendance habituelle des humeurs à la dégénération bilieuſe, n'a point d'effet, parce que ces ſucs ſont évacués par la véſicule du fiel & par la ſubſtance du foie à meſure qu'ils ſe produiſent. Le ſang tend auſſi & par une néceſſité égale à développer des ſucs muqueux pituiteux, comme diſoient les anciens, mais cette dégénération muqueuſe eſt enrayée également & prévenue, parce que les produits ſenſibles ou les parties hétérogénes, muqueuſes ou pituiteuſes ſont éliminées à meſure qu'elles ſe forment, & par l'eſtomac & par les inteſtins; & nous devons obſerver ici la ſageſſe de la nature dans l'organe qu'elle a choiſi pour la ſécrétion ou l'excrétion des ſucs muqueux ou pituiteux; car ces ſucs muqueux ou pituiteux, en même tems qu'ils s'évacuent, rempliſſent encore des uſages très-importans, puiſqu'ils garantiſſent les inteſtins qui ſont très-ſenſibles, de l'impreſſion des corps qui y paſſent, & ſur-tout de celle de la bile qui eſt d'une âcreté vive & douloureuſement pénétrante. Il paroit que la dégénération atrabilaire participe du génie bilieux & du pituiteux. Quelquefois

HIPPOCRATE regardoit cette dégénération comme appartenante ou à la bile ou au ſang, & à cette occaſion P. MARTIAN reproche à AVICENNES d'avoir regardé l'atrabile comme le produit de la pituite, l'humeur qu'HIPPOCRATE avoit exclu du nombre de celles qui pouvoient dégénérer en atrabile.

Lorſque les produits hétérogènes ne réſultent abſolument que des fermentations vitales ordinaires, le mécaniſme des ſecrétions en ſe ſoutenant d'une manière convenable, emporte les produits à meſure qu'ils ſe forment, & ce mécaniſme ſuffit dès-lors pour conſerver ces humeurs dans leur état de pureté, & pour prévenir leur dégénération différente.

Mais il eſt des états contre nature dans leſquels ces dégénérations des humeurs ſont tant de progrès, & marchent ſi rapidement que l'action des organes ſecrétoires ne ſuffit plus pour s'oppoſer à leur effet deſtructeur.

Les diſpoſitions maladives, qui ne ſont que fortifier la tendance naturelle des humeurs à la dégénération bilieuſe ou pituiteuſe, ſont celles qu'il nous importe le plus de connoître & dont nous tacherons de ſuivre les effets avec plus de ſoin, ſelon qu'elles s'exercent ou dans la maſſe entière des humeurs, ou plus ſpécialement dans telle ou telle partie déterminée.

Nous pouvons déjà remarquer que de ces deux dégénérations, la bilieuſe & la pituiteuſe, la catarrale ou la pituiteuſe, à laquelle répondent les fièvres quotidiennes, eſt beaucoup plus fréquente aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois; & qu'au contraire la dégénération bilieuſe à laquelle répondent les fièvres tierces ou analogues, étoit beaucoup plus fréquente chez les anciens. C'eſt un changement bien ſenſible qui s'eſt opéré dans les maladies, & dont l'époque paroît remonter au ſeizième ſiècle. Et comme c'eſt auſſi dans ce temps que le mal vénérien prenoit une force nouvelle, & qui tenoit évidemment, & de l'aveu de la plupart des

médecins, à une affection muqueuſe ou catarrale, il ſemble dès-lors que le mal vénérien ait marqué de ſon empreinte dominante le ſyſtème général des maladies.

Les dégénérations des humeurs qui ſont les cauſes les plus ordinaires contre leſquelles les mouvements fébriles ſont appliqués, dépendent très-communément de l'impreſſion de l'air; & quoique la dégénération bilieuſe réponde aſſez conſtamment à une conſtitution chaude & humide, & la dégénération catarrale à une conſtitution froide & humide, il paroît cependant que l'air ne produit pas ces effets à raiſon de ſes qualités ſenſibles, & ceci eſt bien prouvé par les obſervations de *SYDENHAM* qui a vu des maladies fort différentes dans des conſtitutions de l'air abſolument ſemblables, qui a vu au contraire des maladies abſolument ſemblables regner épidémiquement ſous des conſtitutions différentes & même oppoſées; & ces obſervations de *SYDENHAM* n'ont fait que confirmer celles d'*HIPPOCRATE*. Car comme l'obſerve *FREIND*, les maladies décrites dans ſa première & troiſième conſtitution étoient abſolument les mêmes & demandoient le même traitement, quoique l'état ſenſible de l'atmoſphère fut bien différent.

Les dégénérations des humeurs ſont encore très-généralement déterminées par des impreſſions reſſenties ſur l'eſtomac, & c'eſt d'après cela que nous avons dit que l'eſtomac, & ſur-tout ſon orifice ſupérieur, pouvoit être regardé comme le *Senſorium commune* du ſens vital intérieur. (La force digeſtive réſide dans le bas-ventre comme dans ſon foyer principal, auſſi c'étoit dans l'habitude du bas-ventre qu'*HIPPOCRATE* cherchoit les ſignes propres à caractériſer l'état où ſe trouvoit cette force.) Ainſi il eſt bien remarquable que des fièvres qui s'accompagnent d'évacuations, d'humeurs bilieuſes & qui ſont parfaitement terminées, il eſt remarquable que ces fièvres ramenées par des cauſes qui ne portent leur impreſſion que ſur l'eſtomac, par exemple, par un froid vif appliqué

ſur la région épigaſtrique, décident dès le début des évacuations de même nature & auſſi abondantes que la fièvre qui avoit précédé.

MORGAGNI rapporte dans ſon bel ouvrage de *Sedibus & Cauſis*, &c. une obſervation faite ſur lui-même & qui mérite d'être connue. Il dit qu'étant en route fort preſſé, il prit un bouillon dans une auberge, & le prit ſans beaucoup d'attention. Le lendemain il éprouva des flux de ventre ſéreux ſi conſidérables, que dans l'eſpace de douze heures il rendit plus de 16 livres de ſéroſité. Heureuſement il rejeta par le vomiſſement un petit corps verdatre qui reſſembloit à une feuille d'herbe cuite, & cet accident ceſſa ſur le champ, de manière que cette herbe vénéneuſe que *MORGAGNI* ne put plus reconnoître, avoit porté ſur l'eſtomac une impreſſion ſi délétère, qu'elle alloit à fondre toute la maſſe des humeurs & à la réduire en ſéroſité. Cette impreſſion délétère étoit ſi profonde, & elle avoit opéré chez lui un tel changement, qu'il dit que le lendemain il étoit abſolument méconnoiſſable. *BOERHAAVE* & *VAN-SWIETEN* obſervent que la *Scammonée* altère manifeſtement les humeurs & qu'elle tend à les fondre en ſéroſité très-putride.

COCTIONS.

Jours Critiques.

Nous avons dit que le corps animal eſt pénétré d'une faculté qui agit pleinement ſur la matière contenue dans ſa ſphere d'action, & qui décide ſes qualités. Nous l'avons appelée *Faculté digeſtive*. En cela nous ſuivons la nomenclature des anciens. Nous aurions pu l'appeler *bilis alterativum* avec *VAN-HELMONT*, ou *moule intérieur* avec M. de *BUFFON*, car peu nous importent les noms, pourvu que nous ſoyons d'accord ſur les choſes, comme le répétoit ſi ſouvent *GALIEN*

avec tant de raiſon. Cette faculté eſt ſuſceptible de léſion, & nous avons dit que ce ſont les produits ou les effets ſenſibles de cette léſion qui conſtituent les cauſes matérielles de la plus grande partie des maladies, de toutes celles au moins qui ne ſont pas excluſivement nerveuſes ou ſpaſmodiques; & les léſions les plus ordinaires, celles que l'on doit étudier avec le plus de ſoin, ſont les dégénérations phlogiſtiques, les dégénérations bilieuſes, & les pituiteuſes; car la dégénération atrabilaire peut à bien des égards être regardée comme un état mixte qui participe à la fois de l'altération pituiteuſe & de l'altération bilieuſe. Dans quelques endroits cependant, *HIPPOCRATE* regardoit l'atrabile, comme pouvant être le produit de la dégénération bilieuſe, & de la dégénération ſanguine, chacune priſe ſéparément, de la même manière à peu-près que nous conſidérons la putridité, comme un état qui peut appartenir à toutes les diathèſes & qui peut être déterminée par chacune d'elles.

Or ces fièvres qui ſont appliquées contre les cauſes de maladie, préſentent des phénomènes d'un ordre bien différent; les uns ſont abſolument relatifs à la force tonique, & nous avons préſenté dans un aſſez grand détail l'expoſition de ces phénomènes; les autres agiſſent immédiatement ſur les cauſes matérielles de la maladie, & tendent à la travailler, à l'élaborer, à la mettre en état d'obéir librement à l'action des organes ſecrétoires; & quoique ces deux eſpèces de phénomènes nerveux & d'altération, ſoient conſtamment liés entr'eux, quoiqu'ils marchent de concert & qu'ils tendent également à mettre une maladie en voie de terminaiſon, cependant il nous eſt impoſſible d'appercevoir la raiſon de cet accord & de calculer avec préciſion leur degré reſpectif d'influence. L'on ſait que lors de la digeſtion, les forces toniques s'exercent vivement dans l'eſtomac; d'abord parce que les forces motrices

qui s'exercent dans les parois de l'eſtomac & qui les balancent d'une manière plus ou moins rapide, ne s'appliquent immédiatement que ſur une partie des alimens, tandis que la transformation digeſtive opère ſur toute l'étendue de la maſſe alimentaire & qu'elle en frappe à la fois toutes les parties. Auſſi M. l'abbé *SPALLANZANI* a éprouvé que dans un morceau de viande qu'il avoit avalé dans un tube percé, la digeſtion paroiſſoit s'être également faite dans tous les points, *Chap.* 26. En ſecond lieu, c'eſt que les forces motrices doivent être à peu-près les mêmes dans les différentes eſpèces d'animaux, ou du moins qu'elles ne doivent différer que par leur degré d'intenſité, tandis que les produits de la digeſtion portent des caractères eſſentiellement & radicalement différents dans chaque eſpèce; enfin c'eſt que les forces motrices peuvent exciter des agitations, des ſecouſſes dans la maſſe alimentaire, & qu'il eſt très-poſſible d'appliquer à cette maſſe des moyens d'action analogues, ſans lui communiquer rien qui approche du caractère qu'elle reçoit de la part de la digeſtion vitale; enſorte que nous ſommes convaincus que les phénomenes de la digeſtion, ſuppoſent une force qui agit ſur toute la maſſe de la matière qui la transforme, en lui communiquant des qualités nouvelles, & cela indépendamment de tout mouvement d'agitation & de locomotion.

Nous ſommes d'autant mieux fondés à rappeler ici ces conſidérations, que non-ſeulement l'acte de la digeſtion préſente naturellement une alternative de concentration & de vive expanſion de forces & de mouvemens analogues à celle que nous avons obſervé dans les fièvres, mais que d'après l'obſervation d'*HECQUET* & pluſieurs autres, le travail forcé de la digeſtion, dans les gens foibles, décide une véritable fièvre.

Les fièvres telles que nous les conſidérons main-

tenant, c'eſt-à-dire, les fièvres qui exiſtent avec altération dans la ſubſtance du corps, préſentent des actes digeſtifs, c'eſt-à-dire, des actes dépendants de la même force, que celle qui travaille les ſubſtances alimentaires. Dans la digeſtion ordinaire, ces actes ont pour objet, d'introduire dans la ſubſtance alimentaire les qualités propres & ſpécifiques du corps vivant; dans les fièvres ces actes ont pour objet de transformer leurs cauſes matérielles, & de les mettre en état d'obéir librement au mouvement de ſecrétion. Dans la ſanté comme dans les maladies, les actes de cette faculté digeſtive nous ſont également inconcevables; & en effet, arrêtés néceſſairement à la ſuperficie du corps par des moyens de ſenſation, & réduits à n'appercevoir bien nettement que les qualités extérieures, tous nos efforts pour développer la nature d'une force intérieure, & qui pénètre la pleine & profonde ſolidité des maſſes ſeront toujours parfaitement inutiles, & nous devons nous borner à recueillir & raſſembler par ordre les phénomènes ſenſibles qui annoncent les progrès de ces actes digeſtifs, c'eſt ce que nous allons tacher de faire.

Mais auparavant nous devons remarquer que les cauſes matérielles, contre leſquelles les actes digeſtifs de la fièvre ſont appliqués, ne doivent point être regardées comme des produits néceſſaires de différens agens étrangers au corps; car nous ne ſaurions trop répéter avec *HIPPOCRATE* que tant que le corps jouit de la vie ſous quelque modification qu'elle ſe préſente, tous ſes phénomènes dépendent excluſivement du principe ſimple qui l'anime, qui le vivifie; principe qui dans l'état de ſanté arrête & conſerve l'enſemble des qualités qui conviennent au rang qu'il occupe, & qui dans l'état de maladie le corrompt, le décompoſe, mais toujours par des moyens qui n'appar-

tiennent qu'à lui. Car les parties les plus décidément excrémentitielles, portent encore des caractères que le principe de vie peut ſeul leur imprimer. *Jam verò ut in excrementis qualitates à calore innato proveniunt* dit GALIEN, qui prouve que cette doctrine étoit celle d'HIPPOCRATE, d'ARISTOTE, de THEOPHRASTE & de tous les philoſophes Théiſtes. Ainſi quand on oppoſe la nature à la maladie, il faut entendre cette oppoſition de la nature, conſidérée ſéparément & ſous deux aſpects, comme appliquée à détruire le corps qu'elle anime, & à le frapper d'un caractère de dépravation qui ne peut ſubſiſter que ſous l'impreſſion de la vie, & comme revenant à elle & employant les moyens propres à réparer le mal qu'elle a fait. Et c'eſt en admettant cette altération profondément établie dans la nature même, qu'on peut concevoir comment l'uſage des alimens eſt ſi contraire dans les maladies de cette eſpèce, & c'eſt par là qu'on peut expliquer l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, *impura corpora quo magis nutries eo magis lædes.* Car en effet, les alimens cèdent pleinement à à cette action, & ſervent dès-lors à fortifier ou du moins en multiplier les produits.

Tout le temps pendant lequel cette altération eſt en pleine vigueur, conſtitue l'état de crudité d'une maladie ou ſon commencement ſelon le langage d'HIPPOCRATE. Les anciens comptoient quatre temps dans chaque maladie le commencement, *principium* qui ſe portoit juſqu'au moment où il paroiſſoit des ſignes de coction ; *l'augment* qui s'étendoit depuis l'apparition des ſignes de coction, juſqu'à ce que la coction fut établie ; l'*état* celui dans lequel la coction eſt pleine, & enfin le *déclin.*

P. MARTIAN regardoit la crudité comme l'effet d'une diſpoſition établie dans le corps & il croyoit que le principe de vie tendoit à détruire cette crudité,

non-ſeulement en agiſſant ſur les humeurs, mais en agiſſant ſur-tout contre la cauſe qui leur imprime ce caractère de crudité.

De *HAEN* a très-bien reconnu qu'il eſt des diathéſes inflammatoires ſi profondément établies, qu'elles ſubſiſtent toujours, quoique les produits en ſoient évacués en abondance & par un mouvement continu & par toutes les voies poſſibles. (*Nata tandem in corpore eodem diatheſis, tota præternaturalis, ſed ita abundans, ut quantumvis ſputorum, aliarumve excretionum ope evacuetur, nihilo ſeciùs & inexhauſta perſiſtat; nihil emendationis affert, & demùm corpus peſſumdat.* (*rat. med.*, *tom. 6.*, *pag.* 196).

Cet état de crudité qui n'a qu'une durée relative à la durée des périodes ſubſéquens, ne doit point être abſolument déterminé par le nombre des jours, mais il ſe porte juſqu'au moment où il doit s'établir des ſignes de coction. Ces ſignes de coction, doivent s'étudier dans différentes évacuations, ſelon les parties différentes ſur leſquelles les maladies portent plus décidément leur impreſſion. Ils doivent donc s'étudier dans l'urine, lorſque la maladie s'exerce dans la maſſe des humeurs qui roulent dans les vaiſſeaux. Lorſque la coction eſt bien établie, l'urine dépoſe promptement; la matière dépoſée doit être blanche, homogéne, parfaitement uniforme & bien fondue.

Les ſignes de coction doivent être étudiés dans la matière des déjections, lorſque la maladie porte ſon impreſſion ſur les organes du bas ventre, dans la matière de l'expectoration, lorſqu'elle intéreſſe les organes de la reſpiration; & en général l'état des excrémens fournis par une partie vivante annoncent toujours l'état dans lequel ſe trouvent les forces de cette partie, & les qualités que préſentent ces excrémens deviennent la meſure exacte des progrès de la coction, qui n'eſt autre choſe que le produit

ſenſible de l'action des forces digeſtives revenues à leur état naturel ou ordinaire.

L'acte de la coction tend éminemment à affecter les humeurs d'une manière uniforme, à y introduire des qualités tempérées. (*Fit autem concoctio ex permixtione temperaturâque mutuâ & quaſi coctura*, dit HIPPOCRATE dans un ouvrage où il a expoſé des idées fort ſaines ſur les léſions des facultés digeſtives (*de rat. med.*) Dans ce même livre il paroît n'admettre aucun phénomène de coction dans les maladies excluſivement nerveuſes, c'eſt-à-dire, comme il s'exprime, dans les maladies qui ne dépendent abſolument que de chaud & de froid, & qui ne ſuppoſent aucune altération dans les humeurs. Après avoir parlé des maladies humorales, & avoir reconnu dans ces maladies l'influence des jours critiques & les autres phènoménes relatifs au travail de la digeſtion (*Concoqui autem & permutari attenuarique atque craſſeſcere in humorum ſpeciem, per multas & omnigenas ſpecies contingit. quapropter & judicationes & numeri temporum in talibus multum poſſunt.*) Il dit que cela ne peut avoir lieu dans les maladies non humorales (*hæc autem omnia minimè contingunt calidum aut frigidum pereti: neque enim hoc craſſeſcere neque putreſcere potiſt.*). Ce qu'ont dit quelques médecins modernes ſur la coction & les criſes des maladies purement nerveuſes, prouve que ces médecins n'ont aucune idée juſte ni des maladies nerveuſes, ni des phénomènes de criſe & de coction qui doivent excluſivement être rapportés à la faculté digeſtive.

L'acte de la coction tend donc éminemment à affecter les humeurs d'une manière uniforme, à y introduire des qualités tempérées, & à les adoucir par le mélange des qualités contraires; en ſorte que toute humeur ou toute matière évacuée qui porte quelque qualité prédominante, eſt un indice aſſuré de crudité, & d'autant plus que les

qualités ſont plus ſaillantes & tranchantes. Les qualités qui établiſſent le caractère de la coction ſe marquent ſur-tout bien évidemment dans la matière purulente qui doit être épaiſſe, blanche, coulante, parfaitement homogéne & bien fondue, & n'avoir point d'odeur déſagréable, enſorte que l'élaboration du pus pourroit être regardée comme la fin de tous les mouvements de coction, & comme la ſeule voie poſſible de terminaiſon dans les maladies qui intéreſſent réellement la force digeſtive ou altérante; & en ſuivant la comparaiſon que nous avons ci-devant établie, on pourroit dire que le pus eſt par rapport aux cauſes de maladie, ce qu'eſt le chile par rapport aux ſubſtances alimentaires. Et comme la faculté digeſtive appliquée aux ſubſtances alimentaires tend à les transformer en chile, & qu'elle atteint facilement le but dans l'état de ſanté parfaite, de même la faculté digeſtive appliquée ſur différentes cauſes maladives, tend à les transformer en pus, & le fait ſurement lorſque la ſanté doit ſe rétablir parfaitement.

Tout mouvement réglé & ordonné, doit avoir neceſſairement une meſure fixe. Les mouvemens de la nature ſont ordonnés. Ces mouvemens doivent avoir des relations conſtantes avec tel ou tel nombre; ou plutôt ces périodes de durée auxquels répondent les grandes révolutions de la nature, ne peuvent être déterminés à *priori*, ils doivent l'être excluſivement par l'obſervation.

Or ces obſervations ſuivies avec le plus grand ſoin, & par des hommes ſur la ſagacité & la candeur deſquels nous avons le plus droit de compter, nous ont appris qu'en général, au moins dans l'eſpèce humaine, toutes les opèrations de la nature ont des rapports conſtans avec la nombre *ſept* & que de plus ce période doit être diſtingué en deux parties égales, à raiſon des phénomènes bien diſtincts qui partagent

chacun de ces périodes. Nous avons remarqué ailleurs que dans l'état de ſanté tous les grands changemens que le corps éprouve, répondent à cette révolution ſeptenaire ; que, par exemple, le corps du fœtus eſt complétement achevé au bout de ſept mois révolus, & que s'il reſte à peu-près deux mois dans le ſein de ſa mère, c'eſt uniquement pour prendre la conſiſtance qui lui eſt néceſſaire, afin de réſiſter avec avantage à l'action des corps, au milieu deſquels il doit vivre ; que c'eſt dans l'eſpace des ſept premières années de la vie que ſe fait la chûte & la réparation totale des dents ; que c'eſt à quatorze ans à peu-près, à la deuxième période ſeptenaire que ſe fait la puberté ; que c'eſt à 49 ans ou à la fin de la ſeptième ſeptenaire que le ſyſtème des forces commence à éprouver une débilité marquée. Nous remarquions alors que cette loi de la nature qui partage & diſtribue ainſi ſon action en différentes partie diſtinctes, chacune deſquelles eſt affectée à des périodes de durée conſtante, eſt une des loix qui mérite le plus d'être obſervée & qui prouve avec plus d'évidence la néceſſité de conſidérer d'une manière abſtraite tous les phénomènes de la vie, & de les rapporter à un principe bien différent de la matière. Or les obſervations d'*HIPPOCRATE* de *DIOCLÉS*, de *PHILISCUS* de *TARENTE*, de *GALIEN* ont parfaitement démontré l'influence de cette révolution ſeptenaire ſur le progrès de la coction : enſorte que quoique les grands changemens qu'éprouve une maladie, puiſſent, à la rigueur, ſe faire tous les jours, il y a cependant dans la durée de la maladie des jours qui bien plus poſitivement que les autres ſont affectés aux changemens qui doivent avoir une terminaiſon heureuſe.

Ainſi il réſulte de l'obſervation de ces médecins que le ſeptième jour eſt éminemment critique, & que

ce jour eſt éminemment affecté aux changemens heureux qu'une maladie peut éprouver, & que le quatrième jour eſt l'indication de ce ſeptième, enſorte que ſi l'état de crudité d'une maladie ſe trouve le quatrième jour, & qu'il s'établiſſe alors des ſignes de coction, on a lieu de préſumer que cette maladie ſe terminera le ſeptième d'une manière heureuſe. Le quatorzième jour eſt auſſi éminemment critique, & le onzième eſt auſſi indicateur de ce quatorzième, enſorte que dans la deuxième révolution ſeptenaire, le onzième & le quatorzième jour ſont entre eux dans la même proportion que le quatrième & le ſeptième dans la première révolution.

Dans les deux premières révolutions, les maladies marchent en général plus vivement, & la violence des accès provoque vicieuſement la nature & donne lieu aux criſes qui ſe font dans les jours coïncidents, & qui ne ſont point meſurés par la révolution ſeptenaire; tels ſont le troiſième ou le cinquième dans le premier période, & le neuvieme & le dixieme dans le deuxieme; auſſi la nature, paſſé le vingtieme jour, ne ſe livre-t-elle plus à des criſes ſemblables, & le nombre des jours critiques eſt alors fort diminué, parce qu'elle n'eſt plus auſſi fortement excitée par les accès dont l'intenſité ſe rallentit à meſure que la maladie ſe prolonge. Ceci peut nous ſervir à expliquer une contrarieté apparente qui ſe trouve dans les ouvrages d'*HIPPOCRATE*. Dans les mouvemens bien ordonnés de la nature, la coction & la criſe ſe font dans les périodes ſeptenaires, c'eſt-à-dire à la fin de ces périodes ou vers le milieu, & c'eſt preſque toujours par erreur que ces phénomènes paroiſſent dans les jours coïncidents. Or *HIPPOCRATE* a fait mention dans ſes différents ouvrages de deux eſpèces de jours critiques. Dans ſes aphoriſmes & ſes pronoſtics, il n'a parlé que des jours qui ſont

en rapport avec la révolution ſeptenaire. Dans les épidémies où il a conſigné les faits tels que l'obſervation les lui préſentoit, il a parlé de ces jours & des jours coïncidens. On ſe plaint ſouvent de ce que la doctrine d'*HIPPOCRATE* ſur les jours critiques n'eſt pas uniforme dans ſes différens ouvrages. On ne prend pas garde qu'*HIPPOCRATE* devoit parler un langage fort différent dans un livre où il expoſoit les faits tels que la pratique les lui préſentoit & dans celui où il généraliſoit ces faits, où il les claſſoit & les préſentoit dans un ordre ſymétrique.

Il y a peu de contrariétés dans les opinions des médecins ſur les jours critiques des deux *premières* ſeptenaires; mais il n'en eſt pas de même des périodes ſubſéquents. *ARCHIGÉNÉS* & *DIOCLÉS* prétendoient que ces périodes ſubſéquents devoient être pris ou comptés de la même manière que les deux premiers périodes; que le troiſieme devoit commencer le quinzième jour & finir le vingt-unième, enſorte que les jours critiques de cette révolution doivent être le dix-huitième & le vingt-unième. *HIPPOCRATE* prétendoit au contraire que la troiſième ſemaine devoit être liée avec la deuxième, que le quatorzième jour devoit terminer l'une & commencer l'autre, & que les jours critiques devoient être le dix-ſeptième & le vingtième, en ſorte que dans le calcul d'*HIPPOCRATE*, auquel il a été conduit par grande quantité d'obſervations, trois ſemaines conſécutives ne font que 20 jours révolus, parce que la troiſième ſemaine eſt liée avec la deuxième, & que le même jour acheve l'une & commence l'autre. Ainſi le quatorzième jour finit la ſeconde ſemaine & commence la troiſième, ainſi le trente-quatrième finit la cinquième & commence la ſixième, & ainſi de ſuite.

Pour l'intelligence de quelque paſſages d'*HIPPOCRATE* il ne ſera pas inutile d'obſerver que cet auteur donnoit quelques fois le nom de *jours impairs*, le

aux jours qui jugent d'une manière sure, & qu'il appeloit les autres jours *pairs*. Ainsi il comptoit le quatorzième & le vingtième parmi les jours impairs (*P. MARTIAN*). Le premier jour, suivant *HIPPOCRATE*, doit se prendre le jour seulement où la maladie a commencé, jusqu'au coucher du Soleil, & non pas jusqu'à l'heure correspondante du jour suivant; & les jours suivans, il les prenoit depuis le lever du Soleil. *GALIEN* observe contre *ARCHIGENES* & *DIOCLÉS*, que le calcul d'*HIPPOCRATE* qui comptoit 20 jours révolus pour la période critique la plus complète, est si réel, que le vingtième jour qui termine le période est de tous les jours le plus critique, puisque tous ses multiples, comme le quarantième, le soixantième, le quatre-vingtième & le cent-vingtième le sont, & qu'il est le seul qui ait cette prérogative, car si on prend pour exemple le quatrième & le septième, on ne trouvera pas que leurs multiples soient critiques comme le sont ceux du vingtième.

CULLEN remarque, d'après la belle observation d'*HIPPOCRATE* donnée par de *HAEN*, que les jours critiques depuis le commencement jusqu'au onzième jour, sont le troisième & le cinquième, & le septième; & depuis le onzième, ce sont le quatorzième, & le dix-septième & le vingtième, enforte que depuis le commencement jusqu'au onzième jour, les jours critiques suivent l'ordre tierçaire, & qu'à compter depuis le onzième ils suivent l'ordre quartenaire. *GALIEN* recommandoit dans le cours des maladies, d'observer avec soin tous les changemens qui peuvent survenir tous les quatrièmes jours : *singulis quaternariis signa diligenter observare*. Nous verrons dans la suite que, les mouvements de la nature sont assujetis à deux types qui paroissent essentiellement différens, le type tierçaire & le quartenaire, ce qui confirme ce que disoit HIPPOCRATE sur la nature des jours critiques.

Les révolutions de la nature qui dans l'état de ſanté & de maladie ſont meſurées par le nombre 7 & par ſes grandes fractions, ne peuvent être attribuées à ces nombres comme à leur cauſe réelle, parce que ces nombres ne ſont que des notions de l'eſprit par leſquelles il exprime certains rapports uniquement déterminés par la manière de voir & de ſentir, & qui hors de lui n'ont point d'exiſtence réelle & poſitive.

Il n'eſt rien de plus ridicule que ce que diſoient les anciens Pytagoriciens ſur la vertu des nombres, ſur l'unité qui étoit la forme, le nombre deux qui repreſentoit l'infinité de la matière, le nombre 3 qui étoit l'harmonie abſolue complète, le nombre par excellence, le nombre générateur; *MINERVE* étoit un nombre, *DIANE* étoit un nombre, *APPOLLON* un autre nombre. Pour démontrer l'importance du nombre ſept, on parloit des ſept *Pléyades*, des ſept étoiles dont la grande ourſe eſt compoſée. On alloit plus loin, on mêloit le moral au phyſique: on faiſoit valoir les ſept portes de Thèbes, les ſept chefs de Thèbes. Il eſt difficile de rien imaginer de ſi ridicule que les dogmes de cette eſpèce; la grande ourſe eſt compoſée de ſept étoiles, le nil ſe jette dans la mer par ſept embouchures, Thébes a ſept portes, donc la maladie de Pierre ou de Jean doit ſe terminer en ſept jours.

Au reſte ces abſurdités ne peuvent être attribuées à *PYTAGORE*, mais à quelques diſciples qui l'entendoient mal, qui le défiguroient; car les anciens ſages, qui ne croyoient pas que le peuple fût digne de la vérité, avoient ſoin de cacher leur doctrine ſous le voile des emblêmes & des allégories.

Phthyſie Nerveuſe de MORTON.

Les affections nerveuſes peuvent être avec ſpaſme ou irritation vive, ou avec atonie dominante. L'un & l'autre de ces états maladifs peut exiſter d'une manière plus ſpéciale, plus ſoutenue dans telle partie que dans telle autre, ce qui conſtitue des maladies qui ſous des apparences très-différentes, ſont cependant eſſentiellement les mêmes pour le médecin: car, encore un coup, la diſtinction réelle des maladies doit ſe déduire de la nature de l'affection qui l'entretient & non pas du ſiége que cette affection occupe.

Les cauſes les plus générales de ces affections nerveuſes, ſont bien à la verité les états de cohéſion des parties vivantes augmentés ou diminués d'une manière vicieuſe; & c'eſt à ces cauſes que l'adminiſtration des remèdes tempérans ou excitans eſt utile & avantageuſe dans le traitement de ces maladies.

Cependant il faut reconnoître qu'indépendamment de ces états des parties ſolides, il peut y avoir dans le principe ſenſitif des diſpoſitions occultes qui le déterminent à produire toute eſpèce d'affections nerveuſes par les cauſes les plus légères. Ainſi on voit des gens bien conſtitués & très-vigoureux qui ſont éminemment nerveux; c'eſt ce que *SYDENHAM* connoiſſoit parfaitement, quand il admettoit deux êtres dans l'homme, l'un extérieur, l'autre intérieur, & qu'il les croyoit à-peu-près ſuſceptibles des mêmes affections nerveuſes. Mais ces diſpoſitions occultes dans le principe ſenſitif, rentrent dans la cauſe ſpécifique. C'eſt à elle que ſe rapporte l'uſage des anti-ſpaſmodiques proprement dits, dont l'emploi doit être très-incertain & n'être dirigé que par le tâtonnement.

Généralement ces affections nerveuſes affectent en différens âges les organes dont l'action répond à ces âges & en marque la durée. Car nous avons déjà remarqué, d'après *STHAL*, & nous aurons encore occaſion de rappeler que chaque âge introduit une débilité relative dans un organe déterminé. La tête eſt l'organe principalement affecté dans le premier âge de la vie, la poitrine dans le deuxième, & le bas ventre dans le troiſième. Le plus communément cependant les affections nerveuſes s'exercent dans les organes digeſtifs ; & ce fait ſuffiſamment établi par l'obſervation pratique, confirme une loi dont nous avons parlé & qui règle l'union des forces digeſtives & motrices ſous un rapport abſolument inverſe. Car comme l'eſtomac, les inteſtins & toutes les parties voiſines offrent, pour ainſi parler, le domaine des forces digeſtives, & que c'eſt dans ces organes que la ſubſtance alimentaire éprouve la grande altération qui la prépare à toutes celles qu'elle doit éprouver, les forces toniques s'y trouvent par cette raiſon dans une débilité relative qui devroit diſpoſer éminemment aux affections nerveuſes.

Je prendrai pour exemple de la fièvre nerveuſe par atonie dominante, la maladie fébrile décrite par *MORTON* ſous le nom d'atrophie, de phthyſie nerveuſe dont vous pouvez lire au long la deſcription dans le premier livre de ſa Phthyſiologie.

On diſtingue aſſez communément les états de conſomption ſelon qu'ils ſont fébriles ou non ; mais à tort, car la fièvre ne fournit guères d'indications pour le traitement, qui doit uniquement être déterminé d'après la cauſe réelle de ces actes de conſomption, cauſe qui ſelon la diſpoſition du ſujet peut produire la fièvre, ou ne la pas produire, ſans que ſa nature éprouve aucun changement.

Cette fièvre lente nerveuſe par atonie, & le

plus ſouvent par atonie des premières voies, doit être bien diſtinguée de la fièvre lente nerveuſe décrite par SYDENHAM, MANNINGHAM, GILCHRIST, HUXAM. (La fièvre lente de ce dernier auteur eſt, comme nous le verrons, une fièvre humorale, entretenue par une diathèſe pituiteuſe des humeurs) & de la fièvre par ſpaſme ou irritation vive, ou la fièvre de FERNEL, ainſi appelée parce que FERNEL eſt un des premiers qui l'ait bien décrite, & qui dépend, comme nous le verrons, de l'appareil des ſpaſmes établis profondément & d'une manière chronique ſur les premières voies & ſurtout ſur le foie.

Ces affections nerveuſes ſe préſentent très-rarement dans l'état de ſimplicité où nous allons les conſidérer. Le plus ſouvent elles déterminent, ſur-tout quand elles ſe prolongent, différentes altérations humorales. Ainſi l'état d'atonie décide plus ſouvent la diathèſe pituiteuſe, ce qui donne la fièvre lente nerveuſe d'HUXAM. L'état de ſpaſme ou d'irritation vive décide le plus communément la diathéſe phlogiſtique ou bilieuſe; il importe cependant de conſidérer ces affections nerveuſes dans l'état de ſimplicité où nous allons les ſuppoſer ici, non-ſeulement parce qu'à la rigueur elles peuvent réellement ſe préſenter dans cet état de pureté, & dépouillées de toute complication humorale; mais de plus c'eſt que lorſqu'elles éprouvent de ſemblables complications, elles peuvent dominer d'une manière pernicieuſe de malignité, & déterminer ainſi ſeules des indications curatives; comme nous le verrons en traitant de la malignité qui eſt un accident nerveux qui peut ſe joindre à toutes les cauſes de maladie, & qui doit être attaqué en lui-même par des moyens qui ne ſe rapportent point du tout à ces cauſes matérielles, & que même ces cauſes matérielles peuvent formellement contre indiquer.

Les fièvres lentes nerveuſes, dont je parlerai ici,

ſont abſolument du même ordre, ſi ce n'eſt qu'elles offrent une affection plus étendue que les affections qu'on appelle vulgairement hiſtériques ou hippocondriaques, comme le dit MANNINGHAM. La fièvre lente nerveuſe par atonie répond à l'affection hippocondriaque par atonie, & n'en differe que parce qu'elle marche d'une manière plus prompte, plus uniforme: mais encore un coup, la marche d'une maladie où le temps de ſa durée ne ſont pas des circonſtances qui émanent néceſſairement de ſa nature, & qui puiſſent la caractériſer d'une manière utile pour le médecin. Cette circonſtance ne mérite d'attention, que par rapport au pronoſtic. La fièvre lente nerveuſe par ſpaſme, ou la fièvre de FERNEL dont nous parlerons, répond à l'affection hippocondriaque par ſpaſme, eſpèce d'hippocondriacie ordinaire, mais qui n'eſt pas la ſeule, comme l'ont cru quelques médecins & entr'autres M. POMME.

La fièvre lente nerveuſe par atonie ſe prépare d'une manière lente & preſque inſenſible, enſorte qu'elle exiſte depuis long-temps & qu'elle a déjà fait des progrès, ſans avoir donné aucune marque de ſon exiſtence pour ceux même qui l'éprouvent; d'abord ils ne reſſentent que de la foibleſſe & du dégoût pour les alimens, ſans fièvre apparente ni toux ni difficulté de reſpirer. Le ſymptôme le plus marqué, c'eſt une triſteſſe qui fait tous les jours de nouveaux progrès. Les malades évitent le commerce des hommes, ils recherchent avidement la ſolitude qui les livre tout entiers à eux-mêmes, & qui leur permet de ſe pénétrer & de ſe nourrir de plus en plus du ſentiment de leur peine. Cet état de mélancolie qui coexiſte avec la foibleſſe du corps & qui n'eſt que le ſentiment profond de cette foibleſſe, eſt l'état de l'eſprit le plus favorable aux développemens de ſes facultés, comme les anciens philoſophes l'avoient bien reconnu,

& cette puiſſante énergie de l'ame qui répond le plus conſtamment à une conſtitution du corps foible & débile, eſt un phénomène bien remarquable qui prouve que ces deux ſubſtances ſont bien différentes, & qu'elles ſont appelées à des deſtinations d'un ordre bien différent.

Lorſque la maladie a fait des progrès, l'habitude du corps eſt molle, lâche, & comme empâtée de ſucs nourriciers mal élaborés. Elle décide vers la fin des tumeurs œdémateuſes & hydropiques, qui établiſſent un état abſolument incurable. On obſerve que les perſonnes qui y ſont le plus expoſées, ſont celles qui ſont d'une complexion foible, d'un beau tein, & qui ont les chairs lâches & molles. Le pouls porte un caractère très-irrégulier, quelquefois il eſt fort & plein, puis change tout d'un coup & devient petit & foible, & s'éteint preſque ſous le doigt, habituellement il eſt vîte & inégal.

L'urine eſt auſſi d'une couleur très-changeante, le plus ſouvent elle eſt claire, limpide, rendue en abondance; cependant quand la maladie avance, elle prend une teinte rouge & diminue de quantité. Cette fièvre eſt communément précedée de cauſes énervantes. MORTON compte principalement les affections de l'ame, ſur-tout la triſteſſe prolongée, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes & l'air mal-ſain des villes.

Les ſymptômes principaux que MORTON regarde à-peu-près comme pathognomoniques ſont l'affoibliſſement extrême & la perte totale de l'appétit.

Cette fièvre nerveuſe par atonie, dont on peut voir une déſcription plus exacte dans MORTON, dépend, comme nous l'avons déjà dit, d'un état de foibleſſe des premières voies, qui ſe répète particulièrement ſur l'organe cellulaire, lequel préſente aſſez communément vers la fin des tumeurs œdémateuſes ou hydro-

piques. Auſſi cette fièvre dans le principe ne demande-t-elle que des toniques, des fortifians dont l'impreſſion s'étend ſur tout le ſyſtème. Tels ſont principalement un bon régime, un régime reſtaurant & qui varié à propos, s'accommode au dégoût ſi ordinaire à cette maladie. Une précaution eſſentielle dans le régime, c'eſt d'éviter au moins l'uſage habituel excluſif des mets trop délicats. PISON avoit bien vu que dans certains cas de maux de nerfs, les alimens trop aqueux étoient nuiſibles, & qu'un régime ſec étoit plus convenable. M. KÆMPF a très-bien remarqué, que l'habitude de ſe nourrir trop délicatement, de prendre des alimens de trop facile digeſtion, qui ne leſtent point convenablement l'eſtomac & qui n'excitent point ſuffiſamment les forces toniques, eſt une des cauſes les plus fréquentes de l'affection nerveuſe des organes digeſtifs. HIPPOCRATE diſoit avec beaucoup de vérité que ce mauvais régime abrège le temps de la vie. *Alimenta mollia, juſcula tenuia crebrius aſſumpta partes ſolidas effeminant. Theſes D. M. Schroëder de concrementis uteri.*

L'air de la campagne, l'exercice & ſur-tout l'exercice à cheval, qui, comme l'a bien expliqué STHAL d'après les ſecouſſes & les balancemens qu'il imprime à tous les viſcères du bas ventre, eſt un des plus puiſſans ſecours qu'on puiſſe employer contre différentes maladies qui dépendent d'un état d'atonie de ces viſcères; & c'eſt ſur-tout dans les phthyſies abdominales qui ſuppoſent un défaut de ton dans les viſcères du bas ventre, que l'équitation mérite l'éloge que SYDENHAM lui a donné d'une manière trop générale; car, par exemple, comme l'a très-bien dit STHAL, l'équitation eſt pernicieuſe dans les phthiſies pulmonaires phlogiſtiques, c'eſt-à-dire, celles qui ſont entretenues par diſpoſition phlogiſtique établie dans la ſubſtance du poumon d'une manière lente & chronique,

comme cela eſt ſi ordinaire dans les jeunes gens d'un tempérament vif dont le col eſt long & grèle, la peau blanche, molle, délicate, le tein fleuri, les pommettes vivement colorées, les omoplates ſaillantes, la poitrine ſerrée & les yeux brillans.

Nous avons déjà parlé des frictions faites à jeun ſur le bas ventre, ce qui contribue efficacement à fortifier les viſcères qui y ſont contenus. Un moyen que les anciens employoient auſſi dans la même vue avec beaucoup d'avantage, & qui eſt trop généralement mépriſé par les modernes, c'eſt l'application des excitans & des toniques ſur la région épigaſtrique. On peut donc appliquer ſur l'eſtomac des ſachets aromatiques, compoſés avec des feuilles de menthe, d'abſinthe, la canelle, le macis, le gingembre, que l'on fait bouillir dans du vin rouge, & que l'on renouvelle chaque jour. On peut auſſi appliquer de la thériaque en forme d'écuſſon ou quelque autre emplâtre ſtomachique. Ces applications ſont d'autant plus convénables dans le cas d'abattement & de foibleſſe, que la région épigaſtrique paroît véritablement le centre ou l'*hyppomoclium*, ſur lequel s'appuient les forces toniques.

Nous avons déjà parlé des bains froids & des frictions ſur-tout appliquées ſur les grandes portions de nerfs, comme moyen d'excitation de tout le ſyſtème; & c'eſt ſur quoi nous ne reviendrons pas.

Les remèdes pris intérieurement ſont les amers, les aſtringents, comme le kina, les anti-ſcorbutiques, l'élixir de vitriol. M. de HALLER dit qu'il avoit été porté à employer ce remède dans les affections nerveuſes, dans la vue d'augmenter la force de cohéſion des fibres vivantes, & de les rendre en quelque manière comme calleuſes & comme inſenſibles à l'impreſſion trop vive qu'elles éprouvent de la part des objets accoutumés de ſenſation. Il aſſure

en avoir obtenu les plus grand effets. Il le donnoit deux fois par jour à la doze de 12, 15 à 20 gouttes dans un verre d'eau fraiche. Il avoit ſoin de recommander l'exercice, & ceux même qui s'y refuſoient, ne laiſſoient pas d'éprouver des ſoulagemens. *Jubeo urgens auxilium, corporis exercitationem addere, etſi non ſemper iſtam obtinui.* L'élixir de vitriol eſt cependant contraire à quelques eſtomacs, il en eſt qui ne peuvent le ſupporter. Il eſt compoſé d'acide vitriolique & d'eſprit de vin par parties égales, miſes en digeſtion. M. de HAEN a beaucoup recommandé, d'après PATH & d'autres médecins anglais, l'uſage de l'élixir vitriolique, compoſé avec les eſpèces aromatiques, dans certaines eſpèces de phthyſie pulmonaire. Ce remède convient ſur-tout dans l'eſpèce de phthyſie nerveuſe par atonie. Cet élixir eſt compoſé de la manière ſuivante, une once & un gros d'eſpèces aromatiques, trois livres d'eſprit de vin rectifié, & un tiers d'acide vitriolique concentré. De HAEN donne cet élixir dans un verre d'eau fraiche, à la doſe de 20 à 25 gouttes : ce remède n'empêche point l'uſage du lait, ſi d'ailleurs il eſt indiqué. Si ſon impreſſion eſt trop forte & qu'il excite des douleurs vives dans l'eſtomac, & les inteſtins, on le ſuſpend deux ou trois jours ; on y revient enſuite. Ce ménagement ſuffit le plus ordinairement, parce que la nature s'y accoutume, & le ſupporte ainſi ſans incommodité. M. de HAEN aſſure en avoir obtenu de bons effets dans l'état de phthiſie très-avancée.

Les évacuants proprements dits ne conviennent point, & MORTON a vu ſouvent que les émétiques avoient ſenſiblement aggravé les maladies. Cependant les émétiques & ſur-tout l'ipécacuanha à doſe incomplète, peuvent être utiles, ainſi que nous l'avons dit ci-devant ; & ces mouvemens que les doſes incomplettes d'émétique donnent à l'eſtomac, a beaucoup

d'analogie avec celui qui dépend de l'éructation. Quelques anciens regardoient l'éructation comme un puiſſant moyen d'excitation de l'eſtomac, enſorte que les vents qui ſortent en ſi grande quantité de l'eſtomac chez les hypocondriaques, ont donc réellement leur utilité, & doivent être regardés comme des moyens que la nature ménage pour fortifier l'eſtomac. Il y a des médecins, dit GALIEN, qui recommandent avec raiſon l'éructation dans la vue de fortifier l'orifice ſupérieur, *ventriculus infirmum per eructationem tamquam per propriam exercitationem corroborant.*

Quoique les purgatifs ſoient contr'indiqués dans cette eſpèce de maladie, cependant ſi la conſtipation eſt opiniâtre, on peut donner des purgatifs toniques & ſur-tout la rhubarbe, des pillules analogues à celles de STHAL, de BECCHER, qui ſont compoſées d'extraits amers de gentiane, d'abſinthe, de chardon benit, de centaurée, aiguiſées avec ſuffiſante quantité de gomme ammoniac, d'extraits aqueux de rhubarbe, & même avec un peu d'aloès.

L'état de foibleſſe analogue à celui qui ſe trouve dans la fièvre lente nerveuſe dont nous parlons ici, eſt très-familier aux jeunes-gens chez qui l'accroiſſement s'eſt fait d'une manière trop bruſque & trop rapide. Il ſemble alors que l'effet de la force expanſive ait été combattu incomplétement par le mouvement de condenſation qui s'eſt exercé d'une manière trop foible.

Nous avons remarqué ailleurs qu'à l'époque de la puberté, la taille qui avoit été comme ſtationnaire pendant un certain temps, pouſſe un jet bien marqué & atteint aſſez promptement toute la hauteur qu'elle doit avoir. Or M. GRANT remarque que la fièvre lente nerveuſe a lieu ſur-tout depuis la puberté juſqu'à l'âge de 25 ans; les accidens qui réſultent d'une crue trop prompte, paroiſſent porter ſur les organes de la poitrine.

LUDWIG remarque que dans cette circonſtance les cauſes les plus légères peuvent donner lieu à des affections de poitrine très-dangereuſes. Il faut ſur-tout éviter les inſtrumens qui fatiguent le poumon, comme les inſtrumens à vent. Il y a beaucoup de jeunes gens qui ſe livrant avec excès à ce goût pour les inſtrumens dans le temps de la puberté ou à peu près, & ſur-tout s'ils n'en ont point l'habitude, tombent dans des phthyſies très-promptement mortelles.

TISSOT a remarqué que le cœur paroît l'organe le plus affecté, & que ces perſonnes ſont très-ſouvent ſujettes aux palpitations les plus incommodes (traité des nerfs tome 2 pag. 20), ce qui confirme ce que nous diſions ci-devant de l'influence du travail de la puberté, plus marqué ſur la poitrine que ſur les autre parties. La foibleſſe que produit une crue trop prompte, détermine auſſi très-ſouvent des phthiſies pulmonaires nerveuſes. Tous ces accidents ſont augmentés d'une manière pernicieuſe par tous les évacuants, & ſur-tout par la ſaignée, les purgattfs répétés. Ils doivent être traités par les moyens dont nous parlions tout-à-l'heure, c'eſt-à-dire, par un choix d'alimens très-nourriſſans & ſous un petit volume, un uſage habituel de légers aromates, d'un peu de vin plus tonique que ſpiritueux, l'eau à la glace. (Sur l'uſage de l'eau froide dans l'hypocondrie nerveuſe par atonie, conſultez l'ouvrage de M. THEDEN qui par ce moyen ſeul a ſouvent guéri des foibleſſes d'eſtomac, des rapports, des vertiges, l'hypocondrie & même la manie), de HAEN, BERGIUS. L'air très-ſec, l'air de la campagne, un grand exercice, de bains très-froids. (Conſultez une diſſertation de LUDWIG *de arthriticis doloribus in incremento corporum oriundis.*)

Cet état d'atonie eſt ſouvent décidé par l'abus des remèdes rafraichiſſans, dans les maladies aiguës ſur-tout dans celles qui portent un caractère nerveux. Conférez

SCHROEDER, t. 2. p. 69. Il cite, P. MARTIAN, il auroit pu citer auſſi SYDENHAM ſur le danger de la méthode rafraîchiſſante pouſſée trop loin dans les fièvres aiguës.

BOERHAVE remarque très-bien que des groſſeſſes fréquemment répètées laiſſent dans les fibres un état de relâchement & de foibleſſe extrême, & une grande mobilité qui eſt le produit de cette foibleſſe. Une obſervation intéreſſante de M. VIRIDET, c'eſt qu'il vit qu'après une fauſſe couche, les chairs étoient devenues molles comme une éponge.

Entre les remèdes toniques & fortifians, dont nous avons parlé, cet état de foibleſſe eſt très-efficacement combattu par des remèdes qui ſerrent continuellement les parties affectées & dont la preſſion ſoit graduellement augmentée. Ce moyen mécanique, que BOERHAVE a beaucoup vanté, produit des effets ſurprenans dans des cas de foibleſſe par atonie quand il eſt continué aſſez long-temps. VAN-SWIETEN aſſure qu'il a vu une jeune dame la plus mobile qu'il ait jamais vu, chez qui les impreſſions les plus légères décidoient des mouvemens convulſifs, avec un ſentiment de déchirement dans le ventre, guérir en enveloppant avec des bandes toute l'extrémité inférieure du corps juſqu'aux mammelles, & la retenant dans cet état pendant pluſieurs mois.

L'illuſtre THEDEN eſt un des modernes qui a tiré le plus de parti de la pratique des bandages. Nous avons remarqué ailleurs, que dans cet emploi des bandes, l'on ne fait qu'imiter la nature qui actionne habituellement le ton des muſcles par des bandes aponévrotiques qu'elle a jeté autour de ſes muſcles.

La fièvre hectique des enfants avec obſtruction dans le ventre, doit être le plus ſouvent rapportée, au moins dans le principe, à la fièvre lente nerveuſe par atonie dont nous parlons. C'eſt cette fièvre qu'on traite avec ſuccès par les toniques & les aſ-

tringens. On a dernièrement beaucoup vanté une décoction de glands torréfiés mêlés avec du café que l'on fait prendre coupée avec du lait. (Conſultez les obſervations de METZGER). Il eſt ſouvent utile d'y ajouter des réſolutifs & des alkalis non-ſeulement comme correctifs des acides, mais encore comme propres à combattre l'atonie. Parmi les réſolutifs on a beaucoup vanté l'extrait de piſſenlit, préparé ſans ébullition, ou ſelon la méthode du comte de la GARAYE. Ainſi on peut faire diſſoudre ſuffiſante quantité de ſel, d'extrait demi once dans une livre d'eau, & on en donne 30 à 40 gouttes dans la décoction de gland.

Maladies nerveuſes par ſpaſme. Fièvre de FERNEL.

J'ai parlé de la fièvre nerveuſe par atonie; j'ai choiſi pour exemple la maladie décrite par MORTON, ſous le nom d'atrophie ou de phthiſie nerveuſe ; nous avons vu que cet état répondoit à l'affection hypocondriaque par atonie, foibleſſe ou relâchement, ainſi qu'on dit communément. Nous avons vu auſſi qu'on pouvoit raiſonnablement préſumer un état analogue dans les jeunes enfans qui portent une diſpoſition rachitique, dans les jeunes gens qui ont pris un accroiſſement trop bruſque, & chez les femmes qui ont eu des groſſeſſes multipliées & fort rapprochées, & ceux enfin qui, dans des maladies, ont été traités par des rafraichiſſans portés à l'extrême.

Je paſſe maintenant à la fièvre nerveuſe par ſpaſme ou irritation vive ; je prendrai pour exemple celle qui dépend du ſpaſme établi profondément & d'une manière durable ſur les organes digeſtifs & les parties circonvoiſines. Nous avons vu que les organes digeſtifs ſont de toutes les parties du corps, ceux qui ſont le plus

exposés aux affections nerveuses, & plus généralement aux léſions de la force tonique qui s'y trouve toujours dans un état de débilité relative. Cette fièvre nerveuse par ſpaſme ou irritation vive, répond à l'affection hypocondriaque par ſpaſme, dans laquelle convient ſi évidemment la méthode relâchante & calmante qui a ſi bien réuſſi à M. POMME, qui de tous les médecins, eſt ſans contredit celui qui a employé cette méthode au plus haut degré d'intenſité. Mais d'après ſes ſuccès il a cru, mal-à-propos, qu'il n'y avoit pas d'autres affections hypocondriaques. (Conſultez ſur cette affection hypocondriaque HIPPOCRATE, épid. 7, hiſt. *d'Oneſianactes*. MARTIAN *comm.*); on employa les ſaignées, donna l'ellébore, on fit uſage du lait, du lait d'ânesſe; celui-ci paroît ſur-tout très-avantageux; on ſupprima le vin, & on fit faire beaucoup d'exercice, & on employa fréquemment les évacuants de la tête. Cet homme avoit éprouvé depuis long-temps des accidens, qui indiquoient des embarras dans le bas-ventre, une fièvre quarte, des flux de ventre muqueux, des hémorroïdes qui avoient décidé une tumeur, enfin une fiſtule à l'anus. Sur une affection hiſtérique conſultez HIPPOCRATE, *épid.* 7, hiſtoire de la mère de TERPIDE; les bains placés de temps en temps, furent ce qui contribua le plus à la guériſon; tous les échauffans faiſoient beaucoup de mal.

Sur une congeſtion de ſang ſur la rate, voyez HIPPOCRATE, *épid.* 7, hiſtoire d'*Eudème*.

Faim canine dépendante d'une congeſtion de ſang dans l'eſtomac, traitée avec ſuccès par les ſaignées faites aux deux mains, & répétées de temps en temps. *Epid. l.* 5.

L'état maladif dont je parle ici, répond à celui que FERNEL a décrit comme dépendant d'obſtruction lente établie dans la ſubſtance du foie, qu'on appelle ordinairement fièvre de FERNEL; quoique, comme l'a très-bien dit RAYMOND-FORTIS, cet état étoit bien

connu & décrit par les anciens. Il répond auſſi au troiſième degré de l'affection, que M. KÆMPF a décrit ſous le nom *de infarctus vaſorum ventriculi*. Les ouvrages qu'on doit principalement conſulter ſur cet objet, ſont le traité des fièvres de FERNEL, la diſſertation de KÆMPF qu'on trouve dans le troiſième volume de BALDINGER, qui a ajouté quatre autres diſſertations faites d'après les vues de KÆMPF, & qui ſont auſſi très-intéreſſantes; une diſſertation de M. SCHWIND, *de concrementis uteri*, collect. de HALLER, tom. 4.

On doit ſuppoſer que le ſpaſme ou irritation vive établie d'une manière ſoutenue ſur l'eſtomac ou ſur les parties voiſines, y font fluer les humeurs en plus grande quantité qu'à l'ordinaire; d'après cette loi de la nature vivante dont nous avons parlé, qui transforme un point d'irritation en un centre d'attraction, comme diſoient les anciens, & qui tend & ſoutient ſur ce point l'appareil des mouvemens d'oſcillation. Il y a donc habituellement des congeſtions vives ſur toutes les parties qui ſont dans un état habituel d'irritation. Ces congeſtions peuvent être de nature bien différente. HIPPOCRATE en décrivant l'obſtruction de la rate, remarque que cette maladie peut exiſter dans des tempéramens pituiteux ou bilieux. Dans le premier cas il recommande d'abord de purger la tête ou le reſte du corps, ſi ces purgations paroiſſent indiquées; enſuite d'altérer les humeurs pituiteuſes par tous les moyens deſſicatifs & attenuans, par les émétiques, par le grand exercice; il recommande ſur-tout l'uſage de l'émétique en printemps.

Dans les tempéramens bilieux, il preſcrit un régime très-humectant, d'entretenir la liberté du ventre & des urines, de tirer du ſang de la veine ſplénique, de purger la tête dans des ſaiſons convenables, ce qui eſt contraire aux opinions des médecins qui conçoivent toutes les obſtructions comme des affections convulſives, qui demandent le même traitement; *quæcumque ſplenem hal-*

vent

habent qui quidem fuerit. Je crois que cela peut ſe rapporter à ce qu'on appelle ſcorbut chaud. Ces congeſtures ou cette plus grande quantité d'humeurs, devient à ſon tour un nouveau principe d'irritation, qui détermine dans les membranes ou dans les vaiſſeaux, des reſſerremens, des criſpations irrégulières, & qui, de cette manière, en renforçant l'état nerveux, gênent de plus en plus le mouvement des humeurs, & peuvent même l'éteindre tout-à-fait, & décider ainſi des ſtagnations complètes; & comme les humeurs doivent en grande partie leur fluidité à leur mouvement progreſſif, ces ſtagnations complètes, ou à-peu-près complètes, doivent décider un état d'épaiſſiſſement plus ou moins conſidérable dans les humeurs ainſi irritées; auſſi obſerve-t-on aſſez fréquemment des concrétions de différentes eſpèces dans les cadavres de ceux qui ont éprouvé des ſpaſmes établis d'une manière ſoutenue dans quelque partie du bas ventre. Ces concrétions comme polypeuſes, ſe rencontrent ſouvent dans les vaiſſeaux de l'eſtomac, comme l'a vu KÆMPF, qui a trouvé que ces vaiſſeaux étoient diſtendus & gorgés d'un ſang noir épais. Ces concrétions ſe trouvent ſur-tout dans le ſyſtême de la veine-porte. On ſait que tous les vaiſſeaux de ce ſyſtême n'ont point de valvules; & on peut reconnoître, comme on l'établit aſſez communément, que le ſang n'a dans tous les vaiſſeaux qu'un mouvement progreſſif, lent & difficile. STHAL appeloit la veine des portes *la porte des maux*, *vena portarum*, *porta malorum*; il regardoit les mouvemens irréguliers du ſang, ou plutôt ſes congeſtions dans les différentes dépendances de cette veine, comme la cauſe la plus ordinaire des maladies chroniques.

Les ſymptômes les plus ordinaires de cette maladie, ſont des douleurs dans la région épigaſtrique qui augmentent aſſez communément après le repas, une

preſſion ſur-tout dans l'hypocondre droit, des anxiétés extrêmes & qui décident quelquefois une eſpèce de déſeſpoir, des efforts centinuels de vomiſſement, quelquefois des vomiſſemens de matières glaireuſes, & d'une ſéroſité claire & l'impide, des retours fréquens de cardialgie. M. KÆMPF remarque que ceux qui ſont pris de cette maladie, & ſont attaqués de fièvres intermittentes, éprouvent communément à l'invaſion de chaque accès des cardialgies cruelles avec danger de ſuffocation; & l'on conçoit en effet, d'après ce que nous avons dit, que l'état de ſpaſme habituel de la région épigaſtrique eſt augmenté d'une manière pernicieuſe par le ſpaſme des premiers périodes de la fièvre. Les malades éprouvent aſſez communément un reſſerrement ou une contraction de l'œſophage avec un ſentiment de ſéchereſſe qui occupe tout le trajet de ce canal. Ce reſſerrement eſt même aſſez conſidérable pour rendre la déglutition difficile, l'appetit eſt très-irrégulier, & s'applique ſur des choſes abſurdes. Quelquefois il eſt diminué, quelquefois abſolument nul. La ſalivation eſt abondante. Quelques-uns ont regardé ce ſigne comme un ſymptôme aſſuré de l'obſtruction des glandes du bas ventre. M. HUNTER prétend s'être convaincu par beaucoup de diſſections que le ptialiſme ou la ſalivation abondante & ſpontanée, accompagnoit ſur-tout l'obſtruction du pancréas & de la rate. Il ſemble alors que les glandes ſalivaires de la bouche ſuppléent à la fonction des glandes du bas ventre, dont pluſieurs, comme nous l'avons dit ailleurs, préparent une véritable ſalive. Le plus généralement les malades ont un ſentiment de plénitude dès qu'ils ont pris des alimens. MARTIAN regardoit ce ſigne comme indiquant preſque ſurement l'obſtruction des hypocondres. Le ventre eſt continuellement conſtipé. KÆMPF parle d'un jeune homme chez qui les excrétions du ventre furent ſupprimées pendant trois ſemaines conſé-

cutives. Ce qu'il y a de remarquable dans cette obſervation, c'eſt que quoique l'appetit ſe ſoutint, & qu'il mangeât comme un homme en ſanté, cependant le ventre n'étoit pas gonflé; & quand la liberté des ſelles ſe rétablit, il rendit des matières qui avoient la conſiſtance & la molleſſe accoutumée & qui n'étoient pas en plus grande quantité que les produits d'une digeſtion ordinaire. Cette obſervation très-curieuſe préſente d'une manière bien diſtincte & détachée, l'action des forces digeſtives & celle des forces toniques motrices. Les malades ont le plus communément éprouvé auparavant les ſymptômes précurſeurs ordinaires de l'affection hypocondriaque. Les hommes ont eu ou des flux hémorroïdaux, ou comme diſoient les STHALIENS des efforts hémorroïdaux, *molimina hemorrhoïdalia*, c'eſt-à-dire, des mouvemens ſpaſmodiques deſtinés à faire couler le ſang par les veines hémorroïdales, quoique ces mouvemens ſoient incomplets & ſans effet. Chez les femmes il y a toujours eu des irrégularités plus ou moins conſidérables dans les évacuations critiques ordinaires. L'urine eſt fort changeante; tantôt elle paroit abſolument naturelle; quelquefois elle eſt fine limpide, d'autres fois épaiſſe, le plus ſouvent très-abondante; le pouls eſt plus fort qu'il ne doit l'être. Les ſymptômes les plus familiers ſont des anxiétés, des douleurs ou un ſentiment de tenſion incommode dans la région épigaſtrique, ſur-tout dans le foie; des efforts de vomiſſement qui ſe répètent ſouvent, & une ſoif vive.

Mais cette cauſe de maladie, c'eſt-à-dire, l'état d'irritation ſoutenu dans les organes digeſtifs, & la congeſtion que cet état nerveux amène à ſa ſuite, peut ſe préſenter ſous des formes très-variées, & prendre l'apparence de preſque toutes les maladies, en portant ſon impreſſion ſympathique ſur les organes qui ſont le plus ſuſceptibles de cette influence, ſoit par le genre de vie propre à chacun, ſoit par le tempéramment, ſoit

par les différentes saisons. Aussi M. KÆMPF a vu des maladies de toute espèce, soit des maladies de tête, de poitrine, de l'habitude extérieure du corps, traitées sans succès par les méthodes ordinaires, & qui ne cédoient qu'aux moyens curatifs appropriés à l'affection du bas ventre sur laquelle elles s'établissent : tant il est vrai, comme nous l'avons dit souvent, que pour travailler efficacement à la cure radicale des maladies, il faut s'appliquer à rechercher la cause réelle qui l'entretient, & ne pas se décider uniquement d'après les symptômes les plus apparens. Une observation très-importante de M. KÆMPF, c'est qu'il a vu que la vérole même compliquée avec cette affection maladive du bas ventre, avoit été traitée long-temps sans succès par les moyens ordinaires, & qu'elle ne céda qu'à la méthode appropriée à cette affection du bas ventre dont nous parlerons dans la suite : car, comme l'a dit M. STOLL, la vérole peut réellement se compliquer avec toutes les causes possibles de maladie, & son traitement méthodique exige des moyens curatifs très-différens, selon les différens modes de complication. Cette considération est la seule chose qui manque dans le bel ouvrage de l'illustre SWEDIAUR.

M. KÆMPF a observé que les congestions établies dans le bas ventre, ont des effets bien différens dans les différens tempéramens ; dans les gens forts, vigoureux, d'une sensibilité vitale peu active, ces congestions restent quelquefois long-temps sans donner aucun signe bien apparent de leur existence ; mais quand cette cause se met en mouvement, elle produit des effets promptement funeste ; elle décide assez souvent des apoplexies mortelles. Tous les âges, tous les sexes, tous les tempéramens, sont disposés à cette maladie, cependant il y a des différences notables, eu égard à ces différentes circonstances ; ainsi les femmes y sont plus exposées que les hommes. Nous avons déjà remarqué que les

affections nerveuſes ſont plus communes chez les femmes que chez les hommes, auſſi cette maladie a moins de danger chez les femmes : car, comme l'a obſervé HIPPOCRATE une maladie, toutes choſes égales d'ailleurs, eſt d'autant plus dangereuſes, qu'elle à moins de rapport avec le corps qui l'eprouve.

Par rapport à l'âge, c'eſt depuis 35 à 40 ans qu'elle eſt plus commune, d'après cette loi de la nature vivante, dont nous ayons parle ci-devant, qui marque le dernier âge de la vie, par l'action plus vive des organes contenus dans le bas ventre.

Les tempéramens qui y ſont plus expoſés ſont les tempéramens phlegmatiques, ſur-tout les tempéramens ſanguins ; car dans ces deux tempéramens, on obſerve que les vaiſſaux ſanguins ſont petits, très-nombreux, & qu'au contraire le tiſſu des chairs eſt très-développé. Or on peut établir aſſez généralement que la fréquence des affections nerveuſes eſt à peu-près proportionnée à l'état habituel de rarefaction ou de développement du tiſſu ſpongieux.

Les cauſes qui préparent à cette maladie, ſont en général les vives émotions de l'ame, comme un violent accès de colère, une terreur exceſſive, un chagrin violent. Il eſt en général bien remarquable que la plupart des paſſions de l'ame portent ſur la région épigaſtrique, & y laiſſent un état d'irritabilité exceſſive, auſſi tous les moyens d'excitation font-ils alors beaucoup de mal. On peut lire là-deſſus une diſſertation intéreſſante de FREDERIC HOFFMANN, ſur les dangers des émétiques & des purgatifs, *de emetico poſt iram veneno.* Ces remèdes agiſſent alors comme de véritables poiſons. Cet état d'irritabilité extrême dans les organes digeſtifs qui rend extrêmement dangereux l'uſage des émétiques, ſe trouve aſſez communément dans la jauniſſe chronique, & en génénal, comme l'a obſervé STOLL, lorſque ce remède eſt indiqué dans

la jauniſſe, il eſt toujours néceſſaire de préparer à ſon uſage par les fomentations émollientes ſur la région de l'épigaſtre. Cette maladie eſt ſouvent produite auſſi par l'abus des liqueurs & des vins forts. M. STOLL remarque que la jauniſſe chronique, aſſez ordinaire aux buveurs & aggravée par tous les remèdes violens, & qu'elle ne demande que les moyens doux, les délayans les émolliens, *blanda & émolliens methodus.* STOLL *tom.* 3.

Des cauſes très-puiſſantes de cette maladie ſont auſſi des purgatifs actifs, fréquemment répétés, les poiſons. J'ai eu connoiſſance d'une maladie de cette eſpèce par un abus exceſſif d'extrait de ciguë; l'opium pris immodérément doit être compté parmi les cauſes de cette maladie; car l'opium, comme on le reconnoît aujourd'hui aſſez généralement, eſt vraiment une ſubſtance âcre, & ſelon l'obſervation de M. YOUNG, il diſpoſe éminemment aux congeſtions. Mais de toutes les cauſes capables de produire cette maladie, la plus puiſſante & peut-être la plus prompte, eſt la ſuppreſſion des fièvres intermittentes par l'adminiſtration trop précoce du kina. On doit auſſi compter les cauſes extérieures, comme des coups violens ſur la région épigaſtrique. On obſerve que ceux qui mènent une vie oiſive & ſédentaire dont le corps eſt habituellement courbé en avant, qui vivent aſſujettis à une diette trop ſévère & trop ſcrupuleuſe, ſont ſujets à cette maladie. Les excès modérés ne ſont pas inutiles pour exciter les forces de la nature. L'hiſtoire apprend que ceux qui ont joui de la plus longue vie ne ſont pas ceux qui ont mené la vie la plus ſobre & la plus réglée; l'homme n'eſt pas fait pour mener continuellement une vie paiſible & uniforme; il doit s'attendre à une infinité d'événenemens. Il eſt bon qu'il s'y préſente toujours préparé (CELSE).

Cette maladie dure ordinairement des années entières. Quand elle ſe termine par la ſanté elle le fait

ordinairement de cette manière. Toute l'habitude du corps ſe contracte par un ſpaſme bruſque & violent. Les extrémités, ſur-tout les extrémités inférieures ſe refroidiſſent. Il ſurvient des efforts de vomiſſement; enfin, l'excrétion d'un ſang noir épais, grumelé, & quelquefois luiſant comme de la poix fondue. Quand elle ſe tourne à la mort, elle décide ordinairement une véritable fièvre hectique ou une hidropiſie, l'hidropiſie chez ceux qui ont beaucoup d'embonpoint, & l'hectiſie chez ceux qui ſont d'une conſtitution grèle & sèche.

PIQUER, qui remarque d'après HIPPOCRATE, que les mélancoliques ſalivent beaucoup, dit que quand avec une ſalivation abondante les jambes ſe refroidiſſent facilement, que tout le corps éprouve du froid après le repas, on a lieu de croire que l'humeur mélancolique occupe l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & qu'alors rien ne peut être plus contraire que l'uſage des remèdes échauffans.

Le traitement de cette maladie demande les moyens les plus doux. Il faut à la fois calmer l'état extrême d'irritation qui exiſte dans les organes digeſtifs & les parties voiſines, & réſoudre les congeſtions que cet état nerveux a décidé, mais par des apéritifs très-légers, dont le degré d'activité ſoit proportionné à l'irritabilité ou à la ſenſibilité extrême de la conſtitution. C'eſt dans les cas de cette eſpèce, que la méthode de M. POMME, ou la plus rélachante de toutes les méthodes, qui conſiſte dans des boiſſons adouciſſantes priſes à haute doſe & des bains tièdes continués auſſi long-temps que le malade peut le ſoutenir, 10. 12. 15 heures, peut avoir du ſuccès.

La méthode la plus généralement utile conſiſte à employer les ſucs d'herbes tempérantes & très-légerement réſolutives. Telle eſt éminemment la chicorée, qui, comme dit GALIEN, eſt amie du foie & n'eſt pas contraire à l'eſtomac. On peut joindre à chaque priſe

de ces ſucs, quelques ſels neutres apéritifs, comme le tartre vitriolé à la doſe de 8 grains, ou encore mieux la terre folliée de tartre qui paroît le plus doux de tous les ſels de cette eſpèce. Le nitre porte quelquefois une impreſſion trop vive. On obſerve ſur-tout que tous les remèdes terreux, pulvérulens, comme les yeux d'écréviſſe préparés, l'antimoine diaphorétique, ne conviennent pas à l'état extrême de ſenſibilité de l'eſtomac. Il faut joindre à l'uſage de ces ſels des ſucs laxatifs doux; ainſi on peut donner chaque matin les ſucs dépurés de chicorée, d'agrimoine, de bourrache à la doſe de 4, 5 ou 6 onces que l'on mêle avec parties égales de petit lait bien clarifié, ou avec autant de bouillon de poulet ou de veau très-légers, & cotiſés avec la chicorée, la mauve & autres plantes analogues.

Le lendemain, on donnera quelques laxatifs doux à petite doſe, comme la pulpe de tamarin, la moëlle de caſſe, à la doſe de deux ou trois gros tout au plus. Une heure après il faut prendre un verre de petit lait clarifié; s'il n'y a point trop de chaleur, on peut tenter d'ajouter 15 ou 20 grains de rhubarbe à la pulpe de caſſe. On continue ainſi l'uſage alternatif de ſucs tempérens & de légers laxatifs pendant 15 ou 20 jours; on peut paſſer alors à des remèdes analogues qui aient une action plus marquée. FERNEL employoit communément un ſirop compoſé avec les apéritifs & les purgatifs. Ce ſirop eſt connu ſous le nom de cet auteur, *ſirop de* FERNEL. Racine de chicorée, de perſil, de caprier, de polipode de chêne aa. ℥j. graines de carthame, ℥j. Feuilles d'hyſſope, d'origan, d'aigremoine, de ceterach, de cuſcute, d'abſynthe, aa. demi poignée, graine d'anis, de fenouil, d'endive, de melon aa. ℥jjj. Eau d'aigremoine, ℔jjj. Faites bouillir juſqu'à diminution d'un tiers. Paſſez. Faites infuſer pendant 12 heures. Jettez dans la colature, feuilles de ſéné ℥jv., agaric blanc ℥jj., racine d'hellébore noir ℥jjj., gingembre ℥jj.

On ajoute une livre de ſucre, on fait cuire juſqu'à conſiſtance de ſirop, & on y ſuſpend deux onces de rhubarbe dans un nouet. Il le donnoit à la doſe de deux onces dans autant de vin blanc. On peut le donner de deux jours l'un, & donner les autres jours, ou les ſucs ci-deſſus, ou le petit lait & ſuivre ainſi cette alternative pendant quelque temps. Pendant l'uſage de ces remèdes, il faut employer les bains tiédes, ſur-tout les demi bains; appliquer ſur le bas ventre, des onguents émollients, comme l'onguent d'althea, l'huile de lys blanc, auxquels on peut ajouter de temps en temps quelques réſolutifs, comme le ſuc de bétoine à petite doſe, l'eſprit de vin camphré, l'eſprit de ſerpolet. On peut appliquer ſur le foie un mélange de ſuc de chicorée, d'abſinthe, d'eupatoire avec un peu de ſuc de limon dont on fait un liniment avec l'onguent roſat ou autre. Mais le moyen curatif le plus puiſſant, eſt ſans contredit l'uſage continué des lavemens ſelon la methode de M. KÆMPF, qui conſiſte à faire prendre chaque jour (après que le malade a été à la garde-robe, ſoit naturellement, ſoit par le moyen d'un lavement ſimple) un lavement compoſé avec les ſubſtances émollientes & réſolutives, pris à moitié doſe, c'eſt-à-dire, à la doſe de 4 ou 5 onces, que le malade doit garder autant qu'il peut. M. KÆMPF les compoſe ordinairement avec la racine de chicorée, les feuilles de bouillon blanc, de petite centaurée & de chardon benit. On aide efficacement l'action émolliente, réſolutive des lavemens pris de cette manière, en frictionnant légèrement le bas ventre, ſoit avec la paume de la main, ou avec des flanelles sèches. Je vous ai déjà renvoyé ſur l'avantage de ces frictions à une diſſertation de M. QUELMATZ, & aux ouvrages de VAN-SWIETEN qui ſe plaint avec raiſon de ce que ce moyen eſt trop négligé.

KÆMPF a guéri des maladies qui dépendent de

congeſtions abdominales, établies depuis long-temps, par le ſeul moyen des lavemens pris ainſi à demi-doſe & gardés, aidés de peu de remèdes internes. Il a obſervé que l'uſage, long-temps continué de ces ſecours, décidoit enfin l'excrétion d'une matière pituiteuſe, plus ou moins épaiſſe, affectant différentes formes, & qui doit véritablement être regardée comme une évacuation critique. Si le malade a éprouvé ci-devant des hémorroïdes, il peut être avantageux de rappeler ce flux, ſoit par le moyen des bains de ſiége, des vapeurs émollientes, ſoit même par les ſangſues; cependant ce flux hémorroïdal ne ſauroit être auſſi généralement utile que l'ont voulu les STHALIENS. M. KÆMPF remarque très-bien, que ceux qui l'éprouvent ſont communément des gens valétudinaires, qui ne ſont point du tout exempts de congeſtions & d'engorgemens dans différens vaiſſeaux du bas ventre; qu'il en eſt, qui dans l'acte du flux hémorroïdal bien réglé, éprouvent des vomiſſemens de ſang, des hémophthiſies. CLAUDIUS MONTANUS rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent que les accidens de la maladie dont nous parlons, n'avoient point été calmés par un flux d'hémorroïde, même abondant. Et en effet le flux hémorroïdal peut bien diminuer la congeſtion, mais il ne porte point ſur le fondement de la maladie, & il laiſſe ſubſiſter l'état nerveux, qui entretient cet accident, & qui le reproduit. GALIEN diſoit qu'il étoit dangereux que la nature s'habituât au flux hémorroïdal; car alors il eſt également à craindre qu'il ſe ſupprime & qu'il ne devienne exceſſif. Si le malade eſt d'un tempérament ſec, qu'il ait les vaiſſeaux très-ouverts & développés, qu'il mange habituellement beaucoup, la ſaignée & même les ſaignées répétées peuvent être très-utiles, ſur-tout dans le principe, car dans ces circonſtances, on a lieu de préſumer des congeſtions de ſang dans le bas ventre. KÆMPF l'em-

HIPPOCRATE rapporte dans le cinquième livre de ſes épidémies, qu'il traita avec ſuccès une faim canine dépendante d'une congeſtion de ſang ſur l'eſtomac, par des ſaignées faites aux deux mains & répétées de temps-en-temps : il décrit un état de congeſtion dans la rate qu'il guérit par des ſaignées.

M. SMUKER obſerve que les ſang-ſues ne ſont utiles que lorſque la tumeur des hémorroïdes eſt de la groſſeur d'une noiſette. Pour prévenir le retour de la tumeur, il conſeille l'application de l'eau froide ſur la partie, ou un lavement froid ſoir & matin.

Ce n'eſt que lorſqu'on a inſiſté aſſez long-temps ſur les émolliens & les doux laxatifs, que l'on peut tenter l'uſage des toniques, comme des eaux minérales ferrugineuſes, du kina, du quaſſin, ſur-tout l'élixir vitriolique ; ces remèdes ne conviennent que lorſque la maladie a changé de nature, que l'état d'atonie a ſuccédé à l'état de ſpaſme. Pendant l'uſage des apéritifs dans lequel il faut obſerver avec ſoin, (& c'eſt une attention qu'il faut avoir dans le traitement de toutes les maladies chroniques) ſi la nature excitée par l'action de ces remèdes tente de procurer des évacuations : ſi c'eſt par la voie des ſelles, il faut inſiſter ſur les purgatifs, ſi c'eſt par les urines, il faut inſiſter ſur les diurétiques. Cette eſpèce d'évacuation eſt aſſez ordinaire dans les maladies chroniques du bas ventre. Nous avons vu ailleurs, d'après des obſervations déciſives, que toute l'urine n'eſt pas tirée du ſang, mais qu'il falloit admettre une communication directe & immédiate entre la veſſie & les différens organes du bas-ventre, par le moyen de laquelle ces organes peuvent tout-d'un-coup ſe décharger dans la veſſie. Nous verrons dans la ſuite que les urines épaiſſes, troubles, très-chargées, ſont un des ſymptômes les plus ſurs de la préſence des ſucs dégénérés dans les premières voies.

ployoit comme HIPPOCRATE, elle devient sur-tout très-utile à titre de révulsif.

Pour calmer les accidens graves sur-tout le vomissement, il faut employer les boissons adoucissantes, les lavemens huileux, les frictions des extrémités inférieures, les bains des pieds, donner intérieurement de la liqueur d'HOFFMANN, ou de l'ether vitriolique, ou de l'essence de mille feuilles.

Pour diminuer la constipation, il peut être utile, de prendre, (si les remèdes prescrits ci-devant ne suffisent pas) deux gros de moelle de casse chaque jour avant le dîner, ou bien un bouillon léger préparé avec quelques plantes potagères, comme l'endive, la laitue, la chicorée; le régime doit être pris des végétaux; on doit éviter avec soin le café, les liqueurs & toutes les boissons échauffantes.

Fièvre éphémère.

Jusqu'à présent je n'ai fait que parler des généralités sur les fièvres. Maintenant nous devons entrer dans les détails, & d'abord je vais vous exposer le plan que je me suis proposé de suivre. Je traiterai d'abord, des fièvres purement éphémères, c'est-à-dire, des fièvres simples & qui sont complétement dépouillées de toute altération dans les humeurs, ou dans la substance même des organes. Dans les fièvres de cette espèce, nous n'appercevons bien nettement, que les phénomènes dépendant de la force tonique ou nerveuse, & nous ne saisissons de la part de la faculté digestive, aucun acte différent de ceux qui s'exercent dans l'état ordinaire de santé. Je passerai ensuite aux fièvres inflammatoires, c'est-à-dire, aux fièvres qui supposent, soit dans les humeurs, soit dans la substance même des organes, cette disposition indéterminée qu'on appelle phlogistique & que nous

ſommes bornés à étudier dans ſes effets, comme toutes les autres modifications de la vie.

En troiſième lieu je traiterai de la conſtitution bilieuſe, & je la conſidérerai ſous trois aſpects, dans le méſentere ou les parties voiſines, ce qui conſtitue la claſſe nombreuſe des fièvres gaſtriques ou méſentériques bilieuſes; puis dans la maſſe des humeurs qui roulent dans les vaiſſeaux, ce qui conſtitue la fièvre bilieuſe générale, ou la fièvre ardente; & enfin je la conſidérerai comme exerçant profondément ſon action ſur la ſubſtance de quelque organe déterminé, & je prendrai pour exemple la fièvre pleurétique bilieuſe bien différente de celle qui eſt dépendante des premières voies; & cette diſtinction eſt d'autant plus importante, que beaucoup d'auteurs ont décrit ſous le nom de pleuréſie bilieuſe, la fièvre pleurétique dépendante d'un amas de bile dans les premières voies.

En quatrième lieu, je traiterai de la conſtitution catharrale ou pituiteuſe, & je la conſidérerai auſſi dans les parties voiſines du bas ventre & dans la maſſe générale des humeurs, & enfin dans quelques organes particuliers; ce qui conſtituera la fièvre méſentérique pituiteuſe, la fièvre catharrale générale. Pour exemple d'une fièvre locale, je prendrai la péripneumonie, & je traiterai enſuite des fièvres intermittentes, qui ne different, comme nous le ferons voir dans la ſuite, des fièvres que nous avons conſidéré auparavant, que par le génie nerveux qui s'y montre à un degré plus marqué que dans les fièvres continues, enſorte que les fièvres intermittentes doivent, ſelon les loix d'une méthode exacte, être placées après les fièvres continues, parce qu'elles ſont réellement plus compliquées. Je m'attacherai ſur-tout aux fièvres intermittentes malignes, qui ſont celles de toutes dans leſquelles le génie nerveux domine d'avantage; car nous verrons que la malignité de ces fièvres eſt

un ſymptôme eſſentiellement nerveux ou ſpaſmodique.

Enfin je finirai par les fièvres rémittentes qui ſont les plus compliquées, & qui réſultent de l'union & du mélange des intermittentes & des continues; en ſorte que ces fièvres rémittentes ne peuvent être connues que d'après la connoiſſance des fièvres intermittentes & des continues, qui en ſont les élémens & qui ſe combinent diverſement pour les produire.

Cette méthode de diviſion eſt ſimple; elle nous offre des membres de ſous-diviſion étendus, bien eſpacés, & qui nous permettent de placer avec aiſance les faits que la pratique nous préſentera.

La fièvre éphémère débute par un ſentiment de mal-aiſe, par des tiraillemens, des laſſitudes dans les membres, des douleurs de tête plus vives chez les jeunes gens, & chez les perſonnes qui ont beaucoup d'activité, & chez leſquels on obſerve en général que les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties ſupérieures.

Le reſſerrement ſpaſmodique de l'habitude du corps eſt peu conſidérable, les horripilations ſont légères & ſuperficielles, & le plus communement il n'y a point de friſſon décidé; en ſorte que le friſſon qui accompagne le début d'une fièvre, donne lieu de préſumer que cette fièvre eſt inflammatoire ou putride, & par conſéquent très-différente des fièvres éphémères. Il faut en excepter la fièvre dont l'invaſion a été précédée de cauſes capables de frapper l'organe de la peau de ſpaſme violent; telles ſont l'expoſition long-temps ſoutenue à l'ardeur du ſoleil, l'impreſſion d'un froid rigoureux, des bains dans des eaux aſtringentes, par exemple, dans les eaux chargées d'alun; car la fièvre qui ſuit l'action de ces cauſes, peut être décidément éphémère, quoiqu'elle débute par un friſſon bien marqué qui ſe prolonge & ſubſiſte même aſſez long-tems.

Les fièvres éphémères ſont très-communément produites par quelque cauſe évidente ou procatartique, comme l'on parle communément, c'eſt-à-dire, par quelque erreur dans l'uſage des choſes non naturelles. Ainſi ces fièvres ſont communément décidées par des travaux forcés, par des veilles prolongées, par des excès dans le boire & le manger, par l'impreſſion du chaud, du froid, ſur-tout par les vives impreſſions de l'ame.

Cependant il ne faut pas croire que ces cauſes produiſent néceſſairement des fièvres éphémères, & qu'elles ne puiſſent jamais décider que des fièvres de cette eſpèce; & tout médecin qui ſans recherche ultérieure, traiteroit comme éphémère toute fièvre précédée de cauſes évidentes, s'expoſeroit à des erreurs graves. M. STOLL remarque fort bien que les mêmes cauſes évidentes, par exemple, la boiſſon d'eau froide, lorſque le corps eſt fort échauffé, peut produire des accidents bien différens dans différens temps: dans l'été, elle produira communément des fièvres gaſtriques bilieuſes; dans l'hiver ou le printems, des fièvres inflammatoires. M. STOLL remarque encore qu'une même cauſe évidente de maladie, par exemple, la ſuppreſſion de tranſpiration, produit en hiver des maladies de la tête, au printems des maladies de poitrine, en été & au commencement de l'automne des maladies du bas-ventre, parce que la tête eſt affectée relativement en hiver, la poitrine au printems, le bas-ventre en été ou en automne. M. VOULLONNE obſerve que SYDENHAM, qui croyoit que preſque toutes les maladies dépendoient d'une ſuppreſſion de tranſpiration, a été cependant un des plus grands ennemis de la méthode échauffante & ſudorifique; en ſorte que ce médecin croyoit bien que le traitement des maladies ne pouvoit être déterminé d'après les conſidérations de leurs cauſes évidentes. Cependant il a parfaite-

ment bien connu la véritable indication des ſudorifiques dans les maladies aigues communiquées par contagion. La circonſtance d'avoir été décidée par une cauſe évidente, eſt une circonſtance très-conſidérable & qui doit faire préſumer qu'une fièvre eſt éphémère; mais ceci n'eſt cependant qu'une ſimple conjecture qui a beſoin d'être confirmée par l'étude de la fièvre, par l'examen ultérieur de l'enſemble des phénomènes qu'elle produit.

PIQUER dans ſon commentaire ſur les épidémies, remarque que PHILISTE, après avoir fait des excès de vin, tomba dans une affection léthargique, & que CHERION, aprés le même excès, tomba dans une affection toute contraire, tant il eſt vrai que les cauſes extérieures n'ont qu'un effet dépendant de l'état où ſe trouve le corps.

Pour prouver l'action néceſſaire des cauſes extérieures, LE PEUPLE médecin fait valoir l'acte du virus vénérien, & des poiſons; mais on doit ſavoir que les poiſons perdent leur effet par l'habitude, & qu'il eſt des ſujets qui ne prennent point du tout la vérole, & que ceux qui la prennent peuvent avoir une vérole ſubordonnée à une cauſe de maladie déjà parfaitement bien établie dans le corps: ainſi KÆMPF a vu que dans un homme attaqué d'obſtruction dans le bas ventre, la vérole ne céda qu'aux moyens appropriés aux obſtructions.

Dans la fievre éphémère la chaleur ſe développe librement, par un moyen ſuivi, d'une maniere uniforme, & qui n'eſt pas coupée par des alternatives de froid, comme il arrive aſſez ſouvent dans les fièvres putrides; mais ſur-tout, quoique la chaleur puiſſe avoir beaucoup d'intenſité, elle eſt douce comme dans l'état de ſanté, & elle ne porte pas ſur le tact cette impreſſion d'âcreté qui caractériſe les autres eſpèces de fièvres.

Le

Le pouls eſt grand, vîte & fréquent; mais il eſt parfaitement égal, ſoit qu'on compare entr'eux les mouvemens de dilatation ou ceux de concentration. GALIEN donne ſur-tout comme un ſigne qui a beaucoup de valeur, l'égalité entre les mouvemens de concentration & de dilatation, & l'inégalité entre ces deux mouvemens eſt ſelon lui une des circonſtances qui vont le plus directement à établir le caract re putride de la fièvre, c'eſt-à-dire, ſa complication avec une altération quelconque dans les humeurs, ou la ſubſtance des organes.

Mais un caractère des plus frappans de la fièvre éphémère, c'eſt qu'immédiatement après la terminaiſon de l'acc s, le pouls rentre tout d'un coup dans l'ordre de ſes mouvemens naturels; au lieu que dans les fi vres d'acc s, dans celles mêmes où les accès laiſſent entr'eux, le plus d'intervalle, le pouls eſt ou foible, ou vîte, & préſente toujours quelque altération qu'il eſt facile de ſaiſir, pourvu qu'on ait le tact exercé. Un grand caractère de la fièvre éphémère, c'eſt que l'urine ne préſente aucune altération & qu'elle ne porte pas d'autres qualités que celles qu'elle a dans l'état de ſanté.

La fièvre éphém re ſe termine tr s-généralement dans l'eſpace de 24 heures, & c'eſt de-là qu'elle a tiré ſa dénomination; enſorte que DIOCLES avoit raiſon de regarder le premier jour comme vraiment critique (en entendant par criſe toute ſolution de maladie & non pas ſeulement, comme l'ont voulu quelques-uns, cette ſolution précédée de ſymptômes plus ou moins alternans; *judicari in morbis eſt cum morbi augeſcunt, aut increſcunt, aut in alienum morbum tranſeunt, aut deſinunt.* HIPP.); car dans l'ordre de la nature le premier jour eſt bien réellement deſtiné à la ſolution des fi vres décidément éphém res. Cette durée de 24 heures eſt auſſi celle que la nature emploie pour toutes ſes opéra-

tions ordinaires. Cette fièvre cependant peut, ſans changer d'eſſence, ſe porter au-delà de ce terme : nous avons obſervé & nous aurons ſouvent occaſion de rappeler que la nature d'une maladie ne peut être déterminée par la durée, mais qu'elle doit l'être excluſivement par l'enſemble des phénomènes qu'elle développe.

PIQUER remarque que chez les perſonnes mélancoliques, la fièvre éphémère dure ſouvent trois ou quatre jours. Il eſt en général bien remarquable que chez les gens de ce tempérament, la nature porte une lenteur, une opiniâtreté bien marquée dans tous ſes actes. La fièvre éphémère ſe termine quelquefois par un écoulement abondant d'urines, mais parfaitement naturelles, & qui n'amène d'autres coctions que celle qui ſe fait dans l'état de pleine ſanté ; mais le plus ſouvent elle ſe termine par la ſueur ou du moins par une moiteur bien ſenſible. GALIEN remarque que de toutes les cauſes capables de prolonger une fièvre éphémère, une des plus puiſſantes, eſt l'impreſſion de l'air froid. GALIEN dit à cette occaſion que les fièvres éphémères ſont beaucoup plus rares vers le nord que vers le ſud ; ce qui dépend de ce que vers les pays froids l'éruption de la ſueur eſt beaucoup plus difficile, ce qui doit faire que des fièvres d'abord purement éphémères, changent de nature, parce que l'action du climat s'oppoſe à l'établiſſement de leurs moyens ordinaires de ſolution.

ROEDERER & WAGLER dans leur traité *de morbo mucoſo*, remarquent que les perſonnes délicates, ſurtout les gens d'étude, qui menant une vie ſédentaire, ſont très-ſujets à une fièvre éphémère qui débute le ſoir, dure toute la nuit & ſe termine le matin par des ſueurs. Ces petites fièvres éphémères ſont des reſſources puiſſantes que ſe ménage la nature, & par le moyen deſquelles non-ſeulement elle ſoutient & conſerve une conſtitution délicate & affoiblie, mais

encore elle échappe à des causes de maladie graves. Aussi WAGLER remarque que les personnes qui avoient l'habitude de ces fièvres éphémères bien conduites, & qui avoient soin de soutenir l'éruption critique de la sueur, étoient assez communément préservées de l'épidémie dont il décrit l'histoire. Il est en général bien digne de remarque qu'une maladie quelconque, passée en habitude par ses répétations fréquentes, rend pour ainsi dire inhabiles à des maladies différentes; ensorte qu'une constitution épidémique bien établie qui affecte des corps ainsi disposés, n'a guère d'autres effets que de ramener leur maladie habituelle. C'est ainsi que la peste même peut se transformer en goutte chez un homme éminemment goutteux; & nous remarquerons à cette occasion que l'appareil des mouvemens de la goutte, quoique les mêmes en apparence, peut cependant tenir à des causes bien différentes, & constituer par conséquent une maladie bien différente, comme l'a dit fort bien PLENCIZ. *Variæ causæ podagram producentes, diversissimæque naturâ.* Ce n'est pas qu'il n'y ait dans la goute une cause spécifique, comme dans la plupart des maladies, ainsi que nous le verrons dans la suite. Le plus souvent ce spécifique est subordonné aux causes générales des maladies, comme les seules dont la considération doit faire véritablement l'objet de la médecine dogmatique & méthodique, au moins d'après l'état de nos connoissances actuelles.

WAGLER remarque que rien ne dispose plus éminemment à des maladies graves, que d'arrêter la sueur du matin qui est donc la vraie solution des fièvres éphémères, & les erreurs de traitement & de régime. Ces causes disposent sur-tout à des fièvres méséntériques, à raison de la grande correspondance établie entre l'organe de la peau & ceux du ventre. On observe assez souvent des hommes qui éprouvent trois

ou quatre fois par an & à la même époque une véritable fièvre éphémère qui ſe termine par différentes évacuations, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles, & qui laiſſent un bien-être ſenſible. Or ceci confirme ce que nous diſions ci-devant, que le caractère eſſentiel des fièvres éphémères n'eſt pas d'être produites par des cauſes évidentes externes. PLINE rapporte que le poëte ANTIPATER eut chaque année pendant toute ſa vie une fièvre éphémère le jour qui répondoit à celui de ſa naiſſance. ANTIPATER SIDONIUS *poëta omnibus annis una die tantum natali corripiebatur febri*: (hiſt. nat.) Et que cette fièvre termina enfin ſa vie dans un âge très-avancé.

Le traitement de cette fièvre eſt fort ſimple, & les moyens qu'on employe ſont plutôt tirés de la diette que des remèdes proprement dits. Sur le traitement de cette fièvre ſans altération dans les humeurs conſultez HIPPOCRATE. Il employoit les bains tièdes, les frictions huileuſes. Il n'eſt queſtion que de ſe tenir en repos & un peu plus chaudement qu'à l'ordinaire, de faciliter & de ſoutenir l'éruption de la ſueur par des boiſſons délayantes, le petit lait, un mélange d'eau & de lait, des décoctions d'orge, d'avoine, de pain, auxquelles on peut ajouter du nitre & différentes eſpèces de roobs. Mais le point principal de ce traitement, c'eſt de donner des alimens convenables, comme des crémes d'orge & de ris, des pannades & autres choſes ſemblables, lorſque la fièvre eſt ſur ſon déclin. GALIEN avançoit que l'impreſſion tonique & fortifiante que les alimens font ſur l'eſtomac, eſt une circonſtance néceſſaire pour décider complétement la terminaiſon de l'accès.

Les anciens médecins métodiſtes, c'eſt-à-dire, les médecins qui ſuivoient les dogmes de THESSALUS & de THEMISON, étoient dans l'uſage d'interdire toute eſpèce d'alimens dans les trois premiers jours d'une mala-

die; & à compter du quatrième, ils ne donnoient de nourriture que par jours alternatifs; ainſi ils ne nourriſſoient que le quatrième, ſixième & huitième jour, &c., c'eſt ce qu'ils appeloient le diatriton. Ils employoient cette pratique conſtamment, ſans diſtinction de maladie, d'âge, de tempéramment; & GALIEN qui avoit eu ſouvent occaſion d'en obſerver les effets, s'étoit convaincu que les fièvres éphémères ſe prolongeoient & dégénéroient en fièvres ardentes promptement ſuivies de fièvres hectiques, incurables ſur-tout chez les gens ſecs, ardents, bilieux, que les anciens appeloient *Picrocholes*; dénomination tirée de la ſurabondance de la bile dans les humeurs.

Cette pratique ne produit pas des effets auſſi funeſtes dans les tempéramens contraires; mais elle a toujours le grand inconvénient de fatiguer, de tourmenter les malades à pure perte, & de prolonger notablement leur convaleſcence.

HIPPOCRATE diſoit que rien ne raffraichiſſoit ſi puiſſamment que l'uſage des alimens placés dans des temps convenables. C'eſt auſſi ce que le peuple répète ſans ceſſe, le peuple qui, quoi qu'en diſent les faux ſages, eſt en poſſeſſion des vérités les plus importantes ſur preſque tous les objets de la ſcience de l'homme.

Les anciens dans le traitement de ces fievres faiſoient un grand uſage des bains qu'ils plaçoient ſur le déclin. L'on voit en effet que les bains, qui tendent à répartir les mouvemens d'une manière uniforme, doivent contribuer avec beaucoup d'efficacité à la terminaiſon de cette fièvre. Cependant les bains convenoient mieux aux anciens qu'ils ne conviennent aujourd'hui, parce qu'ils en avoient l'habitude; car comme les bains peuvent être ſujets à des effets équivoques, & qu'en général le temps de maladie n'eſt pas celui qu'il faut choiſir pour introduire de nouvelles habitudes, il eſt beaucoup plus prudent de ne pas

les employer dans une affection auſſi parfaitement indifférente en ſoi, que l'eſt la fièvre éphémère.

Fièvre éphémère prolongée ou inflammatoire.

Les fièvres ſont toutes des affections de même ordre, des affections également fugitives & légères qui tendent d'elles-mêmes à ſe diſſiper, & qui demandent la même méthode de traitement, avec quelques modifications cependant déterminées par la différence des cauſes qui les ont produites, ou qui les ſoutiennent. Si vous voulez prendre des connoiſſances étendues ſur ce ſujet vous pouvez conſulter avec avantage le huitième & le neuvième livre de la Méthode de GALIEN, l'ouvrage d'AVICENNES ſur les fièvres, & ſur-tout les obſervations de FORESTUS. Cet ouvrage de FORESTUS eſt un des plus intéreſſans qu'on puiſſe conſulter. C'eſt une riche collection de faits de pratique, les ſeuls que nous devions recueillir, comparer & ordonner pour nous élever à une théorie ſaine & ſolide qui puiſſe éminemment nous diriger.

Vous verrez dans les ouvrages que je vous indique, que quoique toutes les fièvres éphémères demandent en général un traitement uniforme, qui eſt celui que j'ai propoſé, ce traitement néanmoins comporte quelque différence relativement aux cauſes évidentes qui ont précédé. Ainſi lorſque les fièvres éphémères ſont précédées par des vives émotions de l'ame, comme alors le ſpaſme de l'abitude du corps eſt leger ou plutôt abſolument nul, le bain eſt moins indiqué que lorſque l'organe de la peau eſt plus contracté; comme il arrive à la ſuite des bains dans des eaux aſtringentes, comme des eaux chargées d'alun, (quoique les bains puiſſent être utiles pour calmer l'état d'irritation que les vives émotions de l'ame décident preſque toujours dans la région épigraſtique). Lorſque

la fièvre eſt décidée par l'expoſition long-temps ſoutenue à une chaleur vive, il faut faire dès le commencement des embrocations avec des huiles rafraichiſſantes, continuant cette pratique juſqu'à ce que la fièvre ſoit ſur le déclin. Lorſque la fièvre eſt le produit d'un froid rigoureux, il faut faire de ſemblables embrocations, mais avec des huiles échauffantes. Lorſque la fièvre eſt décidée par une douleur vive, il faut s'appliquer par tous les moyens poſſibles à tempérer, à calmer la violence de la douleur. Mais je paſſe rapidement ſur tout ce détail, & je m'arrêterai ſeulement à la fièvre éphémère par cauſe d'indigeſtion, ou à la fièvre éphémère décidée par la ſurcharge des premières voies.

GALIEN remarque que dans les gens d'un tempérament ſec, ardent, bilieux, *Picrocholes*, comme il les appelle, la fièvre par cauſe d'indigeſtion ſuppoſe preſque toujours la dégénération putride ou nidoreuſe des alimens dans l'eſtomac; d'abord parce que dans les tempéramens de cette eſpèce, la dégénération acide des alimens dans les premières voies eſt extrêmement rare; & qu'elle n'a lieu que par rapport aux alimens éminemment acceſcens: le tout parce que les ſubſtances acides ne portent pas ſur l'eſtomac une impreſſion ſi vivement irritante que les ſucs corroſifs & bilieux. De manière que toutes les fois que dans ces tempéramens les fièvres ſe trouvent compliquées avec des rapports acides, on doit préſumer que la dégénération acide des alimens dans l'eſtomac & la fièvre, ſont des accidens indépendans l'un de l'autre; & que la fièvre dès-lors n'étant pas produite par une cauſe légère, comme extérieure, n'eſt pas ſimplement une fièvre éphémère, mais une fièvre de toute autre nature. Cette fièvre d'indigeſtion peut ſe préſenter ſous des formes différentes: elle peut être accompagnée de diarrhée ou de conſtipation

& dans chacune de ces circonſtances, elle demande un traitement différent.

Si la diarrhée eſt modérée, il faut l'aider par des boiſſons convenables : & vers la fin de l'accès, lorſque la diarrhée n'a point été exceſſive, lorſqu'elle n'a point affoibli, qu'elle a ſimplement vidé les premières voies, évacué les ſucs indigeſtes & corrompus qu'elles contenoient, on pourra baigner, ſi, comme nous le diſions, le ſujet a l'habitude des bains. Si au contraire il n'en a pas l'habitude, & que les flux de ventre l'aient un peu affoibli, il faut alors donner tout-d'un-coup les alimens ; & ſi le flux de ventre ſubſiſte encore, il conviendra de combiner ces alimens avec des aſtringens ; & de plus, ſi le malade a du dégoût, ce qui eſt aſſez ordinaire dans les fièvres d'indigeſtion, il faudra tâcher de réveiller l'appetit ; par exemple, en faiſant prendre des acides, ou, dans la ſaiſon, des fruits aigrelets & agréables. Ainſi lorſque le flux de ventre ſubſiſtoit, & qu'il alloit à combattre les forces, GALIEN donnoit vers la fin de l'accès du *polenta*, qui eſt une eſpèce de bouillie faite avec l'orge torréfié & réduit en farine. Il ajoutoit à cette bouillie une ſuffiſante quantité de ſucs exprimés de grenade & de coing ; & lorſque le malade avoit beaucoup de dégoût, il lui donnoit deux ou trois cueillerées de ſuc de coing, de pulpe de ce fruit.

Mais ſoit que la diarrhée ſoit exceſſive ou non, il eſt à propos, avant d'en venir à l'uſage des alimens, de remonter l'eſtomac, de diſſiper l'impreſſion de foibleſſe qu'a porté ſur cet organe un travail forcé de digeſtion. Pour cela il faut appliquer ſur la région de l'eſtomac des ſubſtances toniques légèrement aſtringentes. Pour ſatisfaire à cette indication, GALIEN faiſoit des fomentations avec de l'huile dans laquelle il avoit fait bouillir de l'abſynthe ; & auparavant de la faire bouillir dans l'huile, il avoit ſoin de la tremper

à pluſieurs repriſes dans l'eau bouillante, afin de la dépouiller de ſon odeur forte & déſagréable. Si l'eſtomac étoit douloureux, il tenoit appliqué ſur la région épigaſtrique des linges chargés de cette huile médicamenteuſe; il faut en excepter les cas où la région épigaſtrique eſt travaillée d'une affection ardente, éryſipélateuſe, bilieuſe. Dans le *cholera morbus* décidé par des excès de table, HIPPOCRATE donnoit des boiſſons delayantes; il employoit les bains tièdes. Il obſerve que les purgatifs par haut & par bas agiſſent trop fortement. Voyez le Journal de Médecine, 1786, octobre, où il paroît que quinze grains d'ipécacuanha & un demi grain de tartre ſtibié décidèrent un volvulus. PROSPER MARTIAN remarque que dans ce cas un purgatif peut devenir contraire en agitant trop fortement les humeurs; comme il paroît dans cette circonſtance, où quinze grains d'ipécacuanha & un demi grain de tartre ſtibié décidèrent un volvulus très-dangereux. Il eſt vrai que le ſujet de cette obſervation avoit pris peu avant un violent accès de colère, ce qui confirme un principe dont nous parlions, d'après lequel tous les excitans des organes digeſtifs deviennent très-pernicieux dans l'état d'irritation qu'introduiſent les fortes paſſions de l'ame.

Mais quels que ſoient les topiques qu'on emploie ſur l'eſtomac, une précaution importante & ſur laquelle GALIEN inſiſtoit fortement, c'eſt que ces topiques ſoient appliqués à un degré de chaleur aſſez conſidérable; autrement ils feroient beaucoup de mal en énervant cette partie, qui eſt le centre principal des forces, & pour ainſi parler, la maſſe ſur laquelle elles s'appuyent dans leur développement. Nous avons déjà remarqué, d'après GALIEN & GOHL, que l'impreſſion de froid ſur la région épigaſtrique eſt une cauſe puiſſante de maladie.

La fièvre éphémère d'indigeſtion avec conſtipation;

offre un accident plus grave, & qui, quand il eſt négligé ou maltraité, peut aiſément dégénérer en fièvre méſentérique. Pour le traitement de cette fièvre, il faut s'aſſurer dans qu'elles parties des premières voies ſe trouvent les alimens corrompus qui la décident. S'ils ſont contenus dans l'eſtomac, ce que l'on peut reconnoître par l'amertume de la bouche, les nauſées, les vomiſſemens, les rapports nidoreux & une impreſſion reſſentie vers la foſſette du cœur, il faut tâcher d'en procurer l'évacuation; mais plutôt par des boiſſons délayantes, précédées, s'il eſt néceſſaire, des digeſtifs convenables, que par des émétiques décidés; & un moyen très-ſimple & très-efficace, eſt une boiſſon ſimple d'eau tiède priſe en quantité ſuffiſante. ALEXANDRE DE TRALLES diſoit qu'il ne connoiſſoit pas de remède qui aille plus puiſſamment à combattre une fièvre éphémère décidée, dans les tempéramens bilieux par une dégénération bilieuſe ou nidoreuſe des alimens. CELSE conſeille auſſi l'eau chaude, dans laquelle il recommande de faire fondre un peu de ſel marin ou ſel commun. Dans cette circonſtance, GALIEN employoit le *ditritum pipereum*, qui étoit une combinaiſon de trois eſpèces de poivre. ALEXANDRE DE TRALLES s'étonne que GALIEN eût donné un remède ſi échauffant dans une affection chaude & bilieuſe de l'eſtomac & des inteſtins. On peut répondre à ALEXANDRE DE TRALLES, que GALIEN ne préſumoit pas une affection ſemblable; car alors la fièvre n'eût pas été ſimplement éphémère, mais réellement méſentérique bilieuſe, c'eſt-à-dire, continue, avec redoublement, comme nous le dirons dans la ſuite: il ne voyoit donc qu'une ſimple dégénération des alimens, & ſon objet étoit uniquement de fortifier l'eſtomac & les inteſtins, de les irriter & de les mettre en état de chaſſer la maſſe putride qui les chargeoit. Cependant comme il y a toujours lieu de craindre une affection ſemblable à celle que ſup-

poſoit ALEXANDRE DE TRALLES, il vaut beaucoup mieux, comme le conſeilloit SENNERT, employer les ſtomachiques plus doux & moins échauffans.

Si les produits indigeſtes & corrompus ſont parvenus vers les gros inteſtins, il faut en ſolliciter ou aider les évacuations, ſoit par les ſuppoſitoires, ſoit par les lavemens; & ces lavemens doivent être différemment compoſés, ſelon la diverſité des circonſtances. Ainſi on les rendra calmans & adouciſſans s'il y a des douleurs vives dans les entrailles; & s'il n'y a ni flatuoſités ni douleurs, on les compoſera avec de l'eau, du miel & un peu d'huile.

Tous les actes de la nature ſont liés entr'eux, comme le répétoient ſi ſouvent les anciens Théiſtes, & la nature paſſe d'un état à l'autre par des nuances adoucies, par des gradations inſenſibles, qui ne different bien nettement que lorſqu'elles ſont priſes & obſervées à une aſſez grande diſtance. Ainſi la tranſition d'une fièvre éphémère, à une fièvre d'une eſpèce différente, eſt adoucie & ménagée par des états intermédiaires qui préſentent, réunis & confondus, les caractères diſtinctifs de ces deux eſpèces de fièvre. (Ainſi la pléthore décidée peut être conſidérée comme un état inflammatoire imminent; auſſi les femmes qui, dans la groſſeſſe ſont dans l'état de pléthore imminent, ont-elles communément le ſang couvert de la croute phlogiſtique, ſelon l'obſervation de DE HAEN.

Dans l'ordre de la nature, dans le ſyſtême réel des maladies, il y a donc autant d'eſpèce de fièvres éphémères prolongées, qu'il y a d'eſpèces différentes de fièvres vers leſquelles tendent ces éphémères prolongées. Ainſi il y a vraiment, comme l'a dit FERNEL, une éphémère bilieuſe, une éphémère catharrale; mais je ne traiterai pas ici de ces deux eſpèces de fièvres, qui ſeront ſuffiſamment connues, en rapprochant ce que nous avons dit de l'éphémère générale de ce que nous

dirons dans la ſuite des fièvres bilieuſes & pituiteuſes.

Je paſſe donc à l'éphémère prolongée qu'on appelle dans les écoles *ſynoque non putride*, & qu'on peut regarder comme faiſant la nuance entre la fièvre éphemère ſimple & la fièvre inflammatoire, ou ſi vous voulez l'état par lequel la pléthore tend à ſe transformer en diſpoſition phlogiſtique ou inflammatoire bien décidée. Cette fièvre préſente à-peu-près les mêmes caractères que la fièvre éphémère ſimple, mais ils ont un degré de vigueur très-marqué. La chaleur eſt beaucoup plus vive, mais elle n'excite point cette ſenſation d'âcreté qui caractériſe les fièvres putrides. Le pouls eſt vîte fort fréquent, mais il eſt parfaitement égal. L'urine eſt communément un peu plus conſtante & plus vivement colorée que dans la fièvre éphémère ſimple, mais elle n'a point d'odeur déſagéable, & elle dépoſe promptement un ſédiment copieux parfaitement homogène & bien fondu. La peau eſt fortement colorée. Les vaiſſeaux qui rampent dans ſa ſubſtance ſont diſtendus & gorgés de ſang, & ceci a lieu principalement vers les parties ſupérieures. C'étoit ſur-tout au mouvement des artères temporales qu'HIPPOCRATE avoit égard dans les maladies fébriles; il parle très-peu de l'artère du poignet: les artères temporales battent donc fortement. Les yeux ſont gonflés & larmoyans. La bouche eſt communément douce, la tête peſante, la reſpiration embarraſſée, le ſommeil profond ou coupé par des ſonges inquiétans.

Cette fièvre régne communément au printems; elle attaque ſur-tout les jeunes-gens d'une conſtitution vigoureuſe, qui ſe nourriſſent habituellement d'alimens ſucculens, qui boivent des vins doux, qui prennent des liqueurs fortes, qui mènent une vie peu exercée, ſurtout ſi cet état de molleſſe & d'abondance ſuccède à une vie ſobre fort agitée. SAVANAROLA l'a appelée la fièvre des moines & des évêques.

Cette fièvre dure communément ſept jours, elle ſe termine par des ſueurs ou par des hémorragies. Mais nous parlerons plus particulièrement de ces ſolutions dans les fièvres inflammatoires. (Conſultez FORESTUS, l'hémorragie étoit exceſſive, il ſaigna du bras, il fit appliquer ſur la tête à froid de l'eau de roſe, du vinaigre roſat & du bol d'Arménie; il donna interiéument des matières ſtercorales de cochon, mêlées avec le bol d'Arménie.)

La fièvre éphémère prolongée ou inflammatoire imminente indique les ſaignées. C'eſt une fièvre de cette eſpèce que GALIEN étrangla, éteignit tout-d'un-coup (*jugulaſti febrem*, comme on lui dit plaiſamment) en ſaignant juſqu'à défaillance.

Le ſujet ſur lequel GALIEN fit cette expérience, & dont vous pouvez voir les détails dans le neuvième livre de ſon *meth. med.* étoit un jeune-homme d'une conſtitution forte, habitué à des exercices violens & qu'il avoit ſuſpendu pendant trois mois à peu-près, GALIEN différa la ſaignée juſqu'au troiſième jour, parce que peu de temps avant l'invaſion de la fièvre, il avoit pris des alimens dont la digeſtion s'étoit faite difficilement & d'une manière incomplète, & qu'en général l'état de travail des premières voies eſt une puiſſante contr'indication de la ſaignée. La fièvre ſe ſoutenoit au même degré de vigueur. La chaleur étoit vive, mais douce. Les mouvemens des artères étoient grands, vîtes & fréquens, mais parfaitement égaux; l'urine peu altérée ſoit dans ſa conſiſtence, ſoit dans ſa couleur. Il le ſaigna & continua la ſaignée juſqu'à ce qu'il tomba en défaillance, ce qui fut ſuivi d'une prompte & complète terminaiſon de la fièvre.

Les ſaignées de cette eſpèce, peuvent ſans doute être très-utiles dans les éphémères prolongées. Les expériences de GALIEN, (lui-même dans ſon traité de la ſaignée, rapporte avoir vu pluſieurs médecins qui par

ces saignées ainsi portées jusqu'au blanc, avoient décidé une mort prompte, & quelques autres qui avoient introduit dans la constitution une foiblesse radicale), ne laissent aucun doute sur cet objet. Cependant cette pratique est fort délicate & sujette à une infinité d'exceptions très-difficile à saisir (GALIEN).

Il est donc infiniment plus prudent de faire des saignées plus modérées & de les répéter selon le besoin. GALIEN recommandoit comme une précaution essentielle dans l'administration de la saignée, d'employer peu après son usage, soit des alimens convenables, soit un régime & des moyens sudorifiques; & cela est fondé sur ce que la saignée tend, comme nous le dirons dans la suite, à porter les forces & les mouvemens vers l'habitude extérieure du corps. (Ainsi on dit assez communément, non sans raison, que le sommeil est contraire après l'administration de la saignée. TISSOT *de variolis*); en sorte que cette action de la saignée est parfaitement aidée par le travail modéré de la digestion, & les sudorifiques. ALBERTI dans sa dissertation sur la fièvre d'Hongrie, dit que le défaut ou l'omission des sudorifiques à la suite de la saignée rend souvent très-pernicieux l'usage de ce secours.

Or, dans l'emploi des sudorifiques, une précaution importante, c'est qu'il faut constamment commencer par les plus foibles, & passer par gradations ménagées à ceux d'une activité plus décidée, en suivant, autant qu'il est possible, le progrès du développement des forces.

GALIEN a observé que les saignées copieuses étoient très-généralement suivies d'évacuations par le vomissement ou par les selles. Nous devons conclure de ces observations, & des observations analogues de SYDENHAM & beaucoup d'autres, que les saignées tendent puissamment à favoriser les évacuations des premières voies, & que dès-lors ce sont des secours très-bien

entendus pour aider l'action des émétiques & des purgatifs ; en ſorte que lorſque la ſaignée & les émétiques ou les purgatifs ſont indiqués à la fois, il faut conſtamment faire précéder la ſaignée.

Ceci dépend ſans doute de ce que la ſaignée, ſollicitant les mouvemens à l'extérieur, diſſipe ou diminue avec beaucoup d'avantage les ſpaſmes fixés ſur les premières voies, & qui s'oppoſent à l'établiſſement des mouvemens périſtaltiques néceſſaires pour décider les excrétions, ſoit par les ſelles, ſoit par le vomiſſement. Ceci eſt relatif à la pratique d'ALEXANDRE DE TRALLES, qui recommande, pour exciter le vomiſſement chez les perſonnes qui vomiſſent difficilement, de fomenter les pieds avec l'eau chaude. Ces fomentations agiſſent auſſi en détruiſant les ſpaſmes fixés ſur l'eſtomac, qui s'oppoſent à l'établiſſement de ce mouvement néceſſaire pour décider le vomiſſement.

MORGAGNI a vu l'immerſion des mains & des bras dans l'eau chaude, prévenir les accidens convulſifs de la poitrine, lors même que ces accidens étoient décidés par une cauſe établie fixement, comme, par exemple, par un vice organique. Ainſi dans ſon épître dix-ſeptième il rapporte que le Marquis de PALUZI, qui avoit un anévriſme de l'aorte placé de manière à comprimer la trachée artère, éprouvoit de temps en temps des paroxyſmes de ſuffocation, qui étoient ſenſiblement adoucis & même prévenus par l'immerſion des bras dans l'eau tiède. Le même MORGAGNI rapporte qu'une femme qui éprouvoit une oppreſſion continuelle, fut ſaignée du bras, & que le ſang qui en couloit goutte à goutte étoit décidément froid. Le lendemain on ſaigna en même-temps & des bras & des pieds ; le ſang ſortit alors à plein jet avec la chaleur ordinaire, & elle ſentoit que l'oppreſſion diminuoit à meſure que le ſang couloit. Le ſoir il parut une petite fièvre qui ramena la chaleur dans les extrémités inférieures qui étoient

froides & roides. Cette obſervation démontre bien l'action excitante de la ſaignée ; & comme elle favoriſe le développement des forces qui ſont vivement concentrées dans les parties intérieures. HIPPOCRATE me paroît avoir reconnu des ſpaſmes violens dans les vaiſſeaux, qui privent le ſang qui y eſt contenu de l'influence de la vie, qui l'épaiſſiſſent, le coagulent, *infrigidationes fiunt ob ſtationem* ; il recommande la ſaignée après l'uſage des fomentations tièdes.

A la ſuite des grandes pertes de ſang, il ſe forme ſouvent des concrétions polypeuſes dans le cœur & les gros vaiſſeaux. VAN-SWIETEN remarque avec raiſon, que les anxiétés qu'on éprouve après les ſyncopes, dépendent de l'épaiſſiſſement que le ſang contracte dans les gros vaiſſeaux, & que les efforts de reſpiration que l'on fait alors ont pour objet de réſoudre cet épaiſſiſſement. Voyez HIPPOCRATE, *de rat. vict. in acut.* & le commentaire de GALIEN, qui dit, *ergò ita affectus ſanguis detrahitur* ; *hic frigidus craſſus & vix fluens apparet.* Dans le traité d'HIPPOCRATE il eſt queſtion des accidens qui arrivent quand l'atrabile eſt en mouvement. HIPPOCRATE dit de ſaigner tout de ſuite après avoir employé les fomentations ; & quand les forces ſont un peu rétablies, de provoquer les évacuations, ſoit par les émétiques, ſoit par les purgatifs, en faiſant prendre une grande quantité de lait d'âneſſe bouilli. C'étoit une pratique très familière à HIPPOCRATE que celle de relâcher l'habitude extérieure du corps par des bains, des fomentations, & de donner enſuite l'émétique. *De morb. mulierum.* Il paroît qu'il employoit ſur-tout cette pratique dans le traitement des fluxions ſimples, & qui ne ſuppoſoient aucune altération dans les humeurs. Tous les quatre jours il faiſoit vomir après avoir employé les fomentations ; il employoit en même temps un régime de vie deſſicatif, qui conſiſtoit à prendre de l'eau pure pour boiſſon, à

ſe

à ſe priver de légumes, & à ne prendre guères pour nourriture que du pain trempé dans du gros vin. P. MARTIAN dit que c'eſt principalement à ce régime que l'on doit attribuer la cure des fluxions, opérée par des décoctions de bois, parce que pendant l'uſage de ces décoctions on réduit le malade à un régime très-ſévère, & à-peu-près d'eau pure & de pain rôti trempé quelquefois dans du vin.

Les remèdes pris en général ne ſont pas excluſivement déterminés par la nature de la maladie. Il y a bien d'autres circonſtances étrangères à la maladie, qui concourent à modifier diverſement les indications, l'âge, le tempérament, le climat, la ſaiſon, l'état de l'air, l'habitude, mais ſur-tout l'état des forces. Il n'y a de médecin habile que celui qui, dans chaque maladie, ou plutôt dans chacun des inſtans d'une maladie, connoît la manière dont chacun de ces élémens ſe combinent, & rapporte ſes moyens curatifs à leur combinaiſon différente & ſucceſſive. Il en eſt de la ſaignée comme de tous les autres moyens curatifs; & je vais expoſer en peu de mots les circonſtances qui la contre-indiquent, laiſſant à la ſagacité des praticiens le ſoin d'apprécier ces contre-indications dans chaque maladie.

La ſaignée eſt généralement contre-indiquée dans le premier âge de la vie; ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe l'employer chez les enfans dans des affections décidément phlogiſtiques, mais ceci avec beaucoup de précaution; il faut généralement préférer les ſangſues qui, outre l'avantage qu'elles ont d'évacuer plus directement le tiſſu cellulaire le plus communément chargé de ſang dans les enfans, affoibliſſent beaucoup moins, parce que l'évacuation qu'elles procurent ſe fait peu-à-peu & de la manière la plus familière à la nature qui, dans les hémorragies qu'elle décide, fait le plus ſouvent couler le ſang en petite quantité à la fois. (Sur la ſaignée dans l'enfance, voyez FORESTUS, *lib.* 1. *obſ.* 21.)

La saignée est aussi généralement contre-indiquée chez les vieillards; elle est généralement contre-indiquée chez ceux qui prennent habituellement des alimens peu nourrissans, qui font beaucoup d'usage des végétaux, qui ne boivent que de l'eau ou de la bière de mauvaise qualité, & sur-tout, selon l'observation de GALIEN & de BAILLOU, chez ceux qui sont dans l'habitude de se livrer à des travaux forcés immédiatement après le repas. Elle est contre-indiquée dans les pays chauds & humides, & en général dans les circonstances qui entretiennent une extrême disposition à la sueur. GALIEN, qui en général étoit un grand partisan de la saignée, dit qu'il ne saignoit jamais dans l'état de l'air très-chaud & sec, sous quelque forme que les maladies se présentassent. Il avoit réduit avec HIPPOCRATE toutes les indications de la saignée, à la violence de la maladie, à l'état de vigueur de l'âge & de la constitution. La saignée est encore contre-indiquée chez ceux qui ont une grande sensibilité dans l'orifice supérieur de l'estomac, & qui éprouvent fréquemment des vomissemens de matière bilieuse.

La saignée est sur-tout éminemment contre-indiquée dans le travail de la digestion; & cela à raison de sa qualité révulsive, qui sollicite vers la périphérie du corps, les forces dont la concentration est nécessaire pour le complément de la digestion. C'est pour la même raison que, généralement parlant, les bains sont si contraires dans la même circonstance; il faut en excepter les cas rares & très-difficiles à saisir, dans lesquels il y a prédominance de spasme dans les organes digestifs; cependant la saignée peut être utile pour dissiper les spasmes produits par l'irritation des alimens; mais cette pratique est très-délicate. M. LE CLERC rapporte que dans un homme très-pléthorique, chez qui une indigestion avoit décidé une apoplexie, il donna l'émétique & fit ouvrir la veine avant l'action de l'émé-

tique. Cette pratique réuſſit très-bien. M. TISSOT parle d'une homme qui ne pouvoit digérer que dans le bain (quoique dans la ſuite ce beſoin pût dépendre de l'aſſociation des idées & de l'habitude que la nature avoit contracté de mener à la fois, l'acte de la digeſtion & l'impreſſion des bains).

Il peut arriver que dans la vigueur d'une fièvre le ſang coule, ſoit par les voies menſtruelles, ſoit par les hémorroïdes, chez les gens qui en ont l'habitude. GALIEN dit que les flux de ſang ſpontanés ne contre-indiquent pas la ſaignée, ſi la maladie eſt telle qu'elle demande une évacuation plus abondante que celle que l'on doit attendre des écoulemens naturels, mais qu'ils indiquent toujours des ſaignées & moins copieuſes & moins réitérées. M. de HAEN s'eſt propoſé le même probléme, l'a réſolu de la même manière cependant, d'après des raiſons plus exactes que celles de GALIEN; & ces raiſons de DE HAEN, ont fait reconnoître que l'écoulement que les femmes éprouvent après les menſtrues eſt moins abondant qu'on ne le croyoit, qu'en général il ne va guères qu'à trois ou quatre onces; qu'il ne ſe porte juſqu'à huit que par quelque affection de la matrice.

Je viens de parler de la fièvre éphémère prolongée, que j'ai conſidéré comme un état de pléthore, qui tend à ſe transformer en affection phlogiſtique ou inflammatoire, ce qui eſt comme un état d'inflammation imminent. Je vais conſidérer quelques-unes des circonſtances dans leſquelles ſe préſentent plus familièrement cet état ou un état analogue.

L'état de pléthore que l'on peut conſidérer comme une des nuances de l'état inflammatoire, ſe préſente très-communément dans celui de groſſeſſe & ſur-tout dans le premier mois de la groſſeſſe.

M. de HAEN a remarqué que encore le ſang ſe couvre d'une croute ſemblable à celle qui le couvre

dans les affections décidément phlogistiques. On observe au commencement de la grossesse que le pouls porte un caractère de dureté & de fréquence bien marqué (TISSOT); qu'elles sont éminemment disposées aux furoncles, espèce de boutons qui s'enflamme facilement. Les urines sont très-hautes en couleur. Les plus légères excoriations se cicatrisent difficilement. Nous verrons dans la suite que l'affection phlogistique est réellement dans la nature un instrument de guérison de quelques affections maladives, & notamment de quelques affections muqueuses ou pituiteuses; & c'est parce que la grossesse introduit dans le corps une disposition comme inflammatoire, qu'elle est vraiment utile à certaines femmes, & que, par exemple, les femmes qui sont d'un tempérament lache & phlegmatique se sentent mieux alors, parce qu'elles trouvent dans la révolution nécessairement attachée à l'acte de la grossesse, quelque chose de critique par rapport à leur constitution naturelle & ordinaire. Les effets de la pléthore attachée à la grossesse, se font ressentir dans les viscères du bas ventre & principalement dans l'estomac.

Nous avons remarqué que l'état *comme phlogistique* doit être regardé comme faisant partie des moyens que la nature employe pour achever l'acte de puberté.

A l'époque où la nature prépare l'éruption des règles, PIQUER remarque que les jeunes personnes sont alors assez sujettes à des affections d'estomac qui semblent indiquer les évacuans, lesquels sont très-contraires. J'ai eu occasion d'être consulté dernièrement pour une jeune personne travaillée d'accès nerveux les plus alarmans, qui avoient pris naissance à l'âge de 11 ans, temps où il parut sur les extrémités inférieures une éruption que l'on traita & que l'on fit disparoître par les purgatifs répétés.

PIQUER dans son *praxis medica* dit aussi d'excellentes

choſes ſur la chloroſe qui attaque les jeunes perſonnes à l'époque de la menſtruation, qui dépend le plus ſouvent d'une inflammation comme lente de la matrice, & que d'après l'apparence trompeuſe des ſymptômes, on traite d'une manière ſi pernicieuſe par les topiques & les échauffans, tandis qu'elle ne demande que les moyens tempérans anti-phlogiſtiques; (quoique relativement aux ſymptômes nerveux & aux affections de la matrice, on puiſſe placer quelques remèdes relatifs à cet organe, comme l'aſſa fætida, le caſtoreum, le galbanum; mais avec beaucoup de ménagement, comme tous les remèdes appropriés aux cauſes ſpécifiques des maladies, quand ces cauſes ſpécifiques ſont entretenues par des cauſes générales). Les vomiſſemens qui paroiſſent alors doivent être rapportés à un état de pléthore locale de l'eſtomac ou à des congeſtions de ſang établies ſur les vaiſſeaux de cet organe. Auſſi ces vomiſſemens ſont-ils traités d'une manière pernicieuſe par les échauffemens; ils ne demandent que la méthode anti-phlogiſtique & ſur-tout la ſaignée qui convient principalement dans les premiers mois, comme l'a très-bien dit RUSSEL.

L'opium & les anti-ſpaſmodiques ordinaires peuvent convenir dans les principes de la groſſeſſe, lorſque la pléthore n'eſt pas encore formée, & que le vomiſſement eſt ſeulement nerveux. Mais après un ou deux mois, l'opium eſt le plus généralement contraire dans les affections phlogiſtiques, parce qu'il irrite & augmente la congeſtion. Si les vomiſſemens ſont très-fatiguans, & qu'ils ne cèdent point au traitement anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire, au repos, à une diete légère, rafraichiſſante, émolliente & légèrement réſolutive, aux bains de pieds, à la ſaignée; les ſeuls anti-ſpaſmodiques qu'il convient d'employer, ſont les acides avec de l'eau fraiche, comme le ſuc de limon & l'acide vitriolique.

Une autre circonſtance dans laquelle ſe préſente familièrement cet etat de pléthore, c'eſt l'époque où les évacuations critiques ſe ſuppriment chez les femmes, ſur-tout lorſque cette ſuppreſſion s'établit tout-d'un-coup. Les accidens nerveux qui paroiſſent à cette époque, ſont le plus ſouvent entretenus par un état de pléthore ſoit générale, ſoit locale, & ces accidens nerveux, quand ils ſont traités par les ſecours échauffans, comme le ſont la plupart des anti-ſpaſmodiques, déterminent des maladies graves & ſouvent mortelles.

L'état de pléthore que décide la ſuppreſſion des règles chez les femmes qui ſont dans l'âge critique, peut être ou général ou local.

La pléthore générale peut produire des ſymptômes de toute eſpèce ſelon les organes qu'elle affecte principalement, & qui le plus ſouvent s'affectent ſucceſſivement ſuivant les variétés des cauſes occaſionnelles.

La pléthore locale exiſte plus ſouvent dans les vaiſſeaux de la matrice & des viſcères voiſins. Les engorgemens dans la matrice ont lieu ſur-tout chez les femmes qui ont habituellement les règles douloureuſes. Les ſymptômes ſont un léger mal-aiſe, un peu de douleur, un léger ſentiment de peſanteur au bas ventre; on voit aſſez ſouvent à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins & un piſſement de ſang; mais ce qui eſt le plus fréquent & le plus fâcheux, c'eſt l'engorgement du foie qui produit quelques-fois la jauniſſe, d'autre fois des douleurs ſourdes dans le foie, qui traitées par les échauffans, ſe terminent ordinairement par des inflammations mortelles. Un des ſymptômes les plus ordinaires, ſont des rougeurs vives au viſage. HEREDIA dit que c'eſt un ſymptôme à l'importance duquel les Médecins n'ont point eu aſſez d'égard. Il ajoute qu'il eſt ſur-tout très-ordinaire aux religieuſes, pour qui,

cette époque eſt plus critique que pour toutes les autres. Tous ces accidents déterminés dans la ſuppreſſion trop prompte de règles à l'âge critique, & qui dépendent d'un état de pléthore, ou d'un état inflammatoire imminent, doivent être traités par la méthode anti-phlogiſtique, dont le degré doit être proportionné à la violence de ces maux & à la conſtitution individuelle.

Il faut éviter avec ſoin toutes les méthodes echauffantes ; il faut diminuer la nourriture & faciliter toutes les excrétions, mais par les moyens les plus doux ; les émétiques & les violens purgatifs ſont ſur-tout extrêmement contraires ; il faut choiſir ſur-tout les alimens peu nourriſſans & les plus doux, les viandes blanches & les végétaux, un peu de lait ſi on le digère bien, l'eau pure pour toute boiſſon, les lavemens d'eau ſimple avec quelques plantes émollientes. L'uſage des bains tièdes eſt très-utile. Si la ſuppreſſion ſe fait tout-d'un-coup, ſi la malade eſt peſante, triſte, engourdie, qu'elle ait des maux de tête, de reins, de l'oppreſſion, il faut la faire ſaigner.

Quand il y a des engorgemens dans la matrice ou les parties voiſines, il faut avoir recours à la ſaignée, au petit lait, aux boiſſons délayantes, à quelques légers laxatifs. Quand le teint ou quelque ſymptôme, paroiſſent annoncer des embarras au foie, il faut employer un régime tout végétal, l'uſage très-ſuivi du petit lait entremêlé de quelques laxatifs extrêmement doux comme la caſſe, les tamarins, les lavemens des plantes ſavoneuſes, les bains, le régime. Dans les érésipèles habituels qui ſont ſouvent auſſi une ſuite de cette époque, le même traitement eſt le meilleur.

Une obſervation de M. STOLL qui doit avoir place ici, c'eſt que les perſonnes qui ſe ſerrent fortement le ventre, qui ſont habituellement courbées, ſont très-ſujettes à des engorgemens dans le poumon, & ſont

expoſées à toutes les ſuites de cette pléthore locale.

Les douleurs vives tendent éminemment à introduire un état comme phlogiſtique, analogue à celui dont nous parlons; & c'eſt une très-bonne pratique de préparer aux grandes opérations chirurgicales, à moins que le temps ou la conſtitution de l'air n'indiquent le contraire, par un régime anti-phlogiſtique, les ſaignées, le régime végétal, les boiſſons émollientes. Le même traitement convient généralement à la ſuite des coups, des chutes. (VALLERIUS pag. 473.)

Fin du premier Volume.

COURS COMPLET,

OU

TRAITÉ

DE FIEVRES,

Par M. DE GRIMAUD, Professeur dans l'Université de Médecine de Montpellier.

TOME II.

A MONTPELLIER,

Chez TOURNEL, Libraire, Imprimeur de l'Université de Médecine.

1791.

OPUS AUREUM.

FIÈVRE INFLAMMATOIRE.

LA fièvre telle que nous l'avons conſidérée juſqu'à préſent, étoit une affection fort ſimple, & qui ne nous a préſenté que des phénomènes relatifs à la force tonique ou nerveuſe, ou pour parler en d'autres termes, qui ne nous a offert que des changemens dans la diſtribution habituelle des mouvemens toniques, leſquels dans l'état de ſanté, ſe trouvent arrêtés dans chaque organe à ce rapport qui eſt néceſſaire à l'exercice libre & facile de toutes les fonctions.

Les fièvres dont nous allons nous occuper maintenant, ſont des affections plus compliquées ; elles ſuppoſent une altération profondément établie dans une partie de la ſubſtance dont le corps eſt formé. Ces fièvres étoient compriſes par les anciens ſous la dénomination générique de fièvres putrides ; par HIPPOCRATE ſous celles de fièvres bilieuſes, & putrides par GALIEN. *Febrium humoralium quas HIPPOCRATES febres ex bile vocat, poſteriores verò galenum ſecuti putridas dixerunt* (MARTIAN) ; & nous pouvons pour plus de ſimplicité recevoir cette dénomination.

Ces altérations ne peuvent point être étudiées dans la dégénération dont la matière du corps eſt ſuſceptible, lorſqu'elle eſt complétement ſouſtraite à l'influence de la vie, & qu'elle eſt livrée ſans défenſe à l'impreſſion des agens extérieurs de décompoſition. Le corps vivant eſt pénétré d'une faculté diffuſe dans toute ſa ſubſtance, inceſſamment préſente à toutes ſes parties, & qui fixe & arrête dans chacune l'enſemble de ſes qualités intérieures conſtitutives, de ſes qualités de tempérament, comme diſoient fort bien les anciens. Or cette faculté interne, pénétrante, eſt ſuſceptible de léſion; & ce ſont ces léſions, ou plutôt les produits ſenſibles de ces léſions, produits toujours ſpécifiques, & qui ne peuvent avoir l'exiſtence que dans un corps doué de vie; ce ſont, dis-je, les produits ſenſibles de ces léſions, qui conſtituent la cauſe matérielle des fièvres putrides; en ſorte que dans la durée des fièvres de cette eſpèce, nous appercevons deux périodes bien différens; le premier, marqué par l'état de pleine & entière vigueur dans la léſion ou l'altération de la faculté digeſtive. C'eſt le période de crudité, & c'eſt à évaluer l'intenſité de ce période, que ſervent les ſignes qu'HIPPOCRATE a recueilli avec tant de ſoin pour préſumer ou pronoſtiquer l'événement d'une maladie. Mais nous devons déjà appercevoir bien évidemment comment les premiers temps de la maladie coutre-indiquent formellement tous les moyens d'évacuation, ou du moins combien ces moyens ſont inſuffiſans par rapport à la cauſe réelle des maladies; car cette cauſe eſt identifiée avec la nature, elle en fait partie; & pour l'évacuer, il ne faudroit pas moins qu'évacuer la nature même, à moins, comme nous le dirons dans la ſuite, que les cauſes matérielles ne ſoient contenues dans les premières voies. Voilà comment il faut entendre ce que dit HIPPOCRATE: *quicumque inflammationem ſuttem in principio morborum ſolvere tentant, de eo quidem quod*

eſt inflammatum nihil adiment, neque enim cedet cruda adhùc affectio.

Il eſt remarquable que GALIEN dans le huitième livre de ſon *methodus medendi*, où il parle du traitement des fièvres, ne dit pas un mot des purgatifs. Dans le onzième livre, où il analyſe avec le plus grand ſoin tous les élémens des fièvres putrides, & où il parle des indications relatives à chacun de ſes élémens, il dit que la putridité peut indiquer les évacuations du ventre, & que les produits de cette putridité peuvent être emportés par cette voie; mais il borne ces moyens d'évacuation aux moyens les plus doux, à l'eau miellée, à la crême d'orge, à l'oxymel, ou à des décoctions d'Ache. Nous avons déjà dit que les maladies gaſtriques n'étoient pas, à beaucoup près, ſi fréquentes chez les anciens qu'elles le ſont aujourd'hui, ce qui dépend d'un affoibliſſement relatif des organes gaſtriques. Les évacuans n'étoient pas auſſi indiqués chez les anciens qu'ils le ſont aujourd'hui; & ce qu'ont dit quelques modernes contre cette médecine active, d'après l'autorité & la pratique des anciens, ne mérite aucune attention, parce que ces médecins n'ont pas pris garde au changement qu'a ſubi le ſyſtême entier des maladies.

Sur l'opinion des médecins qui condamnent généralement les purgatifs dans les fièvres, conſultez MORGAGNI: Il cite MALPIGHI, qui dans ſa réponſe à LIPARY, s'étoit appliqué à chercher dans HIPPOCRATE les exemples malheureux des évacuations du ventre. *HIPPOCRATES, apud quem tot minimè felicia ſeceſſus exempla indicaverit.* Il paroît que ſes prétentions étoient que la criſe ne pouvoit jamais ſe faire par les ſelles; ce n'étoit guères que dans les fièvres quotidiennes qu'il croyoit entretenues par des matières pituiteuſes contenues dans l'eſtomac, qu'il répétoit de temps en temps les purgatifs.

Dans le second période, qui eſt celui de coction, la faculté digeſtive rentre dans l'ordre ; elle revient à ſes loix primordiales naturelles ; elle agit ſur les cauſes matérielles de la fièvre, ou plutôt ſur les produits de ſon altération antécédente ; elle tend à dénaturer, à transformer ces produits, & à les mettre en état d'obéir ſans réſiſtance à l'action des organes ſecrétoires ; & les actes qu'exerce cette faculté dans le période de coction, & par leſquels elle mène une maladie à une ſolution heureuſe, ſont auſſi impénétrables ; ils échappent auſſi complétement à tous nos moyens de conception, que ceux qui, dans l'état de ſanté, s'exercent dans les ſubſtances alimentaires, & les aſſimilent à la ſubſtance du corps.

Les différentes altérations dont la faculté digeſtive eſt ſuſceptible, ou, ce qui eſt la même choſe, les cauſes matérielles des maladies ſont en aſſez petit nombre, comme nous aurons occaſion de nous en convaincre à meſure que nous avancerons ; & quoiqu'il ne ſoit pas vrai que toutes les maladies dépendent d'un ſeul & même principe, & que la propoſition d'HIPPOCRATE (*de flat.*) *morbis omnibus modus unus*, ſoit beaucoup trop générale, il eſt certain cependant que le nombre des maladies n'eſt pas à beaucoup près auſſi conſidérable que le nombre des apparences ſenſibles ſous leſquelles elles ſe produiſent ; en ſorte qu'il y a une grande différence à établir, comme nous l'avons déjà dit, entre les ſymptômes maladifs & les ſymptômes organiques ; ou, en d'autres termes, entre les ſymptômes qui émanent de la nature même de la maladie & qui la caractériſent, & les ſymptômes qui annoncent ſeulement quels ſont les organes ſur leſquels cette maladie porte ſpécialement ſon impreſſion.

Nous allons d'abord nous occuper de l'altération phlogiſtique ou inflammatoire, & nous la conſidérerons dans la maſſe des humeurs qui roulent dans les

vaiſſeaux; en ſorte que nous ne parlerons que de la fièvre inflammatoire générale; ce que nous en dirons pourra s'appliquer facilement aux fièvres dans leſquelles cette altération intéreſſe plus particulièrement un organe déterminé. Nous nous diſpenſerons d'autant plus volontiers de parler de ces inflammations particulières ou locales, que ces inflammations ſont aſſez communes, au point même que dans la plupart des livres de pratique on borne aſſez communément les affections avec fièvre aiguë, dont les différentes parties du corps ſont ſuſceptibles, à cette affection phlogiſtique, tandis que dans le réel, & comme nous le ferons voir dans la ſuite, chaque partie vivante eſt ſuſceptible d'autant d'affections différentes qu'il y a d'eſpèces différentes de fièvres, & que la nature de chacune de ces affections locales doit être excluſivement étudiée dans le génie de la fièvre concomitante; en ſorte que le mot *pleuréſie*, par exemple, par lequel on entend communément une affection phlogiſtique de la plèvre, eſt une expreſſion auſſi vague que celle de fièvre; & il y a autant de pleuréſies différentes, qu'il y a d'eſpèces de fièvres primitives & eſſentiellement diſtinctes.

Nous avons vu ci-devant en parlant de l'éphémère prolongée, ou de la ſinoque non putride (que nous avons regardée comme faiſant la nuance entre l'éphémère ſimple & l'inflammatoire dont nous parlons), nous avons vu que l'ont pouvoit tout-d'un coup éteindre cette fièvre par des ſaignées portées juſqu'à défaillance: & comme la fièvre éphémère prolongée préſente d'une manière non équivoque une intenſité plus vive dans l'exercice de la force expanſive ou centrifuge, & que d'un autre côté la ſaignée tend bien évidemment à favoriſer l'action de cette force, on pourroit dire que la ſaignée pouſſée juſqu'à défaillance agit ici d'une manière analogue à celle des purgatifs draſtiques dans les coliques nerveuſes, par exemple, dans les coliques

du Poitou ; c'eſt-à-dire, comme ajoutant à l'affection maladive, & hâtant ainſi l'état contraire qui lui ſuccède néceſſairement ; car dans la marche circulaire de la nature, les états extrêmes ſont les plus voiſins.

Nous n'avons point conſeillé cette pratique, parce qu'elle eſt ſuſceptible d'un grand nombre d'exceptions délicates, & qu'il eſt difficile de ſaiſir : cependant il reſte prouvé par les expériences de GALIEN, que ces ſaignées peuvent tout-d'un-coup ſuſpendre ces fièvres, & enrayer ou arrêter le progrès qui les fait tendre vers la fièvre inflammatoire. Mais lorſque la fièvre inflammatoire eſt décidée, les ſaignées ne peuvent plus produire le même effet ; & l'altération profonde que cette fièvre ſuppoſe dans les humeurs, demande que pour ſa terminaiſon complète, elle ſoit livrée à l'appareil des actes de la coction.

La conſtitution inflammatoire règne communément pendant l'hiver quand le temps eſt froid & ſec, que le mercure eſt fort élevé dans le baromètre, & que le vent ſouffle pendant long-temps du nord & de l'eſt. Cependant cette qualité ſenſible de l'air ne peut être regardée comme la cauſe abſolue & néceſſaire de cette diſpoſition inflammatoire. Nous avons déjà remarqué que SYDENHAM, d'aprés une longue ſuite d'obſervations, s'étoit convaincu qu'il n'y avoit point de rapport conſtant entre le génie des maladies épidémiques & les conſtitutions ſenſibles de l'air auquel elles répondent ; & ces obſervations de SYDENHAM ne font que confirmer un fait déjà acquis par les obſervations d'HIPPOCRATE ; car, comme dit FREIND, les maladies de la ſeconde conſtitution décrite par HIPPOCRATE, étoient abſolument les mêmes que celles de la première, quoique les qualités ſenſibles de l'air fuſſent différentes ſous chacune de ces conſtitutions. Il paroît que les qualités ſenſibles de l'air, & les ſaiſons qui les amènent, agiſſent beaucoup plus ſur les maladies, pour varier les apparences ſous leſ-

quelles elles ſe produiſent, qu'elles n'agiſſent ſous le fonds ou l'eſſence des maladies ; en ſorte que, comme l'a bien vu SYDENHAM, ces qualités ſenſibles peuvent laiſſer ſubſiſter toujours le même fonds de maladie, modifier cependant cette maladie d'une manière très-conſidérable, parce qu'elles appellent ou dirigent ſon acte ſur tel ou tel organe dans lequel elles introduiſent une débilité relative ; & ſous ce point de vue, nous pourrions établir une comparaiſon entre les changemens que le corps éprouve pendant le cours d'une année, à ceux qu'il éprouve dans le cours total de la vie ; car, comme nous avons déjà remarqué que le premier âge de la vie affoibliſſoit relativement les parties ſupérieures, que le ſecond âge affoibliſſoit la poitrine, ainſi l'hiver paroît affecter la tête d'une débilité relative ; le printemps, la poitrine ; la fin de l'automne affoiblit le bas-ventre ; & d'après ces changemens néceſſaires que le corps ſubit, d'après la foibleſſe que reſſentent les différens organes dans les différentes ſaiſons de l'année, une ſeule & même conſtitution maladive qui ſubſiſte pendant une année, doit paroître ſucceſſivement ſous des formes bien différentes, par la circonſtance d'affecter différens organes. Très-généralement une conſtitution épidémique qui excite au printemps des affections de poitrine, ſe termine vers l'automne par des flux de ventre de même nature ; & cette conſtitution maladive qui ſe prolonge & qui s'aſſervit ainſi toutes les autres maladies & qui les frappe toutes de ſon caractere dominant, eſt aſſez communément celle qui ſe trouve en pleine vigueur à l'équinoxe de l'automne ; en ſorte que cette époque eſt la plus remarquable dans l'année médicinale, puiſqu'elle porte aſſez fréquemment ſur l'année entière : & voilà pourquoi, comme le remarque HIPPOCRATE, les anciens commençoient aſſez communément par l'automne l'hiſtoire des conſtitutions épidémiques.

Ainſi la circonſtance de répondre à un état froid

& ſec de l'athmoſphère, n'eſt donc pas une circonſtance abſolue & eſſentielle à la conſtitution inflammatoire; cependant elle eſt aſſez générale pour mériter de trouver place dans l'hiſtoire de cette conſtitution.

Cette fièvre inflammatoire attaque principalement les gens qui ſont à la fleur de l'âge, qui jouiſſent d'une conſtitution vigoureuſe. (GALIEN diſoit trop généralement que ces fièvres ne pouvoient s'établir, ou du moins ſe ſoutenir long-temps dans toute leur pureté, dans des corps foibles & mal diſpoſés. *In gracili & frigido corpore nullatenùs conſiſtere poteſt.* SARCONNE remarque dans le même ſens que ces fièvres ſont aſſez généralement produites par l'enſemble des cauſes qui vont avec le plus d'avantage à fortifier le corps & à ajouter à ſa vigueur). Elle attaque donc principalement les jeunes-gens qui mangent beaucoup des alimens fort nourriſſans & qui digèrent bien, qui prennent des liqueurs, qui boivent des vins forts, qui font peu d'exercice, & qui en général, comme le remarque ſi ſagement HIPPOCRATE, ne prennent point une quantité de mouvemens proportionnés à la quantité de nourriture. Elle attaque plus généralement les hommes que les femmes. (LANCISI, *p.* 112.) Il cite HIPPOCRATE, qui remarque auſſi que dans un temps froid, les femmes ſont moins affectées que les hommes, ce qu'HIPPOCRATE paroît attribuer à ce que les femmes ne s'expoſent point tant à l'air : cependant il dit ailleurs avec plus de vérité, que c'eſt à l'habitude du flux menſtruel, qui rend pour elles ces maladies moins fréquentes & moins dangereuſes.

Une nourriture ſucculente & abondante eſt ſur-tout une cauſe puiſſante de fièvre inflammatoire chez ceux qui renoncent tout-d'un-coup à un genre de vie très-exercé, & qui ſuſpendent complétement des mouvemens ou des travaux qui, par une longue habi-

tude, ſont devenus pour eux un beſoin plus preſſant. Une autre circonſtance majeure & qui diſpoſe éminemment aux fièvres inflammatoires, c'eſt la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle chez les femmes, & chez les hommes, la ſuppreſſion des hémorragies du nez.

La fièvre inflammatoire eſt aſſez ſouvent précédée, & même quelques jours à l'avance, de péſanteur, de laſſitudes ſpontanées, d'oppreſſion & de douleur vague; & ſouvent des ſaignées faites alors, ſuffiſent pour diſſiper ces accidens, & pour prévenir les fièvres que ces accidents annoncent. (Ceci eſt relatif à ce que nous avons dit de l'éphémère prolongée, qui s'avance auſſi vers les fièvres inflammatoires, & dont le progrès eſt ſûrement coupé & arrêté par des ſaignées répétées ſuivant le beſoin. GALIEN aſſuroit que toutes les fièvres éphémères, prolongées, qui n'avoient point été ſaignées ſuffiſamment, dégénéroient en fièvres inflammatoires, & que les ſaignées auroient ſûrement prévenu cette dégénération. Nous pouvons obſerver à cette occaſion, que la ſaignée eſt bien mieux placée dans le temps d'imminence d'une maladie, que lorſque cette maladie eſt abſolument achevée, & qu'elle peut beaucoup plus pour la prévenir que pour la guérir. C'eſt un dogme ſur lequel HIPPOCRATE revient toujours).

C'eſt cependant un caractère très-important pour le diagnoſtic des affections inflammatoires, par oppoſition aux autres affections, que celui d'attaquer tout-d'un-coup dans l'état de la plus brillante ſanté. HIPPOCRATE recommandoit les ſaignées copieuſes dans les apoplexies qui paroiſſoient tout-d'un-coup, & qui n'avoient été précédées d'aucune indiſpoſition, parce qu'il regarde ces apoplexies comme éminemment phlogiſtiques. (MARTIAN, à cette occaſion, blâme la

pratique des médecins, qui saignent dans toutes les maladies, & qui, dans le cas de l'espèce de celle-ci, ne font point des saignées aussi abondantes qu'il seroit nécessaire, pour qu'elles puissent réussir). Dans les apoplexies qui sont précédées de quelqu'indisposition, il recommande bien encore la saignée, faite, s'il est possible, dans le moment de l'orgasme & de la fluxion, mais en moindre quantité, & seulement pour préparer à l'action des purgatifs qui doivent être donnés bientôt après.

La fièvre inflammatoire débute par un froid léger & superficiel, & quelquefois même absolument nul, & la chaleur, qui se développe tout d'un coup, est extrêmement vive. Mais un caractère essentiel & qui la distingue de la chaleur de la fièvre éphémère, soit simple, soit prolongée, c'est qu'elle n'est pas douce comme dans l'état de santé, & qu'elle affecte le tact d'une impression d'âcreté bien marquée : or cette impression d'âcreté ne peut absolument être apperçue, distinguée que par un tact exercé. Il faut nécessairement reconnoître ici l'insuffisance de tous les instrumens que la physique a inventés & fournis à la médecine. En effet, tous ces instrumens sont ceux qui ont pour objet de mesurer la chaleur quant à son intensité, & ce n'est pas cette qualité de la chaleur qui est la plus importante pour le médecin. Tous ces instrumens sont trop grossiers pour s'appliquer aux nuances délicates qui se présentent tous les jours dans la pratique de l'art, & rien ne peut suppléer aux sens, qu'il faut s'appliquer à perfectionner par un exercice continuel.

Le pouls est vîte, fréquent, mais il est sensiblement inégal; au lieu que dans les fièvres éphémères, ses mouvemens étoient parfaitement égaux.

L'urine est vivement colorée, elle ne dépose point les premiers jours, elle est aussi d'une consistance plus épaisse, & d'une odeur beaucoup plus forte que dans l'état de santé.

Tous les accidens de cette fièvre ſont plus violens & plus difficiles à ſupporter que ceux d'une éphémère prolongée. Ainſi la douleur de tête eſt plus vive, le dégoût pour les alimens plus conſidérable, d'un principe d'ordre & d'intelligence qui s'applique & ſur-tout pour la viande ; ce qui indique l'action un ſentiment du dégoût ſur les ſubſtances les plus contraires à l'état où ſe trouve le corps ; le ſommeil plus agité, les laſſitudes & les anxiétés plus cruelles, & aſſez communément la bouche amère, au lieu qu'elle eſt d'une douceur fade dans l'éphémère prolongée. La langue eſt sèche, aſſez ſouvent blanche, mais cette couleur paroît tenir à ſa ſubſtance même, de manière que ſes papilles ſons très-ſaillantes & non pas incruſtées & couvertes d'une croute blanche, comme il arrive dans le cas de ſaburre des premières voies.

La fièvre inflammatoire, quand elle eſt parfaitement ſimple & dénuée de toute complication, débute le matin & de très-grand matin, c'eſt-à-dire, depuis deux ou trois juſqu'à cinq ou ſix heures après minuit ; & cette circonſtance de l'heure de la journée à laquelle ſe fait l'invaſion des fièvres, eſt une des circonſtances les plus importantes, qui va le plus directement à déterminer bien nettement leur véritable eſpèce, & c'eſt avec raiſon que dans ſes problêmes ſur les fièvres, STHAL ſe plaint de ce que la plupart des modernes ne font aucune attention à cette circonſtance. Les fièvres bilieuſes & ſanguines débutent auſſi le matin, mais plus tard, & les fièvres bilieuſes ont beaucoup plus d'analogie avec les fièvres inflammatoires qu'avec toute autre eſpèce de fièvres.

Les fièvres quotidiennes & les quartes débutent communément le ſoir, & ces fièvres ont auſſi beaucoup de rapport entr'elles. Par exemple, M. WER-

LHOF a obſervé que les fièvres quartes & les quotidiennes éprouvent leurs rechûtes dans le même temps, c'eſt-à-dire, dans la troiſième ſemaine à compter de celle de leur ſolution.

Le mouvement de la fièvre inflammatoire eſt uniforme, & cette fièvre eſt véritablement ſinoque, comme diſoient les anciens, c'eſt-à-dire, que cette fièvre ſe ſoutient au même degré de vigueur, & qu'elle n'éprouve aucune altération réglée d'exacerbation & de rémiſſion. Il ne faut pas entendre cette uniformité dont nous parlons ici, d'une manière rigoureuſe & abſolue; car l'abſolu ne ſe trouve que dans nos idées & n'a pas d'exiſtence réelle dans la nature: & en effet, indépendamment de la difficulté qu'éprouve la nature humaine à porter dans le même acte la même quantité de forces & de mouvemens pendant un intervalle de temps même aſſez court, il y a par rapport aux actes vitaux une infinité de cauſes qui agiſſent ſans interruption, pour y introduire des changemens; & ſi CULLEN & BRENDEL ont nié l'exiſtence des fièvres continentes, c'eſt qu'ils ont pris cette expreſſion dans un ſens trop borné. Ces fièvres, dis-je, ſont véritablement continentes, en ce que les variations qu'elles éprouvent dans leurs mouvements, ſont indépendantes de la nature même de la fièvre, & qu'elles naiſſent de circonſtances qui lui ſont parfaitement étrangères, comme de la révolution du jour & de la nuit, des émotions de l'ame, des alimens ou des médicamens; & auſſi en ce que ces variations ne ſe ſuivent pas d'une manière réglée, comme dans les continues proprement dites.

M. BRAUUM a remarqué que la chaleur eſt ſenſiblement plus vive vers le ſoir, qu'elle diminue pendant la nuit, & qu'elle ſe trouve le matin dans ſon état naturel, ce qui eſt conforme aux idées que

nous avons exposées ailleurs sur le sommeil ; car le sommeil diminue les forces toniques, & c'est en grande partie à l'exercice des forces toniques, que tient la production de la chaleur.

Hypothèses sur les inflammations locales, leur analogie avec la fièvre inflammatoire générale.

La matière dont le corps animal est formé, porte un ensemble de qualités particulières qu'elle ne peut recevoir que de l'action immédiate & non interrompue du principe qui l'anime & la vivifie ; or ces qualités sont essentiellement les mêmes, soit que cette matière animale soit fixée & arrêtée, comme elle l'est dans la composition des organes, soit qu'elle soit fondue ou coulante, comme dans la composition des humeurs. Car les humeurs sont des organes en état de fusion, comme les organes sont des humeurs dans un état fixe & concret. Le sang, a dit très-heureusement BORDEU, est une chair fluide. C'est aussi ce qu'avoit dit GALIEN : *Quippè caro ex sanguine non magno negotio fit : si enim eatenûs naturæ operâ crassescat ut constantem substantiam habeat, nec etiam sit fluidus, prima & recens caro jam existit* (GALIEN). Nous appercevons d'une manière évidente combien est peu fondée l'opinion générale qui déduit la qualité des humeurs, de l'action des organes & des mouvemens dont ces organes sont agités. Car les qualités essentielles des humeurs se trouvent déjà dans la substance même des organes ; en sorte qu'expliquer la nature ou les qualités des humeurs par le jeu des organes, c'est se mettre dans la nécessité d'admettre une progression d'organes à l'infini ; car les organes auroient

été formés par des organes d'un autre ordre : enſorte qu'il faut abſolument reconnoître que les qualités conſtitutives & intérieures de la nature animale, ſoit dans les organes, ſoit dans les humeurs, ſont décidées par une force inorganique ; & en effet, l'organiſation emporte néceſſairement un nombre, un enſemble, une collection de parties. Or, ces parties avant de ſe diſpoſer, de s'ordonner, de s'organiſer, doivent avoir les qualités qui les conſtituent ce qu'elles ſont, qualités d'un ordre antérieur à celui de l'organiſation, & dès-lors ces qualités ne peuvent pas en dépendre. Vous voyez par-là combien l'anatomie qui ne peut s'exercer que ſur les phénomènes d'organiſation, eſt inſuffiſante par rapport à la nature des maladies, qui ſuppoſent une altération établie dans la nature du corps, ſoit dans la matière des organes, ſoit dans celle des humeurs.

Les qualités qui conſtituent la matière animale, & qui la forment ce qu'elle eſt, ſont, comme nous l'avons dit, des qualités particulières & ſpécifiques ; & en vain pour les connoître, raſſemblerions-nous tous les moyens que fourniſſent & la phyſique & la chimie ; car ces moyens ne peuvent agir ſur la matière animale, que lorſqu'elle eſt complétement dépouillée des caractères qui nous intéreſſent véritablement. C'eſt une choſe bien digne de remarque, que les variétés nombreuſes que préſentent dans leur réſultat, les expériences de cette eſpèce, faites & ſuivies avec le plus de ſoin. M. DE HAEN, qui eſt un de ceux qui ont le plus multiplié ces expériences, a fini par conclure qu'il n'y avoit rien à en attendre, parce qu'elles donnent des réſultats, des produits différens, ſelon qu'elles ſont faites ſur du ſang tiré de différens ſujets, ou dans des circonſtances différentes.

Si

Si nous ne pouvons nous flatter de parvenir jamais à connoître complétement les qualités de la ſubſtance animale, ſoit qu'elle forme les parties ſolides, ſoit qu'elle ſe meuve librement dans les vaiſſeaux; nous ne pouvons non plus attendre que les moyens phyſiques ou chimiques nous éclairent ſur les altérations dont cette matière eſt ſuſceptible. Nous ne pouvons donc pas attendre des moyens phyſiques ou chimiques, la connoiſſance de l'altération à laquelle ſe trouve attachée la fièvre inflammatoire. Cependant les moyens d'expérience ne ſont pas tout-à-fait à négliger, & nous pouvons en déduire des analogies vraiment précieuſes.

Le ſang tiré dans les fièvres inflammatoires, conſerve plus long-temps ſa fluidité que dans l'état naturel. Cela dépend ſans doute de la plus grande quantité de feu dont il eſt chargé. Car il eſt très-vraiſemblable que la fluidité du ſang tient en partie à la quantité de feu qui le pénètre : « *ex his omnibus facilè* » *conjicitur phlogiſtici defectum in ſanguine ejus coa-* » *gulationis cauſam eſſe. Quæ conjectura autem, ſe-* » *quenti experimento confirmari videtur. Si in aërem* » *phlogiſticatum mittatur ſanguis, qui non priùs* » *atmoſphæræ expoſitus fuerit, per ſat longum* » *tempus, pluſquam viginti minutas, fluidus rema-* » *nebit : dum aëri communi expoſitus, in minuto* » *primo aut ſecundo ſolidus eſt.* BUTTINI, *Diſſert.* » *de Sang.* ». Ce qui confirme que la fluidité du ſang tient au moins en grande partie au feu qui le pénètre, c'eſt que ſi on expoſe du ſang récemment tiré à de l'air chargé de phlogiſtique, & qui dès-lors n'eſt pas propre à dépouiller le ſang de ſes mollécules de feu, ce ſang reſte plus long-temps fluide que s'il étoit expoſé à l'air pur, dans lequel le paſſage de ſes mollécules eſt beaucoup plus facile. M. BUTTINI qui a fait ces expériences, a vu que

cette différence dans le temps de la coagulation du ſang, ſelon qu'il étoit expoſé à de l'air phlogiſtiqué ou à de l'air commun, étoit de un à dix, en ſorte que le ſang expoſé à de l'air ordinaire, perd ſa fluidité dans une minute, & qu'il en faut au moins vingt pour la perdre à l'air phlogiſtiqué.

La conſidération de cet état plus fluide du ſang, à raiſon de la plus grande quantité de feu qui le pénètre, peut concilier les opinions de ceux qui croyent que le ſang eſt plus épais dans les fièvres inflammatoires, & de ceux qui, comme MACBRIDE, GESNER, FORDYCE, MOSCATI, croyent avec M. HEWSON, qu'il eſt plus fluide dans l'acte même de la fièvre inflammatoire. Mais il eſt tout auſſi certain que ſans cette plus grande quantité de feu, il ſeroit plus épais qu'il ne doit l'être. L'épaiſſiſſement eſt comme la cauſe, & la plus grande chaleur eſt comme le moyen de guériſon. C'eſt cette plus grande fluidité du ſang, à raiſon de la plus grande quantité de feu qui le pénètre, qui a fait penſer à M. HEWSON que la croûte dont le ſang ſe couvre dans les affections inflammatoires, annonce plutôt un état de diſſolution du ſang que ſon état d'épaiſſiſſement & de coagulation. Ceci peut même être prouvé par la comparaiſon de l'état des humeurs dans les animaux à ſang froid, c'eſt-à-dire, dans un animal dont la température ordinaire n'eſt que foiblement au-deſſus de la température du milieu environnant : les humeurs ſont plus épaiſſes, plus viſqueuſes que dans un animal décidément à ſang chaud.

Le ſang inflammatoire ſe couvre généralement d'une croûte plus ou moins ferme, plus ou moins épaiſſe, d'un blanc jeaunâtre qui reſſemble aſſez à du ſuif figé, c'eſt ce qu'on appelle la *couënne* ou la croûte pleurétique. Ce caractère n'eſt cependant pas général : cette croûte ne ſe forme pas néceſſairement, & il y a beaucoup de circonſtances abſolu-

ment étrangères à la maladie, qui peuvent empêcher sa formation ; & telle est, par exemple, la forme du bassin dans lequel le sang est reçu ; car cette croûte se forme plutôt dans un bassin étroit & profond que dans un autre plus évasé & qui a peu de profondeur (de HAEN). Telle est l'ouverture de la veine, selon qu'elle est grande ou petite ; telle est la manière dont le sang coule. Cependant il faut remarquer à cette occasion que SYDENHAM a dit beaucoup trop généralement que la croûte phlogistique ne paroît jamais dans un sang qui coule goutte à goutte. M. de HAEN a observé quelquefois que la croûte formée dans cette circonstance étoit plus ferme, plus épaisse que celle qui s'étoit formée dans du sang qui avoit coulé rapidement & à plein jet.

Mais lors même que toutes ces circonstances sont absolument semblables, le sang tiré dans différens temps d'une maladie inflammatoire, peut ou présenter cette croûte phlogistique, & la présenter avec toute sorte de variétés, ou en être absolument privé, sans que ces variétés nombreuses dans une maladie toujours la même, indiquent rien de positif pour l'événement heureux ou malheureux de cette maladie ; en sorte que l'observation n'a pas confirmé le prognostic fâcheux de BAGLIVI sur les maladies inflammatoires de poitrine, dans lesquelles le sang ne présente point de croûte phlogistique, & que c'est une pratique très-funeste que celle des médecins dont parle MORGAGNI, qui dans le traitement des affections de poitrine, se fondent exclusivement sur l'absence de cette croûte, pour interdire rigoureusement la saignée, sous prétexte qu'une saignée décideroit nécessairement la mort. (*Voy.* SCHROEDER).

Il faut observer que dans les fièvres inflammatoires la partie rouge qui se concrète & qu'on appelle le *gateau*, *le placenta* est constamment plus ferme, plus solide,

même lorſque la coëne ne ſe forme pas ; en ſorte que cette grande coagulation ou ténacité du ſang eſt un ſigne de même valeur que la coëne, & qui indique également l'état inflammatoire. On s'étonne que M. DE HAEN, qui a fait tant d'expériences ſur le ſang, n'ait eu aucun égard à un fait ſi important.

La coëne qui ſe forme donc aſſez communément ſur le ſang dans les affections inflammatoires, n'eſt pas due néceſſairement aux exhalaiſons qui s'élèvent du ſang. Car la rétention ou la libre diſſipation de ces vapeurs, n'apporte point de différence, & cette croûte ſe forme également, ſoit que le ſang ſoit expoſé à l'air, ſoit qu'il ſoit enfermé dans des vaiſſeaux. Cette croûte ſe diſſout complétement dans l'eau pure, dans l'eau chargée de nitre, dans du vinaigre diſtillé, & elle prend plus de conſiſtance par l'impreſſion des acides minéraux très-concentrés & des liqueurs ſpiritueuſes. Cela ne réuſſit pas toujours de la même manière. GALIEN a vû que la croûte phlogiſtique ne ſe diſſolvoit pas toujours dans l'eau pure, ni dans une diſſolution de nitre, ce qui va contre l'expérience de DE HAEN.

Mais ce qu'il nous importe principalement d'obſerver, c'eſt que cette croûte phlogiſtique ou la matière qui la compoſe, préſente des traits d'analogie bien marqués avec la matière que l'on trouve aſſez ſouvent dans le voiſinage des parties qui ont été le ſiége de l'inflammation de même qu'avec la membrane ligamenteuſe qui fait une croûte au fond du goſier dans les angines inflammatoires. En ſorte que ſelon les obſervations de HUNNIUS, de DE HAEN, de COTUNIUS, SARCONNE, &c. la matière qui tranſude, après la mort de tous les organes qui ont ſouffert une véritable inflammation, reſſemble abſolument à la matière qui couvre le ſang dans les fiè-

vres inflammatoires générales. Ce fait eſt très-important, & produit avec évidence la parfaite identité de nature entre la fièvre inflammatoire générale & les différentes fièvres inflammatoires particulières, dont l'action s'exerce plus ſpécifiquement ſur un organe déterminé ; & cette identité de nature entre les maladies, démontrée par leur marche, comme par leur moyen de ſolution & ſur-tout par la ſimilitude du traitement qui leur convient (comme le dit fort bien SELLE) prouve bien manifeſtement combien ſont éloignées de la vérité, ces idées qu'on propoſe communément ſur la nature des inflammations locales, & combien pour expliquer ou plutôt pour ſaiſir & appercevoir dans leur vrai jour ces phénomènes de l'économie animale, il faut ſe prémunir ſévérement contre les premières apparences, & avec quelle exactitude il faut rechercher l'enſemble des rapports que préſentent les phénomènes.

On a donc cru que l'inflammation, (je ne parle que de l'inflammation analogue à la fièvre dont il eſt ici queſtion, & qu'il ſera permis d'appeler inflammatoire phlegmoneuſe, pour éviter toute équivoque. Les anciens, par inflammation, *phlogoſis*, entendoient généralement une affection locale avec chaleur, irritation & putréfaction. Ils définiſſoient l'inflammation phlegmoneuſe, dont il eſt queſtion ici, inflammation avec tumeur & douleur. Cette nomenclature ſubſiſta juſqu'au temps d'ERASISTRATE, qui d'après ſes fauſſes idées ſur la compoſition du corps vivant, regarda l'inflammation comme une affection toujours la même, qu'il attribuoit au ſang, & alors phlegmon & inflammation devenoient ſynonimes, & le ſont aujourd'hui ſelon le langage de la plupart des médecins qui ſe glorifient de n'avoir point de théorie, & qui, dans le fait, ont la théorie la plus pernicieuſe). On a donc cru que cette inflam-

mation dépendoit de l'arrêt ou de la ſtaſe du ſang, engagé dans des vaiſſeaux d'un calibre trop étroit pour lui livrer un libre paſſage. Cette théorie établie depuis long-temps par ERASISTRATE & ramenée dans ce ſiècle par BOERHAAVE, a régné pendant un certain temps dans preſque toutes les écoles, je remarque auſſi que cette théorie d'ERASISTRATE ayant été ſolidement attaquée, ou plutôt complétement détruite par GALIEN, c'eſt un abus d'érudition bien ſingulier, que l'illuſtre VAN-SWIETEN, commentateur de BOERHAAVE, ait prétendu appuyer ſa doctrine de l'autorité de GALIEN. La vénération que VAN-SWIETEN témoigne par-tout pour ſon illuſtre maître, eſt ſans doute reſpectable, & fait à ſon cœur un honneur infini: mais pour faire des ouvrages durables, il faut renoncer à ces petites conſidérations, il faut avoir le courage de s'oublier complétement, n'avoir pour objet que la vérité, & n'attendre pour juge que la poſtérité. Il étoit facile de voir que cet arrêt de ſang, dans les petits vaiſſeaux, ne répondoit point aux phénomènes de l'inflammation; car dans l'inflammation la douleur & la tumeur ſont uniformes & circonſcrites, au-lieu qu'elles devroient être partagées en ramifications ou en filets diſtincts & détachés, ſi, en effet, l'inflammation ne préſentoit autre choſe que des vaiſſeaux embarraſſés & gorgés. On a donc abandonné cette théorie d'ERASISTRATE & de BOERHAAVE, & on a reconnu pour cauſe de l'inflammation l'épanchement du ſang dans le tiſſu cellulaire, ou le tiſſu paranchimateux, comme diſoient les anciens. Cette idée répond mieux à l'uniformité que préſente & la tumeur & la douleur inflammatoire. Cependant il s'en faut bien que cette idée s'accommode à tous les phénomènes que préſente l'inflammation; car non-ſeulement il n'y a point d'inflammation dans les échimoſes ou la meurtriſſure, dans leſquelles cependant le ſang eſt bien

épanché dans le tiſſu cellulaire, non-ſeulement il n'y a point d'inflammation dans le fœtus qui ſort du ſein de la mère, quoique les chairs ſoient alors plus épanouies, & rarifiées au point que le ſang les pénètre en totalité; mais ſur-tout, c'eſt qu'en attribuant ainſi l'inflammation locale, ſoit à la ſtaſe du ſang dans les vaiſſeaux, ſoit à ſon épanchement dans le tiſſu cellulaire, on perd de vue les rapports que ſoutient cette inflammation avec l'inflammation générale dont nous parlons, & dans laquelle le ſang, qui eſt le ſujet ſur lequel s'exerce cette affection inflammatoire, roule bien évidemment dans les vaiſſeaux comme à l'ordinaire. Il eſt bien vrai que dans l'inflammation locale, le ſang eſt engagé dans les vaiſſeaux & le tiſſu cellulaire, mais ce ſont là des circonſtances ſecondaires, ſubordonnées & qui ne tiennent point du tout à la cauſe réelle de l'inflammation.

M. WITH dit que l'inflammation dépend d'un *âcre* irritant & établi dans la ſubſtance qui en eſt le foyer ou le ſujet. Cet *âcre* eſt ce que VAN-HELMONT appeloit *épine inflammatoire*. Il vaut mieux conſidérer l'inflammation d'une manière abſtraite, & la rapporter à la nature vivante ou au principe de la vie, qui, préſent à toutes les parties du corps, peut la réaliſer également dans telle partie ou dans telle autre; en ſorte que dans la fièvre inflammatoire générale, l'affection maladive dont le principe de vie eſt atteint, doit s'exprimer dans la maſſe des humeurs; & dans une inflammation locale, cette affection maladive s'exprime dans les ſucs nourriciers de la partie qui eſt le ſujet de cette inflammation: & les marques ſenſibles de cette expreſſion peuvent ſubſiſter même après la mort, puiſque la croûte inflammatoire dont le ſang ſe couvre, quand il eſt tiré des vaiſſeaux & qu'il eſt ſouſtrait à l'influence de la vie, eſt abſolument ſemblable à la matière qui,

après la mort, ſe trouve ſouvent dans le voiſinage des parties qui ont ſouffert une inflammation. Je remarque que la théorie de BOERHAAVE, qui admettoit un certain nombre de vaiſſeaux de différens ordres, à chacun deſquels répondoit une humeur d'une conſiſtance déterminée, devoit jeter le praticien dans l'incertitude la plus embarraſſante, ſoit qu'il appliquât des topiques aſtringens ou relâchans. Il avoit également à craindre d'augmenter ou de diminuer outre meſure le calibre des vaiſſeaux qui précèdent ou qui ſuivent immédiatement ceux qui étoient affectés, ce qui ne lui laiſſoit d'autre alternative que de ne rien faire du tout, ou de ſubſtituer à une inflammation exiſtante, une inflammation d'un autre ordre.

GALIEN faiſoit à peu-près la même objection contre l'hypothèſe de THESSALUS & d'ERASISTRATE. Le corps animal, dit-il, n'eſt pas compoſé uniquement de petits vaiſſeaux, & quand cela ſeroit vrai, & que toutes les maladies n'euſſent effectivement d'autre cauſe qu'un changement dans l'ordre habituel de ces canaux, quelle raiſon pourroit-on donner de l'action des ſynapiſmes, (moyens que les médecins de cette ſecte employoient fréquemment), pour le rétabliſſement de la ſanté.

Nous avons eu occaſion de remarquer combien les recherches anatomiques ſont inſuffiſantes pour nous éclairer ſur la véritable nature des maladies. Cependant nous pouvons faire mention d'un caractère qui eſt du reſſort de l'anatomie, & qui diſtingue d'une manière évidente les inflammations locales dont nous parlons ici, & qui répondent donc à la fièvre inflammatoire générale; c'eſt que le ſang engorge plus ſenſiblement les artères que les veines, au-lieu que, ſelon les obſervations de LUDWIG, dans les inflammations putrides ou bilieuſes, les veines ſont plus ſenſiblement affectées que les artères.

*Rapport entre l'affection phlogiſtique & l'affection bilieuſe, tiré des obſervations d'*HIPPOCRATE, *de* SYDENHAM *& de* PRINGLE.

Nous avons vu dans la fièvre inflammatoire générale qui s'exerce ſpécialement dans le ſang, que le ſang ſe couvre d'une croûte dont la nature eſt analogue à celle qu'on trouve très-ſouvent dans le voiſinage des parties qui ont été le ſujet d'une inflammotion ; en ſorte que l'eſpèce d'altération que le génie ou le mode inflammatoire imprime aux parties vivantes ſur leſquelles il ſe déploie, & qui peut même ſubſiſter encore après la mort, a montré une analogie bien établie entre la fièvre inflammatoire générale & les inflammations locales. (A cette occaſion, SYDENHAM, parfaitement d'accord en cela avec les anciens, regarde très-bien chaque affection fébrile locale comme entièrement dépendante de la fièvre, qu'il conſidéroit comme la ſeule affection maladive : *ex præcipitatione ſcilicet materiæ febrilis in pleuram, ſeu muſculos intercoſtales*, dit-il en parlant de la pleuréſie. Nous ſommes partis de cette analogie, pour faire voir le peu de fondement des hypothèſes les plus reçues ſur la cauſe des inflammations locales. Car quoiqu'il ſoit très-vrai que les vaiſſeaux ſoient fortement gorgés, & que le ſang ſoit épanché dans le tiſſu cellulaire, cependant ce ne ſont là que des circonſtances ſecondaires très-ſubordonnées, & qui ne touchent point du tout à la cauſe réelle de l'inflammation, puiſque cette cauſe ſe trouve toute entière dans le ſang contenu dans les vaiſſeaux, qui s'y meut comme à l'ordinaire.

Cette matière phlogiſtique qu'on ne doit pas regarder comme la cauſe de l'inflammation, mais plu-

tôt comme le produit de cette cauſe, offre le ſujet ſur lequel s'exercent les actes de coction, & c'eſt elle qui ſe transforme ultérieurement en pus, lorſque la coction eſt pleinement établie; en ſorte que le pus peut ſe préſenter dans toutes les parties, comme l'inflammation peut s'exercer dans toutes, & que ce qu'on dit aſſez généralement de la production du pus, qu'on attribue aux débris des vaiſſeaux battus, intimément mêlés (par le méchaniſme de l'inflammation) avec le ſang contenu dans les vaiſſeaux, tout cela, dis je, ne mérite aucune conſidération dans la fièvre inflammatoire générale. La coction s'exerce dans la maſſe totale des humeurs, & le produit de cette coction s'évacue communément par les voies urinaires, alors les urines dépoſent un ſédiment tout-à-fait purulent. (*Conſultez* SCHROEDER).

Dans les fièvres inflammatoires partielles, le pus ſe forme dans le foyer même de l'inflammation, & s'évacue le plus généralement par les couloirs les plus voiſins. Ainſi dans la pleuréſie inflammatoire qui ſe termine par coction, le pus ſe forme dans la cavité de la poitrine qui eſt affectée, & s'évacue le plus ſouvent par voie d'expectoration. Ces crachats préſentent donc alors une matière parfaitement analogue à celle que dépoſent les urines qui emportent le produit de la coction purulente établie dans la maſſe entière des humeurs.

Cette génération du pus dans toutes les parties du corps, eſt bien évidemment démontrée par les obſervations de BENNET & de DE HAEN. Celles de DE HAEN ſont intéreſſantes, mais elles pèchent en ce que cet auteur paroît n'avoir reconnu qu'une eſpèce de diathèſe purulente, ſavoir celle qui dépend des maladies inflammatoires; tandis qu'il doit y avoir autant de ſorte de pus, qu'il y a de maladies différentes. (Ce ſeroit ici le cas de rappeler les idées des naciens

sur la nature du pus. Voy. *SARCONNE* sur-tout, *CELSE*, le *theatrum tabidorum* de *BENNET*, le tom. 1. du *Rat. med.* de *DE HAEN*). Vous verrez qu'il eſt des états mêmes ſans fièvre, qui donnent à la maſſe des humeurs, un caractère bien décidément purulent, & que ce pus ainſi formé dans le ſang, ſe porte par voie de métaſtaſe, ſur des organes qui s'évacuent ſenſiblement, ſans en être ſenſiblement intéreſſés, ou ſur des parties ſur leſquelles il s'arrête, & forme des abcès qui n'ont point été précédés de ſignes d'inflammation locale. *SCHROEDER.*

MORGAGNI, dans les affections purulentes, vante l'utilité de la chair de vipère & de tortue. On met ainſi la moitié d'une vipère, avec partie égale de tortue, dans un bouillon de veau. On réduit la chair de vipère en conſerve avec du ſucre roſat. Chaque matin à jeun, on fait manger cette conſerve & boire par-deſſus le bouillon. On fait faire uſage d'une émulſion préparée avec des amandes & un peu de ſucre.

Il y a des perſonnes chez leſquelles les plus légères bleſſures produiſent des ulcères, de guériſon très-difficile. *SCHROEDER* cite MORGAGNI, ep. 55 n°. 16. Cette citation de SCHROEDER n'eſt pas tout-à-fait exacte. MORGAGNI ne parle pas préciſément des ulcères décidés par des cauſes légères; il parle de la production du pus ſans fièvre, ſans douleur, ſans chaleur, ſans pulſation, ſans friſſon, ſans aucun des ſignes ordinaires, & il dit que cela eſt ordinaire chez les vieillards & les perſonnes qui ont des parties cadénateuſes abcédées. HIPPOCRATE a reconnu que le pus pouvoit ſe former ſans fièvre.

Les moyens curatifs, le plus généralement applicables contre les états de diathèſe purulente générale, ſont l'alternative des remèdes excitans & tempérans, d'accord avec les excrétions artificielles. *Quantum in ulceribus artificialibus, veſicatoriis præci-*

puè & ſetaceis, inter ſeri lactis, aut ſi febris non adſit, lactis & ſuccorum anti-ſcorbuticorum & balſamicorum connubia, temperantibus interpoſitis, præſidii ſit. (SCHROEDER, tom. 2, pag. 468). DE HAEN a employé utilement le kina & le lait. Voyez auſſi VEISZ; c'eſt ce qu'il appelle phthiſie humorale; il a employé avec ſuccès le kina combiné avec la gomme arabique; une décoction émolliente avec du lait, du nitre & du miel. Enſuite la décoction du kina coupée avec du lait, puis le lichen d'Iſlande & le poligala, des herbes balſamiques, bouillies dans du petit lait. pag. 66 & 67. Les Anglais employent familièrement dans les affections purulentes la méthode anti-ſeptique & fortifiante avec le miel, les émolliens, les ſavoneux, les nitreux, le kina & l'eau de chaux avec du lait, le régime végétal.

La coction purulente eſt éminemment attachée à la diſpoſition inflammatoire. Ce n'eſt pas que cette diſpoſition, ou plutôt les produits ſenſibles de cette diſpoſition, ſoient les ſeuls ſuſceptibles de ſe transformer en pus; nous avons déjà remarqué & nous verrons plus particulièrement dans la ſuite, que l'élaboration du pus paroît le terme vers lequel tendent tous les mouvemens de coction ſur quelque cauſe de maladie qu'ils ſoient appliqués. Il paroît cependant que la production du pus tient plus immédiatement à la diſpoſition inflammatoire; & en effet, la croûte phlogiſtique préſente déjà beaucoup de caractères communs avec le pus, paroît n'avoir beſoin que d'une élaboration légère & qui doit être aſſez facile. Peut-être n'eſt-il queſtion que de charger cette matière phlogiſtique d'une plus grande quantité d'air. (On peut remarquer à cette occaſion que le poumon & la peau ſont les deux organes qui ſont le plus généralement affectés à la génération du pus. On ſait qu'il n'y a point de maladie qui produiſe une auſſi grande

quantité de pus que la petite vérole (*SCHROEDER*); quoique le pus puisse se former par-tout. Il y auroit des expériences fort curieuses à faire touchant l'influence de l'air sur la génération du pus. Peut-être l'air méphitique dans les ulcères qui donnent beaucoup de pus est-il non-seulement utile comme antiseptique, mais encore comme anti-purulent.) Et c'est là l'objet de la plus grande chaleur qui accompagne l'affection inflammatoire; car la chaleur est le grand moyen dont se sert la nature pour combiner & fixer l'air: & d'après cette vue, il seroit curieux de rechercher si le pus contient réellement plus d'air que la *coëne* même. On sait qu'il est plus pesant, comme les chaux métalliques sont plus pesantes que les métaux; on sait aussi que le pus est inflammable, & que la croûte phlogistique ne l'est pas. Il est probable que cette plus grande inflammabilité tient à la plus grande quantité d'air dont il est chargé. (HALL. *Elém. de Physiol.*). Le pus a été dernièrement regardé comme le produit de la putréfaction de la lymphe coagulable. Il me paroît plus exact de le considérer comme le produit de la combustion de cette lymphe. Sur la génération du pus, voyez *SCHROEDER*. Il soupçonne que la génération du pus peut dépendre d'un miasme particulier, analogue à celui qui produit des petites véroles très-malignes; il est certain au moins qu'il y a peu de temps où sa production soit aussi abondante que dans certaines espèces de petite vérole. Aussi cette disposition inflammatoire qui est la maladie la plus naturelle, & celle dans laquelle le mouvement de coction atteigne sa fin plus facilement & plus surement, est souvent une ressource que se ménage la nature pour mettre en voie de solution des maladies plus réfractaires, & qui par elles-mêmes se refusent davantage à l'acte de la coction. WAGLER & ROEDERER, à Gottingue en

1760, remarquèrent qu'à la fin de l'épidémie, ce génie inflammatoire étoit évidemment prédominant, & que l'épidémie disparoissoit à mesure que le génie inflammatoire se fortifioit. Ce moyen que la nature employa contre l'épidémie en général, & par lequel cette épidémie s'éteignit enfin complétement, étoit souvent dans le cours de chaque maladie en particulier, une crise heureuse que se ménageoit la nature, & qu'il falloit tacher de renforcer. En sorte qu'il s'en faut bien que l'affection phlogistique établisse en soi une affection aussi grave & aussi dangereuse qu'on le pense communément; & les médecins dont la pratique se borne à un régime antiphlogistique, sont bien loin de connoître & de pouvoir aider tous les moyens de la nature. Il faut avouer que c'est une tache qui dépare quelquefois les ouvrage de SYDENHAM & très-souvent ceux de DE HAEN.

C'est une chose bien importante, dans l'histoire d'une maladie, que de rechercher les rapports qui l'unissent avec des maladies d'une autre espèce, de marquer nettement leur ordre de filiation, & de suivre les progrès par lesquels la nature passe le plus souvent d'une maladie à une autre; & il est facile de voir que cet objet si important, a été presqu'entièrement négligé, parce qu'on a par-tout substitué l'arbitraire au réel, qu'on a négligé d'étudier les maladies en elles-mêmes, & qu'attachés exclusivement à des considérations superficielles & légères, on a dû nécessairement perdre de vue les caractères qui leur sont communs, & les grands traits par lesquels leurs extrémités se touchent & se confondent. GALIEN avoit dit dans son 2e liv. des crises, que l'affection phlogistique ou inflammatoire tenoit presque nécessairement à l'affection bilieuse; & d'après ce passage, AVICENNES reprochoit à GALIEN, d'avoir nié formellement l'existence des

fièvres inflammatoires purement bilieuſes. Ce reproche d'AVICENNES étoit injuſte, & on peut voir dans le 9e liv. de ſon *meth. med.*, que GALIEN a bien connu les fièvres inflammatoires, & qu'il en a traité au long & fort en détail.

GALIEN dit que la fièvre inflammatoire dégénère en fièvre bilieuſe, parce que la corruption du ſang lui imprime néceſſairement un caractère bilieux. Cette explication de GALIEN n'eſt pas fondée. Cependant les vues de cet auteur, celles mêmes auxquelles il paroît avoir été conduit par ſa théorie, ſont précieuſes; & en les examinant avec ſoin, on apperçoit qu'elles ne ſont en effet que le réſultat ou le produit des faits de pratique. Il eſt donc très-vrai, comme l'a dit GALIEN, quoiqu'il en donne une explication vicieuſe, que la dégénération phlogiſtique & la dégénération bilieuſe ſont très-liées entr'elles par les rapports multipliés, & que la nature marche fréquemment de l'une à l'autre; en ſorte que, comme nous l'avons dit, l'affection phlogiſtique ſe trouve aſſez ſouvent ſur la route par laquelle la nature revient à l'état de ſanté; de même dans le progrès des maladies, l'affection bilieuſe ſe trouve placée aſſez communément au-delà de l'affection phlogiſtique, en ſorte que la nature paſſe aſſez fréquemment de l'une à l'autre.

En liſant l'hiſtoire qu'on nous a donnée des maladies qui règnent dans les camps pendant les chaleurs de l'été, il eſt facile d'appercevoir que ces fièvres ſont très-ſouvent le produit de deux affections maladives très-différentes, ſavoir d'une affection inflammatoire & d'une affection bilieuſe, en ſorte que la méthode curative conſiſte à en varier le traitement, & à le proportionner ſans ceſſe à l'état de dominance relative dans lequel ſe trouvent ces deux affections élémentaires qui s'uniſſent, & s'uniſſent à

différens degrès dans tout le cours de ces fièvres. Je vous renvoye aux fièvres bilieuſes décrites par PRINGLE, & à la fièvre jaune décrite par MAKICTRICK. Vous verrez que ces fièvres préſentoient dans le commencement, ſur-tout à un degré bien marqué, le génie inflammatoire, & qu'alors il falloit employer une méthode anti-phlogiſtique, qui auroit été très-contraire dans une fièvre ſimplement bilieuſe. MERTENS dit que dans cette complication, il faut bien prendre garde d'employer la méthode anti-phlogiſtique d'une manière auſſi pleine & auſſi abſolue, que ſi l'inflammation phlogiſtique étoit ſeule. TISSOT remarque avec raiſon, par rapport à cette complication que ſubiſſent ordinairement les fièvres des camps, que la jeuneſſe & la vigueur du tempérament, l'habitude de boire de liqueurs fortes, ſont de puiſſantes cauſes de complication inflammatoire.

Ce rapport de nature entre l'affection phlogiſtique & l'affection bilieuſe, qui ſe reproduit donc aſſez communément dans les fièvres des camps, parce qu'elles attaquent des gens, qui par leur genre de vie habituel, ſont éminemment diſpoſés aux affections phlogiſtiques, ſe préſente auſſi aſſez ſouvent dans le progrès des conſtitutions épidémiques. Auſſi, en liſant avec ſoin la première conſtitution épidémique décrite par HIPPOCRATE, on voit que cette conſtitution étoit d'abord purement inflammatoire, & qu'alors elle ſe jugeoit complétement par des hémorragies, qui dans les jeunes gens ſe faiſoient par le nez, qui dans les femmes ſe faiſoient le plus communément par les organes de la génération, & tous ceux qui en furent attaqués & qui éprouvèrent alors des flux de ſang, ſe rétablirent, à l'exception de *Philiſcus*, d'*Epaminon* de *Silenus*, qui n'éprouvèrent qu'une hémorragie incomplète avortée, & qui ne perdirent que quelques gouttes de ſang, le 4e & le 5e jour.

Mais

Mais dans la ſuite cette conſtitution changea de nature, elle prit un caractère bilieux, alors les hémorragies ne ſuffiſoient plus, & il falloit le plus ſouvent ou des vomiſſemens de nature bilieuſe, ou des flux de ventre de même nature, pour compléter la criſe. Tel fut Héraclide, qui vers la fin de cette conſtitution fut jugé à la fois & par un flux de ſang par les narines, & par une diarrhée bilieuſe. Dans cette complication, les hémorragies étoient ſalutaires & critiques, par rapport au génie inflammatoire encore ſubſiſtant, & le flux de ventre, par rapport au génie bilieux qui s'y étoit joint.

Les obſervations de SYDENHAM rapprochées & comparées démontrent dans les conſtitutions épidémiques la même eſpèce de ſucceſſion. SYDENHAM décrit une fièvre qui régna dans les années 1669, 70, 71, 72, & qui étoit de la même nature que les dyſſenteries qui régnoient dans le même temps; car les maladies ne changent point de nature par la circonſtance d'être générales, ou d'affecter tel ou tel organe, quoiqu'elles ſe produiſent alors ſous des formes bien différentes, ce qui jette ſur l'exercice de l'art des difficultés conſidérables, & induit à des erreurs funeſtes les praticiens qui ne ſont pas munis d'une aſſez grande quantité de faits. Or, dans cette dyſſenterie qui étoit relative à la fièvre qui régnoit alors, le génie inflammatoire étoit bien marqué dans le principe; dans ce temps elle ne demandoit qu'un traitement anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire, l'uſage des ſaignées & des délayans; les purgatifs étoient inutiles. (Et à l'occaſion du génie inflammatoire que préſenta alors la dyſſenterie, SYDENHAM rapporte une obſervation curieuſe qui prouve que le génie inflammatoire peut exiſter pendant très-long-temps & paſſer, pour ainſi dire, en habitude. Il rapporte qu'une femme qui avoit été mal traitée dans le principe,

reſta ſujette à une dyſſenterie, & qui ſubſiſta pendant trois ans. Il la fit ſaigner, & le ſang ſe couvrit d'une croûte inflammatoire. D'après cet indice, l'auteur préſuma avec ſagacité que cette dyſſenterie avoit retenu ſon caractère inflammatoire, quoiqu'il n'y eût point de fièvre ſenſible, & qu'à l'exception du flux dyſſentérique, les fonctions s'exécutaſſent aſſez bien. Il répéta donc la ſaignée de temps en temps, & il opéra une guériſon complète.... L'état des inteſtins étoit analogue à celui des poumons dans la péripneumonie inflammatoire que BAGLIVI appelle *peripneumonia latens*. STOLL remarque que cette inflammation ſourde & lente des poumons eſt une cauſe fréquente de phthiſie chez les jeunes gens qui ont la peau fort blanche & délicate, les pomettes vivement colorées, les yeux brillans, le cou long & gréle, les omoplates ſaillantes, la poitrine reſſerrée & qui ont beaucoup de vivacité).

Dans la ſuite, cette dyſſenterie prit un caractère bilieux, alors les ſaignées & les purgatifs étoient néceſſaires. Vers la fin de l'automne, le génie bilieux devint prédominant ; alors les ſaignées n'étoient plus utiles & les purgatifs étoient indiſpenſables.

La fièvre qui régna alors, préſenta auſſi dans ſon cours ces deux caractères bien diſtincts. La ſaignée étoit donc indiquée dans le principe, parce que le génie inflammatoire étoit bien marqué ; dans la ſuite le génie bilieux domina, & cette fièvre qui étoit alors de l'eſpèce des gaſtriques bilieuſes, cédoit à des purgatifs répétés.

En liſant l'obſervation de SYDENHAM, il m'a paru qu'aſſez généralement les conſtitutions épidémiques débutoient par un excès de ton, de force ou de vie. C'eſt ce que SYDENHAM exprime en diſant que les conſtitutions dépendent alors d'un principe ſubtil & ſpiritueux. Il attaque cet état par des délayans ;

des émolliens, des calmans, des narcotiques, & ſur-tout par des ſaignées, comme nous diſions ci-devant, que les ſaignées portées juſqu'à défaillance, étoient ſi utiles dans l'éphémère prolongée que nous avons regardée comme faiſant la nuance par laquelle la nature paſſe de la ſimple éphémère qui eſt une pure affection nerveuſe, à la fièvre continente inflammatoire.)

A ce premier état de conſtitution épidémique, ſuccède un état plus décidément inflammatoire, qui tend enfin à un état bilieux: c'eſt ce qu'exprime SYDENHAM, en diſant que les conſtitutions épidémiques deviennent humorales à meſure qu'elles s'évacuent. (*Quò diutiùs perſeverat morbus, eò magis humoralis videtur.*)

Je viens d'avancer des faits qui prouvent que la diathèſe bilieuſe ſuit très-généralement la diathèſe phlogiſtique. Nous verrons dans la ſuite que cette diathèſe ſuccède très-familièrement à la diathèſe pituiteuſe; ſi nous conſidérons l'ordre de cette ſucceſſion dans le cours d'une année, nous trouverons que la diathèſe pituiteuſe eſt affectée à l'hiver; la diathèſe phlogiſtique, au printemps; la diathèſe bilieuſe, à l'été. Nous avons déjà remarqué ſouvent, d'après les faits de pratique, que l'hiver affoiblit la tête, le printemps la poitrine, & l'été le bas-ventre.

On peut donc établir que ſous la conſtitution pituiteuſe, les humeurs ont une tendance marquée vers la tête, & la cauſe finale, ou l'utilité de cette cauſe, c'eſt d'en prévenir les effets, en emportant, à meſure qu'ils ſe forment, les produits pituiteux par la voie de la membrane de SCHNEIDER.

On peut établir que ſous la conſtitution phlogiſtique, les humeurs ont une tendance vers la poitrine & vers l'organe de la peau, afin de ſe charger d'une plus grande quantité d'air pur qui, d'accord avec la chaleur, eſt le plus grand moyen de fluidité; car dans cette conſtitution les humeurs paroiſſent pécher par épaiſiſſement,

quoique, dans l'acte même de la fièvre inflammatoire, elles paroiſſent réellement plus fluides ; ce qui dépend de la quantité de feu dont elles ſont chargées.

Enfin, dans la conſtitution bilieuſe, ces humeurs ont une tendance marquée vers le bas-ventre ; & la véritable raiſon de cette tendance, c'eſt que le bas-ventre contient les organes appliqués à ſéparer les ſucs bilieux. Dans l'hiver les inteſtins ſont auſſi affectés ; mais on peut établir que ces affections ſont généralement ſympathiques.

Les altérations ſucceſſives que les ſaiſons portent ainſi dans les humeurs, ſont deſtinées à ſe tempérer mutuellement, & à détruire ce que chacune a d'exceſſif. HIPPOCRATE diſoit que les maladies de l'hiver ſe guériſſent dans l'été & réciproquement, c'eſt-à-dire, que la diatheſe pituiteuſe trouvoit ſa criſe dans la diatheſe bilieuſe. *Morbus qui hieme augetur, æſtate finire par eſt.*

Vous pouvez lire ſur cette conſtitution maladive dans le cours total de la vie, la theſe de M. RICHARD.

Fièvre inflammatoire. Son traitement. Etat de ſpaſme & de vigueur dominant dans la fièvre inflammatoire imminente. Idée de CULLEN *ſur la nature de la diathèſe phlogiſtique. Cette idée n'eſt vraie que de cette diathèſe imminente. Obſervations de* SYDENHAM *ſur la fièvre varioleuſe ſans matière. Danger des émétiques & des purgatifs.*

La fievre inflammatoire générale s'exerce ſpécialement dans la maſſe du ſang ; & c'eſt ſur-tout par cette circonſtance, ou parce qu'elle n'intéreſſe point les premieres voies, qu'elle ſe développe d'un mouvement parfaitement uniforme, ou que du moins les variétés

que préſente ce mouvement ne ſont point eſſentielles à la fievre, ne dépendent point de ſa nature, mais ſont ſeulement produites par des cauſes étrangeres qui ne ceſſent d'agir ſur les maladies pour en altérer & contraindre la marche, & par rapport auxquelles toute la ſagacité du Médecin ſe réduit toujours à ſentir l'impuiſſance où il eſt de les combattre. Et parmi les cauſes néceſſaires qui jettent des inégalités ſur ce mouvement de la fievre continente, nous avons déjà compté la révolution du jour & de la nuit, l'impreſſion des boiſſons & des alimens, des médicamens, les changemens de la température de l'air, & ſur-tout les émotions de l'ame.

Je dis que le mouvement uniforme de la fievre inflammatoire dépend ſur-tout de ce qu'elle n'attaque point les premieres voies. On peut en effet établir comme un principe acquis par une grande quantité d'obſervations, que les fievres ſont d'autant plus ſujettes à des mouvemens périodiques, d'autant plus portées à la rémittence, qu'elles ſont plus dépendantes de l'affection des premieres voies. Il eſt extrêmement probable que la cauſe réelle des fievres intermittentes, ou que la cauſe qui reproduit les accès d'une maniere périodique, eſt une affection nerveuſe, comme l'ont dit HOFFMANN & BOERHAAVE, & ſur-tout VAN-SWIÉTEN; mais de plus il eſt très-probable, comme l'ont penſé SELLE & MEDICUS que cette affection nerveuſe & ſpécifique eſt établie comme ſpécialement dans les organes digeſtifs. Cependant cette cauſe fondamentale & formelle des fievres intermittentes peut être ſollicitée & miſe en action par toutes les cauſes qui produiſent toutes les autres eſpeces de fievres. Il y a donc réellement des fievres intermittentes, inflammatoires, bilieuſes, pituiteuſes. Ce n'eſt que quand on a détruit les cauſes matérielles, & que la fievre eſt abſolument ſimple, que l'on doit s'occuper de l'état nerveux des organes digeſtifs qui détermine la marche périodique & réglée,

à moins que cet état nerveux ne détermine des accidens graves, & qui pourroient devenir mortels par leur intenſité, comme cela arrive dans les fievres intermittentes pernicieuſes décrites par TORTI ſous le nom de *comitatæ*; car alors il faut négliger les cauſes matérielles, & s'occuper tout-d'un-coup à combattre cet état nerveux; ce qu'on fait ordinairement avec ſuccès par le kina donné à haute doſe, & le plus loin poſſible du moment où doit ſe décider l'invaſion.

HIPPOCRATE recommande d'évacuer les premieres voies, ſoit par les émétiques, ſoit par les purgatifs, toutes les fois que la fievre eſt intermittente. Il eſt extrêmement probable, comme l'a dit M. WITH, que les fievres décidément intermittentes ſont rendues telles par une diſpoſition nerveuſe ſpécifique, établie dans les organes digeſtifs, quoique cette cauſe fondamentale des fievres intermittentes puiſſe être ſollicitée & miſe en jeu par les mêmes cauſes que les autres eſpeces de fievre, & qu'il y ait en conſéquence des intermittentes, bilieuſes & inflammatoires, &c. Or ce n'eſt que lorſqu'on a détruit ces cauſes matérielles, & que la fievre intermittente eſt abſolument ſimple, que l'on doit s'occuper de l'état nerveux des premieres voies qui déterminent ſa marche réglée & périodique : or cet état indique néceſſairement les fortifians & les toniques.

Cependant le caractere rémittent n'appartient pas excluſivement aux fievres gaſtriques ou aux fievres des premieres voies. Nous verrons dans la ſuite, que l'opinion des Auteurs qui attribuent conſtamment la marche périodique des maladies à l'action des premieres voies, eſt une opinion trop générale. Nous verrons qu'il eſt des fievres décidément intermittentes dont les accès ſe ſuivent dans un ordre fort régulier, & qui cependant reconnnoiſſent pour foyer d'autres organes que les premieres voies.

Mais, quoiqu'il en ſoit, la fievre inflammatoire eſt par elle-même abſolument indépendante de toute affection des premieres voies. La cauſe eſt bien établie dans le ſang, ou plutôt l'eſpece d'altération à laquelle elle eſt attachée, s'exerce dans le ſang même ; & c'eſt pour cette raiſon que quelques Auteurs l'ont appelée fievre ſanguine.

Nous avons déjà dit combien il eſt difficile, pour ne rien dire de plus, de diſtinguer dans l'enſemble des ſignes précurſeurs d'une maladie, l'eſpece réelle de maladie qu'ils annoncent. Ce qui va le plus directement à fixer l'incertitude de ces ſignes, c'eſt la connoiſſance des tempéramens, du genre de vie habituel, & ſur-tout de la conſtitution épidémique régnante. Auſſi eſt-ce une précaution extrêmement importante dans une maladie épidémique bien établie, d'employer les remèdes qui conviennent dans cette épidémie dès la premiere invaſion, ou dès qu'il paroît le plus léger dérangement dans la ſanté. C'eſt une pratique qu'HIPPOCRATE recommandoit fortement. (*Quæcumque morbis præſentibus rectè peraguntur, ea meliùs, aut incipientibus, aut imminentibus.*) Au reſte, ſi l'équivoque de ces ſignes ne permet pas d'employer des remedes actifs, on peut employer le repos & la diète qui ſont appropriés dans l'imminence de toutes les maladies. (LE CLERC.)

Cependant le début de cette fievre, comme de toutes les autres, s'accompagne aſſez généralement d'anxiétés reſſenties dans la région de l'épigaſtre, de nauſées prolongées, de dégoût ſur-tout pour la viande, de vomiſſement, ou du moins d'effort de vomiſſement, ſans un vomiſſement décidé. Ces ſignes même peuvent précéder de quelques jours l'invaſion de cette fievre ; & il n'eſt pas généralement vrai, comme on l'établit aſſez communément, que le caractere des affections inflammatoires ſoit décidé tout d'un coup ſans être

annoncé par quelque déſordre dans l'exercice des fonctions. Mais ces accidens, quand ils dépendent de la fievre inflammatoire, loin de devoir être traités par l'émétique, contre-indiquent au contraire formellement l'uſage de ce remede. Certainement il y a peu de principes auſſi faux, & qui puiſſent conduire à des erreurs de traitement auſſi funeſtes, que celui qui établit que le vomiſſement ſe guérit par le vomiſſement. *Vomitus vomitu curatur.* Cet axiome ne peut guère s'entendre que du vomiſſement qui dépend d'une humeur contenue dans l'eſtomac, & qui flotte librement dans ſa cavité.

Or le vomiſſement peut dépendre de cauſes bien différentes. Le vomiſſement, & en général toute affection de l'eſtomac, peut dépendre auſſi d'une affection de la tête nerveuſe ou humorale. Il dépend quelquefois de congeſtions de ſang dans le cerveau. SCHROEDER, TISSOT, de HALLER ont décrit un état de congeſtion lente dans le cerveau, qui s'accompagne de langueur, de foibleſſe, de mal-aiſe, de déſordre dans les digeſtions. STOLL remarque que d'après des coups à la tête, il eſt ſouvent bien difficile de déterminer avec préciſion ſi les nauſées & les vomiſſemens dépendent de l'eſtomac ou du cerveau. Le vomiſſement peut dépendre auſſi de la congeſtion vive du ſang ſur l'eſtomac, comme il arrive ſi ſouvent dans l'état de groſſeſſe, chez les gens hémorrhoïdaires. Il eſt alors communément accompagné de douleurs aux lombes. (PIQUER remarque que la plupart des perſonnes qui rendent du ſang par les hémorrhoïdes ſentent de vives douleurs dans les lombes.) L'émétique, donné dans ces circonſtances, non-ſeulement pourroit décider un vomiſſement de ſang, mais, ce qui eſt remarquable, il pourroit inciter la nature à ſubſtituer l'eſtomac à des organes moins nobles, par leſquels ſe faiſoient des flux de ſang périodiques, d'une maniere moins pernicieuſe & moins redoutable par ſes ſuites.

STHAL nous apprend qu'une jeune perſonne, après avoir mangé, éprouva la ſuppreſſion de ſes regles par une vive affection de l'ame. Elle vomit d'abord les alimens qu'elle venoit de prendre, & enſuite elle vomit du ſang. Le vomiſſement de ſang ſe répéta pluſieurs fois pendant cinq ou ſix jours de ſuite, & il reparut de la même maniere pendant treize mois conſécutifs, toujours à l'époque où le ſang auroit dû couler par les voies ordinaires; en ſorte que le vomiſſement ſollicité dans l'acte de l'éruption des regles, avoit ſuffi pour porter la nature à diriger alors ſur l'eſtomac l'appareil des mouvemens de fluxion qui s'établiſſent chaque mois ſur la matrice pour décider & ſoutenir l'écoulement des regles. Cet accident céda à l'uſage de l'eſſence de mille-feuille, priſe à la doſe de 34 gouttes, aux heures du diner & du ſouper, & en ſe mettant au lit. Cette obſervation prouve bien la néceſſité de conſidérer d'une maniere abſtraite tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le corps vivant, ſoit en ſanté, ſoit en maladie, & de les rapporter à un principe bien différent du corps, & qui ne ſe ſert du corps, que comme d'un ſujet propre à exprimer les affections qu'il a conçu.

Il eſt en général bien remarquable, comme dit STHAL, que la nature contracte ſi promptement l'habitude des évacuations de ſang; & on voit tous les jours des perſonnes pour qui des hémorragies périodiques ſont devenues un beſoin, par la ſeule circonſtance d'avoir été expoſées une ſeule fois à des cauſes extérieures, qui ont décidé une abondante évacuation de ſang. C'eſt à cette habitude que contracte facilement la nature, qu'on doit rapporter un fait curieux obſervé depuis long-temps, c'eſt que les évacuations de ſang, ſoit ſpontanées, ſoit artificielles, comme les ſaignées, diſpoſent éminemment à la pléthore.

Le vomiſſement peut dépendre auſſi de différens miaſmes, ou d'un délétère ſubtil engagé dans les parois

même de l'eſtomac, & qui s'évacue bien plutôt par la peau que par tout autre organe. Tels ſont les vomiſſemens qui accompagnent le premier période de la fièvre produite par la petite vérole & la rougeole, qui ſe diſſipent à meſure que l'éruption s'établit. Tels ſont encore les vomiſſemens de différentes éruptions cutanées.

SYDENHAM nous dit que dans la peſte de Londres un jeune-homme éprouvoit des vomiſſemens continuels & que rien ne pouvoit les calmer; il le fit tenir au lit tranquillement & bien couvert, & l'éruption de la ſueur qui s'établit bientôt, diſſipa complétement ce vomiſſement opiniâtre. L'expreſſion dont SYDENHAM ſe ſert à cette occaſion eſt remarquable. La matière morbifique, dit-il, tournée ſur l'eſtomac & qui entretenoit le vomiſſement, changea de direction & ſe diſtribua en rayons tendus vers la périphérie du corps. Cette peſte étoit éminemment inflammatoire; elle avoit ſuccédé à une affection de cette eſpèce; & dès-lors il paroît qu'elle en avoit retenu le caractère. Le mot *peſte* eſt en général appliqué à des maladies bien différentes. STOLL. Le mot *peſte* ne peut point s'appliquer à une eſpèce déterminée de maladie; mais toutes les maladies, qu'elles que ſoient leurs cauſes réelles, peuvent prendre le caractère peſtilentiel, qui n'eſt que l'extrême de la malignité, & qui paroît conſiſter dans une proſtration totale des forces, laquelle ne permet pas à la nature de déployer avec ordre l'appareil d'efforts & de mouvemens oppoſés à la cauſe matérielle de la maladie; en ſorte que le traitement des maladies malignes peſtilentielles, eſt d'une application très-difficile, parce qu'il faut déterminer à chaque inſtant dans quel rapport ſe trouvent les cauſes matérielles qui conſtituent l'eſpèce de la maladie, & la proſtration des forces qui en conſtitue la malignité. C'eſt tantôt contre l'un, tantôt contre

l'autre de ces élémens qu'il faut diriger les moyens curatifs, & le plus ſouvent contre tous les deux à la fois. M. DE HAEN rapporte un grand nombre d'obſervations de pluſieurs auteurs, de SYDENHAM, de RIVIERE, &c. qui prouvent que dans des fièvres décidément peſtilentielles, (on donne généralement le nom de fièvre peſtilentielle à une fièvre très-meurtrière, très-généralement répandue, qui le plus ſouvent décide des exanthèmes de diverſes couleurs, des bubons, des parotides, ſur-tout des charbons, c'eſt-à-dire, des tumeurs qui ſe couvrent bientôt d'eſcarres noires & gangreneuſes) on a employé avec ſuccès des ſaignées très-abondantes & répétées; en ſorte que ces conſtitutions peſtilentielles devoient avoir un caractère décidément phlogiſtique.

Le vomiſſement dépend encore très-ſouvent de ſpaſme fixé ſur l'eſtomac ou ſur les parties voiſines. Or, il paroît que le vomiſſement de la fièvre inflammatoire, quand elle eſt ſimple & parfaitement dénuée d'incidens étrangers, dépend ſur-tout d'une cauſe de cette eſpèce; car quoiqu'il ne ſoit pas abſolument vrai, comme l'a prétendu M. CULLEN, que la diathèſe ou l'affection inflammatoire ne conſiſte que dans un excès de force & de ton, & qu'elle ne provienne que d'un état exceſſif d'irritation; cependant cette affection phlogiſtique marche plus communément accompagnée d'un excès de force & de vigueur; en ſorte qu'elle paroît retenir encore à un degré bien marqué le caractère de la conſtitution qui la précède aſſez communément dans l'ordre naturel des maladies; car en parlant ci-devant de l'éphémère prolongée, nous avons dit qu'elle tendoit éminemment à l'affection phlogiſtique. Or, cette fièvre éphémère prolongée, qui eſt donc comme une fièvre inflammatoire imminente, dépend bien évidemment d'un état extrême de ton & de force, puiſque nous avons vu qu'elle ne demandoit qu'un traitement rafraîchiſſant,

calmant, affoibliſſant, & que d'après les expériences de GALIEN, des ſaignées portées juſqu'à défaillance pouvoient l'éteindre tout d'un coup. C'eſt ſeulement en parlant de cet état imminent d'inflammation que l'on peut dire, avec M. CULLEN, que la diathèſe inflammatoire ne ſuppoſe qu'une augmentation de force, & qu'elle ne demande d'autres moyens que ceux qui ſont propres à la réduire, l'abaiſſer à l'état naturel; car lorſque la diathèſe phlogiſtique eſt éminemment conſommée, elle ne peut plus céder aux remèdes rafraichiſſans & évacuans; & à raiſon de l'altération qu'elle ſuppoſe dans le corps, elle doit, pour ſe terminer entièrement, entrer néceſſairement en voie de coction.

SYDENHAM, dans la deſcription qu'il donne de la fièvre qui régna à Londres en 1761, 67, 69, & qu'il appelle fièvre varioleuſe, parce qu'elle préſente beaucoup de caractères communs avec la petite vérole qui régnoit alors, prétend qu'elle étoit ſans matière, & que le traitement, loin d'aider le mouvement de coction & de ſoutenir la fièvre, ne devoit conſiſter que dans les moyens capables de l'abattre & de l'affoiblir. C'eſt ce qu'il faiſoit par des ſaignées répétées cinq ou ſix fois, en laiſſant un jour d'intervalle entre chacune; par des lavemens de lait & de ſucre chaque jour; par l'uſage des délayans, comme du petit lait, ou de l'eau d'orge priſe en grande quantité; par une diète légère, & ſur-tout en faiſant lever chaque jour le malade, le tenant hors du lit autant qu'il étoit poſſible. Cette prétenion de SYDENHAM ſur la nature de cette fièvre, qu'il croyoit ſans matière, paroît fondée; & dès-lors cette fièvre étoit une inflammation imminente, analogue à l'éphémère prolongée, qui ne demande auſſi qu'un traitement calmant, rafraichiſſant & énervant. Les nauſées & le vomiſſement de la fièvre inflammatoire, ſont donc le plus généralement dépendans d'un état de ſpaſme ou de vive

irritation reſſentie dans l'eſtomac ou les parties voiſines. Auſſi ces accidens ſont-ils combattus avec beaucoup d'efficacité par des ſaignées, ſi l'état du pouls l'exige, par des boiſſons délayantes priſes à grande doſe, & par des huileux combinés avec l'opium, par exemple, par des décoctions d'althéa, de mercuriale, de pariétaire, & par l'huile de lin ou d'amande douce fraîchement exprimée, priſes à la doſe de cinq ou ſix onces, à laquelle on ajoute un grain d'opium ou une once de ſirop diacode, & qu'on répète deux ou trois fois par jour, ſelon les circonſtances.

L'opium convient éminemment dans les états de phlogoſe imminente, lorſque ces états fixés dans quelque partie déterminée y excitent une grande douleur. On doit alors conſidérer la douleur comme l'élément principal qui prépare & conduit à l'inflammation. Il ne faut pas croire, comme l'a très-bien dit SYDENHAM, que l'huile, à raiſon de ſon inflammabilité, ſoit contre-indiquée par la chaleur de la fièvre, parce que la chaleur dépend ſur-tout, comme nous l'avons déjà remarqué, des ſpaſmes fixement établis ſur quelque partie du corps, & que ces ſpaſmes ſont très-puiſſamment combattus par l'action calmante & adouciſſante de l'huile.

Si les vomiſſemens de la fièvre inflammatoire ſe diſſipent aſſez promptement par des remèdes calmans, légèrement narcotiques & anti-ſpaſmodiques, ils ſont au contraire aggravés & établis plus fortement par l'impreſſion de l'émétique, ce qui confirme nos idées ſur la nature de ces accidens, qui tiennent donc à un état de ton exceſſif & d'irritation vive.

SYDENHAM dit que dans la fievre décidément inflammatoire qui régnoit à Londres en 1665 & 66, il donna l'émétique à un jeune-homme qui éprouvoit des nauſées & des vomiſſemens continuels. Il fut conduit à l'emploi de ce remède par l'effet qu'il lui avoit

vu produire dans une conſtitution précédente, dans cette conſtitution qui étoit compliquée de ſaburre des premières voies. L'émétique donné dans le principe, non-ſeulement aſſuroit à la maladie une marche plus régulière & plus libre, mais ſur-tout il prévenoit ſurement une diarrhée, qui autrement ſurvenoit vers la fin de la maladie, & qui étoit fort dangereuſe, par la circonſtance d'attaquer un corps déjà affoibli. Et cet effet, l'émétique le produiſoit, quoiqu'il ne décidât que de très-légères évacuations. Dans cette nouvelle conſtitution, qui étoit inflammatoire, l'émétique décida bientôt la diarrhée, & le ſecours de l'art fut inutile pour arrêter la mort, qui arriva le quatorzième jour.

M. PAPELPARENS a le courage de faire l'aveu d'une faute ſemblable; & dans une fièvre inflammatoire, il vit auſſi que l'émétique donné dans le principe, dans la vue de calmer le vomiſſement, avoit imprimé à la maladie un caractere de malignité (qui ne conſiſte que dans un défaut de rapport ou d'harmonie dans les ſymptômes que préſente une maladie); en ſorte que le malade ne dut ſon rétabliſſement qu'à la vigueur extrême de ſon tempérament. HIPPOCRATE a vu un purgatif donné dans une pleuréſie décider le délire qui fut ſuivi de la mort.

M. DE HAEN & VAN-SWIETEN ont eu occaſion de voir une jeune perſonne à qui on avoit donné l'émétique dans le principe d'une fièvre inflammatoire, qui portoit ſon impreſſion ſur le poumon, & qui dès-lors étoit une fièvre inflammatoire péripneumonique. Cette jeune perſonne mourut, & les médecins obſerverent que toute la ſubſtance du poumon étoit gorgée de ſang. M. DE HAEN eſt parti de ce fait pour proſcrire généralement l'émétique dans le commencement de toutes les fièvres aiguës; mais cette conſéquence eſt beaucoup trop générale, car toutes les fièvres aiguës ne ſont pas décidément des fièvres inflammatoires; & de plus, celles-ci ne ſont pas aſſujetties à ſe pré-

ſenter conſtamment dans une ſimplicité abſolue & parfaite ; au contraire elles ſe maſquent & ſe revêtent de différentes complications. C'eſt bien là, comme l'on dit, détruire l'art pour vouloir le ſimplifier. (Obſervons ici que STOLL qui a ſuccédé à DE HAEN, qui a pratiqué dans la même ville, dans le même hôpital, eſt de tous les médecins celui qui a le plus multiplié les uſages de l'émétique.

En parlant ici des contre-indications de l'émétique, je dois rappeler une obſervation intéreſſante de M. VEISZ, qui a vu que l'émétique donné à des perſonnes ſujettes à la goutte, avoit déterminé des ſuffocations ou des oppreſſions de poitrine dangereuſes ; en ſorte que l'habitude des mouvemens de goutte eſt une circonſtance qui paroît contre-indiquer l'émétique, & qui doit au moins rendre fort circonſpect dans ſon uſage (au moins dans le temps où on a lieu de préſumer que l'affection goutteuſe va s'établir), parce qu'on doit croire que l'impreſſion vive que ce remède excite ſur l'eſtomac, invite la nature à porter ſur cet organe eſſentiel l'appareil des mouvemens dont elle a contracté l'habitude. GALIEN avoit dit auſſi que quelquefois la goutte ſe portoit ſur l'eſtomac.

Les purgatifs ſont encore plus contraires que l'émétique ; cependant lorſque la fièvre eſt fort vive, il eſt fort utile d'entretenir la liberté du bas-ventre par des lavemens répétés chaque jour, & même plus ſouvent, ſelon les beſoins ; cependant il faut y renoncer lorſque la coction eſt parfaitement établie & que les évacuations critiques ſont imminentes, parce qu'en ſollicitant les mouvemens vers les inteſtins, on pourroit troubler d'une manière vicieuſe les mouvemens de la nature.

NICHELI rapporte qu'un homme attaqué d'une fièvre inflammatoire, mourut le jour même d'une purgation très-légere ; le médecin, pour s'excuſer, fit voir la formule à M. RADHFF, qui reconnut toute la douceur du

purgatif ; cependant il ne balança pas d'assurer qu'il avoit été donné mal-à-propos, qu'il avoit interverti la crise & décidé la mort.

Complication de la fièvre inflammatoire avec la saburre des premières voies. Fièvre continue de SYDENHAM. *Etat d'orgasme. Ce que c'est. Indication de la saignée.*

Nous considérions la fièvre inflammatoire en elle-même, & nous disions que l'émétique étoit contraire, parce que le vomissement qui l'accompagne ne dépend que d'un état de spasme & d'irritation vive, ressentie dans l'estomac & les parties voisines. Aussi ces vomissemens sont-ils combattus avec beaucoup d'avantage, comme le dit très-bien M. DE HAEN, par les délayans, les émolliens, les huileux, combinés même avec l'opium ; & il ne faut pas craindre, comme l'observe SYDENHAM, que les huileux, à raison de leur inflammabilité, soient contre-indiqués par la chaleur, parce que la chaleur ou du moins le sentiment d'incommodité qu'elle excite, dépend sur-tout des spasmes fixement établis dans quelques parties du corps, & qui s'opposent à la libre évaporation des molécules de feu ; or les spasmes sont combattus avec beaucoup d'efficacité par l'action calmante & adoucissante de l'huile. Cependant il est plus sûr d'employer d'abord les émolliens, ou du moins d'employer des huileux très-doux, comme l'huile d'amande douce récemment exprimée sans feu, & d'en ajouter une petite quantité aux boissons émollientes, d'autant mieux qu'il est beaucoup d'estomacs qui ne supportent point les huileux.

Mais l'absolu est extrêmement rare en tout genre, & la fièvre inflammatoire, qui, comme toutes les autres,

autres, eſt ſuſceptible de différentes eſpèces de complication, peut s'unir & s'unit réellement aſſez ſouvent avec un état de ſaburre des premières voies, c'eſt-à-dire, avec une collection d'humeurs dépravées contenues dans l'eſtomac, & qui eſt ſuſceptible d'être évacuée tout-d'un-coup par le vomiſſement ou par les ſelles, ſelon qu'elle a ſon foyer ou dans les inteſtins ou dans l'eſtomac & qu'elle y flotte librement. Dans cette circonſtance l'émétique eſt utile, quoiqu'il ſoit contraire à la nature de la fièvre inflammatoire, car il peut emporter tout-d'un-coup une cauſe qui va puiſſamment à contraindre & à arrêter le développement libre de cette fièvre, & qui va la charger d'un grand nombre d'accidens funeſtes : mais cette pratique eſt très-délicate ; & lorſque le génie inflammatoire eſt bien établi, il eſt beaucoup plus prudent d'attaquer d'abord les naufées par des boiſſons délayantes & légèrement acides. Néanmoins, ſi ces ſecours ſont impuiſſans & que l'enſemble des ſignes qui annonçent la ſaburre des premières voies, ſe produiſe avec évidence, ſi la langue n'eſt pas blanche dans ſa ſubſtance, mais ſeulement ſale, recouverte d'une croûte plus ou moins épaiſſe, ſi la bouche eſt amère, que les rapports ſoient fréquens & d'un goût fétide & nidoreux, & ſur-tout ſi le contour de la bouche & les aîles du nez ſont d'une couleur jaune ou verdâtre, (ſigne, qui, ſelon M. STOLL, a la plus grande valeur pour conſtater l'état de ſaburre dans les premières voies, ainſi qu'une douleur ou embarras dans la région épigaſtrique qui augmente par la preſſion ;) alors il faut donner l'émétique. Une circonſtance très-importante pour conſtater l'état de ſaburre ou de plénitude des premières voies, c'eſt le genre de vie habituel & les erreurs graves que le malade peut avoir commiſes dans le régime. Il faut remarquer ici que cet état

de ſaburre eſt beaucoup plus fréquent vers la fin de l'été ou dans l'automne, que dans toute autre ſaiſon ; mais alors cette ſaburre n'eſt pas ſenſiblement un accident étranger à la fièvre, & qui la charge de ſymptômes ſuperpoſés, comme dans la fièvre inflammatoire dont nous parlons, c'eſt au contraire la cauſe même de la fièvre ; car dans ce temps de l'année, les fièvres ſont ordinairement des fièvres gaſtriques, & le plus ſouvent des fièvres gaſtriques-bilieuſes.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire, compliquée d'un état de ſaburre des premières voies, vous pouvez lire la deſcription que donne SYDENHAM de la fièvre continue qui régna à Londres en 1661, 62, 63, 64. Cette fièvre débutoit par des envies de vomir & un abattement extrême. La langue étoit noire & deſſéchée ; toutes les parties extérieures fort sèches ; l'urine fort épaiſſe ou fort claire, ce qui déſignoit également l'état de crudité, elle ſe terminoit le plus ſouvent le quatorzième ou le vingt-unième jour par la ſueur ou par une moiteur ſenſible.

Dans les gens d'un tempérament vigoureux & qui étoient pléthoriques, il commençoit par la ſaignée & proportionnoit cette évacuation à l'état des forces & à la violence de la maladie. Après la ſaignée, il donnoit conſtamment l'émétique toutes les fois qu'il y avoit eu des envies de vomir, à moins que ce remède ne fut contre-indiqué par l'état des forces ou par d'autres conſidérations. SYDENHAM avoit obſervé que cette pratique étoit la ſeule qui put prévenir bien des ſymptômes graves & étrangers à la maladie, & ſurtout la diarrhée qui s'y joignoit vers le déclin, & qui étoit dangereuſe par la circonſtance d'attaquer un corps déjà affoibli, & auſſi en ce qu'elle s'oppoſoit à la ſueur qui étoit la ſolution la plus avantageuſe de cette maladie. SYDENHAM obſerve que l'émétique n'évacuoit ſouvent que peu de matières, & peu ſenſiblement altérées,

& qu'il dissipoit tout-d'un-coup des symptômes très-alarmans, & sur-tout qu'il prévenoit sûrement la diarrhée du déclin. Il est assez étonnant que M. DE HAEN, qui par-tout fait tant de cas de SYDENHAM, de ses observations & de sa pratique, ait proscrit si rigoureusement de sa pratique, l'émétique dans le principe de toutes les fièvres aiguës. Cela prouve combien il est difficile de se garantir des préjugés, de mettre les choses à leur véritable place, & de ne conserver à chacune que le degré d'extension que lui assigne la nature. Il est encore bien étonnant que, citant sans cesse SYDENHAM, il ait tant déclamé contre l'usage des purgatifs dans les fièvres, tandis que SYDENHAM a décrit une fièvre que nous verrons dans la suite être une pituiteuse gastrique, & dont le fond du traitement consistoit dans les purgatifs répétés. Il est certain que M. DE HAEN étoit un homme passionné & qui exageroit tout. M. DE HAEN, dit M. PLENCIZ, voulut s'opposer à la routine aveugle des médecins de Vienne qui purgeoient toujours; il prit le parti de ne purger presque jamais; & comme l'ont dit VANDENBOSCH & PLENCIZ, on voit dans ses ouvrages bien de malheurs décidés par cette privation.

Cette diarrhée, qui survenoit vers la fin d'une fièvre compliquée d'un état de saburre des premières voies & qui dépendoit bien évidemment de la cause qui, dans le principe de cette fièvre, avoit décidé le vomissement, confirme bien sensiblement ce que nous avons dit ci-devant de cette loi primordiale qui, dans le progrès d'une maladie, détermine constamment les mouvemens des parties supérieures vers les inférieures. Dans le principe, c'étoit l'estomac qui étoit affecté; dans le déclin, c'étoit les intestins. C'est d'après cette loi qu'HIPPOCRATE recommande de faire vomir vers le commencement des maladies aiguës, & de purger par les selles vers le déclin.

Cette fièvre de SYDENHAM, dont nous parlons ici, n'étoit pas auſſi ſimple que l'auteur le prétend; & c'eſt bien à tort que SYDENHAM la regarde comme le prototype de toutes les eſpèces de fièvres, & qu'il avoit cru même pendant long-temps qu'il n'y avoit point d'autres fièvres continues. Cette fièvre étoit bien évidemment une fièvre inflammatoire, compliquée d'un état de ſurcharge des premiéres voies, & cela eſt prouvé non-ſeulement par le mauvais effet de l'émétique omis dans le principe, mais ſur-tout parce que cette fièvre régna en même-temps que des fièvres eſſentiellement intermittentes, qu'elle participa de leur génie, & que très-généralement ces fièvres intermittentes dépendent d'une affection établie dans les premières voies. (Et cette affection humorale, établie dans les premières voies, eſt très-différente de l'affection nerveuſe, qui eſt la cauſe réelle de la marche périodique des fièvres intermittentes. La première indique éminemment les évacuans, & la ſeconde les contr'indique.) Il ne faut pas croire cependant que toute les fièvres intermittentes ſoient néceſſairement gaſtriques. Elles ſont ſuſceptibles des mêmes modifications que les autres fièvres. Il y en a d'inflammatoires, de putrides, &c. SELLE p. 130.

Une précaution importante dans l'uſage de l'émétique, ſur-tout lorſque la fièvre eſt inflammatoire, & qu'elle ſe trouve ſeulement compliquée par accident d'un état de ſurcharge des premières voies, c'eſt qu'il ſoit précédé de la ſaignée, pourvu que l'état des forces & les autres circonſtances le permettent. (Il ne paroît pas, dit P. MARTIAN, qu'HIPPOCRATE ait jamais employé la ſaignée après les purgatifs.) Dans le cas de complication d'affection phlogiſtique & d'affection gaſtrique, l'indication de la ſaignée ſe tire du pouls qui eſt petit & de la reſpiration qui eſt pénible. L'indication des évacuans ſe tire de l'anxiété de l'épigaſtre,

du peu d'augmentation de la chaleur, des ſueurs partielles, des douleurs ſpaſtiques au col, des tremblemens de la langue, du larmoyement des yeux. (BRENDEL.) Nous reviendrons ailleurs ſur ces ſignes, mais il eſt bien remarquable que la dominance des ſymptômes inflammatoires, ſe marque ſur-tout par l'état de la reſpiration; car le poumon doit effectivement être regardé comme l'organe le plus éminemment affecté à l'état inflammatoires.

Les obſervations de GALIEN & de SYDENHAM, dont j'ai parlé ailleurs, prouvent que la ſaignée facilite notablement l'action des émétiques & des purgatifs; cela dépend ſans doute de ce que la ſaignée eſt calmante, anti-ſpaſmodique, relâchante; que dès-lors elle relâche les ſpaſmes & les étranglemens qui ſont fixés ſur l'eſtomac & les inteſtins, & qui s'oppoſent à l'établiſſement des mouvemens qui ſont néceſſaires pour décider les évacuations, ſoit par les ſelles, ſoit par le vomiſſement. On peut dire auſſi, avec plus d'apparence de vérité, que la ſaigné détruit, par voie de révulſion, le ſpaſme des organes internes, en appelant & ſollicitant ces ſpaſmes vers l'organe extérieur. Car les expériences de M. HALLER ont prouvé que l'irritation produite par la ſaignée, établit comme un nouveau centre de fluxion, & tous les vaiſſeaux voiſins, artériels ou veineux, s'agitent d'un mouvement bien marqué, dont la tendance eſt dirigée vers l'endroit de la piqûre. (Pour augmenter cet effet révulſif de la ſaignée, il eſt utile, comme le recommande TRILLER, de frotter les parties voiſines du vaiſſeau qu'on veut ouvrir, avec des étoffes de laine échauffée, & de les fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude.)

Une autre précaution bien importante, & que SYDENHAM recommande fortement, c'eſt de calmer les agitations produites par l'émétique, en donnant vers le ſoir un léger parégorique.

Cet état de ſaburre des premières voies, dont nous examinons ici les complications avec une fièvre inflammatoire, eſt ce que les anciens appeloient aſſez communément du nom d'*orgaſme*, *turgeſcence*; & très-généralement, ils entendoient par-là la tendance qu'avoient les humeurs à s'évacuer par les ſelles. Les ſignes qui annonçent cette turgeſcence dans l'eſtomac, ſont un abattement extrême ſans cauſe manifeſte, des friſſons qui ſe répètent ſouvent & d'une manière irrégulière, & qui ſont ſuivis d'une chaleur âcre & piquante, la langue sèche & amère, un dégoût extrême pour les alimens, des anxiétés dans les hypocondres, des tumeurs qui cèdent facilement à la preſſion; le refroidiſſement des extrémités, ſur-tout des ſupérieures, la peſanteur de tête, les vertiges, l'obſcurciſſement de la vue, des agitations continuelles.

Nous reviendrons plus en détail ſur ces ſignes, en traitant de la fièvre gaſtrique. Nous pouvons déjà remarquer ici que cette ſaburre exiſte bien poſitivement, exiſte même comme cauſe matérielle de la maladie, ſans qu'il y ait aucun ſigne qui l'indique. C'eſt ce que STOLL a vérifié pluſieurs fois. M. SELLE, dans la préface qu'il a faite à la traduction de l'ouvrage de BROCKLESBY, décrit une épidémie dans laquelle l'uſage de l'émétique procuroit, avec le plus grand ſoulagement, l'évacuation d'une grande quantité de bile verte, quoiqu'il n'y eut point de ſignes de ſaburre ou de turgeſcence dans les premières voies. Cela offre une grande difficulté dans la pratique. Il faut alors avoir principalement égard à la conſtitution épidémique, lorſque cette conſtitution eſt déjà bien établie & connue. Car on ne ſauroit trop rappeler qu'il règne preſque conſtamment une eſpèce de maladie, qui s'aſſervit toutes celles qui paroiſſent dans le même temps, qui les marque de ſon empreinte dominante, quelques variées que ſoient les formes ſous leſquelles elles ſe préſentent.

Les ſignes qui annonçent la turgeſcence établie dans les inteſtins, ſont des ſentimens de peſanteur & de laſſitude dans les genoux, la douleur des lombes, la tuméfaction du ventre, des borborigmes, des tranchées & des flux de ventre fétides, les urines troubles & épaiſſes. HIPPOCRATE attachoit à ce ſigne la plus grande importance pour l'indication des purgatifs. Il ne regardoit pas cet état de maladie comme ſuſceptible de coction; car il n'y a en effet de ſuſceptible de coction, que les états de maladie qui ſont profondément établis dans la nature, qui ſont en quelque manière identifiés avec elle, & non pas les états qui dépendent d'une collection d'humeurs corrompues dans les premières voies (ce qui forme vraiment une cauſe de maladie); ainſi le fameux aphoriſme, *Concocta medicamento purgare, non cruda, niſi turgeat, raro autem turget*, ne ſe rapporte point à cet état, comme l'a parfaitement démontré P. MARTIAN. D'après cette interprétation, dans les maladies qui ſont en crudité, il ne faut employer aucun purgatif ni fort ni foible, pas même dans le principe, à moins que les humeurs n'aient une tendance bien marquée à s'évacuer par les ſelles, ce qui étoit rare du temps d'HIPPOCRATE, & très-commun de nos jours.

P. MARTIAN remarque que la ténuité des urines eſt, dans les maladies fébriles, le ſeul ſigne ou du moins le ſigne le plus important de crudité, en ſorte que toutes les fois que, dans le principe d'une maladie, l'urine eſt troublée, épaiſſe & chargée, cette maladie n'eſt point en crudité; dès-lors elle n'eſt plus ſuſceptible de coction, & elle n'eſt pas dans le cas de l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, qui, mal entendu, a fait tant de mal à la médecine, comme le dit P. MARTIAN.

Parmi les ſignes de la turgeſcence des inteſtins, il ne faut pas oublier le ſentiment du malade qui

éprouve le beſoin d'être purgé, ainſi que le bien-être qui ſuit les évacuations du ventre, ſoit ſpontanées, ſoit décidées par l'art & qui ceſſe peu après. HIPPOCRATE rapporte que le fils de PITHON tomba dans une fièvre très-vive, avec une extrême diſpoſition au ſommeil; il y avoit une grande conſtipation: il fit uſage d'un ſuppoſitoire. Ce remède procura des évacuations qui ſoulagèrent conſidérablement le malade; bientôt après le ventre ſe gonfla, & tous les autres ſymptômes reparurent avec la même intenſité. Il donna des purgatifs, quoique la maladie fut dans *ſon état* (ce qui eſt le temps des fièvres le plus prohibé pour l'adminiſtration des purgatifs.) Ce purgatif procura d'abondantes évacuations bilieuſes, l'affection ſoporeuſe ſe diſſipa, la fièvre diminua beaucoup, & le quatorzième jour elle fut complétement jugée.

Il eſt remarquable que les ſignes qui annonçent la ſurcharge des inteſtins, portent pour la plupart ſur les extrémités inférieures. Ces faits ſont du nombre des faits très-multipliés, qui conſtatent la ſympathie établie entre le bas-ventre & les extrémités inférieures. M. COTUNNIUS a vu un flux de ventre & des ulcères aux jambes, s'alterner réciproquement pendant très-long-temps. Il eſt parti de cette obſervation pour employer avec ſuccès les véſicatoires aux jambes, dans le flux de ventre chronique, qui avoit réſiſté à une grande quantité de remèdes. Cette pratique avoit été employée avec ſuccès par beaucoup d'autres médecins.

Le même auteur a cru s'être apperçu que, dans la petite vérole, les boutons étoient en très-petit nombre ſur les extrémités inférieures, chez ceux ſurtout qui ont beaucoup de vers, ſans doute à cauſe de l'état habituel de ſpaſme que ces vers entretiennent dans les inteſtins, & qui ſe répètent ſympathiquement ſur les extrémités inférieures.

Les anciens diſoient que cet état d'orgaſme ou de

turgeſcence étoit fort rare dans le principe des maladies. Il paroît que cet état eſt beaucoup plus fréquent aujourd'hui ; & cela dépend de l'état habituel de foibleſſe dans lequel ſe trouvent les organes des premières voies, non pas ſeulement par le luxe plus recherché de nos tables, mais ſur-tout par le moindre ſoin que nous prenons de l'organe de la peau, qui entretient la ſympathie la plus intime avec l'eſtomac & les inteſtins.

En liſant avec ſoin les ouvrages d'HIPPOCRATE & de SYDENHAM, il paroît que ces excellens auteurs ont non-ſeulement entendu par *orgaſme* ou *turgeſcence*, l'état de ſaburre des premières voies dont nous venons d'expoſer les ſignes, mais qu'ils ont entendu encore une affection nerveuſe ou ſpaſmodique, conſidérée d'une manière abſtraite, générale & comme dans ſon état d'imminence : c'eſt-à-dire, qu'ils ont entendu cet état, dans lequel le principe de la vie ménace à la fois tous les organes ſans en affecter aucun en particulier. C'eſt dans cette circonſtance qu'un purgatif eſt bien placé, en fixant cette incertitude & portant ſur les inteſtins une fluxion imminente, dont chaque organe eſt également ménacé.

Sous ce point de vue, lorſqu'on emploie les purgatifs pour diſſiper l'orgaſme dans le ſens que nous lui donnons, c'eſt-à-dire, comme état de fluxion imminente, il faut ſe décider pour l'émétique lorſque la fluxion menace les parties inférieures, & donner la préférence aux purgatifs, lorſque ce ſont les organes ſupérieurs qui vont ſe prendre & s'affecter. Car les impreſſions portées ſur les parties ſupérieures ſont révulſives par rapport aux parties inférieures, & au contraire les impreſſions reſſenties ſur les parties inférieures ſont révulſives par rapport aux parties ſupérieures ou au-deſſus du diaphragme, ſelon la diviſion du corps que nous avons indiqué d'après HIPPOCRATE.

Ainſi HIPPOCRATE purgeoit par l'émétique, pour prévenir l'inflammation de la matrice & des voies urinaires ; il purgeoit par les ſelles, pour prévenir l'inflammation de la tête, de la gorge, de la poitrine.

DE HAEN parle d'une fièvre épidémique inflammatoire, qui ne demandoit que les ſaignées & les boiſſons émollientes. Il dit qu'elle régnoit dans le même temps que les dyſſenteries & les angines ; les dyſſenteries ne demandoient également que les anti-phlogiſtiques ; mais les angines étoient traitées avec beaucoup d'avantages par les purgatifs ; ſans doute parce que les purgatifs, placés dans le temps d'orgaſme, prévenoient ou du moins affoibliſſoient l'inflammation de la gorge. C'étoit à Leyde avant d'aller à Vienne, que M. DE HAEN fit cette obſervation.

Une précaution capitale, majeure ou plutôt indiſpenſable, dans l'uſage des émétiques & des purgatifs donnés comme moyens révulſifs, c'eſt qu'ils ne peuvent être employés que lorſque l'inflammation eſt ſeulement imminente, & que les mouvemens de fluxion qui doivent s'établir, ſont encore dans l'acte de leur formation. Car, ſi l'inflammation eſt dans toute ſa vigueur, les émétiques & les purgatifs ne peuvent plus que l'aggraver, parce qu'en général une affection maladive, tire un nouveau degré de force de tous les moyens impuiſſans qu'on lui oppoſe, & que l'irritation portée ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, & qui, dans un temps convenable, auroit pu produire une diverſion, une révulſion avantageuſe, eſt déterminée ſur le foyer de l'inflammation & ajoute à la force irritante & attractive.

Nous avons vu que dans le progrès ou dans l'ordre ſucceſſif des fièvres, la fièvre inflammatoire eſt précédée d'une fièvre qui ne conſiſte que dans un état exceſſif de ton, de force, de vigueur. Nous avons vu que cette fièvre que nous avons décrite, connue ſous

le nom de fièvre éphémère prolongée, ne demande qu'un traitement rafraîchiſſant & énervant : & d'après les expériences de GALIEN, qui éteignit tout-d'un-coup une fièvre de cette eſpèce, par des ſaignées pouſſées juſqu'à défaillance, dans un homme jeune & vigoureux & dont la digeſtion étoit parfaitement achevée, nous avons dit que la ſaignée étoit le grand moyen de ſolution de cette fièvre, qui doit être conſidérée comme une fièvre inflammatoire imminente. Mais lorſque l'affection phlogiſtique eſt conſommée, la ſaignée ne peut plus être regardée comme décidément curative. Il faut néceſſairement que cette affection ſoit livrée aux actes de la faculté digeſtive & qu'elle entre en voie de coction. L'utilité de la ſaignée ne ſe rapporte plus qu'à l'état extrême de vigueur ou d'irritation que cette fièvre retient encore de l'affection qui l'a précédée dans le progrès naturel des maladies.

Nous avons expoſé les contre-indications de la ſaignée. Ainſi les circonſtances contraires, ſavoir : la jeuneſſe, l'habitude de manger beaucoup de viande, de boire du vin & des liqueurs fortes, le ſéjour dans les pays froids & très-élevés, la circonſtance d'avoir eſſuyé de grandes opérations & d'être privé d'un membre, ſont autant de circonſtances qui vont à renforcer l'indication de la ſaignée.

On tire communément cette indication de l'intenſité de la chaleur, de la force & de la plénitude du pouls. HIPPOCRATE réduiſoit généralement ces indications de la ſaignée, à l'intenſité de la maladie, à l'état des forces, la vigueur de l'âge. COTUNNIUS remarque fort bien que dans la petite vérole, la plénitude du pouls eſt un ſigne qui a peu de force en faveur de la ſaignée, parce que ce caractère dépend le plus ſouvent de la molleſſe de l'artère, molleſſe produite par l'impreſſion du virus variolique qui ſem-

ble affoiblir la cohéſion de toutes les parties ſolides d'une manière très-marquée. C'eſt à raiſon de cette molleſſe extrême que l'air frais eſt généralement utile dans le traitement de la petite vérole.

Nous avons déjà remarqué ailleurs une obſervation curieuſe de M. DE HAEN, qui eſt que le pouls avoit conſervé un caractère de force & de plénitude juſqu'à la mort, dans un homme qui, ouvert bientôt après, n'avoit pas une goutte de ſang dans le ſyſtême vaſculaire. Or, il n'eſt pas douteux que cet état d'inanition des vaiſſeaux ne fut une puiſſante contre-indication de la ſaignée. Nous avons conclu de cette obſervation, que le pouls ne dépend point du ſang que le cœur projette dans les artères, & qu'on doit le rapporter à une force ou à une faculté, pour parler comme les anciens, qui s'exerce continuellement dans les parois des artères & qui part du cœur comme d'un foyer ou d'un centre principal.

D'un autre côté, il peut ſe faire que dans l'oppreſſion des forces ou plutôt par la violence du ſpaſme, le pouls ſoit foible, petit & concentré, & ce caractère du pouls, bien-loin d'être une contre-indication à la ſaignée, va au contraire à la rendre plus utile, lorſqu'elle eſt indiquée d'ailleurs par l'enſemble des autres ſignes. SYDENHAM a vu qu'une ſaignée, dans cette circonſtance développoit tout d'un coup la fièvre & donnoit au pouls la force & la viteſſe qu'il doit avoir. Pour diſtinguer cet état d'oppreſſion ou de foibleſſe apparente, de la foibleſſe réelle, il faut, lorſque la veine eſt ouverte & que le ſang coule, tâter le pouls du bras oppoſé; ſi le pouls reſte petit & qu'il devienne tremblant & intermittent, les forces ne ſont pas ſeulement opprimées par les ſpaſmes; elles ſont réellement éteintes: il faut tout-d'un-coup fermer le vaiſſeau & arrêter la ſaignée. Si le pouls ſe relève, & qu'il devienne & plus grand & plus fort

à meſure que le ſang coule, il faut continuer la ſaignée.

Il faut avouer qu'il eſt extrêmement difficile de reconnoître la foibleſſe vraie qui contre-indique la ſaignée, d'avec la foibleſſe fauſſe ou l'oppreſſion des forces qui l'indique. M. DE HAEN ſe plaint avec raiſon de ce qu'il n'y a point de ſigne poſitif à l'aide duquel on puiſſe ſurement indiquer cette diſtinction. (*Ratio med. t. 9. p.* 113.) Il faut s'aider de la connoiſſance du tempérament, du genre de vie, de la ſaiſon, & voir ſur-tout ſi cette foibleſſe s'eſt déclarée ſoudainement dans l'état de pleine ſanté, ou ſi elle n'a été précédée d'aucune cauſe énervante.

Saignée dans ſon effet révulſif. Topiques rafraîchiſſans. Exception à cette règle

Dans la fièvre inflammatoire décidée, la ſaignée n'eſt point un remède curatif, & elle n'offre plus qu'un ſecours ſubordonné à l'intenſité de la fièvre, & à l'état de violence & de vigueur exceſſive qui l'accompagnent. Car cette fièvre, à raiſon de l'altération qu'elle ſuppoſe profondément établie dans le ſang, doit néceſſairement entrer en coction, & éprouver des évacuations critiques ſubſéquentes.

Or, cet état de vive irritation qui eſt donc la circonſtance la plus importante, relativement à la ſaignée & qui va le plus puiſſamment à l'indiquer, ſe préſente ſur-tout dans le principe de cette fièvre. Mais ce qu'il nous importe d'obſerver, c'eſt que le commencement ou plutot le premier période de cette fièvre, n'eſt pas meſurée d'une manière néceſſaire & rigoureuſe pour un nombre de jours déterminés, en ſorte que l'indication de la ſaignée, priſe ſeulement du nombre de jours d'une maladie, eſt une indica-

tion vaine, illuſoire & qui peut induire à des fautes graves. Il eſt vrai que le plus ordinairement une fièvre allumée dans un tempérament vigoureux, & qui s'avance dépouillée de toute complication étrangère, entre dans le période de coction vers la fin du quatrième jour. Cette règle cependant n'eſt pas conſtante à beaucoup près; & c'étoit une pratique bien funeſte que celle de quelques médecins antérieurs à HIPPOCRATE, qui s'attachoient inviolablement à cette loi, proſcrivoient rigoureuſement la ſaignée d'une maladie inflammatoire paſſé le quatrième jour. Cette règle a été défendue de nos jours, par LOMMIUS, HOFFMANN, BOERHAAVE. Vous voyez dans les épidémies d'HIPPOCRATE, qu'il ſaigna ANAXION le ſeptième jour d'une fièvre pleurétique, & cela parce que cette fièvre étoit encore dans ſon premier période ou ſon période d'irritation, comme on parle communément. Le premier période étoit bien marqué par la vivacité de la douleur, par la violence de la toux, & ſurtout par le défaut complet d'expectoration. TRILLER & VAN-SWIETEN ont ſuivi cette pratique & ſaigné, dans une affection de poitrine long-temps au-delà du quatrième jour, avec un ſuccès vraiment frappant. (Voyez TRILLER, traité de la pleuréſie.)

La ſaignée peut donc être indiquée pendant tout le premier période d'une fièvre inflammatoire; & la durée de ce période n'eſt pas fixée à un certain nombre de jours, mais ſeulement par l'état de la coction; & il s'étend juſqu'au moment où il commence à s'établir des ſignes de coction; & la coction tend à porter dans les humeurs un caractère uniforme, & à y introduire des qualités tempérées & adoucies par le mélange des qualités contraires; elle s'étudie dans les humeurs excrémentitielles qui coulent des parties les plus voiſines de celles qui ſont affectées.

En général le temps, conſidéré en lui-même, ne

peut pas fournir des vues curatives. Le temps d'une maladie ne peut pas indiquer le traitement qui lui convient, ſeulement le traitement eſt indiqué par l'état de la maladie, qui change avec le temps. Auſſi avons-nous vu ci-devant, que la diviſion des maladies en aiguës & en chroniques, n'indique pas & n'eſt point fondée ſur leur nature, & nous avons vu que l'affection phlogiſtique que nous examinons ici, pouvoit marcher rapidement & ſe préſenter ſous la forme d'une maladie aiguë, comme cela arrive le plus ordinairement; & ſe prolonger, ſans changer d'eſſence; paſſer en habitude & établir une maladie décidément chronique, en exigeant toujours la même méthode de traitement. Cette inflammation lente & chronique exiſte très-ſouvent dans les poumons (car les poumons ſont les parties les plus éminemment ſuſceptibles d'affection phlogiſtique) & deviennent une cauſe très-ordinaire de phthyſie, chez les jeunes gens qui ont beaucoup d'activité, qui ont le col long, &c., demande le même traitement que toutes les autres maladies inflammatoires. Le repos, le régime végétal, les boiſſons délayantes & émollientes, de petites ſaignées, mais ſouvent répétées.

A raiſon de ſon effet révulſif ou dérivatif, & à raiſon de l'effet qu'elle porte ſur la diſtribution des mouvemens, la ſaignée peut convenir dans des états très-éloignés de l'état phlogiſtique, pour diſſiper l'appareil de ſpaſme qui s'exerce ſur quelque organe noble & d'une maniére qui peut devenir promptement mortelle.

La ſaignée, dans une maladie inflammatoire, eſt ſur-tout utile ou plutôt indiſpenſablement néceſſaire, lorſqu'on a lieu de préſumer que l'affection phlogiſtique, que nous conſidérons ici d'une manière abſtraite, va éclater & porter immédiatement ſon action ſur un organe déterminé. Or, la ſaignée, dans cette cir-

conſtance, ne convient pas tant comme moyen d'évacuation ou comme propre à évacuer une certaine quantité de ſang, que comme moyen propre à changer la diſtribution vicieuſe des forces, à détruire & à décompoſer l'appareil, le ſyſtême, la ſinergie des mouvemens tendus vers la partie qui va ſe prendre d'inflammation. Car, nous retrouvons ici la progreſſion que nous avons notés ci-devant: & comme la fièvre inflammatoire générale eſt précédée, dans le ſyſtême naturel des maladies, d'une fièvre que nous avons appelé fièvre éphémère prolongée, qui ne conſiſte que dans un état de ſpaſme & de vigueur, & qui peut être éteinte & abattue tout d'un coup par les moyens calmans & affoibliſſans; par exemple, par des ſaignées pouſſées juſqu'à défaillance, de même dans l'inflammation locale, (& nous ne parlons ici que de l'inflammation phlegmoneuſe que quelques-uns ont appelé ſanguine, & qui répond à la fièvre inflammatoire dont il eſt queſtion ici), l'établiſſement complet de cette inflammation eſt très-communément précédé d'un appareil de mouvement, de ſpaſme & de fluxion. HIPPOCRATE, pour expliquer la génération de la pleuréſie, ſuppoſe d'abord dans la chair & les vaiſſeaux voiſins un mouvement de ſpaſme ou de concentration vive (C'eſt à cet état que ſe rapporte le véritable uſage des narcotiques,) puis une irritation vive qui attire les humeurs, enfin la putréfaction de ces humeurs épanchées dans le foyer de l'inflammation.

En général dans toutes les affections locales, il faut admettre un état nerveux qui, dans les affections fébriles, ſe complique enſuite diverſement aux différentes cauſes matérielles. C'eſt relativement à cet état nerveux ou à l'appareil de ſpaſme, établi d'une manière fixe ſur une partie, que les ſueurs coulent d'une manière véritablement critique, parce qu'elles annoncent

cent que les mouvemens ſont rentrés dans leur ordre de diſtribution ordinaire & que ces ſpaſmes fixes ſont diſſipés. C'eſt parce que cet état nerveux précède le plus ſouvent l'affection humorale, qu'il n'y a guère de maladies locales qui n'aient été traitées quelquefois avec ſuccès, par de forts ſudorifiques donnés dans le principe.

La ſaignée tend, avec beaucoup d'avantage, à décompoſer cet appareil de fluxions, & ſur-tout lorſqu'il eſt imminent & que le principe de la vie tente ſeulement des efforts pour l'établir. Car alors ce principe obéit plus aiſément aux moyens d'irritation qui appellent & ſollicitent ailleurs ſon action; or, la ſaignée eſt vraiment un moyen d'irritation. Ce fait eſt parfaitement acquis par les belles expériences de M. de HALLER, qui a vu qu'une piqûre, ſoit de la veine, ſoit d'une artère, excitoit dans les vaiſſeaux voiſins un mouvement bien marqué, qui pouſſoit le ſang avec rapidité vers l'ouverture du vaiſſeau.

Cette nouvelle détermination de mouvement ne peut pas être attribuée à la foibleſſe que cette piqûre produit dans le tiſſu des vaiſſeaux, puiſque ce phénomène eſt également décidé par une ſimple irritation portée ſur les parois des vaiſſeaux, & qui laiſſe ces parois dans toute leur intégrité.

La ſaignée détermine bien évidemment un nouvel appareil de mouvement de fluxion; & dès-lors, il n'eſt pas douteux qu'elle ne contribue très-efficacement à diſſiper ou à affoiblir une fluxion actuellement établie, ſur-tout lorſque cette fluxion eſt formée depuis peu, & que la nature ne la ſoutient pas encore avec une grande vigueur. Pour que la ſaignée produiſe plus pleinement cet effet révulſif, il faut que l'irritation qu'elle décide, ſoit portée ſur une partie qui entretienne des relations plus marquées avec celle qui eſt affectée & que l'on veut ſoulager. Il n'y a point

de médecin, comme l'a très-bien dit GALIEN, qui n'ait reconnu combien le choix des vaiſſeaux eſt important dans l'adminiſtration de la ſaignée. L'opinion contraire n'eſt que le produit de l'application malheureuſe qu'on a fait à la médecine, des principes tirés des ſciences qui lui ſont abſolument étrangères. Cette opinion n'a été avancée & ſoutenue que par des raiſonneurs qui ne voient point de malades, & qui, préoccupés de leurs idées, refuſent de s'inſtruire ſur la marche de la nature.

Le choix des vaiſſeaux, qui eſt donc un objet ſi important pour l'adminiſtration de la ſaignée révulſive, ne peut être que l'effet, le réſultat des faits de pratique, qui ſeuls peuvent nous éclairer ſur les ſympathies qui uniſſent entr'elles différentes parties du corps, & qui les ſubordonnent à des affections communes.

On établit aſſez communément que la ſaignée révulſive doit être faite dans le principe d'une fluxion, le plus loin poſſible de la partie qui en eſt le ſiége; cette propoſition eſt trop générale, elle a beſoin d'être circonſcrite & limitée : pour cela il faut nous occuper des faits & des obſervations des anciens, parce qu'encore un coup, ce ſont eux qui ont ſuivi la nature avec le plus de ſoin & le moins de préjugé. (Conſultez MARTIAN. Il paroit qu'HIPPOCRATE en général purgeoit par dérivation ou par les parties voiſines dans les affections formées, & qu'il purgeoit par révulſion ou par les parties les plus éloignées, dans les affections non-exiſtantes qu'il falloit prévenir.) (Dans la phthiſie pulmonaire, il purgeoit par l'émétique & recommandoit d'éviter les purgatifs, à moins qu'il n'y eut des fièvres putrides qui les indicaſſent, & il recommande avec le même ſoin d'éviter les vomitifs chez ceux qui avoient une diſpoſition à la phthiſie.)

La ſaignée du bras eſt donc révulſive par rapport aux fluxions déterminées ſur la tête, & cette ſaignée doit conſtamment être appliquée, tant que l'appareil des fluxions ſubſiſte. La ſaignée du pied n'eſt préférable que dans les temps fort éloignés de celui où la fluxion doit s'établir, & ſeulement pour introduire dans la nature une habitude de mouvemens contraires à celle qu'elle avoit vicieuſement contractée; & par rapport à cette ſaignée du bras qui doit être préférée lorſque la fluxion eſt établie, une précaution bien importante, c'eſt de choiſir le bras qui ſe trouve du même côté de la partie de la tête qui eſt affectée; car le corps eſt partagé en deux parties latérales & égales, par un plan qui le coupe perpendiculairement dans le ſens de ſa longueur. Cette diviſion qui peut même être ſuivie & démontrée juſqu'à un certain point par l'anatomie, eſt ſur-tout bien conſtatée par la pratique, qui démontre une relation plus intime, une ſympathie bien plus directe dans la même portion latérale du corps; ainſi dans les affections du côté droit de la tête, il faut ſaigner le bras droit; & ſaigner le bras gauche dans les affections du côté gauche.

Dans la phthiſie pulmonaire, SOLANO étoit dans l'uſage de pratiquer un cautère à l'une des mains entre le pouce & l'index. VAN-SWIETEN rapporte d'après un célèbre médecin, que l'éruption qui ſe fait ſpontanément dans cet endroit d'une matiere plâtreuſe, fut ſenſiblement utile dans une maladie de cette eſpèce.

La ſaignée du bras eſt auſſi révulſive par rapport à la poitrine & aux parties qui y ſont contenues. Cette ſaignée du bras eſt pareillement révulſive par rapport aux viſcères du bas-ventre; ainſi la ſaignée du bras doit être révulſive par rapport au foie. (On convient aſſez généralement que la ſaignée du pied

eſt contraire dans les affections du foie, qui viennent à la ſuite des coups à la tête, (POUTEAU, DAVID, BERTRANDI) quoiqu'elle convienne dans les affections eſſentielles du foie, & cela parce que dans le premier cas la ſaignée du pied peut détourner la fluxion ſur le bas-ventre, & très-éminemment ſur le foie. SARCONNE.)

Nous avons remarqué ailleurs qu'aſſez ſouvent le foie s'affecte à la ſuite des coups à la tête, & on remarque que cette inflammation du foie eſt puiſſamment favoriſée par les ſaignées du pied, qu'il faut donc éviter dans cette circonſtance. C'eſt ſur quoi ſont d'accord BERTRANDI, POUTEAU, DAVID, quoiqu'ils donnent à ce fait des explications fort différentes.

C'eſt relativement à la néceſſité de retenir les forces toniques dans les hypocondres & ſpécialement dans le foie, dont le tiſſu eſt habituellement d'une conſiſtance extrêmement molle & délicate, que les applications d'eau froide & même d'eau à la glace, ſont ſi ſouvent utiles dans certains cas d'inflammation de ce viſcère. SARCONNE a décrit une conſtitution de maladies inflammatoires de poitrine, auxquelles ſuccédoit très-fréquemment une inflammation au foie.

PIQUER remarque très-bien que les inflammations au foie, ſont des maladies aſſez ordinaires; quoique BOERHAAVE, d'après ſa fauſſe théorie ſur l'inflammation, ait dit que ces maladies étoient fort rares à cauſe du petit nombre d'artères dont le foie eſt fourni.

Cette inflammation s'annonce par une douleur vive dans l'hypocondre droit, qui occupe tout le contour inférieur de la poitrine & ſe porte juſqu'à l'hypocondre gauche, & même ſe fait ſentir quelquefois au côté gauche de la poitrine inférieurement, par une toux ſèche & fort incommode, par une douleur vive qui ſe fait ſentir à la clavicule du côté droit, ſouvent par des envies de vomir, ſur-tout quand on prend

une grande quantité de boiſſon ; par une teinte jaunâtre ſur la peau & ſur-tout dans le blanc des yeux ; par la ſituation extrêmement courbe qu'affecte le malade ; il faut cependant remarquer que le concours de ces ſignes eſt ſouvent trompeur. SARCONNE les a vus dans un ſujet chez lequel on ne trouva après la mort qu'une inflammation du poumon, ſans aucune léſion ſenſible dans le foie.

Après les évacuations convenables, faites dans le premier temps de la maladie, les ſaignées du pied, & ſur-tout les ſaignées des veines hémorroïdales par les ſangſues, ſont très-utiles ; (les ſaignées de cette eſpèce dégorgent immédiatement la veine des portes.) après de très-doux laxatifs dans le ſecond temps, & quand le ventre ſe gonfle & ſe météoriſe, M. SARCONNE a employé, avec beaucoup de ſuccès, les applications d'eau froide & même de l'eau à la glace, les boiſſons très-froides, des antiſeptiques & quelques réſolutifs, comme du ſavon de Veniſe, du fiel de taureau, ou bien l'extrait de chiendent avec un peu de ſel d'abſynthe, des décoctions de chiendent, remède auquel SELLE a donné tant d'éloges. Il cite pluſieurs exemples de guériſon opérés par ce moyen chez des ſujets qui paroiſſoient dans un état abſolument déſeſpéré.

C'eſt encore en excitant les forces toniques du foie, que les véſicatoires ſont très-efficaces dans les inflammations du foie après les évacuations convenables. Il paroît que c'eſt dans une maladie du foie que le médecin ANTONIUS MUSA traita l'empereur Auguſte avec tant de ſuccès, par des fomentations d'eau froide & des boiſſons ſemblables.

On dit que c'eſt à l'époque de cette guériſon de l'empereur Auguſte, que fut détruit l'eſclavage où les Romains avoient la barbarie de retenir ceux qui ſe donnoient à la médecine, la ſcience certainement

la plus digne de l'homme. Il n'eſt pas douteux que cet état d'eſclavage n'ait été une des grandes raiſons du peu de progrès que fit la médecine à Rome, en comparaiſon des progrès qu'elle a fait chez les Grecs, les véritables maîtres du monde, parce qu'ils en ſeront à jamais les inſtituteurs.

La ſaignée du bras gauche eſt révulſive par rapport à la ratte. Cette ſaignée du bras eſt auſſi parfaitement révulſive par rapport aux affections locales de la matrice & des voies urinaires. Ainſi, tandis que le mouvement des règles eſt puiſſamment ſollicité par les ſcarifications & les ſaignées des extrémités inférieures, les règles ſont au contraire très-généralement ſupprimées par les ſaignées du bras. Il eſt aſſez étonnant que des praticiens modernes, par exemple M. DE HAEN, aient mis en problême, ſi ces ſaignées pourroient être dangereuſes dans l'acte de l'écoulement des règles, *aut errore chirurgi qui non intelligens venam in pede tundendam, eam brachii tuderit*, dit-il, en parlant d'une femme dont les règles ſe ſupprimèrent à la ſuite d'une ſaignée du bras.

Il faut cependant remarquer à cette occaſion que la ſaignée du bras décide quelquefois tout-d'un-coup l'éruption des règles. C'eſt lorſque la congeſtion eſt formée ſur les organes de la génération, & que ces organes ſont frappés d'un ſpaſme fixe & continuel. La ſaignée alors, comme anti-ſpaſmodique, peut, en rompant cet éréthiſme, établir tout-d'un-coup l'écoulement. C'eſt de la même manière que nous avons vu, d'après l'obſervation d'HIPPOCRATE, de GALIEN, de SYDENHAM, que la ſaignée facilite l'opération des émétiques & des purgatifs; & que ſelon l'expérience de GALIEN, les ſaignées pouſſées juſqu'à défaillance ſont ſuivies aſſez long-temps d'évacuations abondantes & par le vomiſſement & par les ſelles, & cela en diſſipant les ſpaſmes qui ſont établis d'une manière

fixe ſur l'eſtomac & les inteſtins, & qui s'oppoſent ainſi aux mouvemens qui ſont néceſſaires pour décider les évacuations par le vomiſſement & par les ſelles.

M. COTTUNIUS a expérimenté, ſur des chiens récemment ouverts, qu'en preſſant une portion d'inteſtin, cette portion reſtoit fortement contractée ſans que le mouvement périſtallique, qui agite les parties voiſines, put s'y établir. Or, ce mouvement périſtaltique eſt abſolument néceſſaire pour décider les évacuations, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles. Les ſaignées & les fomentations des mains & des pieds, ſuivant la pratique d'ALEXANDRE, de TRALLES, déterminent donc ou du moins ſollicitent ces évacuations, en rompant la contraction ou le ſpaſme fixe, établi ſur quelque portion du canal inteſtinal.

La ſaignée, que nous conſidérons ici dans ſon effet révulſif, c'eſt-à-dire, comme propre à prévenir une inflammation qui menace une partie déterminée, doit être aidée de topiques convenables ſur la partie menacée ou déjà affectée. En général, les topiques doivent être répercuſſifs, aſtringens, rafraîchiſſans dans le premier période de la fluxion, mais ſeulement dans les fluxions purement nerveuſes, & non pas dans celles qui ſont déterminées par quelque affection humorale dans la partie qui eſt le terme de la fluxion, comme cela arrive le plus ſouvent. Alors les topiques doivent être réglés ſelon la nature connue de ces affections. Ainſi les réſolutifs, les aſtringens excitans & les rafraîchiſſans ſeroient fort contraires même dans le principe d'une fluxion réellement inflammatoire. M. BRAMBILLA a ſouvent obſervé les plus mauvais effets de l'application du vinaigre. RICHTER, obſerv. chirurg., a vu que l'application du vinaigre augmentoit l'inflammation au point d'y décider la gangrène. Il établit que généralement ce remède eſt pernicieux dans toutes les inflammations très-vives.

Il n'y a pas de meilleur moyen, pour prévenir l'inflammation a la ſuite des coups portés à la tête, que l'application de l'eau très-froide. L'eau froide convient généralement pour prévenir les inflammations à la ſuite des coups, contuſions, meurtriſſures, fractures ſimples ſans luxation; celles des articulations, ſur-tout celles de la cuiſſe, avec forte commotion & contuſion. Les inflammations aiguës demandent le plus ſouvent des topiques émolliens; les inflammations qui ſe forment lentement demandent des topiques aſtringens. (RICHTER. opera. chirurg.)

Ce n'eſt que dans la vigueur, lorſque la fluxion eſt abſolument décidée, qu'on ne peut la prévenir ni la réſoudre, qu'il faut paſſer aux émolliens, aux digeſtifs, aux échauffans. Mais comme ces généralités ne ſuffiſent pas, & que la pratique de l'art eſt ſur-tout éclairée par la connoiſſance exacte des exceptions que ſouffrent ces généralités, je vais rapporter ici les différences que demandent dans les qualités des topiques, les différentes parties.

Ainſi, quoique les aſtringens & les répercuſſifs conviennent généralement dans le principe des inflammations, il s'en faut bien cependant qu'ils ſoient auſſi convenables par rapport à la poitrine que par rapport aux autres parties, parce qu'il eſt à craindre de répercuter les humeurs vers les parties internes, & de ſauver ainſi une partie plus indifférente aux dépens d'une partie plus noble. Il faut donc alors avoir pour objet de porter les humeurs à l'extérieur, & pour cela il faut toujours que les topiques, appliqués ſur la poitrine, ſoient émolliens & même âcres, échauffans & irritans, mais après les remèdes généraux.

Les anciens inſiſtoient fortement ſur la néceſſité des évacuations générales avant l'application des topiques irritans, & leur objet étoit d'affoiblir la fluxion que ces topiques doivent néceſſairement déterminer. GA-

LIEN reproche au médecin THESSALUS d'avoir interverti cet ordre & d'avoir tout-d'un-coup appliqué des véſicatoires & des ſynapiſmes, ſans avoir fait précéder les ſecours généraux. Cette pratique de THESSALUS eſt analogue à celle de quelques modernes.

Nous devons remarquer à cette occaſion, que les véſicatoires ne conviennent point dans les affections décidément inflammatoires, à-moins que ce ne ſoit vers la fin, lorſque les forces ſont tombées & qu'il eſt queſtion de les ſoutenir & de les exciter pour favoriſer des évacuations critiques. Si M. PRINGLE en a obtenu des ſuccès ſi heureux dans la pleuréſie, c'eſt que ces pleuréſies n'étoient pas réellement inflammatoires, comme le dit fort bien M. STOLL, mais compliquées d'une affection catarrhale & rhumatiſmale.

L'indication générale de rafraîchir dans le principe des inflammations, ſouffre une exception très-conſidérable relativement à la région épigaſtrique. Il eſt donc extrêmement important, comme nous l'avons déjà obſervé, que tous les topiques qu'on applique ſur cette région, ſoit à un degré de chaleur même aſſez fort, à moins qu'il ne ſoit queſtion de combattre une affection qui offre la chaleur pour élément dominant, comme les affections éminemment ardentes; ainſi dans la fièvre ardente que décrit HIPPOCRATE, il preſcrit les rafraîchiſſans ſur la tête & ſur les viſcères. *Hic refrigerantia ad viſcera & caput admovere.* De plus, ces topiques doivent être aſtringens à cauſe de la néceſſité où l'on eſt de ſoutenir le ton de cette partie, qui paroît l'hypomochlion ou la maſſe ſur laquelle s'appuyent les forces dans leur développement. Ainſi, c'eſt une excellente pratique dans le cours de toutes les fièvres, d'appliquer ſur la région de l'eſtomac, des cataplaſmes fortifians & aſtringens. Ainſi, non-ſeulement les aſtringens conviennent éminemment dans l'inflammation de l'eſtomac ou du foie lors du

premier période, mais les remèdes émolliens & relâchans qui conviennent dans le second, doivent être conſtamment combinés avec des ſubſtances amères & aſtringentes. GALIEN faiſoit beaucoup de cas de l'huile, dans laquelle il faiſoit bouillir de l'abſynthe du Pont, & il la préféroit à toute autre parce qu'elle eſt beaucoup plus aſtringente. Cette abſynthe eſt l'arthemiſe des modernes. GALIEN nous apprend que les ſectateurs de THESSALUS étoient dans l'uſage dans les fièvres, de faire continuellement des effuſions d'huile tiède ſur les hypocondres & de tenir appliqué un emplâtre dartomelite, c'eſt-à-dire, un emplâtre de pain & de miel. Par-là ils décidoient preſque ſurement l'inflammation du foie & celle de l'eſtomac; & cet événement avoit lieu ſur-tout chez les gens riches, & chez leſquels ils employoient cette pratique d'une manière plus ſoutenue & chez leſquels ils négligeoient la ſaignée qui leur étoit plus néceſſaire à raiſon de leur nourriture plus abondante.

Analogie entre la chaleur animale & la chaleur de combuſtion. Rapport entre le ſyſtême de GALIEN & celui de STHAL. La chaleur des fièvres inflammatoires altère une grande quantité d'air, & cet air doit contribuer efficacement à rompre la concreſcibilité du ſang qui alors paroît augmentée. Taches pétéchiales ſymptômatiques, leur rapport avec les aphtes.

Nous avons vu que la chaleur, dont le corps animal eſt pénétré, eſt une véritable chaleur de combuſtion, que cette chaleur dépend d'un mouvement analogue à celui qui décompoſe & détruit les ſubſ-

tances inflammables, & qui les convertit ultérieurement en cendres & en fumée. Nous avons prouvé par bien des faits, cette analogie entre la chaleur animale & celle de combuſtion. D'abord c'eſt que l'air pur, qui eſt donc le ſeul moyen de combuſtion, eſt peut-être le ſeul corps de la nature, vraiment inflammable, comme l'ont annoncé quelques chymiſtes modernes, & comme l'avoit déjà préſumé GALIEN. *Aer enim accenſus flamma eſt*, diſoit GALIEN dans ſon premier livre de *factis medicis*. C'eſt que l'air eſt d'une néceſſité auſſi indiſpenſable pour entretenir la vie des animaux que pour la flamme. 2°. C'eſt que la quantité habituelle de chaleur qui brûle dans chaque animal, eſt d'autant plus conſidérable que cet animal reçoit une plus grande quantité d'air pur; & quoique cet air pur puiſſe entrer dans toutes les parties qui ſont immédiatement en contact avec lui, il n'eſt pas douteux cependant que le poumon ne ſoit l'organe principal par lequel ſe fait ce paſſage. Or, comme le dit M. de BUFFON, la quantité de chaleur dans chaque eſpèce d'animal, eſt en général proportionnée à l'étendue & à la capacité du poumon.

3°. C'eſt que, ſelon les expériences de M. PRIESTLEY, l'animal qui reſpire, altère & déprave l'air de la même manière qu'un corps qui brûle; en ſorte que les produits de la reſpiration ſont ordinairement des matières fuligineuſes, comme diſoient les anciens, c'eſt-à-dire, que ces produits ſont chargés du débris de la décompoſition inflammable, comme le ſont les produits d'une véritable combuſtion.

4°. Enfin, c'eſt que la chaleur vitale produit très-communément des phénomènes d'électricité, ou des phénomènes de feu rendu libre, & quelquefois même il arrive que la quantité de ce feu rendu libre a été ſi conſidérable, qu'il s'eſt fait des déflagrations ſpontanées, par leſquelles des corps vivans ont été bruſ-

quement décomposés & réduits en cendres. M. le marquis de MAFFEI nous a laissé l'histoire de la comtesse de BANDI de Cezenne, dont le corps, à l'exception de la main droite, fut ainsi décomposé par une flamme allumée spontanément. Il y a deux ans que les papiers publics ont fait mention d'un fait analogue, & une circonstance commune aux sujets de ces observations, c'est que tous les deux étoient depuis long-temps dans l'habitude de boire beaucoup de liqueurs inflammables.

Ces faits prouvent donc qu'il y a une analogie bien marquée entre la chaleur animale & la chaleur de combustion; mais il est essentiel de rappeler qu'il s'en faut bien que le mouvement de la chaleur animale soit livré à l'action de l'air extérieur, comme l'est le mouvement du feu ordinaire: il est au contraire bien évidemment démontré que ce mouvement est réglé & soutenu par un principe intelligent, puisque ce mouvement s'accommode & se proportionne pendant tout le cours de la durée de l'animal, à l'intensité variable des causes qui agissent sur lui pour augmenter ou diminuer sa chaleur. Car, une circonstance bien remarquable de la chaleur animale, & la circonstance la plus importante, parce que c'est elle qui se refuse le plus complétement à toutes les explications mécaniques qu'on a donné à ce phénomène, c'est que dans l'état naturel, la chaleur se soutient constamment au même degré, sous des températures fort différentes; en sorte qu'une harmonie si juste, si constamment soutenue entre les mouvemens qui produisent la chaleur & les causes qui tendent à l'altérer en plus ou en moins, ne peut sous aucun rapport être déduite d'une cause aveugle, mécanique & nécessaire.

Le corps est donc pénétré d'une chaleur analogue à celle de la combustion; & dès-lors, le corps vi-

vant abſorbe & fixe néceſſairement une certaine quantité d'air pur ; car l'air pur eſt la ſeule ſubſtance qui puiſſe alimenter & ſoutenir cette chaleur ; cet air pur pénètre en maſſe par la voie des poumons, & ce ſont eux qui, par leur inſpiration continuelle, en fourniſſent la plus grande quantité, en ſorte qu'ils ſont, comme l'on dit, les ſoufflets de la machine animale ; mais cet air pur eſt auſſi fixé & abſorbé par chacune des parties du corps qui ſe trouvent avec lui en contact immédiat ; & comme la flamme vit & s'entretient par un mouvement double, ſavoir, par un mouvement expanſif qui part de la matière embraſée & qui tend à s'en écarter en tout ſens, & par un mouvement de condenſation qui alterne & balance ce mouvement expanſif, & qui rejette & repouſſe la flamme ſur le foyer de la combuſtion ; on peut imaginer auſſi que chaque partie vivante eſt pareillement agitée de deux mouvemens à direction contraire, qui s'alternent & ſe balancent réciproquement : on peut dire auſſi avec les anciens, que chaque partie reſpire, c'eſt-à-dire, que chacune eſt ſucceſſivement animée & d'une force expanſive, par laquelle la chaleur ou la flamme vitale tend à s'écarter en tout ſens, & d'une force de condenſation ou d'inhalation par laquelle chaque partie altère & ſe combine les principes de l'atmoſphère qui ſont avec elle en rapport de nature. GALIEN diſoit que cette action de l'air ſur le corps vivant, étoit le ſeul moyen qui put s'oppoſer au développement de la putréfaction, & cela en chaſſant les parties les plus ſubtiles, les plus actives qui ne ſont plus fixées dans ſa mixtion, & qui ne peuvent y reſter ſans y exciter des mouvemens éminemment deſtructeurs. Il croyoit que le mouvement de reſpiration auquel le principe de vie ſe livre ſans interruption, avoit pour but ou pour cauſe finale de préſerver le corps de la corruption à laquelle il eſt ſi expoſé, à raiſon des

molécules de feu & d'eau qui entrent dans ſa compoſition, & cela en chaſſant tout-d'un-coup, & par la voie des poumons & par l'organe de la peau, les parties dégagées de la combinaiſon du corps. C'eſt une idée analogue à celle qui fait le fond ſur lequel s'appuie la théorie de STHAL. Ce grand homme eſt auſſi parti de l'extrême corruptibilité des ſubſtances animales, corruptibilité fondée ſur les peu d'affinité qu'ont entr'elles les ſubſtances qui les compoſent, par exemple, les molécules d'huile & d'eau; & il a cru que le principe de vie ne pouvoit prévenir cette corruptibilité & conſerver le corps, que par le mouvement progreſſif des humeurs: non pas qu'il ait voulu que ce mouvement progreſſif pût par lui-même conſerver les humeurs, comme lui a fait dire M. DE HALLER, par une erreur vraiment ſingulière. *Præcipuum finem circuitus ſangninis in eo ponit ut putredinem & diſcutionem elementorum ſanguinis, terræ, aquæ & olei impediat.* HALLER. Mais il a dit que le mouvement progreſſif dépuroit les humeurs en les préſentant ſucceſſivement aux organes ſecrétoires qui les dépouillent des parties hétérogènes qui s'y forment aſſiduement; en ſorte que STHAL a ſubſtitué le mouvement progreſſif des humeurs dont HARVEY venoit de démontrer la direction, & qui faiſoit alors beaucoup de bruit, à l'action de l'air; en ſorte qu'il a attribué à ce mouvement progreſſif, les mêmes effets que GALIEN attribuoit à l'action de l'air. L'idée de GALIEN eſt bien plus conforme aux connoiſſances que nous ont procuré les travaux des chimiſtes modernes, & ces deux grands médecins ont cela de commun, qu'ils ſont tous deux également convenus de la néceſſité d'un inſtrument ou d'un moyen mécanique, pour pourvoir ainſi à la conſervation du corps.

Nous avons déjà remarqué, & GALIEN eſt convenu dans la plupart de ſes ouvrages, que ces théories

ſont inſuffiſantes. Nous avons prouvé que le principe de vie fixe & arrête dans la ſubſtance du corps, l'enſemble des qualités qui la conſtituent ce qu'elle eſt, & cela par une force étendue & diffuſe dans toute la pleine & profonde ſolidité de la matière, & qui n'eſt point aſſujettie à des moyens organiques ou mécaniques. Or, cette force eſt ſuſceptible de léſion; en ſorte que le corps vivant peut s'altérer & ſe corrompre en tout ou en partie, quoique le mouvement des ſecrétions ou le mouvement de l'air ſe continue comme à l'ordinaire, & cette corruption eſt toujours d'une eſpèce particulière & ſpécifique; elle ne peut être étudiée avec avantage dans les corruptions que cette matière ſubit, lorſqu'elle eſt tout-à-fait dépouillée de vie.

La chaleur eſt donc le moyen le plus puiſſant dont ſe ſerve la nature pour fixer & combiner l'air; l'air eſt la ſubſtance capable d'entretenir la chaleur de combuſtion & par-là la chaleur vitale. Or, comme la chaleur eſt véritablement augmentée dans la fièvre inflammatoire, il n'eſt pas douteux que dans cet état de fièvre, le corps ne faſſe une plus grande conſommation d'air, & qu'alors il ne lui en faille davantage pour fournir à ſes beſoins. (Dans les affections rhumatiſmales, ſur-tout dans les cas où l'humeur ſe trouve fixée, les nègres ſont dans l'uſage de ſouffler de l'air dans le tiſſu cellulaire. Cette pratique doit exciter la chaleur & précipiter la fonte ou la ſolution de ces affections maladives. Journal encyclopédique, 1 juillet 84) & d'un autre côté comme nous avons vu, & comme tous les médecins conviennent, que c'eſt le ſang qui eſt le plus particulièrement affecté dans la fièvre inflammatoire générale, & comme le ſang a une tendance bien marquée vers l'habitude du corps, ainſi que le prouvent évidemment, & la tuméfaction de la peau, & la diſtenſion de tous les vaiſſeaux, & la rougeur vive

qui l'anime. Il eſt extrêmement probable que le grand objet de la nature dans cette fièvre inflammatoire, c'eſt de charger le ſang d'une plus grande quantité d'air, & le faiſant paſſer plus ſouvent dans la ſubſtance de la peau qui eſt en contact immédiat avec lui, & qui, à raiſon de ſa chaleur vive, eſt extrêmement diſpoſée à l'abſorber & à le fixer.

Nous ne pouvons déterminer bien préciſément cette affection du ſang à laquelle ſe trouve attachée la fièvre inflammatoire; cependant d'après les phénomènes que nous avons expoſés ci-devant, je veux dire, d'après la plus grande ténacité du placenta, de la croûte dont le ſang ſe couvre aſſez généralement, (cette matière ſe trouve dans les parties qui ont été attaquées d'inflammation ſous la forme de membranes, de ligamens, il paroît que la force plaſtique eſt réellement augmentée; or on apperçoit, au moins d'une vue générale, que l'air (qui, comme l'a très-bien dit VAN-HELMONT, eſt le grand agent de la fluidité & de la volatilité) doit contribuer très-efficacement à rompre cette concreſcibilité extrême, à l'occaſion de la grande ténacité de la matière phlogiſtique & de l'extrême tendance qu'elle a à s'organiſer & à former des eſpèces de membranes, je parlerai ici d'une maladie peu connue & qui mérite beaucoup de l'être, parce qu'elle demande promptement les ſecours héroïques. C'eſt la maladie que quelques-uns appellent *Angine trachéale*, & que les Anglois appellent *Croup* ou angine trachéale membraneuſe ou polipeuſe, dans laquelle la matière phlogiſtique ſe dépoſe ſur la trachée-artère & les bronches, forme des membranes qui les bouchent, & décident ainſi une mort prompte, en ſuſpendant ou arrêtant l'action de l'air ſur le poumon. Car, nous ſavons que telle eſt l'indiſpenſable néceſſité de l'application de l'air ſur le poumon, que cet organe ne peut en être privé quelque temps, ſans que cette privation ne devienne

devienne abſolument mortelle. Les enfans ſont plus expoſés que les adultes à cette maladie, & ſur-tout ceux qui ont habituellement le cou gros & court. Les ſymptômes qui l'annoncent ſont une reſpiration pénible & élevée, & qui ne paroît s'exécuter que par le mouvement des parties les plus élevées de la poitrine. La toux eſt violente & comme convulſive, l'haleine eſt très-fétide, ce qui a fait, comme dit BECKER, qu'on a ſouvent confondu cette maladie avec l'angine gangreneuſe qui dépend d'ulcères gangrenés & qui en eſt très-différente; mais le ſymptôme qui paroît pathognomonique, c'eſt le caractère tout particulier de la voix qui eſt extrêmement aiguë & perçante & qu'on compare au cri de la poule. Le pouls eſt fort & fréquent, l'urine eſt variable & le plus ſouvent avec ſédiment muqueux, le viſage eſt d'un rouge-noir ſur-tout aux pomettes, les malades périſſent ſuffoqués. On trouve après la mort un amas concret en forme de membrane, appliquée ſur les parois des vaiſſeaux aériens. Cette maladie eſt éminemment inflammatoire; elle demande le traitement anti-phlogiſtique, mais appliqué promptement & avec beaucoup d'intenſité. BAGLIVI recommande de ſaigner à la jugulaire juſqu'à défaillance. Communément en revenant de ſa foibleſſe, le malade rend avec beaucoup de ſoulagement, une abondante quantité de flegme épais. Après les abondantes évacuations de ſang, on applique un large véſicatoire ſur le larynx, la trachée-artère & une partie de la poitrine. Pour entretenir l'expectoration, on donne des doſes ſuffiſantes de tartre-émétique & quelquefois même au point de décider des vomiſſemens; on fait reſpirer des vapeurs d'eau chaude & de vinaigre. L'émétique eſt ſur-tout utile, ſuivant l'obſervation de M. SALOMON, lorſque l'urine eſt blanche & chargée de mucoſité, parce que cette eſpèce d'urine annonce que la membrane, réunie

dans les vaiſſeaux aériens, eſt en quelque façon mobile & peut aiſément ſe détacher plutôt; il ſeroit contraire, comme il l'eſt dans toutes les affections phlogiſtiques, comme le dit très-bien BACK. Conſultez ſur cette maladie HOME, MICHAELIS, MURRAY, SALOMON, BAYLEY, BACK. WILLIS, CALLISEN, AURIVILLE.

Auſſi, un des points principaux & majeurs du traitement des fievres inflammatoires, c'eſt de tenir le malade légérement couvert, de le tenir dans un air pur & fréquemment renouvelé. SYDENHAM a bien vu que le régime échauffant, & ſur-tout la circonſtance de tenir le malade bien couvert & dans un air renfermé & échauffé, concouroit à renforcer d'une maniere pernicieuſe le mode inflammatoire, & que cette mauvaiſe pratique eſt une des cauſes qui tend avec le plus d'efficacité à imprimer à la fievre un caractere de malignité, c'eſt-à-dire, à la charger d'accidens abſolument étrangers à ſa nature; car la malignité priſe d'une maniere générale, n'eſt autre choſe qu'un défaut de rapport dans l'enſemble des ſymptômes que préſente une maladie; en ſorte qu'il n'y a point proprement de fievre maligne. Il n'y point d'eſpece de fievre à laquelle la malignité ſoit attachée d'une maniere excluſive; mais la malignité eſt un accident qui peut ſe compliquer avec toutes les eſpeces de fievres, quoique plus fréquemment elle ſe complique avec la fievre catarrale.

Parmi les ſymptômes étrangers dont la fièvre inflammatoire peut ſe compliquer par l'impreſſion d'un air échauffé & non renouvelé, il eſt remarquable que les plus ordinaires ſe manifeſtent ſur l'organe de la peau; en ſorte que la peau ſe couvre très-communément de taches miliaires ou pétéchiales de mauvais caractere, qui ne font rien pour la guériſon, & qui augmentent la maladie.

Il eſt remarquable que les états inflammatoires qui

éprouvent de la part d'un traitement échauffant & ſur-tout de l'air non renouvelé, les effets les plus pernicieux, ſont ceux dont la principale action s'exerce à l'organe de la peau, comme, par exemple, la petite vérole; car, à parler généralement, il n'y a point de maladie qui contre-indique auſſi ſévèrement le régime échauffant que la petite vérole inflammatoire, & non-ſeulement parce qu'elle eſt inflammatoire, mais parce que la principale action de cette maladie s'exerce ſur la peau, & ce traitement lui imprime un caractere décidément putride; c'eſt-à-dire, que les boutons prennent une couleur noire; que l'haleine eſt extêmement forte; que toutes les excrétions ſont très-fétides, que le pouls eſt extrêmement foible & petit, qu'il y a une totale proſtration des forces; qu'il ſe fait des hémorrhagies qui ne paroiſſent dépendre que d'un état de fonte ou de diſſolution du ſang. Les yeux ſont éteints, la langue livide, brune ou noire; très-ſouvent une affection phrénétique ou comateuſe. Les obſervations de SYDENHAM ont prouvé que la putridité décidée par cette cauſe ne demande pas d'autre traitement que le traitement anti-phlogiſtique, & ſur-tout l'application de l'air renouvelé, & que ce traitement réuſſit quand la putridité n'eſt pas portée trop loin, & qu'elle ne conſtitue point un état décidément incurable. Il y a donc des états de putridité phlogiſtique, c'eſt-à-dire, des maladies dans leſquelles la putridité eſt réellement entretenue par une diatheſe phlogiſtique.

Ces taches de la peau purement ſymptômatiques, & qui ſont produites dans les fievres inflammatoires par un régime échauffant, ſont combattues avec beaucoup d'avantage par un traitement éminemment anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire, par des ſaignées fréquemment répétées, ſi l'état des forces le permet; par des boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes, & ſur-tout en expoſant le malade à l'air frais. SYDENHAM avoit ſoin dans

ces fievres inflammatoires que les malades ſe tinſſent hors du lit le plus qu'il leur étoit poſſible. Il avoit obſervé que ce moyen étoit plus efficace qu'aucun autre pour tempérer la chaleur du malade.

De HAEN a ſouvent obſervé des taches pétéchiales dans des fievres inflammatoires. Ces taches étoient produites par un régime incendiaire, par un air non renouvellé. Il s'eſt facilement rendu maître de cet accident en ſuivant la pratique de SYDENHAM, c'eſt-à-dire, en inſiſtant ſur les moyens rafraîchiſſans, & ſur-tout en faiſant lever le malade, & le tenant expoſé à un air un peu frais. VAN-SWIETEN a dit avec beaucoup de raiſon qu'il y avoit beaucoup d'analogie entre les taches pétéchiales & les aphtes. BOERHAAVE remarque que les aphtes étoient beaucoup moins fréquens en Hollande depuis qu'on avoit renoncé à la pratique échauffante de SYLVIUS.

Nous devons remarquer à cette occaſion que les taches de la peau ne marquent réellement le caractere d'aucune eſpece de fievre, mais qu'elles peuvent ſe joindre à toutes les eſpeces de fievre, & qu'elles ne demandent pas d'autre traitement que celui qui eſt indiqué par la nature de la fievre dont elles dépendent; de ſorte que les dénominations des fièvres en fievres *pourprées*, *miliaires*, *pétéchiales*, ſont des dénominations mal entendues, & qui peuvent induire le praticien à des erreurs funeſtes. Je remarquerai que les anciens ſe ſont aſſez peu occupés des différences que préſentent les différentes affections cutanées dans les maladies aiguës; ce qui dépend ſans doute de ce que ces affections étoient moins communes alors.

Il n'eſt donc pas douteux que l'impreſſion d'un air échauffé & non renouvelé, ne ſoit dans les fièvres décidément inflammatoires une cauſe puiſſante des différentes taches à la peau, d'un mauvais caractere, purement ſymptômatiques, & qui ne vont

point au ſoulagement de la fievre. Cependant de HAEN a avancé un peu trop généralement que les taches pétéchiales ſont toujours ſymptômatiques, & toujours produites par un régime & des médicamens incendiaires.

Non-ſeulement il eſt important dans les fievres inflammatoires de purifier l'air & de tenir le malade dans un atmoſphere toujours nouveau, mais on peut employer avec beaucoup d'avantage les moyens que fournit la chimie & la phyſique, pour communiquer à l'air des qualités rafraîchiſſantes & propres à tempérer la chaleur extrême dont le corps eſt pénétré. CELSE vouloit que les malades fuſſent dans des appartemens bien eſpacés. GALIEN recommandoit qu'il y eût peu de malades avec eux. Pour rafraîchir l'air dans l'été, il eſt avantageux de faire des aſperſions fréquentes avec de l'eau froide & des ſels, par exemple, le ſel de nitre, le ſel ammoniac. On peut auſſi ſuſpendre des linges mouillés d'une forte diſſolution de nitre avec du ſel ammoniac.

Traitement de la fièvre inflammatoire, médicamens & régime.

Juſqu'à préſent en traitant de la fievre inflammatoire, je n'ai parlé que de l'air frais & ſouvent renouvelé. J'ai rapporté les obſervations de SYDENHAM & de DE HAEN, qui prouvent combien cette circonſtance eſt importante, & nous en avons facilement donné la raiſon; car comme la chaleur du corps eſt augmentée dans une fievre inflammatoire, il eſt néceſſaire qu'il abſorbe plus d'air, & qu'il en faſſe une dépenſe plus conſidérable. J'ai parlé auſſi de la ſaignée, que j'ai conſidérée ſucceſſivement ſous deux rapports, & comme moyen affoibliſſant & enervant, & dès-lors extrêmement ſubordonnée à l'état extrême de violence que cette fievre inflammatoire préſente aſſez communément dans le premier période ou le période de crudité; & comme

moyen révulsif & propre par conséquent à prévenir les inflammations locales imminentes.

Maintenant je vais parler des remèdes proprement dits & du régime. D'abord je considérerai la fievre inflammatoire dans un état de simplicité absolue, & dénuée de toute complication. J'examinerai dans la suite quelques-uns des accidens avec lesquels elle peut se compliquer, & je parlerai du traitement convenable à ces accidens.

La fievre inflammatoire présente assez souvent un excès de spasme, de vigueur, d'irritation; & sous ce point de vue, cette fievre, comme nous l'avons dit, retient encore à un degré bien marqué le caractere de la fievre qui la précède, dans l'ordre des maladies; & nous ne saurions trop répéter avec les anciens, que tous les actes de la nature sont liés, & qu'elle passe constamment de l'un à l'autre par un mouvement uniforme: & qu'il est toujours possible de saisir entre deux états dont les différences sont bien nettes & vivement tranchées, des états intermédiaires qui appartiennent à la fois aux deux états qu'ils séparent.

L'indication à remplir dans la fievre inflammatoire est donc de calmer cet état extrême d'irritation, & de réduire la fièvre à un état modéré; car l'espece d'altération à laquelle cette fievre est attachée, doit nécessairement être travaillée par la faculté digestive; il faut qu'elle entre en voie de coction, comme disoient les anciens: or il faut avouer que les secours de l'art sont bien bornés, relativement à cet état de coction, & qu'ils se réduisent à soutenir la fievre à un degré convenable. SYDENHAM a dit avec beaucoup de raison que la fievre est un instrument de guérison entre les mains de la nature, & qu'elle produit, par rapport à la masse totale des humeurs, le même effet qu'un apostème à un abcès, par rapport aux affections locales, que cet apostème met aussi en voie de coction, de ter-

minaiſon. *Eſt autem apoſtema naturæ quæ, iſta quæ carnibus infeſta ſunt, amolitur.* Auſſi remarque-t-il alors que l'abus des remèdes rafraîchiſſans eſt une cauſe puiſſante de malignité dans le cours des fievres, & d'affections ſcorbutiques à la ſuite des fievres. On peut reprocher à SYDENHAM d'avoir quelquefois perdu de vue ce principe important. P. MARTIAN diſoit que c'étoit l'abus des remedes rafraîchiſſans qui rendoit les criſes plus rares qu'elles ne l'étoient autrefois. (Voyez FREIND & SCHROEDER.)

Dans le traitement des maladies inflammatoires, HIPPOCRATE faiſoit beaucoup d'uſage de la décoction d'orge. (HIPPOCRATE preſcrivoit l'eau pour boiſſon dans le régime de ceux qu'il vouloit deſſécher); il l'employoit à titre de rafraîchiſſant, comme propre à étancher la ſoif bien plus puiſſamment que l'eau pure; car la ſubſtance mucilagineuſe que l'eau tient en diſſolution, dans la tiſane, ſe diſtribue dans tout le corps avec bien plus de facilité, mord avec bien plus d'action ſur les parties ſolides, elle y reſte plus long-temps appliquée; l'eau qui gliſſoit ſans effet ſur les parties, à raiſon du ſpaſme qui les ſerre, eſt donc retenue plus long temps; dès-lors ſon impreſſion rafraîchiſſante & humectante eſt plus profonde, & le principe de vie la reſſent plus pleinement. Nous pouvons remarquer ici, que lorſque les boiſſons gliſſent ainſi ſur les ſolides vivans, ſans s'y attacher & s'y introduire, & qu'elles ſont portées au-dehors tout d'un coup & ſans changement, c'eſt un ſigne très-malheureux & qui donne lieu d'attendre prochainement un événement funeſte.

GALIEN obſerve que l'eau pure ſe digere difficilement, qu'elle ſéjourne dans l'eſtomac, qu'elle le ſurcharge d'un poids incommode. Il dit que ſon mouvement ou ſa diſtribution dans tout le corps eſt aidé avec beaucoup d'avantage par l'action du vinaigre qu'on lui ajoute en petite quantité.

Il faut remarquer cependant que dans les fievres décidément inflammatoires, le vinaigre ne peut être employé qu'avec ménagement, parce que les obſervations prouvent que le vinaigre contient un principe acide & un principe ſpiritueux inflammable. (Si on fait diſſoudre dans du fort vinaigre quelques abſorbans juſqu'au point de ſaturation, & que dans cet état on le diſtille à un feu très-doux, on en retire une grande quantité d'eſprit de vin); en ſorte qu'à raiſon de l'acide qu'il contient, le vinaigre peut rafraîchir, & qu'il peut échauffer à raiſon de ſon principe ſpiritueux & inflammable.

Aux preuves chimiques de la préſence d'un eſprit ardent dans le vinaigre, il faut ajouter une preuve beaucoup plus concluante & qui ſe tire des effets communs que le vinaigre & l'eſprit de vin produiſent ſur le corps vivant; ainſi on ſait que l'uſage exceſſif des liqueurs ſpiritueuſes, produit dans l'eſtomac des incruſtations comme ſquirreuſes; & M. DE HALLER a vu la même dégénération à la ſuite de l'abus du vinaigre. Il dit dans cet endroit, qu'il ne ſait pas pourquoi il n'a pas obtenu dans la fievre des effets auſſi sûrs de l'uſage du vinaigre, que de l'uſage des autres acides. Il paroît que la raiſon en eſt que l'acide du vinaigre n'eſt pas pur, mais qu'il eſt altéré par un principe très-différent. Les chimiſtes modernes regardent l'acide du vinaigre comme une ſorte d'éther naturel.

On conçoit facilement qu'une ſubſtance qui contient divers principes, peut produire des effets différens, même abſolument oppoſés, ſelon que la diſpoſition du corps qui le reçoit le rend plus ſuſceptible de ſe prêter aux qualités de tel principe ou de tel autre; c'eſt ainſi que le lait purge quelquefois & reſſerre quelquefois; & cela ne peut pas paroître étonnant, puiſque le lait contient & un principe caſeux qui eſt aſtringent & un principe ſéreux qui eſt laxatif.

Ce qu'il nous importe de remarquer, c'eſt que de deux impulſions contraires que reçoit à la fois le principe de la vie de la part d'une même ſubſtance, l'impreſſion analogue à la diſpoſition où ſe trouve le corps, deviendra l'impreſſion victorieuſe & prédominante; ainſi dans les fievres inflammatoires, à raiſon de la chaleur vive qui exiſte alors, il eſt à craindre que de deux qualités contraires du vinaigre, la qualité échauffante ne devienne prédominante. Il eſt donc plus convenable d'ajouter à la tiſane, ſoit à la tiſane d'orge, de ſcorſonaire, d'oſeille, de chiendent; des ſubſtances plus décidément rafraîchiſſantes, & qui ne ſoient pas ſujettes à des effets auſſi équivoques, comme les différens robs, les ſucs des fruits aigrelets, de citron, d'orange, les cériſes, les framboiſes, les groſeilles.

M. de HAEN étoit dans l'uſage de faire prendre une grande quantité de boiſſons de cette eſpece, juſqu'à la quantité de dix ou douze livres par jour. Il obſerve que ces boiſſons diſſipent aſſez promptement les dégoûts, les nauſées, les efforts de vomiſſement, qui, comme nous l'avons dit, tiennent alors à un état de ſpaſme ou d'irritation vive, reſſentie dans l'eſtomac & les parties voiſines; qu'elles temperent l'ardeur de la ſoif, & ſur-tout qu'elles retiennent la nature dans cette heureuſe modération, qui lui permet de tranſporter les efforts critiques vers les organes les plus propres à l'élimination de la cauſe matérielle de la maladie. HIPPOCRATE compte parmi les qualités de la tiſane d'orge, la qualité légèrement laxative. GALIEN remarque que cette qualité laxative de la tiſane d'orge, n'eſt pas adaptée à la nature même de la fièvre inflammatoire; mais au reſſerrement du ventre qui peut s'y joindre comme ſymptôme accidentel dans les perſonnes qui mangent habituellement beaucoup, qui prennent peu d'exercice, & chez leſquelles on peut préſumer un état de ſurcharge dans les premières voies. On peut, comme l'a dit QUARIN,

ajouter chaque jour à la tiſane ordinaire deux ou trois dragmes de ſel polychreſte pour entretenir doucement la liberté du ventre. Des médicamens bien indiqués dans la fievre inflammatoire, ſont les différens ſels neutres qui réſultent de la combinaiſon des acides ou vitrioliques, ou nitreux, ou végétaux, avec des alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils. Et parmi toutes ces ſubſtances ſalines, le nitre paroît à tous égards, & de l'aveu de tous les Praticiens, mériter la préférence.

On ne peut pas partir des effets que produit le ſel dans les expériences chimiques ou phyſiques, pour raiſonner convenablement ſur les effets qu'il produit dans le corps vivant; car les phénomènes que les médicamens produiſent ſur nos corps ne dépendent point excluſivement de la nature de ces médicamens; mais ces phénomènes ſont toujours l'expreſſion exacte des affections que ces médicamens ont porté dans le principe qui nous anime; & comme ce principe eſt abſolument inconnu dans ſon eſſence, ou à *priori*, comme parlent les philoſophes; comme nous ne pouvons connoître que ceux de ſes effets qui peuvent tomber ſous nos ſens, il eſt clair que toutes les affections qu'il éprouve ne peuvent auſſi être étudiées que dans leurs effets manifeſtes & ſenſibles, & que toute la ſcience des médicamens eſt bornée à la collection ſyſtématique & raiſonnée des changemens qui ſuivent leur application ſur le corps vivant. On ne doit pas douter de l'inutilité ou même de l'abſurdité de tous les moyens chimiques ou phyſiques pour parvenir à cette ſcience, de l'inutilité ou du moins du précaire de toutes les obſervations faites ſur des eſpeces différentes de l'eſpece humaine, faites ſur des humeurs ſouſtraites à l'influence de la vie, faites ſur le corps ſain, & appliquées à l'état maladif. Ces moyens d'expérience peuvent ſeulement fournir des apperçus, mais qui n'ont rien de ſûr & de réel, juſqu'à ce qu'ils aient

été confirmés par des moyens d'expérience mieux entendus, c'eſt-à-dire, par l'application de ces médicamens ſur les corps qui ſont en rapport de nature avec eux, & dans telle ou telle affection maladive bien connue. Il ne ſuffit pas de dire que tel remede eſt bon ou mauvais; il faut ſavoir quelles ſont les circonſtances d'âge, de tempérament, d'habitude de maladie qui le rendent tel.

Ainſi, pour apprécier les effets du nitre, nous ne rechercherons point s'il eſt vrai, comme l'ont prétendu FRÉDERIC HOFFMANN & SAUVAGES, qu'il diſſolve le ſang, ou s'il l'épaiſſit, comme l'a prétendu STHAL, parce que ce qu'il nous importe de connoître, ce ſont les effets du nitre ſur une ſubſtance vivante, & vivante d'une certaine maniere, & que le ſang que l'on traite dans cette expérience eſt une ſubſtance abſolument cadavereuſe. M. de HALLER a très-bien obſervé contre les indications que l'on vouloit déduire des expériences de cette eſpece, que l'arſenic qui eſt un poiſon ſi actif, étant mêlé avec le ſang, ne le change pas autrement que le nitre, & que de toutes les ſubſtances, le vinaigre eſt celle qui altere le ſang le plus complétement, & qui lui donne la couleur la plus déſagréable, quoique le vinaigre ſoit en général une ſubſtance fort ſalutaire.

Il nous ſuffit donc de ſavoir, d'après les obſervations des Praticiens, que l'impreſſion du nitre calme avec beaucoup d'avantage la chaleur extrême de la fievre inflammatoire. On ſait que le ſel de nitre & tous les ſels neutres qui réſultent de l'union d'un acide, ſoit nitreux, ſoit vitriolique ou végétal, avec des alkalis fixes ou volatils; on ſait que ces ſels en ſe diſſolvant dans les liqueurs, y excitent un degré de froid aſſez conſidérable; dès-lors on pourroit préſumer avec aſſez d'apparence de vérité, comme l'a fait M. CULLEN, que le nitre produit dans l'eſtomac un certain degré de froid qui ſe répete ſympathiquement ſur toute la maſſe du corps; &

d'après cette idée, la meilleure maniere d'adminiſtrer le nitre ſeroit de le donner à petite doſe ſouvent répétée, comme le faiſoit STHAL. Cependant, comme le nitre ne produit du froid que dans l'acte de ſa diſſolution, & que ce froid ſe diſſipe aſſez promptement; comme d'un autre côté on donne aſſez ſouvent le nitre diſſous & fondu, & qu'il produit encore dans cet état un effet bien marqué dans les maladies inflammatoires, il paroît que l'impreſſion qu'il porte ſur l'eſtomac ne dépend pas abſolument d'un froid analogue à celui qu'il produit en ſe fondant dans l'eau ou dans tout autre liquide.

Des moyens curatifs très-bien entendus, & qu'on peut combiner utilement avec le nitre, ce ſont les terreux & les abſorbans; ils conviennent ſur-tout éminemment pour calmer les accidens produits par les vers, quand ils ſe joignent à une affection inflammatoire. VAN-DEN-BOSCH employoit les yeux d'écreviſſe à la doſe d'un gros répété de temps en temps, comme abſorbans. Cet auteur a fait beaucoup de cas de la corne de cerf brûlée. Les terreux qui ſont d'une conſiſtance légère & délicate, & qui cèdent le plus facilement aux différens menſtrues, ſont les meilleurs. DE HAEN a rejetté, mais à tort, les médicamens de cette eſpèce; &, fondé ſur ce que la plupart ne ſont point attaquables par les acides ordinaires. On ne peut point oppoſer des expériences de cette eſpèce aux expériences de GALIEN, qui a vu les effets les plus heureux de l'uſage du bol d'armenie, dans une fièvre peſtilentielle ſemblable à celle dont THUCIDIDE a donné l'hiſtoire, ni aux expériences de CRATON, qui a recommandé, à peu près à titre de ſpécifique, le criſtal de montagne dans les trachées des enfans, avec déjections bilieuſes, âcres & corroſives.

SCHELHAMMER, dans ſon traité des fièvres, a douté le premier que l'effet des terreux dans le corps vivant

fut borné à abſorber les acides, parce que ces remèdes ſont ſenſiblement avantageux dans les circonſtances où il n'y a point d'acides développés, ou du moins dans leſquels l'exiſtence de ces acides eſt une choſe arbitraire & fort hypothétique. D'après les doutes de SCHELAMMER, STHAL a prétendu qu'ils agiſſoient principalement en ſe combinant avec les parties les plus ſubtiles des humeurs ou avec le phlogiſtique dégagé de la mixtion de ce corps, & qu'ils concourent par ce moyen à arrêter, ou du moins à modérer la fermentation putride qui dépend principalement, comme le vouloit STHAL, de ce phlogiſtique ainſi dégagé & rendu libre.

Il paroît que les abſorbans, indépendamment de l'effet qu'ils produiſent dans les premières voies, où ils chaſſent & neutraliſent les acides qui y ſont quelquefois développés, agiſſent encore comme légèrement diaphorétiques, & que c'eſt ſous ce rapport qu'ils conviennent dans les fièvres qui préſentent généralement parmi les indications majeures & fondamentales, celles de porter les mouvemens du centre du corps vers la périphérie. Mais une précaution importante dans l'emploi de ces remèdes, au moins chez les perſonnes d'un tempérament ſanguin & d'une conſtitution fort ſenſible, c'eſt de les donner à très-petite doſe; car on obſerve que dans ces tempéramens l'irritation qu'ils portent ſur les inteſtins eſt aſſez vive pour décider de véritables mouvemens convulſifs, mouvemens qui ſont néceſſairement contraires à la nature de la fièvre inflammatoire, comme nous l'avons dit, & comme nous le verrons mieux dans la ſuite.

Il n'eſt pas indifférent d'épargner au malade le dégoût que donnent aſſez ſouvent ces ſubſtances dans l'état pulvérulent. On peut donc le faire entrer dans les potions rendues agréables par une q. ſ. de ſuc de limon ou de citron. STHAL nous apprend dans

différens endroits de ſes ouvrages que ce fut par une attention ſemblable que THOVER, encore fort jeune praticien, ſe fit une pratique brillante & qu'il l'emporta en peu de temps ſur des praticiens plus conſommés, qui avoient plus d'expérience, mais qui n'avoient pas la même déférence pour le goût de leurs malades, & qui donnoient les mêmes remèdes, mais qui n'avoient point ſoin d'en maſquer le déboire par des moyens appropriés.

En général, les acides conviennent parfaitement dans les fièvres inflammatoires, parce que ce ſont des rafraîchiſſans par excellence. Cependant il faut s'en tenir aux acides végétaux; & M. GRANT remarque fort bien que les acides minéraux ne conviennent point dans une fièvre ſimplement inflammatoire, & qui ne porte point encore le génie bilieux ou putride, comme on parle communément.

En parlant de l'éphémère, qui ne ſuppoſe aucune altération dans les humeurs, ou plutôt aucune léſion dans la faculté digeſtive ou altérante, & qui eſt ſimplement une fièvre nerveuſe, nous avons vu qu'un des points principaux du traitement, c'étoit de donner des alimens convenables dans le période du déclin, & nous avons dit, d'après GALIEN, que cette fièvre ne ſe termine bien complètement que par l'impreſſion que les alimens portent ſur l'eſtomac.

La fièvre inflammatoire, à raiſon de l'altération qu'elle ſuppoſe établie dans la force digeſtive, contre-indique formellement, & contre-indique toujours les alimens comme nourriſſans; & c'eſt en ce ſens qu'il eſt vrai de dire avec HIPPOCRATE que plus on nourrit un corps impur, plus on ajoute à ſon impureté. Les alimens ne conviennent dans cette fièvre que comme toniques, c'eſt-à-dire, comme propres à relever les forces par l'impreſſion qu'ils portent tout-d'un-coup ſur l'eſtomac; indépendamment de toute digeſtion.

En ſorte que le régime ne peut être établi d'une manière méthodique, que d'après la connoiſſance de la durée totale de la maladie & de l'état des forces; car les alimens toujours contre-indiqués par la nature putride de la fièvre, comme parloient les anciens, ne deviennent néceſſaires que pour fournir les forces, lorſqu'elles ne ſont pas ſuffiſantes pour ſoutenir au développement total de la maladie; & une circonſtance indiſpenſable dans l'établiſſement du régime, c'eſt qu'on peut nourrir un peu plus largement dans le principe, & que la quantité des alimens doit être diminuée graduellement à meſure que la fièvre avance & qu'elle approche de la criſe; en ſorte que le temps de la criſe eſt celui où les alimens ſont plus contraires, ſur-tout lorſque la criſe ſe fait bruſquement & par un ſeul & même effort; parce que le travail ordinaire de la digeſtion diſtrairoit vicieuſement la nature & la détourneroit de l'acte de la criſe. Mais il en eſt tout autrement lorſque la criſe ſe fait lentement & que les évacuations critiques ſe ſoutiennent quelques jours, comme cela eſt plus ordinaire dans les maladies aiguës de poitrine, parce qu'alors la nature n'eſt point ſuſceptible d'être diſtraite & détournée d'une manière auſſi pernicieuſe par le travail de la digeſtion, & que même ce travail modéré devient néceſſaire pour ſoutenir l'appareil critique pendant tout le temps qu'il doit être établi. (MARTIAN)

Dans la fièvre continente que nous conſidérons ici, il faut, pour placer les alimens, choiſir les momens où le malade éprouve un mieux être ſenſible, & ſur-tout il faut avoir égard aux heures de la journée auxquelles il prenoit ſon repas dans l'état de ſanté; car ces heures ſont celles où les alimens ſont le plus convenables.

Les alimens qui conviennent en général, ſont les crêmes d'orge, de ris & autres choſes ſemblables.

Un aliment qui eſt auſſi généralement du goût des malades, c'eſt une panade ou une décoction de pain plus ou moins forte, à laquelle on ajoute q. ſ. de ſucre ou de ſuc de limon. (ou bien eau ℔ vj dans laquelle on fait bouillir pendant deux heures, une livre & demie de pain de froment caſſé en petits morceaux; ajoutez cerfeuil, oſeille, betterave & laitue aa. une poignée, mêlez quelques grains de ſel, puis paſſez par un tamis de cuir.

Dans toutes les maladies putrides, l'uſage des viandes doit être ſévèrement interdit, ſur-tout dans les pays chauds, non-ſeulement parce que dans les pays chauds la viande eſt plus diſpoſée à ſe corrompre, mais ſurtout parce qu'elle contient plus de ſucs nourriciers. SENAC, dans ſon traité *de recondita febrium intermittentium natura*, rapporte qu'un général de l'armée Françoiſe, ayant fait préparer pour la nourriture des ſoldats, des tablettes de ſucs de bœufs, dans les îles de l'Amérique, en Eſpagne, en France, en Allemagne, on avoit vu que dans ces différens pays, il falloit une quantité de viande bien différente pour fournir la même quantité d'extrait; en ſorte que s'il falloit, par exemple, deux livres de viande en Eſpagne, pour faire une certaine quantité d'extrait, il en falloit plus du double en Allemagne pour la même quantité d'extrait. C'eſt une des raiſons, ſans doute, comme l'a très-bien dit SENAC, pour laquelle les habitans des pays ſeptentrionaux, par exemple, les allemands qui vivent en France ſans rien négliger de leur régime, ſont ſi ſujets aux fièvres putrides.

Juſqu'à préſent je n'ai conſidéré la fièvre inflammatoire que ſous la forme la plus ordinaire, dans les états où elle ſe montre tout ce qu'elle eſt, & où la nature déploie librement contr'elle l'appareil de ſes moyens curatifs. Il eſt des états où la diathèſe inflammatoire porte ſur la nature une impreſſion réelle-

ment

ment ſi énervante, que la nature ne réagit contr'elle que d'une manière foible, incertaine. C'eſt à proprement parler, ce défaut de rapport entre la cauſe réelle d'une maladie, & l'impreſſion que la nature en reçoit, qui conſtitue l'état de malignité. J'en parlerai ailleurs plus au long. Je conſidérerai ſeulement ici l'état de malignité uni à la diathèſe inflammatoire. Le traitement de cette eſpèce de complication eſt très-difficile. La règle générale conſiſte à s'occuper à-la-fois de la cauſe matérielle (ici de l'affection phlogiſtique) & de l'état du ſyſtême nerveux (plus généralement de l'état des forces toniques) & à proportionner les moyens curatifs appropriés à ces deux élémens de maladie, ſelon le rapport dans lequel ils ſe produiſent; mais comme on s'inſtruit ſur-tout par des exemples & des faits particuliers, je vous expoſerai ce qu'a dit SARGONNE d'une pleuréſie inflammatoire réellement maligne. Dans cette pleuréſie, qui régnoit en même temps que des pleuréſies purement & ſimplement inflammatoires, il paroiſſoit dans le principe une oppreſſion extrême, une proſtration totale des forces, des ſueurs viſqueuſes, un cours de ventre abondant & aqueux, le pouls très-foible & fort-petit, le malade éprouvoit un mal-aiſe général, un coup-d'œil hagard, ne pouvant garder aucune ſituation, la langue humide, l'air du viſage extrêmement altéré, la reſpiration fort pénible; il y avoit des douleurs lancinantes dans quelques parties de la poitrine. Quelquefois l'affection de la poitrine étoit précédée d'une fièvre douce en apparence, & qui portoit tous les caractères des fièvres nerveuſes ou malignes. Quelquefois l'affection de poitrine précédoit la fièvre. Il y en eut chez leſquels la fièvre dans le principe fut extrêmement forte; mais cette grande violence tomboit bientôt; le pouls devenoit mou, petit, & s'éteignoit facilement ſous une légère preſ-

ſion, les ſueurs étoient épaiſſes, la voix devenoit rauque.

Cette maladie étoit décidément mortelle en trois ou quatre jours. La douleur, la toux, l'expectoration ceſſoient ſoudainement, & communément il ſurvenoit du délire quelques heures avant la mort. C'eſt en général un très-mauvais ſigne que le délire dans les affections eſſentielles de la poitrine (bien différentes des affections gaſtriques) & dans la phthiſie pulmonaire, le délire eſt un ſigne aſſuré d'une mort prochaine.

SARCONNE traita cette maladie avec ſuccès par de larges véſicatoires appliqués ſur la poitrine, par des ventouſes ſcarifiées ſur le dos, & même ſur les parties de la poitrine qui n'étoient point recouvertes de véſicatoires. Ce n'étoit que lorſque les forces commençoient à ſe rétablir, qu'il faiſoit ouvrir la veine & qu'il faiſoit faire une très-petite ſaignée de deux ou trois onces. Il paroît que ces maladies avoient quelque choſe de rhumatiſmal. Il donnoit un bol compoſé de dix grains de muſc & de quatre grains de camphre dans du ſucre & par-deſſus deux onces de bon vin, & un gros d'extrait de parkina. Il répétoit ce remède une ou deux fois chaque jour, & enſuite à de plus longs intervalles, ſelon que les ſymptômes de malignité s'affoibliſſoient. D'heure en heure il faiſoit prendre un verre bien chaud d'une décoction de bon kina & de fleur de camomille. Conſultez, ſur cette fièvre inflammatoire-maligne, le traité de la peſte de CHICOINEAU. SCHREIBER, *obſ. de peſtil.*, qui a beaucoup recommandé le camphre & les véſicatoires. SELLE, *pyret. pag.* 145, 149. (ed. Amſtel. pag. 157.).

Terminaiſon de la fièvre inflammatoire. Hémorragies. Sueurs.

Je vais maintenant parler des modes de ſolution

qu'éprouve la fièvre inflammatoire, ou des manières dont elle se termine le plus souvent.

La fièvre inflammatoire se termine très-généralement par des hémorragies. Les hémorragies qui arrivent dans les autres espèces de fièvres, peuvent être utiles comme crises parfaites, en dissipant les congestions qui ont été occasionnées par des irrégularités dans les distributions des mouvemens toniques. « *Talis potest esse conditio* » *quæ vehementiorem & pertinacem congestionem excitat. In quibus toties cum levamine sanguinem naturæ* » *efficacia profundi animadvertitur.* » (SCHROEDER, *tom.* 2. *p.* 24.). Il peut se faire que dans d'autres fièvres, par exemple, la fièvre ardente, il survienne des hémorragies, non par rapport à la nature de la maladie, mais par rapport aux congestions; (pour exemple d'une fièvre inflammatoire terminée par l'hémorragie du nez METON, septième malade du premier livre des épidémies d'HIPPOCRATE. PIQUER, *obs. t.* 2. *p.* 218.)

La fièvre inflammatoire se termine donc très-généralement par des hémorragies, & plus spécialement par des hémorragies de nez, au moins chez les jeunes gens chez lesquels la nature a beaucoup d'activité, & chez lesquels sur-tout les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures. Ces flux de sang peuvent se faire aussi, & se font très-souvent, par d'autres organes, par ceux de la génération chez les femmes, & par les voies hémorroïdales chez les hommes sujets aux hémorroïdes; car, comme nous le disions au commencement, les organes qui servent de voie de décharge dans les maladies, les organes que la nature choisit pour l'élimination des causes matérielles des maladies, sont très-souvent déterminés par des circonstances d'âge, d'habitudes; circonstances étrangères à l'espèce de maladie, & qui dès-lors ne peuvent servir à la caractériser.

L'hémorragie du nez eſt précédée d'un ſentiment de froid qui ſaiſit toutes les parties du corps. Nous avons déjà dit que c'étoit une circonſtance bien remarquable, que cette concentration des forces vers les parties internes qui précède conſtamment tout effort critique & plus généralement tout effort dans l'exercice des mouvemens vitaux, de quelque nature que ſoient ces efforts. *Calor innatus coacervatus reſiſtit cauſis quæ ipſi vim intulerunt, in hoc* (c'eſt-à-dire par la circonſtance d'être concentrée) *in hoc fit jam velut inſtrumentum naturæ aliena exerentis, quæ omnibus corporis partibus ineſt. Nam cum natura jam parata eſſet etiam ipſa per ſe excernere quæ affligunt, hoc ipſum multò magis efficit cum calore è profundo egrediente: ut-pote qui ſimul (ipſo actionis ſuæ impetu) extrudit in quamcumque partem facilius factu hoc ipſo fuerit. Sæpè quidem igitur ea quæ affligunt per cutim extrudit, ſæpè per vomitum & per inferiorem alvum.* GAL. de rig. n°. 19. t. 2. p. 212.

Un ſigne encore bien remarquable relativement à l'hémorragie du nez, c'eſt l'élévation, le gonflement léger des hypocondres, mais ſans douleur; en ſorte qu'il paroît que cette région des hypocondres eſt la baſe ſur laquelle s'appuie l'appareil de mouvement de fluxion, qui détermine, repouſſe vivement le ſang vers la tête. *Proprium vero ſignum ſanguinis fluxum eſt etiam præcordiorum tenſio ſine dolore, nam & hoc non parvum eſt indicium ſanguinis ad ſuperiora tendentis.* (GAL. de criſib. lib. 3. cap. 11.).

Cet appareil de fluxion s'établit ſur l'hypocondre droit ou gauche, ſelon que le ſang doit couler de la narine droite ou gauche. Cette circonſtance eſt ſi conſidérable, qu'HIPPOCRATE regarde comme une hémorragie dangereuſe, celle qui ſe fait par la narine droite, & a été annoncée par des efforts reſſentis dans l'hypocondre gauche, & réciproquement. Le

travail des hypocondres prépare assez constamment les appareils de crise sur quelque organe qu'ils doivent s'établir, & quelque évacuation qu'ils doivent décider. *Herophontem febris acuta prehendit. Quinto die lien sublatus intumuit, cum præcordiorum contentione; octavo lien imminuebatur, ad inguen doluit: primumque tumor ei subortus est quâ lieni directè respondebat: deinde dolor ad utramque tibiam transiit nox facilis; urina melius colorata, in quibus quædam alba subsidebant* . . . (épid. lib. 1. troisième malade dans Hippocrate). La crise se fit en partie par une douleur & une tumeur de l'aîne gauche & des jambes, symptômes qui furent précédés, trois jours à l'avance, d'un gonflement marqué dans la rate. M. Piquer remarque qu'il faut bien distinguer ces gonflemens, signes de crise dans les hypocondres, afin de ne pas se décider d'après leur apparence, à faire des remèdes qui seroient alors si contraires, en troublant les opérations de la nature.

Les autres signes qui annonçent l'hémorragie du nez, sont la douleur du cou, la pésanteur des tempes, l'obscurcissement de la vue, la rougeur vive des narines, le développement des vaisseaux qui rampent dans le voisinage, & souvent un prurit & une démangeaison de l'intérieur des narines.

Parmi les signes qui annonçent l'hémorragie, un des plus considérables & qui peut donner lieu à des conséquences très-importantes, relativement à la nature des sensations, c'est que très-souvent dans l'imminence de ces maladies, l'ame apperçoit des objets fortement colorés en rouge, comme l'a observé Galien; en sorte que nous pouvons saisir ici une relation bien évidente entre les connoissances intuitives qui sont dans l'ame sans l'affecter sensiblement, & les connoissances réfléchies dont elle peut se rendre maîtresse, & sur lesquelles elle peut exercer les actes

du raiſonnement, de l'imagination, de la mémoire. Car voilà un objet intérieur, ſavoir, le ſang, qui dans l'état ordinaire ne fournit à l'ame que des connoiſſances purement intellectuelles & intuitives, qui devient cependant la cauſe d'une ſenſation réfléchie & que l'ame rapporte aux organes des ſens extérieurs, & dans cet exemple à l'organe de la vue. Nous avons prouvé ailleurs que l'ame eſt active dans la réception des ſenſations, & j'ai rapporté bien des faits qui prouvent que la connoiſſance intuitive que l'ame a de ſon corps, eſt l'idée primitive, fondamentale, qui affecte & modifie le ſyſtême entier des affections morales, & qui les marque de ſon empreinte dominante & d'une manière ineffaçable, indélébile. Nous en voyons une preuve ſenſible dans le fait de l'hémorragie accompagnée de la ſenſation du rouge. Nous pouvons trouver encore des preuves de cette eſpèce dans les rapports que préſentent ſi ſouvent les idées dont l'ame s'occupe dans les ſonges, avec l'état actuel où ſe trouve le corps; & à cette occaſion nous pouvons remarquer qu'il faut bien diſtinguer, comme dit GALIEN, les ſonges qui ne ſont fondés que ſur les objets dont l'ame eſt affectée pendant la veille, (& ce ſont ceux que les philoſophes modernes reconnoiſſent) d'avec ceux qui ſont tirés de la connoiſſance intuitive, que l'ame prend de l'état où ſe trouve le corps; & ce ſont les ſonges de cette eſpèce qui méritent la plus grande attention des médecins, & que les anciens, infiniment plus ſages que nous, étudioient avec le plus grand ſoin. GALIEN rapporte qu'un homme qui avoit ſongé qu'une de ſes jambes étoit de pierre, devint bientôt après paralytique de cette jambe. Nous pouvons rappeler à cette occaſion une obſervation curieuſe du célèbre LEIDENFROST, c'eſt que dans le délire les malades nomment aſſez ſouvent la partie du corps qui eſt affectée. *METZGER, adverſ. prac. med*

tom. 2. pag. 208. PLINE rapporte que CORNELIUS-RUFFUS ſongeoit qu'il perdoit la vue, & la perdit effectivement. *Hiſt. nat. lib. 7. cap.* 50. *CORNELIUS-RUFFUS qui dormiens oculorum amiſit viſum, cum, id ſibi accidere ſomniaret.* Voy. auſſi VALLESIUS comm. in HIPP. prognoſt. p. 7. *ſcilicet non plane ſpernendas, eſſe delirantium elocutiones licet incongruum videantur, cum repetitis vicibus ſolent eam corporis partem indicare quæ morbi ſedes eſt. Quandoquidem HIPP. & GAL. multa in ſomnia dicunt eſſe divina & præ-notionis ex illis magnum de morbis uſum.* Il arrive aſſez ſouvent que dans les fièvres, ceux qui ſont ſur le point d'éprouver des ſueurs critiques, ſongent la nuit précédente qu'ils ſe baignent dans l'eau chaude. BOERHAAVE rapporte avoir vu des perſonnes qui pendant pluſieurs jours rêvoient qu'ils nageoient, ou qu'ils ſe précipitoient dans les fleuves; le cerveau paroiſſoit après la mort inondé d'humeurs ſéreuſes. Il ſeroit facile de multiplier des faits analogues qui vont à prouver les rapports qui exiſtent entre la connoiſſance intuitive que l'ame a de ſon corps, & les ſenſations réfléchies; auſſi eſt-ce un fort mauvais ſigne dans les maladies aiguës, lorſque l'ame revient à ſes occupations ordinaires, & qu'elle ſemble dès-lors devenir étrangère à ce qui ſe paſſe dans le corps. Voilà pourquoi, comme l'a obſervé FORESTUS, la plupart des mourans, dans leur délire, s'occupent de choſes dont ils s'occupoient dans l'état de ſanté.

En comparant ces obſervations & en parlant des idées auxquelles elles mènent naturellement, il eſt facile de voir combien eſt peu fondé ce que diſent les phyſiologiſtes modernes ſur la nature des ſenſations & ſur l'état paſſif de l'ame dans l'exercice des organes des ſens. Au reſte, il paroît qu'on ſe dégoute aujourd'hui de cette philoſophie groſſière, *épicurienne* & que les idées *platoniciennes* commencent à germer dans toutes les têtes.

L'hémorragie pour être salutaire, doit principalement se faire dans certains jours de la maladie; & nous avons déjà remarqué que tout mouvement réglé & ordonné, doit nécessairement avoir une mesure fixe; or, les mouvemens de la nature sont ordonnés, & dès-lors ces mouvemens doivent répondre à tel ou tel nombre, ou plutôt à telle ou telle période de durée. Nous avons dit ci-devant que les mouvemens de la nature, au moins dans l'espèce humaine, marchent le plus généralement assujettis à la révolution septenaire. C'est une chose vraiment digne de remarque, qu'à quantité égale, les évacuations aient sur les forces des effets différens, selon qu'elles se feront, par exemple, le sixième ou le septième jour. Dans le premier cas, elles jettent communément le malade dans un abattement inexprimable; au contraire, le septième jour elles relèvent notablement les forces au lieu de les diminuer. Tout cela prouve bien la nécessité de considérer, indépendamment des affections matérielles, les affections d'un principe supérieur à la matière, & qui se sert de la matière comme d'un sujet propre à exprimer ou à réaliser les différentes idées qu'il a conçues. Ce qui le prouve sur-tout bien évidemment, c'est que quoique la quantité des évacuations soit fort différente dans les différens individus, cependant les évacuations se font généralement dans les mêmes époques ou dans les mêmes intervalles de durée. C'est ainsi que nous disions en physiologie, que dans chaque espèce d'animal, le temps de la formation du fœtus, est constamment le même pour tous les individus, quelque différence que ces individus présentent dans la masse respective de leur corps.

L'hémorragie, pour être salutaire, doit donc se faire aux jours critiques; mais sur-tout, toutes les hémorragies du nez, de même que toutes les autres évacuations critiques, doivent nécessairement, pour

être avantageuſes, être ſubordonnées aux actes de la coction, c'eſt-à-dire, qu'elles ne doivent arriver que lorſque la coction eſt bien établie & qu'elle eſt en pleine vigueur. Dans la fièvre inflammatoire générale qui eſt dépouillée de toute affection locale, le ſang eſt le ſujet ſur lequel s'exerce d'une manière ſpéciale, l'altération maladive; & dès-lors c'eſt dans l'urine que l'on doit ſur-tout obſerver & ſuivre les progrès de la coction. Lorſque la coction eſt bien établie, l'urine dépoſe promptement, & la matière qu'elle dépoſe eſt blanche, homogène & bien fondue, bien coulante, elle n'a point d'odeur déſagréable; cette matière eſt parfaitement purulente, comme nous l'avons dit, c'eſt-à-dire, fort ſemblable au pus qui ſe forme dans les inflammations locales, lorſquelles ſont en voie de guériſon; & ce pus eſt une humeur d'une nature ſpécifique qui ne peut être élaboré que par les forces de la vie, & qui, comme le diſoit GALIEN, ſuppoſe toujours le bien-être de la nature, & ſa victoire ſur la maladie. *Pus ſuperante quidem natura.* C'eſt un bon ſigne dans les fièvres qui ſe prolongent, lorſque les urines ſont rendues avec douleur. C'étoit le moyen de criſe le plus avantageux dans les fièvres ſi difficiles & ſi dangereuſes, qu'HIPPOCRATE décrit dans ſa ſeconde conſtitution, l. 7. ſect. 2. VALLESIUS donne beaucoup de valeur à ce ſigne dans les fièvres. Il dit que d'après la pratique de GALIEN, il avoit coutume de donner des diurétiques vers le déclin de toutes les maladies humorales, & plus généralement dans le déclin de toutes les maladies qui ont leur foyer dans le ſyſtême vaſculaire.

A l'occaſion de ces urines abondantes dont parle HIPPOCRATE, j'obſerverai qu'il arrive quelquefois dans les maladies aiguës, qu'il ſurvient une affection comme le diabete; en ſorte que lors même que les malades rendent des urines correſpondantes à la quantité des

boiſſons, & qu'il ne paroiſſe pas que l'on doive ſoupçonner que la veſſie eſt pleine (quoique les malades rendent les urines quelquefois continuellement) il faut cependant obſerver dans quel état ſe trouve l'hypogaſtre, & s'il y a une tumeur qu'on doive raiſonnablement attribuer à la plénitude de la veſſie, il faut employer tout d'un-coup la ſonde : & cette précaution eſt d'autant plus importante, que ce diabette s'accompagne ſouvent d'une affection du ſyſtême nerveux qui peut rendre la veſſie inſenſible à ſon ſtimulus.

Un autre caractère bien important que préſentent les urines, lorſque la coction eſt établie, c'eſt, comme l'ont vu JOUBERT, GRADY & MORGAGNI, que l'urine eſt aſſez communément chargée de petits graviers qui flottent ſur ſa ſuperficie, & qui le plus ſouvent s'attachent en grande quantité aux parois des vaiſſeaux. Ces graviers ſont communément d'une couleur brune, &, comme l'a obſervé GRADY, ils ſont conſtamment friables, c'eſt-à-dire, qu'ils s'écraſent facilement ſous le doigt, & c'eſt par-là qu'ils diffèrent des graviers que porte l'urine dans les affections néphrétiques. MORGAGNI a obſervé que ces petits graviers ſe trouvent auſſi fréquemment vers le déclin des douleurs de tête & des affections apoplectiques. J'ai eu occaſion de voir ces petits graviers dans un homme attaqué de fièvre gaſtrique qui portoit fortement ſur la tête. Le rétabliſſement de ce malade fut plus prompt qu'on n'auroit cru pouvoir l'eſpérer. Ce ſigne n'eſt pas cependant infaillible. (*Voyez* DE HAEN, *tom.* 5, *pag.* 329. 30. *part.* 1. *chap.* 3). qui attache cependant à ce ſigne une grande importance (*ibid.* 367. 78. 79.) *quapropter in mortuo homine qui ſpem ſalutis ex ſua urina conſtanter & abunde arenoſâ feciſſet auditores monui ſerio ut hunc caſum bene adnotarent; utpote nullam dari ut citra exceptionem regulam aperte docentem* . . . . . MORGAGNI diſoit que ce ſigne

ne l'avoit jamais trompé qu'une ſeule fois. M. TICHI a obſervé que les anciens donnent des ſels neutres dans les maladies fébriles qui doivent ſe terminer heureuſement. HALLER. Les urines de cette eſpèce ſont rendues le plus ſouvent avec quelque douleur, *cum aliquo dolore*, diſoit ALBERTINI.

Si l'hémorragie eſt ſeulement annoncée par l'enſemble des ſignes que nous venons d'expoſer ou qu'elle ſoit trop foible, que le ſang, par exemple, tombe goutte à goutte, il faut aider la nature, décider l'hémorragie ou la rendre plus abondante. Pour cela, il faut tenir le malade un peu chaudement, lui donner des légers cordiaux, expoſer ſa tête aux vapeurs de l'eau chaude. HIPPOCRATE faiſoit des fomentations chaudes ſur la tête. (*Voyez l'hiſt. de* NASON, *comm.* GAL. *tom.* 3. *pag.* 482). *Stranguria autem his diuturna & laboriosa erat. Urinæ autem his erant multæ, craſſæ, variæ & rubræ & mixtæ pure, cum dolore. Superſtites autem fuerunt omnes hi, neque quemquam horum mortuum vidi.* A l'occaſion de ces urines abondantes dont parle HIPPOCRATE, j'obſerverai qu'il arrive auſſi quelquefois dans les maladies aiguës qu'il ſurvient une affection comme de diabette; en ſorte que quoique les malades rendent une quantité d'urine correſpondante à la quantité de boiſſon, & qu'il ne paroît pas qu'on doive ſoupçonner que la veſſie eſt pleine outre-meſure; cependant cette plénitude de la veſſie exiſte réellement: il eſt donc bien important, comme l'a dit MORGAGNI, de s'aſſurer de cet état; & quoique les malades rendent les urines quelquefois continuellement, il faut obſerver dans quel état ſe trouve l'hypogaſtre, ou s'il y a une tumeur qu'on doive raiſonnablement attribuer à la plénitude de la veſſie, employer tout d'un coup la ſonde; & cette précaution eſt d'autant-plus importante, que cette diabette s'accompagne ſouvent d'une affection du ſyſtême nerveux qui peut rendre la veſſie inſenſible

à ſon ſtimulus ordinaire. HIPPOCRATE a parlé de cette eſpèce de diabette. *Urinæ autem multæ prodibant ingeſto quidem potui non reſpondentes ſed multum ſuperantes.* Il dit que l'affection du cerveau s'y joignoit ſouvent. *Plurimoos autem ſopor gravis comitabatur.* (Epid. lib. 3. ſect. 2. MORGAGNI epiſt. 4. n°. 15, ouvrage qui, à ce que je vois, eſt ſi peu connu & mérite tant de l'être). GALIEN nous apprend que dans cette circonſtance & lorſque l'état du malade eſt déſeſpéré par l'effet de cette hémorragie manquée ou avortée, les anciens médecins étoient dans l'uſage de ſcarifier les narines; & P. ALPIN rapporte que cette pratique eſt encore fort commune en Egypte.

STHAL remarque avec raiſon que cette pratique des Egyptiens eſt fondée ſur ce que, dans les climats chauds, la nature mettant plus de vigueur & d'énergie dans ſes mouvemens, cette ſolution des fièvres doit être plus fréquente que dans les pays tempérés. (On obſerve que les hémorragies du nez ſont rares & difficiles chez les perſonnes habituées au tabac.) Il peut arriver que l'hémorragie quoique critique ſoit dangereuſe par ſon excès, & qu'il ſoit néceſſaire d'y apporter remède; ceci arrive principalement lorſque l'hémorragie ſe décide quelqu'un des jours coïncidens, tels ſont le 3e. & le 5e. de la première révolution, le 9e. & le 11e. de la ſeconde, parce que ces criſes qui ſe font dans les jours coïncidens, dépendent preſque toujours de la violence de la fièvre qui provoque la nature d'une manière pernicieuſe.

Les hémorragies exceſſives ſont très-ſouvent produites par l'abus des remèdes échauffans, ſur-tout chez les gens qui ſont d'un tempérament vigoureux & qui ſont dans la force de l'âge. Cette hémorragie exceſſive ſe connoît d'abord par la quantité du ſang évacué, mais ſur-tout par la pâleur & la lividité des chairs, par la foibleſſe extrême, par la diſparition

de tous les vaiſſeaux & par l'état du pouls qui eſt extrêmement foible, tremblant, intermittent. Dans cet état (indépendamment des moyens révulſifs, comme la ſaignée du bras, faite à petite quantité & répétée ſelon les circonſtances, la ligature des membres, les lavemens froids, la boiſſon très-froide & les narcotiques) il faut appliquer à froid ſur les narines un mêlange d'eau & de vinaigre, (vinaigre roſat auquel on peut ajouter un peu de ſel de nître ou d'extrait de ſaturne) dans les cas preſſans, VAN-SVIETTEN a beaucoup vanté une forte diſſolution de vitriol blanc dans l'eau commune ou dans l'eau roſe, par exemple, un demi drachme de vitriol blanc diſſous dans demi-once d'eau. On trempe dans cette diſſolution des tentes ou des bourdonnets; on les introduit dans les narines, & on a ſoin de les diriger de manière qu'ils pénètrent profondément. Si ce moyen ne ſuffit pas, on peut introduire avec précaution une éponge fine chargée d'alkool ou d'eſprit de vin rectifié. D'après HIPPOCRATE, GALIEN appliquoit des ventouſes ſur les hypocondres. Il faiſoit cette application ſur l'hypocondre droit, lorſque le ſang couloit de la narine droite & réciproquement. Un moyen très-puiſſant pour arrêter les hémorragies du nez, c'eſt d'appliquer à froid ſur les teſticules un mêlange d'eau & de vinaigre. Nous avons vu que les teſticules, quand ils commencent d'entrer en action, changent toute l'habitude du corps & altèrent profondément ſa ſubſtance; en ſorte qu'il n'eſt pas douteux que les teſticules n'établiſſent un centre principal de force & de vie, que les impreſſions qui y ſont reſſenties ne ſe répètent avec beaucoup d'avantage ſur tout le corps.

Dans les hémorragies opiniâtres, on obtient quelquefois de bons effets de l'emploi des lavemens émolliens, donnés à petite doſe & fréquemment répétés, des ſemblables fomentations ſur le bas-ventre & de

l'uſage interne de l'acide vitriolique un peu dulcifié, étendu dans l'eau froide. Dans ce pays, (à Montpellier) on a employé fréquemment l'eau de Rabel. On peut éprouver de bons effets des compreſſes appliquées ſur les vaiſſeaux intérieurs des narines. MORGAGNI rapporte que VALSALVA guerit une hémorragie du nez habituelle, en comprimant fortement avec les doigts les vaiſſeaux intérieurs des narines. Il fut conduit à l'emploi de ce remède, parce qu'il avoit ſouvent remarqué dans ſes diſſections, que les vaiſſeaux des narines deviennent fort développés à peu près à un travers de doigt de l'ouverture.

SYDENHAM obſerve qu'une précaution importante dans le traitement de ces hémorragies, c'eſt de donner peu après un purgatif; & il dit qu'il n'y a que ce moyen qui puiſſe en prévenir le retour. Cet effet des purgatifs ne dépend point des évacuations qu'ils procurent, mais de l'irritation qu'ils portent ſur les inteſtins, ou de la nouvelle tendance, ou de la nouvelle détermination qu'ils introduiſent dans les humeurs. Cette pratique eſt fondée ſur l'obſervation d'HIPPOCRATE : *quibus in febribus multitudo ſanguinis erumpit, his in refectionibus alvi humectantur* (aph. 27. ſect. 4.) Il me paroît que PROSSPER MARTIAN a mal entendu cet aphoriſme : il dit que le foie affoibli dans les fièvres par les grandes évacuations de ſang, produit des flux de ventre dans la convaleſcence, ou déprave la digeſtion des alimens, accident qui eſt annoncé par la ténuité & l'état de crudité des urines.

La fièvre inflammatoire, quand elle traîne en longueur, ſe termine aſſez ſouvent par les ſueurs. Ces ſueurs vraiment critiques, comme moyen d'évacuation, doivent être diſtinguées des ſueurs qui paroiſſent dans le déclin de preſque toutes les maladies fébriles, & qui ne contribuent point à emporter les produits de la coction ou les cauſes matérielles de la maladie,

mais qui indiquent ſeulement que la maladie eſt détruite, & que les mouvemens rentrent dans leur ordre de diſtribution naturelle & ordinaire, comme par un effort bruſque, ainſi que l'a très-bien dit M. FREIND, quoiqu'il ait dit beaucoup trop généralement que la ſueur n'étoit jamais utile comme moyen de ſolution ou d'évacuation, mais ſeulement comme moyen de prognoſtic.

La ſueur pour être avantageuſe dans la fièvre inflammatoire, doit néceſſairement être ſubordonnée aux mouvemens de coction. Les ſignes qui l'annoncent, ſont le relâchement de la peau, la chaleur douce & humide qui la pénètre, la molleſſe & la ſoupleſſe des artères dans leſquelles il ſemble que le ſang coule par de longues ondulations détachées.

La ſueur eſt ordinairement précédée d'un friſſon, comme le ſont toutes les évacuations critiques; & ce friſſon dans la ſueur imminente, eſt accompagné de la ſuppreſſion des urines & du reſſerrement du ventre. SYDENHAM qui, dans les maladies inflammatoires donnoit des lavemens au moins une fois chaque jour, en ſuſpendoit conſtamment l'uſage vers le temps de la criſe, comme très-pernicieux; & il remarque qu'à cette époque, il eſt de la plus grande importance que le ventre ſoit reſſerré.

Lorſque ces ſignes annoncent l'éruption de la ſueur, il faut aider cette opération ſalutaire de la nature par les ſudorifiques; mais une précaution importante, c'eſt de déterminer l'action trop vague de ces remèdes & de la fixer ſur la peau, en excitant légèrement les forces de cet organe, ſoit en tenant les malades un peu plus couverts, ſoit en faiſant des frictions.

ALBERTI, dans la diſſertation qu'il a donné de la fièvre des camps ou de la fièvre d'Hongrie, qui paroît participer du génie inflammatoire & du génie catarral, nous inſtruit d'une pratique très-commune

chez ce peuple, & qui paſſe pour ſpécifique. Elle conſiſte à faire bouillir de l'*anonis* ou *arrête-bœuf* dans du bon vin ; on y ajoute des oignons, des œillets & du ſel. On lave la tête à chaud avec cette décoction, le matin, l'après midi & le ſoir. On a ſoin de la renouveler à chaque nouvelle lotion. Si le malade ne peut ſoutenir cette lotion ſur la tête, on lui frotte rudement les articulations avec du linge aſſez ferme, chargé de cette décoction. On répète également ces frictions trois fois par jour, toujours avec la précaution de rejeter ce qui a ſervi. L'effet aſſuré de ces frictions, c'eſt d'adoucir promptement tous les ſymptômes & de calmer le délire, de procurer un ſommeil tranquille, ſuivi d'une ſueur légère qui coule uniformément de tous les points du corps ; il y a apparence que cette pratique réuſſit dans le premier temps de la contagion.

Nous parlerons ailleurs des ſudorifiques : nous remarquerons ſeulement ici que toutes les déclamations contre les ſudorifiques ſont vraiment fauſſes dans la généralité ; car il n'eſt pas douteux, d'après l'hiſtoire des épidémies, qu'il n'y ait des circonſtances dans leſquelles les ſueurs emportent tout-d'un-coup la maladie. Il n'eſt queſtion que de déterminer ces circonſtances ; or, il paroît qu'une des circonſtances eſſentielles, c'eſt lorſqu'on a lieu de préſumer que la maladie a été contractée par contagion & que les miaſmes ſemblent encore flotter librement dans le tiſſu cellulaire, ſans avoir porté ſur le corps d'impreſſion profonde & permanente.

Accidens étrangers qui ſe joignent à l'affection phlogiſtique & leur traitement.

Je n'ai parlé encore que du traitement convenable à la fièvre inflammatoire, abſolument ſimple & dépouillée

pouillée de tout accident étranger. Je vais considérer maintenant quelques-uns de ces accidens qui s'y joignent le plus ordinairement, & parler du traitement approprié à ces accidens : & d'abord nous devons remarquer que l'axiome pratique, de négliger les accidens, de négliger les symptômes d'une maladie, n'est vrai que des maladies qui suivent paisiblement leurs cours & dans lesquelles il ne se développe aucun accident allarmant ; car lorsqu'il paroît des accidens de cette espèce, ils fixent seuls l'attention du médecin qui doit s'appliquer à les combattre en eux-mêmes sans avoir égard à la maladie, supposé que la maladie contre-indique par sa nature les remèdes que demandent les accidens qui s'y joignent. Il faut observer que quoique ces causes réelles de maladies puissent produire des symptômes de toute espèce, & que le traitement le mieux entendu de ces symptômes, soit celui qui est dirigé contre cette cause, il peut se faire cependant que ces symptômes tiennent à un état nerveux qui doit être traité par des moyens qui ne sont point relatifs à la cause matérielle : en sorte que le traitement ne peut être suivi d'une manière méthodique, que d'après la connoissance des rapports dans lesquels se trouvent les deux élémens. Il arrive assez souvent que les veilles opiniâtres ou les délires phrénétiques se joignent à la fièvre inflammatoire, sur-tout dans le printemps chez les jeunes gens, & chez ceux qui ont été traités par un régime & des médicamens échaufians.

Je ne parlerai point du traitement général convenable au délire. Pour les indications qui se tirent des causes matérielles très-différentes qui peuvent l'entretenir, je ne sais rien de mieux que de vous renvoyer à l'ouvrage du célèbre STOLL, *de phrenitide*. Je remarquerai seulement que par rapport au délire, considéré comme accident nerveux & qui dépend éminemment d'une augmen-

tation & d'une léſion indéfinie dans l'exercice de la ſenſibilité, il faut rechercher s'il y a des cauſes manifeſtes évidentes qui paroiſſent l'entretenir & tâcher d'écarter ces cauſes. Parmi ces cauſes manifeſtes, on doit compter la grande ſenſibilité des inteſtins produite par l'*expoliation* de la matière muqueuſe qui les enveloppe, à la ſuite des grandes évacuations, ſoit ſpontanées, ſoit artificielles. Dans ce cas, on fera aux viſcères un enduit analogue à leur enduit naturel, en donnant les huileux, les mucilagineux en boiſſon & en lavemens, auxquels on ajoute quelques gouttes de laudanum liquide. Quelquefois l'inanition ſe préſente comme cauſe évidente du délire; il faut employer alors un régime plus nourriſſant. Il faut généralement avoir ſoin dans le délire de diſpoſer d'une manière convenable les objets de ſenſation, & de ne préſenter au malade que ceux qui lui ſont agréables; or, il faut convenir que c'eſt à quoi on ne peut parvenir que par voie d'épreuve & de tâtonnement.

Les moyens le mieux entendus contre ces ſymptômes, ſont abſolument inutiles, ſi leur action n'eſt préparée & favoriſée par l'impreſſion d'un air frais & ſouvent renouvelé; en ſorte qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable de faire lever le malade, de le tenir hors du lit le plus qu'il eſt poſſible, & de l'expoſer à un air un peu rafraichi.

Cet accident (quand il ne tient abſolument qu'à la fiévre inflammatoire) peut être prévenu par l'application ſoutenue des moyens révulſifs, c'eſt-à-dire, des moyens qui tendent à diriger les mouvemens vers les parties inférieures. Nous avons rapporté ailleurs bien des faits qui prouvent qu'une des lois de la nature humaine, c'eſt que dans chacun de ſes actes elle ſent une progreſſion bien marquée des parties ſupérieures vers les inférieures; en ſorte que généralement parlant, les premiers efforts éclatent toujours

vers la tête. La même chose s'observe dans les fièvres inflammatoires générales. Dans le début, les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures. Cette tendance, pourvu qu'elle ne soit pas excessive, est peu dangereuse parce qu'elle tient à l'essence de la maladie, & qu'elle rentre nécessairement dans sa marche. Mais si cette tendance se prolonge, il faut tâcher de la rompre par les moyens qui appellent les mouvemens vers les parties inférieures. Ces moyens sont d'autant plus avantageux, & leur emploi d'autant plus méthodique, qu'il ne faut que rappeler la nature à l'ordre qu'elle doit suivre dans le cours ou le progrès de cette maladie. Pour cela, indépendamment des lavemens souvent répétés, de l'immersion des pieds & des jambes dans l'eau tiède, moyens que l'on rend plus émolliens, en y ajoutant des fleurs de sureau & autres choses semblables, il est très-utile, passé le 4e. & le 5e. jour, de tenir incessamment appliqués des synapismes à la plante des pieds. Ces synapismes peuvent être composés avec des graines de moutarde triturée avec de la pâte ordinaire & un peu de vinaigre. Ces moyens sont beaucoup plus convenables que les vésicatoires proprement dits, qui, comme l'ont bien vu BAGLIVI, BIANCHI, STOLL, sont contre-indiqués par la disposition phlogistique & la disposition bilieuse, & qui, dans ces affections ne se rapportent guère qu'aux symptômes nerveux ou malins qui peuvent s'y joindre; en sorte que, relativement à la dégénération que les humeurs & plus généralement que la substance du corps éprouve dans les fièvres; les vésicatoires ne conviennent guère que dans la dégénération catarrale ou muqueuse. BAGLIVI a observé qu'un délire analogue à celui que nous considérons ici, & qui avoit pris une intensité nouvelle par l'application des vésicatoires, se calma assez promptement par des fomentations

d'eau tiède, faites assidûment & sur la plante des pieds & sur la paume des mains.

Sur l'usage des bains, consultez WITH, cité par MAKISTRIC, Ed. de BALDINGER, t. 1, p. 155. Dans la première constitution inflammatoire que décrit SIMS, il rapporte que les affections de la tête étoient augmentées par les vésicatoires, & que les malades éprouvoient le plus grand soulagement de flanelles trempées dans l'eau chaude, dont on enveloppoit les extrémités inférieures.

M. WITH. a très-bien expliqué comment l'impression de détente que portent sur les jambes l'impression de l'eau tiède, se répète sympathiquement sur tout le corps, & dissipe les affections spasmodiques & locales. Il rapporte qu'il a souvent dissipé par ce moyen seul les délires ou les veilles opiniâtres des fièvres inflammatoires. On peut répéter ces pédiluves deux ou trois fois par jour; si le malade est trop foible pour les soutenir, il faut substituer les fomentations aux bains.

M. LIND a dit que d'après le conseil de M. WITH, il avoit essayé, dans la fièvre accompagnée de délire, d'insomnie, de tremblement, de convulsions & de grandes agitations dans le système nerveux avec un pouls concentré, les fomentations d'eau chaude mêlée simplement avec un peu de vinaigre, (on s'est convaincu que l'eau pure est plus relâchante, que quand elle est mêlée avec quelque substance que ce soit), sur les jambes & sur les pieds, au moyen des flanelles trempées dans cette eau & dont l'application étoit renouvelée de cinq en cinq ou de dix en dix minutes, & il dit que lorsque ces fomentations ont été continuées pendant quelque temps, il a très-souvent vu que le malade en ressentoit du soulagement & qu'il étoit provoqué au sommeil. M. FOUQUET rapporte une observation très-intéressante de M. BROUSSONET, qui dissipa une affection spasmodique géné-

rale en expoſant la plante des pieds du malade à la vapeur d'eau chaude & lui faiſant prendre des demi-bains tièdes. Lorſque l'extrême ſenſibilité de l'eſtomac, ou quelques-autres circonſtances ne permettent point l'uſage intérieur du nitre ou d'autres réſolutifs appropriés, M. ALEXANDER recommande de les faire fondre dans l'eau du bain. L'action de ces moyens révulſifs que nous conſidérons ici ſur-tout comme propres à prévenir le délire, doit être aidée par l'application ſur la tête de ſubſtances rafraîchiſſantes & répercuſſives. Dans cette circonſtance, les anciens faiſoient un grand uſage de l'huile roſat, compoſé plutôt de ſucs mucilagineux que décidément huileux, exprimé des olives avant leur degré de maturité, dans lequel on faiſoit macérer des roſes. Les anciens recommandoient de ne pas appliquer ces ſubſtances à un degré trop marqué ſur le derrière de la tête, à cauſe du voiſinage où ſe trouve cette partie de l'origine des nerfs. Cette huile de roſe, où toute autre ſubſtance décidément rafraîchiſſante & aſtringente & qui ne poſſede pas d'autres qualités, ne peut convenir que dans le premier temps & lorſque le délire eſt ſeulement imminent. Car, un dogme fondamental dans le traitement des fluxions, c'eſt que dans la premiere période on doit avoir pour objet de s'oppoſer à ſon établiſſement, & les qualités aſtringentes & répercuſſives doivent prédominer dans les topiques que l'on emploie. Dans la ſeconde période, où l'on doit avoir pour objet de réſoudre & diſſiper les humeurs épanchées dans le tiſſu des chairs, on doit inſiſter ſur les qualités réſolutives & digeſtives; & dans les états intermédiaires qui ſéparent ces deux périodes, on doit aſſembler en différens rapports, & les qualités répercuſſives & aſtringentes de la premiere période, & les qualités réſolutives & digeſtives convenables à la ſeconde, ſelon que ces états intermédiaires qui ſe ſuivent néceſſairement,

s'éloignent de la premiere période, s'approchent de la seconde, & appartiennent plutôt à l'une ou à l'autre. A cette occasion, nous pouvons remarquer que la plupart des substances médicamenteuses que nous présente la nature sont susceptibles d'effets différens, à raison des différens principes qu'elles contiennent, & que c'est précisément à raison de leurs qualités mixtes que ces substances deviennent si utiles, parce qu'elles se trouvent analogues aux états différens qu'offre chaque affection maladive dans sa succession nécessaire. Parmi les substances médicamenteuses qui contiennent des principes différens, & qui dès-lors conviennent parfaitement dans les fluxions de la tête qui ne sont plus dans leur premiere période, un excellent médicament, c'est le vinaigre, qui, comme nous l'avons dit, est rafraîchissant & réperçussif par son principe acide, & qui échauffe, résout & digère par son principe spiritueux & inflammable, démontré par les expériences de STHAL, NEUMAN & autres. HAZENHORL a vu que le vinaigre appliqué ainsi sur la tête, a tempéré sensiblement la chaleur, & qu'il a dissipé assez promptement des douleurs de tête très-vives. SYDENHAM a vu que dans les veilles opiniâtres qui subsistoient après les fièvres inflammatoires, un linge trempé dans l'eau de rose & appliqué à froid sur les tempes & sur le haut de la tête, faisoit plus d'effet que les narcotiques. Il est facile de voir que ces topiques doivent principalement être appliqués sur le sommet de la tête, puisque cette partie entretient une relation plus intime avec le cerveau, à raison des futures qui s'y trouvent.

Lorsque le délire est absolument établi & que les moyens révulsifs que nous venons de proposer n'ont point été employés ou qu'ils l'ont été inutilement, il faut répéter les saignées selon l'état des forces & la violence du délire; il faut insister sur les moyens rafraîchissans & les médicamens anti-spasmodiques;

& parmi les moyens de cette eſpèce, un moyen très-puiſſant, c'eſt le muſc donné à la doſe de trois ou quatre grains, mêlés avec un ſcrupule de ſucre fin, répété toutes les trois ou quatre heures.

Par rapport à la ſaignée, il faut alors préférer l'artériotomie. Nous avons vu que la diſpoſition inflammatoire ſemble affecter plus ſpécialement les arteres que les veines. Sur l'artériotomie, conſultez BALDINGER; t. 1, p. 137. (Pléthore relative du ſyſtème artériel). BONNET a vu qu'à la ſuite des fièvres aiguës ſans doute inflammatoires, le ſyſtême artériel étoit plein de ſang & que les veines étoient vuides. LUDWIG a vu que les ſtaſes des fièvres putrides, ſe font principalement dans les petites veines. On ſait que les évacuations du ſang artériel ont bien plus d'effet que les évacuations du ſang veineux. C'eſt par l'hémorragie du nez que la nature guérit ſouvent des fièvres inflammatoires générales; or, les hémorragies du nez ſe font le plus ſouvent par les artères. (Voyez SIMS.) Il paroît que la diathèſe phlogiſtique affecte plus ſpécialement les artères que les veines, qu'ainſi l'ouverture de la veine ne peut avoir le même effet que l'ouverture de l'artère. Auſſi la nature guérit-elle fréquemment cette maladie par les hémorragies du nez qui ſe font réellement par les artères. Pour imiter ce moyen de ſolution, VAN-SWIETTEN recommande l'artériotomie ou les ſcarifications. SIMS prétend que toutes les fois qu'il eſt poſſible d'ouvrir les artères, l'évacuation qu'on obtient eſt bien plus utile qu'une évacuation beaucoup plus abondante par les veines. Sur le traitement des congeſtions phlogiſtiques établies ſur la tête, conſultez MACKITRICK, collect. de BALDINGER, tom. 1, p. 137.

Lorſque par ces moyens ou autres analogues, le délire eſt ſur le déclin, SYDENHAM obſerve qu'une doſe de narcotique ſuffit pour le diſſiper complétement. Ceci

eſt fondé ſur ce qu'à raiſon de la foibleſſe où ſe trouvent alors les ſpaſmes du cerveau, l'effet calmant & narcotique de l'opium qui eſt dû au principe comme phlogiſtique & éminemment expanſible, devient l'effet prédominant; au lieu que lorſque ces ſpaſmes ſont dans toute leur force, l'effet calmant de l'opium eſt détruit par l'impreſſion plus puiſſante de ſes principes âcres & amers qui ſont éminemment échauffans & excitans. Auſſi FRÉDÉRIC, HOFFMANN, GORTER, PRINGLE, ont-ils obſervé que l'opium, donné dans la vigueur de la fièvre inflammatoire, décidoit la ſtupeur, l'engourdiſſement & différentes affections de la tête. Et ce qui démontre bien évidemment que l'état de foibleſſe où ſe trouvent les ſpaſmes du cerveau, eſt une circonſtance abſolument eſſentielle pour faire prédominer la qualité calmante de l'opium ſur ſa qualité échauffante & excitante, c'eſt que SYDENHAM a vu que l'opium étoit placé beaucoup plus ſurement & qu'il diſſipoit le délire d'une manière plus prompte & plus complète, lorſque l'état de la fièvre avoit permis de le faire précéder d'un purgatif; & l'on voit en effet que les purgatifs qui tournent les mouvemens vers les parties inférieures doivent affoiblir les ſpaſmes du cerveau avec beaucoup d'avantage.

L'opium eſt contraire dans les affections phlogiſtiques, à moins que ces affections ne ſoient compliquées avec un état nerveux, comme hiſtérique. Les vices de la ſenſibilité reconnoiſſent pour leur cauſe manifeſte la plus générale, les états d'atonie ou de ſpaſme; & M. de HALLER, qui a parfaitement connu ce fait, a dit que le tempérament cholérique eſt celui qui eſt le produit d'une grande ſenſibilité unie à la force des ſolides; & le tempérament hiſtérique eſt celui qui réſulte d'une vive ſenſibilité unie à la débilité & à la foibleſſe. *Aptitudo ad recipiendas vehementes ſenſuum impreſſiones, cum robore muſculari conjuncta, videtur*

cholericum temperamentum efficere : aptitudo eadem ſed cum fibrâ debili, temperamentum hiſtericum & hypocondriacum facit. (*Phyſiol. lib.* 11, *ſect*, 2, *n°.* 13.) Ces vices doivent être traités par les tempérans ou les excitans. Mais il eſt des circonſtances dans leſquelles la ſenſibilité eſt augmentée & dépravée, ſans qu'on puiſſe reconnoître dans le ſyſtême des ſolides, aucun vice ſenſible au moins habituel de ſpaſme ou d'atonie. C'eſt ce qu'on a lieu de préſumer chez les gens d'une conſtitution hiſtérique ou hypocondriaque, qui ont éprouvé des peines d'eſprit, des paſſions malheureuſes, & ſur-tout chez les femmes & chez les hommes auſſi foibles, l'amour non-ſatisfait, & très-éminemment chez les gens de lettres qui mènent une vie ſi contraire aux vues de la nature ſur l'homme, le chagrin de leur inſuccès & le dépit ſecret & contraint du ſuccès de leurs concurrens. Dans ces circonſtances, l'opium eſt le grand remède & agit comme ſpécifique. Cependant dans des états réellement phlogiſtiques, il eſt plus sûr de ſe borner à des calmans qui ne ſont pas auſſi oppoſés à l'état inflammatoire; tel eſt très-éminemment le muſc, qu'on eſt quelquefois obligé (s'il n'eſt point aſſez efficace) de combiner avec l'opium. SARCONNE a vu qu'il n'y avoit que ces remedes qui puſſent ſe rendre maîtres du délire éminemment hiſtérique, nerveux, ſur-tout quand il y a des veilles continuelles, & il avoit été conduit à cette pratique, parce qu'il avoit obſervé que l'affection ſoporeuſe qui ſurvenoit quelquefois ſpontanément, avoit une action bien marquée ſur cet état de délire & qu'il les affoibliſſoit notablement.

La fièvre inflammatoire ne trouve point naturellement ſa criſe dans les évacuations du ventre; & cette fièvre quand elle eſt ſimple, ſe termine par les hémorragies & les ſueurs. Il arrive cependant quelquefois qu'elle décide un flux de ventre. Ce ſymptôme s'unit

ſur-tout à la fièvre inflammatoire, lorſque cette fièvre eſt accompagnée d'un état de ſaburre des premières voies, & qu'on a négligé dans le principe de combattre cet état de ſaburre par l'uſage de l'émétique.

Si cette diarrhée eſt exceſſive & qu'elle porte notablement ſur les forces, elle demande d'être traitée, & d'autant plus que d'elle-même elle s'oppoſe toujours aux moyens de ſolution les plus naturels de la fièvre inflammatoire. Auſſi SYDENHAM qui étoit dans l'habitude de donner des lavemens au moins une fois chaque jour, recommande-t-il d'en ſuſpendre l'uſage vers le temps de la criſe, parce que l'obſervation lui avoit appris qu'à cette époque le reſſerrement du ventre étoit une circonſtance avantageuſe. A cette occaſion, SYDENHAM remarque que les purgatifs, donnés vers le déclin de la fièvre & avant que la coction ſoit pleinement établie, ſemblent procurer quelquefois un ſoulagement bien ſenſible. La fièvre ceſſe pendant deux ou trois jours, la guériſon paroît complète; mais bientôt la fièvre s'allume de nouveau & prend le caractère de celle qui vient de précéder & demande le même traitement. Conſultez HIPPOCRATE, de medic. purgant. CORNARO, nº. 4. « *Quapropter in* » *febribus vehementibus medicamenta purgatoria exhi-* » *bere non oportet: verùm ſi alvi liquidæ opus fuerit,* » *infuſum per clyſterem adhiberi poteſt quotieſcumque* » *volueris, hoc enim minoris periculi eſt.* »

HIPPOCRATE, après avoir parlé d'une fièvre bilieuſe, dit: « *Ubi ſedata fuerit, pharmacum deorsùm purgans* » *bibat; revertitur enim quandoque morbus ſi impur-* » *gatus permanſerit.* » (Cité par SCHROEDER, t. 2, p. 82.)

Ce n'eſt pas que les purgatifs ne ſoient très-utiles vers la fin des fièvres, mais il faut attendre non-ſeulement que la coction ſoit bien établie, mais encore que les évacuations critiques ſoient abſolument ache-

vées. De plus, les purgatifs sont beaucoup mieux indiqués à la suite des fièvres méſentériques, qu'à la suite des fièvres dont nous parlons ici. C'eſt ſur-tout par rapport à ces fièvres méſentériques, qu'il eſt vrai de dire avec HIPPOCRATE & SYDENHAM que l'omiſſion des purgatifs à la ſuite des fièvres eſt une des cauſes les plus fréquentes de maladie; & c'eſt ce qu'avoit dit HIPPOCRATE, que SYDENHAM connoiſſoit peu; mais cette circonſtance eſt une circonſtance très-heureuſe; car, comme les obſervations de SYDENHAM répondent le plus ſouvent à celles d'HIPPOCRATE, on peut compter plus ſûrement ſur des réſultats donnés par des hommes qui, ſans ſe communiquer, ont obſervé la nature, & ont vu à-peu-près la même choſe. Voyez GLASS., &c.

Dans cette diarrhée ſymptômatique des fièvres inflammatoires, SYDENHAM donnoit d'abord un émétique, & lorſque cet émétique ne réuſſiſſoit pas, il donnoit bientôt après un lavement d'écorce de grenade & de roſes rouges bouillies dans du lait, auquel il ajoutoit une demi-once de *diaſcordium*. STHAL aſſure s'être très-ſouvent rendu maître des diarrhées de cette eſpèce: par le moyen du nitre, combiné avec les abſorbans, par exemple, des yeux d'écreviſſe préparés, de l'antimoine diaphorétique & de nitre, par parties égales, données de trois en trois heures, à la doſe d'un ſcrupule. (*De uſu nitri medico* POLICRESTO. *Oper. chem.*) VAN-SWIETTEN avoit recommandé le bol d'arménie dans les dyſſenteries putrides. HAZENHORL en a fait l'épreuve dans la diarrhée ſymptômatique qui accompagne la fièvre inflammatoire, & il en a obtenu les ſuccès les plus décidés. Sa manière de l'adminiſtrer, étoit de faire fondre demi-once de bol d'arménie dans cinq onces d'eau de coquelicot, & d'ajouter à cette potion une once & demie de ſirop *diacode*. Il en faiſoit prendre deux cueillerées de deux en deux heures,

& en même temps il donnoit chaque jour un lavement de ſix onces de lait, dans lequel il faiſoit diſſoudre une once & demie de ſirop de pavot blanc. Il étoit rare qu'il fût obligé d'ajouter à la potion du laudanum liquide, ce qu'il faiſoit cependant quelquefois à la doſe de quinze à vingt gouttes.

Les expériences de VAN-SWIETTEN & d'HAZENHORL prouvent combien les prétentions de M. de HAEN contre l'uſage des remèdes terreux & abſorbans, ſont exagérées & mal fondées. Lorſque la fièvre inflammatoire excite une toux continuelle & fort incommode, SYDENNAM a vu que le meilleur moyen pour la calmer, étoit de donner de l'huile d'amande douce récemment exprimée, pourvu cependant que le malade n'éprouve point de dégoût ; car alors il faut s'en tenir aux béchiques ordinaires. Une précaution importante, c'eſt de donner cette huile à petite doſe ſouvent répétée.

Cette fièvre laiſſe ſouvent après elle, ſur-tout chez les gens avancés en âge, un état de foibleſſe, d'amaigriſſement, avec une toux accompagnée de crachats fort épais ; & cet état eſt beaucoup plus fréquent à la ſuite des fièvres gaſtriques, & il dépend de l'affoibliſſement des organes digeſtifs. Cet accident paroît plus alarmant qu'il ne l'eſt en effet, & il cède aſſez facilement à une diète nourriſſante & à l'uſage du bon vin. Si ces moyens ne ſuffiſent point il faudroit avoir recours à l'uſage du kina, du lait, de l'exercice & ſur-tout de l'exercice à cheval. Cet état eſt bien différent de celui dans lequel la maladie inflammatoire toujours ſubſiſtante, prend la forme d'une maladie chronique. (STOLL)

Si après la fièvre inflammatoire, les convaleſcens éprouvent des ſueurs continuelles, ce qui arrive ſurtout lorſque la ſolution s'eſt faite par les ſueurs, & que cette excrétion critique n'a point été ſuffiſamment favoriſée, (les évacuations critiques qui ne ſe font pas

complétement, ſoit par la foibleſſe de la nature, ſoit par quelque circonſtance du traitement, font ſouvent dégénérer la fièvre aiguë en fièvre lente.) HOFFMANN. *Deinceps perpetuè & uberiùs confirmatæ obſervationis eſt tabificas ejus-modi febres ſuccedere quam maximè evacuationibus criticis deficientibus aut perperam prohibitis.* Conſultez SCHROEDER, t. 11 p. 86.

(SCHROEDER dit que les fièvres lentes naiſſent principalement du dépôt de la matière morbifique ſur quelque glande ou quelque viſcère, qui trouble l'ordre des ſecrétions & qui s'oppoſe à la régularité de la nutrition.)

A l'égard de ces ſueurs qui ſurviennent dans la convaleſcence, il faut employer une infuſion de ſauge dans l'eau ou dans du vin, & ſi ce remède échauffe trop, il faut y ſubſtituer l'uſage de la décoction de kina, à laquelle il faut ajouter un peu d'eſprit de vitriol & de liqueur minérale anodine d'HOFFMANN.

Il y a des malades qui, après des maladies bien terminées, éprouvent un léger délire, & PIQUER en a vu des exemples. HIPPOCRATE l'a obſervé dans METON, ſeptième malade du premier livre des épidémies. Les meilleurs remèdes ſont des aſperſions d'eau ſur la tête. (obraſ. tom. 2. pag. 214.). *Poſt capitis perfuſiones, mente conſtitit. Poſt judicationem autem cum pervigilio præter rationem loquebatur, poſt capitis perfuſiones quievit, mente conſtitit.* On ne croiroit jamais combien les affuſions ſont utiles dans cette circonſtance.

C'eſt un très-mauvais ſigne à la ſuite des maladies, lorſque le corps ne ſe refait pas & ne revient pas en chair, lorſqu'on ne peut attribuer cet effet à aucune erreur dans le régime. Et ce ſigne eſt bien plus mauvais lorſque les forces ne ſe rétabliſſent pas; parce qu'en général les forces de nutrition ſont bien d'une autre

importance dans le ſyſtême vivant que les forces de mouvement. (MARTIAN, *aphor.* 30, *ſect.* 2. *pag.* 306. *deuxième colonne*, *ex ægritudine bene cibum capienti nihil augeſcere corpus malum*).

Pneumonie inflammatoire.

J'ai parlé de la fièvre inflammatoire générale. Cette fièvre ou plutôt la cauſe qui l'entretient peut porter ſon impreſſion d'une manière ſpéciale ſur tel ou tel organe déterminé ; ce qui établit autant d'eſpèces différentes de fièvres inflammatoires, qu'il y a d'organes ſpécialement intéreſſés. Ces maladies, ſi différentes en apparence & d'après les ſymptômes qu'elles produiſent, ſont eſſentiellement les mêmes & demandent le même traitement, qui au fond exige cependant quelques modifications relatives à l'application des topiques, aux moyens propres à ſoutenir l'évacuation critique, & peut-être auſſi relatives au choix des remèdes anti-phlogiſtiques. Car, il n'eſt pas douteux que ſi l'on étoit plus avancé, on ne trouvât dans la claſſe nombreuſe des anti-phlogiſtiques, quelques remèdes plus ſpécialement indiqués que les autres, ſelon que l'affection maladive exiſte dans tel ou tel organe. Car, il faut reconnoître que les ſubſtances médicamenteuſes, outre la propriété qu'elles ont d'affecter ou combattre telle ou telle maladie, exerçent encore plus préciſément leur action, ſur tel ou tel organe que ſur tel autre ; & peut-être on eſt fondé à attribuer au miel quelque choſe de ſpécifique ſur le poumon. En général, il faut bien diſtinguer les ſpécifiques des parties aux ſpécifiques des maladies.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire particulière, je prendrai l'affection ipneumonique, par laquelle j'entends généralement toute affection des organes de la poitrine. On diſtingue aſſez communé-

nément ces affections d'après leur siége différent, en pleuréſie, péripneumonie, pleuropneumonie. On entend par pleuréſie, l'inflammation de la plèvre & des muſcles intercoſtaux; par péripneumonie, l'inflammation de la ſubſtance des poumons, & par pleuropneumonie, l'état mixte qui ſuppoſe à-la-fois l'inflammation du poumon & de la plèvre. Cette diſtinction peut être fondée, & il n'eſt pas abſolument impoſſible que chacune de ces parties ne ſoit affectée ſolitairement. Cette diſtinction pourroit encore être utile par rapport au prognoſtic; par exemple, ſi l'inflammation n'exiſte que dans les muſcles intercoſtaux ou dans les plans les plus extérieurs de la plèvre, il peut ſe faire, comme le dit GALIEN, qu'elle ſe termine par un abcès qui ſe montre ſur la peau & qui doit être ouvert. Il eſt certain cependant que cette diſtinction ne peut être établie d'une manière poſitive, & qu'il n'y a point de ſignes qui l'indiquent évidemment & ſans équivoque. Il eſt très-facile de s'en convaincre d'après les obſervations nombreuſes de MORGAGNI; (après les ſignes ordinaires de la pleuréſie, on a trouvé la plèvre intacte & le poumon ſeul affecté.) (HALLER) On a vu que la même collection de ſymptômes s'eſt préſentée, & lorſque la plèvre étoit affectée ſeule, & lorſque l'affection n'exiſtoit que dans le poumon, & lorſque ces deux parties étoient également intéreſſées. Une obſervation curieuſe de MORGAGNI, c'eſt que l'inflammation s'eſt trouvée quelquefois au côté oppoſé à celui où la douleur s'étoit faite ſentir conſtamment pendant tout le cours de la maladie.

SERVIUS rapporte que ſur trois cent cadavres de pleurétiques ouverts à Rome, on avoit trouvé conſtamment le poumon affecté & jamais la plèvre.

HIPPOCRATE, en parlant des affections de poitrine qui dépendent de la tête & qu'il attribue à la fluxion

de la pituite, donne le non de pleuréſie à ces affections quand elles n'attaquent qu'un côté du poumon, & le nom de péripneumonie quand elles affectent les deux côtés. Mais, dans d'autres ouvrages, quand il parle des inflammations de poitrine qui ne dépendent que de la bile, il emploie un autre langage, il appelle péripneumonie les affections du poumon, & pleuréſie celle des membranes & des muſcles de la poitrine. (MARTIAN)

HIPPOCRATE indique encore entre la pleuréſie & la péripneumonie, une différence qui peut être utile pour le traitement. Il dit que dans la pleuréſie ſéche ou ſimplement nerveuſe, il faut ſe contenter de ſolliciter les mouvemens à l'extérieur par des ſaignées du bras, des fomentations, & qu'il ne faut point provoquer l'expectoration.

Les ſignes qu'on donne ordinairement de la pleuréſie, ſont la douleur de tête, la toux vive, le pouls dur, avec cette eſpèce d'irrégularité qui le faiſoit comparer par GALIEN, à une ſcie. On dit que lorſque le poumon eſt affecté, les douleurs ne ſont pas auſſi vives, l'expectoration eſt plus abondante, le pouls a plus de molleſſe. Par rapport à la reſpiration, ſa difficultè dans la pleurèſie vraie, peut dépendre de la douleur, au lieu qu'elle n'en dépend pas quand le poumon eſt affecté. (PIQUER)

Nous avons déjà dit que la véritable diſtinction pratique à établir entre la pleuréſie & la péripneumonie, doit être fondée ſur ce que la pleuréſie préſente des ſymptômes plus éminemment nerveux, (& le génie nerveux s'annonce principalement par la douleur) & la péripneumonie eſt plus décidément humorale. Et comme dans la ſucceſſion des maladies, le génie nerveux précède aſſez communément le génie humoral, on doit entendre l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, *à pleuritide peripneumonia* d'un changement non dans le

le lieu mais dans la nature même de la maladie. SARCONNE donne le nom de pleuréſie à l'affection des parties ſenſibles de la poitrine ; ſoit les nerfs ; ſoit les bronches, & le nom de péripneumonie à l'affection des parties vaſculaires. SELLE dit à-peu-près dans le même ſens, que lorſqu'à la ſuite d'une douleur très-vive, d'un pouls fort & dur & des autres ſignes ordinaires à la pleuréſie, on a trouvé la plèvre dans l'état naturel, & les léſions exiſtantes ſeulement dans le poumon. Il eſt très-probable que ces léſions exiſtoient ſur-tout dans les bronches. SELLE appelle angine de poitrine cette affection des bronches, & il dit qu'il l'a obſervée aſſez ſouvent chez les nouvelles accouchées.

Je choiſis pour exemple d'une fièvre inflammatoire locale, la fièvre pneumonique, parce que la poitrine & les organes qu'elle renferme offrent les organes les plus éminemment expoſés aux affections phlogiſtiques ; & ceux dans leſquels ces affections phlogiſtiques s'établiſſent avec plus d'intenſité. J'ai déjà rapporté bien des faits qui ſemblent prouver que le poumon peut être conſidéré comme le centre du ſyſtême vaſculaire & très-ſpécialement du ſyſtême artériel. Or, l'affection phlogiſtique paroît réellement affectée au ſyſtême artériel plus qu'à tout autre ſyſtême.

Il eſt de la plus grande importance d'avoir une hiſtoire exacte & complète de la pneumonie inflammatoire ; car, l'erreur dans le diagnoſtic, peut décider des erreurs de traitement funeſtes & promptement mortelles. C'eſt ſur-tout des affections aiguës de poitrine, qu'il eſt vrai de dire que celui qui connoît la cauſe d'une maladie, peut toujours la traiter avec avantage ; ainſi que le diſoit HIPPOCRATE : *qui ſufficit ad cognoſcendum morbum ſufficit quoque ad curandum.* Car il eſt queſtion ici de la cauſe prochaine de la maladie ; de la cauſe qui l'entretient ; cauſe vraiment médicinale,

puiſque c'eſt elle ſeule qui indique les moyens curatifs, & non pas des cauſes éloignées, phyſiques ou chymiques, ſur leſquels les médecins raiſonneurs de tous les ſiècles ſe ſont étendus ſi longuement & au ſi grand déſavantage de l'art. C'eſt de ces cauſes parfaitement étrangères à la médecine & qui ne doivent point entrer dans le ſyſtême des faits propres à cette ſcience, parce qu'elles ne font rien pour l'établiſſement des moyens curatifs, que GALIEN diſoit avec tant de raiſon, *nempe morbos rectè ſanare, ineſt medicis ex faciendorum cognitione & non ex cauſæ inveſtigatione, ob quam controverſi ſunt qui varias in ejuſmodi morbis ſcripſerunt curationes.* Ce n'eſt pas ſur la cauſe des maladies qu'il eſt permis de diriger le traitement; car c'eſt un objet ſur lequel il n'eſt pas poſſible que les hommes ſoient jamais d'accord, mais ſeulement ſur le rapport qu'elles préſentent avec les maladies décrites & déjà traitées avec ſuccès; or, la cauſe telle que nous l'entendons, eſt vraiment le fondement ſur lequel ces rapports portent & s'appuient. (GAL. *de morb. acut.*).

L'affection pneumonique ſe préſente ſur-tout dans la vigueur de l'âge; elle eſt plus rare dans la vieilleſſe & dans l'enfance. HIPPOCRATE diſoit qu'on n'avoit pas à craindre l'inflammation de poitrine avant l'âge de puberté : *morbi hi ante ante pubertatem non fiunt.* Nous avons déjà parlé de la puberté & de la révolution qu'elle amène dans le corps vivant : nous avons vu qu'elle agit en augmentant le ton de toutes les parties ſolides & ſur-tout du ſyſtême artériel, & même en introduiſant dans les humeurs une tendance bien marquée à la diathèſe phlogiſtique; en ſorte que ce travail de la puberté doit véritablement être regardé comme la criſe naturelle des maladies de l'enfance, qui dépendent ou du relâchement des ſolides ou de la diathèſe pituiteuſe des humeurs. Cependant cette propoſition d'HIPPOCRATE n'eſt vraie que dans ſa généra-

lité. Elle eſt ſuſceptible de bien d'exceptions : auſſi nous avons parlé ſous le nom de croup d'une affection de la gorge éminement phlogiſtique, & qui demande le traitement anti-phlogiſtique le plus actif, qui attaque ſur-tout les enfans depuis l'âge de dix à douze ans.

La pneumonie eſt plus commune chez les hommes que chez les femmes. Elle attaque ſur-tout les hommes d'une conſtitution robuſte, livrés habituellement à des travaux forcés, & qui s'expoſent ſans ménagement à toutes les intempéries de l'air. TRILLER remarque auſſi que cette maladie eſt plus dangereuſe chez les femmes ; car, comme dit HIPPOCRATE, le danger d'une maladie eſt d'autant plus grand, que la maladie a moins de rapport avec la nature du corps qui l'éprouve. Il y a auſſi pour la fréquence d'une maladie, une différence par rapport aux tempéramens. Ainſi on obſerve qu'elle attaque ſur-tout les gens d'un tempérament ſec, chez leſquels le tiſſu des chairs eſt fort reſſerré, les vaiſſeaux peu nombreux mais bien développés, & qu'elle eſt plus rare dans les tempéramens phlegmatiques & ſanguins, chez leſquels le tiſſu ſpongieux eſt fort relâché, épanoui, & les vaiſſeaux ſanguins petits mais en très-grand nombre, & qui ſemblent toujours retenir quelque choſe de la molle conſtitution de l'enfance. Il y a, comme nous l'avons dit, deux ſyſtêmes principaux, le ſyſtême appliqué à la nutrition, qui comprend les glandes, les vaiſſeaux lymphatiques & le tiſſu ſpongieux : & le ſyſtême vaſculaire. Le rapport habituel du volume de ces deux ſyſtêmes, mérite la plus grande attention dans la conſidération des tempéramens. Dans les tempéramens qu'on appelle vulgairement pituiteux & ſanguins, le tiſſu ſpongieux ſe trouve dans une dominance relative ; dans les tempéramens bilieux & mélancoliques, c'eſt l'action du ſyſtême vaſculaire qui domine.

La pneumonie eſt le plus ſouvent précédée de quel-

ques causes évidentes ; & de toutes ces causes la plus commune, c'est l'impression du froid, lorsque le corps est très-échauffé. Elle est communément précédée quelques jours à l'avance d'un mieux être sensible, & surtout d'une augmentation notable dans l'appétit ; & par-là elle paroît différer essentiellement de la gastrique, qui s'annonce assez généralement par un dérangement dans la santé avec perte d'appétit.

Elle débute par un froid plus vif que les autres espèces ; & sur-tout que l'espèce catarrale ou rhumatismale qui commence par un froid très-léger. Ce n'est guère qu'après deux ou trois heures apres l'invasion du froid, que la douleur de côté commence à se faire sentir (au lieu que dans la catarrhale ou rhumatismale la douleur de côté se fait le plus communément sentir en même-temps que le froid.).

Dans l'inflammatoire, la douleur est fixe, plus circonscrite & comme poignante ; dans la rhumatismale, elle est beaucoup plus vague & plus étendue ; communément elle est accompagnée ou a été précédée quelques jours à l'avance de douleurs rhumatismales dans les membres. Dans celle qui dépend des premières voies, la douleur est aussi plus étendue, elle est communément plus inférieure, & elle est accompagnée assez généralement de douleur ou de mal-aise dans la région épigastrique, dans les hypocondres & dans les lombes ; ce qui est très-rare dans la péripneumonie véritablement inflammatoire, qui est pure & simple & qui n'est compliquée avec aucune affection des premières voies. Dans la pneumonie qui est véritablement inflammatoire, la douleur qui est donc fixe & poignante a son siége le plus ordinaire entre la sixième & septième côte, près du milieu de leur longueur ou un peu plus en-devant ; & on a cru observer qu'elle se trouve plus communément du côté droit, & M. TRILLER prétend qu'alors la

maladie eſt moins dangereuſe. (HIPPOCRATE, en décrivant une pleuréſie bilieuſe d'été qui devint mortelle, remarque que la douleur étoit du côté gauche. Peut être fait-il cette remarque pour inſinuer que cette circonſtance eſt de mauvaiſe augure. Car, HIPPOCRATE diſoit ſouvent que plus les maladies s'éloignent de leur forme ordinaire, plus elles étoient dangereuſes.) Il paroit que les affections phlogiſtiques & bilieuſes intéreſſent plus particulièrement le côté droit, & que les affections pituiteuſes ont plus de tendance à porter ſur le côté gauche. On a vu qu'une même cauſe de maladie, établie dans les premières voies, par exemple, une affection gaſtrique vermineuſe, décidoit des points de côté, qui dans le printemps ſe faiſoient reſſentir au côté droit & dans l'automne au côté gauche. (Nous avons été conſultés depuis peu à l'univerſité pour une maladie de poitrine évidemment vermineuſe, qui régnoit au village de *Bellegarde*, dans laquelle on a obſervé que les douleurs affectoient ordinairement le côté droit de la poitrine). Or, on ſait que l'affection phlogiſtique règne généralement au printemps, & que dans l'automne, la diathèſe bilieuſe commence à ſe compliquer avec la diathèſe pituiteuſe; ce qui établit très-probablement la conſtitution que les anciens appeloient *atrabilaire*; mais il paroit qu'HIPPOCRATE regardoit ſouvent cette conſtitution, comme participant autant du génie phlogiſtique que du pituiteux. En parlant de la mélancolie hypocondriaque, il dit qu'elle ſe termine par des évacuations abondantes de pituite. Conſultez ſur cet objet l'ouvrage de GRANT. Il preſcrit un long uſage des purgatifs & ſur-tout du tartre ſoluble qui eſt un excellent réſolutif.

La douleur augmente conſtamment dans l'inſpiration & dans les efforts de la toux, au lieu que dans les autres eſpèces, & par exemple dans la gaſtri-

que bilieuſe, la douleur augmente rarement dans ces circonſtances. Dans l'inflammatoire, la douleur n'augmente pas ordinairement par la preſſion, au lieu que dans la rhumatiſmale elle augmente d'une manière cruelle, dans l'inflammatoire les malades ſe trouvent ordinairement mieux couchés ſur le côté malade; ce qui la diſtingue encore de la rhumatiſmale, dans laquelle le malade ſe trouve mieux ſur le côté ſain.

Dans le commencement les crachats ſont aſſez ſouvent marqués de filets de ſang; ce qui eſt même d'un heureux préſage, puiſque cette évacuation locale va puiſſamment à diminuer la congeſtion. *Tutiſſimi ſunt morbi pectoris in quibus ſputa cruenta ejiciuntur*, diſoit HIPPOCRATE.

Ces crachats ſanglans peuvent auſſi ſe trouver dans les autres eſpèces de pneumonie, mais cependant plus rarement. Dans l'inflammatoire l'urine eſt claire, rouge, peu abondante & ne dépoſe point les premiers jours. La reſpiration eſt difficile & douloureuſe & ſur-tout dans l'acte de l'inſpiration. La manière dont s'exécute cette fonction, mérite beaucoup d'attention, pour connoître l'évènement heureux ou malheureux de la maladie. HIPPOCRATE attachoit beaucoup d'importance à ce ſigne. Ainſi la reſpiration très-laborieuſe, dans laquelle les actes d'inſpiration & d'expiration ſont, courts & ſe ſuccèdent rapidement, eſt un ſigne preſque aſſuré de mort. Au contraire, la reſpiration facile, le ſommeil naturel & l'abſence de la douleur dans les organes nobles, ſont les ſignes aſſurés de rétabliſſement. C'eſt ſur-tout un ſigne très-malheureux que le bruit ou l'eſpèce de ſifflement qui ſe fait entendre dans la poitrine pendant la reſpiration, ce qu'on appelle reſpiration *ſtertoreuſe*. M. STOLL a obſervé que cette eſpèce de reſpiration avec le déſir de ſe tenir debout, offre un ſymtôme abſolument mortel, quoique le pouls & la chaleur

ſoient quelquefois abſolument naturels. HIPPOCRATE dit auſſi : *quibus pleuriticis ſtrepitus ſputi multi in pectore eſt, hi pereunt.*

Ce n'eſt pas ſeulement dans les maladies de poitrine que la reſpiration mérite la plus grande attention comme moyen de prognoſtic, mais encore dans toutes les maladies fébriles dans leſquelles elle indique d'une manière plus préciſe qu'aucune autre fonction priſe à part, (& très-communément dans les maladies fébriles qui attaquent la peau, & cela d'après la grande ſympathie établie entre le poumon & la peau. BAGLIVI diſoit qu'il n'y avoit point de ſigne auſſi important dans la petite vérole, que celui qui ſe tire de la reſpiration.) STOLL a obſervé ſouvent qu'elle avoit plus de valeur que le pouls. Il remarque que des malades chez qui les mouvemens du pouls ont été abſolument éteints pendant des jours entiers, mais chez leſquels la reſpiration ſe continuoit à peu près comme dans l'état naturel, ont recouvré la ſanté, & qu'au contraire la reſpiration courte & extrêmement fréquente, a toujours été ſuivie de la mort, quoique les mouvemens du pouls ne fuſſent preſque pas changés : *reſpirationis vis, &c.* STOLL, *tom.* 3, *pag.* 62.

Nous avons vu que la chaleur vitale eſt une véritable chaleur de combuſtion qui ſe ſoutient & s'alimente par le moyen de l'air pur, comme la chaleur du feu ordinaire. Or, c'eſt principalement par la reſpiration que cet air pur pénètre dans le corps, & dès-lors il n'eſt pas douteux que cette fonction ne ſoit la plus importante & la plus éminemment vitale.

Le pouls eſt dur & fort quand la douleur eſt très-vive. Il eſt communément comme contracté & ſur-tout du côté qui répond à celui de la douleur.

Les ſignes équivoques qui peuvent ſe trouver dans la pneumonie inflammatoire & dans les autres eſpèces non-inflammatoires, & qui peuvent rendre ainſi le

diagnoſtic incertain, ſont l'amertume de la bouche; car, quoique ce ſigne ſe trouve ſur-tout dans les affections des premières voies & qu'il en devienne un des ſignes caractériſtiques, il peut ſe trouver cependant dans une affection ſimplement & excluſivement phlogiſtique; & il faut bien prendre garde, comme le dit STOLL, de ſe décider tout-d'un-coup pour l'emploi de l'émétique d'après ce ſigne ſeul. On ne ſauroit trop répéter combien l'adminiſtration des remèdes héroïques, demande de prudence & d'étude. *Multa ſcire & pauca agere*, dit BAGLIVI. On ne ſauroit trop s'étonner de la précipitation de certains médecins qui ſe déterminent ſi leſtement à appliquer des remèdes actifs & qui doivent décider ou pour la vie ou pour la mort. (Les médecins, dit PIQUER, ne doivent jamais perdre de vue, qu'il eſt bien plus difficile & bien autrement important de ne pas faire du mal que de faire du bien. Vous ſavez que cette maxime a été préſentée par le grand ROUSSEAU, comme la maxime la plus eſſentielle de toute la morale Je me croirois heureux, diſoit LANCISI, ſi je tombois malade entre les mains d'un médecin ſavant qui ne ſe décidât à faire des remèdes qu'après un très-mûr examen).

Un autre ſymptôme incertain; ce ſont les nauſées, les efforts de vomiſſement & même le vomiſſement de matières bilieuſes, qui, comme nous l'avons déjà dit, peuvent dépendre de l'irritation vive, reſſentie dans l'eſtomac & les parties voiſines, & qui ne demande pas d'autres ſecours que l'appareil des médicamens anti-phlogiſtiques & qui ſeroit augmentée d'une manière pernicieuſe par l'action des émétiques & des purgatifs.

D'autres ſymptômes douteux, ce ſont la rougeur vive du viſage, des joues, qui ſe trouve fréquemment dans l'affection phlogiſtique, mais qui peut dépendre auſſi d'une affection des premières voies; le teint

jaune, les yeux chargés de bile, symptômes purement nerveux & qui peuvent se présenter dans des états absolument phlogistiques.

Lorsque le diagnostic est incertain, il faut faire prendre abondamment des boissons émollientes, miellées & acidulées avec du vinaigre; donner quelques sels neutres peu actifs, comme le nitre, la terre foliée de tartre ou le tartre vitriolé; faire un fréquent usage de lavemens; faire de petites saignées de 4 ou 5 onces, comme par voie d'épreuve. L'effet observé de ces remèdes peut servir à dissiper l'équivoque & à mettre la nature de la maladie dans tout son jour; car d'après l'incertitude de nos connoissances & la foiblesse de nos lumières, il ne faut pas négliger un principe dont les anciens faisoient usage, & l'effet des moyens curatifs, employés d'abord comme par voie d'épreuve, mais avec beaucoup de ménagement, doit être regardé comme une des grandes sources d'indication. *A juvantibus & lædentibus indicatio.*

Mais ce qui va le plus directement à dissiper l'incertitude des symptômes & à constater la nature réelle de l'affection locale, c'est le génie connu de la constitution épidémique & le caractère de la fièvre concomitante. L'affection pneumonique inflammatoire, dont nous parlons ici, est donc accompagnée de la fièvre inflammatoire générale dont nous avons présenté l'histoire dans un assez grand détail, nous avons vu que cette fièvre est décidément continente, c'est-à-dire, que son mouvement se soutient au même degré de vigueur, & que du moins les redoublemens qu'elle peut éprouver sont indépendans de sa nature, & seulement décidés par l'impression de quelques circonstances étrangères, comme par les émotions de l'ame, par les alimens, les boissons, les médicamens, & sur-tout par la révolution du jour & de la nuit; car on a observé que même en pleine santé la fin du

jour porte dans la chaleur une augmentation d'un ou deux degrés, que cette augmentation se dissipe la nuit, & que la chaleur se retrouve le matin à son état ordinaire. Nous pouvons remarquer ici que cette diminution de chaleur dépend d'un affoiblissement que prouve le système entier des forces toniques, & que c'est à cet affoiblissement indépendant du sommeil, & décidé seulement par l'influence de la nuit, que tient le danger des veilles pendant la nuit, puisque ces veilles violentent vicieusement la nature, en soutenant l'exercice de ses mouvemens dans un temps qui la prive nécessairement d'une partie de son énergie; aussi est-ce une des précautions les plus importantes dans le traitement des maladies chroniques, & sur laquelle SYDENHAM insistoit fortement, que celle de régler la distribution du sommeil & de la veille, sur la durée du jour & de la nuit; en sorte que le malade se couche de très-bonne heure & se lève de même.

D'après l'augmentation que la chaleur éprouve chaque soir, la fièvre la plus décidément continente paroît donc éprouver alors un redoublement bien marqué; mais ces redoublemens se font sans frisson précurseur, & plus généralement sans aucun appareil de mouvemens spasmodiques établis à l'habitude du corps; en sorte qu'on peut avancer généralement que toute affection pneumonique accompagnée d'une fièvre rémittente dont les redoublemens se suivent d'une manière régulière, & sont précédés de frisson, n'est pas une affection phlogistique, au moins dans un état de simplicité & de pureté absolue.

L'affection pneumonique, comme toutes les autres affections locales, doit donc être étudiée dans le génie de la fièvre qui l'accompagne. C'est le dogme le plus important pour la pratique de l'art, dogme parfaitement exposé par les anciens, qui faisoit comme le fondement de leur doctrine & qui a été principalement rap-

pelé par SYDENHAM & par les excellens observateurs qui l'ont suivi. Consultez GALIEN, sur-tout son traité *de differentiis febrium* & son second livre *de crisibus*. Vous y verrez qu'après avoir décrit les différentes espèces de fièvres simples, savoir, la fièvre sanguine & la fièvre bilieuse, c'est-à-dire, dépendante de l'altération bilieuse des humeurs, enfin, la fièvre pituiteuse il reconnoit que les différentes causes des maladies, profondément établies dans quelque partie déterminée, donnent des maladies de même nature que les fièvres qu'elles produisent quand elles s'exerçent dans la masse entière des humeurs. Il y a donc, disoit GALIEN, différentes espèces d'inflammation. (Car l'inflammation est prise dans un sens plus étendu, par GALIEN que par les autres anciens qui d'après ÉRASISTRATE paroissoient la borner exclusivement au phlegmon. Il entendoit donc par inflammation, toute espèce d'affection locale: *febris acuta vel aliquo dictorum humorum putrescente, vel membro inflammationem patiente generatur; & quod inflammationis nomen, non secundum antiquam consuetudinem sit audiendum.* (*l.* 2. *cap.* 9. *de crisib.*). 1°. l'inflammation simple ou phlegmoneuse à laquelle répond la fièvre continente la plus simple de toutes, analogue à la fièvre éphémère, prolongée: *cum vero ipse secundum naturam se habens sanguis impactus in loco fluxioni obnoxio putruerit.* (Et par putréfaction, GALIEN entendoit généralement un état des humeurs vivantes, différent de celui qu'elles doivent avoir naturellement (*de differet. febrium cap.* 9) *hic quidem inflammatio est simplex, vero ex ipsâ febris accenditur similis maxime ephemeris* 2°. L'inflammation bilieuse, à laquelle répond une fièvre de même nature que la fièvre ardente, GALIEN l'appeloit généralement inflammation érésipélateuse. *Omnis enim fluxus qui inflammationem effecit vel flava bilis est vel atra, vel pituita: si igitur impermixta flava*

bilis fuerit, tunc facit eryſipelata & eos qui herpetes nominantur. 3°. L'inflammation pituiteuſe, à laquelle répond une fièvre catarrhale de même nature que la fièvre quotidienne continue, GALIEN appeloit ces inflammations œdemateuſes. *Nam in omnibus inflammatis particulis, humorum impactio ſtatim quidem humores putrefacit, ſimulque calorem quemdam excitat qualis & in reliquis omnibus putreſcentibus oritur. Hujus igitur caloris modus cum ſimplex fuerit, earum alicui quas diximus febrium neceſſario aſſimilatur: vel potius, ſi verum velimus dicere, una ex illis eſt, vel ad amaram bilem, vel ad atram vel ad pituitam attinens. (cap. 11. lib. 2 de crifibus).*

Il ne faut pas oublier, dans l'hiſtoire de la pneumonie phlogiſtique, que ſa marche eſt éminemment aſſujettie à l'influence des jours critiques qui, comme nous l'avons dit, préſentent généralement l'ordre tierçaire depuis le commencement juſqu'au 9e. jour, & l'ordre quartenaire depuis le 9e. juſqu'au 20e.

La pneumonie, comme toutes les affections maladives, peut cependant parcourir ſon temps d'une manière lente, & ſe préſenter ſous la forme d'une maladie vraiment chronique.

Suite de la pneumonie inflammatoire. Analogie entre les moyens de terminaiſon de l'inflammation locale, & les moyens de terminaiſon des fièvres générales.

On établit communément que les inflammations locales ſe terminent par réſolution, par induration ou par ſuppuration. (Je ne parle point ici de la gangrene.) Nous ne pouvons point ſavoir comment ces différens accidens deviennent utiles pour la ſolution des inflammations; mais d'après la corrélation que

nous avons établie entre les affections locales & les affections générales, ce qui nous importe principalement, c'eſt de rechercher le rapport qu'il peut y avoir entre les moyens de terminaiſon de l'inflammation, & les moyens de terminaiſon des fièvres générales. C'eſt un objet curieux très-intéreſſant dont on ne s'eſt preſque point occupé & que je vais tâcher de développer.

D'abord par rapport à la réſolution, ſi l'on entend par-là, comme le font quelquefois les ſectateurs de BOERHAAVE (1), cette terminaiſon de l'inflammation qui ne laiſſe aucune trace ſenſible de ſon exiſtence dans l'organe qui en étoit le ſujet & qui ne décide aucune eſpèce d'évacuation critique (2), c'eſt-à-dire, l'évacuation d'aucune matière qui porte des caractères ſenſibles de coction (3), on peut bien établir que ce mode de ſolution n'a lieu que par rapport aux états purement nerveux qui ne ſuppoſent aucune altération dans les humeurs & plus généralement aucune léſion dans la force digeſtive. C'eſt dans cet état qu'on doit concevoir que ſe trouvent les affections locales quand elles cèdent aux moyens capables de faire couler la ſueur. Le traitement doit conſiſter à faire prendre fréquemment des boiſſons tièdes, des bains & ſe tenir chaudement: animer les boiſſons avec quelques légers aromatiques, prendre le ſoir des narcotiques. Ce ſont des états analogues

(1) D'après SYDENHAM, qui parloit apparemment des affections purement nerveuſes. Voyez ce paſſage dans SYDENHAM, dans SCHROEDER, tom. 2. pag. 55.

(2) HIPPOCRATE a vu auſſi des affections générales ſe terminer de la même manière: *fuiſſe quibus nullâ obſervatâ judicatione deſecerunt febres. Ep.* 1. SYDENHAM a dit la même choſe: *dari quaſdam febrium ſpecies quas natura ſibi relicta methodo peculiari ſine viſibili aliqua evacuatione ablegat. ſect.* 5, *cap.* 2.

(3) DE HAEN diſoit qu'il ſuſpectoit toujours la ſolution d'une fièvre qui s'étoit faite ſans évacuation. SCHROEDER, tom. 2. pag. 59.

qui ont été détruits tout-d'un-coup par l'application des véſicatoires. Ainſi on a vu des dyſſenteries guéries ſoudainement par l'application d'un véſicatoire ſur le bas ventre. MERTENS rapporte qu'il ſupprima une hémophtiſie dans une perſonne très-nerveuſe en appliquant un véſicatoire entre les deux épaules, après avoir employé inutilement les ſaignées répétées, l'eau froide, les acides minéraux & les autres ſecours les plus généralement utiles. STOLL parle auſſi d'un homme très-nerveux qui éprouvoit de temps en temps des oppreſſions qui le mettoient en danger de mort, & qui étoit ſujet à une hémophtiſie très-conſidérable. Il le guérit par le moyen d'un véſicatoire appliqué ſur la poitrine, en le faiſant reſter au lit bien chaudement & lui donnant des boiſſons diaphorétiques. La ſueur qui ſurvint diſſipa l'hémorragie. On doit concevoir, comme dit STOLL, que les véſicatoires agiſſent ici en changeant le cours de la fluxion, & en déterminant les humeurs vers l'organe de la peau, dont ils deviennent de puiſſans excitans. C'eſt auſſi dans ces états qu'a réuſſi l'opium qui doit être regardé comme un des meilleurs ſudorifiques. On ſait que SYDENHAM faiſoit un grand uſage de l'opium dans les dyſſenteries, mais ſeulement dans les dyſſenteries ſimples & purement nerveuſes; car d'ailleurs, comme l'a très-bien dit STOLL, il ne mérite pas le reproche que quelques-uns lui ont fait d'avoir appliqué trop généralement cette méthode; car il a bien connu qu'il y a des eſpèces de dyſſenteries qui ne demandent que les purgatifs, ſavoir, celles qui ſont entretenues par des fièvres gaſtriques, comme cela eſt ordinaire en automne. Il a connu des dyſſenteries qui ne cèdent qu'à la ſaignée; ſavoir, celles qui ſont entretenues par une diathèſe phlogiſtique; & à cette occaſion il rapporte une obſervation très-curieuſe d'une femme qui éprouvoit une dyſſenterie depuis trois ans, qu'il guérit par le ſeul uſage de petites ſaignées

fréquemment répétées. C'eſt auſſi dans la pleuréſie purement nerveuſe que l'opium pourroit avoir des ſuccès, & qu'on pourroit employer avec avantage la méthode de M. de HAEN, qui recommande de donner cinq ou ſix onces d'huile de lin récemment exprimée, avec un grain d'opium répété deux ou trois fois par jour. (*rat. med. tom.* 1. *pag.* 19.).

Le diagnoſtic de cet état purement nerveux eſt extrêmement difficile, cependant on peut le préſumer dans des perſonnes bien portantes qui ſe ſont expoſées à des cauſes de ſuppreſſion de tranſpiration.

C'eſt très-probablement dans un état analogue que ſe préſentent les affections locales quand elles ſuivent l'application vive du froid ſur un corps pénétré de chaleur, & qu'elles ſont probablement dues à l'introduction de la matière du froid qui agit comme corps étranger, ſans avoir porté d'impreſſion profonde qui décide aucune maladie bien établie, & qui comme telle eſt ſuſceptible de céder tout-d'un-coup à l'action des ſudorifiques. Voyez STOLL, *tom.* 3. *pag.* 192. Il donne des boiſſons tièdes, abondantes, aiguiſées de quelques légers aromates, & ordonne de ſe tenir chaudement dans le lit. Le ſoir il donne de l'opium & de la muſcade; les véſicatoires ſont éminemment appropriés.

Ce ſont les ſuccès obtenus par ces moyens & autres analogues, propres à diſtribuer les forces d'une manière égale, & qui dès-lors doivent diſſiper les affections maladives qui ne conſiſtent que dans leur diſtribution vitieuſe & leur accumulation ſur telle ou telle partie déterminée; ce ſont ces ſuccès qui ont accrédité la méthode des ſudorifiques dans le traitement de toutes les affections locales, & qui, appliquée inconſidérément à tous les états ſi différens dans leſquels ces affections peuvent ſe préſenter, eſt devenue ſi pernicieuſe. Les affections locales peuvent ne dépendre que d'une ſimple congeſtion qui n'a décidé

encore aucune affection phlogiſtique ; & dans cet état elles peuvent être guéries tout-d'un-coup par les évacuations du ſang, par exemple, par les hémorragies du nez, & le flux hémorroïdal chez ceux qui en ont l'habitude.

C'eſt relativement à cet état de ſimple congeſtion que dans toutes les fièvres les hémorragies peuvent être utiles dans quelque temps qu'elles paroiſſent, ſans être aſſujetties à ſuivre le progrès de la coction. (MARTIAN *prog. 1. coac. ſect. 1. verſ.* 29.)

Mais, lorſqu'une affection locale intéreſſe profondément la ſubſtance d'un organe, il faut néceſſairement qu'elle entre en voie de coction, qu'elle éprouve des évacuations ſubſéquentes qui portent les caractères ſenſibles de cette coction.

La réſolution, priſe dans le ſens que nous lui donnions tout à l'heure, ne peut plus alors avoir lieu dans l'affection pneumonique dont nous parlons ici. La réſolution arrive lorſque les humeurs, qui ont été le ſujet de l'affection phlogiſtique, ont ſuivi les actes de la coction & qu'elles s'évacuent ſous la forme de pus. Cette évacuation ſe fait le plus ordinairement & de la manière la plus heureuſe, par l'expectoration. On doit attendre cette réſolution lorſque les crachats paroiſſent bientôt, qu'ils ſont abondans, qu'ils ſont dans le commencement d'une couleur jaune, marqués d'un peu de ſang, & qu'ils prennent promptement une couleur blanche & une conſiſtance épaiſſe, ſurtout quand ils calment la douleur & qu'ils rendent la reſpiration plus facile. *Sputum flavum, ſanguini non multo commixtum, in iis qui pulmone laborant, ſi inter initia ſputur, valdè utile eſt. Progn.*

Les produits de la coction peuvent auſſi s'évacuer par les voies urinaires. Ce flux d'urine ſe fait le plus communément le 7e. jour. Le ſédiment doit être copieux, blanc, parfaitement homogène. Il eſt avantageux

tageux qu'il ſoit d'abord rougeâtre & qu'il prenne bientôt une couleur blanche à peu près comme les crachats qui dans le commencement ſont enſanglantés & qui doivent devenir blancs dans la ſuite. HIPPOCRATE remarque que le ſédiment rougeâtre des urines, quand il eſt homogène & bien fondu, eſt également critique, mais qu'il annonce communément une ſolution plus difficile & plus tardive : enfin les produits de la coction peuvent ſe porter ſur différentes parties du corps, où ils déçident d'une manière critique des abcès ou des collections véritablement purulentes, & qui le plus communément ſe font aux glandes parotides ou aux extrémités inférieures. *HIPP. progn.* PIQUER, *pag.* 207. *Quibuſcumque ex pulmonia abſceſſus circa crura fiunt & ſuppurantur vel ad infernas partes & fiſtulantur. Ii liberantur*, c'eſt-à-dire, ainſi que l'interprète PIQUER, lorſqu'ils donnent quelque matière. VAN-SWIETEN dit que ces abcès doivent paroître le neuvième jour, mais ils peuvent paroître plus tard, & même au bout de quelques mois. (PIQUER, prog. pag. 209.) Vous pouvez en voir un exemple dans la diſſertation de M. VENDS. (BALDINGER. t. 4. p. 106. parotide le quatorzième jour.)

Le premier moyen de ſolution de la pneumonie inflammatoire, qui ſe fait donc par une coction purulente dont les produits s'évacuent le plus ordinairement par l'expectoration, eſt abſolument analogue au moyen de ſolution de la fièvre inflammatoire qui éprouve une coction, dont les produits ſe préſentent dans les urines ſous une forme entièrement purulente. Car, comme le diſoit très-bien GALIEN, le pus qui ſe forme dans les inflammations, eſt analogue au ſédiment que dépoſent les urines dans les fièvres. *Et ſuperante quidem naturâ ſicut in inflammationibus pus : ita in humoribus qui in venis atque arteriis continentur, quoddam quod pari proportione reſpondet ſubſidens*

in urinis. (De differ. febribus, liber. 1. caput. 6.)

La pneumonie inflammatoire ſe termine quelquefois par ſquirre ou par induration. STOLL remarque que, chez ceux qui ont éprouvé des inflammations du poumon, il eſt très-ordinaire que la ſubſtance de ce viſcère ſoit plus dure qu'elle ne doit l'être; & MORTON remarque que les tubercules, que les péripneumonies mal terminées laiſſent aſſez ſouvent dans le poumon, deviennent une cauſe fréquente de phthyſie pulmonaire.

Ce moyen de ſolution eſt auſſi analogue à celui de quelques fièvres, qui décident auſſi quelquefois des tumeurs comme ſquirreuſes. VAN-SWIETEN remarque qu'il ſurvient quelquefois dans les nouvelles accouchées, une fièvre aſſez forte qui dure un ou deux jours, & qui laiſſe des tumeurs dures & comme ſquirreuſes dans les mammelles. SYDENHAM a obſervé dans les enfans, que lorſque les fièvres intermittentes, & ſur-tout celles d'automne, ſe prolongent, elles déterminent preſque ſûrement des tumeurs ou des duretés dans le bas-ventre, & qu'il n'y a pas de ſigne qui à cet âge ſoit plus avantageux & qui annonce plus ſûrement la convaleſcence. Il y a, par rapport à ces tumeurs qui ſurviennent aux enfans à la ſuite des fièvres, une circonſtance remarquable, c'eſt qu'elles ont la dureté du ſquirre à la ſuite des fièvres intermittentes, & qu'elles ſont venteuſes dans les autres eſpèces de fièvres; mais elles ſont également ſalutaires.

CULLEN obſerve très-bien que la ſolution par ſquirre arrive ſur-tout dans les parties glanduleuſes; or, nous avons déjà vu que le ſyſtême des glandes eſt plus en action dans le premier âge de la vie que dans tous les âges ſuivans.

Le 3e. moyen de ſolution de la pneumonie inflammatoire, eſt la ſuppuration. On a lieu de craindre cette voie de ſolution, lorſque la maladie ſe ſoutient

au même degré jusqu'au 14e. jour, sans donner aucun signe de coction, ou lorsque l'expectoration qui avoit paru cesse de nouveau. On peut conclure que la suppuration se fait, lorsque la fièvre qui avoit diminué s'allume de nouveau; lorsqu'il paroît de légers frissons qui se répetent fréquemment & d'une manière irrégulière, & qui ne sont décidés par aucune cause manifeste; lorsqu'il y a de petites sueurs, que la douleur de poitrine a disparu & qu'elle a fait place à un sentiment de pesanteur. C'est de ce moment, dit HIPPOCRATE, qu'on doit commencer à compter la formation de l'abcès. *Considerare autem oportet principium suppurationis, si quando primum rigor ipsum prehendit, & si dixerit in parte quâ rigore vexabatur, pro dolore pondere, ipsum gravari, hæc enim in principiis fiunt suppurationis. Prog.* Selon HIPPOCRATE la suppuration est plus ordinaire aux personnes d'une constitution nerveuse. *Progn. coac. sect.* 1. *vers.* 20. Les personnes, dit-il, qui en santé sont très-sujettes à des frissons, prouvent des hémorragies qui disposent éminemment à la suppuration. Lorsque la difficulté de respirer est toujours subsistante, cet état de suppuration peut se présenter sous deux formes bien différentes; ou bien le pus est cantonné & circonscrit, & l'affection maladive qui le produit est absolument éteinte; ou bien le pus se forme habituellement, & est dû à une affection profondément établie dans la substance du poumon & qui tend à la fondre & à la convertir en matière purulente. Cet état de suppuration est analogue à celui qui est produit par des causes extérieures, comme, par exemple, par des blessures qui, comme le dit HIPPOCRATE, est à-peu-près sans danger. *Fit præterea etiam ab ulcere suppuratus & levior hic morbus existit.* Il avoit parlé avant des états de suppuration dépendans des matières qui s'altèrent dans la substance même du poumon. *De locis*

in homine PROSP. MART. 286. Il y a des personnes qui éprouvent à différentes reprises les suppurations dans le poumon, & qui paroissent enfin affoiblis par ces suppurations fréquemment répétées. *VALLESIUS, epid. lib. 7. pag. 816. Nimirum sunt nonnulli quibus ob debilitatem partium illarum sæpè redit hoc malum. Sunt qui suppurant levi ex causâ, facile etiam liberentur : atque ita fit ut crebro id patiantur donec aliquando debiliores subito existentes effugere non possint & moriantur.* C'est alors que se présentent tous les symptômes d'une véritable fièvre hectique, dont un des grands caractères, quoiqu'il ne soit pas cependant aussi nécessaire que l'a dit GALIEN, qui le regardoit comme le symptôme pathognomonique des fièvres hectiques, c'est que la chaleur augmente, que le pouls devient plus grand & plus vîte une ou deux heures après l'usage des alimens. Ce symptôme se montre tout-d'un-coup sans être précédé ni d'horreur, ni de refroidissement des extrémités, ni d'engourdissement, ni d'envie de vomir, ni d'irrégularité dans la distribution de la chaleur & les mouvemens du pouls. Cette augmentation dans les mouvemens du pouls & de chaleur, dépend seulement de l'impression d'irritation que les alimens portent sur l'estomac, & ce caractère n'est pas constant.

Ce mode de solution par un état de suppuration établi sur le poumon, répond à celui des fièvres qui introduisent dans les humeurs une véritable disposition purulente, comme l'a dit de HAEN.

Les signes de suppuration intérieure, donnés par HIPPOCRATE dans ses prognostics, sont une fièvre continue, plus douce pendant le jour & plus forte pendant la nuit; des sueurs, des frissons irréguliers, une toux sèche, (mais elle peut être avec expectoration plus ou moins abondante lorsque la suppuration est due à une fluxion abondante d'humeurs pituiteuses

ſur le poumon) les yeux caves, les pomettes rouges, les ongles crochus, les doigts très-chauds, froncés, ridés & deſſéchés. (*PIQUER prog.* 200.) des tumeurs aux extrémités inférieures, un défaut d'appetit, des puſtules ſur tout le corps. (*Voyez VALLESIUS. epid. lib.* 7. p. 848.) Dans les ſuppurations du poumon, un ſigne qui a beaucoup de valeur pour annoncer le rétabliſſement, c'eſt que l'appétit ſe ſoutient. (*HIPP. prog. VALLESIUS epid.* 7. p. 887. *Cibos libenter accipere ſuppurationem ſalubrem.*).

Il y a beaucoup de difficultés pour déterminer les vrais caractères du pus & pour le diſtinguer du mucus, c'eſt un ſujet de diſpute fort ordinaire entre les médecins. Ceux qu'on donne communément, c'eſt que le pus n'eſt pas filant comme la ſimple mucoſité. C'eſt, que jeté dans l'eau, il va au fond, au lieu que le mucus ſurnage; c'eſt que jeté au feu, il exhale une odeur plus fétide. On preſcrit auſſi, pour diſtinguer le pus de la matière ſimplement muqueuſe, de les mêler avec l'acide vitriolique en y ajoutant de l'eau. Le mucus nage dans la liqueur en forme de flocon, le pus ſe précipite. Le pus doit ſe connoître par la maladie, & non la maladie par le pus. (*PIQUER prog.* 205.) Mais tous ces ſignes ſont peu conſidérables, ils ne ſuffiſent point pour établir bien nettement & ſans équivoque la nature du pus. Ce qu'il y a de plus sûr, c'eſt l'enſemble des caractères qui conſtatent l'état de fièvre hectique. *At ſpecies humorum prope modum infinitæ ſunt, lividorum, atrorum, purorum ac ſincerorum, aut pallido alboque, aut albo viridique mixtorum.* (*MORG. de ſed. & cauſ. morb., lib.* 1.)

La pneumonie inflammatoire ſe termine encore aſſez ſouvent ou par un épanchement de ſérosité dans la poitrine, ou, ce qui eſt bien plus funeſte, par l'épanchement d'une lymphe, qui ſe coagule & qui décide ſoudainement la mort, en arrêtant les mou-

vemens du poumon; le seul moyen de sauver le malade, comme le dit STOLL, seroit de faire tout-d'un-coup l'ouverture de la poitrine, & de procurer l'évacuation de cette matière avant qu'elle eut le temps de se coaguler. Ceci n'est pas particulier aux inflammations locales, & la fièvre inflammatoire-générale peut avoir des effets analogues. MEDICUS a prétendu que la partie rouge du sang, fortement coagulée par une diathèse phlogistique, se sépare de la sérosité qui peut ainsi s'épancher dans différentes parties. Cette explication de MEDICUS ne paroît pas fondée; car il faudroit que les épanchemens d'hydropisie, fussent aussi familiers à la diathèse phlogistique, qu'ils sont rares dans le fait. C'est une objection que STHAL a répétée souvent & qui est généralement applicable à toutes les explications méchaniques & nécessaires que l'on donne des phénomènes de l'état vivant, soit en santé, soit en maladie. Mais, quoiqu'il en soit, il est bien essentiel de reconnoître qu'il y a certains états d'inflammations phlogistiques, soit locales, soit générales, qui décident des hydropisies. Ainsi, MEDICUS a vu plusieurs hydropisies qui ne cédoient qu'aux saignées fréquemment répétées, aux boissons émolientes, & à tout l'ensemble des moyens anti-phlogistiques. STOLL, qui a vu quelquefois cette espèce d'hydropisie, observe qu'elle n'a lieu que chez les gens vigoureux, qui sont à la fleur de l'âge, & qui se nourrissent largement avec des alimens très-succulens. On a lieu sur-tout de la présumer chez ceux qui éprouvent la suppression de quelque évacuation habituelle de sang. FABRICE de HILDEN rapporte l'observation d'une hydropisie, guérie par des évacuations de sang spontanées.

HIPPOCRATE disoit que la chaleur qui existe dans quelque partie du bas-ventre fond la pituite, & décide ainsi des épanchemens hydropiques. *Si calor quidem in ventre consistiterit, velut pituita in ipsum collapsa.*

(*MART. de morb. mul. lib.* 1, *sect.* 3. *verſ.* 56.). HIPPOCRATE paroît reconnoître deux eſpèces d'aſcites, l'une qui eſt précédée de leucophlegmatie, & dans laquelle la graiſſe ou la pituite changée en eau, ſe dépoſe dans le ventre; l'autre dans laquelle la pituite fondue tout-d'un-coup, par la chaleur de quelques viſcères du bas-ventre, donne lieu à l'épanchement. Dans la première eſpèce, il paroît admettre une prédominance de froid, & il dit qu'elle eſt incurable; & dans la ſeconde, une prédominance de chaleur. *Ex quibus omnibus colligere eſt hydropis cauſam communem referri non in calorem aut frigiditatem, ſed in humidam potius temperiem quæ modo frigiditati conjungitur, modo caliditati.* Dans la ſeconde eſpèce, il recommande la ſaignée (*MART.* 286. *ſeconde colonne*). HIPPOCRATE décrit une eſpèce d'hydropiſie qu'il attribue à la chaleur de la rate, & dans laquelle, après les purgations, il donne le lait d'ânesſe pour détruire l'intempérie chaude des viſcères, véritable cauſe de cette maladie. (*MART. de morb. mul., lib.* 1. *ſect.* 3. *verſ.* 43). A cette occaſion MARTIAN blâme la pratique des médecins qui traitent généralement les hydropiſies par les échauffans, & il dit avec beaucoup de raiſon, que ces remèdes échauffans ayant à-peu-près le même effet que la fièvre, on ne doit pas plus attendre de leurs effets que de la fièvre qui, comme on le ſait, eſt le plus généralement nuiſible dans les hydropiſies (*id. ibid.*) C'eſt donc à tort que quelques médecins françois ont donné comme une choſe nouvelle, l'uſage des rafraîchiſſans & des humectans dans le traitement des hydropiſies; mais c'eſt bien plus à tort qu'ils ont étendu cette méthode rafraîchiſſante ſur toute eſpèce d'hydropiſie. HIPPOCRATE ne donnoit le nom d'hydropiſie qu'à l'épanchement d'eau dans le ventre. Il paroît qu'on peut rapporter ici l'hydropiſie de CTESIPHON, *epid. lib.* 7. VALLESIUS 818. Elle avoit été précédée d'une fièvre

vive, & trois jours avant la mort il ſurvint un friſſon de la fièvre ſuivie d'un charbon à la partie interne de la cuiſſe droite. (*HIPPOCRATES de vict. rat. in acut. VALLESIUS, p.* 225.) *Si difficulter ſpiraverit, ætas urgeat, & virium robur adſit, ſanguinem è brachio detrahere opportet.* Expérience de LOWER, qui a décidé des épanchemens hydropiques par la ligature des vaiſſeaux (*TISSOT pag.* 117. *STOLL, tom.* 3. *pag.* 204 *& ſuiv.*). L'hydropiſie de poitrine guérie par l'uſage des humectans. (*comm. LEIPS. tom.* 18. *pag.* 196. *Timpanite id. ibid.*). Sur la ſaignée dans l'hydropiſie (*VAN-SWIETEN, pag.* 190.).

La pneumonie inflammatoire décide aſſez ſouvent une affuſion de ſang dans tout le tiſſu cellulaire du poumon, & probablement même, c'eſt la terminaiſon la plus ordinaire de cette maladie quand elle devient funeſte. Il faut remarquer à cette occaſion, qu'un organe enflammé devient un centre qui appelle fortement à ſoi toutes les humeurs; or, il n'y a point de partie qui ſoit plus ſuſceptible d'orgaſme & de vive turgeſcence que le poumon, qui eſt un organe éminemment ſanguin. Cette turgeſcence du foyer de l'inflammation dans la pneumonie, peut être aſſez conſidérable pour comprimer fortement toute la ſubſtance du poumon, & établir ainſi un obſtacle inſurmontable au mouvement progreſſif du ſang. C'eſt cet état qu'HIPPOCRATE appeloit la chûte du poumon ſur le côté, *prolapſus ad latus.* Il preſcrit les lavemens, les ſaignées du bras, des narines, de la langue, enfin de toutes les parties du corps; de donner des boiſſons rafraîchiſſantes, des diurétiques, mais qui n'échauffent point, des fomentations émollientes ſur les endroits douloureux, ou des fomentations froides ſur les autres. *Ad reliquas verò partes frigefactoria adhibere.* (Voy. dans PROSP. MART. ap. ſect. 5. n°. 13) un exemple frappant de cette affuſion de ſang dans la ſubſtance du poumon. *Pulmo*

totus ſanguine repletus mirum in modum tumidus apparuit, ita ut non vaſa tantummodo turgerent, ſed per totam ſubſtantiam ſanguis conglobatus, ſchirri duritiem æmularetur. (SCHROEDER, *de catharrho in ſepulch.* BONNET, *lib.* 2. *ſect.* 2. *obſ.* 11.) Aſthme par coups de ſang ſur le poumon, STORK, *præcept. tom.* 1. *pag.* 234. Vous pouvez voir quelques exemples analogues dans les excellentes obſervations pathologiques de M. HALLER, ſous le titre *de tranſudatione ſanguinis.* Il y a parmi les ſujets de ces obſervations un enfant de huit ans, qui étoit un fils de HALLER: *atque vale in æternum*, dit cet aimable écrivain, *care puer, & parentem expectâ.* Il faut remarquer de plus qu'il eſt certains états du corps vivant dans leſquels le ſang ſe forme en quantité exceſſive & pernicieuſe. Voyez TISSOT ep. ad HALLER, pag. 70. Ces états tiennent ſans doute à une activité exceſſive de la force digeſtive. PROSPER MARTIAN, qui attribue avec raiſon la maladie ci-deſſus à une ſurabondance de ſang (*totum malum in ſangninis plenitudine conſiſtere videbatur*) obſerve que le ſujet mangeoit beaucoup, même pendant le cours de cette maladie, & que quoique peu de temps avant ſa mort il eût mangé copieuſement une panade, trois œufs, du pain & de la viande, on trouva l'eſtomac abſolument vide & très-peu de choſe dans les inteſtins.

Cet état ou ce *lapſus pulmonis ad latus*, eſt décidément mortel, à moins qu'il ne ſoit combattu dès le principe par des ſaignées copieuſes & fréquemment répétées, d'abord révulſives, puis dérivatives; ainſi d'abord par des ſaignées du bras, enſuite par des ſcarifications entre les omoplates. M. STOLL remarque que ces grandes & mortelles inflammations du poumon ſont ſur tout ordinaires aux gens qui mènent une vie ſédentaire & qui ont le corps fort courbé en avant; par exemple, les tailleurs, puiſque cette manière de vivre retient

tout le ſyſtême muſculaire dans un état de foibleſſe relative, qu'elle gêne la diſtribution des humeurs dans les viſcères du bas-ventre, & qu'ainſi elle les porte aſſidûment dans le poumon qui ſe trouve par-là dans un état habituel de congeſtion & de pléthore.

L'illuſtre AWREMBRUGER, qui s'eſt beaucoup appliqué, & au grand profit de l'art, à reconnoître l'état des viſcères de la poitrine, s'eſt convaincu que le poumon eſt très-généralement mal diſpoſé chez ceux que la néceſſité de leur genre de vie retient ainſi dans une ſituation ſi peu naturelle à l'homme.

La méthode de M. AWREMBRUGER, pour connoître les affections de poitrine, mérite d'être connue & vous devez conſulter le petit ouvrage qu'il a donné, *inventum novum inveniendi morbos pectoris per percuſſionem*, qui contient des choſes très-intéreſſantes. Elle conſiſte à reconnoître l'eſpèce de ſon que donne la poitrine dans l'état parfaitement naturel, quand elle eſt frappée légérement dans différentes portions de ſon étendue & dans les différens ſtades de la reſpiration. Cette eſpèce de ſon ne peut ſe reconnoître que par l'expérience, & par une expérience très-répétée; cependant on peut le comparer juſqu'à un certain point, à celui que donne un tambour couvert d'un morceau d'étoffe. Or, lorſqu'une des parties contenues dans la poitrine ſe trouve dans une diſpoſition maladive, l'endroit le plus voiſin ne donne qu'un ſon ſourd & d'autant plus ſourd que cette affection eſt plus grave & plus profondément établie. A l'aide de ce ſigne, M. AWREMBRUGER a rendu beaucoup plus ſûre l'opération de l'empième; & au rapport de M. STOLL, il n'eſt point de médecin qui ait fait faire plus ſouvent cette opération & d'une manière plus heureuſe. STOLL, tom. 3. pag. 155.

La pneumonie inflammatoire peut donc ſe terminer par une effuſion bruſque de ſang dans toute la ſubſ-

rance des poumons ; or, le mode de ſolution ſe trouve auſſi dans certaines eſpèces de fièvres, qui produiſent de ſemblables épanchemens de ſang dans le tiſſu cellulaire, & dans leſquels même le ſang coule de tout l'organe de la peau en forme de ſueurs. Ces ſueurs de ſang ſont aſſez ordinaires dans les îles de l'Amérique. Conſultez VELLANUS, HELVETIUS, HALLER.

Je viens d'expoſer l'analogie que préſentent dans leur moyen de ſolution, les inflammations avec les fièvres, & nous trouvons une nouvelle confirmation de l'identité de nature de l'affection locale & des affections générales ; c'eſt un principe que j'ai expoſé pluſieurs fois, & ſur lequel je ne crois pas pouvoir revenir trop ſouvent.

Au reſte, en parlant de tous ces moyens de ſolution, je n'ai point conſidéré les états très-différens ſous leſquels ils peuvent ſe préſenter réellement. Par exemple, en reconnoiſſant que la pneumonie inflammatoire peut ſe terminer par ſquirre ou par induration de quelque partie du poumon, je n'ai rien dit de la nature réelle de ce ſquirre qui peut en effet offrir des formes très-différentes & indiquer des moyens curatifs bien différens. Le plus ſouvent cet état ſquirreux décide un état inflammatoire, & doit être traité par les moyens anti-phlogiſtiques. STOLL remarque que les ſquirres entretiennent dans le poumon un état de phlogoſe comme imminent, qui doit être traité par les anti-phlogiſtiques. Ces ſquirres ou ces tubercules du poumon ſont bien différens de ceux qui ont été décidés par des affections gaſtriques pituiteuſes, ou par des pneumonies pituiteuſes, & qui doivent être traités par des réſolutifs d'une activité graduellement augmentée, mais ſur-tout par des émétiques à petite doſe & fréquemment répétée, enſuite par des toniques. Les ſaignées ne conviennent dans ces circonſtances que pour diminuer la

quantité de ſang, afin que ſon mouvement à travers le poumon ſoit plus libre, & auſſi pour prévenir l'effet trop irritant des réſolutifs & des émétiques. Une circonſtance importante du traitement, c'eſt d'entretenir habituellement la liberté du ventre.

Il en eſt de même de l'état de ſuppuration accompagnée de la fièvre hectique, que la pneumonie inflammatoire décide quelquefois; car cette fièvre hectique peut auſſi être entretenue par un état phlogiſtique ſubſiſtant, & en général la diathéſe purulente n'établit point une maladie ſpécifique, mais peut être entretenue par des affections maladives très-différentes. (HIPPOCRATE regardoit comme le plus dangereux l'état de ſuppuration entretenue par une affection bilieuſe. *Suppurationes quæ, dum bilioſum adhuc eſt ſputum, creantur, lethales admodum. Prog.* VALLESIUS, *pag.* 95.). Et comme le dit SELLE, il n'eſt pas douteux que dans ces différentes circonſtances le pus ne préſente des qualités fort différentes. *Facillime perſpicere licet hanc febrium ex ſuppuratione naturam non ſemper unam eamdemque eſſe; ſed pro variâ conſtitutione variiſque pro cauſis præcedentibus admodùm differre, probabilitate non caret; & jam ipſum pus pro hâc differentia variæ indolis eſſe.* SELLE, *pag.* 259. Et à cette occaſion il remarque très-bien que les toniques & les fortifians ne conviennent point dans l'état ulcéreux qui a été précédé d'inflammation, lorſque l'enſemble des circonſtances peut donner lieu de préſumer le génie encore ſubſiſtant de cette inflammation. *Sic roborantia ulceribus ſanandis quæ febrem inflammatoriam ſecuta ſunt non congruunt in conſtitutione forti ſatis, adhuc robuſtâ & ad ebullitionem pronâ. Idem.*

Une obſervation intéreſſante de STOLL, & qui eſt généralement applicable à toutes les maladies chroniques, c'eſt que généralement la phthyſie doit être traitée différemment dans les différentes ſaiſons, parce qu'elle prend alors des caractères fort différens.

Je remarque qu'on a ſouvent trouvé des anévriſmes de cœur chez ceux qui avoient éprouvé ſouvent des inflammations de poumon; ceci confirme ce que nous avons déjà expoſé ſur les anévriſmes, que nous avons conſidérés comme dépendans le plus ſouvent d'une augmentation vicieuſe des forces de quelque partie du ſyſtême artériel. J'aurois pu citer à cette occaſion M. FOUQUET qui a expoſé des idées très-analogues à ce que j'ai dit alors.

Le traitement le plus généralement applicable à ces états de phthyſie, c'eſt le traitement anti-phlogiſtique employé modérément, & l'emploi des moyens qui facilitent l'évacuation du pus à meſure qu'il ſe forme.

Traitement de la pneumonie inflammatoire.

Le traitement de la fièvre inflammatoire générale, dont j'ai parlé fort au long, eſt abſolument analogue à celui qui convient à la pneumonie inflammatoire; je m'étendrai donc peu ſur ce traitement, & je remarquerai ſeulement les différences qui ſont relatives à l'application des topiques & aux moyens propres à ſoutenir les évacuations critiques qui ſe font le plus ſouvent par les expectorations.

Nous avons vu que l'affection phlogiſtique, à raiſon de l'altération profonde qu'elle ſuppoſe dans la ſubſtance du corps, ou plutôt dans la force digeſtive, doit, pour ſe terminer heureuſement, entrer en voie de coction, & éprouver enſuite des évacuations qui emportent les produits de cette coction & qui dès-lors ſont éminemment critiques & ſalutaires. Il en eſt de même de toutes les maladies entretenues par des cauſes matérielles profondément établies; or, cette coction eſt un acte de la nature ſur lequel nous ne pouvons abſolument rien & par rapport auquel nous ſommes réduits à l'indication générale de ſou-

tenir les mouvemens de la fièvre à un degré d'activité convenable. Toutes les léſions de la faculté digeſtive doivent néceſſairement être livrés au travail de la faculté digeſtive ; c'eſt ce qu'HIPPOCRATE exprimoit de cette manière : les fluxions produites par le chaud ou le froid, (c'eſt-à-dire, comme il l'explique ailleurs par expanſion & condenſation) ſe guériſſent facilement par des qualités contraires. Mais il eſt tout autrement quand il y a véritablement une altération établie dans la matière: « *omnibus autem liberatio* » *hæc eſt, ut ex frigiditate quidem effecti percaleſiant & ex ardore verò perfrigerentur, atque hæc brevi accedunt, & concoctione* » *nulla opeu habent. Reliquæ autem omnes fluxiones,* » *quas propter humorum acrimonias & intemperantias* » *ego fieri ſentio, reſtituuntur & curantur ubi temperatæ fuerint ac concoctæ.* »

La fièvre inflammatoire préſente donc dans ſa durée des temps bien différens ; dans le premier, la cauſe maladive eſt en pleine vigueur, c'eſt ce qu'on appelle le temps de crudité, qui ſe porte juſqu'à ce qu'il paroiſſe des ſignes de coction. Ce temps de crudité préſente communément un état d'irritation & de vigueur exceſſive, qui ne demande abſolument que les moyens relâchans, émolliens, affoibliſſans, & ſous ce point de vue, la fièvre inflammatoire retient, dans ſon premier période à un degré bien marqué, le caractère de la fièvre que nous avons décrite ſous le nom de fièvre éphémère prolongée, qui la précède le plus communément & que nous avons conſidérée comme un état inflammatoire imminent.

La pneumonie inflammatoire préſente auſſi dans ſon période de crudité un état analogue d'irritation & de vigueur dominante. On doit concevoir que cet état ſe montre aſſez ſouvent d'une manière pure & ſimple dans les temps qui précèdent l'établiſſement complet des épidémies de pneumonies phlogiſtiques ; & alors

il ſe préſente ſous la forme de catharre, qui, comme l'a très-bien dit STOLL, ſont comme les premiers traits des maladies qui ſe préparent. Ces catharres qui tiennent donc à un état phlogiſtique du poumon comme imminent, cèdent aſſez facilement aux antiphlogiſtiques. Ils ne ſont point néceſſités à paſſer par la voie de coction, comme les inflammations du poumon entièrement établies & conſommées. Nous avons déjà remarqué que le mot *catharre*, comme preſque toute la nomenclature médicinale, (car ici comme preſque dans toutes les ſciences, les mots inventés par le peuple ne peuvent convenir exactement à la nature des choſes dénommées dont il n'a aucune connoiſſance,) le mot *catharre* eſt appliqué à des maladies très-différentes. On donne communément le nom de catharre à toutes les affections accompagnées de toux, laquelle augmente pendant la nuit avec un ſentiment d'irritation ſur le goſier & l'écoulement d'une matière âcre. Or, cet enſemble de phénomènes peut être produit & entretenu par des cauſes de maladie entièrement différentes. Une circonſtance très-remarquable de SYDENHAM, c'eſt que lorſqu'une maladie épidémique eſt bien établie, la toux produite par un accident quelconque, par exemple, par un changement bruſque dans les qualités ſenſibles de l'air, la toux, dis-je, en irritant le poumon, détermine la conſtitution épidémique à porter ſon action ſur le poumon, ce qui donne une affection pleurétique de même nature que la conſtitution épidémique. C'eſt un principe ſur lequel SYDENHAM revient ſouvent, qu'une conſtitution épidémique dont la nature eſt à la rigueur indépendante des qualités ſenſibles de l'air, eſt très-ſouvent déterminée à porter ſon impreſſion ſur telle partie du corps ou ſur telle autre, par ces qualités ſenſibles, quand elles ont beaucoup d'intenſité ou qu'elles s'établiſſent bruſquement. Ainſi, dans

cette obſervation particulière de SYDENHAM, la pleuréſie dépend des qualités ſenſibles de l'air, mais le fond de cette pleuréſie ou ſa nature réelle, étoit un produit de la congeſtion épidémique, qui n'avoit rien de commun avec les qualités ſenſibles.

Le temps de crudité de la pneumonie phlogiſtique s'étend donc juſqu'à ce qu'il commence à s'établir des ſignes de coction, & cette coction doit principalement être étudiée dans la matière de l'expectoration. L'état d'irritation exceſſive & pernicieuſe, qui ſe préſente communément dans ce dernier temps, eſt caractériſée par la violence exceſſive de la fièvre; mais ſur-tout par la vivacité de la douleur, les difficultés de reſpirer, le ſpaſme externe du poumon qui ſupprime complétement l'expectoration, ou du moins qui ne permet que l'excrétion d'une matière claire, ſéreuſe, ſans conſiſtance, & qui loin de ſoulager, ne fait qu'augmenter la gravité de tous les ſymptômes. C'eſt donc l'enſemble de tous ces ſymptômes qui indiquent les moyens émolliens, relâchans, énervans & affoibliſſans, & c'eſt d'après leur état apprécié avec ſagacité, que doit être meſuré l'intenſité de ces moyens curatifs. Car, encore un coup, ces moyens ne ſont pas décidément curatifs, & l'affection phlogiſtique, comme toutes les autres maladies avec cauſe matérielle profondément établie, doit néceſſairement être livrée à l'acte de la coction qui n'eſt que le produit ſenſible de l'action des forces digeſtives, revenues à leur état naturel & ordinaire : *curantur ubi temperata fuerunt & concoctæ.*

La ſaignée, comme nous l'avons dit, eſt un moyen puiſſamment relâchant & affoibliſſant. La ſaignée peut donc être indiquée généralement dans le premier temps de la pneumonie, toutes les fois que les ſymptômes d'irritation ſe préſentent avec une grande intenſité. Le plus communément le temps de crudité ſe porte juſqu'au quatrième

trième jour inclusivement ; il peut cependent s'étendre beaucoup plus loin ; & comme nous l'avons remarqué, c'étoit une pratique très-pernicieuse que celle de quelques médecins antérieurs à HIPPOCRATE ; qui proscrivoient rigoureusement la saignée ; après le quatrième jour des maladies inflammatoires. J'ai déjà remarqué qu'HIPPOCRATE saigna *Anaxion* le huitième jour d'une fièvre pneumonique inflammatoire ; parce que cette maladie étoit encore dans son état de crudité ; & que les symptômes d'irritation dominoient d'une manière dangereuse. *In Abderis anaxionem qui decumbebat ad thracias portas, febris acuta corripuit. Lateris dextri dolor assiduus. Siccam tussim habebat ; neque expuebat. Primis diebus siticulosus ; insomnis. Uriniæ boni coloris, multæ, tenues. Sexta delirium. Ad calefactoria nihil remisit. Septimâ dolorosè agebat. Nam & febris augescebat ; & dolores non remittebant, & tussis vexabat, difficulterque spirabat. Octava cubitum secui.* Il fut jugé le trente-quatrième jour par l'expectoration ; & par les urines & par les sueurs. *Eduxit matura multa. Urinis subsidentia, multâ alba. Trigesima-quarta sudavit per totum à febre liber penitùs judicatus est.* Lib. 3 ; huitième malade. Il n'est guère de praticiens qui n'aient eu occasion d'imiter avec succès cette pratique d'HIPPOCRATE ; vous en verrez des exemples dans TRILLER & de HAEN ; &c.

On ne peut point déterminer bien positivement la quantité de sang qu'il est nécessaire d'évacuer. La grande indication de la saignée doit se tirer de la violence des phénomènes d'irritation & principalement de l'état de la douleur & de l'état de la respiration. C'est donc sur l'intensité de ces symptômes qu'on doit se régler & pour la quantité du sang qu'on doit tirer dans chaque saignée ; & pour les répétitions de ces saignées ; cependant on peut établir assez généralement que dans un homme adulte d'une vigueur ordinaire ; la saignée

doit être de dix ou douze onces. On appelle une ſaignée copieuſe celle qui paſſe vingt onces, & petite quand elle eſt au-deſſous de dix.

On aide l'effet révulſif de la ſaignée, en frottant, avant de la pratiquer, le bras avec des morceaux d'étoffe échauffés & les fomentant avec des éponges trempées dans l'eau chaude. Par rapport à la ſaignée du pied, il faut tenir pendant quelque temps les jambes & les pieds dans l'eau tiède. Il eſt utile pendant que le ſang coule de frotter l'endroit douloureux de la poitrine & de faire faire au malade de grands efforts d'inſpiration, ſoit en l'incitant à touſſer, ſoit même en préſentant des ſternutatoires ſous le nez. Ces moyens ſont quelquefois abſolument néceſſaires pour rompre le ſpaſme & déterminer ainſi l'écoulement du ſang, auquel la violence de ces ſpaſmes peut s'oppoſer, comme l'a prouvé une obſervation rapportée par TULPIUS.

La première ſaignée doit communément être plus copieuſe, & on continue l'écoulement du ſang juſqu'à ce que la douleur de poitrine ſoit diminuée, & la reſpiration rendue plus libre. Si cependant le tempérament du malade ne permet pas de porter la ſaignée juſqu'à ce que ces ſignes de ſoulagement paroiſſent, il faut s'arrêter au premier ſigne de défaillance. Pour prévenir cette défaillance, il eſt bon que le malade ſoit couché.

Il eſt des circonſtances de douleur extrême, où il peut être avantageux de décider de légères défaillances. Il faut alors pendant que le ſang coule, faire tenir le malade levé ou ſur ſon ſéant. La défaillance en ſoi eſt le plus-grand reméde de la douleur. (MARTIAN). *Com. de humor. verſ.* 70. *Per lipothymiam corporis habitus refrigeratur quam maxime. Senſibus torpor inducitur, ut merito, & febribus ardentiſſimis, inflammationibuſque vehementiſſimis doloribuſque maximis conferre dicatur. Hanc quidem in doloribus obſervavi;*

ut non possim satis explicare quam eximie eos tollat.

Les accidens s'affoibliſſent donc communément après la première ſaignée, mais le calme ne dure guère que quelques heures, & dès que les ſymptômes reparoiſſent, il faut répéter la ſaignée juſqu'à trois ou ſeulement deux fois, toujours dans le moment de la plus grande intenſité des ſymptômes. La ſeconde ſaignée doit avoir huit onces juſqu'à dix, & la troiſième ainſi que la quatrième, depuis ſix juſqu'à ſept. En ſorte que la quantité de ſang qu'on doit tirer dans une pneumonie inflammatoire, eſt environ de quarante ou cinquante onces de ſang. SYDENHAM dit qu'il en tiroit ordinairement la quantité de quarante onces, & TRILLER qui ſaignoit beaucoup, dit que rarement il en falloit tirer plus de vingt-quatre ou vingt-cinq onces.

Lorſque la première ſaignée du bras avoit été aſſez abondante, TRILLER étoit dans l'uſage de faire faire la ſeconde au pied & les autres ultérieures au bras; mais une précaution bien importante dans la ſaignée, c'eſt qu'elle ſoit faite au bras ou au pied correſpondant au côté de la poitrine affecté. Cette queſtion a été pendant long-temps un objet de diſpute parmi les médecins, comme vous pouvez le voir dans l'ouvrage de VAN-SWIETEN, mais l'avantage de ces ſaignées ſur celles qui ont été faites ſur le côté oppoſé, paroît avoir été bien démontré par les expériences de M. TRILLER, dont vous pouvez lire l'ouvrage avec beaucoup de profit, pourvu que vous appliquiez ce qu'il dit de la pleuréſie en général, ſeulement à la pleuréſie phlogiſtique ſimple ou compliquée, d'affection rhumatiſmale. Quand les maladies étoient conſommée, HIPPOCRATE étoit dans l'uſage de purger d'abord par les parties les plus voiſines du foyer de l'affection & ſucceſſivement par les parties les plus éloignées. Auſſi dans les maladies qui avoient leur ſiége

dans la tête, il purgeoit d'abord par les narines, puis par le vomiſſement; & enfin par les ſelles. Dans les maladies qui étoient au-deſſous du diaphragme, il purgeoit d'abord par les ſelles, puis par le vomiſſement, & enfin par les narines. MART. *de humor.* n°. 10.

HIPPOCRATE, dans le ſecond livre des maladies, décrit ſous le nom d'érèſipèle du poumon, une pleuréſie qui paroît bilieuſe, & inflammatoire. Il preſcrit d'abord les évacuans des premières voies, & lorſque la douleur changeoit de place & qu'elle quittoit le dos, il recommande d'ouvrir les veines du bras. *Et ſi abceſſerit dolor ex dorſo, venas in manibus pertundito.* MARTIAN prouve que par le mot *manus* HIPPOCRATE entend le bras (dans une affection de poitrine compliquée, V. MART. pag. 126.)

Ordinairement, après les ſaignées ſuffiſantes, on obſerve que la douleur ſe déplace, ou plutôt qu'elle s'étend ou ſe porte à la clavicule ou au bras, ou à l'omoplate & même juſqu'au dos. M. TRILLER a donné le tranſport de la douleur comme un ſigne aſſuré de rétabliſſement. VAN-SWIETEN a confirmé ce prognoſtic, & il a cru remarquer que ce changement avantageux ſe faiſoit le plus ſouvent le ſixième jour. Il rapporte auſſi quelques obſervations qui ſemblent prouver que la douleur qui ſe porte vers les parties inférieures, donne au contraire un ſigne très-malheureux. M. WENDS, remarque que ce changement de la douleur eſt ſur-tout avantageux lorſqu'elle affecte le dos & les bras.

Auſſi HIPPOCRATE diſoit, *cuicumque dolores ex dorſo ad cubitum deſcendunt, venæ-ſectio ſolvit.* (*aphor.* 22 *ſect.* 6.) Les ſaignées locales doivent être très-utiles. M. SCHMUKER, premier chirurgien des armées du roi de Pruſſe, aſſure que dans la pleuréſie, douze ſangſues appliquées ſur le côté affecté, ſont plus efficaces qu'un véſicatoire... Il a vu ſouvent les bons effets des ſangſues dans l'ophtalmie, lors même qu'on avoit employé la

saignée inutilement. Dans une céphalalgie violente, provénant de congestion sur la tête, dix ou douze sangsues appliquées aux tempes, procurèrent un soulagement bien considérable. (*Journal de médecine anglais* 1780. 2. *part. pag.* 144). Il assure que quatre sangsues appliquées au bout du doigt dans un panaris commençant, préviennent en général la maladie (ventouses scarifiées sur l'endroit douloureux. LANCISI op. om. p. 114 à 120.) Voyez aussi SARCONNE, tom. 1. pag. 138. Après les saignées du bras, les fomentations anodynes, les émulsions, les boissons émollientes un peu nitrées, l'usage de l'opium, il tira du sang des parties affectées, soit par les ventouses scarifiées, soit par les sangsues.

Après ces remèdes, si l'embarras du poumon est extrême, que la respiration soit extrêmement difficile, qu'il y ait du délire & que les forces le permettent, on peut tenter avec beaucoup d'avantage les saignées à la jugulaire. SARCONNE, tom. 1. pag. 141. Et sur l'effet de cette saignée il cite HALLER, mémoire sur le mouvement du sang, pag. 301. & élém. de physiol. liv. 8. pag. 251, qui, selon les expériences de M. DE HALLER, dégorge beaucoup le poumon.

Au reste, ce signe tiré du déplacement de la douleur, donné principalement par TRILLER, paroît devoir s'appliquer exclusivement à la pneumonie inflammatoire ou spasmodique, dans laquelle la douleur est fixe & occupe un petit espace. M. de HAEN, dans le sixième tome de son *Ratio medendi*, rapporte l'histoire d'une pleurésie, dans laquelle ce signe parut après les premières saignées, sans annoncer rien d'avantageux; mais il paroît que cette pleurésie étoit véritablement gastrique, ou du moins compliquée d'une affection gastrique; ce qui le prouve, c'est que cette maladie avoit été annoncée huit jours à l'avance par des lassitudes & des mal-aises extraordinaires,

au lieu que la pneumonie vraiment inflammatoire débute le plus communément tout-d'un-coup & ſans être précédée d'aucun dérangement dans la ſanté. Ce qui le prouve encore, c'eſt que la douleur étoit inférieure, au lieu que le plus ſouvent la douleur de la pleuréſie phlogiſtique occupe l'eſpace moyen entre la cinquième & la ſixième côte. M. de HAEN fit ſaigner cinq fois, il fit appliquer ſur la poitrine des fomentations, des cataplaſmes émolliens, puis un emplâtre de mélilot avec un tiers d'emplâtre de véſicatoires; il mit des véſicatoires aux jambes, il fit faire un grand uſage des boiſſons émollientes, expectorantes, d'huile de lin fraîchement exprimée. La maladie ſe porta juſqu'au ſeptième jour, & la malade parut devoir ſon rétabliſſement à des purgatifs toniques, comme l'infuſion de rhubarbe qu'il employa de temps en temps. Ce qui confirme que cette affection étoit vraiment dans le principe une affection gaſtrique qui ſe prolongea & qui devint en quelque ſorte générale par l'effet des ſaignées & par le défaut d'évacuations convenables, c'eſt que M. de HAEN remarque que depuis long-temps la femme qui en étoit le ſujet, ſe nourriſſoit de mauvais alimens, & que les premiers jours de ſa maladie, avant d'entrer à l'hôpital, elle éprouvoit fréquemment des vomiſſemens ou des efforts de vomiſſement. *Ventriculus multis ab annis depravatus. A principio morbi & jamjam antequam in noſocomium deferatur, ſæpius de die in vomitum prorumpere.*

Il eſt conſtant que M. de HAEN n'avoit que des notions très-confuſes ſur les maladies gaſtriques. M. VANDENBOSCH en cite auſſi un exemple frappant. Voyez auſſi les exemples que cite PLENCIZ (*act. & obſ. med.* p. 17, 18) D'après ces exemples tirés des obſervations même de M. DE HAEN, M. PLENCIZ conclut ainſi: *videmus ex his omnibus illuſtrem HAENIUM bene quo-*

que febres pituitosas biliosasque observasse, sed nimium suo systemate addictum fuisse & nudam non vidisse veritatem, indeque ejus auctoritatem non contra, sed pro differentibus essentialiter naturis febrium pugnare. (*pag.* 20.) Dans l'affection du poumon avec chaleur vive, on fait d'abord une forte saignée du bras qui répond au côté affecté, on fomente l'endroit douloureux avec une décoction de mauve ou de camomille, où l'on ajoute un peu de ciguë, qu'on applique tiède & qu'on répète assidûment : on fait usage d'une émulsion légère faite avec les graines de laitue & celle de pavot blanc dans l'eau distillée de fleurs de sureau : on donne pour boisson ordinaire une décoction de mauve avec du nitre. Si au bout de quelques heures la douleur ne s'appaise point, on répète la saignée aussi abondamment, de dix à douze onces : on ajoute aux fomentations des doses suffisantes d'opium. (SARCONNE, tom. 1. pag. 136.) Si la douleur est toujours également pressante, il faut dissoudre un grain d'opium dans une once d'eau, qu'il faut faire prendre par tiers toutes les trois heures, (pag. 137). On recouvre les cataplasmes ou les autres topiques avec un morceau de vessie de cochon trempé dans l'huile : on applique sur-tout des briques échauffées.

Les saignées ne sont point absolument contre-indiquées dans l'acte des évacuations de sang naturelles, dans les pleurésies graves & lorsque la douleur & la difficulté de respirer sont extrêmes ; on peut donc saigner dans le temps même de l'évacuation des règles ou dans le temps des vuidanges. LAMOTHE, dans son traité des accouchemens, rapporte quelques exemples de pleurésie dans l'acte de l'écoulement des vuidanges traitées avec succès par des saignées de bras répétées.

Il faut aider l'effet des saignées, par des applications émollientes faites continuellement sur l'endroit de la douleur. HIPPOCRATE y appliquoit ordinairement des

éponges très-molles trempées dans l'eau chaude. On peut faire des fomentations avec des décoctions fortement émollientes, comme les décoctions de mauve, d'althéa, qu'on répète ſouvent, & auſſi chaudes qu'il eſt poſſible.

On entretient la chaleur en tenant le ſoir ſur les cataplaſmes ou autres applications, des briques échauffées. Il eſt utile pour rendre leur effet plus relâchant, de les plonger dans l'eau tiède ou l'eau bouillante. On peut dans la ſuite ajouter quelques légers réſolutifs aux émolliens. TRILLER employoit fréquemment la préparation ſuivante tirée de BOERHAAVE : demi-once de ſucre de Saturne, une once de vinaigre de rhue, deux onces d'huile de lis blanc, qu'il appliquoit auſſi chaud qu'il étoit poſſible de le ſupporter.

VAN-SWIETEN faiſoit un grand uſage d'une fomentation avec un mélange d'eau & de lait frais, par parties égales, à chaque livre duquel il ajoutoit une demi-once de ſavon de Veniſe. Il répétoit très-fréquemment ces fomentations pendant la nuit. Il frottoit la partie affectée avec l'onguent d'althéa. Mettant enſuite pour le couvrir quelques emplâtres, comme l'emplâtre de mélilot. On peut auſſi faire reſpirer avec avantage les vapeurs d'eau tiède qui conviennent ſurtout, lorſqu'on a lieu de préſumer que le poumon eſt principalement affecté.

Dans la pneumonie excluſivement phlogiſtique, & pendant toute la période de crudité, il faut s'en tenir à des applications échauffantes & émollientes. Les topiques irritans ne conviennent que dans certains états de malignité, ou bien lorſque l'affection phlogiſtique eſt compliquée avec une affection catharrale ou rhumatiſmale, comme cela arrive très-ſouvent. (Les véſicatoires ne conviennent pas dans l'affection phlogiſtique ; SINIBALDI, LANCISI *op. cit. pag.* 115.) PRINGLE a recommandé généralement dans le traitement de la pleuréſie, d'ap-

pliquer un large véſicatoire ſur l'endroit douloureux, immédiatement après la première ſaignée. STOLL obſerve avec raiſon que les pleuréſies inflammatoires décrites par PRINGLE, participoient du génie catharral & rhumatiſmal, qu'elles régnoient dans le commencement du printemps, lorſque la chaleur du jour étoit aſſez foible, & que les nuits étoient très-froides & fort humides; qu'elles régnoient parmi des ſoldats qui étoient campés dans des lieux marécageux, & ſur-tout qu'il y avoit dans le même temps une quantité d'affections bien décidément catarrhales ou rhumatiſmales. Dans les mémoires d'Edimbourg, on décrit des pleuréſies dans leſquelles les premières ſaignées paroiſſoient ſenſiblement utiles, mais dans leſquelles la ſeconde & la troiſième affoibliſſoient ſi fort le pouls, qu'il étoit néceſſaire de le relever par l'impreſſion des véſicatoires, qui étoient alors éminemment utiles. Dans ces pleuréſies, les malades, pendant tout le cours de la maladie, ne pouvoient jamais ſe coucher ſur le côté affecté: or, c'eſt un caractère aſſez familier à la pleuréſie rhumatiſmale. Mais le caractère le plus important, comme nous l'avons déjà dit, & celui qui indique le plus pour les véſicatoires, ce ſont des douleurs qui ont exiſté précédemment dans les différentes parties de l'habitude du corps. Cette pneumonie rhumatiſmale eſt aſſez communément précédée de douleurs déchirantes dans quelques articulations; ſouvent auſſi ces douleurs l'accompagnent. Elle débute ſans froid, ou par un froid très-léger, la douleur de côté ſe montre en même-temps que le froid; la douleur eſt plus vague, plus étendue, quelque fois changeante; elle augmente beaucoup par la preſſion; les malades ſe trouvent mieux couchés ſur le côté ſain; le ſentiment d'oppreſſion & la difficulté de reſpirer ſont ordinairement plus foibles que dans la fièvre inflammatoire; la langue & le goſier ſont couverts d'une matière muqueuſe; la croûte dont le

ſang ſe couvre, eſt communément plus épaiſſe & plus étendue ; dans l'inflammatoire, la crûte eſt plus reſſerrée & comme bordée de franges. Cette pneumonie rhumatiſmale eſt très-généralement compliquée d'inflammation. Après les ſaignées, les boiſſons émollientes & les autres anti-phlogiſtiques, il faut appliquer un véſicatoire, qui eſt comme ſpécifique dans cette maladie. STOLL préfère de les appliquer entre les deux épaules, parce que cette partie entretient une ſympathie plus intime avec les poumons qui paroiſſent ſpécialement affectés dans cette eſpèce de pleuréſie rhumatiſmale. Dans la pneumonie véritablement & excluſivement phlogiſtique, il faut donc éviter les topiques irritans, & il faut s'en tenir aux applications émollientes & relâchantes Cependant il ne faut pas trop inſiſter ſur les topiques émolliens & relâchans, comme le recommandoit HIPPOCRATE, *verum ſi fomentis dolor non placetur, non diutius calefacito.* (Voy. auſſi *de affectionibus, com. de* MART. *reſiccit etenim hoc pulmonem & ſuppurationem facit*) ; parce qu'il eſt à craindre que leur application trop ſoutenue ne décida dans le poumon un état de foibleſſe qui ne lui permette pas de ſe prêter convenablement à l'élimination des produits de la coction. Car encore un coup, les émolliens & relâchans ne ſont point décidément curatifs d'une affection réellement phlogiſtique ; ils ne doivent être employés que dans la vue de modérer ce que les ſymptômes de cette affection peuvent avoir d'exceſſif. Cette affection doit néceſſairement paſſer par les voies de coction ; or la coction eſt un acte de la nature qui ne peut avoir lieu qu'autant que les forces ſont maintenues à un degré d'énergie convenable.

Il faut faire boire copieuſement quelques décoctions émollientes, les plus ſimples ſont les meilleures. TRILLER dit avec raiſon que les vrais remèdes de la pleuréſie, ſont la ſaignée, l'eau, le vinaigre, le miel, le nitre,

l'orge, l'huile & autres choſes analogues. Nous avons parlé ſuffiſamment de ces boiſſons émollientes; on peut donc donner une ſimple tiſane d'orge avec le miel ou l'oximel ſimple : on peut faire uſage auſſi d'émulſions, il n'eſt peut-être pas indifférent de les préparer avec les graines de chardon-marie. STHAL aſſure qu'elles ont quelque choſe de ſpécifique contre les affections de poitrine, qu'elles calment quelquefois les douleurs de la pleuréſie, ſans diminuer la fièvre; obſervation très-intéreſſante, & qui confirme bien ce que nous avons dit tant de fois, que dans les affections locales il faut bien diſtinguer la fièvre, qui eſt l'affection primitive & eſſentielle, d'avec les ſymptômes qui naiſſent de la partie ſur laquelle cette fièvre porte ſpécialement ſon impreſſion. *Solent commendari ſpecifico effectu, grana cardui mariæ. Certum eſt quod non ſint de nihilo, & quamvis malum non tollant penitus, nec febrem pleuriticam ſtatim adeo amittant patientes, dolores tamen multum ſedantur.* Quelques auteurs ont recommandé encore comme ſpécifique du point de côté le *fideritis* ou herbe des juifs.

(SYDENHAM traita avec ſuccès, par les acides minéraux, les affections pleurétiques de l'année 1673, ſubordonnées à une fièvre putride générale (pag. 136, 142). Après les ſaignées & les lavemens, cette pleuréſie eſt éminemment diſpoſée à porter ſur la tête & à produire une affection comateuſe (143); dans les flux de ventre exceſſif, on donne les narcotiques (143). (VANDENBOSCH, pag. 277, ſur cette pratique de SYDENHAM.

(HIPPOCRATE, en parlant d'une pleuréſie bilieuſe, dans le traité *de morbis* (*lib.* 2, *n°.* 48, CORNARO) recommande auſſi les acides végétaux & le ſuc de tiſane pris à froid. Il donne les boiſſons froides, dit P. MARTIAN, parce qu'il regarde cette affection de poitrine comme de même nature que la fièvre ardente ou bilieuſe générale, dans laquelle nous verrons que

l'eau froide convient éminemment. C'eſt dans cet endroit que cet excellent commentateur remarque que les anciens médecins établiſſoient autant d'eſpèces différentes de maladies, qu'elles préſentent de ſources d'indications différentes : *medici antiquiores omnem ſcopum in curationem dirigentes, tot morborum differentias conſtituebant quot modis curationem eorum variari neceſſe erat.* Et il obſerve combien les modernes qui traitent d'une manière uniforme les inflammations de poitrine, ſont éloignés de la pratique hippocratique ; combien de fauſſetés & de préjugés ſe ſont oppoſés dans tous les temps à l'établiſſement d'une méthode ſi lumineuſe. *Non ergo mirandum ſi curationis momentum* (de la pleuréſie bilieuſe eſſentielle) *in refrigeratione reponatur. Hos curationis modos adeo inter ſe differentes in pleuritide, notent juvenes qui uniformiter omnes curant v. g., purgatione, expectorantibus, fotibus, aliisque uſitatis remediis, & videant quantum his temporibus ars medica perfectionis amiſerit priſcorum reſpectu, quamvis contrarium jactent ubique veræ artis ignari.* La vérité eſt toujours nouvelle, il ſemble que cela ait été écrit de nos jours. MARTIAN remarque combien les médecins qui traitent d'une manière uniforme les inflammations de poitrine ſont éloignés de la pratique hippocratique (*verſ.* 219. Voyez le traitement de cette pleuréſie bilieuſe, *de morbis lib.* 2. *n°.* 48. CORNARO *comm.* MART. 290.)

Une précaution eſſentielle, c'eſt de faire prendre les boiſſons tièdes. BAGLIVI recommandoit à-peu-près, à titre de ſpécifique dans les maladies de poitrine, des décoctions pectorales, priſes extrêmement chaudes. *Fervida hæc liquorum exhibitio eſt mihi in ſecretis pro diſſolvendis de pertinacibas viſciditatibus in pleuritide epimicâ & malignâ, nec-non in aliis pectoris morbis à tali causâ pendentibus.* Les boiſſons priſes ainſi extrêmement chaudes, ſelon BAGLIVI, conviennent ſur-tout dans les

maladies pituiteuſes de la poitrine. Et c'eſt à tort que quelques-uns ont cru en faire un principe de traitement applicable à toutes les maladies de poitrine. On a recommandé de donner le nitre ſéparément, afin que le froid qu'il produit en ſe fondant, ſoit dans la bouche, ſoit dans l'eſtomac, calme la chaleur extrême de la fièvre inflammatoire, en ſe répétant par voie de ſympathie ſur toute la maſſe du corps. Cependant il eſt prouvé par des obſervations faites avec ſoin dans l'état de ſanté, que le froid que produit l'impreſſion du nitre, ſe diſſipe promptement, & que le poulx revient bientôt à ſon état naturel, de même que la chaleur; de plus, il eſt à craindre que cette impreſſion de froid ne devienne pernicieuſe en irritant fortement, ſur-tout dans les affections bilieuſes, que le nitre adminiſtré de cette manière doit être conſidéré comme un excellent remède. Ainſi il eſt plus ſûr de le faire entrer dans les boiſſons, & encore arrive-t-il qu'il porte quelquefois ſur la poitrine une impreſſion trop vive. Ces effets dépendent des diſpoſitions particulières qui ne peuvent être connues que par l'expérience. L'on combine aſſez ordinairement le nitre avec les terreux, comme les yeux d'écreviſſe. Il paroît que les abſorbans conviennent ſur-tout dans la pleuréſie vermineuſe. VANDENBOSCH employoit la préparation ſuivante : yeux d'écreviſſe ʒji, nitre ʒj, ſirop diacode ʒj, & quelque décoction apéritive ʒvjii. il faiſoit prendre de cette potion deux cueillerées toutes les deux heures ou toutes les heures. *Quo vix in ſtomachum perducto, tantum non omnes turbæ ſiluerant*, pag. 273. Voyez auſſi pag. 209. Les terreux ſont très-utiles contre les affections vermineuſes, *id. p.* 262.

On doit le premier jour entretenir la liberté du ventre par des lavemens; *alvum autem primis quatuor aut quinque diebus ſubducere opportet &*

hoc paulo amplius quo & febres obtusiores sint & dolores leviores. (De morb. lib. CORNARO n°. 17.) *oportet igitur & internam alvum neque valde suppressam esse, ut neque febres sint acutæ, neque valde egerere quo saliva sursum educi possit & æger viribus valeat.* C'est à-peu-près ce que nous avons dit d'après SYDENHAM qui si souvent a observé comme HIPPOCRATE.

Suite du traitement de la pneumonie inflammatoire.

Jusqu'à présent je n'ai considéré le traitement de la pneumonie phlogistique que dans son premier temps, & nous avons vu que les moyens curatifs doivent être exclusivement relâchans, émolliens, affoiblissans, c'est-à-dire, qu'on ne doit alors se proposer d'autre objet que de tempérer l'état excessif des forces que présente l'affection phlogistique, & qu'elle paroit retenir de l'affection qui la précède le plus généralement dans la succession naturelle des maladies. Car nous n'avons pas considéré l'état de foiblesse qui peut se joindre à cette affection phlogistique. Nous parlerons de cet état en traitant en particulier de la malignité, accident nerveux ou dépendant du système des forces toniques qui peut se joindre à toutes les causes matérielles des maladies, & qui dès-lors n'en spécifie aucune d'une manière réelle & distincte.

Mais, comme nous l'avons dit, l'affection phlogistique doit nécessairement passer par voie de coction; & éprouver ensuite des évacuations critiques, c'est-à-dire, des évacuations qui emportent le produit de ce travail de coction.

Lorsque l'affection phlogistique est absolument simple, & qu'elle s'exerce dans un corps bien constitué, le plus ordinairement le traitement dont nous avons déjà parlé, & sur-tout les boissons émollientes, dou-

cement réſolutives, comme par exemple, la décoction d'orge, d'althéa avec le miel, le vinaigre & le nitre pris en grande quantité, ſuffiſent le plus communément pour tempérer convenablement ce que les ſymptômes d'irritation ont d'exceſſif. Un autre grand effet qui en réſulte, c'eſt de conſerver libres tous les organes ſecrétoires, & de laiſſer la nature dans cette indéciſion heureuſe qui lui permet de tranſporter ſes efforts critiques ſur les organes les plus propres à l'évacuation des produits de la coction.

Le choix des organes, comme nous l'avons dit, eſt ſouvent décidé par les circonſtannes d'âge, de ſexe, de tempérament d'habitude; il faut s'appliquer à reconnoître l'enſemble des phénomènes qui annoncent l'action de tel ou tel organe, afin de pouvoir aider la nature & ſur-tout afin de ne pas la ſolliciter à des mouvemens contraires à ceux par leſquelles elle doit décider des évacuations ſalutaires.

Le plus généralement cependant, la pneumonie phlogiſtique trouve ſa criſe dans les évacuations qui ſe font par l'expectoration, & c'eſt de ce moyen de ſolution que je m'occuperai particulièrement dans cette leçon. Les crachats critiques, comme nous l'avons dit, ſont d'une conſiſtance épaiſſe & graſſe, d'une couleur, blanche jaunâtre, marqués dans le commencement de petits filets de ſang; mais ſur-tout ces crachats vraiment critiques calment la douleur, rendent la reſpiration plus libre & ſont rejetés ſans beaucoup de toux, ou au moins ſans des efforts violens. Dans cet état il n'y a abſolument rien à faire; il ſuffit de continuer les boiſſons émollientes, auxquelles on peut ajouter cependant un peu plus d'oximel ſimple. On peut donner dans les mêmes vûes les infuſions théiformes de capillaire, de véronique édulcorées avec le miel. Si la toux fatigue, on peut donner de temps en temps quelques cueillerées de look, com-

posé avec l'huile d'amande douce fraîchement exprimée sans feu, mêlée avec quelque sirop adoucissant, comme celui de jujubes, d'althéa, de capillaire, &c.

Mais il peut se faire que l'expectoration devienne difficile par l'état de foiblesse où se trouve la nature, soit que cette foiblesse ait été décidée par la violence des symptômes de l'état précédent; car le spasme décide l'atonie, ou par les remèdes qu'on a employé pour le combattre & qui ont été portés trop loin, ou qu'elle soit soutenue par quelque évacuation trop abondante.

Ce temps de la pneumonie est bien différent de celui que nous avons examiné précédemment; celui-là ne demandoit, comme nous l'avons vu, que des moyens émolliens, relâchans, très-légèrement résolutifs. Celui dont il est question ici demande des remèdes excitans, dont le degré d'activité doit être proportionné à l'état d'engourdissement ou d'inertie que l'on a à combattre.

HIPPOCRATE, en donnnant le traitement de la péripneumonie (qu'on peut également, dit-il, appliquer à la pleurésie. CORNARO. *Non tamen peccabit si quis etiam pleuritidem & phrenitidem ita curare aggreditur de morb. lib.* 3. n°. 17.) prescrit de ne donner des corps gras, *pingues*, qui excitent l'expectoration, que le quatrième ou le sixième jour, & même des émétiques si l'expectoration est fort difficile; *quarta die & quinta & sexta non amplius dulces sed pingues. Nam ad sputum sursum excernendum conducunt, si vero pro ratione spuere non possit, ex pharmacis sursum educentibus dato.* Ibid. C'est donc seulement lorsque l'état d'irritation est absolument dissipé, que l'on doit employer des remèdes excitans; on doit donner alors des expectorans actifs comme les différentes préparations de scille; de ces préparations, celle qu'on emploie le plus familièrement est l'oximel scillitique,

scillitique, que l'on peut donner dans les boissons ordinaires, soit dans quelques potions appropriées. On emploie aussi très-familièrement, à titre d'expectorans actifs les préparations antimoniales & sur-tout le kermès minéral & l'antimoine diaphorétique non lavé; ainsi on peut donner le kermès minéral à la dose d'un grain, (cette dose est forte; il suffit d'un quart de grain toutes les deux heures en une cueillerée de look blanc) mêlé avec un peu de sucre pulvérisé de deux en deux ou de trois en trois heures; on peut aussi faire entrer l'antimoine diaphorétique dans des potions convenables, comme, par exemple, eau d'hyssope ʒvj. antimoine diaphorétique ʒ. oximel simple ʒij. dont on fait prendre une once, c'est-à-dire, à peu près la valeur de deux cueillerées à bouche de deux en deux heures. On ne doit pas craindre, comme l'ont fait quelques médecins, qui ne jugeoient de l'effet des remèdes que d'après des idées chimiques, que les acides légers deviennent pernicieux pendant l'usage de ces préparations antimoniales. On peut donc employer en même temps la limonade légère & autres acides végétaux, s ils paroissent utiles relativement à l'état de la fièvre. M. de HAEN, t. 5, p. 464, rapporte que dans une péripneumonie qu'il éprouva, & dans laquelle le défaut complet d'expectoration le seizième jour le mit dans un danger extrême, M. VAN-SWIETEN lui fit prendre un grain de kermès minéral avec du sucre de deux en deux heures, & par-dessus chaque prise, une once de la potion ci-dessus prescrite; il prenoit en même-temps cinq ou six livres de limonade par jour, se nourrissoit avec des bouillons très-légers, fortement acidulés avec du suc de citron. Le onzième jour la crise se fit complètement par l'expectoration, par les urines & par les selles. De toutes les préparations d'antimoine, celle qui paroît la plus avantageuse, est le tartre émétique, mais à très-petites doses & donné seulement de manière à exciter des

nauſées légères. Le tartre émétique a cet avantage ſur les autres préparations d'antimoine, qu'il ſe fond plus aiſément, & qu'ainſi on eſt plus ſûr de la doſe qu'on fait prendre. M. STOLL emploie communément la potion ſuivante : eau de ſureau cinq onces, oximel ſimple & oximel ſcillitique, de chaque une onçe, tartre émétique deux grains, qu'il donne en ſix priſes égales dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Cette quantité de tartre émétique ſeroit beaucoup trop conſidérable ſi on employoit celui qui eſt préparé avec le verre, comme il l'eſt dans ce pays-ci le plus communément ; & en général, il eſt de la plus grande importance de connoître la manière dont le tartre émétique eſt préparé, afin de régler ſes doſes convenablement. Les formules émétiques de M. STOLL ſeroient beaucoup trop forte dans ce pays ; & il faut que le tartre émétique qu'il employoit fut préparé avec le foie d'antimoine : au moins la préparation, preſcrite dans la pharmacopée de WIRTEMBERG, eſt faite avec le ſaffran des métaux.

Nous avons déjà dit que l'impreſſion que porte le tartre émétique ſur l'eſtomac, quand elle n'eſt point aſſez vive pour décider des vomiſſemens ou des ſelles, eſt un moyen d'excitation très-puiſſant qui pouſſe fortement par toutes les voies d'excrétion & ſur-tout par le poumon & la peau ; mais une précaution bien importante par rapport à ces remèdes, c'eſt qu'ils ne peuvent être employés que lorſque les ſymptômes d'irritation ont diſparu. M. STOLL a obſervé ſouvent que ces remèdes donnés trop tôt, avoient décidé une excitation pernicieuſe qu'il avoit fallu calmer par la ſaignée. C'eſt bien à tort que M. de HAEN les regardoit généralement comme propres à opérer la coction. *Evincitur tum kermes minerale tum antimonium diaphoreticum non ablutum, crudam materiem ad coctionem diſponere.* Voyez SARCONNE t. 1, p. 180. Ces

remèdes ne conviennent que dans les cas où les forces ne ſont pas ſuffiſantes pour la ſéparation des humeurs dégénérées, & que les remèdes anti-phlogiſtiques ont été employés ſans ſuccès.

Des ſecours qui vont très-puiſſamment à favoriſer l'expectoration, ce ſont les véſicatoires que l'on peut appliquer ſur différentes parties de la poitrine; mais il faut les laiſſer peu de temps, comme le recommande M. STOLL, & ne pas attendre qu'ils enlèvent l'épiderme; on peut alors les appliquer à deux ou trois repriſes différentes. Les véſicatoires conviennent ſur-tout lorſque l'expectoration eſt rendue difficile par l'effet d'une diarrhée exceſſive, qui a le double déſavantage d'épuiſer les forces & de retenir les mouvemens toniques dirigés ſur une partie très-éloignée de la poitrine. On peut combiner alors les préparations d'antimoine avec l'opium, & donner, par exemple, de deux en deux heures un demi grain de kermès minéral, avec un quart de grain d'opium trituré avec un peu de ſucre fin; mais comme il eſt à craindre qu'à raiſon de l'irritation des inteſtins, ces remèdes ne ſe tournent en purgatifs, il faut exciter le ton de la peau & ſympathiquement celui du poumon, afin de déterminer ſur cet organe l'impreſſion de ces remèdes; c'eſt ce que font éminemment les véſicatoires, comme l'a ſouvent expérimenté M. STOLL, mais toujours appliqués avec la précaution de ne point enlever l'épiderme. Nous avons déjà remarqué que les véſicatoires ſont des ſudorifiques très-actifs, & qu'ils deviennent des moyens révulſifs très-puiſſans par rapport aux fluxions dirigées ſur les inteſtins. On peut employer auſſi l'alkali volatil & l'eſprit volatil de corne de cerf.

On a vanté, comme un moyen très-propre à rappeler l'expectoration, la vapeur du vinaigre. HALLER dit qu'il ſauva par ce moyen M. GESNER, dans une pleuréſie qui paroiſſoit pituiteuſe gaſtrique, car il rap-

porte que l'émétique qu'on lui donna le lendemain, lui fit rendre des eſpèces de boule de matière viſqueuſe, glutineuſe, fort ténace. BOERHAAVE avoit ſouvent éprouvé d'excellens effets de ce remède dans des états de ſuffocation menaçante.

L'opium qui eſt contraire dans le premier temps ou le temps d'irritation (Dans le temps de l'irritation inflammatoire & non de l'irritation nerveuſe qui précède aſſez conſtamment l'établiſſement plein & entier de l'inflammation. SARCONNE t. 1, p. 137.) comme nous l'avons dit, peut être donné avec confiance quand la maladie eſt avancée, que la reſpiration eſt moins difficile & que le ſymptôme le plus urgent eſt une toux qui cauſe la perſévérance de la douleur & le défaut du ſommeil. L'opium peut alors, comme dit M. CULLEN, favoriſer réellement l'expectoration en produiſant la ſtagnation des matières qui étoient diſſipées par les effets de la toux. Nous avons dit que quoique la pneumonie inflammatoire ſoit très-généralement aſſujettie à l'action des jours critiques, cependant elle peut ſe prolonger, ſe transformer, pour ainſi dire, en habitude & établir ainſi une affection chronique de même nature que l'affection aiguë dont nous avons parlé juſqu'ici, & ce qui doit paroître plus étonnant c'eſt que cette affection peut ſubſiſter ſans donner aucun des ſymptômes qui l'annoncent le plus ordinairement, ou du moins avec des ſymptômes ſi légers qu'ils en deviennent preſqu'inſenſibles. Nous avons déjà remarqué que la maladie priſe en général, eſt un être de même ordre que la vie, qui dépend du même principe & qui dès-lors doit être aſſujettie à éprouver des modifications analogues. Or, la vie peut exiſter très-long-temps ſans donner aucun ſigne ſenſible de ſon exiſtence; & dès le commencement j'ai rappelé des obſervations faites récemment à Paris ſur des vers de terre, qui ont démontré dans

ces animaux la propriété de se soutenir très-long-temps dans un état de mort apparente, sans produire les symptômes qui la caractérisent le plus ordinairement quand elle se présente avec toute sa vigueur. M. SIMSON a observé des phrénésies sans fièvre apparente qui se soutenoient plusieurs mois, si elles n'étoient pas combattues dans le principe par la saignée & les autres secours anti-phlogistiques. (Sur ces douleurs chroniques sans fièvres, qui dépendent d'un état de phlogose, HIPPOCRATE a dit dans ses aphorismes, *à dolore diuturno partium circa ventrem suppuratio.* v. épid. 7. VALLESIUS. p. 816. *Possidonius.* . . . . . *pectoris & hypocondriorum & lateris dolore citra febrem diu affectus est. Multis autem ante annis suppuratus. Hyeme autem cum inhorruisset, dolor intendebatur, & tenuis febricula, & excretio purulenta erat. Tussis cum asperitate, stridua circà fauces & stertor. Mente autem constans mortuus est.*) Il a observé souvent des douleurs légères & fixes dans l'estomac & les intestins qui dépendoient aussi d'un état phlogistique de ces parties & qui devoient être traités par les secours ordinaires. M. MORGAGNI, dans son ouvrage *de causis & sedibus morborum*, a rapporté les observations d'ALBERTINI sur des états inflammatoires des intestins qui ne s'annonçoient par aucun des caractères ordinaires. Les seuls signes qu'ait donné ALBERTINI, sont le pouls déprimé, petit avec une inégalité sensible dans ses mouvemens, le bas-ventre un peu dur, un peu tendu & légèrement douloureux, une grande altération dans la physionomie & sur-tout dans les yeux qui portent un caractère de frayeur bien marqué. Mais ces observations d'ALBERTINI ne paroissent pas se rapporter à des états d'inflammation phlogistiques dont nous parlons maintenant, mais à des inflammations d'un ordre tout différent. Les intestins sont en général peu disposés aux affections

phlogiſtiques, & il y a à cet égard une très-grande différence entre les viſcères contenus dans la poitrine & les viſcères du bas-ventre. M. MORGAGNI nous dit que l'habile praticien VALSALVA craignoit toujours la ſaignée dans les inflammations des inteſtins. *Sic enim animadverti, inflammatis inteſtinis, miſſionem ſanguinis male cedere, quin ſæpè etiam obſervavi vel per ſe ægros in eo morbo repente præter meam opinionem praceps cuere, ut quocumque uti remedio verear ejuſmodi, in quod ea culpa conferri poſſit quæ in morbi naturam eſt conferenda.* Ce n'eſt pas que la ſaignée ne ſoit éminemment utile dans les inflammations des inteſtins réellement phlogiſtiques; mais c'eſt que ces inflammations ſont rares dans leur état de ſimplicité, & que le plus ſouvent elles ſe compliquent avec des inflammations bilieuſes ou putrides. Le bas-ventre offre le département de la bile, comme la poitrine celui du ſang.

La pneumonie inflammatoire, lente & cachée peut donc être extrêmement difficile à reconnoître. Pour éclaircir le diagnoſtic, il faut s'aider de la connoiſſance du tempérament, du genre de vie, de la ſaiſon, des diſpoſitions héréditaires, &c. *Erat enim nativa tabes quædam.* (*HIP. lib.* 3 *de morb. vulg. ſect.*) *nec fidem habere ſophiſtis aſſerentibus eſſe affectum innatum.* (*GAL. comm.* 2 *in lib.* 3 *de morb. epid. p.* 522. *op. omn. t.* 3 *GAL. comm.* 1 *de morb. epid. lib.* 6.) On remarque donc qu'elle eſt plus fréquente chez les jeunes gens depuis dix-huit juſqu'à trente-cinq ans, ſur-tout chez ceux qui ont le cou long, le corps fort grêle, la poitrine reſſerrée & applatie, les omoplates ſaillantes, les yeux brillans, l'eſprit vif, les pommettes fort rouges, la peau blanche, délicate, toute la conſtitution très-irritable: elle règne ſur-tout à la fin de l'hiver & pendant le printemps. M. STOLL obſerve que des phthiſiques qui pendant l'été & l'automne,

s'étoient bien trouvés du quinquina, du lichen d'Islande, du polygala, avoient mal supporté ces remèdes pendant l'hiver, & qu'ils demandoient alors une méthode de traitement toute contraire; les petites saignées, les boissons émollientes avec un peu de gomme arabique, enfin tout l'appareil anti-phlogistique. VAN-SWIETEN rapporte qu'un jeune homme né de parens phthisiques & dont tous les frères & sœurs étoient morts de cette maladie, en fut préservé par des saignées convenablement répétées. (VAN-SWIETEN, aph. 1207). Cette observation est extrêmement intéressante.

Dans le commencement de cette pneumonie il n'y a communément point de fièvre; le malade se couche bien sur l'un & l'autre côté, ou du moins sans grande difficulté. La toux est foible, rare, sèche, ou avec des crachats peu abondans, cuits & muqueux; la langue est un peu blanche, point de soif, peu d'oppression de poitrine si ce n'est dans les grands mouvemens, l'appetit se soutient assez bien. Si cette maladie est négligée, elle peut déterminer une grande inflammation dans le poumon, ou ce qui arrive plus souvent des tubercules & des indurations, ou enfin la phthisie ulcéreuse. M. STOLL assure qu'il y a plus de phthisies décidées par cette inflammation lente que par l'inflammation aiguë ordinaire.

Quelquefois cette inflammation lente est précédée d'inflammation aiguë qui paroît s'être bien terminée, mais qui laisse cependant quelque embarras dans la poitrine. Le plus souvent il a précédé une affection catarrale pendant plusieurs semaines & même pendant un mois; cette affection catarrale est suivie d'une légère douleur dans la poitrine, d'un sentiment d'oppression, les crachats ne sont par décidément purulens, mais ils en ont l'apparence.

Pour s'assurer de l'existence de cette pneumonie, il faut faire mettre le malade sur l'un & l'autre côté

& observer s'il est quelque situation dans laquelle il éprouve constamment un peu plus de gêne dans la respiration ou s'il ressent des envies de tousser. Il faut le faire inspirer fortement, observer s'il ressent quelque douleur ou quelque pesanteur dans une partie fixe de la poitrine. BAGLIVI assure qu'à l'aide de ce signe il a souvent reconnu des pneumonies de cette espèce. (Lib. 1 p. 37.)

Cette inflammation de poitrine peut être ou simple, ou bien elle peut avoir décidé dans le poumon un état véritablement ulcéreux. Quand elle est absolument simple, elle peut céder à la méthode anti-phlogistique ordinaire; quand l'état ulcéreux est décidé, la même méthode convient toujours; mais alors elle ne peut plus qu'en rallentir les progrès, en modérer les symptômes & il y a peu d'espérance de guérison complète : mais vous savez combien cet état ulcéreux est difficile à constater. HIPPOCRATE reconnoissoit dans les vaisseaux du poumon un état d'orgasme, de turgescence comme anévrismal, qu'il tentoit de dissiper par les saignées & par un régime très-affoiblissant. Mais il reconnoissoit qu'il n'y avoit plus de remède quand cet état avoit décidé une vraie suppuration. » *Vena* (les anciens appeloient veines tous les vaisseaux » sanguins) *fit velut varix, qui etiam ubi factus fuerit,* » *dolorem quemdam tenuem inducit ac tussim aridam.* » *Si vero diu duraverit & neglectus fuerit.....* » *hæc perpetiuntur. Erumpunt ac spuunt à se san-* » *guinem & aliquando etiam vomunt, & suppurati* » *fiunt, & ut plurimum pereunt. Conducit autem* » *talibus, si ab initio curandos suscipias, & ex vena* » *in manibus* (le bras) *sanguinem emittant & dieta* » *à qua quam siccissimus & exsanguissimus fiat.* (C'est le fond de la pratique que VALSALVA a employé avec tant de succès contre les anévrismes, & dont nous avons parlé.) *Si enim curantur incipiente morbo, venas*

concidunt ad latus & humiles fiunt. De morb. lib. 1 n°. 21. CORNARO. Les caractères ordinaires du pus & qui le distinguent le plus généralement de la mucosité, c'est que le pus est plus opaque, qu'il est communément d'une couleur plus foncée, jaune ou verdâtre; mais sur-tout qu'il n'est pas aussi cohérent que la mucosité & qu'il ne file pas comme elle. On sait aussi que le pus brûlé exhale une odeur beaucoup plus fétide & qu'il est spécifiquement plus pesant, de sorte qu'il va au fond de l'eau. Il paroît que ces deux signes tirés de l'odeur fortement fétide du pus brûlé & de sa pesanteur spécifique plus grande que celle de l'eau, ont été donnés par HIPPOCRATE plutôt encore comme des signes assurés de mort que comme des signes de purulence; & nous avons vu qu'ARETÉE y attachoit peu d'importance.

Cette pneumonie chronique demande le traitement que nous avons exposé ci-dessus; le régime absolument végétal, les émulsions nitrées, les boissons émollientes, les petites saignées répétées de temps en temps, &c. Si on a lieu de présumer une complication du génie rhumatismal, on doit appliquer un vésicatoire sur l'endroit douloureux.

Lorsque l'état est ulcéreux, on doit concevoir qu'outre les abcès qui sont établis dans la substance du poumon, il y a dans les parties voisines une affection inflammatoire qui peut être aiguë ou chronique; c'est de ce caractère de l'inflammation que dépend l'état aigu ou chronique de la phthisie, & c'est contre cette inflammation que tous les moyens curatifs doivent être dirigés. Le plus souvent les malades ont craché le sang ou en crachent encore; les crachats sont purulents & souvent teints de sang, les malades éprouvent par intervalle une augmentation bien sensible dans la douleur de poitrine. Dans cette phthisie il faut éviter les balsamiques comme le baume de

LOCATELLI. Les médecins de Copenhague ont beaucoup vanté l'huile d'asphalte. (Asphalte ou baume de Judée, une livre; sel décrépité, une demie livre; sable fin, une livre & demie. On met à distiller, on rejette l'eau qui s'élève d'abord, & on garde l'huile qui vient ensuite tant qu'elle est pure, laquelle n'a point de couleur noire ou bleuâtre.) On la donne à la dose de huit gouttes matin & soir. La graine de *phillandrium* ou de fenouil d'eau, *faniculum aquaticum*, a été aussi très-vantée dans les affections purulentes, mais elle ne convient point ici, on la donne à la dose d'un gros, soit sèche, soit mêlée avec du sucre, & on répète quelquefois par jour. Il faut donc éviter l'huile d'asphalte, la mirrhe, la térébenthine, les sels, les eaux minérales qui conviennent à la disposition pituiteuse du poumon. C'est de cet état purulent chronique, entretenu par une diathèse phlogistique, qu'HIPPOCRATE disoit : *quicumque pus copiosum citrà febrem spuunt, & quibuscumque absque dolore pus multum in urinâ subsidet, & quibuscumque alvi dejectiones velut in dissenteriis eruentæ acduturnæ sunt ut in juvenibus quinque & triginta annorum atque etiam grandioribus natu; his omnibus eadem ex causâ*, (c'est-à-dire *de plethore*) *morbi oboriuntur. Hos namque & labores tolerasse, & exercitationibus deditos fuisse & cum juvenes erant operas exercuisse necesse est.* (*de nat. hom. édit.* HALLER, *t.* 1, *p.* 48.) Il paroît cependant, par ce qu'il dit dans la suite, que cette matière purulente n'étoit pas un véritable pus, (dont l'excrétion est constamment accompagnée d'une fièvre lente) mais un suc nourricier surabondant. PROSPER MARTIAN dit que le caractère qui distingue cette affection de la poitrine de celle qui vient de la tête, c'est que dans cette dernière affection la matière expectorée est long-temps muqueuse, avant de prendre l'apparence du pus; au lieu que dans l'autre, la matière des crachats est purulente dès le principe; il reproche aux Médecins

de ſon temps de rapporter à la tête toutes les affections de poitrine. (Comm., MARTIAN, verſ. 233, page 15) Le quinquina eſt extrêmement pernicieux ; en général, le quinquina ne peut convenir dans les ſuppurations internes, que quand il n'y a point de diſpoſition inflammatoire, quand le pus ſort librement, & qu'il n'y a point d'inflammation dans les parties voiſines de l'abcès. Le lait eſt contraire dans cette eſpèce de phthiſie phlogiſtique ; on peut donner cependant le petit lait ou le lait coupé avec trois fois autant d'eau ou de décoction appropriée. L'équitation ſi fort recommandée par *Sydenham* eſt contraire dans la phthiſie inflammatoire ; ce genre de ſecours eſt excellent dans la phthiſie-nerveuſe gaſtrique, & comme nous l'avons déjà dit, il fortifie puiſſamment l'eſtomac & les inteſtins. Le lichen d'Iſlande & le polygala, qui ſont de ſi excellens remèdes contre la diathèſe pituiteuſe du poumon avec atonie, ſont extrêmement pernicieux dans l'état que nous conſidérons ici, dans lequel il y a au contraire diathèſe phlogiſtique avec ſpaſme & vive irritation.

Les ſeuls remèdes qui conviennent ſont donc les ſaignées ſouvent répétées & proportionnées à l'état des forces, des décoctions émollientes, des émulſions, le régime abſolument végétal, des lavemens, & en général tout ce que nous avons preſcrit dans la fièvre inflammatoire générale. VALSALVA employoit ſouvent ce traitement avec ſuccès dans des affections cancéreuſes (MORGAGNI). CELSE reconnoiſſoit deux eſpèces de cancers, l'un qui pouvoit être traité par les cauſtiques ou l'amputation, c'eſt ce qu'il appeloit *cacoëthes* ; l'autre qui s'irritoit par ces moyens, & qu'il falloit abandonner à lui-même, c'eſt ce qu'il appeloit *carcinome*. Il ne déduiſoit point ces différences de la circonſtance d'être ouvert ou fermé, il avouoit que le diagnoſtic étoit difficile, & qu'il n'y avoit guère que le

traitement qui put l'établir. (Voyez VALLESIUS, Epid. lib. 7, pag. 898; il cite de CELSE le chap. 28 du cinquième livre.)

Cet état de phlogoſe du poumon, établi d'une manière lente eſt ſouvent décidé, comme nous l'avons dit, par une inflammation aiguë précédente, il arrive auſſi quelquefois que cette inflammation aiguë détermine une hydropiſie de poitrine (STOLL. t. 3, p. 58) qui, retenant toujours le génie phlogiſtique, doit être traitée par des remèdes anti-phlogiſtiques. Cet état eſt difficile à connoître. M. STOLL dit qu'il a employé avec ſuccès les petites ſaignées répétées, le nitre, la terre foliée de tartre, une décoction de mauve & d'althéa, avec une bonne quantité de racines de réglisſe.

M. STOLL remarque à cette occaſion qu'il eſt ſouvent utile dans l'hydropiſie de tirer un peu de ſang, ſoit quand l'influence de la ſaiſon y imprime un caractère phlogiſtique, ou lorſqu'on a employé une méthode trop irritante. Dans les hydropiſies de poitrine, quand la quantité des eaux épanchées menace de ſuffocation, il eſt ſouvent néceſſaire de tirer un peu de ſang, mais alors on doit preférer communément les ſangſues.

A la ſuite de la pneumonie inflammatoire, le poumon reſte fréquemment attaché à la plevre. Cet accident ne cauſe ſouvent aucune incommodité dans la reſpiration, quelquefois cependant il décide un peu de gêne dans cette fonction, peut-être, comme l'a dit très-bien STOLL, quand ces moyens d'adhérence ſont formés depuis peu, & que la nature n'a pas encore eu le tems de s'y habituer.

Quelquefois le poumon eſt enveloppé de membranes plus ou moins épaiſſes, qui s'oppoſent néceſſairement à la libre dilatation du poumon, ſur-tout lorſque le mouvement des humeurs eſt augmenté ſoit par la fièvre, ſoit par un exercice un peu violent; il eſt remarquable que tout mouvement fébrile commence

conſtamment par une douleur ou quelqu'autre ſymptôme reſſenti dans le côté de la poitrine ainſi mal affecté. Il faut recommander conſtamment aux perſonnes ainſi diſpoſées, un régime anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire, s'appliquer aſſidûment à diminuer la quantité des humeurs, ſoit par un régime peu nourriſſant, ſoit en ſoutenant toutes les ſecrétions par des moyens très-doux.

Dans la convaleſcence de la pleuréſie, *Poſt judicationem cibis levibus reficito, & quietem agat, ac nimium caveat ſolem, ventos, repletiones, acida, ſalſa, pinguia, fumum, flatus in alvo, laborem venereum. Si enim morbus recidiverit mors ſequetur* (*de morbis lib.* 3, n°. 35. CORNARO. *MART. verſ.* 313.) Cette aſſertion eſt trop générale, & vous pouvez voir dans WENDS des exemples du contraire.

Je termine ici ce que j'avois à dire ſur la conſtitution inflammatoire. Nous avons vu que cette conſtitution pouvoit ſe compliquer avec cet état du ſyſtême nerveux qui établit la cauſe réelle de la malignité, & qu'alors il faut être très-réſervé ſur l'emploi des moyens décidément anti-phlogiſtiques. Une circonſtance importante dont j'ai dû parler, mais qu'il eſt bon de répéter, c'eſt que cet état du ſyſtême nerveux doit ſe préſumer chez les perſonnes qui ſe ſont livrées aux excès, aux plaiſirs de l'amour; en ſorte que cette erreur de régime eſt une des cauſes qui va le plus puiſſamment à contre-indiquer la ſaignée. Il ne faut pas ſe laiſſer tromper par le pouls, dit M. PIQUER, qui ſouvent paroît fort, quoique le ſyſtême radical des forces ſoit entièrement épuiſé. Les remèdes qu'il convient d'employer ſont les délayans conſtamment combinés avec les fortifians, pris ſur-tout dans la claſſe des bons alimens. Vous devez conſulter BAGLIVI *Prax. Med. lib.* 2, *cap.* 9, & MICHEL HÉRÉDIA, Com. ſur les maladies épidémiques d'hypp.; vous trouverez des exemples des mi-

ladies dans des ſujets épuiſés par des excès, dans l'Hiſtoire de NICODEME D'ABDERE, dixième malade ép. 3; le jeune homme de Melebé, ſeizième malade. *In Melebea adoleſcens ex potu & multa venere multo tempore calefactus decubuit. ABDERA NICODEMUS ex venere & potu febre correptus.*

FIÈVRES GASTRIQUES BILIEUSES.

Deſcription de ces fièvres.

J'AI parlé des fièvres inflammatoires; je paſſe maintenant aux fièvres bilieuſes, & cet ordre nous eſt indiqué par la nature. Nous avons vu en effet qu'il y avoit des relations très-multipliées entre l'affection phlogiſtique & l'affection bilieuſe; en ſorte qu'une maladie préſente aſſez ſouvent dans ſa durée deux caractères différens, qu'elle eſt inflammatoire dans le principe, & qu'elle devient bilieuſe dans ſa ſuite, & cette ſucceſſion eſt ſur-tout très-ordinaire aux conſtitutions épidémiques qui, comme je l'ai prouvé ci-devant, en rapprochant les obſervations d'HIPPOCRATE, de SYDENHAM & de PRINGLE préſentent d'abord le génie inflammatoire, & qui finiſſent par ſe revêtir du caractère bilieux à un degré prédominant.

VANHELMONT a parfaitement bien dit que tant que le ſang appartient à un corps vivant, il eſt pénétré d'une faculté ſpécifique qui, répandue ſur toutes les parties, les anime toutes d'une vie commune, & en compoſe une ſubſtance ſimple homogène & parfaitement identique; en ſorte que les différentes humeurs dans leſquelles le ſang ſe diviſe & ſe réſout, ne préexiſtent point formellement dans le ſang, & ne ſont que les produits de ſa décompoſition & de l'extinction de ſa vie.

Cette faculté ſpécifique qui anime & vivifie le ſang & qui y ſoutient l'enſemble des qualités qui lui conviennent, eſt affectée dans tous les animaux d'une foibleſſe radicale, en ſorte que dans l'état de pleine ſanté, le ſang tend ſans ceſſe à dégénérer diverſement, & qu'il s'y développe aſſidûment des ſucs hétérogènes & excrémentitiels de différente eſpèce ; de ces différens produits hétérogènes, les plus importans, les plus conſidérables dans l'ordre des maladies ſont les ſucs muqueux ou pituiteux & les ſucs bilieux.

Les humeurs vivantes portent donc ſans ceſſe une tendance bien marquée à la dégénération bilieuſe, & il s'y forme ſans ceſſe des produits bilieux ; mais ces produits excrémentitiels ne prédominent point tant qu'ils ne réſultent que de l'état habituel d'indiſpoſition ou de foibleſſe, dont la faculté digeſtive eſt affectée, parce que la nature qui a voulu que les animaux ſe conſervaſſent un certain temps, a combattu avec avantage cet état de foibleſſe, & qu'elle en a prévenu les effets en lui oppoſant le mécaniſme des ſecrétions : de manière que dans l'état ordinaire les ſucs bilieux qui ſe développent dans les humeurs n'altèrent point leur compoſition, parce que ces ſucs, à meſure qu'ils ſe forment, ſont évacués par les organes ſecrétoires comme par les urines, & ſpécialement par la ſubſtance du foie & la véſicule du fiel ; & comme la nature, dans ſa ſageſſe infinie, fait toujours faire partir des moyens les plus ſimples, le plus grand nombre d'effets qu'il eſt poſſible, la ſubſtance du foie, en même-temps qu'elle eſt appliquée à dépurer les humeurs & à prévenir leur dégénération bilieuſe toujours imminente, verſe les ſucs bilieux qu'elle prépare dans le canal des inteſtins, où ces ſucs, dans l'acte même de leur excrétion, rempliſſent encore des uſages très-importans. Car comme dans tous les animaux la bile, qui eſt ſéparée dans le foie, ſe rend, ou dans l'eſtomac même, ou du moins

vers l'origine des inteſtins grêles, où ſe fait une partie conſidérable de la première digeſtion; il n'eſt pas douteux qu'elle ne contribue efficacement à cette grande fonction. Il nous eſt abſolument impoſſible de déterminer la manière dont elle y contribue, & ce ſeroit nous former une idée auſſi fauſſe que bornée de ne conſidérer la bile que comme un ſavon, ainſi qu'on le fait ordinairement, & de ne lui reconnoître d'autre uſage que de ſervir d'intermède ou de moyen d'union entre l'eau & l'huile des alimens.

Nous appercevons beaucoup mieux la manière dont elle agit ſur les forces toniques des inteſtins; car comme la bile eſt âcre & ſtimulante, il n'eſt pas douteux qu'elle ne doive irriter vivement les inteſtins & ſolliciter puiſſamment leurs mouvemens de contraction; quoique ces mouvemens, comme nous l'avons prouvé ailleurs, dépendent d'un principe, par rapport auquel l'impreſſion irritante de la bile ne peut être conſidérée que comme une cauſe occaſionnelle.

Lorſque ces produits bilieux excrémentitiels ne réſultent abſolument que de l'eſpèce de fermentation qui ſe ſoutient habituellement dans les humeurs, l'action des organes ſecrétoires, & ſur-tout l'action du foie & de la veſicule du fiel, emportent ces produits à meſure qu'ils ſe forment, & ce mécaniſme ſuffit dès-lors pour conſerver les humeurs dans leur état de pureté, & pour prévenir leur dégénération bilieuſe. Mais il eſt des états contre nature dans leſquels les facultés digeſtives ſont tellement affectées, qu'elles corrompent bruſquement les humeurs & qu'elles tournent tout d'un coup la bile; alors, loin que ces organes ſecrétoires puiſſent s'oppoſer à cette corruption, la ſubſtance même de ces organes peut ſe corrompre également & céder à l'altération profonde dont les facultés digeſtives ſont pénétrées. On croit ordinairement que les affections bilieuſes ſont dues à la bile qui-

ſe

ſe ſépare dans le foie, & qui, ne pouvant couler dans les inteſtins comme à l'ordinaire, ſe mêle avec le ſang, qui la porte dans tout le corps.

Cette théorie ſur les affections bilieuſes ne répond point aux affections de cette eſpèce, dans leſquelles la bile, loin d'être ſupprimée, coule au contraire en plus grande quantité que dans l'état naturel; cette théorie ne répond pas non plus aux affections bilieuſes qui s'établiſſent inſtantanément; car il eſt clair qu'il faut un certain temps pour que la bile, qui trouve des obſtacles à ſon cours ordinaire, paſſe dans le ſang, ou qu'elle en infecte toute la maſſe. Mais une des circonſtances les plus importantes, & qui détruit évidemment cette théorie de la génération des affections bilieuſes, c'eſt qu'il arrive ſouvent que ces affections ſont locales, & qu'elles intéreſſent une partie à l'excluſion de toutes les autres; c'eſt ainſi qu'il eſt des jauniſſes, qui non-ſeulement ſe développent tout d'un coup, mais qui portent ſur certaines parties de la peau, & qui laiſſent tout le reſte dans ſa couleur ordinaire & naturelle. Vous pouvez conſulter ſur ces jauniſſes partielles l'Ouvrage de LE CAT, ſur la couleur des Nègres, une Diſſertation de C. MERARIUS, & l'Ouvrage de MORGAGNI. Or il eſt bien clair que ces affections locales & circonſcrites ne peuvent pas s'expliquer par le reflux de la bile ſéparée dans le foie, puiſque ce reflux doit s'opérer d'une manière uniforme, & que dès-lors il doit également faire ſentir ſon impreſſion ſur toutes les parties du corps.

Cette tendance qu'ont les humeurs, & plus généralement les ſubſtances animales à la dégénération bilieuſe, eſt puiſſamment renforcée par certaines cauſes extérieures; ainſi des obſervations inconteſtables ont prouvé que la morſure de la vipère, & mieux encore la morſure du *ſerpent à ſonnette*, tourne promptement en bile la maſſe entière du ſang. Cet effet, qui

eſt produit d'une manière ſi ſenſible par l'impreſſion de certains poiſons, peut auſſi ſe développer ſpontanément. Car, comme le diſoit fort bien PELOPS, un des maîtres de GALIEN, tous les effets qui dans un corps vivant ſuivent l'action des cauſes extérieures les plus puiſſantes & les plus énergiques peuvent, indépendamment de ces cauſes, s'établir dans le corps vivant, par la ſeule force de ſa nature. ARETÉE diſoit dans le même ſens : *ea quæ in corpore ſunt, eamdem ſpeciem cum exterioribus cauſis obtinent*, c'eſt-à-dire, que les cauſes extérieures les plus actives, appliquées ſur le corps vivant, ne peuvent que fortifier les diſpoſitions qu'il recèle ; ou que ces cauſes ne peuvent retirer de ce corps, que les phénomènes qu'il contient déjà en puiſſance, à-peu-près comme nous avons vu en phyſiologie que les ſenſations qu'éprouve l'animal ne ſont que des développemens d'idées qu'il contient, puiſque, pour recevoir ces ſenſations, il faut qu'il établiſſe dans ſes organes un appareil de mouvement qui ſoit corrélatif aux objets de ces ſenſations. Ce paſſage d'ARETÉE, mérite d'être cité. Il n'eſt pas étonnant, dit-il, qu'on ait rapporté la peſte qui régna à Athènes à des eaux empoiſonnées, parce que le peuple ne ſait pas que le corps vivant peut, par la ſeule force de ſa nature, produire les mêmes effets que ceux qui le manifeſtent ſous l'action des poiſons. Ce que nous diſons ici, apprend combien le médecin doit être circonſpect, quand il s'agit de prononcer ſur les effets de l'empoiſonnement ; c'eſt ce qu'ont très-bien récommandé MORGAGNI, HOFFMANN, SCHROEDER.

Cette tendance des humeurs à la dégénération biliuſe qui exiſte toujours, mais qui reſte ſans effet parce qu'elle eſt arrêtée par l'action ſoutenue des organes ſecrétoires, cette tendance augmentée & fortifiée, ſoit ſpontanément, ſoit par l'impreſſion des

cauſes extérieures, devient la cauſe matérielle des fièvres bilieuſes, que nous devons maintenant conſidérer. C'eſt à énerver cette cauſe & à mettre ſes produits en voie de coction que ſont appliqués les mouvemens de la fièvre.

Cette cauſe de maladie ou la bileſcence des humeurs, peut ſe faire reſſentir dans des parties différentes, & donner lieu à des maladies qui, quoique les mêmes dans le fonds, ſe produiſent cependant ſous des formes très-différentes & diffèrent auſſi-bien notablement par les dangers qui les accompagnent, ſelon l'importance plus ou moins grande de l'organe affecté.

Je vais conſidérer d'abord les ſucs bilieux hétérogènes accumulés dans les premières voies & les parties voiſines, ce qui conſtitue *la fièvre gaſtrique bilieuſe* ou la fièvre bilieuſe dans les premières voies, ou la fièvre putride ſimple de quelques modernes.

Baglou diſtinguoit généralement les fièvres en fièvres gaſtriques & en fièvres veineuſes. Cette diſtinction déduite du foyer ou du ſiége qu'occupent les fièvres, n'eſt pas aſſez préciſe, car non-ſeulement des fièvres veineuſes, c'eſt-à-dire, des fièvres établies dans le ſang, diffèrent eſſentiellement les unes des autres par l'eſpèce d'altération du ſang à laquelle elles ſont attachées, mais ces différences exiſtent par rapport aux fièvres gaſtriques, qui, quoiqu'elles aient de commun d'avoir leur foyer dans les premières voies ou les parties circonvoiſines, diffèrent cependant eſſentiellement, comme nous le verrons plus évidemment dans la ſuite, parce que les ſucs corrompus, hétérogènes qui les entretiennent ſont très-différens les uns des autres.

La fièvre gaſtrique ou méſentérique bilieuſe eſt aſſez communément intermittente dans le principe, & alors elle ſuit le type de la fièvre tierce, qui eſt le plus généralement une fièvre éminemment bilieuſe, comme nous aurons occaſion de le voir ailleurs : ce

n'eſt guère que le troiſième ou quatrième jour qu'elle devient continue ou rémittente : c'eſt-à-dire que quoique la fièvre ſe ſoutienne toujours, cependant elle éprouve des redoublemens qui ſe font de trois en trois jours, ſe font ſans friſſon précurſeur & ſe font aſſez conſtamment le matin ; car un caractère bien important de toutes les fièvres bilieuſes, c'eſt que le début des accès ou des redoublemens ſe fait conſtamment le matin, mais un peu plus tard que la première invaſion des fièvres continues ou phlogiſtiques.

L'invaſion de cette fièvre eſt accompagnée d'un friſſon, ou plutôt d'un mouvement d'horripilation ; car le malade éprouve moins un ſentiment de froid décidé, comme dans l'invaſion des fièvres catarrales, qu'une ſenſation analogue à celle que feroient éprouver de petites pointes dont la peau ſeroit percée.

La fièvre gaſtrique débute communément par des dégoûts, des anxiétés, des naufées continuelles ; & ſi le vomiſſement ſe déclare dans le principe & qu'il ſoit abondant, ce qui arrive aſſez communément chez les gens qui ont beaucoup d'activité & de vigueur, aſſez ſouvent la fièvre ceſſe tout d'un coup.

GALIEN, dans le dixième livre de la Méthode de guérir, nous dit qu'un jeune homme très-ſec, d'un tempérament fort vif, étant tombé dans une fièvre ardente, prit une grande quantité d'eau froide, qu'il rendit beaucoup de bile par le vomiſſement & par les ſelles, & que la fièvre ſe diſſipa très-promptement ; nous aurons occaſion de parler de l'eau froide en traitant de la fièvre ardente.

Dans la fièvre gaſtrique bilieuſe le malade éprouve beaucoup d'angoiſſes, de reſſerrement & de chaleur dans la région épigaſtrique ; il y a communément une douleur dans l'épigaſtre, qui s'irrite par le tact & ſe fait ſentir intérieurement & juſques vers le dos, quel-

quefois des pulſations dans la région épigaſtrique, qui ne préſagent point la manie auſſi ſurement que dans d'autres fièvres. (FINKE, *de morb. bil. anom.*).

Le ventre eſt quelquefois dévoyé, le plus ſouvent conſtipé; les urines ſont très-hautes en couleur, épaiſſes & peu abondantes, & le ſédiment qu'elles dépoſent eſt d'une couleur roſe aſſez vive; ce qui mérite une grande attention; car ce ſigne eſt un des caractères ſpécifiques des maladies gaſtriques & qui les diſtingue des affections phlogiſtiques; c'eſt un de ceux d'après leſquels les anciens trouvoient l'indication des purgatifs; *quibus in principio urinæ nebuloſæ & craſſæ, iis purgare convenit*, diſoit GALIEN; ſi au contraire les urines ſont claires, il recommande les lavemens, *tunc clyſteres exhibentur;* il faut en excepter les cas où la ſurcharge des premières voies décide des ſymptômes nerveux, car alors les urines ſont très-changeantes & peuvent être fort claires, comme l'a vu ſouvent M. FINKE.

La langue eſt couverte d'une légère pellicule jaunâtre; elle eſt extrêmement ſèche comme tout l'intérieur du goſier, la ſoif eſt brûlante; & ſi le malade cherche à la ſatisfaire, ſur-tout par des boiſſons abondantes, ces boiſſons, loin de produire l'effet qu'il en attend, ajoutent au contraire à ſa foibleſſe, & décident ſouvent des défaillances complettes. Tous ces ſignes ne ſont point abſolus, ſouvent même ils manquent tous; ainſi nous avons déjà rapporté l'obſervation de SELLE, qui a vu l'émétique ſoulager dans une épidémie gaſtrique, quoiqu'il n'y eût aucun ſigne qui la dénotât. STOLL a obſervé des effets ſemblables ſur des malades qui n'avoient pas du tout la langue chargée. La peau, ſur-tout la peau du viſage, porte communément une teinte jaunâtre, & cette couleur jaune ou pâle verdâtre eſt ſur-tout fort ſenſible dans le blanc des yeux; & un des caractères les plus remarquables, c'eſt que

la peau eſt pénétrée d'une chaleur âcre. Dans cette fièvre la peau eſt extrêmement ſujette à des ſpaſmes ou des refroidiſſemens, pour peu qu'une partie ſoit expoſée à l'air.

Les malades ſont triſtes, dégoûtés de tout, ſont impatiens; ils ſont éminemment expoſés au délire, aux affections convulſives, à la perte totale du ſommeil, ou à un ſommeil fatiguant & troublé par des ſonges tumultueux qui éveillent en verſant & laiſſant dans l'ame l'impreſſion d'une triſteſſe & d'une inquiétude profonde. Il eſt en général bien remarquable, en preuve de l'action puiſſante du bas-ventre ſur la tête, que dans ces fièvres les ſymptômes ſe faſſent plus particulièrement reſſentir dans la tête que dans le bas-ventre, quoique le bas-ventre ſoit primitivement affecté, comme l'a très-bien dit BAGLIVI. Les douleurs de tête ſont en effet très-vives, elles éprouvent des exacerbations correſpondantes au mouvement du redoublement de la fièvre; il ſemble alors que la tête éclate; auſſi le malade eſt-il ſoulagé quand on la lui comprime. SCHROEDER remarque très-bien que les cauſes capables de décider la manie, portent plus ſpécialement ſur l'épigaſtre ou la région précordiale.

Cette fièvre attaque principalement les gens d'un tempérament bilieux, qui font un uſage habituel d'alimens fort échauffans; elle eſt communément décidée par des erreurs commiſes dans le régime, par exemple, par l'eau froide priſe en grande quantité. Nous pouvons remarquer ici que les boiſſons d'eau à la glace ſont un des moyens les plus propres à prévenir les maladies gaſtriques par le ton qu'elles portent ſur l'eſtomac. LANCISI remarque que cette boiſſon s'oppoſe efficacement à l'impreſſion de l'air des marais, prévient les maladies contagieuſes dues à l'abſorption de ce gaz méphitique, qui paroît affecter ſpécialement les organes digeſtifs. (Voyez ſon excellent ouvrage

de morbis paludum). Les précautions que recommande LANCISI, c'eſt de ne pas s'y expoſer à jeûn, ſur-tout de ne pas y reſpirer pendant la nuit, ou avant le lever ou après le coucher du ſoleil; car, comme on ſait, la matière verte qui couvre les marais, donne à l'ombre beaucoup d'air méphitique, expoſée au ſoleil elle donne beaucoup d'air déphlogiſtiqué. Il recommande encore de boire du bon vin, de l'eau à la glace, de ne pas avaler la ſalive, de mettre dans le nez & les oreilles des linges trempés dans le vinaigre, & de faire uſage de temps en temps des alexipharmaques. Le quinquina ne convient pas, car il eſt à craindre, comme le diſoit CELSE, que le corps ne s'accoutume pendant la ſanté aux remèdes curatifs, & que l'habitude ne rende dans l'état de maladie le corps invincible aux moyens de guériſon). Les alimens doux & fermenteſcibles, après de violens accès de colère, peuvent décider cette maladie, & cela dépend ſur-tout de ce que la colère précipite l'écoulement de la bile. Auſſi eſt-il d'obſervation journalière qu'après un accès de colère l'appétit reſte pendant quelque temps fort dérangé, qu'on éprouve beaucoup de mal-aiſe, & que ces accidens ne ſont guère diſſipés que par des vomiſſemens abondans de bile, mais qu'il ne faut pas provoquer par des évacuans décidés, comme nous l'avons dit, parce que la bile ſe trouve alors dans un état d'activité & d'orgaſme, qui rend très-dangereux l'emploi de tous les irritans.

STHAL diſoit à cette occaſion que la colère ayant pour but de chaſſer hors du corps un objet contraire à ſon bien-être, cette paſſion, lorſqu'elle ne trouve point à s'exercer à l'extérieur, ſe porte intérieurement, & qu'elle s'applique contre la bile, parce que, de toutes les humeurs contenues dans le corps, la bile eſt celle qui le menace habituellement du danger le plus grand & le plus preſſant.

Cette fièvre règne plus communément à la fin du printemps & dans l'été ; SELLE remarque que la plupart des épidémies qui règnent après un temps humide ſont gaſtriques, parce que l'humidité relâche la peau, & l'effet du relâchement ſe reproduit ſympathiquement dans l'épigaſtre.

Les fièvres gaſtriques ne ſont point aſſujetties à une marche auſſi réguliere & à des mouvemens auſſi bien ordonnés que la fièvre inflammatoire dont nous avons parlé. BAGLIVI a remarqué avec raiſon que les jours critiques n'ont point autant d'action ſur les fievres méſenteriques que ſur les fièvres inflammatoires, auxquelles on a dit, mais trop généralement, que devoit ſe rapporter tout ce que les anciens ont dit ſur les criſes.

J'AI donné la deſcription de la fièvre gaſtrique, & j'ai dit que cette fièvre dépendoit d'une collection de ſucs bilieux dans les premières voies & les organes circonvoiſins. J'aurois pu ajouter que ces fièvres ſont beaucoup plus communes chez les modernes, qu'elles ne l'étoient chez les anciens, ce qui dépend principalement, comme nous l'avons déja remarqué, de ce que les moyens diététiques, dont les anciens faiſoient un uſage habituel, imprimoient plus de ton & de force à l'organe extérieur, & que cette force plus conſidérable, ſe réfléchiſſoit par voie de ſympathie ſur les organes digeſtifs ; en ſorte que ces organes plus vigoureux, évacuoient plus complétement les ſucs hétérogènes à meſure qu'ils ſe formoient.

Ces fièvres ſont toutes très-communes dans les grandes villes, comme l'ont obſervé BAILLOU & BAGLIVI, dont l'un pratiquoit à Paris & l'autre à Rome. BAILLOU a dit cependant trop généralement que toutes les fièvres de Paris étoient gaſtriques : BAGLIVI a dit plus ſagement & avec plus de droit, que le plus communément à Rome les fièvres ſe com-

pliquoient d'un appareil de mauvais ſucs dans les premières voies : *Romæ hujus modi apparatus frequentiſſimi ſunt in primis viis.*

Ces fièvres, quand elles ſont légères, cèdent quelquefois au ſimple uſage des délayans & des fondans pris en grande quantité. KOKER dit qu'il a guéri très-ſouvent des fièvres de cette eſpèce, qu'il les a guéries promptement & ſans retour, en faiſant boire abondamment d'une tiſanne ordinaire, avec un peu de ſuc de limon, de vin de Rhin, de pulpe de tamarin édulcoréé avec un peu de miel ou de ſucre. Mais une précaution importante eſt de donner, dans le principe, cette tiſanne ou autre analogue. L'huile d'amande douce tirée au feu, donnée dans un bouillon, & l'eau froide avec le miel roſat. (PIQUER. obſ. 22, p. 213.) Il faut remarquer qu'il y a des circonſtances dans leſquelles la bile ſe répand en grande quantité, & où il ſeroit dangereux de recourir aux évacuans ; dans ce cas la bouche eſt amère, la langue eſt chargée. Cet état ſe remarque ſur-tout dans le *cholera-morbus*, dans les grandes chaleurs, voilà pourquoi HIPPOCRATE étoit réſervé ſur l'uſage des évacuans dans les jours caniculaires. Il faut rapporter ici ce qu'a dit SYDENHAM du *cholera-morbus*, dans lequel il donnoit avec ſuccès des boiſſons tempérantes, comme l'eau de poulet. Or, tout le monde ſait que le *cholera-morbus* règne communémeent en été, & qu'il doit être regardé comme une véritable affection gaſtrique bilieuſe.

Mais lorſque la maladie eſt plus grave, ou que les premiers moyens ont été ſans effet, il faut néceſſairement avoir recours à l'émétique. BORELLY & MALPIGHY ont décrit une fièvre qui régnoit épidémiquement à Piſe en 1669 ; cette fièvre étoit évidemment gaſtrique bilieuſe, & ce caractère put même être démontré après la mort ; car on trouva dans

pluſieurs cadavres que la véſicule du fiel étoit gorgée de bile, & l'on ſaiſit des marques ſenſibles de l'effuſion de cette humeur dans l'eſtomac & les inteſtins, dont les membranes étoient pénétrées d'une liqueur jaune, fort vive. Cette fièvre fit à Piſes beaucoup de ravage, & les Médecins, donnoient l'émétique, faiſoient un grand uſage des ſaignées & des veſicatoires.

J'ai déja parlé des ſignes qui marquent la turgeſcence ou l'orgaſme de l'eſtomac; ce qui indique par conſéquent l'uſage de l'émétique. De ces ſignes, ceux qui ont le plus de valeur ſont: la ſaleté de la langue, la couleur jaune ou verte des aîles du nez, & au contour des lèvres, le viſage vif ou rouge, l'état des yeux qui ſont brillans, étincelans, & qui ſemblent noyés dans les larmes, le tremblement de la langue & de la lèvre inférieure, la douleur de tête, qui eſt telle, qu'il ſemble que la tête éclate & s'ouvre, & qui revient ſenſiblement par accès; car nous avons déja dit ſouvent qu'une circonſtance très-importante, & qui indique preſque ſurement l'affection des premières voies, c'eſt celle de revenir par accès. STOLL.

Je ne parlerai point des différentes contre-indications de l'émétique, qui appartiennent proprement à un cours de thérapeutique; je remarquerai ſeulement que les hernies ne forment pas une contre-indication abſolue, quand d'ailleurs l'émétique nous paroît indiſpenſable. STOLL nous cite un exemple de cette eſpece: les délayans, les digeſtifs, les anti-ſpaſmodiques, & les autres ſecours qui paroiſſent appropriés, étoient ſans effet; la maladie s'aggravoit, les vomiſſemens, le hoquets étoient continuels. Le ſujet de cette obſervation avoit pluſieurs hernies; STOLL contint ces hernies par le moyen de larges & fortes bandes; alors il donna l'émétique, qui fut ſuivi d'un prompt rétabliſſement.

TISSOT a obſervé que l'omiſſion de l'émétique

dans le principe de cette fièvre, déterminoit fréquemment vers la fin des flux de ventre dangereux : & cette obſervation de TISSOT eſt analogue à celle de SYDENHAM, dont j'ai déja parlé, qui a vu auſſi que dans une fièvre inflammatoire compliquée d'un état de ſaburre des premières voies, les malades qui, dans la premiere période, n'avoient point été ſuffiſamment purgés par le vomiſſement, éprouvoient ſur la fin des flux de ventre qui devenoient très-graves, par la circonſtance d'affecter un corps déja affoibli. SELLE a fait la même obſervation. Ces obſervations, qu'il ſeroit facile de multiplier, prouvent donc combien peu eſt fondée la prétention de M. de HAEN, ſur le danger des émétiques dans le commencement des fièvres aiguës, & combien, pour établir des dogmes de pratique, il eſt néceſſaire de les circonſcrire avec préciſion, & de marquer bien nettement les cas de leur application ; c'eſt ce qu'il eſt impoſſible de faire ſans une hiſtoire exacte des eſpèces réelles des maladies.

TISSOT obſerve que dans ces fièvres l'ipécacuanha eſt beaucoup moins avantageux que le tartre émétique ; qu'aſſez ſouvent il augmente la ſéchereſſe de la bouche & la ſoif, qu'il reſſerre le ventre. Il peut y avoir cependant des circonſtances qui ne peuvent guère être déterminées qu'à *poſteriori*, dans leſquelles l'ipécacuanha peut être préférable au tartre émétique. SENAC, (p. 241) a vu une conſtitution épidémique, dans laquelle le tartre émétique paſſoit le plus ſouvent par les ſelles, & purgeoit, mais ſans aucun effet ſalutaire ; au lieu que l'ipécacuanha faiſoit plus ſurement vomir, & décidoit toujours le bien que donne le vomiſſement, lorſque la turgeſcence eſt véritablement établie dans l'eſtomac (car c'eſt une erreur vraiment funeſte, quoique générale, de croire que les purgatifs puiſſent, dans cette circonſtance, être

ſubſtitués aux émétiques, & qu'on ſoit en droit d'en attendre les mêmes effets) & dans cette circonſtance, STOLL a obſervé ſouvent que non-ſeulement les purgatifs ne diminuent point la maladie, mais qu'ils vont réellement à l'aggraver. La véritable raiſon de cette différence n'eſt pas tant, comme on dit communément, en ce que la matière corrompue, en traverſant toute la longueur du canal inteſtinal, ſe préſente aux vaiſſeaux ſanguins & lactés, car il eſt fort douteux que cette matière puiſſe les pénétrer & s'y introduire; mais c'eſt que, comme nous l'avons déja dit, dans le commencement d'une maladie, tous les efforts ont une tendance bien marquée vers les parties ſupérieures, en ſorte que, d'après cette diſpoſition, la nature ſe prête bien plus pleinement à l'action de l'émétique, & que les purgatifs la contraignent d'une manière pernicieuſe. Nous pouvons obſerver que lorſque l'émétique eſt indiqué, & qu'il y a un flux de ventre, il faut d'abord calmer le flux exceſſif, & donner l'émétique une ou deux heures après le narcotique; ſans cette précaution l'émétique ſe change en purgatif, & ajoute au mal, quoique l'émétique ſoit indiqué dans les fièvres gaſtriques. Cependant ſi les fièvres ſont accompagnées d'une foibleſſe réelle, comme cela arrive ſouvent chez ceux qui ont été traités par des ſaignées copieuſes & répétées, il faut néceſſairement ſuſpendre l'émétique juſqu'à ce que les forces aient été rétablies par l'uſage des toniques appropriés. STOLL, dans cette circonſtance, recommandoit le vin, le kina ou l'arnica, qu'il appelle kina des pauvres. Il faut en général bien diſtinguer dans les maladies, comme nous le verrons en traitant de la malignité, il faut bien diſtinguer la cauſe matérielle qui conſtitue véritablement l'eſpèce de maladie, d'avec la foibleſſe réelle qui peut ſe joindre à toutes, & qui n'en ſpécifie aucune en particulier: & voilà ce qui rend ſi difficile

le traitement des fièvres malignes, parce qu'il faut saisir à chaque instant le rapport dans lequel se trouve la cause matérielle de la maladie, & la foiblesse qui peut s'y joindre; ainsi dans les fièvres gastriques malignes, il faut voir dans quel rapport se trouvent & l'affection des premières voies qui demande des évacuans, & la foiblesse qui les contre-indique: au point que dans les fièvres gastriques avec prédominance de malignité, les évacuans même les plus légers peuvent devenir promptement mortels, comme cela est évident dans les fièvres intermittentes pernicieuses qui dépendent le plus souvent d'un vice gastrique, dans lesquelles cependant les purgatifs ou les émétiques décident presque surement la mort.

Une méthode excellente d'administrer l'émétique, c'est de faire dissoudre une quantité suffisante de tartre émétique, par exemple, un grain & demi ou deux grains dans le syrop capillaire; on fait prendre un quart de cette potion de demi-heure en demi-heure, & lorsque le vomissement est décidé, on le facilite par une boisson abondante d'eau tiède à laquelle on ajoute du miel. Si la seconde ou la troisième prise décide des évacuations suffisantes, il faut s'en tenir là; & lorsque les évacuations par le vomissement ont été soutenues assez long-temps, il faut étendre le reste de la potion émétique dans une grande quantité de la tisanne ordinaire, qu'il faut prendre de temps en temps, ce qui suffit souvent pour tenir le ventre libre.

Une précaution importante dans l'usage de l'émétique, c'est de calmer les agitations qu'il excite par un narcotique donné vers le soir; c'est une pratique que SYDENHAM a fortement recommandée, & à laquelle il ne manquoit jamais. M. LOTHER insiste aussi fortement sur cette pratique, & il dit que c'est pour l'avoir négligée que beaucoup de malades, dans la constitution bilieuse qu'il décrit, n'ont point obtenu les effets heu-

reux qu'il attendoit. VAGLER & RODERER, dans l'excellente dissertation qu'ils ont donné de la fièvre muqueuse qui régna à Gottingue en 1761, recommandent aussi de combiner les narcotiques avec les émétiques & les purgatifs dans les affections des premières voies.

BIANCHI, un des auteurs que vous pouvez consulter avec le plus d'avantage sur les maladies bilieuses, dit avec raison que les narcotiques peuvent être très-utiles pour calmer les spasmes, les douleurs sympathiques dépendantes de l'irritation que portent les sucs bilieux sur l'estomac & les intestins; qui entretiennent une correspondance bien marquée entre le reste du corps & sur-tout avec la tête & l'organe de la peau.

BIANCHI a souvent expérimenté avec succès une préparation dont ETMULLER parle avec de grands éloges; cette préparation consiste dans un mélange d'opium & de tartre, par parties égales, délayées dans l'eau, desséchées ensuite par un feu très-doux, & dissoutes dans une quantité suffisante de vinaigre distillé.

Il est avantageux que l'émétique soit précédé des remèdes digestifs, remèdes propres à préparer les sucs bilieux qui constituent la cause matérielle de cette fièvre, & à les mettre en état d'obéir facilement aux efforts du vomissement. SENNERT, pour remplir cette indication, faisoit un grand usage des acides, & sur-tout de l'acide du citron étendu dans l'eau suffisamment édulcorée avec du sucre. Les acides végétaux sont beaucoup plus convenables que les acides minéraux, & nous pouvons remarquer, comme le dit SIDENHAM, & comme le vérifie TISSOT, que les acides minéraux comme astringens sont éminemment contre-indiqués dans toutes les maladies qui doivent se terminer par des évacuations. *Minus convenient in morbis omnibus quorum caracter purgationi innititur.* Vous pouvez consulter GRANT dans son second livre des fièvres. Pour remplir la même indication, c'est

à-dire, pour altérer & préparer convenablement les sucs bilieux, BAGLIVI faisoit beaucoup de cas du suc exprimé des végétaux, & principalement du suc de souci, qu'il donnoit le matin, à la dose de trois onces, avec parties égales de bouillon léger, ou de petit lait.

On peut suppléer ces sucs avec beaucoup d'avantage, par les sels digestifs proprement dits, la terre foliée de tartre, le tartre vitriolé, la crême de tartre, que l'on fait prendre à dose convenable de trois en trois heures, & l'on fait boire par-dessus quelques onces d'une décoction de racines de chicorée ou d'oseille, avec du suc de citron ou de l'oximel.

Dans les fièvres gastriques bilieuses, STOLL ne fait prendre, pendant les douze premières heures, que de l'eau pure, à laquelle il ajoute de l'oximel, & une potion composée de demi-livre d'eau & de deux drachmes *d'aromatum duplicatum*; il fait ensuite prendre le tartre émétique *per epicrasim*; après l'émétique il n'employe que l'oximel. Au bout de huit ou dix heures, où il répète l'usage de la potion saline, si les évacuations sont simplement bilieuses, ou bien il ajoute du sel ammoniac, par exemple, ʒij. de sel ammoniac, avec un peu de miel, toujours dans demi-livre d'eau, si les évacuations sont chargées de pituite épaisse.

Il remarque à cette occasion que le sel ammoniac ne convient point dans la fièvre simplement bilieuse, parce qu'il porte une impression trop vive, & qu'il excite assez souvent de la douleur au creux de l'estomac: en sorte qu'il ne convient guère que vers la fin de l'été ou pendant l'automne, temps où la diathèse pituiteuse commence à s'y joindre.

Je remarquerai ici que les anciens recommandoient beaucoup les boissons froides & les topiques semblables dans les affections bilieuses; dès-lors on pourroit croire que les sels que les modernes employent avec

tant de succès dans les fièvres de cette espèce ne sont utiles qu'à raison du froid qu'ils procurent, & sous ce point de vue les sels qui procurent le plus de froid méritent la préférence.

STHAL rapporte qu'un jeune homme vif & d'un tempérament colérique, qui étoit tombé dans une fièvre bilieuse de l'estomac pour avoir pris une grande quantité d'eau froide à la suite d'un violent accès de colère, ressentoit dans tout le corps une lassitude, un abattement extrême, un froid vif aux mains & au visage, des tremblemens convulsifs des lèvres & des membres, une anxiété cruelle dans l'épigastre, dont il ne pouvoit se plaindre que d'une voix foible & presqu'éteinte. Tous ces symptômes augmentoient d'une manière alarmante par les remèdes échauffans bézoardiques. Quelques prises d'une poudre tempérante, faite de nitre & d'yeux d'écrevisse, qu'on lui donna le troisième jour, un lavement digestif & un peu stimulant, qui lui fit rendre une grande quantité de matière bilieuse, dissipèrent tous les accidens & le mirent en pleine convalescence le quatrième jour d'une maladie qui présentoit un aspect si effrayant.

STHAL remarque à cette occasion que les affections bilieuses de l'automne traitées par des stomachiques, des résolutifs, des échauffans, même par des acides, sur-tout par des acides minéraux, se calment d'abord, & que souvent elles dégénèrent en fièvre lente, avec perte d'appétit, soif continuelle, peu ou point de sommeil, ou un sommeil interrompu & très-fatiguant; un extrême abattement, une disposition de l'ame, tantôt portée à la témérité, tantôt à une pusillanimité & une crainte excessive. Si cette fièvre lente est traitée par des échauffans & par des balzamiques, elle dégénère en véritable phthisie mortelle dans les gens d'un tempérament sec, ou en hydropisie & sur-tout hydropisie ascite, également incurable dans les gens d'un

d'un tempérament lâche & phlegmatique. On remarque assez souvent que les fièvres gastriques mal traitées, dans les personnes dont la poitrine est délicate, donnent lieu à une véritable phthisie qui, dans le principe, peut être traitée avec avantage par des résolutifs, des purgatifs & des fortifians; par des décoctions de pissenlit, de chiendent, ensuite par le lichen d'Islande & le kina. Dans cette espèce de phthisie, la diète lactée est absolument contraire. (C'est une véritable phthisie gastrique, dont VAGLER a dit avec raison que MORTON n'a pas parlé, & sur laquelle STOLL a dit d'excellentes choses).

Les terreux ou les absorbans unis aux sels neutres, offrent une combinaison très-appropriée contre les affections bilieuses des premières voies. On dit communément d'après BOERHAAVE que les absorbans sont contraires dans les affections de cette espèce, parce qu'on croit avec cet auteur que la bile n'est susceptible que d'une dégénération alkaline, & que les expériences chimiques prouvent que les absorbans n'ont point de prise sur les alkalis.

Mais il est très-facile de se convaincre, comme le dit STOLL, que la bile peut réellement tourner à l'aigre dans les premières voies, & que très-souvent même elle éprouve cette espèce de dégénération acescente; d'abord, c'est que très-souvent la bile rejettée par le vomissement excite un sentiment d'âcreté bien marqué sur toutes les parties qu'elle touche dans son passage, & quelquefois cette bile est acide & corrosive au point d'entrer en effervescence avec la terre sur laquelle elle est rejettée. De plus, cette qualité acide & corrosive se produit aussi très-souvent dans les matières fécales des enfans à la mamelle, & qui ont pris le lait d'une femme qui vient d'éprouver un violent accès de colère. Enfin c'est que les matières bilieuses, soit rejettées par le vomissement, soit par les selles, ont

ſouvent une couleur verte très-exaltée, & les expériences des chimiſtes ont démontré que la bile, traitée avec les acides, prend une couleur verte très-foncée. Les anciens avoient parfaitement bien dit que la couleur verte des matières fécales indique la nature acide & corroſive de la bile.

Les abſorbans peuvent être donnés en ſubſtance ou dans des potions appropriées par exemple dans des émulſions. STHAL remarque que les ſemences froides ne doivent point entrer dans les émulſions, parce qu'elles donnent une matière viſqueuſe & fort difficile à digérer; ainſi les amandes, les pignons ſont de beaucoup préférables.

PIQUER inſiſtoit fortement ſur les médicamens terreux & abſorbans dans les fièvres méſentériques. BAGLIVI au contraire en a banni l'uſage. Cette contrariété apparente dans les opinions de ces deux Médecins peut s'expliquer en faiſant attention que les fièvres décrites par PIQUER ſont des fièvres décidément bilieuſes; au lieu que les fièvres décrites par BAGLIVI appartiennent davantage aux fièvres muqueuſes ou pituiteuſes dont nous parlerons dans la ſuite. Or les abſorbans contiennent deux principes différens, & à raiſon de ces principes ils doivent produire des effets différens.

Ils contiennent donc un principe terreux, & par-là ils ſont très-propres à châtrer, en ſe combinant avec eux, les ſucs acides & corroſifs qui ſont contenus dans les premières voies: en ſorte que, à raiſon de ce principe, ils ſont éminemment indiqués dans les affections bilieuſes, & comme nous le diſions tout-à-l'heure, la bile eſt ſuſceptible d'une dégénération vraiment acefcente.

Mais de plus, les abſorbans contiennent un principe muqueux ou gélatineux, & l'on ſait que cette ſubſtance muqueuſe fait le fonds de toutes les ſubſtances qui ont

joui de la vie : or il eſt clair qu'à raiſon de ces principes, les abſorbans doivent augmenter la ténacité, la viſcoſité des ſucs muqueux contenus dans l'eſtomac & les premières voies, & dès-lors ils conviennent moins dans les fièvres muqueuſes, comme le ſont les fièvres méſentériques de BAGLIVI.

Pour préparer la matière morbifique, BAGLIVI recommande de tenir habituellement ſur le bas-ventre, des fomentations émollientes ; cette pratique peut cependant devenir pernicieuſe, & peut développer dans le bas-ventre des affections inflammatoires. J'ai dit que GALIEN avoit vu bien ſouvent des ſuites fâcheuſes d'une pratique ſemblable ; il faut donc conſtamment ajouter à ces fomentations des ſubſtances réſolutives & fortifiantes, & j'ai dit déjà que GALIEN employoit dans cette circonſtance l'abſynthe de Pont, qui eſt l'arthemiſe des modernes.

Il y a même des circonſtances dans leſquelles il convient d'appliquer de l'eau froide ſur le bas-ventre ; c'eſt non-ſeulement lorſque les viſcères du bas-ventre ſont, ou près de ſe prendre d'une inflammation bilieuſe ou érésipélateuſe, mais encore lorſque le bas-ventre eſt météoriſé par l'extinction complète des forces toniques des inteſtins, & la diſtenſion de l'air qu'ils contiennent toujours. M. TISSOT rendit ainſi à la ſanté un jeune homme qui étoit dans un état déſeſpéré, en appliquant ſur le bas-ventre un linge trempé dans l'eau très-froide, & renouvellant cette application de quart-d'heure en quart-d'heure.

GALIEN avoit bien vu auſſi qu'il y avoit des coliques dont les douleurs augmentoient par des applications émollientes & échauffantes, & qui ne cédoient qu'à l'application de l'eau froide. Vous pourrez en voir des exemples dans WILLIS, *de animâ brutorum*, dans COMBALUZIER & dans beaucoup d'autres.

Les lavemens ſont très-appropriés, & d'un uſage

preſque général, dans les affections bilieuſes des premières voies, & on peut les employer en même-temps que les remèdes digeſtifs & altérans dont nous venons de parler; on ne doit pas ſeulement les conſidérer comme propres à diſſiper les ſpaſmes des entrailles, mais encore comme propres à communiquer des qualités médicamenteuſes, ſelon les ſubſtances qui entrent dans la compoſition; ainſi on les rendra émolliens, déterſifs, purgatifs, ſelon les circonſtances.

Fièvre gaſtrique bilieuſe; ſa criſe par les ſelles. Purgatifs ſpécifiques de deux eſpèces. Complication de cette fièvre avec l'affection phlogiſtique. Saignée convenable auſſi dans l'état de ſpaſme exceſſif des premières voies. Saignée de la ſalvatelle.

IL n'y a rien, comme nous l'avons déjà dit, qui puiſſe diriger d'une manière plus ſûre le traitement des maladies, que la connoiſſance des voies de ſolution qu'elles affectent; car nous ne pouvons que très-peu ſur l'eſpèce d'élaboration ou de coction que doivent éprouver les cauſes matérielles des maladies, & tous nos ſecours relatifs à cet objet ſe réduiſent à-peu-près à ſoutenir les forces & à diſſiper les ſymptômes qui n'entrent point dans le ſyſtême des moyens que la nature employe & dirige contre les maladies, ou plutôt contre leurs cauſes; au lieu que ſi nous connoiſſons la manière dont elles ſe terminent, nous pouvons faciliter ces terminaiſons, & nous pouvons même les décider avec beaucoup d'avantage, lorſque nous avons des ſignes qui nous inſtruiſent bien ſurement du moment de leur imminence, & ſur-tout ſi nous ne troublons pas, par l'application indirecte de nos remèdes, les efforts ſalutaires de la nature.

La fièvre gaſtrique bilieuſe peut ſe terminer quelquefois dans le commencement par des vomiſſemens abondans de matière bilieuſe ou par des flux de ventre. Dans ce cas d'orgaſme ou de turgeſcence de matières, qui ſubſiſtent alors évidemment dans l'eſtomac, les purgatifs ne peuvent avoir les mêmes effets que l'émétique; car quoique la bile contenue dans l'eſtomac puiſſe bien ſortir par les ſelles, cependant elle s'évacue plus communément par le vomiſſement; ce qui arrive ordinairement dans les quatre ou cinq premiers jours de la maladie : c'eſt donc avec beaucoup de raiſon qu'HIPPOGRATE recommandoit de ne pas purger par en bas dans le commencement de ces maladies, parce que la nature tend alors d'elle-même à évacuer la bile par le vomiſſement. *In principiis purgandum deorſum non eſt*; & comme d'ailleurs il n'y a alors que très-peu de rémiſſion, c'eſt en ce moment qu'il faut placer l'émétique, tandis que les purgatifs ne doivent être donnés que dans le temps des intervalles & des rémiſſions.

La fièvre gaſtrique bilieuſe ſe termine très-généralement par des flux de ventre bilieux, & la matière de ces évacuations, pour être complétement critique, doit être homogène, bien fondue, & d'une conſiſtance un peu épaiſſe; elle reſſemble, comme on l'a dit, à de la purée, *& pultaceam ſpeciem referunt.* Nous avons remarqué que la faculté digeſtive, quand elle eſt en pleine vigueur, tend à frapper la matière d'un caractère uniforme, & qu'elle y introduit conſtamment des qualités adoucies & tempérées par leur mêlange, car toutes les qualités ſaillantes & vivement tranchées ſont en général d'un préſage funeſte, parce qu'elles annoncent toujours l'état de crudité, ou autrement que le principe de vie n'eſt pas revenu à l'ordre de ſes loix.

Cette matière pultacée qui s'évacue par le ventre,

lorſque la fièvre gaſtrique bilieuſe eſt en pleine coction, peut être aſſimilée à la matière purulente, qui s'élabore vers la fin des affections phlogiſtiques ou inflammatoires, où elle n'en differe que par la couleur jaune qu'elle doit à la bile qui lui eſt intimement mêlée.

FINKE dit que dans ces fièvres les purgatifs ne doivent être employés qu'après le produit de la coction, qui doit s'étudier dans les urines & dans l'état de la langue, & que pendant la crudité on doit donner les remèdes tempérans. Sur le danger des purgatifs avant la coction, on peut conſulter VALLESIUS dans ſon commentaire ſur le troiſième livre des épidémies d'HIPPOCRATE. On y verra qu'un purgatif pris le ſixième jour d'une fièvre, fit dégénérer cette fièvre en fièvre continue, qui fut accompagnée de ſymptômes graves, & on y verra l'exemple de pluſieurs malades jetés dans des états de conſomption par des purgatifs ainſi mal adminiſtrés. Nous remarquons ici qu'il ne faut pas croire avec quelques Médecins, que les anciens ne connoiſſoient pas & ne faiſoient pas uſage des doux laxatifs, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas la manne. On peut cependant donner des purgatifs avant la coction, lorſque la turgeſcence de la matière s'annonce dès le commencement.

La ſolution des fièvres gaſtriques ne ſe fait pas par un ſeul & même effort, comme ſe fait communément celle des fièvres inflammatoires; elle ſe fait au contraire par repriſes alternatives, qui ſe répètent dans des intervalles différens; en ſorte que dans ces fièvres les purgatifs doivent être répétés ſouvent & en différens temps, puiſque leur uſage doit être ſubordonné à l'état de la coction, qui ſe fait d'une manière graduelle & ſucceſſive.

La marche de ces fièvres n'eſt pas auſſi régulière & auſſi ordonnée que celle des fièvres inflammatoires;

la coction ne marche pas auſſi rigoureuſement aſſujettie à la révolution des jours critiques, & comme l'a très-bien dit BAGLIVI, il n'y a pas d'autre moyen de la reconnoître que la rémiſſion des ſymptômes; en ſorte que cette rémiſſion des ſymptômes eſt la circonſtance qui va le plus directement à indiquer les purgatifs dans les fièvres gaſtriques bilieuſes. C'eſt dans les fièvres de cette eſpèce que les Médecins, dont toute la pratique ſe borne à purger de deux jours l'un, *ſaltem alternis diebus*, peuvent obtenir des ſuccès, parce que, quoique dans ces fièvres les mouvemens de la nature ſoient plus contraints, plus embarraſſés, & que ce ſoit principalement par cette raiſon que les criſes ne ſe produiſent pas d'une manière auſſi manifeſte & auſſi évidente; cependant, comme nous l'avons déjà remarqué d'après CULLEN, il arrive très-généralement, au moins dans le premier temps des maladies, que les efforts de la nature ſuivent la période tierçaire, & qu'ils ſe préſentent par jours alternatifs, tandis que dans les maladies qui ſe prolongent, ces efforts ſuivent plus ſenſiblement la période quartenaire, car il y a vraiment des types remarquables dans la nature vivante; le type tierçaire qui règle les mouvemens & les efforts de la nature qui s'opèrent avec vigueur & rapidité, & le type quartenaire qui règle les mouvemens qui s'opèrent avec lenteur. Selon la belle obſervation de WERLOFF, le type quartenaire eſt de même nature que le type quotidien; auſſi dans les fièvres gaſtriques bilieuſes, quoique les criſes ne ſe manifeſtent pas d'une manière auſſi ſenſible que dans les fièvres inflammatoires, & que les mouvemens de la nature ſoient plus embaraſſés & plus confus, ils ſuivent cependant plus ou moins régulièrement le période tierçaire, depuis le premier juſqu'au ſeptième jour.

Les purgatifs qu'il convient d'employer, ſont les

ſels neutres & les tamarins dans du petit lait ou dans des décoctions de gramen ou de chicorée. Les Praticiens les plus attentifs recommandent ſur-tout d'éviter la rhubarbe, qui eſt contraire, comme le diſoit HALLER, dans les affections ſeches & chaudes, ou plutôt dans les affections bilieuſes. MONTANUS l'appeloit cependant la vie du foie, & cela eſt vrai juſqu'à un certain point quand il n'eſt queſtion que de rétablir le ton du foie affoibli, mais non pas lorſque ce viſcère eſt affecté d'une intempérie chaude & ſeche, comme parloient les anciens, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt affecté d'une diſpoſition bilieuſe, & à cette occaſion, nous pouvons remarquer qu'il faut bien diſtinguer, dans l'ordres des remèdes ſpécifiques, les ſpécifiques d'organes, ou de parties, d'avec les ſpécifiques des maladies : c'eſt-à-dire, qu'il faut établir une grande différence entre les ſpécifiques, qui ſont tels par la circonſtance de porter ſpécialement leur action ſur un organe déterminé, d'avec les ſpécifiques, qui ſont tels relativement à une eſpèce de maladie qu'ils peuvent détruire. Ainſi il n'eſt pas douteux qu'il n'y ait des ſubſtances médicamenteuſes en rapport de nature avec les forces que le principe de vie exerce ſur chaque organe, & qui ne ſoient propres à rétablir les fonctions de ces organes lorſque le déſordre qu'éprouvent les fonctions dépend d'un affoibliſſement ou d'une moindre énergie des forces toniques ; mais il ne faut pas croire que ces ſubſtances médicamenteuſes conviennent dans toutes les eſpèces d'affections maladives dont les organes ſont ſuſceptibles.

Ce que je diſois ci-devant des narcotiques à la ſuite des émétiques doit s'appliquer également aux purgatifs, & d'autant mieux que les purgatifs doivent être répétés plus ſouvent dans le cours de ces fièvres. SELLE purgeoit avec beaucoup d'avantage en faiſant prendre au malade une potion ſaline dans l'inſtant même de l'effer-

veſcence. Ainſi il donnoit du ſel d'abſynthe dans un peu de ſuc de limon ou de citron, auquel il ajoutoit un demi grain de tartre émétique dans un peu d'eau de canelle, c'eſt ce qu'on appelle l'anti-émétique de RIVIÈRE. Il eſt très-difficile de déterminer combien les purgatifs doivent être répétés; dans ce cas il ne faut pas ſe régler uniquement ſur l'état de la langue, qui ſouvent ſe trouve chargée lorſque la ſaburre eſt abſolument évacuée, & qu'il ne reſte plus dans les premières voies qu'un état de foibleſſe & d'irritabilité qui doit être combattu par les toniques, les fortifians & très-éminemment par le quinquina.

La ſaignée eſt éminemment contre-indiquée par la fièvre gaſtrique conſidérée en ſoi, & dépourvue d'accidens étrangers & d'une intenſité trop vive dans les ſymptômes qui l'accompagnent néceſſairement. HASENHORL, LETSSOM, MAKKITRICK, VOGEL, QUARIN. Elle eſt contre-indiquée, parce qu'elle rappelle & dirige les mouvemens & les humeurs vers l'habitude extérieure, & qu'elle tend dès-lors à augmenter d'une manière pernicieuſe le foyer de la maladie, qui eſt borné & circonſcrit dans les organes des premières voies; en ſorte que ſous ce point de vue la ſaignée eſt nuiſible préciſément de la même manière que les ſudorifiques, dont tous les praticiens ont condamné l'uſage dans ces fièvres, à moins que ce ne ſoit vers la fin, lorſque les produits de la coction ont été complétement emportés par les évacuations du ventre, & qu'il n'eſt plus queſtion que d'inviter la nature à la diſtribution habituelle de ſes mouvemens; car, comme nous l'avons déjà remarqué, s'il eſt vrai que toutes les fièvres ſe terminent par les ſueurs, ces ſueurs dans la plupart des circonſtances doivent être regardées moins comme évacuations critiques, que comme un ſigne qui annonce que les mouvemens rentrent dans l'ordre, & que l'appareil des mouvemens

maladifs eſt complétement & totalement diſſipé ; & ce qui le prouve c'eſt que, comme nous l'avons déjà dit, la ſueur coule également vers le déclin des grandes hémorragies, quoiqu'il n'y ait pas d'ailleurs de matière à évacuer. (Obſervation de LAMOTHE, VAGUER, DE HAEN).

Une autre raiſon de la contre-indication de la ſaignée dans la fièvre gaſtrique bilieuſe, c'eſt que la ſaignée par elle-même eſt extrêmement contraire dans toutes les affections bilieuſes bien établies. AVICENNE exprimoit cet axiome pratique, en diſant que le ſang eſt le frein de la bile. HALLER diſoit dans le même ſens, que les ſaignées ajoutoient à la dégénération bilieuſe. Vous pouvez conſulter ſur cet objet l'ouvrage de BIANCHI, que je vous ai déjà cité comme un des plus importans ſur les affections bilieuſes, & le traité de M. TISSOT ſur la fièvre bilieuſe de Lauſane ; vous y verrez bien des obſervations malheureuſes faites à l'hôpital de cette ville (dit Saint-Eloi) dans des temps où la pratique de la médecine aſſervie à des hypothèſes étrangères, offroit la ſaignée copieuſe & fréquemment répétée à-peu-près comme le ſeul ſecours contre les fièvres de quelque nature qu'elles ſoient.

La fièvre bilieuſe gaſtrique, qui en ſoi contre-indique formellement la ſaignée, peut s'unir & s'unit fréquemment avec différentes circonſtances qui l'indiquent, & c'eſt ſaiſir l'enſemble des circonſtances oppoſées, & à déterminer par un calcul rapide, le rapport variable dans lequel elles ſe réuniſſent, que conſiſte l'art du praticien : la théorie préſente par voie d'analyſe chacune de ces circonſtances, ou chacune des ſources d'indications curatives ; elle examine en ſoi chacune de ces ſources d'indications, & elle les conſidère, d'une manière abſtraite & iſolée ; c'eſt aux ſens perfectionnés par l'habitude, & ſans ceſſe appliqués & dirigés par la théorie, à ſaiſir ces différentes ſources

d'indication & à fixer leurs degrés reſpectifs de dominance. La théorie ne peut ſans la pratique faire un excellent médecin, mais encore donnera-t-elle des marques bien plus importantes que la pratique ſeule deſtituée des ſecours de la théorie. Le grand théoricien, celui qui poſsède l'enſemble ſyſtématique & raiſonné des faits médicinaux peut ſans doute être un praticien malheureux, parce qu'il eſt poſſible qu'il manque de l'expérience néceſſaire pour diſtinguer les faits, & ſur-tout pour éclaircir les fauſſes apparences qui réſultent de leurs complications indéfiniment variées; mais le praticien qui ne s'appuye pas des ſecours de la théorie, marchera toujours à l'aventure, il ne ſaura apprécier ni ſes malheurs ni ſes ſuccès, parce que les faits s'offriront à lui d'une manière détachée, & qu'il ne ſaura point en ſaiſir les vrais rapports & les ſubordonner à des principes généraux & communs.

La fièvre gaſtrique bilieuſe demande donc la ſaignée quand elle ſe complique d'une affection phlogiſtique & que cette affection eſt dominante: or cette complication eſt aſſez ordinaire; & nous avons déjà dit que dans le ſyſtême naturel des maladies, les maladies bilieuſes & les maladies phlogiſtiques, ſont celles qui ſont liées par les rapports les plus multipliés. Vous pouvez voir un exemple de cette complication dans les fièvres que M. PRINGLE a décrit ſous le nom de fièvres bilieuſes des camps. M. TISSOT obſerve très-bien que cette fièvre de PRINGLE étoit une fièvre inflammatoire, ou que du moins elle étoit compliquée d'inflammation; auſſi les ſaignées même répétées & la méthode anti-phlogiſtique, contraire dans les affections décidément & ſimplement bilieuſe, convenoit-elle parfaitement dans cette fièvre. Cette fièvre bilieuſe de PRINGLE me paroît fort analogue à celle que SYDENHAM a décrit dans l'année 1661; c'étoit auſſi une fièvre inflammatoire compliquée d'une affection des premières

voies. L'auteur l'attaquoit avec avantage, d'abord par des ſaignées & puis par l'émétique, c'eſt-à-dire, qu'il attaquoit d'abord l'affection phlogiſtique qui prédominoit dans le commencement, & qu'il paſſoit enſuite aux moyens curatifs appropriés à l'affection des premières voies.

Cette complication du génie inflammatoire eſt ſurtout fréquente dans les pays froids & montagneux, vers la fin du printemps & au commencement de l'été. STOLL remarque fort bien que ce temps eſt le plus critique, parce qu'il eſt très-difficile de ſaiſir le rapport réel dans lequel ſe trouvent & l'affection phlogiſtique qui s'efface & l'affection bilieuſe qui s'établit, & qui fait chaque jour de nouveaux progrès. L'auteur n'a pas craint d'avouer une faute qui devient mortelle dans une complication de cette eſpèce; il avoit donné trop tôt l'émétique, & n'avoit pas aſſez répété les ſaignées.

Il n'y a que les hommes de génie qui s'apperçoivent de leurs erreurs, qui aient le courage de les avouer; les hommes médiocres qui ne voient rien ont toujours raiſon. Cette complication s'obſerve auſſi chez les gens qui mangent beaucoup & des alimens trop chargés de ſubſtances alimentaires & de molécules organiques, comme on parle communément, qui font un grand uſage des vins forts & de bonne qualité, & qui ont l'habitude de ſe faire ſaigner fréquemment. (SARCONNE).

La ſaignée peut auſſi être employée avec beaucoup d'avantage dans la fièvre gaſtrique, lorſque cette fièvre s'accompagne d'un excès de ſpaſme dans les premières voies, & cela par la ſaignée qui, comme l'ont prouvé les obſervations de HALLER, détermine les mouvemens vers l'habitude du corps, affoiblit par voie de révulſion les ſpaſmes qui dominent d'une manière vicieuſe dans les organes digeſtifs; c'eſt par-là que la ſaignée, non-ſeulement favoriſe l'action des émétiques & des purga-

tifs, mais que seulement elle ouvre le ventre & détermine le vomissement, parce qu'elle emporte & dissipe les spasmes fixés qui arrêtent les évacuations en s'opposant à l'établissement des mouvemens qui doivent les décider. SYDENHAM, qui a beaucoup insisté sur l'usage des saignées, placées avant les purgatifs, lorsque les uns & les autres sont indiqués à la fois, assuroit que la négligence de cette précaution avoit causé la perte d'un très-grand nombre d'enfans, & ce qui peut confirmer cette assertion de SYDENHAM, c'est qu'en effet l'âge de l'enfant est celui où les états convulsifs & spasmodiques se présentent le plus fréquemment & avec le plus de vigueur.

HIPPOCRATE avoit parfaitement connu cette qualité anti-spasmodique de la saignée, & il dit avec raison, que dans les fièvres, l'usage des purgatifs ne convient que lorsque le corps a été suffisamment relâché par la saignée. *Relaxato corpore per sanguinis missionem, quod ex morbificis humoribus qualitate vitiosum superfluit, per alvum id evacuari jubet*, dit GALIEN dans son comm. de vict. rat. in acut.

BIANCHI & GUIDETTI, qui ont parfaitement bien vu que la saignée n'offroit qu'un secours impuissant, & fort souvent dangereux dans les affections bilieuses bien établies, ont observé que les diarrhées excessives, symptomatiques qui se joignent à la fièvre gastrique bilieuse, cèdent souvent assez promptement à une saignée de cinq à six onces, faite à la veine salvatelle. GUIDETTI rapporte avoir guéri par ce moyen une fièvre tierce.

Dans les circonstances difficiles, lorsque cette saignée n'avoit pas d'effet, que l'usage des adoucissans & des narcotiques ne produisoit rien, GUIDETTI rapporte s'être souvent bien trouvé de livrer la maladie à la nature, & de n'employer autre chose que des chicoracées ou autres moyens analogues. BIANCHI rapporte que la saignée du pied est parfaitement inutile dans la

fièvre gaſtrique bilieuſe, pour prévenir les affections de la tête imminentes au moins dans les hommes ; car dans les femmes, ces ſaignées faites à temps préviennent plus ſurement cet accident. Nous avons déjà remarqué que le plus communément les affections de la tête ſont dépendantes des premières voies.

Pour l'établiſſement ou plutôt pour l'adminiſtration des alimens, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir égard aux forces du malade & à la durée que la maladie peut avoir. Cette durée peut ſe préſumer par le temps dans lequel la coction commence à ſe manifeſter, & par la lenteur ou la vîteſſe de ſon progrès; enſorte que plus les forces ſont épuiſées, relativement à la longueur que la maladie doit avoir, plus il faut donner de nourriture, & réciproquement, au point même, que ſi les forces étoient ſuffiſantes pour fournir au développement total de la maladie, il faudroit réduire le malade à la diète la plus ſévère ; car les alimens ſont toujours contre-indiqués relativement à la corruption que la maladie ſuppoſe, & ils ne conviennent que comme toniques, ou à raiſon de l'impreſſion fortifiante qu'ils portent ſur l'eſtomac, impreſſion qu'ils portent tout d'un coup, & antérieurement à toute digeſtion dont l'acte tend à les corrompre. *Corpora impura quo plus nutries eo magis lædes.*

La fièvre dont nous parlons ici eſt rémittente, c'eſt-à-dire, que quoiqu'elle ſe ſoutienne toujours, elle éprouve cependant des redoublemens & des rémiſſions bien marquées. La règle générale pour placer les alimens, c'eſt de choiſir une heure qui ſoit également éloignée, & du moment de l'invaſion, & du moment où l'accès eſt dans ſa plus grande force ; car de tous les inſtans, le plus critique, par rapport à l'uſage de la nourriture, eſt l'inſtant de la plus grande vigueur & l'inſtant du début.

Les alimens qui conviennent ſont, comme nous

l'avons déjà dit, ceux qui ſont tirés du règne végétal, comme les crêmes d'orge, de riz, d'avoine, que l'on rend plus ou moins épaiſſes, auxquelles on ajoute un peu de ſucre & de jus de limon, ou un peu de crême de tartre, & du vinaigre : les légumes, comme l'oſeille, le pourpier, les racines de céleri, de perſil, &c. les épinards, le baccabunga, l'endive, la laitue, les prunes, les pommes, les cériſes, &c. les hortelles compoſées avec le lierre terreſtre, la patience, le cerfeuil, l'ortie. FINKE, pag. 76.

On peut donner auſſi avec beaucoup d'avantage les fruits de ſaiſon bien mûrs, & qui ſont le plus du goût du malade. Les obſervations pratiques n'ont point vérifié les craintes de GALIEN ſur l'uſage de ces fruits, & il paroît que ces craintes étoient particuliérement fondées ſur une diſpoſition particulière de cet auteur; il nous apprend en effet que depuis l'âge de vingt-deux juſqu'à vingt huit ans, il éprouva chaque année des maladies graves, qu'il ne pût attribuer qu'à la grande quantité de fruits qu'il mangeoit, puiſqu'avant ce temps, ayant été fort réſervé ſur l'uſage des fruits, il avoit joui d'une très-bonne ſanté, & qu'il recouvra cet avantage en revenant à la première ſobriété, & ne mangeant guère que des figues & des raiſins bien mûrs.

Affection gaſtrique bilieuſe compliquée avec le génie phlogiſtique.

Nous avons dit que la fièvre gaſtrique bilieuſe, ou plutôt la cauſe qui l'entretient, contre-indique toujours l'uſage de la ſaignée, & c'eſt un fait qui a été confirmé par tous les bons obſervateurs, tels que JUNKER, HUXAM, TISSOT, BALDINGER, STOLL, SCHROEDER. Cependant il ſe peut faire que l'affection gaſtrique bilieuſe ſe joigne avec différentes circonſtances qui indiquent la ſaignée, & parmi les circonſtances de

cette espèce, la plus importante est sans doute sa complication avec le génie phlogistique.

MEDICUS remarque que les congestions de bile dans l'estomac peuvent porter dans les humeurs une altération phlogistique, ou une altération bilieuse & putride. Ce que dit M. MEDICUS confirme ce que nous avons déjà dit dans le commencement; savoir, que les causes de maladies, circonscrites dans les premières voies, pouvoient à beaucoup d'égards être assimilés aux causes extérieures, parce qu'elles ont de commun avec ces causes extérieures, de produire des effets tous différens, selon que le corps se trouve différemment disposé. La diversité que peut présenter dans ses effets l'action d'une cause matérielle, contenue dans les premières voies, me paroît prouver que cette cause agit principalement par le moyen de la sympathie, & non pas en se portant en nature dans les parties du corps, où se développent ses effets manifestes & sensibles.

La complication du génie phlogistique, avec l'affection bilieuse des premières voies, est quelquefois très-difficile à connoître, & sur-tout il est difficile d'appercevoir exactement le degré d'intensité de chacune de ces affections; pour parvenir à cette connoissance, il faut s'aider de l'ensemble des signes, & ne s'attacher exclusivement à aucun, & en général il n'est point de signe qui seul indique d'une manière positive; il ne peut indiquer bien surement que par son rapport avec les signes concomitans.

Ainsi il peut arriver, comme l'ont vu STOLL & BALDINGER, que le pouls soit dur, fort, plein, tendu, élevé dans des affections gastriques, & que le caractère du pouls se dissipe par des évacuations convenables; d'autres fois, au contraire, dans des affections phlogistiques, le pouls reste petit, foible, mou. En général, M. STOLL remarque que les indications prises du pouls sont très-souvent futiles. « *Innumeræ sunt pul-*

» *suum*

» *ſuum deceptiones quas de induſtria vitebamus, cum* » *nihil magni ac decretorii aut omittimus, aut molire-* » *mur, ſuadente vel diſſuadente ſolo pulſu, ſæveriori-* » *bus ſemper ſignis confiſi* ».

Il eſt évident en effet que les modifications que préſente le pouls ne ſont point excluſivement déterminées par les cauſes matérielles des maladies, (cauſes qui cependant offrent les ſources d'indications les plus importantes.) Mais ces modifications ſont ſur-tout déterminées par l'état où ſe trouvent les forces toniques ou nerveuſes, puiſque les mouvemens de pouls ſont éminemment nerveux.

La chaleur vive ne peut être regardée non plus comme un ſymptôme appartenant eſſentiellement à la diathèſe phlogiſtique; la chaleur en général ne peut rien indiquer, puiſqu'elle n'eſt point par elle-même une maladie, mais ſeulement un effet de maladie. M. APTAL a très-bien dit que la chaleur étoit ſouvent un phénomène nerveux. « *Nec minus dubia eſt ſolo calore formata indicatio, interdum enim meram ſymptoma eum vocare velſem.* »

La chaleur peut donc fournir autant d'eſpèces d'indications différentes, qu'il y a de cauſes différentes qui la produiſent. La dénomination de fièvre ardente, tirée de l'extrême chaleur que préſentent quelques fièvres, eſt une dénomination vague, & qui ne peut s'appliquer exactement à aucune eſpèce de maladie bien caractériſée. Tous les Médecins conviennent aujourd'hui que cette nomenclature des anciens, relative à la prédominence de quelques ſymptômes, eſt une nomenclature futile qui n'eſt point tirée de la nature des choſes, mais ſeulement de notre manière de voir, & qui peut devenir très-pernicieuſe dans la pratique. Les ouvrages que vous pouvez conſulter ſur cet objet, ſont, comme je vous l'ai déjà dit, les ouvrages de MM. RAVER, *de febrium acutarum therapeiâ*, SELLE, STOLL, &c.

M. STOLL a parfaitement bien vu que les véritables remèdes rafraîchiſſans ſont ceux qui ſont capables de diminuer les ardeurs de la fièvre, & qu'il doit y avoir autant d'eſpèces différentes de ces rafraîchiſſans, qu'il y a de cauſes différentes de fièvres. Ainſi la ſaignée rafraîchit dans les fièvres phlogiſtiques, l'émétique rafraîchit dans les fièvres gaſtriques ; la chaleur du lit, les boiſſons légèrement ſudorifiques rafraîchiſſent dans le commencement des fièvres qui ſont dues évidemment à une tranſpiration ſupprimée ; & lorſque cette cauſe n'a encore introduit dans le corps aucune altération profonde & durable. La chaleur conſidérée en ſoi ne détermine donc bien poſitivement aucune eſpèce de maladie, & elle ne peut point être regardée comme un caractère qui ſoit attaché, d'une manière excluſive & néceſſaire, à la diathèſe phlogiſtique, lorſque les autres ſignes qui annoncent cette diathéſe ne correſpondent point à l'intenſité de cette chaleur ; il paroît même que le caractère de chaleur exceſſive appartient plus ſpécialement aux fièvres bilieuſes ; il eſt certain au moins que les fièvres que les anciens ont appelées ardentes, étoient des fièvres bilieuſes. GALIEN dit que la fièvre ardente a lieu, lorſque les veines deſſéchées attirent fortement à elles les humeurs âcres & bilieuſes, *febrim ardentem fieri novimus quando venæ exſiccatæ acres ac bilioſos humores ad ſe traxerint.* HYPPOCRATE, après avoir dit que la bile domine dans l'été & dans l'automne, ajoute qu'il eſt facile de s'en convaincre par les évacuations bilieuſes qui arrivent alors, par la nature des fièvres règnantes, & ſur-tout par la grande chaleur qui les accompagne. *Bilis autem per æſtatem & autumnum corpus poſſidet, id quod inde cognoſcere potes quod homines ſuâ ſponte hoc tempore bilem vomunt & medicamentorum potionibus purgantur bilioſiora : manifeſtum fit & febribus & hominum calo-*

ribus. Ce n'eſt guères que depuis les changemens que la découverte de la circulation a introduit dans la médecine, & depuis qu'on a attribué fauſſement la production de la chaleur au frottement du ſang contre les parois des vaiſſeaux, que l'on a regardé aſſez généralement la chaleur de la fièvre comme dépendante de la diathèſe phlogiſtique, & qu'on a décrit ſous le nom de fièvres ardentes, des fièvres décidément phlogiſtiques.

Les douleurs vives dans quelques parties du corps, & ſur-tout dans quelque partie du bas-ventre, ſont encore des ſignes d'inflammation fort trompeurs. Nous verrons dans la ſuite, en parlant de la fièvre des nouvelles accouchées, qu'un des caractères de cette fièvre, eſt une douleur extrêmement vive dans le bas-ventre, qui s'irrite par la plus légère preſſion, lors même que les fièvres ſont décidément gaſtriques, comme elles le ſont très-communément. PRINGLE remarque, à l'occaſion de ces douleurs, que les inflammations de l'eſtomac ſont extrémement rares. Il eſt bon de remarquer que VAN-SWIETEN, ſous le nom de fièvre ardente, a évidemment décrit la fievre inflammatoire.

La rougeur très-vive du viſage, & les yeux fortement allumés, n'indiquent auſſi l'affection phlogiſtique que d'une manière très-équivoque. M. STOLL a ſouvent vu ce ſigne dans des affections gaſtriques, qui n'étoient compliquées d'aucune affection phlogiſtique. Le plus ſouvent cependant, dans l'affection gaſtrique, quoique le viſage, & ſur-tout les joues ſoient fortement colorées, cependant le coin de la bouche & les ailes du nez ſont d'une couleur pâle, jaune ou verdâtre.

Nous avons expoſé fort au long les circonſtances d'âge, de ſexe, de tempérament, de climat, &c. qui peuvent donner lieu à la diathèſe phlogiſtique;

ainſi cette complication du génie phlogiſtique, avec l'affection gaſtrique bilieuſe, eſt plus commune à la fin du printemps & au commencement de l'été, & auſſi vers la fin de l'automne & le commencement de l'hyver; on eſt en droit de le préſumer dans quelque ſaiſon que ce ſoit, lorſqu'il a régné pendant quelques jours un temps froid & ſec. STOLL rapporte que dans le mois d'octobre, une fièvre qui juſques-là avoit été gaſtrique bilieuſe, ſe compliqua, après quelques jours d'un vent du nord froid & ſec, d'une affection phlogiſtique, qui porta ſur la ſubſtance du poumon; il fallut alors changer la méthode du traitement. Il attaqua d'abord l'affection phlogiſtique par de petites ſaignées, par un uſage ſoutenu de délayans légèrement réſolutifs, & ce n'étoit qu'après avoir calmé par ce moyen l'affection phlogiſtique, qu'il employoit l'émétique indiqué par l'affection des premières voies.

La complication de la diathèſe phlogiſtique, avec l'affection des premières voies peut ſe préſenter ſous trois formes différentes. 1°. Sous la forme de dominance du génie phlogiſtique; 2°. ſous la forme de dominance de l'affection des premières voies 3°. ſous une forme mixte qui paroît préſenter, ſous un rapport à-peu-près égal, l'une & l'autre de ces deux affections. Si l'affection phlogiſtique eſt dominante, (& pour le connoître, il faut raſſembler tous les ſignes de la diathèſe phlogiſtique, & les comparer avec les ſignes de l'affection des premières voies. (BRINDA & STOLL donnent comme un ſigne qui a beaucoup de valeur, l'état de la reſpiration extrêmement difficile, & pour ainſi dire péripneumonique, ce qui ſe rapporte parfaitement à ce que nous avons dit ailleurs, que le poumon étoit éminemment ſujet aux affections phlogiſtiques) ſi, dis-je, l'affection phlogiſtique eſt dominante, il faut employer tout d'un coup les moyens anti-phlogiſtiques, & ſur-tout

la saignée, puisque ces moyens, outre l'effet qu'ils ont contre la diathèse phlogistique, ont encore l'avantage de préparer très-efficacement à l'évacuation des matières contenues dans les premières voies. M. PRINGLE, dans la description qu'il a donné d'une fièvre bilieuse, & qui étoit véritablement compliquée d'inflammation, comme l'a très-bien reconnu M. TISSOT, remarque que quelquefois une seule saignée rendoit la fièvre rémittente de continue qu'elle étoit. M. KLOEKOF, dans la description qu'il a donné de l'épidémie de Culembourg, qui étoit inflammatoire bilieuse, dit que la saignée étoit absolument nécessaire, & qu'il étoit souvent indispensable de la répéter, suivant la violence des symptômes, c'est-à-dire, de la vivacité de la fièvre, l'oppression de poitrine, la douleur de tête & des lombes, &c.

Dans les pleurésies décrites par CLEGHORN, & qui participoient du génie phlogistique & bilieux, cet auteur saignoit copieusement, fréquemment, & il donnoit ensuite des purgatifs anti-phlogistiques. M. COCBURN a vu, qu'après des saignées convenablement répétées, l'affection étoit complétement emportée par l'usage de la crême de tartre qui n'avoit point d'effet avantageux avant la saignée. Vous devez lire sur cette complication que nous examinons ici, & sur les fièvres bilieuses en général, deux excellentes dissertations de M. SCHROEDER de Gottingue, *de amplitudine febrium biliosarum*, *de febribus putridis*.

Le génie phlogistique, soit déterminé l'affection gastrique bilieuse, soit par quelqu'autre cause, & coexistant avec l'affection gastrique, peut exister ou d'une manière générale, ou porter son impression sur quelque partie déterminée, & de-là les inflammations locales; celles qui paroissent les plus ordinaires sont les inflammations des yeux, celles de la gorge, de la poitrine, les différens rhumatismes établis sur l'habitude du corps,

ce qui dépend de l'influence plus ſpéciale que l'eſtomach exerce ſur les parties ſupérieures. Il ne ſera pas inutile de remarquer ici que la plupart des auteurs décrivent l'angine comme une affection mixte, à la fois inflammatoire & gaſtrique. Ainſi, dans la deſcription que donne BOERRHAVE, de l'angine inflammatoire, il recommande, aprés les ſaignées ſuffiſantes, de purger fortement, pratique qui ne peut être applicable qu'à l'eſpèce d'angine, entretenue au moins en partie par la ſaburre des premières voies.

Si l'affection gaſtrique eſt évidemment dominante, alors on peut tout-d'un-coup l'attaquer par des moyens convenables on a ſouvent obſervé que l'affection des premières voies, tout d'un coup évacuées, avoit diſſipé des affections phlogiſtiques locales, qui étoient ſur le point de ſe former; mais pour cela, il faut, comme nous l'avons dit dans le commencement, qu'elles ſoient encore dans l'acte de leur formation, & que cette formation dépende de l'affection gaſtrique, que l'on doit conſidérer alors comme la véritable cauſe extérieure ou procathartique.

Il peut ſe faire que dans une maladie qui préſente réunis l'affection gaſtrique & le génie phlogiſtique, l'un & l'autre de ces élémens ſe préſentent alternativement, & qu'alors il faille tantôt employer les remèdes anti-phlogiſtiques, & tantôt paſſer aux remèdes appropriés à l'affection bilieuſe.

Lorſque l'affection phlogiſtique & l'affection gaſtrique bilieuſe ſe préſentent à-peu-près avec le même degré de vigueur; enſorte qu'il eſt difficile de déterminer quelle eſt celle des deux qui domine. M. SCHROEDER recommande fort bien de tirer les indications *a juvantibus & lædentibus*, & auſſi il conſeille de donner d'abord, à petites doſes, des purgatifs anti-phlogiſtiques, & de décider, d'après leur effet, pour la ſaignée ou la purgation; il ne ſera pas inutile de vous

faire connoître un moyen que QUESNAY a proposé pour s'assurer de l'état de saburre des premières voies dans les cas douteux, il dit de donner des lavemens purgatifs, mais composés avec des substances qui ne changent ni la consistance ni l'odeur des matières évacuées, comme quelques sels neutres; & si les matières dont les lavemens procurent l'évacuation sont très-altérées & fétides, sur-tout si le malade en éprouve du soulagement, on peut raisonnablement soupçonner un état de saburre. BRENDEL veut qu'on ait principalement égard à la respiration: si le pouls est foible, petit, & que la respiration soit difficile, il dit qu'il faut commencer par la saignée & se décider d'après ses effets.

Communément la croûte dont le sang se couvre dans les affections gastriques compliquées, n'est point aussi ferme que la vraie croûte phlogistique; elle est d'une couleur jaune ou verdâtre, elle n'est que foiblement adhérente au coagulum du sang, & le coagulum se fond aisément.

Mais généralement dans le cas douteux, il vaut mieux commencer par les remèdes anti-phlogistiques, mais d'une activité très-modérée.

Fièvre gastrique bilieuse. Impression de foiblesse qu'elle laisse sur l'estomac. Moyens curatifs.

La fièvre gastrique bilieuse trouve sa crise naturelle dans les évacuations du ventre, qui se continuent & se soutiennent pendant un temps assez long; & dans cette fièvre les purgatifs doivent être souvent répétés, à des intervalles de temps inégaux, parce que leur usage méthodique demande qu'ils soient subordonnés au travail de la coction, qui s'exécute d'une manière particulière & successive.

Mais les purgatifs fréquemment répétés, laissent

néceſſairement dans les premières voies une impreſſion de foibleſſe qui ſe prolonge & qui doit être combattue par des toniques appropriés; en ſorte que pour terminer les fièvres gaſtriques complétement & d'une manière sûre, il faut remonter les organes digeſtifs, les rappeler à leur première vigueur, & diſſiper l'énervation introduite, & par l'effort de la maladie & par l'action des remèdes qu'on lui a oppoſé.

C'eſt cette foibleſſe relative, ſubſiſtante dans les premières voies à la ſuite des fièvres gaſtriques, qui rend ces fièvres éminemment ſujettes à rechûtes; en ſorte que les rechûtes peuvent être décidées par des cauſes fort légères, comme les erreurs dans le régime, les émotions de l'ame, & ſur-tout l'impreſſion du froid appliqué ſur la région épigaſtrique; & une circonſtance vraiment remarquable, comme le dit KOLLER, c'eſt qu'une fièvre gaſtrique qui vient d'être traitée par des émétiques & des purgatifs répétés, & qui s'eſt terminée par des évacuations abondantes & long-temps ſoutenues; cette fièvre ramenée par un accident fort léger, & qui par lui-même ne peut certainement corrompre les humeurs; cette fièvre débute par des évacuations auſſi copieuſes, auſſi corrompues que celles de la fièvre qui vient de précéder, ce qui démontre clairement, comme l'a très-bien dit VAN-HELMONT, que ces matières altérées qui s'évacuent dans les maladies, ne ſont point les cauſes de ces maladies, qu'elles ne ſont que les effets ou le produit d'une altération reſſentie par le principe même de la vie; altération indéterminée, ſpécifique & qui conſtitue ſeule la cauſe réelle des maladies.

VAGLER & ROEDERER ont obſervé que dans les fièvres gaſtriques le rétabliſſement du canal alimentaire ſe fait par des gradations bien manifeſtement ſucceſſives : *memorabilis in inteſtinis reſtituendi ſeries obſervatur, pag.* 3. En ſorte que l'eſtomac eſt rétabli

lorſque toute la longueur des inteſtins eſt encore affoiblie. Les inteſtins grêles ſe rétabliſſent enſuite, & ce n'eſt que vers la fin que les gros inteſtins reviennent à leur ton naturel.

Les obſervations de ces médecins ſont analogues à celle de SYDENHAM, qui a remarqué auſſi que la dyſſenterie, quand elle ſe prolonge, après avoir parcouru ſucceſſivement toutes les proportions du canal inteſtinal, ſe dépoſe quelquefois ſur l'inteſtin rectum, & y produit un teneſme fort douloureux. SYDENHAM dit fort bien que cet accident ne dépend que de la foibleſſe de l'inteſtin rectum par rapport aux autres inteſtins qui ont repris leur ton naturel, qu'alors tous les topiques émolliens ſont inutiles & dangereux, & qu'il n'y a autre choſe à faire qu'à rétablir les forces par une diète reſtaurante & par des toniques appropriés & les plus agréables.

Les obſervations confirment parfaitement cette loi de la nature vivante dont nous avons déjà parlé ſi ſouvent, qui aſſuroit tous les actes, tous les mouvemens à une progreſſion bien marquée dont la direction ſe fait conſtamment des parties ſupérieures vers les inférieures.

Les rechûtes auxquelles ſont ſi expoſées les fièvres gaſtriques, ſont communément des accidens peu conſidérables chez les jeunes-gens; & quand les rechûtes ſont décidées par des cauſes légères, & par exemple, par des émotions de l'ame, il ſuffit aſſez ſouvent, pour les emporter tout d'un coup, d'ouvrir le ventre par un lavement émollient ou un lavement purgatif, & de donner enſuite une potion anti-ſpaſmodique, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'acide vitriolique ou de liqueur minérale anodyne d'HOFFMANN. Lorſque cette rechûte eſt produite par quelque erreur dans le régime, il ſuffit ſouvent de faire prendre quelques infuſions ſtomachiques, comme une infuſion

de chardon bénit, ou de tenir le ventre libre par le moyen des lavemens, ou d'une infuſion de rhubarbe; ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, les rechûtes établiſſent une maladie ſemblable à celle qui vient de précéder, & demandent le même traitement.

Dans les gens avancés en âge, les rechûtes des fièvres gaſtriques offrent des accidens beaucoup plus graves, comme l'a très-bien dit KLOEKOF, dans l'excellent ouvrage qu'il a écrit ſur les rechûtes. Quand elles ſont fréquemment répétées, elles amènent enfin ou des hydropiſies, ou des jauniſſes, ou des douleurs rhumatiſmales; en ſorte que dans les gens épuiſés par l'âge, l'uſage des toniques après les fièvres des premières voies, devient d'une néceſſité indiſpenſable.

TISSOT obſerve que l'omiſſion des remèdes toniques & fortifians après les fièvres de cette eſpèce, eſt une des cauſes les plus ordinaires des affections nerveuſes; & en effet, ces affections nerveuſes qui ſe préſentent ſous des formes ſi variées, dépendent preſque toujours d'un affoibliſſement relatif des organes digeſtifs & d'une habitude de ſpaſme établie dans ces organes, (l'eſtomac & les inteſtins).

FORESTUS a décrit une fièvre épidémique qui portoit ſon impreſſion ſur la gorge & occaſionnoit une inflammation bien marquée. Cette fièvre inflammatoire gaſtrique régnoit en même-temps que les fièvres intermittentes. On la combattoit d'abord par des ſaignées, enſuite par des remèdes appropriés aux maladies gaſtriques. Cette fièvre laiſſoit après une grande foibleſſe de l'eſtomac, des inteſtins & des parties voiſines qui décidoit tous les ſymptômes d'hypocondriaſie. Et FORESTUS, qui fut atteint de cette maladie, reſſentit pendant long-temps cette foibleſſe aux hypocondres, & s'en guérit par des toniques fortifians & des topiques qu'il s'appliqua ſur l'épigaſtre. De même encore l'affection nerveuſe mélancolique, ou la maladie hypocon-

driaque venteuſe dépend le plus ſouvent d'une affection de l'eſtomac où elle a d'abord ſon ſiége ; & ce n'eſt que dans la ſuite, lorſque la maladie a fait des progrès & lorſque les accidens ne ſe font plus ſentir dans l'eſtomac & les parties voiſines ; *quando propria tunc accidentia circa ventriculum aut nulla aut parva ſunt*, comme dit GALIEN, ce n'eſt qu'alors, dis-je, qu'on a lieu de croire que cette maladie intéreſſe le cerveau & tout le ſyſtême des nerfs, ou l'on peut penſer qu'elle tranſporte ſon action fixée auparavant ſur l'eſtomac, & elle conſtitue alors l'affection mélancolique générale. L'affection nerveuſe mélancolique eſt donc une affection primitive de l'eſtomac, qui peut ſe préſenter ſans deux états différens. Elle peut être en effet un état d'atonie ou d'affaiſſement, celle de FORESTUS nous en fournit un exemple, ou bien elle peut être un état de ſpaſme ou d'irritation vive, d'inflammation imminente. DIOCLÈS antérieur à GALIEN, & dont ce dernier rapporte les opinions dans ſon troiſième livre *de locis affectis*, DIOCLÈS, dis-je, paroît avoir bien connu la cauſe de l'affection nerveuſe hypocondriaque, qui dépend d'un ſpaſme ou irritation établie dans l'eſtomac ; état qu'il attribuoit avec raiſon aux vaiſſeaux de l'eſtomac, qui ſe trouvent gorgés de ſang épais & pénétrés d'une chaleur plus vive. Nous avons vu en effet que KEMPF a trouvé à la ſuite des hypocondriaſies, des congeſtions de ſang dans les vaiſſeaux du bas-ventre & dans ceux de l'eſtomac Des Médecins très-anciens reconnoiſſoient auſſi dans ce cas une cauſe inflammatoire Cette affection hypocondriaque dépouillée de toute cauſe morale, ne demande que les moyens raffraîchiſſans & tempérans, ſans négliger l'emploi ſuivi des anti-ſpaſmodiques, & ſur la fin celui des toniques, ou, comme dit HIPPOCRATE, de ces médicamens *quæ faciunt ut corpus in loco ſit*, c'eſt-à-dire, qui fixent les forces toniques, en préviennent les grandes aberrations. GALIEN

dit avoir guéri ces états d'hypocondriaſie par les bains tièdes & fréquemment répétés, & l'enſemble des moyens humectans. C'eſt cette méthode que M. POMME a tant vanté, & qui eſt auſſi ancienne que l'art même.

L'irritation ou le ſpaſme, la foibleſſe ou l'atonie, ſont donc les deux élémens de l'affection nerveuſe hypocondriaque, ainſi que la cauſe de toutes les affections nerveuſes; & comme ces élémens peuvent ſe préſenter ſéparément ou à la fois & réunis enſemble, nous devons conclure généralement que cette affection hypocondriaque, dépouillée de toute cauſe & de toute complication humorale, demande l'uſage, ſoit combiné, ſoit alternatif des toniques & des raffraîchiſſans humectans. TISSOT remarque donc que l'omiſſion des toniques à la ſuite des fièvres bilieuſes gaſtriques, eſt une des cauſes les plus fréquentes des affections nerveuſes & des rechûtes auxquelles ces fièvres ſont ſi ſujettes.

Les moyens qu'il convient d'employer pour diſſiper l'état de foibleſſe, introduit dans les premières voies par les ſucs gaſtriques, ſont les alimens bien nourriſſans & un uſage modéré de bon vin. HIPPOCRATE & GALIEN faiſoient un grand uſage du vin dans le traitement de ces fièvres, & ils l'employoient preſque généralement lorſque la coction étoit bien établie & que les maladies étoient dans le période du déclin. Les qualités qu'ils lui attribuoient étoient d'exciter les forces digeſtives & d'aider puiſſamment la diſtribution des ſucs nourriciers dans tout le ſyſtême du corps: *vires organorum adauget, excrementis expellendis viam facit, ſed ad celeritatem deductionis nutrimenti in corpus conducit.* SYDENHAM avoit obſervé auſſi que pour diſſiper les foibleſſes que les maladies fébriles laiſſent après elle, ſur-tout dans les vieillards, il n'y avoit pas de moyen plus puiſſant que l'uſage du biſcuit trempé dans du bon vin vieux de Malaga ou de Frontignan.

D'excellens remèdes pour fortifier les organes digeſtifs, ce ſont ceux qui, s'appliquant immédiatement ſur l'organe de la peau, y excitent & y ſoutiennent les forces toniques; parce qu'à raiſon de la correſpondance qui ſubſiſte entre l'organe de la peau & les organes digeſtifs, ces organes reſſentent puiſſamment les impreſſions portées ſur la peau. Parmi les moyens capables d'exciter puiſſamment les forces toniques de la peau, les plus puiſſans ſont les frictions, & principalement les frictions faites avec des étoffes pénétrées de vapeurs aromatiques, comme d'encens, de ſuccin & autres choſes ſemblables. Les frictions les plus convenables ſont celles qui ſe font ſur la région épigaſtrique. Vous pouvez lire avec avantage une diſſertation de QUELMATZ, dans le ſeptième volume des thèſes pract. de HALLER, ſur l'uſage des frictions du bas-ventre dans les affections hypcondriaques. VAN-SWIETEN a parlé auſſi avec beaucoup d'éloge, des frictions de cette eſpèce le matin à jeûn.

Les moyens qui fortifient la peau, & qui par voie de ſympathie relèvent le ton des organes digeſtifs, ſont l'uſage des bains froids, l'exercice, & ſur-tout l'exercice à cheval; & c'eſt parce que les anciens faiſoient un plus grand uſage des moyens de cette eſpèce, & que l'organe de la peau ſe trouvoit chez eux dans un état de force plus conſidérable, que les fièvres gaſtriques n'étoient pas, à beaucoup près, ſi fréquentes qu'elles le ſont aujourd'hui.

De tous les moyens capables de rétablir les organes digeſtifs dans leur force première, un des plus puiſſans, ſans contredit, eſt le kina; cependant cet excellent remède ne peut être employé ſurement que lorſque la fièvre eſt bien diſſipée, ou du moins lorſque les évacuations du ventre ont été ſoutenues pendant aſſez long-temps; & encore il eſt prudent de ne donner d'abord le kina qu'en extrait & non en ſubſtance,

parce qu'on remarque assez communément que l'usage de l'extrait entretien la liberté du ventre. (STOLL, tom. 1, pag. 16 & 67.

Quand je dis que le kina ne doit être donné que sur le déclin de la fièvre gastrique, cela ne doit pas s'entendre des fièvres gastriques décidément intermittentes, dont les accès débutent par un frisson ou par un refroidissement de quelques parties du corps, & communément des parties les plus extérieures & qui décident des symptômes graves & pernicieux; car alors il faut avoir tout-d'un-coup recours au kina.

Mais lorsque la fièvre est décidément continue rémittente, l'administration trop précoce du kina peut décider des accidens funestes. KOLLER a vu des affections chroniques de toute espèce décidées par cette cause; il dit à cette occasion que le kina donné trop tôt dans cette fièvre feroit beaucoup de mal, ce qui peut être dit d'une manière plus générale & plus vraie. C'est que des remèdes toniques, comme est éminemment le kina, c'est-à-dire, des remèdes qui portent d'une manière exclusive sur les mouvemens, ne peuvent être d'aucune utilité dans des maladies qui doivent être livrées aux actes de la coction, & qui doivent éprouver des évacuations subséquentes.

PIQUER faisoit un grand usage du kina dans les fièvres gastriques, & il le donnoit même lorsque la fièvre subsistoit encore, pourvu que les évacuations du ventre eussent été soutenues convenablement; il le combinoit communément avec un sel apéritif, comme le sel de tartre. VAGLER & ROEDERER recommandent aussi de combiner le kina avec les extraits amers lorsque l'atonie domine, & avec des sels neutres apéritifs lorsqu'on a lieu de soupçonner de légères obstructions.

BAGLIVI au contraire, qui a bien écrit sur les fièvres gastriques ou méséntériques, comme il les

appelle, proscrit presque généralement l'usage du kina. J'ai déjà dit que PIQUER & BAGLIVI étoient opposés d'opinions sur l'usage des absorbans dans les fièvres gastriques, & j'ai remarqué qu'il étoit possible de les concilier en faisant attention que BAGLIVI a décrit des fièvres plus décidément pituiteuses, & que les fièvres gastriques de PIQUER appartiennent d'avantage aux fièvres bilieuses. Or les absorbans, comme nous avons déjà eu occasion de le voir, contiennent deux principes différens; un principe terreux, subtil, qui les rend appropriés dans les fièvres bilieuses, & un principe muqueux, gélatineux, qui doit ajouter à l'intensité, à la viscosité des sucs, qui empâtent, pour ainsi parler, les premières voies dans les fièvres mésentériques pituiteuses.

La même considération peut aussi servir à expliquer la contrariété de leurs opinions, relativement au kina dans les fièvres gastriques; en effet, SYDENHAM a très-bien observé que le kina convient moins dans les affections muqueuses ou pituiteuses, qui, comme telles, éprouvent chaque jour leur redoublement, que dans les affections bilieuses, dont les redoublemens se font de trois jours en trois jours: « *ita penitus* (dit SYDENHAM dans son traité *de novo febris ingressu*, qui étoit une fièvre pituiteuse des premières voies, analogue à la fièvre mésentérique de BAGLIVI) *cortex peruvianus, desciviț ab illâ sanandi vi & certitudine, quâ prædictis illis annis pollebat. Febrem istam intelligo quâ cum nobis impræsentiarum res est, quæ quotidianam aliquatenus imitatur. Ubi vero tertianæ genuinæ, vel alternis diebus invadentis, typus reperitur, cortex peruvianus perinde hodie atque olim ægris opitulatur.*

L'illustre M. TORTI, dans son bel ouvrage *therapeutices specialis*, un des plus beaux ouvrages modernes que vous puissiez lire sur les fièvres, observe aussi que le kina, toutes choses égales d'ailleurs, con-

vient mieux dans les fièvres d'été que dans celles d'hiver, par la raiſon que la dégénération bilieuſe eſt ſur-tout affectée aux fièvres d'été, & que la dégénération muqueuſe ou pituiteuſe convient plus ſpécialement aux fièvres d'hiver. Dans les réponſes apologétiques à RAMAZINI, il dit que le kina eſt plus convenable dans le temps chaud & ſec, que dans les temps humides, & toujours parce que les fièvres d'une conſtitution chaude & sèche ſont plus décidément bilieuſes.

Un excellent remède pour combattre la foibleſſe que laiſſent après elles les fièvres gaſtriques dont nous parlons, c'eſt encore l'élixir vitriolique compoſé avec parties égales d'eſprit de vin & d'acide vitriolique. DE HALLER en a obtenu de très-bons effets. Il rapporte même avoir guéri pluſieurs affections vaporeuſes par ce ſeul moyen. Il le donnoit à la doſe de 10, 12, 15 gouttes dans une cueillerée d'eau fraîche; ce qu'il répétoit deux ou trois fois par jour.

La fièvre gaſtrique bilieuſe laiſſe ſouvent après elle des tumeurs dans la région épigaſtrique & ſur-tout dans le foie. SYDENHAM a obſervé dans les enfans, que lorſque les fièvres intermittentes ſe prolongent, elles déterminent preſque ſûrement des tumeurs ou des duretés dans le bas-ventre, & qu'il n'y a pas de ſigne qui à cet âge ſoit plus avantageux & annonce plus ſûrement la convaleſcence. Il y a par rapport à ces tumeurs, qui ſurviennent chez les enfans à la ſuite des fièvres; une circonſtance remarquable, c'eſt qu'elles ont la dureté du ſquirre à la ſuite des fièvres intermittentes, & qu'elles ſont venteuſes dans les autres eſpèces de fièvres, mais elles ſont également ſalutaires.

Les tumeurs qui ſuivent les fièvres gaſtriques bilieuſes, ſont le plus ſouvent décidées par du ſpaſme fixé & comme accumulé dans quelque partie du bas-ventre; auſſi

auſſi ces tumeurs ſont-elles très-généralement décidées par les moyens analogues ; & cet effet eſt bien moins produit par le défaut d'évacuation, comme on le penſe communément, que parce que la nature eſt détournée de mettre en acte des mouvemens dont elle a conçu l'idée, & dont l'exercice lui eſt néceſſaire par cette ſeule circonſtance.

Pour traiter méthodiquement ces tumeurs, il faut donc attaquer ces ſpaſmes ainſi fixés, tâcher de les affoiblir & de les diſſiper, enfin, en les rendant mobiles. Cet effet la fièvre le produiroit plus complétement & plus promptement que tous les ſecours de l'art, s'il étoit poſſible ou prudent de la rappeler ; mais au défaut de cet inſtrument de guériſon, qui ne dépend que de la nature & que l'art ne peut manier à ſon gré, il faut inſiſter ſur les fondans & les apéritifs ; mais il faut choiſir les plus doux, car dans l'état de dominance ou de pleine vigueur du ſpaſme, l'impreſſion des remèdes trop excitans & trop actifs, ſeroit portée ſur l'organe affecté du ſpaſme, & tendroit à l'augmenter. TISSOT dit avec raiſon, qu'il y a beaucoup de tumeurs ou d'obſtructions de cette eſpèce, qui ſont rendues décidément incurables par les violens purgatifs & par les remèdes fortement ſtimulans, & qui auroient pu céder à une méthode de traitement plus modérée. Il faut appliquer ſur la tumeur de légers réſolutifs, répéter de temps en temps les purgatifs, & faire en ſorte que leur action réponde aux progrès de l'affoibliſſement du ſpaſme, ou, comme on dit communément, à la fonte & à la ſolution qu'éprouve la matière qui forme la tumeur.

Ce n'eſt que lorſque la tumeur eſt complétement diſſipée, ou du moins lorſque l'état du ſpaſme eſt notablement affoibli, qu'il faut employer les toniques & les fortifians intérieurement & extérieurement.

Les tumeurs qui tiennent donc à une dominance

de ſpaſme, & qui ſont décidées par une ſuppreſſion trop prompte de la fièvre, ſont bien différentes de celles qui dépendent d'une véritable atonie, & qui arrivent aſſez communément à la ſuite des fièvres, quand les fièvres ont été livrées à elles-mêmes, qu'elles ont parcouru tous leurs temps, qu'elles ont décidé des évacuations très-abondantes, ou bien lorſque le malade a fait un abus de boiſſon. En effet il eſt important, comme l'a dit ALBERTY, de boire ſouvent, mais de boire peu chaque fois; cette quantité de boiſſon peut décider des tumeurs œdémateuſes des extrémités inférieures, ſur-tout chez les gens d'un âge avancé: ces tumeurs demandent des épithèmes échauffans & aromatiques appliqués ſur l'épigaſtre & l'uſage interne des remèdes ſemblables. Les purgatifs, les délayans, les rafraîchiſſans, les acides ſont alors fort contraires.

Accidens de la fièvre gaſtrique bilieuſe. Jauniſſe, délire.

Nous allons nous occuper encore des différentes affections de maladies que décide la fièvre gaſtrique bilieuſe; cette fièvre laiſſe ſouvent après elle des jauniſſes partielles ou univerſelles, qui s'établiſſent tout à coup, ou ne paroiſſent que lentement & par degrés. La jauniſſe, conſidérée en ſoi, ne décide & ne conſtitue aucune maladie déterminée; elle peut être entretenue par des cauſes différentes, & l'on peut établir en général qu'elle dépend, ou d'une cauſe matérielle, ou d'une affection nerveuſe; mais la cauſe la plus fréquente eſt la ſurabondance de bile, & cette bile ſurabondante, ſeule cauſe matérielle de la jauniſſe, ne ſe forme pas ſeulement dans le foie, puiſqu'elle peut ſe produire dans toutes les humeurs & les parties du corps; ainſi le ſang peut ſe changer en bile,

videmus etiam aliquando ſanguinem in bilem verti ; GALIEN. Cette dégénération de la bile dans toutes les parties du corps, eſt ſur-tout rendue bien évidente, par l'action de quelques virus qui la dénaturent complétement ; ainſi l'on ſait que la morſure de certains animaux venimeux, imprime un caractère bilieux à toutes les humeurs ; GALIEN connoiſſoit parfaitement ce fait. Cet effet eſt produit par la morſure de l'aſpic, ſuivant M. HASSELQUIT ; par celle de la vipère ; ſuivant CARDAN ; par celle du ſerpent à ſonnette, d'après quelques obſervations modernes ; quand aux jauniſſes partielles, STOLL a trouvé dans différentes parties du corps des amas de bile, quoique les couloirs du foie fuſſent libres, & dans l'état naturel, *in quibuſdam partibus delatam bilem croceam & quæ linteum croceo colore tingebat, & liber minùs non erat fluxus bilis.* La bile ſurabondante peut ſe produire dans le tiſſu cellulaire, & produire des jauniſſes critiques & vraiment ſalutaires ; comme cela a lieu dans l'affection bilieuſe générale, lorſque par l'acte de la coction la bile eſt ſéparée du reſte des humeurs, & va ſe dépoſer dans des parties déterminées. On a obſervé auſſi les jauniſſes critiques dans des maladies muqueuſes & décidément pituiteuſes, telles que les affections vénériennes ; cette jauniſſe, qui ſurvient alors, annonce une tendance bien marquée des humeurs à la diathèſe bilieuſe, diathèſe que l'on ſait vraiment être critique par rapport à la diathèſe muqueuſe, & à cette occaſion, il ne faut pas perdre de vue, dans le traitement des maladies vénérienne, que très-ſouvent dans les tempéramens ſenſibles & bilieux, ce génie bilieux, vraiment critique par rapport à la diathèſe muqueuſe, eſt quelquefois pouſſé trop loin par l'action des remèdes anti-vénériens, & ſur-tout par celle du mercure. Dans cette circonſtance, il faut corriger ce que cette

dégénération bilieuſe a d'exceſſif, par les remèdes correctifs de la bile, & très-éminemment par le quinquina. Les jauniſſes critiques ſe connoiſſent par le ſoulagement marqué que le malade éprouve; mais indépendamment de ce caractère commun à toutes les évacuations critiques, BIANCHI a fait une obſervation très-intéreſſante ſur les urines; cet auteur a vu que, dans les jauniſſes critiques, les urines ont à-peu-près leur couleur naturelle, tandis que dans les autres elles ſont ſaffrannées, & ſi on y trempe du linge, elles le teignent en jaune; il faut remarquer qu'on obſerve à-peu-près le méme phénomène chez ceux qui ont pris trop de rhubarbe, quoiqu'ils n'ayent pas la jauniſſe. KEIL dit avec raiſon que la ſurabondance des ſucs bilieux ne ſuffit pas pour expliquer convenablement tous les phénomènes qui ſe trouvent dans la jauniſſe, mais qu'il faut de plus reconnoître certains états & une certaine diſpoſition de la peau. Nous ne pouvons pas connoître la nature de cette diſpoſition, mais il paroît qu'on peut concevoir que cet organe peut en effet être ſuſceptible d'un état de concentration, comme d'un état de relâchement & d'atonie. Or, comme la peau n'eſt pas accoutumée à laiſſer paſſer les ſucs bilieux en maſſe, on peut ſuppoſer que les ſpaſmes des plans ſuperficiels de la peau, retiennent les ſucs bilieux & les empêchent de s'évaporer, comme il arrive dans l'état naturel. C'eſt en admettant cet état nerveux de la peau, qu'on peut donner raiſon des jauniſſes partielles & de leur prompte apparition; car cet état nerveux peut exiſter dans quelque partie déterminée, indépendamment de toutes les autres. Ainſi MORGAGNI rapporte avoir vu un homme, chez qui une jauniſſe, dans ſon établiſſement, ſuivoit en entier l'une des deux diviſions du corps humain, en deux grandes parties; on peut conſulter cet auteur ſur les jauniſſes partielles, ainſi que

LECAT, dans un ouvrage sur la couleur des Nègres, CAMERARIUS, KÆMPF, DE HAEN & STOLL. Ce qui prouve sur-tout qu'on doit admettre cet état spasmodique de la peau, c'est qu'il arrive quelquefois que des jaunisses, sur-tout celles qui ont été décidées par des poisons, disparoissent tout de suite au moment de la mort, qui est une solution naturelle du spasme. GALIEN, en expliquant comment le *rigor* peut juger la fièvre ardente d'une manière critique; GALIEN, dis-je, conçoit que ce *rigor* peut transporter les sucs bilieux séparés des autres humeurs, à l'organe de la peau où ils se déposent, & la sollicitent à s'en dégager, en irritant cet organe, & l'excitant à des mouvemens convulsifs, ce qui prouve l'analogie des idées de GALIEN avec celles que nous exposons.

C'est à cette extrême sensibilité de la peau, chez les enfans qui viennent de naître, à leur disposition à l'état nerveux, qu'il faut attribuer la jaunisse qui survient fréquemment à cet âge; car cet état nerveux de la peau, qui consiste, soit dans un état d'atonie, soit le plus souvent dans un état de spasme, peut donner lieu à des jaunisses, sans qu'il y ait de sucs bilieux surabondans, en s'opposant à la dissipation des sucs qui se forment constamment; or cette condition de la peau dont nous venons de parler, peut exister d'une manière isolée, & par l'idiosyncrasie du sujet, alors la jaunisse qui survient, est absolument nerveuse, ou, ce qui est le plus ordinaire, elle peut être déterminée par des causes maladives très-différentes; l'on voit donc que les jaunisses peuvent dépendre de différentes causes; & il faut que le Médecin s'occupe de la recherche de ces différentes causes pour établir un traitement méthodique; ainsi il peut se faire quelquefois que cette disposition de la peau, & par conséquent la jaunisse qu'elle occasionne, dépende d'un état inflammatoire. STOLL a vu en effet des jaunisses qui ne cé-

doient qu'aux saignées, aux boissons rafraîchissantes & à tous les moyens anti-phlogistiques. Cette jaunisse se trouve sur-tout chez les femmes qui ont eu des pertes abondantes, dont la suppression s'est établie brusquement, & chez celles qui ont passé leur temps critique; lorsque la suppression s'est faite tout à coup, on doit alors rechercher avec soin s'il n'y a point de signe qui indique l'inflammation au foie qui existe souvent d'une manière lente & chronique; car nous avons déjà vu que l'inflammation peut se présenter sans changer de nature & sous la forme d'une maladie aiguë, & sous celle d'une maladie chronique. Cet état d'inflammation lente se manifeste sur-tout à la poitrine chez les jeunes gens, & au foie chez les femmes d'un certain âge; les signes qui annoncent cet état d'inflammation sont des douleurs fixes dans l'hypocondre droit qui s'étendent jusqu'à la clavicule du même côté; la respiration est courte & fréquente, le pouls est manifestement fébrile, le visage est fortement coloré, sur-tout au côté droit, car tous les accidens dépendans de la lésion du foie se font sentir sur-tout du côté droit; il faut alors recourir aux anti-phlogistiques, appliquer des sangsues à l'anus, donner le petit lait & des purgatifs très-doux; parmi ceux-là le sel végétal est très-convenable; il faut encore faire prendre au malade des lavemens émolliens & rafraîchissans.

Cette condition nerveuse de la peau, qui produit la jaunisse, dépend aussi très-souvent d'un embarras ou obstruction dans les parties intérieures, comme dans les viscères du bas-ventre, & sur-tout dans le foie; on doit concevoir que cet état d'irritation des parties internes s'établit sur la peau par sympathie, & entretient ainsi la jaunisse. Il faut s'appliquer alors à résoudre les obstructions. On emploie alors des résolutifs très-doux, comme les sucs d'herbes, ceux de chicorée, de chiendent, enfin la plupart des plantes

hépathiques. Un remède ſimple & beaucoup vanté, c'eſt un blanc d'œuf, battu avec quatre ou cinq onces de décoction de chiendent, pris à jeun pendant trois matins conſécutifs. Les Anglois vantent auſſi le jaune d'œuf, avec quelques grains de ſaffran. On paſſe enſuite aux réſolutifs plus actifs, tels que les ſavons, les gommes, & ſur-tout la gomme ammoniaque, que l'on prend dans du vinaigre, la bile des animaux. STOLL vante beaucoup l'arnica comme puiſſant réſolutif des obſtructions; enfin il n'eſt queſtion que d'ouvrir les livres pour y puiſer la connoiſſance d'une foule de remèdes analogues; ainſi la crême de tartre a été auſſi très-vantée. Il faut obſerver que chez les gens avancés en âge, & ſur-tout chez ceux qui boivent beaucoup de vin fort & des liqueurs, les jauniſſes opiniâtres & chroniques ſuppoſent preſque toujours des affections profondes & quelquefois une léſion organique grave dans quelque partie du bas-ventre, comme dans le ſyſtême biliaire; il faut s'abſtenir dans tous ces cas des remèdes trop actifs qui décideroient promptement la mort; on doit s'en tenir à un régime très-doux, aux décoctions des plantes apéritives, telles que le piſſenlit & le chiendent. On doit conſulter VAN-SWIETEN ſur la jauniſſe chronique & périodique, qui dépend le plus ſouvent d'un épaiſſiſſement des ſucs bilieux, & des concrétions comme calculeuſes que la bile éprouve dans les premières voies. Cette jauniſſe eſt rare dans l'enfance & chez les jeunes gens. Elle attaque ordinairement les perſonnes d'un âge mûr qui ont les paſſions vives; car on ſait que l'impreſſion & les effets des paſſions ſe font ſur-tout reſſentir ſur la région épigaſtrique; auſſi cette jauniſſe eſt-elle précédée de douleurs vives dans l'eſtomac, que l'on reſſent après le repas; les accès ſont annoncés par des peſanteurs dans l'épigaſtre, il ſurvient des angoiſſes, des vomiſſemens bilieux; on remarque une couleur jaune dans le

blanc des yeux, & ſur-tout dans le grand angle. Ces accès durent vingt-quatre heures, & reviennent périodiquement. Les ſeuls remèdes qui conviennent ſont les fondans, tels que les ſucs des végétaux, comme chicorée, chiendent, piſſenlit, fume-terre. TISSOT en effet a remarqué que les bœufs qui pendant l'hyver ne mangent que des herbes ſeches, ſont ſujets, dans cette ſaiſon, à des concrétions bilieuſes qui ſe fondent & ſe diſſipent au printemps, par les ſucs des herbes nouvelles & fraîches dont ils ſe nourriſſent; on emploie ſur-tout avec beaucoup d'avantage, les fortes décoctions de chiendent, bien chargées de miel. BOERRAAVE diſoit qu'il ne connoiſſoit point de remède plus fondant, & de réſolutif plus efficace que le miel, & il remarque, en admirant la ſimplicité des moyens des anciens, combien HYPPOCRATE étoit fondé à vanter les uſages du miel dans les maladies du bas-ventre. Une circonſtance bien remarquable dans l'hiſtoire de la jauniſſe, c'eſt qu'elle commence par les parties ſupérieures, comme le blanc des yeux, le col, & de-là ſe répand dans toutes les parties du corps, & ces parties ſont auſſi celles qui s'éclairciſſent les premières, ce qui eſt conforme au principe que nous avons établi ſur la marche de la nature, dans les maladies. Les jauniſſes opiniâtres demandent auſſi les apéritifs. BIANCHI employoit dans cette circonſtance les eaux minérales acidulées, ou le petit lait. Les jauniſſes qui viennent après les fièvres bilieuſes gaſtriques, ſe diſſipent ordinairement d'elles-mêmes, ſur-tout lorſque les évacuations ont été abondantes; car ſans cette circonſtance, il faut avoir recours aux réſolutifs. On peut lire, ſur l'uſage du kina dans la jauniſſe, une diſſertation de CAMERARIUS, inſérée dans la collection thérapeutique de HALLER. Cet auteur fut conduit, ainſi que LANCISI, à employer le kina dans la jauniſſe, par les ſuccès heureux qu'on en obtient dans les

fièvres intermittentes, sur-tout dans les fièvres qui sont communément bilieuses, & d'après les caractères communs d'analogie qui se rencontrent dans ces fièvres & la jaunisse. CAMERARIUS rapporte plusieurs exemples de guérison obtenus par ce remède ; il employoit, pendant trois jours de suite, la poudre tempérante de STHAL, avec le nitre & les yeux d'écrevisse ; il donnoit ensuite un purgatif comme les pillules de BECKER : puis il passoit à l'usage du quinquina, qu'il combinoit avec six parties de cascarille ; il le donnoit ainsi combiné, à la dose d'un scrupule soir & matin, & trois ou quatre gros de ce remède suffisoient pour la guérison. Le kina doit donc sur-tout convenir dans la jaunisse qui survient après les fièvres gastriques, parce que nous avons vu que ces fièvres laissoient toujours après elles un sentiment de foiblesse dans les organes digestifs, foiblesse occasionnée, soit par les efforts de la maladie, soit par l'action des purgatifs ; il y a même lieu de présumer que la jaunisse, qui survient après les fièvres gastriques, (parce que nous avons vu que ces fièvres laissoient toujours après elles un sentiment de foiblesse dans les organes digestifs, foiblesse occasionnée, soit par les efforts de la maladie, soit par l'action des purgatifs) il y a même lieu de présumer que la jaunisse, qui marche à la suite des fièvres gastriques bilieuses, dépend de cet état d'atonie de l'estomac & des parties voisines, parce que cette foiblesse se communique sympatiquement au reste du corps, sur-tout à la peau, dont on connoît l'entière correspondance avec les organes digestifs.

La fièvre gastrique bilieuse produit très-souvent le délire, & BAGLIVI a observé avec raison que les symptômes de cette fièvre se portoient tous vers la tête, quoique le bas-ventre fût la partie principalement affectée, & qu'en général, dans toutes les maladies dont la cause est dans les prémières voies, les symptômes se portent sur la tête, ainsi que le remarque

SYDENHAM. J'ai déjà rapporté l'obſervation de SCHROEDER, qui a vu que les cauſes du délire, & même du délire phrénétique, portent plus vivement leur impreſſion ſur le bas-ventre que ſur la tête. SENAC cherche à expliquer ce fait par la ſympathie qu'entretiennent, avec la tête & le bas-ventre, les nerfs qui leur ſont communs ; mais nous avons prouvé en phyſiologie que les ſympathies ne pouvoient s'expliquer par la communication des nerfs, & nous avons dit que chaque partie vivante eſt animée d'une force qui lui eſt propre, qui lui fait exécuter ſes fonctions, force abſolument inconnue dans ſa nature. GALIEN comparoit le corps humain à la forge de Vulcain, où chaque pièce, ſelon les fictions d'HOMERE, rempliſſoit les fonctions qui lui étoient départies, ſans le concours de toute action étrangère ; mais il faut ajouter ici que les forces inhérentes à chaque partie, à chaque organe particulier, & qui ſont en rapport avec les forces de toutes les autres parties, ont beſoin ſurtout d'être ſoutenues par l'irradiation du centre auquel elles appartiennent. Ces organes majeurs, ces organes centres ont eux-mêmes beſoin d'un principe intelligent, qui veille & préſide à la correſpondance de toutes les parties, & produit ainſi tous les phénomènes de la vitalité. Ces principaux centres, ces foyers de vitalité ſont la tête & le bas-ventre ; ils forment deux grands ſyſtêmes, qui ſe balancent & ſe ſoutiennent l'un & l'autre par leur action & réaction réciproque ; auſſi les forces vitales s'affoibliſſent-elles par ce qui met obſtacle à la libre relation de ces deux centres, & elles s'éteignent bruſquement par toutes les cauſes qui coupent la communication qui exiſte entre ces deux foyers ; mais l'action ou l'influence du bas-ventre ſur la tête eſt plus eſſentielle & plus importante que celle de la tête ſur le bas-ventre. SYDENHAM a obſervé que la fièvre gaſtrique bilieuſe décide quelquefois la phrénéſie, & que la

phrénésie suspend par fois la fièvre ; mais, comme l'a dit HYPPOCRATE, cette métastase est funeste, & bientôt mortelle. GALIEN l'expliquoit, en supposant le transport de la bile sur le cerveau ; mais ce transport n'est pas nécessaire, car, comme nous avons vu ailleurs, le développement de la fièvre suppose que la nature a encore assez de force par elle-même, & alors si elle vient à cesser avant la destruction de la cause maladive, c'est toujours d'un très-mauvais augure ; il est remarquable que dans la phrénésie, le pouls est peu fébrile, & qu'il est presque naturel dans les phrénésies gastriques bilieuses.

Le délire est le plus souvent annoncé par l'état des urines qui, d'épaisses & rougeâtres, troubles & colorées qu'elles étoient, deviennent claires & limpides, avec peu ou point de sédiment. Or, comme le traitement des symptômes du délire, qu'on doit regarder comme une affection symptômatique, comme ce traitement, dis-je, doit être subordonné aux différentes causes, & aux fièvres qui entretiennent ce délire, il est évident que le délire de la fièvre gastrique bilieuse demande un traitement différent de celui de la fièvre inflammatoire ; ainsi, suivant la remarque de BIANCHI, les saignées du pied, qui sont bien placées dans le délire de la fièvre inflammatoire, & qui sont si utiles comme révulsives pour les affections de la tête, sont inutiles dans le délire des fièvres gastriques, & ne produisent d'heureux effets que chez les femmes ; la raison en est sans doute, qu'étant, plus que les hommes, sujettes aux affections spasmodiques, elles présentent rarement des affections bilieuses simples & absolues ; les vésicatoires sont aussi plus nuisibles qu'avantageux. TISSOT a observé que leur application décidoit le délire, loin de le prévenir, & BORELLI dit que les cadavres des sujets que le délire emportoit étoient marqués de l'empreinte des vésicatoires employés, & que par

conſéquent ils ſont plus de mal que de bien. BIANCHI remarque avec raiſon que les véſicatoires ne ſont utiles & indiqués dans le délire des affections nerveuſes, qu'à raiſon de l'état nerveux ou ſpaſmodique qui peut quelquefois dominer. Lorſque les organes digeſtifs ſont dans cet état de ſpaſme, les remèdes les mieux indiqués ſont ceux qui vont à décider les évacuations du ventre, parce qu'ils attaquent le mal dans ſa cauſe. SYDENHAM ne craignoit point le délire décidé par une affection gaſtrique, & lorſque les évacuations étoient bien établies, il négligeoit le délire, & ſe contentoit de faire raſer la tête. On eſt aſſez dans l'uſage de faire appliquer ſur la tête des animaux vivans, ou des parties d'animaux nouvellement mis à mort. BAILLOU remarque que cette application ne peut être utile que ſur le déclin de la maladie, & lorſque la matière a gagné le tiſſu cellulaire; alors ce remède, comme fortifiant & ſudorifique, procure avantageuſement la ſolution. TISSOT employoit les épipaſtriques, tels que le levain, qu'il mêle avec du fort vinaigre & de la graine de moutarde, il en fait faire auſſi des frictions. Cette pratique eſt analogue à celle d'ALEXANDRE DE TRALLES, qui employoit les fomentations des pieds & des mains pour faciliter le vomiſſement. Ces ſecours révulſifs, dont les anciens faiſoient un ſi grand uſage, ont été négligés, abandonnés même par les modernes, qui ont borné l'étude de la médecine à des recherches & à des connoiſſances phyſiques & anatomiques, & qui ne conſidèrent l'homme que dans un état de cadavre, & qui exclut tout ce qui pourroit nous apprendre à faciliter & à aider avec avantage les efforts de la nature vivante.

Nous continuerons de traiter des accidens que décide la fièvre gaſtrique bilieuſe. Un des accidens qui ſe compliquent aſſez communément avec ces ſortes de fièvres, ſont les apthes ou de petits ulcères qui ſe trouvent

dans l'intérieur de la bouche. Les apthes ſont ordinairement décidés par le défaut d'évacuation, celui de l'air frais, ou par un régime trop échauffant & des toniques trop actifs, par des narcotiques, des fortifians donnés trop tôt, & ſur-tout par le kina. Cet accident eſt très-analogue aux taches qui paroiſſent ſur la peau dans les fièvres inflammatoires, & ſur-tout à l'éruption miliaire blanche; ces cauſes ſont décidées également dans les fièvres gaſtriques par des cauſes bilieuſes, un régime échauffant, ainſi que l'a remarqué VAN-SWIETEN. BOERRAVE reconnoiſſoit que les apthes ne ſont plus ſi ordinaires en Hollande, depuis qu'on y a renoncé à la méthode échauffante. Qand ces apthes ſont abſolument ſymptomatiques, ils ne demandent que les évacuations dans le principe, & pour topiques que des gargariſmes aſtringens & répercutifs, pour les prévenir autant que pour les diſſiper: telle eſt une forte décoction de ſauge avec du rob de noix, acidulé avec l'eſprit de ſel marin. La règle générale dans les taches & les éruptions, eſt de les favoriſer en en favoriſant la ſuppuration, & en les ouvrant même lorſqu'elles ſont critiques, ce que l'on reconnoît à la rémiſſion des ſymptômes, & lorſqu'elles procurent un ſoulagement marqué; mais lorſqu'elles ſont ſymptomatiques, il faut chercher à les prévenir ou à les diſſiper; ces apthes ſont des accidens très-graves chez les vieillards, elles annoncent & décident plus ſouvent la mort; ils ſont beaucoup moins redoutables chez les jeunes gens, & ſe diſſipent ordinairement d'eux-mêmes, à meſure que les forces ſe rétabliſſent par l'uſage d'une bonne nourriture; s'ils ſe prolongent, il n'y a pas de moyen plus puiſſant pour les diſſiper, que le kina, ſuivant les remarques de SYDENHAM, qui a vu auſſi qu'il n'y avoit point de remède plus utile dans le hoquet, qui ſurvient quelquefois dans les fièvres gaſtriques, qui laiſſent auſſi ſouvent après elles une toux ſèche plus ou moins

vive, & dont nous parlerons ailleurs. Cette toux, traitée par les émolliens, amène une toux pectorale inflammatoire : elle demande les apéritifs, les purgatifs, & enfin après une alternative convenablement ſoutenue d'apéritifs doux & de purgatifs, elle demande les toniques & les fortifians ; la diete lactée y eſt éminemment contraire. On a obſervé que ces fièvres entraînoient encore à leur ſuite des convulſions, des tetanos & des paralyſies.

Hémophthiſie.

L'hémophthyſie eſt une évacuation de ſang par le poumon ; on doit la concevoir comme l'appareil d'un mouvement tendu & dirigé ſur le poumon, qui fait couler le ſang en plus grande quantité relative que dans l'état naturel. Je ne dois point faire ici l'hiſtoire complette de l'hémophthyſie ; je remarquerai ſeulement qu'elle eſt plus commune dans la jeuneſſe, depuis l'âge de dix-huit juſqu'à trente-cinq ans, ſuivant l'obſervation d'HYPPOCRATE. Je remarquerai encore qu'elle eſt comme toutes les affections de fluxions, éminemment ſujettes à des retours périodiques & réglés.

L'appareil des mouvemens toniques rendus vers le poumon, & qui conſtitue la cauſe formelle de l'hémophthyſie, peut exiſter par lui-même, & indépendamment de toute autre cauſe ; l'hémophthyſie eſt alors purement nerveuſe, ou bien cet appareil eſt ſollicité & entretenu par quelque cauſe matérielle, & l'appareil des mouvemens toniques ; l'hémophthyſie préſente alors une affection mixte, dont le traitement doit avoir pour objet de détruire la cauſe matérielle, & de diſſiper enſuite l'appareil des mouvemens toniques qui l'a produit, ſuppoſé que cet appareil ſubſiſte encore après la deſtruction de la cauſe matérielle.

Dans l'hémophthiſie ſimplement nerveuſe, le poumon peut ſe préſenter dans deux états différens : car, comme diſoit GALIEN, une partie vivante devient le terme & le centre d'une fluxion, ou bien parce que, jouiſſant d'une force prépondérante, elle appelle & ſollicite vers elle l'action de toutes les autres parties, ou bien parce que, affectée d'une débilité relative, elle ne s'oppoſe point convenablément à la réception des ſucs ſuperflus & hétérogènes, que les autres parties plus fortes tendent à y pouſſer. *Duplex autem fluxionis eſt occaſio, altera quando materia inutilis ad imbecilliores partes ab aliis detruditur, altera quando eadem attrahitur.* STOLL remarque dans le même ſens que lorſque, dans une maladie décidée, des métaſtaſes menacent de ſe faire ſur quelqu'organe, l'organe menacé peut être dans deux états bien différens, ou dans un état de foibleſſe extrême, & alors la fluxion ſe fait d'une manière paſſive, ou dans un état de vive excitation, qui fait qu'il attire fortement les humeurs. *In omni aliena materiæ ad viſcus aliquod periculoſo decubitu inter alia ſpectare ſoleo an hærens alicubi materies moram idcirco faciat, quod nis vitæ nimium dejecta mole in ulterius promovere non poſſit, vel vero an valentibus adhuc vitæ viribus hoſtilis materies tumultuariò impetum & pleno agmine faciat.*

L'hémophthyſie nerveuſe peut donc ſuppoſer dans le poumon un état de vive irritation ou de ton augmenté, ou bien un état d'atonie ou d'affoibliſſement. Dans chacun de ces états elle fournit des indications différentes, & relativement aux topiques, & relativement aux remèdes pris intérieurement. Cependant il y a quelques ſecours généraux que l'on peut appliquer également dans ces deux cas. Je ne ferai qu'indiquer ces ſecours, parce que mon objet n'eſt pas de traiter complétement de l'hémophthyſie, mais de marquer ſeulement les différentes ſources d'indications

qu'elle peut offrir. Les moyens révulsifs sont donc les saignées, les frictions, les ligatures, qui, comme vous le voyez, déterminent les mouvemens vers l'organe de la peau, & doivent décomposer, avec beaucoup d'avantage, les mouvemens qui sont dirigés vers le poumon d'une manière vicieuse; mais en général on doit être réservé sur la saignée dans l'hémophthisie purement nerveuse. Parmi les secours révulsifs il faut encore ranger les bains de pied, les laxatifs légers & les lavemens fréquemment répétés; car c'est bien à tort que DE HAEN les a rejetés dans l'hémophthisie, sur-tout quand on a lieu de présumer que les spasmes ou les embarras du bas-ventre donnent lieu à la fluxion établie sur le poumon, comme cela est assez ordinaire.

Il faut remarquer avec SCHROEDER, que les hémophthisies abdominales peuvent être de trois espèces différentes; les premières peuvent dépendre d'un état de saburre dans les premières voies; les secondes d'une congestion de sang dans le système de la veine-porte; & les troisièmes d'un état nerveux établi dans les viscères du bas-ventre ou de l'affection hypocondriaque & hystérique. Sur l'hémophthisie subordonnée à un vice du foie, il faut consulter PROSPER MARTIAN, qui a très-bien expliqué comment la rupture des vaisseaux du foie peut déterminer l'hémophthisie.

Des révulsifs très-bien entendus sont les différens moyens d'irritation qu'on applique sur la tête & les parties voisines. GALIEN disoit que la tête offre souvent le point d'appui de l'appareil ou du système, qui fait fluer sur le poumon les humeurs surabondantes. *Nihil igitur mirum, vel cerebrum vel universum aliquando caput acervatam in his superfluiditatem ad partes imbecilliores expellere ad thoracem pulmonium, de diff. febrium, lib.* 2. Dans le cinquième livre de sa méthode de guérir, il rapporte le traitement qu'il employa dans un crachement de sang qui paroissoit dépendre

dépendre d'un catharre qui tomboit de la tête. Appelé le quatrième jour, il ne saigna pas, parce que, pendant ce temps, le malade n'avoit pris que très peu d'alimens, mais il y suppléa par des lavemens fortement irritans; il fit frictionner fortement les bras & les jambes avec des substances échauffantes, & fit faire des ligatures; il fit raser la tête, & y appliqua un cataplasme échauffant & irritant; trois heures après il fit baigner, & eut toujours soin de faire tenir la tête très-chaudement; chaque soir il faisoit prendre une petite quantité de thériaque fraîche, & il fit observer le plus parfait silence. *Porro confluere prohibetur sanguis, & propter animi delequium, & cum ad contraria revellitur, & cum ad vicina derivatur.* GALIEN, *meth. med. cap.* 5, *lib.* 5. BOERRAAVE disoit que s'il connoissoit les moyens d'entretenir convenablement l'excrétion muqueuse des narines, il se rendroit aisément maître de toutes les maladies de poitrine; mais cette proposition est beaucoup trop générale, & ne peut s'entendre que des maladies de fluxion.

Un autre moyen qu'on peut appliquer généralement dans toutes les espèces d'hémoptysie, c'est le silence. TRALLES rapporte plusieurs exemples de personnes sujettes à des hémoptysies qui s'en sont guéries en s'imposant un silence absolu. Parmi les moyens capables d'arrêter le flux de sang, il faut compter aussi la défaillance, parce que la défaillance dissipe & décompose l'appareil des mouvemens qui portent le sang d'une manière active sur une partie déterminée, mais encore parce que, suivant les observations de M. HEWSSON, la défaillance tend à introduire dans les humeurs un caractère d'épaississement bien marqué; en sorte que le sang se coagule en quelque manière dans les vaisseaux qui fournissent l'hémorragie; mais il paroît que cet effet, produit par la défaillance, doit sur-tout s'entendre pour

les hémorragies externes, & non pour les hémorragies internes, comme l'a très-bien vu PROSPER MARTIAN; car la défaillance, loin d'irriter les hémorragies internes, les aggrave au contraire. Ceci se rapporte à ce que nous avons vu ailleurs, que la défaillance & le sommeil pousse les humeurs à l'intérieur. On pourra dire que la défaillance aggrave les hémorragies internes, parce qu'elles dépendent le plus souvent d'un état de foiblesse dans la partie même qui est le siége de l'hémorragie, & qui dès-lors est le terme & non pas le centre de la fluxion. P. PRUDENTI.

Indépendamment de ces moyens qui agissent sur l'appareil hémorragique, en décomposant la distribution veineuse des mouvemens dans l'hémoptysie nerveuse, entretenue par l'irritation du poumon ou des parties voisines; il faut employer intérieurement des remèdes calmans, tempérans, adoucissans, comme les décoctions mucilagineuses d'orge, d'althéa, & sur-tout de racine de grande consoude, les émulsions ordinaires auxquelles on ajoute une suffisante quantité de nitre; on peut ajouter de temps en temps, soit aux boissons, soit aux émulsions, une petite quantité de vinaigre dans la vue de dissiper le spasme, & résoudre le sang qui peut être engagé dans la substance du poumon. *Ubi hæc sunt facta*, dit GALIEN, c'est-à-dire, après l'emploi des moyens révulsifs; *primum posca tum dilutatum tepida potui est offerenda; qua si quis in viscere tronibus id est cruor concretus latitet, resolutus expuatur: atque hoc nil vetat bis terve tentare foris facere.* (*lib.* 5, *cap.* 6, *méth. méd.*)

L'opium, qui irrite l'organe, qui augmente la turgescence du sang, & qui, de cette manière, décide des congestions, ou rend plus fortes celles qui sont faites, ne convient point dans cette espèce d'hémoptysie. YOUNG rapporte que pour calmer une toux qui l'incommodoit beaucoup, il prit en se couchant vingt

goutes de *laudanum liquide* de SYDENHAM ; il dormit bien toute la nuit, & ne touſſa point ; le lendemain matin, la toux ayant reparu, il prit encore vingt goutes de *laudanum*, & trente goutes le ſoir en ſe couchant ; à ſon réveil, ſa figure étoit gonflée, la peau sèche & fort chaude, la langue blanche, la poitrine oppreſſée, la voix étoit rauque, quoique la toux fût ſupprimée, la reſpiration devint de plus en plus difficile, enfin il éprouva un crachement de ſang. HALLER a également expérimenté ſur lui-même, qu'après avoir pris un lavement préparé avec une doſe de laudanum aſſez forte, il eut beaucoup de difficulté dans la reſpiration, & enfin un crachement de ſang.

Il y a cependant une circonſtance dans l'hémoptyſie, où l'opium eſt utile, & peut même devenir abſolument indiſpenſable : c'eſt lorſque la toux eſt extrêmement vive, & qu'elle ne peut être calmée par les remèdes adouciſſans ordinaires, comme les potions mucilagineuſes, chargées de gomme arabique, de gomme adragant ; & par les huileux, ſur-tout l'huile d'amande douce fraîchement exprimée, & l'huile de lin. Il faut néceſſairement tâcher de calmer cette toux d'irritation, par le moyen de l'opium ; car une des conditions les plus importantes dans le traitement de l'hémoptyſie, c'eſt de maintenir le poumon dans le plus grand état de repos, en recommandant aux malades de ménager & d'affoiblir, autant qu'il eſt poſſible, les mouvemens de la reſpiration. *Igitur laboranti injungendum eſt ne magno utatur reſpiratu, ac ſemper agat ſilentium.* (*Méth. Med. lib.* 5, *cap.* 8.) & en tâchant d'obtenir de lui qu'il obſerve un ſilence complet & abſolu, il faudroit, diſoit HALLER, ſoumettre le malade à la pratique de ces religeux, qui paſſent la vie entière dans le ſilence, uniquement occupés de la penſée de la mort. *Memento mori, ſecuritas*,

quies & silentium non minima curationis pars. CELSE. Il faut d'abord commencer par des narcotiques doux, comme le syrop diacode, & autres préparations analogues, & ne passer à l'opium qu'après s'être assuré de l'inefficacité de ces précautions. En donnant l'opium, il faut tâcher de prévenir son effet échauffant & orgastique, soit en répétant les saignées, soit en donnant des doses de nitre plus fortes & plus rapprochées, ou même en le combinant avec des acides minéraux.

L'opium convient généralement mieux lorsque le temps d'irritation est passé, & que toute l'habitude du corps se relâche; il tend alors à décider & à soutenir l'éruption de la sueur, qui paroît vers le déclin de toutes les grandes hémorragies, & qui paroît d'une manière très-avantageuse, non pas ainsi que nous l'avons dit souvent, comme moyen d'évacuation, mais comme signe qui indique que l'appareil hémorragique est dissipé, & que les mouvemens toniques se dirigent vers la périphérie du corps. Comme cela doit être dans l'état sain & parfaitement naturel; les sueurs, pour être avantageuses, doivent être chaudes, couler uniformément de toutes les parties du corps, commencer d'abord par une moiteur légère qui augmente peu à peu, & qui devient une sueur abondante; elles doivent être épaisses & comme visqueuses. VAGNER assure que l'apparition de cette sueur ne l'a jamais trompé sur la solution complète de l'hémorragie du poumon, comme de toutes les autres hémorragies. LAMOTTE avoit déjà fait cette observation, & de HAEN l'a vérifiée. Il n'y a pas de meilleur moyen pour prévenir les hémoptysies purement nerveuses que ceux qui soutiennent la transpiration, & sur-tout l'exercice à cheval à la campagne. SCHROEDER, t. 2, pag. 33.

Les astringens ne peuvent être employés qu'après les remèdes dont nous venons de parler, ou bien lorsque l'évacuation du sang est si abondante, qu'elle

fait craindre pour la vie du malade ; il eſt très-généralement utile de combiner les aſtringens avec des expectorans légers & des narcotiques. GALIEN preſcrivoit de combiner d'abord les remèdes aſtringens avec un peu de vinaigre. Cette pratique eſt fondée ſur la néceſſité de purger le poumon du ſang qui peut être épanché dans ſa ſubſtance. M. VAGNER a beaucoup vanté la poudre abſorbante de VIDEL, qui eſt compoſée d'aſtringens, de tempérans, de narcotiques & de légers expectorans. ℔ Vitriol de mars ſix grains, antimoine diaphorétique, yeux d'écreviſſe préparés, coraux rouges, cinnabres, écailles d'huître a a, dix grains, laudanum, un grain. On donne dix grains de cette poudre de deux heures en deux heures, ſoit en ſubſtance, ſoit dans quelque potion pectorale réſolutive compoſée, par exemple, avec des eaux de ſcabieuſe, de millefeuille, de coquelicot, de fleurs de tilleul.

Par rapport aux toniques, on peut faire ſur la poitrine des applications dont nous avons parlé en traitant de la pulmonie ; ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, il peut être très-utile après l'emploi des révulſifs appropriés, d'appliquer un véſicatoire ſur la poitrine, & ſur-tout entre les deux épaules, ſuivant l'obſervation de MM. MORTON & STOLL. Les véſicatoires agiſſent en appelant à l'extérieur les ſpaſmes qui s'exercent vicieuſement dans la ſubſtance du poumon. Nous avons déjà remarqué que les véſicatoires excitent puiſſamment le ton de la peau, mais ſeulement, comme nous le verrons dans la ſuite, lorſqu'il n'y a point de foibleſſe radicale & réelle, & ils doivent être placés parmi les moyens ſudorifiques les plus actifs.

Le régime doit être extrêmement léger, & compoſé ſeulement de crêmes légères de ris, d'orge, d'avoine, &c.

Si l'hémoptyſie nerveuſe dépend d'atonie & de foi-

bleſſe du poumon, les ſecours révulſifs généraux conviennent toujours, (avec la différence cependant qu'il faut être plus réſervé ſur les ſaignées); mais ce ſont les remèdes toniques fortifians qu'il convient d'employer intérieurement; c'eſt dans les hémoptyſies de cette eſpèce que le kina eſt utile. M. VAGNER, qui l'a beaucoup recommandé dans les hémoptyſies, l'employoit en ſubſtance à la doſe de vingt grains, de deux heures en deux heures; il le combinoit plus ordinairement avec la poudre abſorbante de VEDEL. Le kina convient ſur-tout dans les hémoptyſies dont les accès ſont aſſujettis à une marche périodique, & ſont très-rapprochés, comme l'a très-bien vu MORTON.

C'eſt dans cette eſpèce d'hémoptyſie nerveuſe par atonie, que l'on peut employer avec ſuccès l'eau froide, les acides minéraux & les autres remèdes de cette eſpèce, qui, comme le diſoit très-bien HOFFMANN, augmentent le ton des parties, & aſſurent au ſang un mouvement plus régulier & plus libre. *Hæc enim dum partibus nobilibus à robore defectis debitum tonum blande reddant, ut ſanguis per totum corpus prorſus expeditus circumeat, ſimulque & cuticularis excretio libere ſuccedat faciunt, & ſic utilitatem præſtant.*

Lorſque l'hémoptyſie, ou plutôt l'appareil des mouvemens qui l'établiſſent, eſt déterminée & ſoutenue par une cauſe matérielle, ſon traitement doit être néceſſairement relatif à la nature de cette cauſe, alors l'hémoptyſie eſt preſque toujours accompagnée de phénomènes fébriles.

Nous avons déjà conſidéré deux cauſes matérielles de maladie; ſavoir, la diathèſe phlogiſtique & la diathèſe bilieuſe, dont les produits exiſtent dans les premières voies & les parties voiſines, ce qui conſtitue l'affection gaſtrique bilieuſe; je vais conſidérer, mais très-rapidement, l'hémoptyſie dépendante de ces deux cauſes.

Je remarque ici que les hémoptyſies reconnoiſſent très-ſouvent pour cauſe une affection bilieuſe ; on peut conſulter à ce ſujet une diſſertation de SCHROEDER, qui a expoſé parfaitement les relations qu'entretient l'hémoptyſie avec les vices des hypocondres. Il eſt remarquable que parmi les cauſes des hémorragies du nez, HIPPOCRATE ne parle point du tout de la pléthore, mais qu'il les faſſe dépendre ſpécialement des mauvaiſes diſpoſitions de l'épigaſtre & des viſcères du bas-ventre & des cauſes qui tendent à augmenter la bile. PROSPER MARTIAN, pour expliquer ce fait, dit que les hémorragies qui dépendent de la pléthore peuvent ſe faire par toutes les parties du corps ; & qu'en général paſſé l'âge de la jeuneſſe, les hémorragies qui ſe font par les parties ſupérieures, dépendent rarement de pléthore, mais tiennent le plus ſouvent à une mauvaiſe diſpoſition des viſcères & de la bile.

L'hémoptyſie inflammatoire dépendante de la diathèſe phlogiſtique, doit être connue d'après les ſignes que nous avons ci-devant expoſés très au long ; elle règne très-communément dans l'hyver, & communément dans le même temps que les pleuréſies phlogiſtiques ; elle eſt ſur-tout très-ordinaire chez les gens qui mènent une vie ſédentaire, qui ont toujours le corps courbé en avant, qui ſont habituellement conſtipés, & chez leſquels les humeurs ne pouvant ſe diſtribuer convenablement dans les viſcères du bas-ventre, refluent vers la poitrine, & entretiennent dans le poumon un état continuel de congeſtion & de pléthore ; cette diſpoſition ſe trouve fréquemment chez les tiſſerands, les tailleurs & les cordonniers. M. STOLL a remarqué que ces ouvriers ont le bas-ventre extrêmement reſſerré, & que les muſcles droits ſont d'un volume relatif très-conſidérable, en ſorte qu'ils exercent ſur les viſcères du bas-ventre une compreſſion forte, qui les gêne & les

empêche de se prêter aux mouvemens du sang & des humeurs.

Le traitement de cette hémoptysie doit être entièrement subordonné à la diathèse phlogistique qui l'entretient ; on ne doit donc employer que les saignées convenablement répétées, les émulsions nitrées, les décoctions émollientes prises tièdes, les lavemens, l'eau froide, qu'on a beaucoup vanté dernièrement. Le kina, les acides minéraux sont contraires, &c. Nous avons déjà dit souvent, & il est très-évident que tous les éloges que l'on fait des remèdes sont vains & dangereux, à moins qu'on ne spécifie bien nettement le cas de leur application. Or c'est ce qu'on ne peut faire sans la connoissance des espèces réelles des maladies, & il est impossible de rien établir en matière médicale, que d'après cette connoissance ; on ne peut rien prononcer sur la vertu d'un médicament, qu'après l'avoir éprouvé dans des maladies absolument simples, & dont la nature est parfaitement connue. Il faut, disoit GALIEN, pour connoître la vertu réelle des médicamens, les expérimenter dans l'état de santé, & ensuite dans celui de maladie. *Primo quidem in naturâ temperatissimâ faciendum est medicaminum facultatis periculum, posteà deinceps in morbis simplicibus.*

L'hémoptysie qui dépend d'une affection bilieuse gastrique doit être également connue, d'après les symptômes propres à cette affection. L'affection gastrique en général a beaucoup de disposition à produire les flux de sang. M. STOLL a observé souvent des hémorragies du nez, & chez les femmes des flux de sang par les voies naturelles, qui dépendoient uniquement de cette cause.

Les symptômes de l'hémoptysie bilieuse gastrique sont donc, la langue chargée, la bouche mauvaise, communément amère, sur-tout le matin, la salive un peu

peu plus abondante qu'à l'ordinaire, & de mauvais goût ; la reſpiration un peu difficile, douleur pongitive au côté, ardeur de poitrine. Il y a communément une fièvre bien décidée, ou du moins un état manifeſtement fébrile. Elle règne communément en été & au commencement de l'automne, & dans cette ſaiſon, quand on obſerve l'hémoptyſie avec des ſignes bien évidens de turgeſcence dans les premières voies, dans un homme qui n'eſt point ſujet à cet accident, qui n'eſt point d'une conſtitution phtyſique, on peut raiſonnablement préſumer que cette hémoptyſie eſt une affection gaſtrique.

Cette hémoptyſie ne demande point d'autre traitement que la fièvre gaſtrique dont nous avons parlé fort au long. Si la turgeſcence eſt manifeſtement établie dans l'eſtomac, il faut donc d'abord faire prendre des réſolutifs, comme de l'eau chargée d'oximel ſimple, quelques ſels neutres, pendant douze heures à-peu-près, & donner alors l'émétocathartique. STOLL a obſervé ſouvent que des crachemens de ſang fort abondans ceſſoient ſoudainement, dès que le vomiſſement étoit établi ; cette obſervation prouve, d'une manière fort frappante, l'action puiſſante de l'eſtomac ſur les autres parties du corps. Après l'action de l'émétique, il faut donner des décoctions réſolutives de chiendent, de chicorée, de piſſenlit, rendues légèrement purgatives, ſoit par l'addition de quelques ſels neutres, ſoit par l'addition d'une petite quantité de tartre émétique. Il faut enfin terminer la cure par les toniques & les fortifians ; mais pendant l'uſage de ces remèdes, il faut avoir ſoin d'entretenir la liberté du ventre, de manière à pouſſer trois ou quatre ſelles par jour.

Si la turgeſcence eſt établie dans les inteſtins, il ſuffit de purger avec la manne, les tamarins, & quelques ſels neutres ; mais, comme nous l'avons déjà dit, lorſque l'affection eſt décidément gaſtrique, &

que la matière eſt contenue dans l'eſtomac, les purgatifs ne peuvent point du tout ſuppléer aux émétiques; c'eſt ce que STOLL & d'autres obſervateurs ont vérifié pluſieurs fois.

L'affection gaſtrique & l'affection phlogiſtique peuvent ſe compliquer, & nous avons traité aſſez au long de cette complication. Cette complication peut donc ſe préſenter comme cauſe matérielle de l'hémoptyſie, c'eſt-à-dire, comme cauſe qui détermine & qui ſoutient l'appareil hémorragique dans le poumon. Dans cette complication, il faut généralement attaquer d'abord le génie phlogiſtique, & paſſer enſuite aux remèdes relatifs à l'affection bilieuſe; quand la première cède, ce que l'on peut connoître par le caractère de l'urine, qui d'abord étoit rouge, claire, & ne dépoſoit point, & qui prend une couleur jaune plus foncée, & dépoſe plus promptement un ſédiment ſurfuracé ou briqueté. *Urinæ ſi craſſæ & nebulaſæ ſint, in quâlibet inflammatione, ad purgationem a principiis deveniendum eſt.* MART. *pag.* 68, *deuxième colonne.* Voyez auſſi ſon comm. du vingt-troiſième, aph. au rapport de MARTIAN, il ne paroît pas que jamais HYPPOCRATE, dans les maladies aigues, employât la ſaignée après les purgatifs, pag. 268. On voit cependant, par le comm. de GALIEN, que certains interprètes lui avoient fait dire tout le contraire. *In act. comm.* 4, t. 6, pag. 697.

Fin du ſecond volume.

COURS COMPLET,

OU

TRAITÉ

DE FIEVRES,

Par M. DE GRIMAUD, Professeur dans l'Université de Médecine de Montpellier.

TOME III.

A MONTPELLIER,

Chez J. F. TOURNEL & J. G. TOURNEL, neveu, Libraires, Imprimeurs de l'Université de Médecine.

1791.

OPUS AUREUM.

DYSSENTERIE.

La fièvre gaſtrique bilieuſe ſe complique très-familièrement avec différentes affections du bas-ventre ; je prendrai pour exemple de cette complication, la dyſſenterie & la colique du Poitou. Comme cette fièvre gaſtrique eſt une fièvre très-commune, & qui demande à être étudiée avec beaucoup de ſoin, je la conſidérerai encore dans quelques-unes des leçons ſuivantes, dans ſa complication avec la fièvre puerpérale ou la fièvre des nouvelles accouchées. Nous avons déjà remarqué qu'en plein été, au commencement de l'automne, les humeurs ſe portent ſur les inteſtins, & en plus grande quantité relative que dans toutes les autres ſaiſons ; on a remarqué auſſi qu'alors la dyſſenterie eſt plus maligne ; Sydenham a obſervé que le cholera morbus (qui conſiſte donc, comme vous le ſavez déjà, dans des évacuations de bile par le vomiſſement & par les ſelles) eſt preſque néceſſairement aſſujetti à ſe préſenter dans le mois d'Août. Cette obſervation de Sydenham eſt parfaitement analogue au précepte d'Hippocrate, qui, d'après la connoiſſance qu'il

avoit de l'extrême ſenſibilité des inteſtins dans ce temps de l'année, recommande d'éviter les purgatifs forts dans les jours caniculaires, & ſur-tout vers la fin de la canicule, qui tombe le 21 Août. *Juxta eamdem rationem, tempore æſtatis à canis ortu, per dies quinquaginta vitare oportet & non dare medicamentum, ſed inferius per clyſterem uti.* (*de medicamentis purgantibus.* CORNARO, n°. 4.)

Cette tendance des humeurs vers les inteſtins, a bien évidemment pour objet de prévenir la dégénération bilieuſe des humeurs, car comme l'été & l'automne impriment évidemment aux humeurs une plus grande diſpoſition à la bileſcence, *æſtate & autumno bilis fervet*, comme diſoit HIPPOCRATE, il étoit néceſſaire d'augmenter la ſecrétion des ſucs bilieux, & pour cela, il falloit faire fluer les humeurs en plus grande quantité relative vers le bas-ventre, qui, comme vous le ſavez, contient les organes naturels de cette ſecrétion. STOLL a parfaitement bien dit que le cholera-morbus eſt, entre les mains de la nature, l'inſtrument de guériſon des maladies d'été, & que le Médecin, en employant l'émétique & les purgatifs dans le traitement de ces maladies, ne fait qu'imiter cet acte ſalutaire.

La tête offre en hiver l'organe vers lequel eſt établie la convergence des humeurs, & l'utilité évidente de cette direction des humeurs, affectée à l'hiver, c'eſt de prévenir leur dégénération pituiteuſe, en rendant plus abondante la ſecrétion de mucoſité, qui ſe fait dans la membrane pituitaire. Enfin dans le printemps, où le ſang ſurabonde & où la diathèſe phlogiſtique s'établit, ces humeurs ſe portent, & vers l'organe de la peau, & vers l'organe du poumon; elles ſe chargent donc alors d'une grande quantité d'air pur, qui, par le moyen de la combuſtion, détruit & diſſipe le ſang qui domine d'une manière vicieuſe. La diſſen-

terie paroît donc communément à la fin de l'été & au commencement de l'automne, & ſe diſſipe aux approches de l'hiver; ce n'eſt que dans des circonſtances particulières qu'elle débute vers le printems; il faut alors, comme dit SYDENHAM, que par des cauſes extrêmement cachées, la conſtitution de l'année ſoit extrêmement diſpoſée à la produire, & l'on remarque qu'elle eſt toujours d'autant plus dangereuſe, qu'elle a commencé plutôt. Elle conſiſte dans des ſelles fréquentes, accompagnées de beaucoup de tranchées, & ſuivies d'un teneſme; ces ſelles, quoique fréquentes, ſont en général en petite quantité, & la matière évacuée eſt ſur-tout une mucoſité quelquefois mêlée de ſang; cependant ces déjections ne ſont pas toujours enſanglantées, & n'en ſont pas moins dyſſentériques; il ne paroît que rarement des matières excrémentitielles des alimens. Une choſe bien remarquable, c'eſt que quand les matières excrémentitielles paroiſſent, elles ſont en général fort dures & fort compactes. Les douleurs du ventre ſont très-vives avant chaque ſelle, & elles ſe calment communément après, chaque ſelle eſt communément accompagnée de chûte des viſcères du bas-ventre. Telle eſt la deſcription que l'on donne communément de la dyſſenterie; mais cette deſcription ne ſuffit pas non-ſeulement parce que cet enſemble de ſymptômes peut ſe préſenter dans des états maladifs tous différens, mais encore c'eſt qu'il eſt des états que l'on doit conſidérer comme véritablement dyſſentériques, dans leſquels quelques-uns de ces ſymptômes, ceux mêmes que l'on regarde ordinairement comme les plus importans, manquent abſolument; ainſi ZIMMERMANN a vu qu'au commencement ou à la fin de l'épidémie qu'il a décrit, quelques ſujets n'éprouvèrent que de violentes coliques ſans cours de ventre, & même aec conſtipation. Cet état dut être traité par des purgatifs, comme la dyſſenterie qui régnoit alors, & ceux qui

négligèrent ces remèdes furent pris enfin de la dyſſenterie la plus violente.

STOLL a obſervé auſſi quelquefois dans des conſtitutions dyſſentériques, cet état de dyſſenterie ſans évacuation, qu'il a appelé dyſſenterie ſèche & incomplète, & qui cédoit à la même méthode de traitement que la dyſſenterie bien établie; ceci eſt analogue à ce que nous avons déjà dit ſouvent, que les maladies, ſans changer de nature, peuvent ſe préſenter ſous des formes très-différentes, lorſque leur développement eſt gêné & contraint par quelque cauſe que ce ſoit.

Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille admettre pour la production de la dyſſenterie une cauſe toute particulière qui la détermine ce qu'elle eſt, & qui contient la raiſon de la forme ſpécifique ſous laquelle ſe produit l'enſemble des ſymptômes qui la caractériſent. M. CULLEN a cru que cette cauſe prochaine de la dyſſenterie étoit une conſtriction forte du colon, ce qui occaſionne, dit-il, les fréquents efforts ſpaſmodiques qui conſtituent les tranchées, & ces efforts propagés en bas vers le rectum amènent l'expulſion fréquente des matières muqueuſes, & le teneſme. Cette cauſe peut expliquer en effet quelques-uns des ſymptômes de la dyſſenterie, & par exemple, elle explique aſſez bien l'état dur & compact des excrémens naturels qui paroit prouver en effet que les excrémens ont été long-temps retenus dans les cellules du colon, & que dès-lors cet inteſtin eſt affecté d'un reſſerrement conſidérable; mais ce n'eſt point à expliquer les ſymptômes d'une maladie que le médecin doit s'appliquer, il doit s'occuper tout entier de la méthode de traitement qui lui convient; or cette méthode de traitement n'eſt point du tout éclairée, par ce que cette maladie peut préſenter de ſpécifique, puiſque cet être ſpécifique eſt toujours le même, & qu'il eſt prouvé par le fait que le traitement doit être bien différent malgré la permanence de cet état ſpécifique.

Chaque maladie eſt donc réellement entretenue par une cauſe particulière ſpécifique, qui fait que cette maladie eſt diſtincte de toute autre, mais cette cauſe qui contient ainſi le formel ou le ſpécifique de chaque maladie, ne mérite que très-peu d'attention de la part du médecin, par ce que cette cauſe ſpécifique n'indique pas, ou que du moins elle ne peut indiquer que très-rarement; il doit preſqu'excluſivement conſidérer dans cette cauſe ſpécifique la dépendance où elle ſe trouve de l'action des cauſes générales qui ſeules déterminent la méthode de traitement. Nous ne pouvons pas ſavoir de quelle maniere les cauſes générales agiſſent ſur les cauſes ſpécifiques ou formelles, comme diſent quelques-uns, & les appliquent ainſi à produire telle ou telle maladie, avec l'enſemble des phénomènes qui les caractériſent & les diſtinguent de tout autre; ainſi nous ne pouvons pas ſavoir, & il eſt très-inutile de rechercher, comment, dans la dyſſenterie phlogiſtique, l'inflammation des inteſtins décide la collection des phénomènes qui conſtituent le flux dyſſentérique, car il eſt très-certain que l'inflammation des inteſtins peut exiſter, & qu'elle exiſte très-ſouvent, ſans qu'aucun de ces phénomènes ſe déclarent. Nous ne pouvons pas ſavoir non plus comment, dans la dyſſenterie gaſtrique bilieuſe, la bile contenue dans l'eſtomac & les inteſtins détermine la dyſſenterie, puiſque cette bile exiſte ſouvent & au même degré de corruption, ſans qu'il ſurvienne aucun accident dyſſenterique; encore un coup, nous ne pourrons jamais connoître comment les cauſes générales, qui ſeules doivent occuper le médecin, déterminent les cauſes formelles ou ſpécifiques à produire telle ou telle maladie. Mais il nous ſuffit que cette influence des cauſes générales ſur les ſpécifiques ſoit donnée par le fait; il nous ſuffit de ſavoir que les cauſes ſpécifiques ſont réellement ſous la dépendance des cauſes générales,

& qu'elles se dissipent le plus souvent d'elles-mêmes, lorsque les causes générales ont été détruites.

Il n'est peut-être pas absolument impossible que les causes spécifiques puissent exister solitairement, & que dès-lors elles ne doivent indiquer par elles-mêmes; c'est alors qu'on doit employer les méthodes que l'on appelle spécifiques; mais il faut être bien assuré que l'influence des causes générales ait été parfaitement détruite. Au reste, on ne sauroit dire jusqu'à quel point la considération exclusive de ces causes spécifiques a jeté d'incertitude sur la médecine, & combien elle y a introduit de méthodes pernicieuses. Je ne considérerai donc la dyssenterie que dans ses rapports avec les causes générales, & sous ce point de vue, la dyssenterie peut être nerveuse ou humorale, c'est-à-dire, que la fluxion établie sur les intestins peut être une affection purement & exclusivement nerveuse, ou bien cette fluxion peut être entretenue par une cause matérielle.

La dyssenterie purement nerveuse peut être considérée comme une affection corrélative à la fièvre éphémère simple, dont nous avons parlé dans le commencement; elle est donc comme cette fièvre éphémère, le plus souvent décidée par quelque cause évidente ou procathartique, & très-éminemment par l'impression soudaine du froid, lorsque le corps est très-échauffé. C'est cet état corrélatif à la fièvre éphémère dont parle HIPPOCRATE, quand il dit: *lavare multâ aquâ & oleo linire oportet quo càliditas aperto corpore per sudorem evacuetur.* (De locis in homine.)

Les selles sont fréquentes, aqueuses, mêlées avec un peu de sang, sur-tout dans le cours de la maladie; le plus souvent elles sont muqueuses dès le commencement, mais elles sont toujours accompagnées de tranchées; l'urine n'est que très-peu altérée, l'appétit se soutient à-peu-près comme dans l'état naturel, la bouche n'est point mauvaise, le goût n'est point, ou du moins

n'eſt que très-peu altéré ; il n'y a de douleur que dans le temps des selles, ou peu avant.

Cette dyſſenterie purement nerveuſe, quand elle eſt traitée convenablement, ſe termine dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & ſe termine conſtamment par les ſueurs. Dans le traitement, on ne doit avoir d'autre objet que de calmer l'irritation des inteſtins, & de rappeler les mouvemens vers l'habitude du corps ; ou, comme on dit, de rétablir la tranſpiration, c'eſt ce qu'on peut faire par les bains de pied, la chaleur du lit, les boiſſons légèrement diaphorétiques priſes tièdes, comme l'infuſion de fleur de ſureau, de fleurs de coquelicot, à laquelle on peut ajouter de temps en temps quelques anti-ſpaſmodiques, comme quelques goutes de liqueur minérale anodyne d'HOFFMANN ; le ſoir on peut donner quelque léger narcotique, comme le ſyrop diacode, le ſirop de coquelicot, & même l'opium. STOLL employoit communément de la poudre de noix muſcadot, avec une petite quantité d'opium. Cette dyſſenterie ſimple nerveuſe eſt quelquefois plus profondément établie ; alors elle dure plus long-temps, elle demande toujours le même fond de traitement, mais plus actif & plus long-temps ſoutenu, les boiſſons diaphorétiques à un degré un peu plus décidé, auxquelles on ajoute de temps en temps des doſes ſuffiſantes de laudanum liquide de SYDENHAM. C'eſt ſous cette forme que ſe préſentoit communément dans ſon principe la dyſſenterie des années 1669, 70, 71, 72, que Sydenham a décrit, & dans laquelle il employoit fréquemment le laudanum, & des lavemens compoſés avec demi-livre de lait froid, & demi-once de thériaque ANDROMAQUE. Dans cette eſpèce, les purgatifs même les plus doux ſont toujours inutiles & quelquefois nuiſibles.

C'eſt cette eſpèce de dyſſenterie purement nerveuſe qu'on a guéri tout d'un coup par l'application d'un large véſicatoire, ſur tout le bas-ventre ; car, comme nous

l'avons dit, les véſicatoires ſont des moyens ſudorifiques très-puiſſans, & l'on obſerve preſque toujours après leur application que le ventre eſt conſtipé, & que la tranſpiration eſt plus abondante. C'eſt encore dans cette eſpèce de dyſſenterie qu'on a employé avec avantage une combinaiſon d'ipécacuanha & d'opium, donnée à très-petite doſe. Cette combinaiſon des émétiques avec l'opium donne un ſudorifique bien entendu.

Si la dyſſenterie nerveuſe ſuppoſe un état d'atonie & de foibleſſe dans les inteſtins (ce qui n'arrive guères que dans les dyſſenteries qui ſe prolongent, & lorſque les cauſes matérielles ſont détruites) outre les moyens révulſifs qui tendent à décompoſer l'appareil de fluxion établi ſur les inteſtins, & à rappeler les mouvemens vers l'habitude du corps, comme les bains entiers ou les demi bains, les frictions, les ligatures, & ſurtout les véſicatoires, ſoit appliqués ſur le bas-ventre, ſoit plutôt ſur les gras des jambes, ſelon la pratique de COTUNNIUS & de pluſieurs autres (d'après la ſympathie qui eſt établie entre les viſcères du bas-ventre & les extrémités inférieures), il faut employer intérieurement les aſtringens, les toniques & les fortifians. Les remèdes qu'on emploie familiérement ſont le ſymarouba, les fleurs de ſolicaire que M. de HAEN a beaucoup vanté. M. STOLL, d'après M. COLLIN, a beaucoup recommandé la racine d'arnica, en infuſion ou en ſubſtance, à la doſe d'un demi-gros, priſe de deux en deux ou de trois en trois heures. LANTZIC rapporte que dans l'iſle de Java, où la dyſſenterie eſt très-ordinaire, on eſt dans l'uſage de la traiter dès le commencement par de forts aſtringens, comme le ſang dragon, le cachou, le rob d'acaſſia, &c. Quand cette pratique, qui a de très-grands inconvéniens, réuſſit, ce ne peut être que dans les cas où l'antonie du canal inteſtinal eſt le principe de la fluxion dyſſentérique.

La fluxion établie ſur les inteſtins eſt le plus com-

munément entretenue par une cauſe matérielle. Je vais examiner en peu de mots celle qui dépend de la diathèſe phlogiſtique, & celle qui dépend de l'affection gaſtrique bilieuſe.

La dyſſentérie inflammatoire n'attaque guères que des tempéramens pléthoriques & éminemment expoſés aux affections phlogiſtiques, ou bien dans des conſtitutions inflammatoires profondément établies, & qui marquent de leur caractère dominant toutes les maladies qui ſe préſentent; ſouvent auſſi un traitement échauffant, l'uſage du vin, des aromatiques, les narcotiques, les forts aſtringens, font dégénérer en dyſſentérie inflammatoire une dyſſentérie de toute autre eſpèce. M. AKNISIDE a prétendu fauſſement que la dyſſentérie ne pouvoit jamais dépendre de l'inflammation des inteſtins, fondé ſur ce qu'on n'apperçoit pas de relation entre cette inflammation & les phénomènes de dyſſenterie; mais d'après cette raiſon, il faudroit également nier la complication avec les autres cauſes matérielles, puiſqu'on ne voit pas mieux, ainſi que nous l'avons dit ci-devant, comment ces cauſes peuvent les produire. La dyſſentérie avec inflammation ſe manifeſte quelquefois par une forte fièvre & par un pouls très-dur. Cependant ces caractères, & ſur-tout le caractère du pouls n'eſt pas conſtant à beaucoup près, & ſouvent au contraire il eſt foible & petit dans une dyſſenterie véritablement inflammatoire. On peut être encore très-facilement trompé pour le diagnoſtic de cette eſpèce, par la plupart des ſignes de ſaburre qui ſe préſentent alors, & ſur-tout par les vomiſſemens de matière bilieuſe ou diverſement dépravée, qui peuvent réellement dépendre, comme nous l'avons déjà remarqué, d'un état inflammatoire. Les ſignes les moins équivoques de la dyſſenterie inflammatoire ſe tirent de l'état du ventre, qui eſt légérement météoriſé & tendu, douloureux, mais de manière que les douleurs ſont fixes, continues, ſouvent avec pulſation,

& qu'elles augmentent conſidérablement dans le vomiſſement ; & par la preſſion. La fièvre eſt continue.

Cette dyſſenterie inflammatoire ne demande pas d'autres remèdes que le traitement anti-phlogiſtique, approprié à la fièvre dont elle dépend. Il faut donc employer des cataplaſmes émolliens ou des fomentations avec de l'eau tiède, fréquemment répétées, comme le faiſoit HIPPOCRATE ; *partes ſub umbilico aquâ multâ*. Les ſaignées, les boiſſons émollientes & mucilagineuſes priſes tièdes & en grande abondance, des lavemens ſemblables ; des émulſions, des bouillons très-légers que l'on charge de mucilage, dans leſquels on met, par exemple, de la gomme arabique, de la gomme adragant ou autres ſemblables.

La dyſſenterie gaſtrique bilieuſe eſt précédée quelques jours à l'avance d'un ſentiment de poids ſur l'eſtomac, la bouche eſt amère, ſur-tout le matin, le ſommeil eſt inquiet & agité ; il y a pendant la nuit des ſueurs abondantes & fétides ; pendant ce temps, le bas-ventre eſt, par intervale, légèrement douloureux, les excrétions des ſelles ſont encore aſſez réglées, la préſence de la maladie eſt caractériſée par tous les ſymptômes de la fièvre gaſtrique bilieuſe, ſymptômes qui ſont ſuffiſamment connus, d'après ce que nous avons dit ci-devant. Vous devez conſulter, ſur cette eſpèce de dyſſenterie, le bel ouvrage de M. ZIMMERMANN, qui, comme l'a très-bien reconnu M. SELLE, eſt le premier qui a bien diſtingué les eſpèces réelles de dyſſenteries, en les ſubordonnant aux fièvres qui les accompagnent, & dont elles dépendent.

Pour le traitement de cette dyſſenterie, il faut s'aſſurer ſi la cauſe matérielle qui l'entretient exiſte dans l'eſtomac ou dans les inteſtins. (GRANT, t. 2, p. 101. STOLL, t. 2, p. 80. SCHROEDER, t. 1, p. 352. *Id.* p. 81.) Si la cauſe exiſte dans les inteſtins, ce que l'on connoît principalement par l'abſence des ſymptômes qui indi-

quent l'état d'orgasme ou de turgescence de l'estomac, les purgatifs peuvent suffire, mais il faut employer de préférence les purgatifs anti-bilieux, comme les tamarins, la crême de tartre, la casse, &c. La rhubarbe, dont on fait un si grand usage, & les mirobolans, ne conviennent que sur la fin, & lorsque les évacuations ont été assez abondantes; il suffit donc de tenir le malade à une diète très-légère, & de lui donner dès le commencement, d'heure en heure ou de deux en deux heures, un verre de petit lait, sur chaque livre duquel il y ait une once de pulpe de tamarin, & de continuer les remèdes pendant quelques jours. Sur l'usage du lait dans le dysenterie, comme purgatif & comme nourrissant, on peut voir ce que dit HIPPOCRATE du fils d'ERAST. qui avoit une dysenterie bilieuse chronique avec consomption dans l'espace de neuf jours. HIPPOCRATE le purgeoit en lui faisant prendre une grande quantité de lait d'ânesse bouilli. (A cette occasion P. MARTIAN remarque que dans les fièvres longues & chroniques, qui paroissent entretenues par obstruction & lorsque les forces sont épuisées, il convient de donner les purgatifs, en les étendant dans une grande quantité de lait, & les prendre ainsi à petite dose souvent répétée. Il dit avoir connu un charlatan qui par des purgatifs ainsi administrés, guérissoit plusieurs maladies chroniques.) Puis HIPPOCRATE faisoit prendre pendant plusieurs jours consécutifs du lait de vache, auquel il ajoutoit de l'eau & du vin, & ensuite pendant 40 jours, il donnoit le lait combiné avec le vin pur. MARTIAN & VALLERIUS remarquent que ce mêlange de lait & de vin étoit commun chez les anciens, & que c'est bien à tort que les modernes y ont renoncé dans la crainte que le vin ne fasse aigrir le lait.

Mais le plus souvent la cause matérielle existe dans l'estomac, alors les purgatifs ne peuvent suffire. STOLL a observé souvent que dans cette circonstance, la dysen-

terie attaquée d'abord par les purgatifs eſt plus difficile à guérir, & qu'elle réſiſte davantage à l'action des moyens bien entendus ; il faut donc dès le commencement, après avoir décidé ſuffiſamment l'orgaſme de l'eſtomac par les doux réſolutifs dont nous avons parlé, procurer le vomiſſement. Le tartre émétique eſt l'émétique qu'on doit préférer ; l'ipécacuanha ne convient guère que lorſqu'on a lieu de préſumer que la matière eſt très-mobile : on peut répéter, ſuivant le beſoin, deux ou trois fois cet émétique, en laiſſant un jour d'intervale. Dans le jour d'intervalle, on fait boire des décoctions de chiendent, de piſſenlit, avec le rob de framboiſe ou autres analogues, on purge enſuite avec des purgatifs aigrelets, de la même manière que nous l'avons dit dans le traitement de la fièvre gaſtrique bilieuſe.

Les fruits de la ſaiſon ſont très-convenables dans cette eſpèce de dyſſenterie, mais ſeulement pendant le cours de la maladie, & non pendant la convaleſcence, parce qu'ils relâchent l'eſtomac & les inteſtins qu'il faut fortifier après toutes les maladies gaſtriques. Nous avons parlé aſſez au long des moyens propres à rétablir le ton des organes digeſtifs ; & c'eſt ſur quoi je ne reviendrai pas. Le kina convient ſur-tout quand la dyſſenterie ſe termine par fièvre intermittente.

Le génie phlogiſtique & l'affection gaſtrique bilieuſe ſe compliquent aſſez fréquemment, comme nous l'avons déjà dit ſouvent. Cette complication ſe préſente aſſez ſouvent dans la dyſſenterie qui dépend donc alors de deux cauſes de maladies différentes, & qui demande par conſéquent un traitement mixte ; il faut généralement commencer par les moyens anti-phlogiſtiques, les fomentations émollientes : on peut ajouter une quantité de liqueur anodyne. (STOLL, t. 1, p. 81, 82.) des lavemens ſemblables, des boiſſons ; ce n'eſt que dans la ſuite que l'on peut attaquer l'affection bilieuſe,

mais seulement par les moyens les plus doux, comme la pulpe des tamarins, ou la pulpe de prunaux bouillis dans le petit lait, ou des décoctions d'orge prises en grande quantité. Il faut éviter tous les sels qui sont communément trop irritans. L'émétique ne peut être employé que lorsque l'affection gastrique est bien évidente, & qu'elle domine sensiblement sur le génie phlogistique, ou mieux encore, lorsque le génie phlogistique est entièrement dissipé.

Je n'ai considéré la dyssenterie avec cause matérielle que comme phlogistique & comme gastrique bilieuse, parce que ce sont les deux seules causes matérielles dont nous ayons traité jusqu'à présent; ce que j'en ai dit suffit pour vous faire connoître comment on doit la considérer quand elle se trouve subordonnée aux autres causes dont nous nous occuperons dans la suite.

Je parlerai ailleurs de la contagion; je remarquerai seulement ici que la peur & les préjugés en ont beaucoup étendu le domaine, & comme l'a bien dit ZIMMERMANN, les meilleurs préservatifs sont sans doute la force & le courage d'esprit, & le désir ardent de soulager les malheureux, désir qui se transforme en passion chez ceux qui sont véritablement dignes d'exercer la médecine. Il n'y a vraiment, comme le disoit HIPPOCRATE, que l'amour des hommes qui puisse soutenir le médecin. *Si enim adfuerit erga hominis amor, adest etiam amor erga artem.* Tous les autres motifs sont trop foibles & trop vils pour l'exercice d'une profession si noble, mais si pénible & si dangereuse. Præcept. n°. 5, CORNARO, pag. 223, deuxième colonne.

Colique des Peintres.

Nous allons traiter de la colique des Peintres, c'est-à-dire, de la colique seulement produite par l'impres-

sion du plomb sur l'estomac & les intestins, car on a décrit sous le même nom de *colicâ pictorum*, des coliques produites par des causes très-différentes, comme, par exemple, par l'usage des fruits acerbes & non mûrs, par celui du moût & du cidre qui a mal fermenté. Ces coliques peuvent en effet se présenter sous des symptômes semblables à ceux de la colique des Peintres, & demander à-peu-près le même traitement; mais cette dernière colique offre cependant des différences sensibles, que nous examinerons dans la suite, & elle mérite d'être considérée séparément, parce qu'elle offre réellement des méthodes curatives différentes.

La colique saturnine est précédée & annoncée par des constipations, des pesanteurs dans l'épigastre, des borborigmes; bientôt il survient des douleurs qui occupent toutes les parties du bas-ventre; ces douleurs portent des caractères différens, tantôt elles sont ardentes, lancinantes, & le plus souvent il semble au malade que les intestins sont tordus ou arrachés avec violence. Quelquefois il se décide dans le même temps des douleurs rhumatismales sur les cuisses & les mains; ces douleurs se déclarent sur-tout dans l'articulation des doigts; quelquefois il n'y a qu'un sentiment de frémissement. L'invasion de cette colique est précédée d'un abattement extrême & d'un accablement d'esprit extraordinaire. STOLL a observé que tous les ouvriers qui travaillent du plomb ont une figure particulière & facile à reconnoître; ils ressentent des affoiblissemens dans les yeux, (c'est ce qu'on appelle amaurosis); ils ont en général quelque chose de menaçant & de sinistre; ils éprouvent des étourdissemens & des éblouissemens semblables à ceux que ressentent les personnes prises de vin, & ils portent sur leur physionomie un sentiment de tristesse & de mélancolie profonde. Les malades éprouvent dans le

gosier

goſier un reſſerrement conſidérable, & comme les ſenſations d'un corps rond qui s'élève & monte dans le goſier, & coule dans l'œſophage. Le hoquet ſurvient enſuite ainſi que le vomiſſement de matières, fort ſouvent acides. Le bas-ventre, quoique tendu & conſtipé, préſente cependant des tumeurs qui le rendent fort inégal, & les douleurs que cauſent ces tumeurs ſont fort ſouvent ſoulagées par la preſſion. Les matières fécales ſont fort peu abondantes, & elles ſe préſentent ſous la forme de petites boules très-dures, comme des crottes de chèvre. (Cette forme des excrémens dépend ſans doute du long ſéjour qu'elles ont fait dans le colon, par la contraction fortement ſpaſmodique de cet inteſtin; cependant les obſervations de pratique ont appris à DE HAEN que les gros inteſtins n'étoient pas les ſeuls affectés, & que la maladie exiſtoit également dans les inteſtins grêles. (*Ex utraque hâc obſervatione conſtat non inteſtina craſſa duntaxat, ſed & tenuia degenerare & morboſa reddi in colica pictorum* (t. 5, pag. 262.); ce dernier ſigne eſt très-remarquable, & mérite beaucoup d'attention. DE HAEN tire l'importance d'un tel caractère, de ce que, dit-il, il ne faut attendre de guériſon que lorſque les excrémens quittent cette forme & reprennent celle qui leur eſt naturelle. L'anus eſt retiré & fortement contracté, l'urine eſt claire & limpide. STOLL a cru remarquer que le plomb porte & agit ſpécialement ſur les voies urinaires, & les tient dans un état d'éreſtion & de reſſerrement, qui gêne les ſecrétions des urines, & donne ainſi lieu à des hydropiſies dangereuſes. Le jet de l'urine eſt quelquefois interrompu par la contraction ſubite du canal de l'urethre. STOLL donne, dans ces hydropiſies urinaires une combinaiſon de ſcille & d'opium, mais il aſſure n'en avoir pas beaucoup ſoulagé par ce moyen; les teſticules ſont agités d'un mouvement de rotation, & ils ſe relèvent forte-

ment & avec douleur vers les anneaux du bas-ventre; le pouls eſt vîte & extrêmement dur, l'artère frappe le doigt comme un fil de fer qui ſeroit tendu; tant que ſubſiſte cette dureté extrême, on ne doit pas ſe promettre de guériſon. Lorſque cette maladie eſt ſimple, ſans complication, la chaleur eſt peu augmentée. Cette maladie produit ſouvent des maladies convulſives, & ſur-tout l'épilepſie & l'apoplexie, car l'apoplexie dépend ſouvent d'un ſpaſme établi dans la ſubſtance du cerveau, & qui comprime l'origine des nerfs. Ce ſpaſme peut être mis en acte par des cauſes très-différentes. Une circonſtance très-remarquable, c'eſt que tous les ſymptômes augmentent le ſoir & ſe calment le matin. STOLL remarque, au ſujet de ce caractère, de la colique des Peintres, que cette marche paroît appartenir encore plus particuliérement aux effets du plomb qu'aux maladies vénériennes.

Cette colique mal traitée décide des tubercules ſur le dos de la main, & des tumeurs aux doigts, ſur-tout aux articulations. Cette obſervation donne lieu de concevoir comment les accidens de la goutte peuvent dépendre d'une cauſe établie dans les viſcères du bas-ventre. Ces tubercules, lorſqu'ils ont exiſté quelque temps, & qu'ils diſparoiſſent tout-à-coup, peuvent donner lieu à des accidens graves, phénomène qui les aſſimile encore à la goute. Cette colique laiſſe auſſi ſouvent après elle des affections paralytiques, qui paroiſſent quelquefois dès le commencement de la maladie, & ſans que les douleurs diminuent; il ne faut donc pas regarder ces accidens comme ayant quelque choſe de critique, & comme le produit du déplacement de la matière morbifique. Une obſervation intéreſſante de M. DE HAEN, &c. c'eſt que les chairs des muſcles, des tendons, des aponévroſes, diſparoiſſent ou changent, au point de ne plus préſenter qu'une matière pultacée. Ces paralyſies ſont aſſez rares; il faut cepen-

dant les traiter ſi elles ſurviennent & qu'elles ſe prolongent. Les muſcles affectés ne reviennent jamais à l'état naturel.

La cauſe procathartique de la colique des Peintres, eſt, comme nous l'avons obſervé, le plomb combiné avec les acides, réduit à l'état ſalin; auſſi cette maladie ne s'obſerve-t-elles que chez les ouvriers qui broyent la céruſe & qui travaillent aux préparations de litharge, & qui paſſent, pour ainſi dire, toute leur vie dans une atmoſphère de plomb; elle attaque auſſi les perſonnes qui ont bu du vin frelaté, & on ne connoît en effet que trop la pratique funeſte pour corriger les vins gâtés avec le ſel de ſaturne. On reconnoît cette fraude par quelques goutes d'un alkali quelconque; mais un meilleur moyen de preuve pour découvrir cette fraude, c'eſt de verſer ſur le vin qu'on ſoupçonne frelaté, de la liqueur d'orpiment préparée avec la chaux vive; le vin ſe trouble, ou du moins il change ſenſiblement de couleur, ce qui n'arrive pas au vin pur & naturel; pour faire cette liqueur, on prend les ſubſtances ſuivantes: orpiment, une once, chaux vive, deux onces, eau, douze onces; broyez les deux premiers ſéparément, & vous les mettez dans l'eau dans un vaſe bien bouché, on les laiſſe en digeſtion pendant vingt-quatre heures. Cette liqueur employée fraîche eſt un excellent moyen d'épreuve.

La colique de plomb paroît plus fréquente en hiver qu'en été; elle eſt beaucoup plus dangereuſe dans la première ſaiſon. Les ouvriers en plomb qui ont fortifié leur conſtitution par l'habitude d'un exercice violent, & ſe ſont, pour ainſi dire, endurcis par des travaux de toute eſpèce; ces gens-là, dis-je, ſont moins ſujets & réſiſtent mieux aux impreſſions de l'éther de ces vapeurs, que ceux qui travaillent le plomb avant de s'être fortement exercés. Cette obſervation de STOLL paroît être analogue à celle de DE HAEN, qui vouloit avec

raiſon qu'on nourrit ces ouvriers avec du pain noir de ſeigle & du lard, qu'on leur feroit manger le matin avant leur travail. On voit donc qu'un excellent moyen de leur conſerver la ſanté, ſeroit de leur faire prendre des alimens qui exercent l'énergie de la force digeſtive, qui donnent du ton aux organes, & les empêchent de céder à l'impreſſion dangereuſe des miaſmes de plomb.

La colique des Peintres n'a point de temps fixe pour ſa durée; elle peut ſe terminer en peu de jours, quelquefois au bout de deux jours, & elle peut auſſi durer des mois entiers.

Pour traiter convenablement la colique des Peintres, il faut chercher à déterminer l'état qu'a produit l'impreſſion délétère du plomb ſur l'eſtomac & les inteſtins, & déterminer les différentes cauſes ou affections qui peuvent co-exiſter avec cet état des organes digeſtifs. On peut le conſidérer comme un état d'irritation exceſſive, auquel on doit obvier, par les fomentations, les huiles douces exprimées récemment & ſans feu. On a beaucoup vanté l'huile de ricin, (mais il faut avoir la précaution d'ôter la pellicule des graines dont on veut exprimer l'huile, parce que cette pellicule lui donneroit une vertu fortement purgative,) par les boiſſons & décoctions émollientes priſes en grande quantité. Quand on connoît l'eſpèce de poiſon dont on a à combattre les effets, alors on leur oppoſe les remèdes reconnus antidotes. Il n'eſt pas inutile de remarquer que les acides végétaux, & ſur-tout le vinaigre, & très-éminemment l'acide vitriolique, ſont des contre-poiſons des plus actifs, principalement contre l'opium, & plus généralement contre tous les poiſons végétaux qui agiſſent par un principe narcotique. Dans une maladie, dont VALSALVA avoue qu'il ne connoiſſoit pas la cauſe, & dans laquelle on dit que les excrémens même ſortent avec les matières du vomiſſement; dans les affections iliaques, dis-je, VALSALVA donnoit

avec succès l'huile d'amande douce, & pour tout régime, pour toute boiſſon, pour tout aliment, il faiſoit prendre au malade des bouillons de poulet aſſez légers, mêlés avec un peu d'huile. STOLL a confirmé la bonté de cette méthode de VALSALVA. GALLICI, Italien, a beaucoup vanté l'huile de lin récemment exprimée. Un grand remède contre les impreſſions du plomb, & qui agit dans la colique des Peintres dépendante de cette cauſe, avec beaucoup plus d'efficacité, c'eſt l'opium, ſur l'uſage duquel STOLL a fait des expériences déciſives, qui paroiſſent démontrer non-ſeulement que l'opium réuſſit mieux dans la colique ſaturnine que dans les autres eſpèces de colique, mais encore qu'il a réellement quelque choſe de ſpécifique contre cette maladie, puiſque STOLL a vu qu'il en délivroit tout ſeul, quand elle étoit ſimple, ſans complication, & qu'il étoit même plus ſpécifique à très-haute doſe. Auſſi cette maladie paroît avoir quelque choſe de ſingulier, qui doit la faire regarder comme une maladie particulière & hors de rang. Il ſemble cependant que la circonſtance extrêmement dangereuſe de régner en hiver, & d'être plus cruelle la nuit que le jour, & celle encore d'attaquer les perſonnes foibles & d'un tiſſu lâche, ainſi que de céder à l'opium; il paroît, dis-je, que toutes ces circonſtances ſont autant de caractères qui l'aſſimilent avec les affections nerveuſes, contre leſquelles on ſait que l'opium eſt un excellent remède. STOLL donne l'huile de camomille, & il emploie la formule ſuivante; eau de camomille ℥vj, extrait de fleurs de camomille ℥j, ſirop de camomille ℥B, opium, camphre à dix grains. On peut auſſi appliquer de l'opium ſur l'épigaſtre; par exemple, l'emplâtre de *galbanum*, auquel on joint dix grains d'opium. STOLL a remarqué que les accidens qui ſuivent aſſez communément l'uſage de l'opium, n'arrivoient jamais, ce qui eſt une nouvelle preuve que cette ſubſtance eſt le vrai remède contre la colique des Pein-

ires, lorſqu'elle eſt parfaitement ſimple ; mais il eſt rare que cet état ſimple d'irritation produite par l'impreſſion du plomb, exiſte ou ſe préſente ſeul, & que dès-lors la maladie puiſſe être combattue efficacement par l'uſage de l'opium. Il y a le plus ſouvent une complication ſaburrale ; car l'effet le plus ordinaire de l'action du plomb ſur l'eſtomac, c'eſt de corrompre & dépraver les matières, ſoit les alimens qui ſont contenus dans l'eſtomac & les inteſtins, ſoit les humeurs qui y fluent. Cet état de complication, quand il eſt peu conſidérable, détermine une ſimple congeſtion & des accidens légers ; alors ſi les évacuations ſpontanées ſont ſuffiſantes, il faut donner tout de ſuite l'opium ; mais s'il n'y a pas d'évacuation ſpontanée, il faut alors donner des purgatifs doux & ſalins ; celui qui eſt le plus convenable eſt une diſſolution de manne avec d'huile d'olive ou d'amande douce. Il eſt fâcheux que ce remède ſoit d'un goût ſi déſagréable. Mais l'état des inteſtins produit par l'irritation du plomb ou la colique des Peintres, peut s'unir ou ſe compliquer avec des cauſes de maladies plus graves & plus profondément établies ; c'eſt alors une affection mixte, & qui demande un traitement analogue ; c'eſt-à-dire, qu'il faut s'occuper à détruire la cauſe maladive qui s'y eſt unie, ſans cependant négliger l'état des inteſtins ; ainſi cette colique peut ſe joindre avec une affection gaſtrique bilieuſe, & cette complication eſt ſi ordinaire, qu'elle a introduit dans un hôpital de Paris la méthode de traiter indiſtinctement, par les forts émétiques, toutes les coliques des Peintres ; c'eſt apparemment ce qui a engagé M. Deſbois, Médecin de Paris, d'écrire à ce ſujet, & pour ſoutenir cette pratique, une diſſertation latine, dont on a beaucoup vanté le ſtyle, mais qui n'a guères que ce mérite, & qui n'offre qu'un amas de déclamations vaines. Il y eſt dit que pour détacher les particules métalliques des inteſtins, il faut les ſecouer rudement, à peu-près

comme lorſqu'on veut ôter la pouſſière d'un drap, & que dès-lors il eſt néceſſaire d'employer les forts émétiques. *Pannus expandatur, fiſtuliſque aut manibus contineatur oppoſitis, tacitrum inflige, continuo pulvis multus erumpet ſpecie referens nubiculas aut fumi volumina, ſimili prorſus modo à yellicatis atque irritatis fibris metallicus pulvis excuti debet.* On peut voir cette thèſe dans la collection de M. DE HALLER, troiſième volume. Dans cette complication, qui doit être reconnue par les ſymptômes, & ſur-tout d'après les ſaiſons & les conſtitutions régnantes; dans cet état, dis-je, il faut néceſſairement employer les émétiques & les purgatifs. Le fameux *mochlique* de la charité n'a rien de particulier; il eſt compoſé de verre d'antimoine lavé & ſéché au ſoleil, puis mêlé avec parties égales de ſoufre & de fleurs d'oranges. L'opium ne convient pas dans le principe, parce qu'il pourroit faire dégénérer la maladie en fièvre bilieuſe générale ou putride; il ne convient donc pas plus ici que dans cette dernière fièvre.

Une fois que la convaleſcence eſt établie, les purgatifs qui n'étoient indiqués que par la complication gaſtrique, ne conviennent plus du tout, & cela eſt ſi vrai, que STOLL rapporte avoir obſervé qu'un lavement légèrement purgatif, donné dans la convaleſcence, reproduiſoit la maladie. Cet état de l'eſtomac, dépendant de l'impreſſion du plomb, peut encore ſe joindre à la diathèſe phlogiſtique. Dans cette complication, qui eſt la plus difficile à ſaiſir, il faut attaquer la fièvre concomittante par les ſaignées, des boiſſons émollientes priſes tièdes & en abondance, dans leſquelles on fait diſſoudre des gommes, & enfin par l'opium, lorſque cette affection phlogiſtique eſt aſſez modérée. C'eſt à cet état de complication que ſe rapporte ce qu'a écrit ASTRUC ſur cette maladie, qu'il a regardée comme dépendante d'une affection inflamma-

toire, établie dans la moëlle & la région lombaire, & qu'il a appelé *rachialgie*, nom qu'adopte M. DE SAUVAGES. Voyez la thèse d'ASTRUC, dans le troisième volume de la collection de HALLER. C'eſt auſſi dans cette complication que la méthode de la Charité de Paris eſt vraiment meurtrière. DE HAEN a cru que les Médecins de Paris n'avoient jamais traité la colique des Peintres, ou ne l'avoient traitée que dans des hommes robuſtes, dont ils n'avoient que pallié le mal, qui s'étoit enſuite manifeſté ſous d'autres affections ſouvent mortelles; car, ſelon ces Médecins, d'une infinité de malades qu'ils traitoient pendant pluſieurs années conſécutives, il n'en mourut qu'un ſur ſoixante. Lorſque cet etat inflammatoire eſt diſſipé, ou plutôt ſur la fin de la maladie, il faut inſiſter ſur l'uſage très-ſoutenu de l'opium pris à haute doſe. STOLL en fait prendre ſix, ſept, & même huit grains par jour; il ſuffit le plus ſouvent pour tenir le ventre libre. Cet effet de l'opium, dans ce cas-ci, eſt très-différent de celui qu'il a coutume de produire, car il reſſerre d'ordinaire le ventre & pouſſe à la peau; autrement, il faut employer de légers purgatifs, qu'on a ſoin de combiner avec les fortifians. STOLL ordonne dans ce cas un mêlange d'opium, de camphre, de ſel polichreſte, d'extrait amer & ſtomachique, comme, par exemple, de camomille, qui paroît avoir quelque choſe de ſpécifique dans les affections des inteſtins. On peut auſſi faire uſage du beurre frais & du lait. (DE HAEN, tom. 5, pag. 244).

La colique des Peintres décide quelquefois la paralyſie, ou un amaigriſſement conſidérable des muſcles des extrêmités ſupérieures. Cet état eſt une affection ſympathique, produite par la cauſe même de la colique qui exiſte dans les inteſtins, ſans cauſe quelquefois des douleurs vives. Cette paralyſie ſuppoſe donc toujours la cauſe de la colique encore ſubſiſtante, & par

conſéquent ſon traitement doit être dirigé d'après les conſidérations précédentes. Il faut donc d'abord reconnoître ſi elle eſt compliquée, & dans ce cas, attaquer la fièvre concomittante, ſans négliger la cauſe formelle qui cède à l'opium. La pratique conſiſte alors dans l'uſage des purgatifs combinés avec les toniques. BOERHAAVE employoit avec ſuccès le lait, les ſucs des doux anti-ſcorbutiques, le baume du Pérou, les frictions faites ſur le bas-ventre & les extrémités. DE HAEN a remarqué que pour faire paſſer le lait, il étoit à-propos de le combiner avec le ſavon de Veniſe, les yeux d'écreviſſe ou d'autres correctifs des acides, car le lait tourne aiſément à l'aigre. Il n'y a point de dégénération plus propre à la production des acides que la dégénération muqueuſe, à laquelle cette maladie paroît appartenir le plus ordinairement. On peut auſſi appliquer les véſicatoires, mais les plus grands ſecours & les moyens d'excitation plus grands ſont ſans doute les commotions électriques, dont STOLL & DE HAEN ont vu les plus grands effets. STOLL n'a pas vérifié ces heureux ſuccès. DE HAEN employoit l'électricité de la manière la plus dure; car tous les Médecins conviennent que, dans l'emploi de l'électricité, on doit ſe borner aux très-légères commotions qu'on ſe procure par les pointes, de manière qu'elle ne faſſe éprouver que l'impreſſion d'un ſouffle léger. Les toniques appropriés ſont, la canelle, le fer & le kina, auquel il faut joindre demi-grain de camphre & d'opium, que STOLL a démontré avoir une vertu ſpécifique, décidée contre l'impreſſion que produit le plomb ſur l'eſtomac & les inteſtins. La diète lactée peut auſſi être convenable. Enfin, comme nous l'avons déjà dit, le Médecin doit oppoſer à cette maladie l'uſage convenable & alternatif des tempérans, des excitans, comme dans toutes les affections nerveuſes mixtes.

Fièvre puerpérale.

Nous allons nous occuper de la fièvre puerpérale, ou de la fièvre qui attaque les nouvelles accouchées. Cette fièvre n'eſt point une maladie particulière, encore moins une maladie nouvelle; elle ne mérite de conſidération que par rapport à ſes complications, & ne demande d'autre traitement que celui qui convient aux diverſes diathèſes avec leſquelles elle ſe complique. Nous parlerons ici de ſa complication la plus fréquente, qui eſt avec la diathèſe gaſtrique bilieuſe. Il me paroît que pour prendre des idées juſtes de cette maladie, il faut reconnoître que pendant la groſſeſſe, & ſur-tout vers la fin, il ſe forme une grande quantité de ſucs lymphatiques & de ſucs nourriciers qui ſe portent à la matrice, pour la nourriture du fœtus; après l'accouchement, les ſucs contiennent à ſe former, mais ils ſe portent alors aux mamelles & produiſent le lait qui doit ſervir de nourriture à l'enfant qui vient de naître. Cette ſurabondance de ſucs lymphatique, qui exiſte pendant la groſſeſſe & qui ſe continue après l'accouchement, eſt abſolument néceſſaire, & ne produit aucun accident lorſqu'elle n'eſt pas pouſſée trop loin, parce que, pendant la groſſeſſe, ces ſucs ſervent à nourrir le fœtus, & après l'accouchement, ils s'évacuent par les mamelles chez les femmes qui nourriſſent, & chez les femmes qui ne nourriſſent pas, ils ſe portent à la matrice & s'évacuent par les vuidanges, qui deviennent alors plus conſidérables; de-là, la diſproportion entre la quantité des évacuations & la quantité des ſucs qui ſe forment. Si cette évacuation, ſoit par les mamelles, ſoit par la matrice, ne ſe fait pas convenablement, il s'établit un état de pléthore dans tout le ſyſtême nutritif. Cet état de pléthore, chez les femmes, eſt conſtaté par les ouvertures qu'on a faites,

ſoit peu avant, ſoit peu après l'accouchement, dans leſquelles on a trouvé les vaiſſeaux lymphatiques, ſurtout ceux de la matrice, dans un état de plénitude & de diſtention extrême. Cet état peut donner lieu à des congeſtions de ſucs lymphatiques, & ultérieurement à des dépôts de même nature, lorſqu'il s'établit dans les vaiſſeaux lymphatiques des ſpaſmes qui mettent obſtacle à la diſtribution du ſuc nourricier, comme il arrive dans les vaiſſeaux artériels, lorſqu'il s'établit une anévriſme. Ces ſpaſmes s'établiſſent d'autant plus facilement, que la pléthore, & plus généralement l'état de travail du ſyſtême nutritif, décide un affoibliſſement dans le jeu des forces toniques.

Il y a donc deux choſes à conſidérer dans les nouvelles accouchées; 1°. Une ſurabondance de ſucs lymphatiques, ou état de pléthore des organes nutritifs; 2°. un état de débilité dans les ſolides, débilité proportionnée à l'état de travail du ſyſtême nutritif, débilité qui pervertit la ſenſibilité & diſpoſe éminemment aux affections nerveuſes.

Les dépôts laiteux ſe manifeſtent ordinairement après l'accouchement, mais ils peuvent cependant ſe préſenter avant, comme l'a bien vu PUZOS, quoique le cas ſoit aſſez rare. Ces affections nerveuſes, qui ſont les cauſes prochaines des dépôts laiteux, peuvent exiſter par elles-même, & indépendamment de toute altération dans les humeurs; mais cela n'arrive guères que dans les fièvres puerpérales ſporadiques, chez les femmes délicates, & chez celles qui ſe ſont livrées à de fortes paſſions de l'ame, ou qui ſe ſont expoſées à l'air; mais dans les fièvres puerpérales épidémiques, des affections nerveuſes ſe compliquent ordinairement avec diverſes cauſes matérielles.

La plupart des Auteurs ont cru, d'après LEVRET & PUZOS, que la fièvre puerpérale dépendoit du reflux du lait dans le ſang, ou du mélange du lait avec le

sang. Il est très-vrai que l'anatomie pratique démontre des dépôts comme laiteux dans différentes parties du corps, & sur-tout dans les dépendances de la matrice & les parties voisines; mais ce qui montre combien l'opinion de LEVRET & des autres est peu fondée, c'est que des femmes qui allaitent sont aussi exposées à cette fièvre, & l'éprouvent quelquefois, quoique les mamelles soient grosses de lait, & qu'il suive librement son cours naturel. M. GISKE a même souvent observé des accidens, qu'on regarde comme des produit des excès du lait qui se répand à la suite des couches; il a observé, dis-je, ces accidens chez des femmes qui avoient nourri & allaité elles-mêmes, & qui, par conséquent, n'avoient point de lait surabondant. C'est donc une erreur que d'attribuer au défaut de nourrissage tous les maux qui surviennent aux femmes en couches, & ces maux ont été décrits comme tels par nombre d'écrivains, qui, à la vérité, étoient des littérateurs & non des Médecins. (Il est bon d'observer que si les femmes qui nourrissent ne sont point exemptes des effets de la pléthore laiteuse, celles qui ne nourrissent pas doivent sans doute les ressentir davantage.)

Par rapport aux dépôts comme laiteux, on peut être facilement trompé, car il est fort douteux que cette matière que l'on trouve dans les dépôts laiteux soit du lait; elle peut fort bien être de toute autre nature. Ainsi MÉAD dit que cette matière peut être formée par le pus qui coule de l'épiploon, & il a trouvé des dépôts semblables, dont la matière présentoit toutes les apparences du lait, dans des circonstances où l'on ne pouvoit pas soupçonner, & où il n'étoit pas même possible que ces dépôts eussent été formés par le lait. HOLMES, MÉAD, &c. ont trouvé dans les dissections nombreuses de cadavres de personnes mortes de la fièvre puerpérale, ils ont, dis-je,

toujours trouvé que la matrice n'étoit pas affectée, ou que du moins elle ne l'étoit que dans ſa partie extérieure, ce qui prouve bien que la diminution ou la ſuppreſſion des vuidanges eſt un effet, & non pas une cauſe de la fièvre puerpérale, puiſqu'elle ſuit la maladie & ne la précède pas. Les auteurs que nous venons de citer ont ſeulement obſervé des épanchemens de matière fétide, qu'ils ont attribué à l'état inflammatoire des deux épiploons, & des inteſtins grêles qu'ils ont trouvé ſouvent gangrenés; mais une différence eſſentielle dans l'opinion de ces deux Médecins, c'eſt que HULMES a ſubordonné l'inflammation à la putridité, tandis que MÉAD l'a regardée comme une véritable inflammation occaſionnée par la compreſſion qu'éprouvent les inteſtins pendant la groſſeſſe.

Il peut ſe faire en effet que la fièvre puerpérale ſe complique avec la diathèſe phlogiſtique; mais cette complication eſt extrêmement rare, & n'arrive que dans des tems éminemment froids, ou des conſtitutions très-diſpoſées à la diathèſe phlogiſtique, & alors elle eſt plus dangereuſe; elle peut arriver encore après des accouchemens laborieux, & lorſque la matrice a été beaucoup tourmentée. STOLL remarque très-bien que la ſurabondance des ſucs nourriciers chez les femmes groſſes, le peu d'exercice qu'elles font pendant la groſſeſſe, la conſtipation dans laquelle elles ſont alors, & l'état de relâchement où ſe trouve le bas-ventre après l'accouchement, STOLL remarque, dis-je, avec raiſon, que toutes ces circonſtances rendent les femmes très-peu diſpoſées aux affections phlogiſtiques. Parmi les cauſes que compte STOLL, propres à détruire la diſpoſition à l'état phlogiſtique, on peut placer l'état de travail du ſyſtême nutritif, qui emmène une débilité dans les forces toniques. D'ailleurs, on ne peut rien conclure de l'ouverture des cadavres, & dans ce cas comme dans bien d'autres, les diſſections ſont ſouvent

trompeuſes ; ainſi SPIGEL, dans un traité de la fièvre demi-tierce, *de febre ſemi tertiana*, qui eſt une fièvre uniquement bilieuſe, dit que dans les cadavres des ſujets morts de cette maladie, on trouve les inteſtins grêles en partie enflammés & en partie gangrenés, malgré que dans le cours de la maladie il n'y eût pas le moindre ſigne d'inflammation de ces viſcères. Ainſi encore STOLL a vu tous les ſymptômes d'inflammation aux inteſtins, quoique, dans le principe, l'affection fût purement gaſtrique bilieuſe ; mais ayant été mal traitée, & les évacuations n'étant pas ſurvenues, la maladie devenoit putride. Nous avons vu ailleurs combien les recherches anatomiques ſont inſuffiſantes pour la connoiſſance de la nature de la maladie. WITH le Chirurgien (& non pas le Profeſſeur à Edimbourg), a donné un ouvrage intitulé : *Avis aux femmes en couche* ; dans lequel il dit avec raiſon, que HULMES, MÉAD & MARQUET avoient pris l'effet pour la cauſe, dans l'explication qu'ils avoient donné de la fièvre puerpérale. WITH a mieux connu que tout autre la complication de la fièvre gaſtrique bilieuſe avec la fièvre puerpérale, & il dit qu'elle dépendoit, ou des émanations putrides qui des lochies, paſſent dans le ſang, ou de la corruption de la bile. RIVIERE avoit dit auſſi que cette fièvre dépend ſouvent d'une congeſtion bilieuſe dans les premières voies. *Si verò recte fluentibus lochiis, febris oriatur illa, vel bilioſo humorum apparatu vel ex dietæ erroribus provenit.* (*RIVIERE, praxis medica*). Vers la fin de la groſſeſſe il y a ſouvent des accès de fièvre légère & irrégulière, la bouche eſt amère, la langue ſale ; la malade reſſent des douleurs foibles aux lombes, à l'eſtomac ; elle n'a point d'appétit, les urines peu abondantes ; d'ordinaire, l'accouchement eſt heureux & facile ; car l'accouchement laborieux produit ſouvent des fièvres puerpérales inflammatoires. Deux ou trois jours après l'accouchement,

mais jamais après le cinquième, la fièvre se déclare à des intervales inégaux. L'invasion de la fièvre se fait toujours le soir, & avec un frisson, qui revient d'une manière irrégulière; quelquefois aussi il n'y a point de frisson, & la fièvre revient peu à peu; les sueurs sont abondantes & de mauvaise odeur, les nausées & le vomissement surviennent; d'abord le pouls est peu chargé, mais il devient vîte & la douleur augmente; le deuxième jour il paroît une douleur violente dans l'épigastre, douleur qui s'irrite par l'impression la plus légère. Ce signe peut facilement induire le Médecin en erreur, & lui faire croire à l'inflammation, d'autant mieux que le pouls est quelquefois aussi dur que dans la fièvre inflammatoire, les vuidanges continuent à couler; mais quelquefois elles diminuent; le sein se flétrit, diminue en volume au lieu de se gonfler; ce n'est pas cependant un signe aussi constant que l'a voulu PISSOT, car MÉAD a vu le contraire, & même les mamelles gonflées jusqu'à la mort. La langue est d'abord blanche & se couvre ensuite d'une croute muqueuse qui se dessèche avec le temps, se durcit, les dents sont couvertes d'une matière semblable, les alimens & les boissons sont tous rejettés, le plus souvent par le vomissement, excepté l'eau froide & les acides légers; les selles sont très-fétides, copieuses, & amènent souvent un soulagement marqué, mais qui n'est pas de longue durée; les urines chargées, blanches, paroissent quelquefois avec du lait; les contours de la bouche & les ailes du nez ont une teinte jaune, verdâtre. Lorsque cette fièvre est mal traitée, ou que le malade a été astreint à un régime trop échauffant, il paroît sur la peau des taches miliaires ou pétéchiales, qui d'abord se montrent au col, puis sur la poitrine & le reste du corps. Ces taches sont purement symptomatiques, & ne doivent rien changer au traitement de la maladie.

Les symptômes essentiels ou pathognomoniques de la fièvre puerpérale sont dans les douleurs extrêmement vives du bas-ventre, & sur-tout de l'épigastre. Il faut y ajouter, suivant HULMES, les douleurs de tête qui occupent le front. Les douleurs de la tête qui dépendent du bas-ventre & de la matrice, attaquent de préférence, comme l'a dit HIPPOCRATE, cette partie de la tête, tandis que les douleurs dans les fièvres malignes occupent communément l'occiput. Cette maladie a une marche rapide; quelquefois elle décide la mort dans vingt-quatre heures, mais ordinairement ce n'est que le quatrième ou cinquième jour, & rarement plus tard; si elle passe le onzième, on a tout lieu d'espérer. Le pouls est très-fréquent, il bat cent vingt-huit à cent trente fois par minute; tant que ce caractère de pouls subsiste, il y a toujours lieu de craindre, quand même tous les autres symptômes auroient cessé. Il est donc absolument nécessaire que la fréquence du pouls diminue; les sueurs, pour être utiles, ne doivent pas être générales non plus que décidées par des remèdes échauffans. Il est aussi avantageux que les douleurs du ventre deviennent moins vives, que la respiration devienne libre. Les spécifiques dans cette maladie consistent principalement à combattre la cause matérielle, & à prévenir les dépôts laiteux, car lorsqu'ils existent & qu'ils se portent sur des organes nobles, ils sont presque sans remède. Cette maladie a été connue d'HIPPOCRATE, (troisième, liv. épid.) de huit personnes qui en furent affectées, il en mourut sept, & la maladie de la huitième se porta jusqu'au soixante-quatrième jour; elle avoit éprouvé, à différentes reprises, des évacuations de bile par les selles & le vomissement, car il ne paroît pas qu'on employât les évacuans. En effet, le mot dont se sert HIPPOCRATE peut, selon GALIEN, signifier potion ou suppositoire. En général, on peut dire qu'HIPPOCRATE ne

parle

parle pas beaucoup des remèdes, ſans doute, comme le remarque GALIEN, parce qu'il n'avoit pas vu dans leur commencement toutes les maladies dont il nous a laiſſé l'hiſtoire.

La fièvre puerpérale eſt donc éminemment gaſtrique, & doit être traitée en conſéquence, car la circonſtance de paroître à la ſuite des couches n'exige rien de particulier. STOLL demande pourquoi l'affection bilieuſe gaſtrique, qui le plus ſouvent paroît avoir exiſté avant l'accouchement & pendant la groſſeſſe; pourquoi, dis-je, cette affection ſe développe à l'accouchement; il attribue ce fait aux évacuations de ſang qui ſuivent l'accouchement, & il dit que les pertes de ſang laiſſent dominer la diathèſe bilieuſe. Il eſt bien vrai, comme nous l'avons dit ailleurs, & comme STOLL le reconnoît avec tous les anciens, que le ſang étant le frein de la bile, ce frein venant à lui manquer, elle doit évidemment dominer; mais néanmoins cette explication ne ſuffit pas, en ce qu'elle n'eſt pas aſſez générale, & qu'elle ne peut s'appliquer aux fièvres puerpérales phlogiſtiques, qui, quoiqu'aſſez rares, exiſtent cependant. On doit donc ſeulement attribuer cette cauſe, comme le fait VANDENBOSCH, à la fièvre puerpérale purement nerveuſe, qui doit ſuivre le travail de l'accouchement, & qui eſt néceſſaire pour opérer la révolution du lait; car alors cette fièvre devient pour la nature une occaſion de céder aux influences des cauſes épidémiques, cauſes qui auroient été nulles dans tout autre temps; auſſi eſt-ce une précaution très-importante, quand on veut exciter la fièvre & la décider, dans la vue de guérir quelque maladie, que d'éviter, pour le faire, le temps où règne l'épidémie, qui pourroit ſe compliquer dangereuſement avec elle. Cette précaution, dont on n'a pas encore parlé, eſt pourtant, comme on voit, indiſpenſable, quand on veut ramener la fièvre. La difficulté de l'employer laiſſe toujours un

grand obſtacle dans ces ſortes de cas, ſans doute, & l'on n'a pas fait attention à cette conſidération, lorſqu'on a propoſé la fièvre comme un moyen de guérir certaines affections maladives. Cette idée paroît confirmée par ce qui arrive dans la fièvre puerpérale, puiſque ces phénomènes ſont en rapport avec les maladies qui paroiſſent alors. Ce que nous diſons ici ſur la cauſe de la génération de la fièvre puerpérale, eſt confirmé par le temps où elle paroît; car cette fièvre paroît communément au troiſième jour après l'accouchement, époque marquée par la révolution du lait. HIPPOCRATE a remarqué que dans les maladies qui ſuivent les couches, les jours critiques doivent être comptés du jour de l'accouchement, & non du jour où la maladie ſe déclare, à moins qu'elle ne vienne long-temps après l'accouchement. P. MARTIAN & PIQUER ſont là-deſſus d'une opinion oppoſée.

Quant au traitement de la fièvre puerpérale, il revient à celui que nous avons décrit au long en parlant de la fièvre bilieuſe gaſtrique. Lorſque l'enſemble des ſignes annoncent que la cauſe matérielle ou la congeſtion exiſte dans les inteſtins, il faut ſe contenter de procurer les évacuations par les ſelles, & donner à cet effet des lavemens : il faut remarquer ici que, donnés dans les affections vermineuſes, ils augmentent les accidens. On joint les purgatifs doux, comme la manne, aiguiſés de quelque ſel; on emploie auſſi communément les huileux. Les Anglois ont beaucoup vanté l'huile de ricin ou *palma chriſti*, qu'ils regardent comme un purgatif doux, pourvu qu'on ait ſoin de dépouiller leurs graines de leur pellicule, qui les rendroit draſtiques; on peut auſſi ſe ſervir avec avantage de la formule ſuivante : ℞ huile de ricin dont on a enlevé la pellicule, & battu dans un jaune d'œuf ʒj, eau ou ſuc d'hiſſope ʒviij, magnéſie blanche ʒij, manne choiſie ʒjii; on en donne trois cueillerées de deux en deux heures.

Il paroît qu'en général dans les fièvres puerpérales, il faut joindre aux moyens appropriés les anti-ſpaſmodiques ; tels que la caſcarille, la liqueur minérale d'HOFFMANN, & ſur-tout le camphre, qui a été beaucoup vanté par POUTAU, Chirurgien de Lyon, dans les affections de la matrice ; car, comme nous l'avons déjà dit, l'état nerveux eſt le grand élément des fièvres puerpérales. STOLL fait peu de cas dans les inflammations bilieuſes des huiles, mais elles n'en ſont pas moins utiles quand elles procurent des évacuations.

Si la turgeſcence eſt établie dans l'eſtomac, ce qui arrive plus familièrement, il faut tout d'un coup procurer le vomiſſement, & donner l'émétique dès le moment de la première invaſion, pour prévenir les épanchemens laiteux qui ne ſont pas la cauſe de la maladie, mais ſeulement l'effet ; car ces dépôts laiteux dépendent du lait, qui, étant interverti par la maladie même, cherche à ſe porter ſur les organes affectés par la maladie, comme ſur le bas-ventre. WITH remarque qu'il y a autant de définitions de la fièvre puerpérale, qu'il y a d'Auteurs qui en ont écrit ; ce qui vient ſans doute de ce que cette fièvre n'eſt point aſſujettie à ſe préſenter ſous la même forme. On a beaucoup parlé de la méthode de DOULCET, Médecin de Paris ; elle conſiſte à donner, dès que les premiers ſymptômes de la maladie paroiſſent, l'ipécacuanha, à la doſe de quinze grains, que l'on partage en deux priſes ; pendant l'intervalle, on ſoutient ce remède par les huileux, on peut donner, par exemple, une potion huileuſe ainſi compoſée : ℞ huile d'amandes douces ʒij, ſirop de guimauve ʒj, kermès minéral, gr. ij, & le lendemain on répète les deux priſes d'ipécacuanha, ſoit que les ſymptômes aient diminué ou non ; s'ils continuent encore, il faut continuer le remède ſuivant leur opiniâtreté : les boiſſons doivent être ſimples, comme une boiſſon de ſcorſonère, ou une décoction de graines

de lin, de chicorée avec le syrop de guimauve, & le septième ou huitième jour, on fait prendre une purgation douce, que l'on réitère trois ou quatre fois, selon que le cas l'exige : telle est la méthode de DOULCET, qui ne lui est pas particulière, comme on l'a voulu; elle n'est pas non plus spécifique, & l'on a tort de l'appliquer à tous les cas de fièvre puerpérale, car elle ne convient qu'à la bilieuse gastrique dont nous parlons ici. Cette prétention de DOULCET a exposé les Médecins François à la dérision des Médecins étrangers. Nous avons vu que les spasmes de la fièvre puerpérale sont très-généralement assujettis à des causes humorales; mais ces spasmes peuvent exister seuls, & dès-lors, pour prévenir les dépôts, il est quelquefois nécessaire de s'occuper seulement de l'état nerveux. Cet état a été bien décrit par SYDENHAM, sous le nom de suppression des vuidanges, qui décident un état de fièvre nerveuse, qui peut se compliquer avec toutes les maladies épidémiques.

SYDENHAM recommande de traiter cet état nerveux dans la fièvre puerpérale avec beaucoup de ménagement; il veut que les femmes ne sortent point du lit avant le onzième jour après l'accouchement, qu'on ne leur fasse subir aucune grande évacuation, qu'elles évitent de se tenir trop chaudement, que l'air de la chambre soit parfumé & fréquemment renouvelé, que le ventre ne soit que légèrement serré, & mieux encore qu'il ne le soit pas du tout; il recommande, comme une précaution la plus importante, de ne point trop insister sur les remèdes qu'on fait prendre lorsqu'ils sont sans effet, & il conseille l'emploi des remèdes anti-hystériques de *l'assa-fœtida*, car, quoiqu'il y ait des causes humorales, il ne faut pas négliger l'état nerveux.

Si le lait se porte en grande quantité aux mamelles, il faut le faire sucer par les enfans ou le faire tirer par

quelqu'autre moyen ; mais ſi les mamelles ſont douloureuſes, il ne faut pas le faire tirer par des ſuccions fortes, de peur qu'elles n'augmentent l'irritation & la douleur ; alors il ne faut plus inſiſter ſur cette méthode, & il vaut mieux appliquer ſur les mamelles des cataplaſmes émolliens, comme des linges trempés dans une forte décoction de mauve. Les incommodités du lait ſont ordinairement nulles pour les femmes qui nourriſſent ; pour celles qui ne nourriſſent pas, il faut en diminuer la quantité par un régime peu nourriſſant, végétal, & en déterminer le mouvement vers les inteſtins, par de légers purgatifs : ainſi LEVRET donnoit ſur la fin, de l'*arcanum duplicatum*, à la doſe de deux drachmes diviſées, qu'il adminiſtroit dans une once de ſirop de capilaire, & il continuoit ce remède juſqu'à ce que le lait fut diſſipé. On a publié, dans les derniers Mémoires de la Société royale de Médecine, la compoſition du petit lait de M. VEISSE, comme il ſuit : ariſtoloche ronde, racine de fougère mâle, ſouci de vigne, pervenche, perſicaire, bétoine, mille pertuis, verveine, de chaque une poignée, ce qui fait environ une once de chacune de ces ſubſtances ; polipode de chêne, lauréole, racine de grande ſcrophulaire, feuilles & fleurs de ſerpolet, prime-vère, fleurs de tilleul, gallium luteum, gui de chêne, une forte pincée, répondant à deux gros de chacune ; toutes ces ſubſtances bien mêlées & les racines écraſées, on prendra de tout un gros, que l'on mettra dans une caféière de terre, avec une chopine de petit lait clarifié, ajoutant ſel d'enzoom, demi-gros juſqu'à deux gros, ſuivant la force & le tempérament ; follicules de ſené, demi-gros pour les perſonnes délicates, ou ſené, un gros pour les perſonnes plus fortes : on fera infuſer le tout pendant deux heures à un feu modéré, ſans le laiſſer bouillir, enſuite on le tirera du feu, on couvrira la confection juſqu'au lendemain matin,

alors on paſſera le petit lait & on le partagera en deux verres, que l'on fera prendre à la malade, à une heure de diſtance l'un de l'autre ; après la dernière priſe, la malade pourra déjeûner avec une croûte de pain ou du bouillon. On ſupprime l'uſage de ce remède pendant les règles ; il doit procurer trois ou quatre évacuations par jour ; ſi la doſe indiquée ne ſuffit pas pour l'évacuation journalière, on l'augmenteroit ſelon le beſoin ; ſi ce remède faiſoit trop d'effet, on n'en prendroit qu'un verre ; on purge tous les huit jours avec une infuſion de chicorée ſauvage & cerfeuil, manne deux onces & demie, ſel d'epzoom quatre gros ; les jours de purgation on ne prendra point ce remède. On doit le continuer pendant quarante jours, obſervant un régime exact, point de ragoût, laitage, ſalade, fruit ni crudités, la nourriture doit être ſaine, le vin trempé ; le ſoir on prendra un potage. Ce remède produit conſtamment des évacuations par les ſelles, ſur-tout dans le commencement, quatre, cinq ou ſix dans la journée, les évacuations continuées ſont en général ſalutaires ; on obſerve conſtamment des grumeaux laiteux dans les déjections, & un dépôt blanc laiteux dans les urines. La Société de Médecine a cru que cette recette pourroit être ſimplifiée ſans rien perdre de ſon efficacité ; la ſuivante lui a paru dans bien des cas produire les mêmes effets : ſommités fleuries de ſureau, caille lait à fleur jaune, mille-pertuis, de chaque un ſcrupule, follicules de ſené, ſel d'epzoom, de chaque un gros ; on fera infuſer le tout pendant huit à dix heures dans une livre de petit lait, qu'on paſſera enſuite.

Parmi les accidens qui dépendent de la fièvre gaſtrique bilieuſe, on doit compter l'éréſipelle qui occupe la face. J'oſe aſſurer, dit FINKE, que dans l'éréſipelle qui occupe la tête, & qui s'accompagne d'affections graves du cerveau, il faut ſont attendre des purgatifs

répétés, ou ne rien eſpérer. (GALIEN, MEAD, BROKLESBI, BIANCHI, SCHROEDER, *met. med. liv.* 14. *chap.* 2).

De la Fièvre bilieuſe générale (ou Fièvre ardente).

Nous n'avons parlé juſqu'à préſent de la fièvre bilieuſe circonſcrite dans l'eſtomac, les inteſtins & les parties voiſines, ce qui conſtitue la fièvre bilieuſe gaſtrique; nous allons maintenant nous occuper de cette affection, comme ayant ſon ſiége dans les ſecondes voies & dans la maſſe totale des humeurs; ce qui forme la fièvre ardente ou la fièvre bilieuſe générale.

Les humeurs animales, & plus généralement les ſubſtances dont le corps eſt formé, ſont éminemment portées à la dégénération bilieuſe. Cette tendance exiſte même dans l'état de ſanté, mais elle eſt le plus ſouvent ſans effet, parce que les produits excrémentitiels ſont évacués à meſure qu'ils ſe forment, & que les ſucs bilieux ſont emportés par les organes ſecrétoires, & ſur-tout par l'action des reins & du foie. Cette diſpoſition toujours ſubſiſtante des humeurs peut même être prouvée par des conſidérations chimiques, car STHAL & BIANCHI, que l'on peut conſulter avec le plus d'avantage ſur les maladies bilieuſes, le premier dans ſa diſſertation *de febrib. biliosis*, le ſecond dans ſon hiſtoire du foie; STHAL, dis-je, & BIANCHI ont remarqué que le ſang, & ſur-tout la partie rouge, eſt très-chargée de graiſſe, & ſur-tout de phlogiſtique. Or cette graiſſe ſe trouve auſſi en quantité dans la bile; mais, quoi qu'il en ſoit, il eſt de fait que cette dégénération des humeurs peut ſe fortifier & augmenter d'une manière vicieuſe, & ſe développer, ou ſpontanément ou par des cauſes extérieures. Il ne faut pas cependant

perdre de vue ce que nous avons dit ailleurs ſur l'action de ces cauſes : nous avons vu en effet que ces cauſes, quelqu'énergiques qu'elles puiſſent être, ne font qu'ajouter aux diſpoſitions qui préexiſtent dans le corps, qui ne ſe prête à l'action de ces cauſes, qu'en vertu de ſa conſtitution naturelle, ce qui nous prouve bien évidemment combien ſont peu fondées les vues de pratique ſeulement déduites de ces différentes cauſes.

La dégénération bilieuſe dépend donc excluſivement du principe qui fait la matière des corps, ce qu'elle eſt. La fièvre ardente, diſoit GALIEN, n'eſt pas due à la rétention des ſucs bilieux dans le corps, mais à la production augmentée de la bile, par la chaleur des viſcères & des vaiſſeaux. Toutes nos recherches ſe bornent ici à reconnoître une affection indéterminée, par laquelle le principe de vie tend à changer les humeurs en bile, & cette affection indéterminée du principe de vie eſt la cauſe réelle de toutes les maladies bilieuſes, cauſe qui peut déterminer, ſelon les organes qu'elle affecte, des maladies très-différentes par les ſymptômes qu'elles préſentent, & qui ſont les mêmes au fond, quoique ces maladies ſoient différentes, ou par rapport aux accidens qui les accompagnent, ou pour le prognoſtic; car le prognoſtic ſe tire moins de la cauſe matérielle que des circonſtances qui lui ſont acceſſoires. Comme nous avons vu que l'affection inflammatoire, auſſi inconcevable pour nous dans ſa cauſe primitive que l'affection bilieuſe, peut, ou s'établir dans la maſſe générale des humeurs, ce qui conſtitue la fièvre inflammatoire générale, ou appuyer ſon action ſur tel ou tel organe, comme dans la fièvre pleurétique; de même, HIPPOCRATE, dans le premier livre de ſes épidémies, décrit une conſtitution épidémique, & il remarque que cette conſtitution produiſoit d'abord une fièvre bilieuſe générale, & que ſur la fin de l'hiver, elle produiſoit des phrénéſies : ſur quoi GALIEN re-

marque avec raiſon que ces phénomènes étoient des affections de même ordre que la fièvre ardente règnante, & il diſoit que, dans celle-ci, la même cauſe maladive qui s'exerçoit dans les vaiſſeaux, développoit ſon action ſur les membranes & la ſubſtance du cerveau dans la phrénéſie. C'eſt ſans doute en raiſon de la tendance manifeſte que les humeurs ont vers la tête dans l'hiver, que la maladie épidémique, qui fait ici le ſujet de l'obſervation d'HIPPOCRATE, décidoit des phrénéſies dans cette ſaiſon; car nous avons prouvé ailleurs que chaque ſaiſon de l'année affoiblit ſpécialement & reſpectivement telle ou telle partie, & quoique, comme l'a obſervé SYDENHAM généralement parlant, les différentes ſaiſons ne conſtituent & ne déterminent pas par elles-mêmes les différentes diathèſes & leur dominance; elles ſervent cependant à les développer; elles leur impriment des modifications remarquables par la circonſtance d'affecter tel ou tel organe, de préférence à tout autre; tant il eſt vrai, dit SYDENHAM, qu'il eſt difficile de déterminer la nature d'une maladie, par la ſeule conſidération des ſymptômes. *Adeo ſatis evincitur quam ſit difficile certam febris ſpeciem ex phenomenis eruere*

Il paroît que la dégénération bilieuſe, dans ſon état de pureté, étoit beaucoup plus fréquente chez les anciens, qu'elle ne l'eſt de nos jours; auſſi la fièvre tierce, qui annonce la dégénération de la bile, & qui eſt la fièvre bilieuſe par excellence & dans ſon état de ſimplicité, cette fièvre, dis-je, ſe trouve bien décrite dans les ouvrages des anciens: les ſymptômes ne ſont plus auſſi marqués de nos jours, comme l'avoit obſerve MERCURIALIS à Rome, & comme tous les Praticiens s'en convainquent de nos jours, & rarement ſe préſente-t-elle ſans complication. Il faut donc, par ce fait, qu'il ſe ſoit opéré un grand changement dans le ſyſtême des maladies, & on peut fixer l'époque de cette révo-

lution au commencement du seizième siècle. C'est aussi à cette époque que la maladie vénérienne se présenta tout-à-coup avec un nouveau degré d'intensité, de manière même à faire croire à la plupart des auteurs que c'étoit une maladie nouvelle. Elle jetta de plus actives & de plus profondes racines, & fit sans doute éprouver au système entier des maladies, un changement notable qui a fait dominer la diathèse pituiteuse sur la diathèse bilieuse.

Cette plus grande fréquence des maladies bilieuses avoit fait croire à bien des anciens que la bile étoit la cause unique & générale de toutes les fièvres humorales ou putrides; car, encore un coup, ces deux mots sont absolument synonimes dans la nomenclature des anciens, mais GALIEN remarque contre ce sentiment, que la bile ne produit pas nécessairement la fièvre, qu'ainsi dans la jaunisse, quoique la quantité de bile soit considérable, il n'y a pas de fièvre, & qu'il seroit ridicule de dire que les fièvres quotidiennes sont aussi bilescentes que les fièvres ardentes & les fièvres tierces. HIPPOCRATE disoit avec plus de vérité, que toutes les fièvres dépendent, ou de la bile ou de la pituite. Cette observation d'HIPPOCRATE peut recevoir un nouveau degré de probabilité, d'après les observations du célèbre VERLHOFF, qui a vu que les fièvres intermittentes, par rapport à leur cause matérielle, sont absolument du même ordre que les fièvres continues, & que toutes laissent un germe, dont le développement tend à se faire au bout d'un certain temps & dans certaines circonstances fixes, & qui sont toujours les mêmes. Cette époque du développement du germe maladif tombe sur la troisième semaine pour la fièvre tierce, & sur la quatrième pour la fièvre quarte & quotidienne, d'où VERLHOFF a conclu l'analogie de ces deux sortes de fièvres, & il a réduit les types d'intermittence à deux seulement, savoir; le type tierçaire pour les fièvres bilieuses, &

le type quartenaire pour les fièvres muqueuſes & pituiteuſes, ce qui revient, comme l'on voit, à la diſtinction d'HIPPOCRATE, qui faiſoit dépendre toutes les fièvres de la bile ou de la pituite, mais il faut encore en admettre de phlogiſtiques, elles exiſtent réellement, comme on peut s'en aſſurer par ce que nous avons dit de la diathèſe phlogiſtique.

La nature des affections bilieuſes n'eſt pas aſſujétie à une marche uniforme; ainſi GALIEN reconnoiſſoit, parmi les affections bilieuſes, une fièvre continente règnante en automne, c'eſt-à-dire, une fièvre qui ſe ſoutient conſtamment au même degré de vigueur, ou qui, dans ſa marche, n'éprouve aucune alternative réglée de repos ou d'action. Les anciens admettoient en général trois eſpèces de fièvres continentes, les unes qui ſe ſoutenoient conſtamment au même degré d'intenſité, les autres qui ſe fortifioient & augmentoient peu à peu juſqu'à la fin, d'autres alloient en diminuant dès le commencement, de même qu'elles pouvoient ſe prolonger. Ils comptoient ainſi parmi les fièvres bilieuſes, les fièvres continues proportionnées, qu'ils appeloient *hémitritées*, & qui ſouffrent des redoublemens de trois en trois jours, de même que les fièvres tierces intermittentes. GALIEN comptoit donc, parmi les fièvres bilieuſes, des fièvres dont la marche eſt ſouvent différente. Ceci confirme ce que nous avons dit ailleurs, qu'il ne faut pas ſeulement avoir égard à la marche des fièvres ni à leur durée pour en connoître la nature, & que quoique la durée d'une maladie ſoit une circonſtance importante pour le prognoſtic, elle ne change rien au traitement. Les cauſes qui diſpoſent aux affections bilieuſes générales, ſont l'impreſſion long-temps ſoutenue d'un air chaud & ſec, comme nous avons vu ci-devant qu'un air chaud & humide affoiblifſoit les organes digeſtifs, & favoriſoit le développement de la fièvre gaſtrique bilieuſe, de même qu'un air

froid & humide tend à développer la gaſtrique pituiteuſe. L'on peut dire en général qu'une conſtitution humide affoiblit les organes digeſtifs, & qu'une conſtitution ſeche porte ſur la maſſe entière des humeurs. Il reſte toujours à déterminer comment cette cauſe agit, & c'eſt ſur quoi nous ne pouvons guères raiſonner, car l'on ne peut pas dire avec PIQUER que le feu très-agité & très-ſubtil, le feu élémentaire de l'atmoſphère ſe communique au corps par le moyen de l'air, enflamme les humeurs. Outre que cette aſſertion eſt purement gratuite, SYDENHAM a obſervé qu'il n'y avoit point de rapport conſtant & néceſſaire entre les qualités ſenſibles de l'air & la maladie produite par la conſtitution épidémique. Les qualités de l'air ne ſont donc que des cauſes occaſionnelles qui n'agiſſent qu'en renforçant la diſpoſition intérieure qui peut ſe développer ſpontanément, indépendamment de toute cauſe extérieure.

Les cauſes prédiſpoſantes à la fièvre bilieuſe générale ſont donc l'air chaud & ſec, l'âge de la jeuneſſe, un tempéramment ſec, vif, ardent, ſenſible, des travaux forcés, des exercices de corps & d'eſprit portés trop loin, la circonſtance de boire beaucoup, ſur-tout du vin & des liqueurs fortes, de prendre peu de nourriture, mais échauffante, animale. Toutes ces circonſtances méritent de l'attention, puiſqu'elles fourniſſent autant de données qui vont à lever les équivoques que la maladie peut préſenter. GALIEN, dans les commentaires *de victu in morbis acutis*, dit avoir vu des enfans d'un tempéramment ſec, tomber dans des fièvres ardentes par l'excès des bains, & d'autres par l'excès des liqueurs.

L'uſage du mercure & des antimoniaux diſpoſent les humeurs à la bileſcence, & c'eſt peut-être par cette raiſon que ces remèdes diſpoſent les petites véroles à prendre un mauvais caractère, ſuivant ce qu'ont obſervé les Médecins d'Edimbourg, & ce qui a été vérifié

par DE HAEN. Nous obſerverons cependant que comme les indications de la petite vérole ſont relatives, ces remèdes ne ſont pas contraires à la petite vérole en elle-même, mais bien dans quelques-unes de ſes complications comme la gaſtrique putride; & ce qui prouve bien que l'obſervation des Médecins d'Edinbourg & de DE HAEN, ne doit s'entendre que de la petite vérole putride bilieuſe, c'eſt que COTUNNI a vu dans la petite vérole, d'excellens effets de *l'æthyops minéral*, qu'on ſait être une préparation de mercure & de ſouffre; il le donnoit à la doſe de vingt grains chaque jour.

Il ſeroit plus important & plus avantageux de connoître les moyens capables de prévenir les maladies bilieuſes, & la partie la plus intéreſſante de la médecine ſeroit ſans doute celle qui s'occuperoit à prévenir les maladies, puiſqu'il eſt certain qu'il eſt plus aiſé d'empêcher qu'une maladie ne ſe forme que de la détruire une fois qu'elle eſt établie; car alors tous les ſecours de l'art ſe bornent à ſuivre tous les procédés de la nature, à ſoutenir ſes forces, & à entretenir doucement la liberté des organes ſecrétoires. Mais, comme s'en plaignoit BAGLIVI, ces connoiſſances manquent preſqu'entiérement à notre art, & nos moyens ſont encore inſuffiſans. MORTON, dans une fièvre de camp dont il a donné la deſcription, dit que l'eſprit-de-vin, dans lequel ou faiſoit infuſer de l'abſynthe, & dont on prenoit un petit verre le matin à jeun & autant le ſoir, étoit un excellent préſervatif contre cette fièvre. M. le Comte de BOLLEVA ſe préſerva, lui & ſa troupe des fièvres intermittentes, en faiſant uſage de l'eſſence de quinquina. MORTON rapporte auſſi que, dans la même circonſtance, quelques ſoldats burent leur urine pour ſe préſerver de la fièvre règnante, mais elle n'en fut que plus intenſe & plus opiniâtre; mais une circonſtance plus remarquable, c'eſt que ces malades devinrent par là plus inſenſibles à l'action des médica-

mens, de manière que juſqu'à huit grains de tartre émétiques étoient, pour ainſi dire, inefficaces, & ne décidoient chez eux aucune évacuation. Un Chirurgien ſe préſerva de la peſte qui régna à Marſeille, par l'uſage du quinquina. Dans les lieux marécageux où l'on eſt expoſé aux fièvres intermittentes, il vaut mieux, pour prévenir la contagion, employer les autres toniques, parce qu'il eſt à craindre que, par l'habitude, le quinquina ne devienne ſans effet dans les circonſtances où il eſt le ſeul ſecours de l'art. La cauſe réelle des affections bilieuſes eſt dans le nature vivante cette diſpoſition indéterminée, par laquelle elle change & tourne en bile la ſubſtance qu'elle pénètre & qu'elle vivifie. Nous conſidérons ici, en ſuivant la nomenclature des anciens, que l'eſpèce de fièvre qui réſulte de cette diſpoſition maladive, appliquée à la maſſe entière des humeurs, eſt ce qui conſtitue la fièvre ardente. Cette fièvre bilieuſe générale eſt bien différente de celle que quelques Modernes, & particuliérement BOERHAAVE, ont décrit ſous le nom de fièvre ardente, fièvre qui chez eux eſt éminemment phlogiſtique. Nous ne nous arrêterons point aux différentes eſpèces d'affections bilieuſes, particulières & locales; nous remarquerons ſeulement que l'eſpèce réelle des affections locales, ne peut être étudiée que dans la fièvre qui les accompagne. Or ces fièvres concomittantes gardent toujours des rapports bien évidens & des analogies bien multipliées avec la fièvre ardente locale, ſoit dans l'enſemble des phénomènes qu'elles produiſent, ſoit dans la marche qu'elles ſuivent; car c'eſt cette fièvre ardente particulière, qu'on peut appeller inflammation bilieuſe ou éréſipélateuſe, & en ceci nous admettons encore la nomenclature de GALIEN, enſorte que nous prenons ici le mot *inflammation*, dans une acception très-étendue, & comme exprimant toutes les léſions ou toutes les altérations que la ſubſtance

des organes peut reſſentir ; car, comme diſoit GALIEN, toutes les fièvres qui ne ſont pas purement nerveuſes, ſont produites, ou par une humeur en putréfaction, ou par une inflammation. Nous croyons donc que les léſions locales ſont de même nature que la dégénération totale des humeurs, & par conſéquent exigent le même fond du traitement. Nous avons déjà parlé de l'obſervation de LUDWIG, qui après avoir établi les caractères des rapports manifeſte, qui ſubſiſtent entre les affections locales phlogiſtiques & les bilieuſes, a diſtingué cependant une différence entre ces affections ; car dans les phlegmoneuſes la ſtaſe exiſte dans les artères ; au lieu que dans les affections locales bilieuſes, la ſtaſe intéreſſe ſpécialement les veines ; ce qui eſt confirmé par les obſervations de BONNET, qui a vu les artères gorgées de ſang & dans un état de turgeſcence après les inflammations phlogiſtiques, tandis que les veines étoient preſque vuides. Ceci eſt encore confirmé par la pratique, qui a prouvé que l'artériotomie eſt plus utile, & a dans les affections inflammatoires, beaucoup plus d'effet que la ſaignée pratiquée à la veine, ainſi que l'a obſervé SIMS. De même MORGAGNI a recommandé de faire dans les douleurs de tête fort opiniâtres des ſcarifications derrière les oreilles, parce que dans cette partie il ſe trouve une plus grande quantité d'artériolles.

Nous avons déjà parlé des cauſes prédiſpoſantes, tant internes qu'externes de la fièvre ardente ; ainſi nous ne reviendrons pas là-deſſus.

La fièvre ardente débute par une chaleur très-vive qui ſe développe tout-d'un-coup & ſans friſſon ſenſible. HIPPOCRATE regardoit comme très-dangereuſe celle qui commencoit par le friſſon, peut-être parce que le ſentiment de froid porte ſur l'eſtomac, & ſur-tout ſur ſon orifice ſupérieur, partie éminemment vitale, ce qui communique un état de foibleſſe à tout le

ſyſtême ; car, comme nous l'avons vu, d'après la ſympathie étroite qui exiſte entre la peau & l'eſtomac, le friſſon eſt ſouvent une répétition ſympathique de l'eſtomac. Le malade ſe plaint donc d'une chaleur inſupportable ; mais l'intenſité de cette chaleur, ne répond point à la ſenſation d'incommodité qu'elle excite. C'eſt donc avec raiſon que nous diſions que dans ce cas le thermomètre eſt un moyen inſuffiſant pour apprécier le degré réel de chaleur, parce que les inſtrumens phyſiques ne peuvent s'appliquer que ſur le degré de chaleur qui nous intéreſſe peu. Ils ne peuvent meſurer que le plus ou le moins de cette chaleur, ſans nous rien apprendre ſur ſa nature & ſa qualité ; connoiſſance qu'il nous ſeroit plus utile de poſſéder. Cette chaleur eſt âcre & vivement pénétrante, & voilà ſans-doute pourquoi il eſt ſi difficile de la ſupporter. On peut ſe convaincre de cette âcreté, en mettant la main ſur la partie que cette fièvre ardente attaque plus ſpécialement. GALIEN comparoît l'impreſſion qu'elle porte ſur le tact, à l'impreſſion de la fumée ſur les yeux. Aſſez ſouvent toutes les parties extérieures ſont refroidies, ou du moins diſpoſées au refroidiſſement. Cet état de froid des parties extérieures, tandis que les parties intérieures ſont brûlantes, eſt ce qui conſtitue la *lypirie* (alors les parties externes ſont dans un état de flaccidité ou d'affoibliſſement extrême, & communément elles ſont couvertes d'une ſueur épaiſſe, graſſe, viſqueuſe, qui ſe manifeſte principalement ſur le front & ſur la poitrine). La lypirie conſidérée comme ſymptôme nerveux, peut dépendre de l'extinction des forces, qui ne leur permet pas de ſe porter ſur les parties extérieures, ou de leur vive concentration à l'intérieur; *à nativo intereunte calore, vel à nimiâ inflammatione interiorum.* (GALIEN), ou elle peut être occaſionnée par une congeſtion de mauvais ſucs dans l'eſtomac & la ſurcharge des premières voies. Il y a donc, comme on

le

e voit, trois eſpèces diſtinctes de lypirie ; & on doit encore diſtinguer la lypirie par inflammation des parties intérieures, en autant d'eſpèces qu'il y a d'inflammations différentes. La lypirie obſervée de nos jours le plus fréquemment, eſt celle qui eſt occaſionnée par la ſurcharge des premières voies ; car il eſt rare de nos jours, que la fièvre ardente ſe préſente dans un état ſimple, & qu'elle ne ſe complique pas avec un état ſaburral ; accident ſi ordinaire depuis qu'on a négligé les moyens diététiques qu'employoient les anciens pour renforcer leur conſtitution. Nous voyons encore ici combien la lypirie eſt un fait intéreſſant & remarquable par rapport à la théorie de la chaleur animale. Ainſi l'on voit que cette chaleur ne ſe propage pas d'une manière néceſſaire & rigoureuſe comme phyſique, & qu'elle ne ſe répand pas uniformément, comme le veulent les chimiſtes modernes, qui placent le foyer de chaleur animale au poumon, d'où elle ſe répand d'une manière égale dans tout le corps. Nous avons remarqué en phyſiologie, que dans certains états maladifs la chaleur ſe concentre dans différentes parties du corps, & abandonne les autres ; qu'ainſi le ſang pouvoit être décidément froid, comme l'a vu MORGAGNI, quoique la peau perſiſtât dans ſon degré de chaleur naturelle ; en ſorte que ſi la chaleur animale dans l'état naturel ſe ſoutient conſtamment dans toutes les parties au même degré, c'eſt que le principe de la vie dans l'état naturel, entretient dans chaque partie du corps, les forces à l'exercice deſquelles eſt attachée la production de la chaleur. C'eſt ainſi encore que l'haleine peut être froide chez les mourans. Il ſeroit curieux d'expérimenter ſi cet air froid eſt de l'air pur, comme il paroît probable, parce que ſans doute le poumon étant le plus foible des organes, eſt auſſi le premier qui meurt ; car la mort, qui eſt auſſi naturelle

que la vie, eſt auſſi, comme elle, ſoumiſe à des loix qui lui ſont particulières ; elle doit être rapportée au même principe, comme étant du même ordre ; elle réſulte également d'une ſuite d'actes réguliers & ſucceſſifs.

La ſoif eſt très-vive dans la fièvre ardente. Ce fait eſt d'une très-grande importance. GALIEN même caractériſe cette fièvre par ce ſeul ſigne, mais cela eſt trop général ; car il n'eſt point de maladie que l'on puiſſe caractériſer ſeulement par un ſymptôme, & rien ne peut ſuppléer l'énumération exacte & complète des phénomènes qui doivent frapper & éclairer le médecin d'une lumière vive qui lui fait connoître & diſtinguer les maladies entr'elles : quoique cependant on doive remarquer avec ſoin les ſymptômes les plus importans, & qui paroiſſent comme caractériſtiques. Ainſi quoique la ſoif accompagne preſque toujours la fièvre ardente, cependant elle peut s'éteindre d'elle-même par un délire, c'eſt-à-dire, par cet état de l'ame qui ne répond pas aux ſenſations extérieures, ou bien par d'autres cauſes différentes, telles qu'une petite toux continuelle, comme HIPPOCRATE l'a remarqué *in febribus tuſſicula ſitim ſolvit.* Cette toux doit faire craindre que l'effet de la maladie ne ſe porte ſur le poumon, & ne décide ainſi une péripneumonie bilieuſe ; ſucceſſion aſſez ordinaire à la fièvre dont nous nous occupons. La toux peut donc faire ceſſer la ſoif, parce qu'elle détermine dans la bouche & les parties voiſines un affiux d'humeurs qui obvie au deſſéchement du goſier ; deſſéchement qui, d'après les loix de la nature, eſt la cauſe occaſionnelle à laquelle eſt attachée le plus communément la ſenſation de la ſoif. Ce ſentiment de ſoif ne doit pas être combattu ni ſatisfait par des boiſſons abondantes, comme dit ARISTOTE dans ſes problêmes ; car l'eau verſée en abondance ſur un corps preſque deſſéché, coule rapidement ſur lui ſans le pénétrer, & ne fait

que le charger d'un poids incommode, à-peu-près, ajoute-t-il, comme une pluie abondante ne fait que gliſſer ſur la ſurface de la terre deſſéchée; au lieu qu'une pluie douce s'inſinue & humecte. Cette comparaiſon d'ARISTOTE eſt groſſière & mal-entendue; car le corps vivant doit ſe prêter à l'action des corps extérieurs d'une manière active, & il faut reconnoître que rien n'agit ſur lui d'une manière abſolue; dès-lors il faut qu'il y ait un rapport entre l'état actuel du corps & les cauſes extérieures. Or ici comme la nature ſe trouve dans un état contraire qui a porté une altération profonde, & que la chaleur eſt trop exaltée pour que la ſoif puiſſe être abattue tout d'un coup par des boiſſons copieuſes, il faut en modérer l'action & les répéter ſouvent ſi l'on veut qu'elles aient un effet plus aſſuré.

La langue eſt extrêmement ſèche & raboteuſe; elle a d'abord une teinte blanche & jaunâtre, puis elle prend une couleur jaunâtre à meſure que la maladie avance; couleur qui s'affoiblit & ſe diſſipe à meſure que la maladie ſubit les actes de la coction. L'urine eſt d'une couleur jaune & très-foncée; elle a une odeur forte & fétide; elle eſt toujours dans le commencement plus trouble & plus épaiſſe que dans les affections phlogiſtiques; elle mérite, ſuivant BIANCHI, une grande attention dans les maladies bilieuſes; le ſédiment eſt d'une couleur rouge & reſſemble à de la brique pilée. HIPPOCRATE diſoit que les urines qui dépoſent un ſédiment blanc, uniforme, homogène & bien fondu ſont d'un heureux préſage; & annoncent une terminaiſon prompte & heureuſe. Il ajoute que le ſédiment rouge & briquetté, annonce auſſi une terminaiſon heureuſe mais plus éloignée; c'eſt que le premier ſédiment appartient aux affections phlogiſtiques, & le ſecond aux affections bilieuſes: or,

comme nous l'avons dit ailleurs, les affections phlogiſtiques étant moins hors de la nature, elle doit ſe porter avec plus de facilité aux voies de coction. Le ventre eſt quelquefois reſſerré. Les ſelles ſont ordinairement très-fétides. Le mouvement du pouls eſt extrêmement preſſé, petit & foible. La couleur de la peau eſt jaunâtre; ordinairement les yeux ſont d'abord allumés & brillans; ils deviennent enſuite chargés de bile, ſales & ternes. Les malades ſont tourmentés d'angoiſſes, d'inquiétudes exceſſives qu'il faut rapporter à la connoiſſance confuſe que prend l'ame de l'état de danger qui menace ſon corps; elle s'en occupe fortement; c'eſt ce qui produit ce ſentiment de triſteſſe qui s'empare des malades. Ce fait prouve, entre mille autres, le rapport qui ſe trouve entre les affections morales & l'état phyſique du corps. Les malades dans les fièvres ardentes ſont preſque toujours dans un état de veille fatigant ou de ſommeil interrompu par des ſonges inquiétans; c'eſt encore dans le preſſentiment que l'ame a du danger qui menace le corps qu'on doit chercher la cauſe de la privation du ſommeil, qui eſt léger, toujours interrompu & comme nul. Car comme le ſommeil ſuppoſe, ainſi que nous l'avons vu en phyſiologie, une ſuſpenſion des mouvemens que l'ame ſoutient dans les organes des ſens pour entrer en relation avec les objets qui l'environnent; l'inquiétude que prend l'ame dans la fièvre ardente, lui fait voir & imaginer au-dehors des objets menaçans, effrayans, redoutables, & la néceſſité d'employer conſtamment les organes des ſens, comme étant les ſeuls moyens qui peuvent l'éclaircir & la raſſurer ſur ces objets.

Cette fièvre eſt parfaitement continente; ou ſi elle éprouve des intermittences, c'eſt qu'elle ſe trouve compliquée alors avec un état de ſaburre des premières

voies, comme cela arrive dans nos climats. Quand elle eſt ſimple, elle marche d'une manière égale : telle eſt la *fièvre du Sénégal*, dans laquelle les purgatifs ſont contraires avant la coction. HIPPOCRATE remarque que c'eſt un mauvais ſigne quand la fièvre ardente éprouve des redoublemens aux jours pairs ; & en général une maladie eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle ſouffre des aberrations plus multipliées, & qu'elle s'écarte davantage du plan trouvé par la nature. Lorſqu'elle éprouve des redoublemens les jours pairs, les redoublemens tombent alors le ſixième jour ainſi que les criſes. Or, comme le dit GALIEN, le ſixième jour comparé au ſeptième jour mérite d'être regardé comme un tyran, qui ne penſe qu'à exercer ſa vengeance & à régner par la crainte, tandis que le ſeptième eſt un bon roi, qui ne compte ſes momens que par ſes bienfaits. ARETÉE dit que dans un moment de funeſte préſage, l'ame prend une énergie nouvelle, ſe replie ſur elle-même, & il ſemble que les forces abattues du corps tournent au profit de l'intelligence. On voit l'ame dévancer le temps, s'élancer dans l'avenir, annoncer des choſes futures, & tirer tout-à-coup la vérité du ſein de l'être ſuprême, ſans avoir beſoin de l'expérience ni du raiſonnement. C'eſt dans les fièvres, c'eſt dans les traits de cette eſpèce qu'il faut aller chercher l'hiſtoire de l'ame, & non dans les vaines hypothèſes des modernes. Nous retrouvons des faits analogues à ceux que rapporte ARETÉE dans les ouvrages des médecins de nos jours. Ainſi M. DE HAEN parle d'une petite fille de douze ans cataleptique, qui, dans le fort de ſes accès, s'emportoit avec force contre les abus vrais qui ſe commettoient dans ſa famille, auxquels elle n'avoit jamais fait attention dans l'état de ſanté, & dont la critique paroiſſoit au-deſſus de ſon âge. M. DE BUFFON parle d'un eccléſiaſtique d'un tempérament

de feu, & dit que l'auſtérité dans laquelle il avoit vécu, & l'obſervance rigoureuſe d'un vœu indiſcret qu'il avoit prononcé ſans conſulter la nature, avoient décidé en lui un délire érotique, & lui avoient tellement exalté l'imagination, que deux perſonnes du ſexe qui étoient préſentes lui parurent reſplendiſſantes & enveloppées d'un nuage lumineux; une troiſième femme qui étoit auprès des deux autres, ne lui fit aucune ſenſation parce qu'elle étoit enceinte, & il la voyoit telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, ſans aucune atmoſphère lumineuſe. On peut conſulter à ce ſujet, ſur des faits analogues, les ouvrages de BACON, de DE HAEN, de LORRY, ſur la mélancolie nerveuſe, & le troiſième volume des ſupplémens à l'hiſtoire naturelle de M. DE BUFFON, pag. 100 & ſuivantes; la plupart de ces faits ne peuvent être raſſemblés & mis en ordre que par un métaphyſicien ſupérieur qui les ramaſſe avec un eſprit libre & abſolument dégagé de tout préjugé.

Traitement.

Nous venons de donner les ſignes & les caractères de la fièvre ardente, nous allons maintenant paſſer au traitement. D'abord nous remarquerons que la ſaignée eſt conſtamment contre-indiquée par le fait, & ſi elle convient jamais dans cette fièvre, c'eſt relativement aux accidens étrangers qui peuvent s'y compliquer; ainſi TRALLES diſoit que ſi les fièvres portent avec elles un caractère phlogiſtique, il vaut mieux ſaigner dans le commencement, & ſi elles ſont uniquement bilieuſes, & que la matière ſoit mobile, il vaut mieux commencer par purger, *tum purgandum potiùs*. Or, comme nous avons déjà remarqué, les circonſtances étrangères qui peuvent rendre les fai-

gnées utiles dans les fièvres ardentes, ſe trouvent plus communément chez les hommes d'un tempéramment ſanguin, qui habitent des pays froids & ſecs, qui mangent abondamment, qui boivent des vins forts & des liqueurs ardentes & ſpiritueuſes, & ſur-tout chez ceux qui ont éprouvé des ſuppreſſions d'hémorragies habituelles, mais jamais chez ceux qui habitent des pays humides. Nous avons vu en effet que toutes ces circonſtances tendent à introduire une diſpoſition phlogiſtique qui, une fois établie, marque de ſon caractère toutes les maladies qui peuvent ſurvenir. LUDWIG remarque avec raiſon qu'il faut bien diſtinguer les ſignes qui annoncent la véritable pléthore, la ſurabondance & l'engorgement du ſang, de ceux qui indiquent l'état de raréfaction & la ſimple turgeſcence où l'organe des organes, état qui a lieu dans un plus grand nombre de maladies; auſſi BIANCHI recommande-t-il de remarquer avec ſoin toutes les qualités que préſente le ſang tiré de la veine, afin de juger s'il eſt utile ou non de répéter la ſaignée; & en effet, quoique le ſang par lui-même n'indique rien de poſitif, quand les indices qu'il fournit ne ſont point fortifiés par d'autres ſignes; cependant ſon inſpection peut fournir des vues curatives importantes, non-ſeulement parce que la vie dont le ſang eſt pénétré peut ſubſiſter encore quelque tems après qu'il a été tiré, de même que nous avons vu en phyſiologie que la force d'irritabilité donne encore, même après la mort & pendant plus ou moins de tems, des marques ſenſibles de ſon exiſtence, mais auſſi parce que les phénomènes que le ſang nous préſente ſont alors liés avec l'état où le corps s'eſt trouvé au moment où il en eſt ſorti, & que cette décompoſition a quelque choſe d'analogue à ce qui a lieu dans la vie; car le corps conſerve

après ſa mort des caractères analogues à l'état d
il ſe trouvoit dans les derniers inſtans de ſa vi
C'eſt ainſi que le corps d'un homme mort des ſuite
de ſa paſſion pour le vin, préſentoit dans ſa décom
poſition les mêmes inſectes que fournit la lie de vin
(Voy. l'obſerv. de MOUBLET, rapportée par BUFFO
ſupplément tit. 1).

Les qualités que préſente le ſang dans les affection
bilieuſes, ſont d'abord une couleur rouge fort viv
La partie que l'on nomme placenta, eſt lâche, pe
cohérente, & ſe couvre d'une ſéroſité abondante fo
jaune. VIRIDET dit que ce caractère du ſan
l'éloignoit de la ſaignée, parce qu'il lui donnoit lieu d
préſumer que l'affection bilieuſe étoit profondémen
établie dans les viſcères. P. MARTIAN remarqu
qu'HIPPOCRATE regardoit la ſaignée comme gé
néralement contre-indiquée dans la vigueur de la
fièvre, & dans le même endroit cet excellent com
mentateur ajoute, que ce que l'on dit communément
de la qualité rafraîchiſſante de la ſaignée, ne peu
s'entendre que de la chaleur produite par le ſang, &
non de celle qui dépend de la bile, que la ſaignée
échauffe loin de rafraîchir. Ce paſſage eſt fort impor
tant. HILLARY a décrit avec beaucoup d'exactitude la
fièvre qui attaque les Européens qui ſe tranſportent
dans les pays chauds, ſous le nom de *febres flavæ*, ou
de fièvres jaunes des iſles Barbades. C'eſt une fièvre
ardente, une pléthore bilieuſe, le plus ſouvent com
pliquée d'affection phlogiſtique dans le commencement,
dont les premiers ſignes ſe manifeſtent vers la tête:
les yeux ſont enflammés; auſſi une petite ſaignée eſt
néceſſaire dans le premier période, & ſur-tout au pied.
M. HILLARY remarque qu'après la mort le corps ſe
couvre de taches noires & livides qui paroiſſent en
plus grand nombre ſur le côté droit que ſur le côté

gauche, parce que cette fièvre attaque ſpécialement le foie.

Quelques auteurs recommandent aſſez généralement la ſaignée dans les fièvres ardentes, parce qu'elles ſe terminent aſſez ſouvent par des hémorragies du nez; mais PIQUER remarque avec raiſon que cette eſpèce de ſolution n'a lieu que lorſque la fièvre ardente eſt compliquée d'un état de pléthore & d'inflammation, & que la ſaignée dans ce cas ne peut convenir qu'à raiſon de la complication, ou comme moyen d'évacuation de la congeſtion qui s'eſt établie ſur la tête, qu'il eſt utile de diſſiper par des ſaignées locales; & LANCISI, dans ſon excellent ouvrage *de morbis à paludum effluviis*, dit fort bien que la fièvre décide ſouvent des congeſtions d'un ſang noir dans le cerveau, ce qui rend utile l'hémorragie du nez, les ſaignées faites à la tête, ſoit par les ſangſues, ſoit par les ventouſes ſcarifiées; mais alors les ſaignées ne peuvent ſuppléer au flux de ſang ſpontané qui évacue directement par les narines. On établit encore que la ſaignée eſt indiſpenſable dans la fièvre ardente, lorſqu'on a lieu de préſumer qu'il ſe développe dans ſon cours quelqu'inflammation locale, mais cela ne doit s'entendre que du phlegmon; d'ailleurs il ne faut pas croire que la ſaignée puiſſe prévenir les affections locales bilieuſes; elle tend au contraire à les décider, ou du moins à les augmenter, lorſqu'elles exiſtent déjà. HIPPOCRATE dit que dans les péripneumonies bilieuſes, & dans leſquelles, comme il dit, le ſang a pris un caractère bilieux, rien n'eſt peut-être contre-indiqué comme la ſaignée (*de humoribus*). LEWIS & SAUCONNE ont bien vu que les affections locales putrides ſont rendues plus dangereuſes par la ſaignée: car, ainſi que le remarquent ces auteurs, comme dans les affections locales bilieuſes, les ſtaſes ſont principalement dans les

extrémités des petites veines, (de même qu'elles le font dans les extrémités artérielles, dans les affections locales phlogistiques), & que les extrémités veineuses sont alors dans un état de débilité relative; il est clair que cette débilité doit être augmentée par la saignée, & qu'ainsi, loin de prévenir ou de guérir les affections locales bilieuses, elle les développe, les produit & tend à les aggraver lorsqu'elles sont déjà formées. Ainsi PRINGLE dit que la phrénésie suit souvent la saignée pratiquée dans la fièvre bilieuse, & même AVICENNE & tous les auteurs Arabes, qui ont le mieux écrit sur les affections bilieuses qu'ils ont dû avoir fréquemment à traiter dans les pays brûlans qu'ils habitoient, ces auteurs, dis-je, regardoient avec raison le sang comme le frein de la bile, & recommandoient fortement d'éviter la saignée dans les affections bilieuses, de peur de développer des inflammations; encore STOLL reconnoît que les inflammations bilieuses, qu'il appelle inflammations malignes, sont bien différentes des inflammations phlogistiques qu'on doit traiter par les saignées, les émolliens, &c. *Inflammationem hanc alterius speciei & malignam esse, & ab alia differre multum, quam cum venæ sectione & emollientibus curamus.* Les purgatifs ne conviennent pas plus que les saignées dans les fièvres ardentes vraies, absolument simples & dénuées de toute complication, & leur usage n'est subordonné qu'aux accidens & aux circonstances qui peuvent s'y joindre, comme, par exemple, l'état de saburre des premières voies, accident fort commun de nos jours. Les purgatifs sont sur-tout contre-indiqués, lorsque la fièvre ardente est décidément continente, & que son mouvement parfait & uniforme n'est point coupé par des alternatives d'exacerbation & de rémission; car ce n'est que lorsque la fièvre s'éloigne de cette marche,

qu'elle indique qu'il y a un vice des premières voies, & les fièvres qui éprouvent des accès de redoublement, & des alternatives de repos ſont le plus ſuſceptibles de céder à l'action des purgatifs & des émétiques. Ainſi, dans la fièvre du Sénégal, qui eſt une fièvre ardente ſimple qui ſe développe ſans interruption, & qui par cette raiſon n'intéreſſe aucun organe particulier, M. BROOKES a remarqué que les purgatifs étoient très-contraires, ſur-tout dans le période de la crudité, parce que ce n'eſt que par l'acte de la coction que la matière morbifique eſt miſe en état d'être évacuée par les organes ſecrétoires, & juſqu'alors la cauſe de la maladie eſt identifiée avec la nature même. STOLL remarque que lorſqu'une fièvre gaſtrique bilieuſe eſt compliquée d'un état inflammatoire, il eſt très-difficile d'éviter que les ſaignées qui ne ſont propres qu'à combattre l'affection phlogiſtique, ne transforment la fièvre en bilieuſe putride générale. Dans ces circonſtances, comme dans toutes les maladies gaſtriques d'origine, il eſt utile d'augmenter les évacuations du ventre, ce que l'on opère par les doux purgatifs fréquemment répétés; cette pratique eſt également applicable à toutes les fièvres gaſtriques qui ont dégénéré par des cauſes qui ont tranſporté ce foyer de la maladie, ſoit dans la maſſe des humeurs, ſoit dans un organe particulier; & STOLL remarque que dans tous ces cas, les ſecours de l'art ſe bornent à ſoutenir les forces & à entretenir les couloirs libres. P. MARTIAN, le meilleur commentateur d'HIPPOCRATE, diſoit que l'émétique donné au commencement des maladies, ne trouble pas autant les opérations de la nature que les purgatifs, parce qu'il la fatigue moins & lui laiſſe plus de liberté par le choix des organes qu'elle veut employer pour ſe débarraſſer de la matière morbifique. Auſſi, ajoute cet auteur, les anciens médecins en faiſoient beaucoup uſage, au lieu qu'ils employoient très-peu les purgatifs;

HIPPOCRATE & les anciens ne s'en ſervoient jamais comme moyen prophilactique, *imò præſervationis gratiâ, inſeras evacuationes apud HIPPOCRATEM invenies.* On peut donner une raiſon de ces bons effets des émétiques plutôt que des purgatifs, en ce que, comme l'a remarqué GALIEN dans le commencement des maladies, les mouvemens ſe portent plutôt vers les parties ſupérieures. Quoi qu'il en ſoit, dans la fièvre ardente, les émétiques ſont plus appropriés & conviennent mieux au commencement que les purgatifs; mais encore un coup, ils ne ſont que relatifs à l'état de ſaburre des premières voies, car ils ne peuvent rien ſur les matières morbifiques; au contraire, ils en augmentent l'action, & ſous ce point de vue ils ſeroient dangereux. C'eſt relativement à leurs effets dans ce cas qu'AVICENNE diſoit avec raiſon, qu'il faut prendre garde d'augmenter l'efferveſcence des ſucs bilieux, *cave ne bilioſorum efferveſcentiam inducant.* En général, il faut remarquer que les moyens d'évacuation doivent être ſubordonnés aux actes de coction, & ce n'eſt jamais dans ce période de crudité d'une maladie, qu'il faut les donner. Les émétiques peuvent cependant être adminiſtrés à petites doſes ſouvent répétées, avec beaucoup d'avantage. BROCKLESBI les a employés de cette manière dans une fièvre putride continente; ils étoient ſuivis d'un effet utile; la langue s'humectoit & revenoit à ſon état naturel, ce qui eſt d'un heureux préſage. STOLL remarque que quelques grains d'ipécacuanha ſont très-avantageux, ſur-tout quand la langue & les dents ſont très-ſales, & que la ſalive eſt muqueuſe & fort graſſe. L'ipécacuanha à petites doſes eſt un excellent anti-ſpaſmodique, ſur-tout dans les ſpaſmes qui s'exercent principalement dans les inteſtins, on l'a employé avec ſuccès dans les hernies étranglées; de petites doſes de tartre émétique ſont auſſi très-utiles, mais il faut les donner de manière à ne point

léranger l'eſtomac, ni augmenter l'effervescence des sucs bilieux. Dans ce cas, il fatigue trop, il faut en modérer l'action en le combinant avec quelques grains d'opium. LIND assure que le tartre émétique donné de cette manière comme altérant, ne le cède en rien comme fébrifuge aux fameuſes poudres de JAMES; dont l'uſage eſt ſi commun en Angleterre. L'uſage ſoutenu du tartre émétique à petite doſe, eſt le meilleur remède dans l'amauroſis, ſelon THEDEN, ſur-tout lorſqu'on a lieu de préſumer que cet état dépend d'une congeſtion pituiteuſe établie dans les viſcères du bas-ventre. Lorſque dans une affection bilieuſe il eſt néceſſaire d'employer l'émétique, il faut donner la préférence à l'*ipecacuanha*, parce que l'antimoine a une qualité ſeptique bilieuſe. PIQUER obſerve que l'émétique eſt contraire lorſque la fièvre ardente a décidé des tumeurs dans les hypocondres; il faut, dit-il, diſſiper auparavant ces tumeurs par des fomentations huileuſes & des topiques émolliens, & l'on pourra enſuite en venir aux émétiques. Mais il faut bien diſtinguer ces tumeurs & voir de quelle nature elles ſont; car nous avons déjà obſervé, au rapport de GALIEN, que les ſectateurs de THESSALUS décidoient ſouvent des inflammations au foie, en appliquant dans de pareils cas des épithèmes émolliens; & BIANCHI dit avec raiſon, que lorſque les tumeurs des hypocondres ſont entretenues par des fluxions, il faut bien prendre garde d'inſiſter ſur les émolliens en épithèmes, parce qu'il eſt à craindre qu'ils ne rendent la foibleſſe plus grande en énervant les forces toniques de ces parties, & qu'ainſi ils ne produiſent la corruption des humeurs qui les engorgent. (Voy. l'hiſt. du foie par BIANCHI, chap. 3). Lorſque les purgatifs conviennent, il faut éviter les purgatifs doux, & ſur-tout la manne dont on abuſe tant de nos jours, ainſi que des corps doux. MASSARIAS a obſervé que dans les affections bilieuſes tous les corps

doux étoient sujets à se changer en bile ; il faut leur préférer le tamarin & autres semblables dans du petit lait, ou dans une tisanne d'orge, dont on fera boire en grande abondance. HIPPOCRATE dans la fièvre ardente avec saburre des premières voies, purgeoit avec les lavemens & le lait d'ânesse cuit pris en grande quantité. P. MARTIAN lui substitue la décoction de casse, de pulpe de tamarin, & il recommande de donner les lavemens de très-bonne heure, de tenir le malade fraîchement, de peur que les purgatifs ne se changent en bile ; l'eau froide prise intérieurement, ou appliquée extérieurement ; (& à cette occasion HARZERD a remarqué que les remèdes qui sont indiqués dans une maladie conviennent également, soit pris intérieurement dans une affection générale, soit appliqués extérieurement dans les affections partielles, & par-là il fut conduit à appliquer la *mille-feuille*, que STHAL a tant vanté dans les hémorroïdes internes, à l'appliquer, dis-je, dans les hémorroïdes externes ; il composoit son onguent avec la *mille-feuille*, les limaçons écrasés & l'huile du lin).

L'eau froide est un des plus puissans secours qu'on puisse employer dans la fièvre ardente. HIPPOCRATE, qui recommande sur-tout l'oximel, dit qu'il faut le donner chaud en hiver & froid en été. GALIEN rapporte qu'un jeune homme attaqué de fièvre ardente, après un accès de colère & dans la canicule, but une grande quantité d'eau froide, vomit beaucoup de matière jaune & bilieuse, & fut aussitôt guéri.

HIPPOCRATE, dans son traité du régime, où il décrit une affection cholérique très-grave décidée par la bile, dit que si le malade avoit pu être guéri, ce n'eût été que par l'usage de l'eau froide. GALIEN avoue que HIPPOCRATE ne s'est pas assez étendu sur le cas où convenoit l'eau froide ; il ajoute que lui-même a toujours guéri les affections bilieuses qu'il a traitées par l'eau

froide. Mais celui qui a le mieux parlé de l'uſage de l'eau froide dans les fièvres ardentes, eſt un capucin italien nommé BERNARD DE CASTRAGAME; ce religieux, qui pratiquoit dans un pays très-chaud, où les affections bilieuſes ſont par conſéquent très-communes, faiſoit boire de l'eau très-froide en auſſi grande quantité qu'on pouvoit en prendre, & il appliquoit en même-temps de la neige ou de la glace vers la foſſette du cœur.

En raſſemblant ces obſervations & celles des médecins arabes, qui, dans ces ſortes de cas, employoient le plus ſouvent l'eau à la glace, il eſt certain que c'eſt un très-bon moyen dans quelques fièvres. Il eſt donc ſeulement queſtion de marquer les cas où elle convient comme ſpécifique; car nous ne parlons ici que de la pratique de donner de l'eau très-froide, à-peu-près comme remède unique, d'en gorger, pour ainſi dire, le malade, ce que les médecins ont nommé diète aqueuſe, & non de la pratique de donner des boiſſons rafraîchiſſantes & délayantes, de concert avec les autres remèdes, ce qui convient dans tous les cas de fièvres bilieuſes.

Il n'eſt pas douteux que l'eau très-froide ne ſoit un très-puiſſant anti-ſpaſmodique; car ſi l'on jette de l'eau froide ſur un muſcle en convulſion, elle arrête les mouvemens convulſifs de ce muſcle. Sous ce point de vue, l'eau froide eſt indiquée, lorſque le ſpaſme domine d'une manière pernicieuſe. C'eſt ſans doute pour cela que l'application de l'eau très-froide eſt ſi utile après les léſions extérieures, comme les coups, les chûtes, ſur-tout quand elles affectent les parties blanches peu ſuſceptibles d'affections phlogiſtiques, telles que la tête & les articulations. SMUKER, premier chirurgien du roi de Pruſſe, a propoſé d'appliquer de l'eau froide ſur la tête après les léſions de cet organe, pour prévenir les congeſtions, de concert avec les moyens réſolutifs,

comme la ſaignée, les laxatifs. M. BLACH en a également recommandé l'application dans les paralyſies. C'eſt encore ſous ce point de vue que l'eau froide eſt utile dans les hémorragies nerveuſes dépouillées de toute autre cauſe humorale.

Nous avons dit en parlant de la ſaignée, qu'elle pouvoit être conſidérée comme anti-ſpaſmodique, parce qu'elle affoiblit par voie de révulſion le ſpaſme fixé dans une partie, qu'elle appelle à l'extérieur & y établit un centre de mouvement en décompoſant l'appareil de ceux qui ſe dirigeoient vicieuſement vers un organe particulier. C'eſt donc ſous le rapport de remède tonique & anti-ſpaſmodique, que GALIEN diſoit que l'eau froide & la ſaignée étoient ſuccédanées, qu'elles pouvoient ſe ſuppléer. Il y a, diſoit-il, deux grands remèdes dans les fièvres continentes, l'eau froide & la ſaignée. *Maxima verò remedia, detractio ſanguinis, potio frigida.* Mais les fièvres continentes qui ſe ſoutiennent au même degré de vigueur, ſont ou phlegmoneuſes ou bilieuſes. On pourroit donc dire que la ſaignée eſt l'anti-ſpaſmodique des fièvres inflammatoires phlogiſtiques, & que l'eau froide eſt celui qui convient dans les fièvres bilieuſes continentes, telle qu'eſt la fièvre ardente ſimple; mais outre que l'eau froide peut être utile pour calmer les ſpaſmes exceſſifs, il faut encore reconnoître qu'elle ſert à enrayer les mouvemens de la bileſcence & le progrès de la dégénération des humeurs; car ſelon tous les obſervateurs, ſes effets ſenſibles ſont de décider des évacuations de matière bilieuſe par le vomiſſement & par les ſelles, comme auſſi de faire couler la ſueur en abondance, & ſous ce point de vue, l'eau froide pourroit être regardée plutôt comme prophylactique des affections bilieuſes, que comme moyen curatif; mais pour décider des avantages de l'eau froide dans les fièvres bilieuſes, il faut ſavoir ſi les évacuations qu'elle produit ſont également utiles dans toutes ces ſortes de

fièvres

fièvres & dans tous les temps de ces fièvres. Nous avons dit que les fièvres ne sont pas toutes nerveuses, & que dans les fièvres qui supposent une cause matérielle qui doit être travaillée par la nature, toutes les évacuations, pour être critiques & avantageuses, doivent être subordonnées & assujetties aux actes de coction. Si nous examinons maintenant ce qui a lieu dans les maladies fébriles locales, nous trouverons, par exemple, que dans une inflammation locale, les mouvemens toniques sont dirigés vers le foyer de l'inflammation, & qu'ils restent dans cet état jusqu'à ce que la coction soit faite, de sorte qu'il y a un accord constant & soutenu entre les actes de la faculté digestive qui s'exerce dans les humeurs, & ceux de la force tonique qui s'appuie sur le foyer de la maladie. Or, en même temps que l'eau froide s'oppose aux progrès de la maladie, en enrayant & altérant les causes bilieuses, elle tend encore à décomposer, en raison de sa qualité tonique, l'appareil des mouvemens tendus vers le foyer de la fluxion; & voilà pourquoi GALIEN disoit que l'eau froide s'opposoit à la coction, aussi recommande-t-il de la donner seulement lorsque la coction commence à se faire. Il faut cependant en excepter le cas où la dégénération bilieuse marche avec une extrême rapidité; car alors l'eau froide peut & doit être employée dans tous les temps de la maladie. On voit donc que l'eau froide est d'une application très-difficile à saisir, & surtout très-délicate dans le période de crudité de la maladie, parce que, comme elle décompose toujours l'appareil de mouvement que la nature emploie & dirige contre les causes matérieles déjà formées, elle sert bien pour prévenir la cause & les progrès ultérieurs de la maladie, mais elle s'oppose en même-temps à l'élaboration de cette cause matérielle. GALIEN a observé que l'eau froide donnée très-abondamment lorsque la coction est établie, accélère sensiblement la terminaison

de la fièvre ardente, tandis qu'elle eſt contraire dans le temps de la crudité. Nous voyons donc que l'eau froide eſt indiquée dans la fièvre ardente comme remède unique, & dans laquelle on doit, pour ainſi dire, noyer la maladie, ainſi que la marche extrêmement rapide de la dégénération bilieuſe, parce qu'alors elle hâte la coction. Elle peut être contre-indiquée par le tempérament, la conſtitution du malade, comme, par exemple, par l'état de foibleſſe que l'eau froide augmenteroit évidemment. Ainſi GALIEN rapporte que l'impreſſion trop forte de l'eau froide, bue en trop grande quantité par des perſonnes qui avoient quelques organes nobles, affectés d'une débilité relative, avoit décidé chez ces perſonnes des maladies nerveuſes, & que cette foibleſſe, fixée ſur un organe particulier, s'étoit tranſportée ſur tout le genre nerveux, (2me. livre de ſon *met. medendi.*) Il dit auſſi dans ſon traité de la ſaignée, qu'à Rome l'eau à la glace avoit ſupprimé les règles chez la plupart des femmes. Il eſt très-difficile de connoître cette foibleſſe habituelle de quelqu'organe noble qui rend dangereux l'uſage de l'eau à la glace ; ainſi GALIEN diſoit que la connoiſſance des tempéramens nous rendroit ſemblables aux Dieux. Nous ſommes encore bien éloignés de cet état de perfection de la médecine, & nous n'avons guère que des conjectures ſur cet objet. Au reſte, on peut appliquer l'eau froide ſans aucune crainte chez les perſonnes habituées à ſon uſage dans l'état de ſanté, parce qu'alors on n'a pas à redouter la léſion de quelque organe noble.

La fièvre ardente eſt accompagnée d'une chaleur vive, dont la ſenſation eſt très-incommode, & ſous ce point de vue, l'eau froide qui eſt éminemment antiſpaſmodique, peut être très-utile contre cette chaleur, lorſqu'elle eſt exceſſive & qu'elle va à détruire les forces; car quoique le ſpaſme ne produiſe point préciſément la chaleur, il ajoute beaucoup au mal-aiſe : & en effet,

lorſque le corps eſt raréfié, les molécules du feu échappent à meſure qu'elles ſe forment, le corps peut être pénétré d'une chaleur très-vive ſans en être incommodé. C'eſt pour tempérer cette chaleur que les anciens recommandoient l'application des topiques à froid ſur les parties. C'eſt ainſi qu'HIPPOCRATE, ou plutôt l'auteur du liv. *de morbis* qui paroît être un des diſciples d'HIPPOCRATE, dans une fièvre bilieuſe qui paroiſſoit portée ſur l'eſtomac, ne conſeilloit que des boiſſons d'orge torréfié, & l'application d'épithèmes rafraîchiſſans, & même celle de l'eau à la glace ſur la tête & le bas-ventre. Ces épithèmes peuvent non-ſeulement produire l'effet utile de modérer la chaleur, mais ils peuvent encore contribuer très-efficacement par l'impreſſion vive qu'ils portent ſur le principe de vie, à changer l'appareil des mouvemens, & à les rendre moins deſtructeurs; ou, pour parler plus poſitivement, ils vont à enrayer les progrès de la putréfaction. Ainſi VERLHOF, dans la fièvre ſecondaire de la petité vérole, lorſque la putridité paroît marcher d'une manière rapide, & qu'elle eſt l'élément dominant, recommande l'application de l'eau froide & l'uſage des bains froids. C'eſt ainſi que SIMS a vu d'heureux effets de l'eau froide dans la petite vérole. Il paroît que l'indication du froid dans cette maladie eſt relative à l'état d'atonie & de relâchement qu'elle décide quelquefois, parce que l'air froid condenſe les parties, & introduit ainſi dans le corps un état tout oppoſé à celui du relâchement. Ce relâchement eſt ſur-tout bien marqué par l'état du pouls qui préſente un caractère de molleſſe très-ſingulier. De même, M. SAMOILOWITZ a décrit une eſpèce de peſte, dans laquelle il fit des expériences heureuſes ſur les peſtiférés, par ordre de l'impératrice de Ruſſie. Ces expériences conſiſtoient à frictionner tout le corps avec de la glace, ce qui procuroit une ſueur abondante & relâchante. STOLL remarque que l'utilité de l'inocula-

tion eſt ſur-tout bien marquée par la facilité que l'on a d'expoſer les malades à l'air frais. DE HAEN a donné l'hiſtoire d'une épidémie varioleuſe dans laquelle tous les remèdes furent inutiles, juſqu'à ce qu'on ſe fut aviſé d'appliquer de l'eau froide. P. MARTIAN remarque que dans la fièvre ardente, l'application de l'eau froide convient ſur-tout dans l'état de lypirie, lorſque la chaleur eſt brûlante intérieurement, & que les parties extérieures ſont ſenſiblement froidies. Mais nous avons déjà obſervé que cet état de lypirie n'eſt pas toujours le même quant à ſa cauſe, & que c'eſt un ſymptôme qui peut ſe joindre à diverſes maladies, & qui par conſéquent ne doit pas être combattu par les mêmes moyens. Ainſi l'application de l'eau froide ſeroit pernicieuſe dans l'état de lypirie dont parle BAGLIVI, état qui dépend de l'inflammation phlogiſtique de l'eſtomac, & contre lequel BAGLIVI preſcrivoit avec raiſon l'uſage des ſaignées copieuſes faites dans le principe avec l'uſage intérieur du nitre & tous les moyens anti-phlogiſtiques; & au contraire, dans la lypirie dépendante de la fièvre ardente, P. MARTIAN dit avoir obſervé de bons effets de l'application extérieure de l'eau froide, qui peut porter ſon impreſſion juſques ſur les parties internes, tandis que les applications échauffantes peuvent faire beaucoup de mal, & achever, pour ainſi dire, l'abbatement total des forces, en achevant de diſſiper la chaleur interne à l'extérieur d'une manière pernicieuſe. Ainſi MARTIAN en parlant des fomentations chaudes qui furent faites à un malade dans un état de lypirie, dit qu'au bout de vingt-quatre heures cet homme avoit beaucoup plus de froid qu'auparavant, au grand étonnement des médecins. Si l'eau froide agit avec avantage contre les parties externes, il nous paroît que c'eſt parce que ces parties, à raiſon du froid dont elles ſont pénétrées, ne ſont point en état de ſe prêter à l'action d'une chaleur étrangère; car les objets de ſenſation n'agiſſent pas

d'une manière abſolue ; & pour la production des ſenſations qui nous viennent de l'extérieur, il faut que le corps vivant s'y prête d'une manière active, & pour qu'il puiſſe s'y prêter avec avantage, il faut qu'il n'y ait pas une trop grande différence entre ſon état actuel & les nouvelles ſenſations qu'un nouvel objet tend à introduire. Car ainſi que lorſque nous paſſons d'un endroit où règne une obſcurité profonde dans un lieu vivement éclairé, nous ſommes quelque temps ſans appercevoir les objets, parce que notre œil n'a pu paſſer auſſi rapidement à des ſenſations auſſi oppoſées, & qu'il n'a pu ſe prêter auſſi ſubitement au nouvel appareil de mouvement qui doit s'y établir & modifier ſa ſtructure : ainſi encore, une ſaveur forte ſuſpend en nous tout ſentiment étranger, & nous rend incapables pendant quelque temps d'en éprouver de plus foibles. Nous voyons donc que ſi la peau reſte inſenſible dans l'etat de lypirie à l'action de l'eau chaude, cet effet négatif vient à l'appui de ce que nous avons dit en phyſiologie ſur le rapport qu'il doit y avoir entre l'état actuel du corps & l'action des objets externes, pour que la production des ſenſations ait lieu. Or, pour que l'eau froide agiſſe d'une manière efficace ſur la peau & qu'elle affoibliſſe la chaleur interne par voie de révulſion, il faut qu'elle ſoit appliquée en petite quantité, & que cette application ſoit ſouvent répétée, ainſi que recommande HIPPOCRATE. Ce fait eſt encore vrai de tous les objets de ſenſation ; ainſi, non-ſeulement on obtient de plus grands effets des émétiques & des purgatifs à petite doſe & ſouvent répétés. Mais le fait peut encore ſe dire de toutes les affections morales ; car une affection de l'ame quelconque s'établit plus profondément & devient plus difficile à déraciner quand elle eſt entretenue par des cauſes qui agiſſent conſtamment & ſans relâche, que lorſqu'elle eſt le produit d'une révolution ſubite dont l'effet meurt preſqu'auſſitôt qu'il a été produit.

Une autre attention importante qu'avoient les anciens dans l'application de l'eau froide & des autres moyens toniques rafraîchiſſans, c'étoit de choiſir, pour cette application, les parties les plus ſenſibles, comme la tête, l'épine du dos, les pieds, &c.; car quoiqu'on puiſſe dire que toutes les parties ſont ſenſibles, quoique le principe de vie anime toute la maſſe & qu'il ſoit répandu dans tout le corps, il eſt cependant des parties où il rend plus ſpécialement, ou du moins il ſemble exercer une action plus particulière & en même-temps plus générale, & qui ſe communique plus facilement & plus promptement à tout le ſyſtême qu'il vivifie. Or, ce ſont les centres principaux d'activité établis par la nature; ce ſont ces organes d'élection qu'il faut choiſir préférablement à tout autre pour l'application des moyens révulſifs qui doivent agir en changeant le mode vicieux de la ſenſibilité. Des remèdes bien indiqués dans la fièvre ardente, ſont les acides qui agiſſent puiſſamment comme rafraîchiſſans & comme anti-ſeptiques bilieux. Nous remarquerons ici que le mot *fièvre putride*, tel qu'on l'entend aujourd'hui, forme une dénomination nouvelle. Nous voyons en effet que les anciens ne connoiſſoient pas la fièvre putride de quelques modernes, qui eſt une modification de la fièvre bilieuſe; car les anciens prenoient l'acception putride dans une acception générale, & ils reconnoiſſoient quatre ſortes d'affections putrides, ſavoir, la ſanguine, la pituiteuſe, la bilieuſe & l'atrabilaire, que l'on peut réduire à deux affections générales; ſavoir, la pituiteuſe & la bilieuſe, toutes deux ſuſceptibles de nombreuſes modifications. Il y a cependant un temps dans les affections bilieuſes où la putridité ſemble dominer, & c'eſt alors que les acides conviennent. Nous avons déjà dit que lorſque les cauſes matérielles n'exiſtent pas dans les premières voies, elles doivent ſubir les actes de la faculté digeſtive qui ſeule préſide aux opérations

de la coction, & qui ſeule peut mettre la cauſe matérielle en état d'obéir aux organes ſecrétoires, & qu'alors il faut laiſſer la maladie à la nature, & que les ſecours de l'art, loin de la troubler, doivent alors ſe réduire à favoriſer les procédés qu'elle met en uſage, & ſur-tout à tenir, par des moyens très-doux, tous les couloirs libres.

Les fièvres générales, ſoit bilieuſes ou autres, peuvent ſe préſenter ſous trois circonſtances ou états différens qui apportent de grands changemens & des variétés conſidérables dans le traitement. La première de ces circonſtances eſt la putridité dominante par laquelle nous entendons ſeulement la putridité bilieuſe; la ſeconde eſt la proſtration des forces ou l'état de malignité dont nous parlerons dans la ſuite, & la troiſième circonſtance a lieu lorſqu'une fièvre générale d'origine gaſtrique eſt encore ſuſceptible de céder aux évacuans, ſoit aux émétiques, ſi la congeſtion étoit dans l'eſtomac, ſoit aux purgatifs, ſi cette congeſtion étoit inteſtinale; enfin, il eſt un quatrième état très-difficile à ſaiſir, c'eſt lorſqu'on a lieu de préſumer que la maladie a été contrainte par voie de contagion, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle a été produite par des miaſmes qui, flottant encore librement dans le tiſſu des chairs, ſont ſuſceptibles d'être évacués par l'organe de la peau, d'où l'on voit que cet état demande les ſudorifiques qui ſont alors principalement indiqués. Nous ne parlerons ici que de l'état de putridité dominante, & nous remarquerons d'abord que les ſubſtances médicamenteuſes qui contiennent divers principes, à raiſon deſquels elles agiſſent diverſement ſous pluſieurs rapports, dans telle ou telle circonſtance, & qui poſsèdent le plus de qualités à la fois, ſont auſſi les plus avantageuſes & les plus convenables, parce qu'elles ſe prêtent mieux à la nature des maladies, qui ſont rarement ſimples & ſans complication, & qui préſentent d'ordinaire pluſieurs indica-

tions différentes. Ainſi les acides ſont utiles, & comme anti-ſeptiques & comme rafraîchiſſans. MASSARIAS proſcrivoit généralement l'uſage des acides dans les fièvres, à raiſon de leur qualité fort aſtringente. Cette contre-indication eſt fondée; car, comme la fièvre bien réglée tend à raréfier également toute la maſſe du corps, & que les mouvemens tendent à ſe porter du centre à la périphérie, tous les moyens curatifs doivent alors favoriſer cette tendance des forces & des mouvemens vers l'habitude extérieure du corps, & ſur-tout lorſque la nature n'affecte aucune voie de ſolution utile, différente de celle de l'excrétion de la ſueur. GALIEN diſoit fort bien que dans ce cas tous les ſecours de l'art doivent ſe borner à ajouter à la force expanſive & centrifuge. *In omni febre utiliſſima rarefactio & relaxatio corporis.* Mais GALIEN n'avoit égard qu'à la fièvre abſolument ſimple nerveuſe & dépouillée de toute complication humorale. C'eſt pour n'avoir pas diſtingué les états des fièvres ſimples & réglées de ceux qui ſe compliquent & qui ſont beaucoup plus communs, qu'a été introduite la méthode ſi ſouvent funeſte de traiter les fièvres par les ſudorifiques, contre laquelle SYDENHAM s'eſt élevé avec beaucoup de raiſon, quoique lui-même ait beaucoup trop généraliſé les règles qu'il donne ſur leur uſage. MASSARIAS étoit donc fondé, eu égard à la nature de la fièvre, quand il rejettoit les acides comme aſtringens; mais en parlant d'un principe vrai en ſoi, il a eu tort de le proſcrire dans toutes les fièvres, & de vouloir même en bannir l'uſage dans les fièvres bilieuſes; car les fièvres bilieuſes ne ſont pas des fièvres ſimples, & les acides y conviennent éminemment à raiſon de la chaleur & de la putridité dont elle s'accompagne; il faut d'abord s'en tenir aux acides végétaux. P. MARTIAN rapporte que les Egyptiens, qui ſont très-ſujets aux maladies bilieuſes, en raiſon des pays chauds qu'ils habitent, font grand uſage des acides, de la limonade

ſimple dans l'état de ſanté, & ils y ajoutent de l'eau roſe dans les fièvres ; ils employent auſſi des émulſions compoſées avec des graines de houblon, de courge, de concombre, de l'eau roſe & les racines de réglisſe. Ils vantoient beaucoup cette émulſion dans les fièvres ardentes & dans les pleuréſies. En effet, dans les pays chauds, comme l'avoit vu GALIEN, les pleuréſies ſont ſouvent bilieuſes ; car nous avons déjà vu que les affections locales doivent s'étudier dans la fièvre qui les accompagne. C'eſt un dogme qu'on ne ſauroit répéter trop ſouvent, & qui fait la baſe de tout traitement.

Il faut bien diſtinguer les pleuréſies bilieuſes ou les affections du poumon qui dépendent d'une cauſe bilieuſe profondément établie dans la ſubſtance de cet organe, d'avec la pleuréſie gaſtrique occaſionnée par la bile qui eſt dans les organes digeſtifs. BIANCHI, dans ſon hiſtoire du foie, a décrit une fièvre ou plutôt une conſtitution pleurétique qui régnoit dans un temps très-chaud qui avoit ſuccédé bruſquement à un état de l'air très-froid, très-ſec. Cette fièvre pleurétique ſe préſentoit ſous trois états différens : dans l'un elle portoit un caractère légèrement phlogiſtique, dans l'autre elle étoit compliquée d'affection gaſtrique bilieuſe, enfin, dans le dernier c'étoit une affection bilieuſe eſſentielle, dépendante d'une inflammation du poumon véritablement bilieuſe ou éréſipélateuſe bien établie. Dans ceux-ci, les douleurs de poitrine étoient vagues, la toux étoit sèche, ou ſeulement avec des crachats fort jaunes & marqués quelquefois de filets de ſang, la chaleur étoit très-vive, le pouls fréquent, la ſoif ardente & les joues colorées ; les malades éprouvoient des anxiétés inſupportables. Cette dernière eſpèce de fièvre pleurétique attaquoit les gens fort robuſtes à la fleur de l'âge, d'une conſtitution bilieuſe. Ceux qu'on ſaignoit périſſoient le troiſième jour ; car, comme dit HIPPOCRATE, quoi de plus dangereux que de ſaigner

dans les pleuréſies bilieuſes ! *Si ſputum ſit biliosum & ſanguis in bilem vertatur ; quid periculoſius quam vena ſectio.* BIANCHI ne ſaignoit point, à moins qu'il n'y eut une véritable pléthore, & alors il pratiquoit préférablement la ſaignée au pied, & faiſoit un fréquent uſage des lavemens ; il donnoit enſuite des tiſannes rafraîchiſſantes, faites avec deux onces d'eau de ſcabieuſe, eau de ſureau, fleurs de coquelicot. Il faiſoit prendre tous les jours un bol compoſé de rob de ſureau, de ſel de prunelle & de camphre, & chaque jour il donnoit une émulſion faite avec les graines de melon, de pavot, auxquelles il ajoutoit du ſel de prunelle. Dès que la coction commençoit, il purgeoit avec la pulpe de caſſe & le ſirop de roſes ; il donnoit, pour calmer la toux, un look compoſé avec l'huile d'amandes douces exprimée ſans feu, le ſel de prunelle & le camphre. On peut conſulter BIANCHI ſur le traitement en détail de cette pleuréſie bilieuſe dépendante de la fièvre générale, & qui eſt bien différente de celle dont parle STOLL, ſous le nom de pleuréſie gaſtrique.

Il faut donc, dans la fièvre ardente, s'en tenir d'abord aux acides végétaux. Ce n'eſt que lorſque la putridité domine qu'il faut employer les anti-ſeptiques plus puiſſans & donner la préférence aux acides minéraux, & les ſuſpendre tout à-fait dès que la coction s'établit, ce qui arrive ordinairement le quatrième jour, parce qu'étant fortement aſtringens ils empêchent les évacuations. Les acides ne ſont pas les ſeuls remèdes qu'on puiſſe employer contre la putridité. MÉAD & MEDICUS ont vanté l'alun ; HUXAM a vu de bons effets de la noix de gale & de l'alun combiné avec un peu de camphre & de ſaffran. Il remarque avec raiſon que les anciens combinoient avec beaucoup d'avantage les aſtringens, les ſudorifiques & les alexipharmaques, comme dans la compoſition de la thériaque de MITHRIDATE. Cette combinaiſon eſt fort heureuſe, en ce que

les aſtringens s'oppoſent à la putridité, & en arrêtent les progrès, tandis que les ſudorifiques favoriſent le développement de la fièvre & permettent l'évaporation des produits de la putridité. On peut conſulter M. POTT, ſur l'uſage de l'opium dans la gangrène commençante. Il eſt vrai que ce remède paroît convenir davantage dans la putridité pituiteuſe; cependant il peut convenir auſſi pour arrêter la putridité bilieuſe: on peut le combiner avec les ſudorifiques, ce qui forme une combinaiſon analogue à la thériaque des anciens. SYDENHAM en faiſoit grand uſage, & il l'employoit ainſi combiné à des doſes fréquemment répétées dans la fièvre ſecondaire de la petite vérole; mais cette pratique peut avoir ſes inconvéniens, parce que dans cette fièvre il convient ſur-tout d'entretenir ou d'augmenter même les excrétions du ventre. Comme nous n'avons pas occaſion de parler de la petite vérole, je remarquerai ſeulement ici qu'on doit diſtinguer dans cette maladie trois temps différens: le premier ſe porte depuis le moment de l'invaſion juſqu'au temps de l'éruption, le ſecond eſt l'eſpace compris entre le moment de l'éruption & la formation du pus, & le troiſième ſe compte depuis la formation du pus juſqu'à la deſſication, c'eſt ce qu'on appelle communément fièvre ſecondaire, & qu'on devroit plutôt appeler troiſième fièvre.

LES deux premiers temps n'offrent guères d'indication à remplir, que celles qui ſont relatives à la fièvre concomitante. Dans la fièvre ſecondaire ou troiſième fièvre, les indications relatives à la fièvre concomitante peuvent encore ſe préſenter, mais on doit de plus y reconnoître une ſurabondance de pus qui a beſoin d'être évacué. Ces évacuations ſe font par l'ouverture des boutons, les véſicatoires entretenus longtemps, & ſur-tout par les doux laxatifs: conſultez ſur cet objet MÉAD & FREIND. Il eſt extrêmement avan-

tageux, pendant la convaleſcence, de ſoutenir long-temps les évacuations du ventre ; car on a remarqué que ce défaut d'évacuation, ſur-tout chez ceux qui reviennent trop tôt à l'uſage de la viande, décidoit des dépôts purulens, & les plus dangereux ſe faiſoient ſur les yeux, ſur-tout chez les enfans.

La nature nous préſente dans le camphre une combinaiſon des ſudorifiques & des narcotiques, combinaiſon qui paroit ſi utile. Ce remède réunit en ſoi ces deux avantages, ce qui le rend d'un uſage preſque général dans les fièvres putrides bilieuſes, & l'hiſtoire médecinale rapporte que, dans une peſte qui régnoit à Rome, on éleva des autels à celui qui l'employa le premier. Il convient de le combiner avec les rafraîchiſſans, ſur-tout avec le nitre ; ainſi on peut employer un demi-grain de camphre ſur deux grains de nitre.

STOLL a obſervé que le camphre ſemble chatrer l'action de l'opium, de même qu'il arrête l'effet du mercure, des cantharides, en les empêchant, l'un de ſe porter ſur les glandes ſalivaires, & les autres ſur les voies urinaires. COTUNNI dit, à la vérité, que la ſalivation ne peut avoir lieu que chez les perſonnes infectées du virus vénérien, & il le prétend ſur ce qu'après avoir continué le mercure chez des perſonnes guéries de vérole, il ne porte pas du tout ſur les glandes ſalivaires ; mais on ne ſait pas trop juſqu'à quel point on peut compter ſur les expériences de ce médecin ; & ſi elles lui ont véritablement réuſſi, cela peut venir de ce que la nature s'accoutume à l'effet du mercure, & que l'habitude d'en prendre en énervoit l'action, & pouvoit la rendre complétement nulle.

Fièvre ardente, ſueur, ſudorifiques, contagion.

LA fièvre ardente ſe termine très-ordinairement par les ſueurs, & quand elle éprouve d'autres moyens de ſo-

lution, ce n'eſt guères que lorſqu'elle ſe trouve compliquée avec d'autres affections, ou bien encore lorſque la cauſe qui l'entretient ne s'exerce pas excluſivement dans la maſſe du ſang, comme cela arrive dans la fièvre ardente légitime parfaite, mais qu'elle porte ſon impreſſion ſur quelques parties déterminées; ainſi la fièvre ardente, qui ſe juge au moins en partie par les hémorragies, eſt compliquée d'une affection phlogiſtique ou inflammatoire, & cette complication eſt très-commune, comme nous l'avons déjà dit; par exemple, les malades pris des épidémies éprouvent preſque tous des flux de ſang, qui, dans les jeunes gens, ſe font par les narines, & dans les hommes plus avancés en âge, par les voies hémorroïdales, & qui dans les femmes ſe font conſtamment par les voies de la génération; cette manière de ſolution eſt auſſi très-ordinaire aux fièvres bilieuſes des camps, & nous avons remarqué en général que de toutes les affections maladives, les plus ſuſceptibles de ſe réunir ſont les affections inflammatoires & les affections bilieuſes; & cette complication a lieu ſur-tout vers le commencement du printemps, lorſque l'affection phlogiſtique ſe diſſipe & que l'affection bilieuſe s'établit & fait chaque jour de nouveaux progrès.

Lorſque la fièvre ardente ſe termine, ſoit par des ſelles bilieuſes, ſoit par l'expectoration des matières de même nature, ce n'eſt guères auſſi que lorſque ſon action s'exerce d'une manière ſoutenue, ou dans le voiſinage des premières voies ou dans le voiſinage des poumons, ce qui eſt très-ordinaire & très-dangereux; car, comme dit HIPPOCRATE, lorſque la fièvre ardente s'eſt exercée au voiſinage de l'eſtomac, le poumon attire fortement la bile à ſoi, & il ſurvient une péripneumonie bilieuſe très-dangereuſe, parce que les malades déjà affoiblis ne peuvent pas ſuffire aux développemens des actes néceſſaires pour la coction de la cauſe matérielle, (vid. HIP. de morb.) Nous pouvons remarquer ici que les

affectionslocales, quoique de même nature, relativement à la cauſe qui les entretient, different notablement entr'elles, ſelon qu'elles ſont plus ou moins profondément établies. Pour expliquer les différences qui ſont données par l'obſervation pratique, GALIEN diſtinguoit trois choſes dans les organes des corps vivans : d'abord, les fibres primitives ou ſpermatiques, comme il les appeloit, qu'il regardoit comme les inſtrumens de la vie, ou plutôt comme les ſeules parties dans leſquelles le feu de la vie pût s'entretenir ; c'eſt dans cette partie qu'il établiſſoit l'eſpèce de décompoſition qui conſtitue le dernier période de la fièvre hectique.

2°. La ſubſtance muqueuſe ou ſpongieuſe qui eſt la partie groſſière ſenſible de chaque organe, c'eſt dans cette ſubſtance que GALIEN concevoit que s'exerçoit l'affection inflammatoire priſe d'une manière générale, comme nous l'avons dit ci-devant, laquelle pouvoit être ou phlogiſtique, ou bilieuſe, ou pituiteuſe, ou atrabilaire, & dès-lors co-relatives aux différentes eſpèces d'altérations qui s'exercent dans la maſſe des humeurs, dont le fond eſt auſſi une ſubſtance muqueuſe ; enfin GALIEN admettoit en troiſième lieu des ſucs épanchés dans le tiſſu de la ſubſtance cribreuſe ou ſpongieuſe, ſucs qui s'y aſſimilent par l'élaboration des forces plaſtiques, mais quin'y ſont pas encore aſſimilés. C'eſt dans ces ſucs nourriciers qui s'élaborent, & dont la tranſmutation vitale n'eſt pas encore achevée, que l'on peut concevoir que réſident les affections locales qui occupent une grande étendue, mais qui ſont établies d'une manière plus légére & plus fugitive que les affections inflammatoires proprement dites, leſquelles ſont fixées dans la ſubſtance muqueuſe ou ſpongieuſe ; or, c'eſt de cette eſpèce que ſont les affections qui décident la fièvre ardente dans le voiſinage des premières voies & des poumons, lorſqu'elles ſe terminent, au moins en partie, par des flux de

ventre bilieux & par une expectoration de matières bilieuſes..... *In his tantum cauſis* (fièvre ardente) *obſervatur, qui paſſo pulmone oriantur.*

La ſueur eſt donc le grand moyen de ſolution de la fièvre ardente, & la fièvre ardente eſt de toutes les fièvres putrides, ou avec cauſe matérielle, la ſeule qui puiſſe ſe juger complétement par l'éruption de la ſueur. HIPPOCRATE diſoit, en oppoſant la ſueur aux autres évacuations critiques, que parmi les évacuations, chacune étoit affectée aſſez conſtamment à une eſpèce déterminée de fièvres; qu'ainſi il y avoit des fièvres qui ſe terminoient par des flux de ventre, & quelques autres par des abcès de différentes eſpèces, & que la ſueur étoit la ſeule évacuation qui convint également à toutes; en ſorte que la fin de toutes les maladies fébriles décidoit généralement l'éruption d'une ſueur uniforme, plus ou moins copieuſe. FREIND en a conclu que la ſueur qui ſemble ainſi généralement appartenir à toutes les fièvres, ne peut en terminer aucune d'une manière complette, & qu'elle ſert, non pas comme moyen d'évacuation, ou comme emportant les produits de la coction, mais comme ſigne qui indique que les produits de la coction ont été emportés par d'autres voies & que la maladie eſt pleinement terminée.

MM. GLASS & BAKER ont remarqué avec raiſon que cette opinion de FREIND étoit beaucoup trop générale, & il a été facile à ces auteurs de trouver même parmi les malades, dont HIPPOCRATE décrit l'hiſtoire, quelques-uns qui ont été parfaitement guéris & ſans rechûte, par la ſeule éruption de la ſueur ſans autre eſpèce d'évacuation. Cependant, l'obſervation d'HIPPOCRATE eſt intéreſſante, & l'on doit en conclure que la ſueur n'eſt vraiment critique, comme moyen d'évacuation, que dans un petit nombre de fièvres, & peut-être excluſivement dans la fièvre ardente générale, & que dans toutes les autres la ſueur qui paroît dans le

déclin & après d'autres évacuations, ne ſe rapporte point à la cauſe matérielle de la maladie, mais ſe rapporte ſeulement à l'appareil des mouvemens fébriles tendus contre cette cauſe de maladie, en ſorte que cette ſueur qui coule alors en abondance, & qui coule de tous les points du corps, indique ſeulement que l'appareil des mouvemens fébriles eſt diſſipé, pleinement décompoſé, & que les forces toniques reutrent comme par un effort bruſque dans leur mode de diſtribution naturelle & ordinaire. C'eſt bien ſous ce rapport que l'on doit auſſi conſidérer l'utilité des ſueurs dans les hémorragies, & ſur-tout dans les hémorragies actives dont nous avons déjà fait voir ci-devant les analogies avec la fiévre conſidérée ſeulement dans ſes phénomènes dépendans des forces toniques. L'utilité de la ſueur dans les hémorragies eſt bien prouvée par les obſervations de LAMOTTE, de VAGNER & de DE HAEN. Or, on ne peut dire, avec aucune apparence de vérité, que les ſueurs évacuent alors aucune matière contre nature; car dans les hémorragies il n'y a de vicieux que le ſang trop abondant, & ſur-tout une diſtribution peu convenable des forces toniques : la ſueur n'eſt donc avantageuſe que comme dans la plupart des fièvres dont la cauſe a été emportée par des évacuations appropriées, c'eſt-à-dire, que comme ſigne de la nouvelle diſtribution de mouvemens que la nature ſubſtitue à celle qui avoit lieu dans l'acte de la maladie; car nous avons dit ſouvent que dans l'état de ſanté les mouvemens toniques ſont dirigés de manière qu'ils ont une tendance bien marquée vers la périphérie, & voilà pourquoi, vers la fin de toutes les maladies, il eſt ſi utile de pouſſer vers l'organe de la peau d'une manière douce & ſoutenue.

J'ai dit que l'opium qui étoit fort bien indiqué dans la fièvre ardente, lorſque la putridité offroit l'élément de dominance (car la fièvre putride des modernes n'eſt qu'une

qu'une modification de la fièvre ardente dont nous parlons ici), & quoiqu'on ne puiſſe pas admettre rigoureuſement dans le corps vivant un mouvement de putréfaction ſemblable à celui que le corps éprouve, la vie étant éteinte, & qu'il ſe trouve livré ſans défenſe à l'action des grandes cauſes de décompoſition, & ſurtout à l'action de l'air, de l'eau & du feu; il eſt cependant des états maladifs dans leſquels le corps eſt éminemment diſpoſé à ce mouvement de putréfaction; c'eſt lorſque cette putridité tend à dominer, que l'opium eſt plus approprié en le combinant avec des ſudorifiques; nous avons remarqué que cette combinaiſon étoit parfaitement analogue à celle que les anciens employoient dans la compoſition de la thériaque d'ANDROMAQUE & de MITHRIDATE, & que les combinaiſons de cette eſpèce étoient très-bien entendues, parce que les narcotiques qu'elles contiennent modèrent avec beaucoup d'avantage le progrès de la putréfaction, & que les ſudorifiques ſont d'autant mieux placés dans la fièvre ardente, que la cauſe matérielle de la fièvre ardente eſt ſuſceptible de s'évacuer par l'organe de la peau.

On dit communément que l'opium favoriſe la putréfaction, mais cela eſt contraire aux obſervations de SYDENHAM & de DE HAEN, qui l'ont donné avec avantage dans des petites véroles du plus mauvais caractère, & M. HALLER a décrit une conſtitution varioleuſe éminemment putride; cette putridité ſe marquoit par des taches noires qui paroiſſoient dans l'intervalle des boutons varioleux; il a employé avec ſuccès le camphre qu'il donnoit chaque jour à la doſe de dix à douze grains, ſelon l'âge, dans des émulſions d'amandes acidulées, & donnant le ſoir du ſirop de pavot blanc, à la doſe d'une demie once ou une once, avec la moitié de ſuc de limon & quelques gouttes d'acide vitriolique, lorſque la putridité étoit fort conſidérable. La qualité anti-

ſeptique de l'opium peut ſe prouver par la belle obſervation ſur la gangrène qui débute par des douleurs vives qui ſe font reſſentir aux extrémités inférieures, & ſur-tout aux orteils, & cette propriété de l'opium peut être conçue juſqu'à un certain point, car l'opium augmente vraiment les forces vitale; & M. DE HALLER a expérimenté ſur lui-même qu'après une priſe d'opium le pouls battoit quatre-vingt-ſix fois au lieu de ſoixante-quinze qu'il battoit auparavant. Dans la dominance de la putridité, on peut combiner encore fort utilement, & toujours d'après les mêmes vues, les narcotiques, les acides minéraux & les légers ſudorifiques; dans cette circonſtance, STOLL faiſoit un grand uſage d'une potion compoſée d'eau cordiale, de ſirop de diacode, & d'eſprit de vitriol; on peut varier à l'infini les combinaiſons de cette eſpèce.

Cette combinaiſon des narcotiques & des ſudorifiques, la nature nous la préſente dans la compoſition du camphre, & nous pouvons remarquer ici que les corps que nous offre la nature ſont infiniment préférables à ceux que l'art ſait préparer, & dans les compoſitions naturelles les qualités médicamenteuſes ſont mêlangées plus exactement, & elles ſe trouvent bien plus préciſément en rapport avec l'eſſence des maladies qui ſont auſſi des productions naturelles. GLASS diſoit avec raiſon que tous les ſudorifiques les plus puiſſans & les plus ſûrs ſont le camphre & l'opium.

Mais quel que ſoient les ſudorifiques qu'on emploie, une précaution indiſpenſable dans leur uſage, c'eſt que leur action ſoit fortifiée par des gradations ménagées, qui foibles d'abord augmentent de plus en plus, & toujours en s'accommodant ou ſe proportionnant aux progrès de la coction.

Le progrès de la coction doit principalement être ſuivi & obſervé dans l'urine, qui, dans l'état de crudité, eſt trouble, épaiſſe, & d'une couleur fort alliacée, & qui, à

l'éruption de la sueur ; ce qu'il y a de vrai, c'est que les anciens avoient observé qu'il n'y avoit point de remèdes vraiment sudorifiques, ou que du moins l'action de ces remèdes étoit si vague & si indéterminée, qu'elle avoit besoin d'être fixée & appliquée sur l'organe de la peau par des moyens convenables, pour produire surement son effet.

Les moyens qu'HIPPOCRATE employoit dans cette vue étoient des frictions d'huile chaude sur différentes parties du corps, & sur-tout sur l'épine.

SYDENHAM rapporte que dans une fièvre accompagnée d'une extrême sécheresse, il décida avec beaucoup d'instance l'éruption de la sueur, en faisant frotter rudement l'épine du dos & l'os sacrum avec des flanelles échauffées & chargées de camphre ; en laissant ces flanelles appliquées sur le dos, en faisant bien couvrir le malade & lui faisant boire abondamment une infusion de thé.

HIPPOCRATE, quand il avoit décidé les mouvemens vers l'organe de la peau par des frictions, ne faisoit prendre que de l'eau tiède altérée avec l'oximel ou autre chose semblable ; ces remèdes très-simples, aidés des moyens d'irritation appliqués sur la peau, deviennent des sudorifiques puissans, tandis que les sudorifiques les plus actifs employés seuls n'auroient aucun effet.

ROSEN a recommandé, pour décider la sueur, de couvrir le visage d'une gaze légère ; cette gaze retient sur la peau la matière de la transpiration, & cette matière extrêmement pénétrante ramollit la peau, la détend, & cette détente se répète sympathiquement sur toute l'étendue de cet organe.

J'ai parlé jusqu'ici de la sueur comme moyen d'évacuation subordonné aux actes de la coction, & comme propre à évacuer la cause matérielle des maladies, changée & élaborée par la faculté digestive ; nous avons remarqué qu'il étoit un état bien différent, dans lequel

les sueurs pouvoient être extrêmement avantageuses, & dans lequel, lorsque la nature ne les décide pas, il faut la solliciter par les moyens les plus actifs, c'est lorsque ces maladies, encore dans l'acte de leur imminence, se préparent & se forment par l'impression de certains virus qui, pris par la peau, flottent librement dans le corps & n'y ont point porté d'impression profonde, ou plutôt auxquels le principe de vie ne s'est point encore prêté; c'est ce que j'appelle l'état de contagion, & qu'on peut présumer dans les gens qui ont été long-temps exposés à un air évidemment corrompu & chargé de miasmes de différentes espèces.

Les miasmes qui flottent librement dans le tissu cellulaire constituent proprement une cause extérieure de maladie, & cette cause peut être attaquée tout d'un coup; car en la chassant à temps, on prévient sûrement les effets qu'elle étoit capable de produire; c'est ainsi que nous avons vu ci-devant que l'état de saburre des premières voies peut donner lieu à toutes les maladies, & qu'il est un temps où on peut les prévenir en emportant cette saburre, lorsqu'elle n'a pas encore percé profondément, que la nature ne s'est pas prêtée à son action.

Cet état de contagion demande donc éminemment l'usage des sudorifiques. Lorsque cet état est passé, & que les miasmes ont réellement agi sur le corps, la maladie qui suivra pourra être très-différente, & il n'est plus possible de la combattre par un traitement uniforme.

Ces miasmes, pris par un homme d'un tempérament vigoureux, & sur-tout pendant l'hiver, décident communément une disposition phlogistique; alors l'état de la contagion doit être attaqué d'abord par des saignées & puis par des sudorifiques, supposé que l'affection inflammatoire ne soit pas encore parfaitement établie. SYDENHAM traitoit la fièvre pestilentielle de

Londres, d'abord par une ſaignée copieuſe & puis par des ſudorifiques, & ce traitement eut beaucoup de ſuccès; en effet, la ſaignée n'eſt pas ſeulement utile relativement au mode inflammatoire décidé par l'impreſſion des miaſmes, mais encore comme calmante, relâchante & anti-ſpaſmodique, & éminemment propre à favoriſer l'éruption de la ſueur; cependant ce traitement ne peut convenir dans tous les états de contagion; car la contagion ne décide pas néceſſairement l'affection inflammatoire, très-ſouvent, au contraire, elle décide des affections gaſtriques. STOLL remarque fort bien que la fièvre des hôpitaux eſt gaſtrique. PRINGLE remarque que la ſaignée étoit contraire dans l'état de contagion qu'il décrit dans cette circonſtance, & les miaſmes tendoient à affecter les premières voies; il faut donc commencer par des émétiques, des purgatifs, & faire ſuivre les ſudorifiques, lorſque les premières voies ſont bien purgées.

A l'occaſion des ſudorifiques, GRANT fait une remarque importante: c'eſt que les malades déſirent vivement les boiſſons extrêmement chaudes. LANCISI a bien connu cette indication des remèdes ſudorifiques; il recommande la prompte application des véſicatoires dans les maladies produites par l'air contagieux des marais. On peut croire en effet, qu'introduit dans le corps depuis peu, il eſt ſuſceptible d'être évacué par l'organe de la peau, & dès-lors c'eſt toujours à titre de ſudorifiques que les véſicatoires conviennent; il les appliquoit aux jambes, aux cuiſſes, aux bras, & ſur-tout derrière la tête quand il y avoit affection comateuſe; mais dans tous ces cas il faut toujours avoir égard aux altérations maladives que ces miaſmes auroient déjà pu produire. Ce que nous venons de dire peut encore s'appliquer aux poiſons juſqu'à un certain point, puiſqu'il y a des obſervations qui prouvent que des perſonnes ſe ſont déſempoiſonnées par l'emploi des ſudorifiques. On peut en-

core préſumer un état analogue, (état que l'on doit combattre par les différentes excrétions de la peau), dans les maladies chroniques qui prennent dans leurs cours des formes très-variées, & qui paſſent rapidement d'un organe à un autre.

Les émétiques conviennent ſur-tout comme évacuans & comme excitans ; il peut ſe faire que ces miaſmes, qui n'ont encore décidé aucune maladie, portent ſur le ſyſtême des forces une impreſſion d'abattement extrême ; (il y a même des auteurs qui ont regardé la malignité comme étant produite par l'effet de la contagion ; cette opinion eſt mal fondée, comme nous le verrons dans la ſuite,) ce qu'on connoît principalement par un pouls petit & irrégulier, des anxiétés extrêmes, des défaillances fréquentes & ſubites, la reſpiration laborieuſe accompagnée de ſoupirs, lorſqu'on ne peut attribuer ces ſymptômes, ni à une foibleſſe naturelle, ni à des évacuations précédentes, ni à une longue privation de ſommeil, ni à aucune cauſe évidente de maladie, & cet état de proſtration des forces doit néceſſairement être traité tout-d'un-coup par les excitans comme une forte décoction de quina, le camphre, le vin, l'arnica, que STOLL a beaucoup vanté d'après COLLIN.

Fièvre ardente, bains, &c.

DANS la dernière leçon je vous ai parlé de la ſueur conſidérée ſous deux aſpects bien différens, & comme propre à emporter les produits de la coction, & dès-lors devant être ſubordonnée à cet acte, & comme propre à emporter les miaſmes qui conſtituent l'état de contagion, dès-lors devant paroître avant que les miaſmes aient agi efficacement & produit des maladies décidées ; car ces maladies, décidées par l'impreſſion des miaſmes, peuvent être de nature fort différente, & demander des traitemens fort différens.

J'ai dit que les anciens n'employoient guères intérieurement des remèdes ſudorifiques, qu'en fixant & aſſurant leur action trop équivoque, trop incertaine par différens moyens d'excitation immédiatement appliqués ſur la peau; or, le bain doit néceſſairement être compté dans la claſſe de ces moyens. Nous avons dit & prouvé ſouvent que les mouvemens qui s'exécutent dans le corps animal ſont aſſujettis à des lois eſſentiellement différentes de celles qui règlent les mouvemens du corps privé de vie, lois dont l'enſemble ou la collection ſiſtématique & ordonnée compoſe la ſaine phyſique dans toute ſon étendue, enſorte que nous voyons que toutes les explications qu'on a donné de l'action du bain, déduite de la peſanteur de l'eau, de la fluidité, de la quantité de feu qui l'a pénétrée, & d'autres qualités de cette eſpèce, ſont des explications qui repoſent ſur des fondemens ruineux & qui ne méritent abſolument aucune attention.

On ſait que le corps vivant, ou plutôt que chaque partie du corps vivant eſt agitée de deux mouvemens qui agiſſent en ſens contraire, & qui s'alternent ſans interruption pendant tout le cours de la vie. Chaque partie vivante reſpire, ſelon l'expreſſion des anciens, chacune eſt animée & d'une force expanſive, par laquelle la chaleur tend à s'écarter en tout ſens, & pouſſe & entraîne au-dehors la matière de la tranſpiration, & d'une force de condenſation ou d'inhalation par laquelle celles de ces parties, qui ſont en contact immédiat avec l'air, attirent fortement l'air pur, lequel entretient leur chaleur & finit par s'unir & s'aſſimiler intimément avec elles; en ſorte que toutes les ſubſtances qui ont été le ſujet de la vie ſont éminemment chargées d'air; mais cette force d'inhalation ne s'exerce pas ſur l'air pur d'une manière excluſive, ou bien l'air n'eſt pas la ſeule ſubſtance qui ſe faſſe jour à travers la peau; cette force s'exerce auſſi ſur les molécules d'eau qui ſont

diſſiminées habituellement dans l'atmoſphère, & que l'air tient comme en diſſolution, ainſi que l'a dit heureuſement M. LEROY, profeſſeur de cette univerſité.

Il y a des circonſtances contre nature dans leſquelles cette force de ſuccion ou d'inhalation augmentée produit, ou des hydropiſies, comme l'a bien vu DE HAEN, ou des diabètes, comme l'a vu ROZENSTEN. Il n'eſt pas douteux que par l'exercice de cette force, le corps vivant plongé dans l'eau n'en abſorbe une certaine portion, & ce n'eſt guères, comme le diſoit GALIEN, qu'en admettant cette pénétration, qu'on peut concevoir la promptitude des effets du bain ſur des perſonnes rendues de fatigue, dévorées de ſoif, dont toutes les parties ſont tellement deſſéchées, qu'elles ont peine à parler & à avaler, & qu'elles ſe ſentent refaites tout-d'un-coup en ſe mettant dans l'eau. Mais le fait de la pénétration de l'eau dans le corps eſt prouvé par des expériences plus déciſives, & on obſerve ſouvent que la quantité d'eau dans laquelle le corps étoit reſté plongé pendant quelque temps étoit ſenſiblement diminuée. Ainſi il eſt bien acquis que l'eau du bain pénètre dans le corps; mais ce fait n'eſt pas d'un grand ſecours pour concevoir la manière dont le bain agit dans les fièvres. GALIEN diſoit avec beaucoup de raiſon que l'eau tiède dans laquelle on plonge tout le corps produit le même effet par rapport à tout le corps, que les cataplaſmes émolliens, par rapport aux parties ſur leſquelles ils ſont appliqués, & plus particulièrement qu'elle procure l'évacuation des ſucs excrémentitiels contenus dans le tiſſu des chairs, qu'elle diſtribue uniformément la chaleur, qu'elle dilate les plus petits conduits, qu'elle relâche les parties trop tendues, & qu'elle détermine un mouvement de fonte imprimé généralement à tout le ſyſtême des ſolides & des fluides. On peut ramener ces effets à un effet unique dont tous les autres ne ſont que des dépendances; c'eſt que le bain, d'après l'irritation le

gère & ſoutenue dont il affecte tout l'organe extérieur, invite la nature à développer ſes forces, & à les répandre & à les diſtribuer d'une manière égale ſur chacun des points de la maſſe du corps. Auſſi le bain eſt-il éminemment indiqué dans les affections nerveuſes qui, conſidérées d'une vue générale, ne dépendent que d'une diſpoſition ſpaſmodique établie profondément; ou plutôt d'un défaut d'équilibre dans la répartition des forces toniques, défaut d'équilibre qui établit conſtamment le ſpaſme & l'atonie, en les excitant à la fois; mais dans différentes parties du corps: & c'eſt à ſaiſir le rapport variable dans lequel ſe préſentent ces deux élémens, & à adopter les remèdes à leurs degrés reſpectifs de dominance que conſiſte tout le traitement méthodique approprié aux affections de cette eſpèce, comme nous le verrons en traitant de la malignité, qui eſt une affection éminemment nerveuſe, & qui, comme toutes les affections de cette eſpèce, peut ſe préſenter, ou ſous forme d'atonie, ou de ſpaſme accumulé & concentré, & qui, ſous ces deux aſpects, demande un traitement bien différent.

Nous diſions ci-devant, d'après GALIEN, que le bain eſt le grand moyen de ſolution de la fièvre éphémère, qui peut être regardée comme préſentant l'affection nerveuſe par excellence, puiſque c'eſt la ſeule qui tende d'elle-même à ſa guériſon, & que toutes les affections nerveuſes ne ſont guères miſes en voie de terminaiſon que par l'intermède de la fièvre éphémère, ce qu'HIPPOCRATE exprimoit généralement par l'aphoriſme. *Febris convulſioni ſuperveniens ſolvit eam.*

Mais le bain ne doit être placé que vers le déclin, parce que ce n'eſt que dans ce période que la nature affecte de porter les forces & les mouvemens ſur tous les points de l'habitude du corps, & que cette tendance eſt puiſſamment ſoutenue & aidée par l'impreſſion du bain.

Et comme nous l'avons dit ſouvent, il n'y a point de cauſe extérieure quelconque, point d'objet de ſenſation qui agiſſe ſur le corps vivant d'une manière rigoureuſe, abſolue, néceſſaire, & lorſque le corps eſt dans l'acte d'un ſpaſme violent & que l'organe de la peau eſt fortement contracté, loin de ſe prêter à la force expanſive du bain, la peau ſe reſſerre & ſe contracte de plus en plus ſous l'impreſſion d'une cauſe trop foible pour détruire le ſpaſme qui la condenſe; & comme nous l'avons déjà obſervé, tous les états maladifs profondément établis tirent un nouveau degré de force & d'activité de la part des moyens impuiſſans qu'on leur oppoſe, à-peu-près comme l'ame livrée à une paſſion violente s'irrite par les obſtacles & les fait ſervir d'alimens à l'affection qui la dominent, & qui captive & abſorbe toute la plénitude de ſon être.

Lors donc que le ſpaſme domine d'une manière évidente, & que la peau eſt fortement reſſerrée & contractée, comme cela arrive dans le premier période de la fièvre, comme nous l'avons dit ci-devant; le bain, loin de ramollir & de relâcher la peau & d'imprimer à tout le corps un mouvement de raréfaction & de fonte, ſert au contraire à reſſerrer le corps de plus en plus, & cet effet ſe remarque bien évidemment par une horripilation ou un friſſon qui ſe fait ſentir alors; auſſi eſt-il d'obſervation générale que le bain eſt éminemment contractile, toutes les fois qu'il excite des friſſons, & cela parce que le corps, à raiſon du ſpaſme qui l'affecte profondément, n'étant pas ſuſceptible de ſe prêter à l'action expanſive du bain, intervertit cette action & la fait ſervir à aggraver & à établir de plus en plus l'affection maladive.

Le bain ſollicite donc puiſſamment la nature à déployer ſes forces d'une manière égale ſur tous les points de la maſſe du corps, & ſous ce point de vue le bain eſt éminemment indiqué dans la fièvre éphémère ou

dans la fièvre nerveuse, lorsque cette fièvre dans le période ou le déclin, tend d'elle-même à cette distribution, à cette répartition égale & uniforme.

Mais dans les fièvres dont nous parlons maintenant, il existe une cause matérielle qui doit être travaillée par la faculté digestive & mise en état d'obéir à l'action des organes sécrétoires. Cette faculté digestive agit sur la matière, comme nous l'avons dit si souvent, par des moyens sur lesquels nous ne pouvons absolument former aucune conjecture raisonnable; mais quoique dans l'œuvre des phénomènes que nous présente la fièvre, c'est tous ces phénomènes qui nous affectent sensiblement sans dépendance de la faculté tonique, nous n'en appercevons aucuns qui nous éclairent bien positivement sur les actes de la faculté digestive, & qui nous mènent à voir l'espèce d'altération ou d'élaboration qu'éprouve la cause matérielle de la maladie; nous appercevons cependant que dans les fièvres avec matière, comme on les appelle communément, il est une espèce de temps considérable dans lequel l'organe de la peau, ou du moins les plans les plus extérieurs, sont fortement contractés, & ne se prêtent à l'évacuation d'aucune matière sensible; dès-lors nous sommes fondés à croire que ce phénomène ou ce resserrement de la peau, qui se présente constamment dans les fièvres qui tendent sûrement à leur guérison, & qui effectivement se terminent assez promptement & se terminent sans accident, nous sommes fondés à croire que ce phénomène est véritablement utile & salutaire, quoique nous n'appercevions pas bien évidemment sa raison ou sa cause finale, & dès-lors nous sommes fondés à conclure que le bain, qui tend à relâcher toute la substance de la peau, est éminemment contre-indiqué par la nature même de la fièvre, lorsque cette fièvre est appliquée à détruire ou à transformer une cause matérielle quelconque.

Si nous considérons maintenant une fièvre avec une affection locale, c'est-à-dire, une fièvre dont la cause matérielle s'exerce dans une partie déterminée, nous trouverons que, pendant tout le cours de la fièvre, les forces toniques doivent être dirigées & soutenues sur la partie affectée, jusqu'à ce que la coction soit parfaitement établie. Nous n'appercevons pas la raison de l'accord qui existe entre les actes de la faculté digestive qui s'exercent dans la partie affectée, & entre les actes de la faculté tonique, qui restent ainsi tendus sur cette partie affectée, mais cet accord est un fait acquis par l'expérience & sur lequel nous pouvons compter. Nous voyons bien évidemment que le bain, qui tend à disperser les forces toniques sur tous les points de la masse du corps, est contraire à des affections qui supposent que les forces toniques soient dirigées sur une partie déterminée, & que cette direction se soutienne jusqu'à ce que ces affections soient en pleine coction. C'est de cette manière qu'il faut entendre ce que dit GALIEN, que les bains étoient éminemment contraires à la coction. Nous ne pouvons pas concevoir comment les bains sont contraires à l'acte de la coction, & que la transmutation qu'éprouve la matière dans le corps vivant, soit en état de santé, soit en état de maladie, tient à un ordre d'opération qui échappe absolument à notre intelligence, mais nous voyons que le bain de vapeur compose un appareil de mouvemens auxquels l'expérience nous apprend que les actes de coction sont attachés.

C'est précisément de la même manière que le bain est si éminemment contre-indiqué dans l'acte de la digestion; car comme nous avons vu en physiologie que dans l'acte de la digestion, au moins dans le premier période de cette grande & importante fonction, les forces toniques se concentroient sur les organes digestifs & qu'elles y restoient concentrées jusqu'à ce que

alimens eussent éprouvé la transmutation vitale qui les prépare à toutes celles qu'ils doivent éprouver ultérieurement. Or cette concentration des forces toniques sur les organes digestifs est empêchée par l'action du bain, qui agit ici absolument de la même manière que dans les fièvres avec une affection locale, c'est-à-dire, en détruisant & dissipant un appareil, un système, une synergie de mouvemens que la nature ordonne & soutient pour des fins utiles.

Dans ces circonstances, le bain ne peut guères convenir que lorsque les mouvemens toniques portés & dirigés sur un organe déterminé, & qui tendent à une fin utile, présentent une intensité excessive & pernicieuse. C'est ainsi, comme l'a vu TISSOT, qu'il est des gens qui ne peuvent digérer que dans le bain; c'est aussi par la même raison qu'HIPPOCRATE recommande l'usage des bains, lorsque les intestins sont travaillés par un purgatif trop actif. *Post veratrum epotum lavare opportet.* Le bain assure l'effet de ces purgatifs, en affoiblissant, par voie de révulsion, les spasmes qu'ils excitent sur les intestins, en sorte que le bain produit ici le même effet que la saignée, qui favorise l'action des purgatifs & des émétiques, comme l'ont vu HIPPOCRATE, GALIEN, SYDENHAM, & de la même manière que les fomentations d'eau tiède sur la paume de la main, qui favorisent le vomissement, comme l'a vu ALEXANDRE DE TRALLES. WITH a dit d'excellentes choses sur l'usage du bain, comme anti-spasmodique, à appliquer à combattre ce que les symptômes nerveux d'une fièvre présentent d'excessif. (FOUQUET. Observation de M. BROUSSONNET.) Il y a des circonstances de spasme excessif qui demandent que l'on purge dans le bain.

L'impression que le bain porte sur la peau se réfléchit d'une manière vicieuse sur les organes qui sont affectés d'une foiblesse relative, & cette foiblesse habi-

tuelle de quelques organes nobles est une circonstance qui contre-indique l'usage du bain. GALIEN, à cette occasion, remarque avec sagacité que dans ces circonstances difficiles on peut tenter l'usage des bains chez ceux qui ont quelques parties peu intéressantes affectées d'une débilité relative; dans la vue d'opérer une révulsion avantageuse, en transportant la maladie sur des organes peu essentiels à la vie; ainsi dans les affections critiques, & qui laissent peu d'espérance, on peut à tout évènement tenter l'usage des bains tièdes chez les personnes sujettes à la goutte ou au rhumatisme. *Quod si præter quam quod nulla princeps pars imbecilla sit, etiam inferioris notæ partium aliqua sit invalida, veluti prodagricis pedes & iis qui articulari vitio laborant, universi corporis articuli; maxime salutis ægro pars ex balneo comparabitur, ipsis infirmis partibus quæ supervacua sunt excipientibus.* (Meth. méd, lib. 12, cap. 20.)

GALIEN traite fort au long de la maniére dont les anciens employoient le bain, & vous pouvez voir ce détail dans le dixième livre de sa méthode de guérir, chap. 10. On exposoit donc les malades à un air très-chaud, puis on les mettoit dans l'eau chaude & tout-d'un-coup dans l'eau froide.

GALIEN dit qu'il n'y a point de moyen plus propre à augmenter le ton du corps & à exciter les forces que de l'exposer brusquement à l'altération du chaud & du froid; en le faisant passer d'un bain chaud dans un bain froid. Le corps éprouve alors un effet semblable à celui qu'éprouve le fer, dont on peut aussi augmenter la force en le trempant, c'est-à-dire, en le faisant rougir à plusieurs reprises, & l'éteignant chaque fois dans l'eau froide.

On doit concevoir que l'eau froide appliquée sur un corps pénétré d'une grande chaleur, & qui, par cette circonstance, décide une impression très-vive, déter-

mine

mine le principe de vie à produire une plus grande quantité de chaleur, afin de réſiſter avec plus d'avantage à l'impreſſion du froid, ce qui augmente réellement les forces, en les néceſſitant à réduire en acte des forces qui ſeroient conſtamment reſtées impuiſſantes; car les forces génératrices de la chaleur ne peuvent augmenter, ſans que ce ſyſtême général des forces n'augmente auſſi proportionnellement, parce que, quoique les fonctions ne dépendent pas les unes des autres d'une manière néceſſaire, & comme par voie de choc & d'impulſion. Cependant, d'après les lois de la nature qui les entraîne toutes & qui les fait marcher à des fins communes, elles deviennent, les unes par rapport aux autres, des cauſes puiſſantes d'excitation.

J'ai parlé de l'uſage du bain dans les fièvres, & nous avons vu que les bains conviennent éminemment dans les fièvres nerveuſes, & ſur-tout lorſque la détente commence à s'opérer, & que dans les fièvres, avec quelques cauſes matérielles, les bains ne peuvent être indiqués que par l'état exceſſif du ſpaſme, état qu'on connoît principalement par l'état extrême de ſéchereſſe de la peau, par la chaleur vive & brûlante, par les anxiétés des hypocondres, la douleur ſpaſmodique dans quelques parties antérieures, comme le foie, l'eſtomac, les inteſtins.

RATHERFORT rapporte que dans la fièvre jaune de Surinam, qui eſt une fièvre ardente, un médecin de ſes amis avoit rendu à la vie des malades qui paroiſſoient abſolument déſeſpérés, en faiſant envelopper tout leur corps de linges trempés dans de l'eau chaude.

L'auteur moderne que vous devez conſulter ſur l'uſage des bains dans les fièvres, avec dominance de ſymptômes nerveux ſpaſmodiques, c'eſt M. GILCHRIST.

Fièvres bilieuſes putrides, quinquina, charbon, &c.

Dans cette leçon je parlerai du quinquina; nous avons déjà dit que les fièvres putrides générales ou celles dont la cauſe eſt profondément établie dans la maſſe des humeurs qui peuvent ſe préſenter ſous quatre formes très-différentes, & qui demandent une grande attention de la part du médecin. 1°. Elles peuvent avoir été d'origine gaſtrique & être encore ſuſceptibles d'être attaquées efficacement par les émétiques & les purgatifs, ſuppoſé que l'état des forces ne contre-indique pas les évacuations qui doivent toujours être décidées par les moyens les plus doux. 2°. Les fièvres putrides générales peuvent ſe préſenter ſous un état de contagion, ou état peſtilentiel, comme parle M. GRANT, c'eſt-à-dire, qu'elles peuvent avoir été décidées par l'impreſſion de certains virus pris par la peau, qui fermentent encore comme librement dans le tiſſu des chairs & qui peuvent être chaſſés par l'organe de la peau: cet état indique éminemment l'emploi des ſudorifiques & ſur-tout l'emploi des véſicatoires; mais auparavant de provoquer la ſueur, il faut néceſſairement avoir diſſipé les différentes maladies que l'impreſſion des miaſmes peut avoir déterminé; or, ces affections maladives ſont très-généralement une affection phlogiſtique pendant l'hiver & pendant le règne de la conſtitution phlogiſtique, & une affection gaſtrique bilieuſe pendant l'été. Le premier état de contagion analogue à l'état peſtilentiel décrit par SYDENHAM, doit être combattu d'abord par la ſaignée & puis par les ſudorifiques, & dans le ſecond état, qui eſt compliqué d'une affection gaſtrique, il faut également avoir détruit l'affection gaſtrique par les émétiques ou les purgatifs, avant de procurer la ſueur. 3°. Les fièvres putrides géné-

peuvent ſe préſenter avec une proſtration totale des forces, qui demande tout-d'un-coup l'uſage des remèdes fortifians & excitans ; c'eſt ce qui conſtitue l'état de malignité dont nous parlerons dans la ſuite. 4°. Les fièvres putrides générales peuvent ſe préſenter ſous la forme de putridité dominante ; c'eſt de ce quatrième état que je vais m'occuper dans cette leçon.

Je ne parlerai que de la putridité dépendante de la fièvre bilieuſe. On appelle généralement putridité dans toutes les fièvres, tout état dans lequel on apperçoit la langue ſèche, comme rôtie, & couverte d'une croûte plus ou moins noirâtre, une chaleur âcre, c'eſt-à-dire, qui porte ſur le tact une impreſſion d'irritation bien marquée, les yeux ternes & comme ſales par une matière pulvérulente, les dents, les lèvres, tout l'intérieur de la bouche couvert d'une eſpèce de limon, les forces totalement abattues, des hémorragies par différentes parties du corps, qui ne ſoulagent point, & qui paroiſſent dépendre évidemment de la diſſolution du ſang & des humeurs, des taches d'une couleur plus ou moins ſombre, des eſpèces de bandes & des meurtriſſures comme livides, l'haleine forte, toutes les excrétions extrêmement fétides, le ſang tiré de la veine d'un rouge vermeil, d'une conſiſtance tendre, & donnant une très-grande quantité de ſéroſité d'un rouge très-clair, comme du vin de Bourgogne, ſuivant l'expreſſion d'HUXAM. Or, cette collection de phénomène peut ſe préſenter dans des maladies eſſentiellement différentes. STOLL ſe plaint du mal que font les médecins, en traitant d'une manière uniforme ce qu'ils appellent *fièvre putride. Uti non paucis accidere video, qui audito febris putridæ nomine, rem ſe tenere, non ſolum vocabulum arbitrantur diverſiſſimis (ut ut iiſdem ſymptomatibus quaſi veſtiantur) febribus imponi ſolitum ; neque inquirendum ultra eſſe exiſtimant, quæ ea degeneratio ſit quam hoc vocabulo multa varia*

& oppoſita ſæpe complectentes, putredinem aut febrem putridam appellant. STOLL promet un travail ſur les fièvres putrides, il n'eſt point de médecin qui ne doive l'attendre avec impatience. *Animus mihi dudum fuit alia occaſione de febrium diverſiſſimarum indole quæ ſub eodem putridæ febris vocabulo tanquam naturæ eadem & hercle quanto cum errore & quam multi perniciosè complectuntur & de diverſâ his medendi ratione præcipere.*

Il me paroît que la putridité eſt un état qui peut également appartenir à toutes les cauſes matérielles de maladies, & qui au moins, dans certains temps de ſa durée, ne demande pas d'autre traitement que celui qui eſt introduit par la cauſe qui produit cet état de putridité & qui l'entretient. M. STOLL, dans ſon troiſième volume, décrit un état de fièvre qui s'accompagnoit de tous les phénomènes caractériſtiques de la putridité, & qui cependant ne devoit être traitée que par les ſaignées, les boiſſons nitrées & émollientes; c'étoit dans le mois de janvier que ſe préſenta cette fièvre. *Quippe & ſapor aderat & linguæ conditio, dentium ſordes, nauſea, vomituritiones, vomitus & alvi fluxus ſpontanei, & urinæ, prout hæ in febribus putridis ſolent apparere, nihilominus inflammata ſuberat univerſalis, & phlogiſticus lentor venæ ſectione, emolliente nitroſoque potu ſolvendus.* (STOLL, 3 v. p. 67.)

La putridité, telle qu'on l'entend communément, peut donc dépendre de cauſes de maladies très-différentes, & ce que je dirai ici ne doit s'entendre que de la putridité bilieuſe, c'eſt-à-dire, de la putridité dépendante de la dégénération bilieuſe des humeurs, & qui dès-lors doit être comme une modification de la fièvre ardente dont nous parlons maintenant. Toutes les cauſes dont nous avons parlé ci-devant, comme capables de déterminer ou du moins de favoriſer la dégénération bilieuſe des

humeurs, doivent être regardées comme des cauſes de cet état de putridité, quoique nous ne puiſſions pas déterminer ce que ces cauſes doivent avoir de particulier pour décider l'état putride, & non pas ſeulement l'état de fièvre ardente, tel que nous l'avons conſidéré juſqu'à préſent. La putridité des humeurs eſt donc très-généralement déterminée par un état de l'air chaud & ſec long temps continué, par une atmoſphère chargée des émanations qui s'élèvent des ſubſtances animales en acte de putréfaction, par un uſage exceſſif de viande, & très-éminemment de poiſſon de mauvaiſe qualité & comme corrompu, par l'uſage des boiſſons, & des alimens très-échauffans, par l'uſage des alkalis & des antimoniaux, du mercure, &c. Les phénomènes qui annoncent la putridité ſont, la chûte prompte & totale des forces, le pouls petit, très-vîte, inégal, ſouvent intermittent, la tuméfaction des hypocondres, avec une chaleur vive dans ces parties, le refroidiſſement des extrémités ſouvent couvertes d'une ſueur épaiſſe & viſqueuſe, des taches de différentes formes qui paroiſſent ſur la peau, & qui ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'elles prennent une couleur plus ſombre, des tintemens d'oreille, & quelquefois la ſurdité complette, un délire ſourd & continuel, la voix foible & preſqu'éteinte, la déglutition difficile, les yeux ternes ſans expreſſion, enfoncés dans l'orbite, la figure extrêmement pâle & portant un caractère indéfiniſſable, l'haleine extrêmement forte, les lèvres & la langue couvertes d'un limon noirâtre, le plus ſouvent d'apthes qui occupent tout l'intérieur de la bouche & le fond du goſier, le hoquet, des vomiſſemens fréquens, des flux de ventre extrêmement fétides, l'urine extrêmement jaune, & qui dépoſe un ſédiment de forme pulvérulente de couleur noire, des hémorragies par différentes parties du corps, des mouvemens convulſifs, ſur-tout aux tendons qui avoiſinent le poignet, & qu'on appelle communé-

ment *ſoubreſault* des tendons ; cet état de putrid demande éminemment l'uſage du kina, pris à aut haute doſe qu'il eſt poſſible, & pris de toutes les manières ; ainſi on peut le donner en lavement, comm HELVETIUS paroît l'avoir expérimenté le premier, e cataplaſme, comme l'ont fait MONRO, PYE, RO SENSTEIN, en fomentations, en demi-bain, comm l'a fait ALEXANDER.

On a tenté des expériences qui ſemblent avoir d montré dan le quinquina la propriété de retarder l putréfaction des ſubſtances animales, ainſi on a mê du quinquina avec de la viande, on a expoſé ce mêlang aux agens ordinaires de la putréfaction, & on a v que cette viande ſe corrompoit plus tard que celle qu n'étoit point ainſi mêlée avec le quinquina ; mais o ne peut pas du tout compter ſur les réſultats de ce expériences, car, comme nous l'avons déjà dit, l putréfaction, dans les cas de maladie, tient à des cauſe toutes différentes de celles qui l'opèrent dans des ſubſ tances cadavéreuſes ; ainſi, par exemple, ſi on s'en renoit à ces expériences, on retrancheroit les acide minéraux du nombre des anti-ſeptiques, puiſqu MACBRIDE, & après lui M. COLLIN, ont vu que le acides minéraux hâtent le mouvement de putréfaction des ſubſtances animales, au lieu de s'oppoſer à ſo progrès, & cependant il n'eſt pas douteux que le acides minéraux ne ſoient de très-puiſſans ſecours dan certains états de maladies putrides, & ſur-tout dans l putridité bilieuſe.

Le quinquina convient donc éminemment dans l'état de putridité bilieuſe dominante, & on doit le donne dans tous les temps de la maladie, dès que cet état de putridité ſe préſente ; cependant il faut être bien aſſuré auparavant que cet état n'eſt pas compliqué avec la diathèſe phlogiſtique. Cette complication de la diathèſe phlogiſtique avec l'état de putridité ſe connoît

principalement par l'état du pouls, qui eſt alors dur & tendu; auſſi tant que ce caractère du pouls ſubſiſte, il faut éviter le quinquina & s'en tenir à des anti-ſeptiques plus doux, & qui ſoient plus appropriés à l'affection phlogiſtique concomitante; on peut employer alors les acides végétaux légèrement laxatifs, comme la limonade de crême de tartre, de tamarin, de l'eſprit de *mindererus*, une infuſion de ſerpentaire de virginie très-légère, comme, par exemple, racine de ſerpentaire de virginie, deux drachmes, jettez une livre d'eau bouillante, faites infuſer pendant quelques minutes & ajoutez à la colature q. ſ. de ſuc de limon: on en donne de temps en temps deux ou trois cuillerées. On recommande ordinairement dans ce cas la potion anti-émétique de RIVIÈRE, qui, comme vous le ſavez, eſt compoſée d'un ſel alkali avec le ſuc de limon. M. MERTENS faiſoit ſouvent uſage d'une potion compoſée de cette manière: ℞ ʒj ſel d'abſynthe ſaturée de ſuc de limon, ʒjv eau diſtillée de fenouil ou d'eau commune, ʒij de teinture aqueuſe de rhubarbe édulcorée avec quelque ſyrop, la doſe eſt de deux ou trois cuillerées toutes les deux heures. MACBRIDE a recommandé de faire prendre la potion anti-émétique de RIVIERE, ou toute autre compoſition analogue dans l'acte même de l'effervescence, enfin de modérer la putréfaction par le moyen de l'air fixe qui s'échappe dans cet acte de l'effervescence.

Mais lorſque la putridité eſt dominante, qu'elle eſt complétement dépouillée de tous les caractères inflammatoires, le plus grand remède, ou plutôt le ſeul remède, c'eſt le quinquina, mais donné à très-haute doſe; & par exemple, dans les cas graves, juſqu'à deux ou trois onces dans vingt-quatre heures; & continué juſqu'à ce que l'état du malade ait changé en mieux; ſi l'eſtomac s'en accommode, on doit préférer le quinquina donné en ſubſtance; mais ſi l'eſtomac eſt

trop foible ou trop irritable, il faut le donner en décoction très-chargée; par exemple, on fait bouillir trois onces de quinquina dans deux livres d'eau jusqu'à réduction de moitié, que l'on emploie dans vingt-quatre heures. On a remarqué que le quinquina agit avec plus d'efficacité lorsqu'on le distribue par petites doses très-souvent répétées, que lorsqu'on donne de fortes doses à de longs intervalles les uns des autres. Je ne parle ici que du quinquina donné dans la vue de corriger la putridité bilieuse des humeurs, & non pas comme relatif à la cause des fièvres intermittentes dont nous parlerons dans la suite; car sous ce rapport, la méthode de l'administration du quinquina est toute différente, & la circonstance la plus importante de cette méthode, comme l'a dit TORTI, c'est de distribuer la quantité du quinquina par doses inégales, c'est que dans les fièvres intermittentes le quina est donné comme prophilactique, au lieu que dans les fièvres avec putridité dominante, on doit concevoir qu'il agit comme remède curatif, c'est-à-dire, comme propre à combattre efficacement la cause matérielle de la maladie.

On augmente la vertu anti-septique du quinquina, en y ajoutant des astringens, l'alun, les acides minéraux qui sont de pressans remèdes dans l'état de putridité bilieuse; mais dans les cas puissans, il faut les donner à beaucoup plus forte dose qu'on ne le fait communément. Mrs. COLLIN, SCHROEDER, HUXAM, les ont donnés jusqu'à la dose de deux onces dans vingt-quatre heures, mêlés avec toutes les boissons. SYDENHAM, dans la descriptioc qu'il donne de la petite vérole de 1675, & qui étoit véritablement compliquée avec une fièvre putride bilieuse, trouva que ces acides minéraux agissent véritablement comme spécifiques. *Hic spiritus in morbo revera specificus, symptomata omnia ad miraculum fere compescebat*, pag. 147. M.

LUDWIG a décrit une conſtitution de fièvres putrides, dans leſquelles il vit que les acides minéraux étoient contraires, & on en a conclu que ces remèdes ne conviennent pas dans les cas de foibleſſe réelle, c'eſt-à-dire, lorſque les forces vitales ſont extrêmement abattues & que la circulation eſt très-languiſſante; mais cette conſtitution, décrite par LUDWIG, me paroît plutôt appartenir aux fièvres putrides pituiteuſes qu'aux fièvres bileuſes; or, les acides ne conviennent pas, comme nous le verrons dans la ſuite, dans la conſtitution pituiteuſe, qui en effet s'accompagne aſſez ſouvent d'un état de relâchement & d'atonie dans tout le ſyſtême des ſolides. Les vrais anti-ſeptiques ſont alors les alkalis volatils qui conviennent ſur-tout, comme l'a dit M. QUARIN, lorſque le pouls eſt tremblottant, inégal, intermittent, avec un caractère de molleſſe marqué.

Nous avons déjà dit combien l'air, non-ſeulement pur & renouvelé, mais frais & même froid, eſt utile contre la dégénération bilieuſe des humeurs; les anti-ſeptiques les plus puiſſans deviennent inefficaces, ſi leur action n'eſt aidée & ſoutenue par l'action de l'air frais.

Je prendrai pour exemple de putridité bilieuſe dominante, le charbon décrit par M. MAKITRICK, l'angine putride, la dyſſenterie putride, & je dirai auſſi quelque choſe des accidens déterminés par l'abus du traitement mercuriel, accidens qui doivent véritablement être rapportés à un état de putridité introduite dans les humeurs par l'action du mercure.

Le charbon décrit par M. MAKITRICK dans une diſſertation que vous pouvez voir dans le premier volume de la collection pratique de BALDINGER, débute par un ſentiment de laſſitude & par une horripilation légère qui étoit ſuivie d'une chaleur brûlante, d'un pouls très-vîte & inégal, d'une ſoif vive, d'anxié-

tés cruelles dans l'épigastre & de quelque gêne dans la respiration ; bientôt après il paroît sur les côtés de la poitrine, sur le col & sur les bras, un ou plusieurs exanthêmes, qui ressemblent assez aux vésicules produites par les brûlures ; ces exanthêmes étoient établis profondément & s'étendoient peu en largeur : dès qu'ils avoient paru, les forces tomboient soudainement, la respiration devenoit haletante & extrêmement pénible, le pouls devenoit très-petit & changeoit d'un moment à l'autre, la chaleur n'avoit pas beaucoup d'intensité, mais elle portoit sur le tact une impression d'âcreté très-incommode ; il paroissoit des sueurs inégales, froides & visqueuses ; la tête se prenoit d'un délire obscur, les extrémités se refroidissoient, & lorsque la maladie tournoit mal, elle décidoit la mort dans vingt-quatre ou trente-six heures, avec la mortification complette de toutes les parties voisines du charbon ; cette maladie avoit été précédée d'un temps très-chaud & très-sec ; elle se dissipa lorsqu'il eut tombé des pluies ; cette maladie attaquoit également les animaux, principalement les bœufs & les moutons, & l'on remarque que la plupart de ceux qui en étoient attaqués avoient mangé de la chair d'animaux morts de ce charbon.

Le traitement consistoit à scarifier promptement les parties gangreneuses, à scarifier jusqu'aux chairs vives, à les fomenter fréquemment avec de fortes décoctions de plantes anti-septiques, chargées d'une bonne quantité de sel ammoniac. Intérieurement on donnoit à haute dose le quinquina, la serpentaire de virginie & le camphre, on aciduloit toutes les boissons avec les acides minéraux. Le camphre, comme sudorifique, étoit d'autant plus approprié, que cette maladie paroissoit réellement dépendre d'un état de contagion ; toute espèce d'évacuation étoit funeste. Cette pratique étoit heureuse, pour peu qu'on l'eut employé à temps.

GEMELLI-CARERI a décrit une maladie analogue, & il remarque qu'elle attaquoit sur-tout les bergers, les bouchers, & ceux qui manioient les peaux de moutons morts de la peste.

PLINE a écrit que le charbon est une maladie sporadique dans la Gaule Narbonnaise. ROUL, qui pratiquoit à Castres, rapporte qu'on observe souvent dans la ville de Roque-Courbe, près de Castres, une espèce de charbon, que les gens du peuple appellent le *saïvat*. On le guérit en faisant des scarifications autour, en appliquant des ventouses, & enfin le basilicum; mais le point essentiel, c'est d'empêcher le malade de dormir. ROUL dit qu'il croit que cette maladie est familière dans ces quartiers, à cause des laines de moutons qui y sont morts de peste, & cela parce qu'elle ne vient qu'à la figure & aux mains, & seulement à ceux qui manient des laines; cette maladie se présente quelquefois à Montpellier, sur-tout après des temps très-chauds & très-secs.

Ce que nous avons dit de la putridité doit également s'appliquer à la gangrène, qui est une putridité locale. Pour la traiter convenablement, il faut donc s'attacher à rechercher les causes qui l'entretiennent. Dans la gangrène bilieuse putride, analogue à la fièvre bilieuse putride générale, on doit employer le même fond de traitement que dans cette fièvre.

Angine, dyssenterie, &c.

DANS cette leçon je parlerai de l'angine & de la dyssenterie subordonnée à la fièvre putride générale; je dirai aussi quelque chose des ulcères entretenus par un état putride bilieux; je parlerai d'abord de l'angine; les auteurs que vous devez consulter sont, MARC-AURELE, SEVERINUS, *de recondità abscessuum naturâ*; FOTHERGIL, HUXAM, VANDERMONDE, *de anginâ*

maligne; BRUNINGUE, STORCK, *annus médicus*, &c. Cette maladie s'annonce par un friſſon léger & une proſtration de forces; le pouls eſt extrêmement fréquent, petit & inégal, le malade éprouve des anxiétés inſupportables, des chaleurs vagues, une douleur de tête obtuſe, & le plus communément un délire ſourd, la langue eſt tremblante & livide, comme plombée, l'urine eſt d'une couleur brune, & bientôt après ſon émiſſion elle ſe corrompt, l'haleine eſt très-fétide. Le premier jour, le fond du goſier préſente une couleur rouge extrêmement vive comme de cramoiſi, quelquefois il paroît des taches fort larges & pourprées; dès le ſecond jour, le centre de ces taches prend une couleur livide ou noirâtre, & donne une abondante quantité de matières ſanieuſes très-corroſives qui coulent de la bouche & des narines, & qui exhalent une odeur inſupportable. La déglutition ne ſe fait qu'avec peine. Il paroît le plus ſouvent ſur la peau des taches ſcarlatines ou pourprées. Le cinquième ou le ſixième jour, les malades périſſent, ou ſuffoqués, ou d'une affection comateuſe. Dans cette angine, telle que nous la conſidérons ici, éminemment putride & dépouillée de toute complication de ſaburre dans les premières voies, les évacuans, ſoit émétiques, ſoit purgatifs, ſont éminemment contraires, & le ſeul moyen de ſauver le malade, c'eſt de le gorger de ſubſtances anti-ſeptiques ou de remèdes propres à s'oppoſer à la dégénération putride des humeurs, il faut donner le kina dans le commencement, & à auſſi haute doſe qu'il eſt poſſible. BRUNINGUE aſſure qu'il n'a pas perdu un ſeul des malades qu'il a traité de cette manière, pourvu qu'il eût été appelé à temps. Si l'état de la gorge le permet, il faut employer le kina en ſubſtance; à la doſe de vingt à vingt-cinq grains, qu'on étend dans quelque potion acidulée & qu'on répète ſouvent. HUXAM préféroit la teinture de kina alexipharmaque, qui eſt compoſée de

ſudorifiques & de kina ; ℞ kina pulvériſé ʒij, écorce d'orange ʒjß, racine de ſerpentaire de virginie ʒiii, ſafran ℈iv, cochenille ℈ji, eſprit de vin ʒxx, on fait infuſer à chaud pendant trois à quatre jours & on paſſe. La doſe de cette teinture eſt depuis ʒj juſqu'à ʒß, de quatre en quatre ou de ſix en ſix heures, dans un verre de quelque boiſſon appropriée. HUXAM y ajoutoit communément dix à quinze gouttes d'elixir vitriolique. Ce remède, qui eſt anti-ſeptique & qui ſoutient l'éruption de la ſueur, eſt ſur-tout utile lorſqu'on a lieu de préſumer que la maladie a été contractée par voie de contagion. Si l'état du goſier ne permet point l'uſage du kina en poudre, on doit l'employer en décoction, en extrait, mais la précaution eſſentielle eſt de le donner à doſe ſouvent répétée & de le combiner avec une grande quantité d'acide vitriolique ou autres acides minéraux. STORK faiſoit uſage de la potion ſuivante : extrait de kina ʒß, eau de fleur de ſureau ʒx, ſirop diacode ʒj, ſirop d'écorce d'orange ʒß, acide ſulphurique ou eſprit de ſouffre per campanam, trente gouttes, de deux en deux heures. Si cette angine eſt compliquée d'affection phlogiſtique, ce que l'on connoît principalement par le pouls, qui eſt plein & développé, il faut alors combiner le quina avec les anti-phlogiſtiques, comme le nitre, le ſuc de limon ou autre choſe analogue ; s'il paroît des ſignes évidens de ſaburre dans les premières voies, il faut le combiner avec de doux laxatifs, & ſur-tout des laxatifs aigrelets ; ainſi on peut ajouter dans ce cas, à la décoction du kina, une quantité ſuffiſante de pulpes de tamarins ; ſi au contraire il y a une diarrhée exceſſive ſymptômatique & que le kina pris ſeul ne ſuffiſe pas pour la modérer, il faut y joindre la caſcarille qu'EBEL a trouvé très-efficace dans ces circonſtances, ou bien ordonner de temps en temps une ou deux cuillerées de diaſcordium de FRAS-CASTOR & de FULLER : ℞ diaſcordium ʒjii, eau de plantain

& de menthe ſimple aa ℥iv, faites diſſoudre ℥ij de ſyrop diacode, & ajoutez ℥ß eau de canelle orgée.

Il faut appliquer de temps en temps ſur les parties de la gorge affectées, avec un petit pinceau de peintre, le quina, des acides minéraux édulcorés avec quelque ſyrop; par exemple, ℔ miel roſat ℥ji, ſyrop de violette ℥i, eſprit de ſel marin, trentes gouttes. Après avoir touché les parties affectées avec cette compoſition ou autres analogues, il faut les fomenter avec des décoctions émollientes; ainſi on recommande au malade de tenir dans la bouche & de porter ſur le fond du goſier une forte décoction de racines, de fleurs & feuilles d'althéa, auxquelles on ajoute du ſyrop de mures, du miel roſat, & un peu de ſel de prunelle. Je remarquerai qu'on a cru reconnoître quelque choſe de ſpécifique contre les affections de la gorge dans le caſſis ou framboiſier noir, *ribes nigrum*. On peut donc compoſer les gargariſmes avec cette ſubſtance, mais il paroît qu'elle eſt ſur-tout utile dans les affections phlegmatiques bien différentes de celles dont nous parlons ici.

Dès que les parties gangrenées commencent à ſe ſéparer des parties ſaines, il faut en aider la ſéparation en injectant très-légèrement quelques infuſions vulnéraires préparées, par exemple, avec l'aigremoine & la verge dorée, ainſi on fait infuſer dans l'eau bouillante, pendant une demi-heure, une poignée d'aigremoine & autant de verge dorée, & ſur une livre de colature on jette ℥ß miel roſat, ʒj ſel polichreſte.

Il faut conſtamment diriger ſur les parties extérieures de la gorge, des vapeurs anti-ſeptiques, comme celles de mirrhe, de camphre & de fleurs de camomille, & ſur-tout y tenir appliqués des cataplaſmes compoſés de kina, de camphre & de fleurs de camomille bouillies avec l'eau & le vinaigre. Le kina appliqué de cette manière ou en lavement, convient ſur-

tout lorſque l'état de la gorge rend la déglutition abſolument impoſſible.

Lorſque la coction eſt établie, ce que l'on reconnoît par la rémiſſion des ſymptômes, qui arrive communément le cinquième ou le ſixième jour quand la maladie tourne bien, il faut purger légèrement avec des doſes ſuffiſante de manne & de rhubarbe. HUXAM a vu que les purgatifs étoient abſolument néceſſaires pour prévenir les embarras des viſcères & du bas-ventre. Après cette purgation répétée ſuivant les circonſtances, il faut rétablir les forces par un uſage très-ſoutenu du kina. Cette maladie laiſſe très-ſouvent après elle une diſpoſition putride chronique qui ſe remarque par une chaleur hectique, des ſueurs de nuit & tous les ſymptômes ordinaires de la phthyſie. Cet état de phthyſie véritablement putride bilieux demande l'air de la campagne, le régime végétal, les bons fruits, les décoctions de kina, l'elixir vitriolique & le lait d'ânesſe.

La dyſſenterie putride générale, c'eſt-à-dire, ſubordonnée à la fièvre bilieuſe générale, ſe manifeſte dans le commencement par la proſtration des forces, par un reſſerrement conſidérable au creux de l'eſtomac, qui dure juſqu'à la fin de la maladie, lorſqu'elle eſt mortelle, ou juſqu'à ce qu'il paroiſſe un mieux ſenſible, lorſque le malade doit en échapper. La tête peſante, douloureuſe, mais le plus ſouvent il paroît dans le principe un délire extraordinaire & comme extatique. La voix change le plus ſouvent & devient extrêmement foible; il y a d'ordinaire une difficulté d'avaler, & qui eſt un très-mauvais ſigne. Les malades vomiſſent ordinairement des matières diverſement colorées, mais ſans ſoulagement, quelquefois du ſang, ce qui eſt un très mauvais ſigne. Les douleurs des inteſtins ſont en général aſſez foibles, il y a même des malades qui n'en éprouvent pas; dans quelques-uns ce-

pendant les douleurs ſont très-vives, ce qui dépend toujours d'une inflammation comme putride & bilieuſe dans quelques parties du bas-ventre. Dans cet état les douleurs du ventre ſont cruelles, continues, & le ventre ne peut ſupporter la preſſion la plus douce. Le malade éprouve dès le commencement des anxiétés & des agitations extrêmes, les déjections ſont fréquentes, de ſang pur, mais qui eſt extrêmement altéré, les malades ſe plaignent d'une chaleur inſupportable intérieurement, & les extrémités ſont froides, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe trouvent dans un véritable état de lypirie, ils déſirent ardemment les boiſſons froides. STOLL a trouvé après la mort, dans les gros inteſtins, dans le meſentère, & l'épiploon des traces d'inflammation, mais non pas, dit-il, d'une inflammation phlogiſtique, mais d'une inflammation putride & ériſipelateuſe. *Inflammatio ſeptica & erefipelatoſa & anti-phlogiſtico apparatu non domandâ.* Le colon, le cæcum & le rectum avoient leurs membranes épaiſſes, dûres, charnues, tumefiées, d'une couleur ſombre, livide, plombée, les parois intérieures de ces inteſtins étoient marquées d'une couleur verte qui occupoit profondément leur ſubſtance, & qui ne pouvoit être emportée par des lotions répétées.

Dans la dyſſenterie putride générale les matières des déjections ſont très-variables, quelquefois muqueuſes, quelquefois d'un brun noirâtre, d'autres fois ce n'eſt que de l'eau pure, ou une eau comme teinte de ſang; ſouvent elles ſont toutes noires, mais le plus ordinairement elles ſont muqueuſes & tachées d'une matière ſemblable à du chocolat, les ardeurs d'urine ou la ſtrangurie ſont plus fréquentes dans cette eſpèce de dyſſenterie que dans toutes les autres. L'urine dépoſe un ſédiment noirâtre, quelquefois toute l'urine eſt de couleur brune, & elle ſe corrompt promptement & donne une odeur aſſez ſemblable à celle des déjections.

En

En général, les excrétions ſont d'une extrême fétidité, la peau ſe couvre de taches de différentes couleurs, & qui ſont en général d'un préſage d'autant plus funeſte, qu'elles prennent une couleur plus ſombre & plus foncée, le pouls eſt petit, vîte, inégal, la reſpiration pénible.

Les ſymptômes les plus ordinaires de cette dyſſenterie putride ſont donc une foibleſſe extraordinaire qui paroît dès le commencement de la maladie, un grand reſſerrement vers le creux de l'eſtomac, la tête lourde & appeſantie, mais un air hagard & cadavéreux, un eſprit indifférent pour tout & très-abattu, des convulſions légères, fréquentes, une voix foible, des défaillances, des éruptions miliaires & pétéchiales, ou d'autre eſpèce, des apthes, un pouls très-foible, un grand mal-aiſe, & enfin tous les ſymptômes que nous avons vu appartenir à la fièvre putride générale.

Le plus ſouvent cette eſpèce de dyſſenterie eſt communiquée par voie de contagion, & communément, comme dit ZIMMERMANN, on a lieu de la préſumer chez les malades qui ſe trouvent ramaſſés en grand nombre dans un endroit étroit & mal aéré. Cette circonſtance, comme nous l'avons déjà dit, mérite une grande conſidération dans le traitement des fièvres putrides, parce que cette circonſtance indique réellement, lorſqu'on a lieu de croire que les miaſmes contagieux ſont encore ſuſceptibles d'être chaſſés par la voie des ſueurs. (LUDWIG, méd. prat. tome 3, page 36).

Les émétiques & les purgatifs ne conviennent point dans cette dyſſenterie putride, qui, comme vous le voyez, eſt bien différente de celle qui eſt entretenue par une affection des premières voies. ZIMMERMANN dit, après pluſieurs obſervations, que dans les dyſſenteries épidémiques vraiment putrides générales, les émétiques & les purgatifs donnés dans le principe, & donnés à doſes incomplettes, ne décidoient point d'évacuation, & que les remèdes ne devenoient utiles

que lorſque la coction commençoit à s'établir, & que l'affection des premières voies devenoit dominante. ZIMMERMANN a vu lui-même, dans l'épidémie de Brag, en 1766, qu'un enfant de ſept ans, attaqué d'une dyſſenterie putride générale, (& cette eſpèce, ZIMMERMANN l'a décrite ſous le nom de dyſſenterie maligne,) qui au commencement prit vingt grains d'ipécacuanha, ſans aucun effet, & chez qui un purgatif donné immédiatement après ne produiſit non plus aucune ſelle, quoique les purgatifs & les émétiques ſoient donc préjudiciables comme évacuans dans le commencement de cette dyſſenterie, cependant on peut employer avec avantage l'ipécacuanha à petites doſes convenablement répétées. J'ai déjà dit que dans toutes les maladies putrides, VAGNER étoit dans l'uſage d'ajouter quelques grains d'ipécacuanha à toutes les potions appropriées. STOLL recommaade ſur-tout cette pratique, lorſque la ſalive eſt épaiſſe, que les dents & les lèvres ſont ſales & couvertes d'une croûte noirâtre, que la langue eſt sèche & noire. ZIMMERMANN recommande de donner toutes les heures deux ou trois grains d'ipécacuanha dans une taſſe de bouillon de poulet ou de veau très-léger, altéré avec un peu de racine de ſcorſonère ou de céleri. L'ipécacuanha mérite la préférence ſur les émétiques antimoniaux, en ce qu'il paroît avoir une vertu plus marquée contre la dégénération bilieuſe des humeurs, tandis que les préparations antimoniales à titre d'altérans, conviennent mieux dans les fièvres putrides pituiteuſes.

Les remèdes les plus puiſſans dans cette eſpèce de dyſſenterie ſont ceux qui ſont appropriés à la nature de la fièvre générale qui l'entretient, c'eſt-à-dire, les correctifs de la dégénération putride bilieuſe des humeurs ; on doit donc donner le kina dans le principe, mais à des doſes plus modérées, à cauſe de l'état d'irritation extrême des inteſtins, il eſt le plus ſouvent utile de le combiner avec

l'opium. MONRO faiſoit prendre, toutes les quatre ou ſix heures, ʒj de kina, avec autant de diaſcordium, ou bien ʒß de kina & vingt grains de ſon extrait dans l'eſprit de *mindererus*, avec cinq ou ſix goutes de teinture d'opium; le ſoir il preſcrivoit un autre opiatique, dont la doſe étoit proportionnée aux effets de la doſe précédente, & au nombre actuel des ſelles. TISSOT donne dans la dyſſenterie maligne l'extrait de kina diſſout dans l'eau de fleurs d'orange, mais toujours à petites doſes, & jamais plus de deux drachmes dans l'eſpace de vingt-quatre heures. MEDICUS combinoit le kina avec la caſcarille; ainſi à chaque priſe de kina il ajoutoit quinze ou vingt grains de caſcarille. Le kina eſt ſur-tout utile lorſque la gangrène ſe manifeſte avec quelque partie externe du corps, ce qui arrive aſſez ſouvent dans les dyſſenteries putrides. BALDINGER a remarqué que le plus ſouvent la gangrène ſe manifeſte d'abord à la pointe du nez, qu'elle ſe portoit de là aux yeux, enſuite aux joues, & devenoit mortelle en cinq ou ſix heures.

Si les ſelles ſont extrêmement fréquentes, il eſt plus ſouvent utile de joindre au kina des aſtringens décidés; WITH, à deux livres d'une forte décoction de kina, joignoit ʒiij ou ʒß de confection de cachou, il donnoit deux cuillerées de ce remède de quatre en quatre heures, ſans aucune autre drogue qu'un peu de laudanum à l'heure du coucher. Dans l'épidémie putride de Saxe, WATHER donnoit en poudre la racine de biſtorte, la muſcade, le cachou dans une mixture aqueuſe froide, à laquelle il ajoutoit de la thériaque & du djaſcordium; il trouva que la mixture donnée froide réuſſiſſoit mieux que la chaude, & guériſſoit le malade en peu de temps. Dans les cas difficiles, on peut employer l'alun; on a dit qu'on eſt trop réſervé dans l'uſage des aſtringens dans le traitement de la dyſſenterie, & que l'on auroit en général plus de ſuccès ſi on les employoit plus fréquem

ment, & de meilleure heure qu'on ne le fait communément ; mais cela ne doit s'entendre que des dyſſenteries putrides dont nous parlons maintenant, & non pas des dyſſenteries gaſtriques qui ſont certainement les plus ordinaires, & dont tout le fonds de traitement ne conſiſte que dans des évacuans convenablement répétés.

STOLL employoit avec ſuccès dans les dyſſenteries putrides, la racine d'arnica à la doſe d'un demi-gros en poudre, de deux en deux ou de trois en trois heures ; les acides conviennent parfaitement dans cette dyſſenterie putride, mais il faut cependant les donner en aſſez petite quantité pour qu'ils n'irritent pas les inteſtins. DOLEŞ recommande beaucoup une mixture de jus de limon avec de l'huile. PRINGLE a vu de très-bons effets de l'uſage du vin dans les dyſſenteries putrides, & il l'approuve en général quand les forces ſont extrêmement abattues, & que les malades ont une voix foible, traînante. MONRO l'a employé auſſi avec le plus grand ſuccès, & VAN-SWIETEN preſcrivoit dans les dyſſenteries putrides une potion faite avec une demi livre de vin, une livre & demie d'eau d'orge, une once d'eau de canelle & ſix gros de ſucre, qu'il donnoit d'heure en heure, à la doſe d'une once, lorſque dans les dyſſenteries putrides, malgré l'uſage du kina & du vin, le pouls s'abattoit, & qu'il ſurvenoit de mauvais ſymptômes avec un délire, MONRO donnoit un cordial avec quinze grains de muſc, & faiſoit bouillir la canelle dans le vin.

Dès qu'il paroît des ſignes de ſaburre, il faut purger & reprendre enſuite l'uſage du kina ; le plus ſouvent il eſt utile de combiner les purgatifs avec le kina, & par exemple, de faire bouillir, dans une forte décoction de kina, une quantité ſuffiſante de rhubarbe ; il faut répéter les purgatifs ſuivant le beſoin, & aſſurer la convaleſcence par l'uſage très-ſoutenu du kina, des acides minéraux dulcifiés par de bons alimens, & ſur-tout en recom-

mandant au malade de ſe tenir chaudement & d'éviter le froid. On a recommandé les véſicatoires dans la dyſſenterie putride, mais l'emploi de ces remèdes eſt d'une application difficile ; car, quoiqu'ils puiſſent convenir relativement à l'état où ſe trouvent les inteſtins, ils ſont contraires à l'état des humeurs dont ils augmentent la diſſolution putride. On peut établir cependant en général qu'ils conviennent dans la dyſſenterie contagieuſe putride, & c'eſt ſans doute dans des dyſſenteries de cette eſpèce qu'on a obſervé, d'une manière vraiment critique, l'éruption des véſicules ſéreuſes ſur la peau. Ces remèdes conviennent ſur-tout vers la fin de la maladie, lorſqu'on a lieu de préſumer que la putridité des humeurs eſt modérée. Nous avons vu que le mercure diſpoſe les humeurs à la dégénération putride bilieuſe. FABRE, & ſur-tout SWEDIAUR, ont remarqué ces accidens, & par exemple, des ulcères, qui d'abord décidément vénériens, changent de nature pendant le traitement mercuriel, & qui, loin de céder à l'action du mercure, s'irritent au contraire chaque jour, font de nouveaux progrès, & deviennent à la fin décidément incurables par la continuation de ce remède. SWEDIAUR obſerve que les ulcères qui étoient ſur le point de ſe fermer, s'ouvroient de nouveau & donnoient une matière claire & ichoreuſe. Il eſt très-difficile de connoître cette eſpèce de changement & de déterminer ſi les accidens qui ſuivent le traitement mercuriel dépendent du virus vénérien qui ſubſiſte en nature, & qui eſt encore ſuſceptible d'être attaqué efficacement par le mercure, ou bien ſi, après la deſtruction complette du virus vénérien, les accidens dépendent de l'impreſſion même du mercure & de l'état, comme putride & bilieux qu'il a développé dans les humeurs. SWEDIAUR a vu pluſieurs malades qui, ayant pris des ulcères vénériens, tandis qu'ils étoient déjà attaqués d'un vice ſcorbutique, ont non-ſeulement été

réduits à l'état le plus déplorable par l'uſage imprudent du mercure, mais en ont même perdu la vie. BRABILLA obſerve que les tumeurs ou ulcères inflammatoires qui deviennent gangréneux, ſont conſtamment aggravés par l'uſage du mercure, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, quoiqu'ils doivent évidemment leur origine à une cauſe vénérienne.

Mais le plus ſouvent cependant on ne peut connoître cet état des ulcères d'abord vénériens, & qui ſont devenus putrides, bilieux ou ſcorbutiques, comme diſent quelques-uns, que par les effets, & parce qu'ils s'irritent conſtamment par l'adminiſtration ſoutenue du mercure; ces ulcères doivent être combattus alors par les remèdes fortifians, anti-ſeptiques, les bains, le kina, une bonne nourriture, & ſur-tout les fruits & les végétaux, l'air de la campagne, le bon vin. SWEDIAUR a beaucoup vanté la teinture de fer dans l'éther vitriolique. Les acides, & même les acides minéraux, pourroient être utiles, ſi l'on n'avoit pas lieu de craindre que leur combinaiſon avec le mercure, qui peut encore ſubſiſter dans le corps, ne devînt très-pernicieuſe. GRAINGER aſſure cependant que dans les cas de dyſſenterie putride, dans le traitement vénérien, il a ſouvent employé avec beaucoup de ſuccès l'élixir vitriolique, mais il eſt beaucoup plus prudent de s'en tenir à des anti-ſeptiques qui ne ſoient point ſujets à des ſuites auſſi équivoques. M. GILCHRIST rapporte que les Nègres ſont dans l'uſage de guérir les ulcères de mauvais caractère, en y appliquant des tranches fort minces de limon, & en réitérant ces applications deux ou trois fois par jour. Le même auteur a décrit, ſous le nom d'ulcère putride ou ſcorbutique, un ulcère qui étoit ordinaire à l'iſle de *Sainte-Lucie*; cet ulcère naiſſoit d'un petit mamelon aux jambes ou aux pieds, lequel, en s'écorchant, rendoit un peu de ſerum, & l'écorchure étoit bientôt ſuivie d'une inflammation de couleur livide

Lorſque dans cet état on avoit recours aux fomentations & aux cataplaſmes émolliens & chauds, dans la vue de diſſiper l'inflammation, l'ulcère s'élargiſſoit très-vite, rendoit une matière ichoreuſe, fétide & corroſive, qui, par ſon action ſur les parties voiſines & dans l'eſpace de quelques jours, produiſoit un ulcère de mauvais caractère & gangreneux. La fièvre ſe joignoit à cet état; elle ſe montroit accompagnée de ſoif vive & d'extrême inquiétude; il ſe formoit dans le voiſinage des ulcères des eſchares profonds, les membres devenoient œdémateux, & il ſe formoit des hémorragies. Les fomentations, les applications chaudes étoient abſolument inutiles, & paroiſſoient même hâter les progrès de la maladie; les différentes préparations mercurielles n'eurent que de mauvais effets; on fut ſouvent obligé d'avoir recours à l'amputation, mais ſans ſuccès, car l'ulcère ſe reproduiſoit bientôt au moignon. On obtint les plus grands ſuccès des acides végétaux; on commença d'abord par employer un mêlange de jus de citron & d'eau, dans lequel on trempoit des linges, que l'on devoit appliquer ſur l'ulcère ainſi que les bandages & les compreſſes, & d'après les bons effets qui ſuivirent l'uſage de ce remède, on vint à couvrir toute la ſurface de l'ulcère de tranches de limon. La rapidité avec laquelle ces ulcères finiſſoient leur ravage étoit étonnante, dit M. GILCHRIST; les eſchares tomboient promptement, les hémorragies ceſſoient le plus ſouvent après les premières applications du topique, la fétidité, qui étoit inſupportable, diſparoiſſoit entiérement, il ſe faiſoit une ſuppuration louable; on donnoit intérieurement le kina, & on avoit ſoin de purger ſuivant les indications. L'auteur employoit ce remède avec un égal ſuccès dans les ulcères dont nous parlions ci-devant, & qui ſont décidés par le traitement mercuriel. C'eſt apparemment dans des ulcères de la même eſpèce, c'eſt-à-dire, dans des

ulcères qui ont pour principe la dégénération putride des humeurs, qu'on a employé avec ſuccès les applications de ſuc gaſtrique des animaux, ſelon les expériences de Mrs. JURIND, TORRIA & CARMINATI; car les ſucs gaſtriques ſont acides, & peut-être qu'ils n'ont rien de particulier comme moyen curatif des ulcères ſur les autres acides. Au reſte, ces expériences n'ont point été aſſez répétées pour qu'on puiſſe rien établir de bien poſitif ſur cet objet. Dans les fièvres putrides dont nous parlons maintenant, la gangrène, comme nous l'avons déjà dit, ſurvient très-facilement; il faut donc avoir ſoin de prévenir les écorchures qui ſe forment aux parties ſur leſquelles porte le corps d'une manière trop ſoutenue. Une précaution importante, & qu'il ne faut jamais négliger dans le traitement de ces fièvres, c'eſt de changer fréquemment la ſituation du malade, de faire repoſer le ſacrum ſur des couſſins percés, & de frotter fréquemment ces parties & toutes celles qui reçoivent le poids du corps avec des ſubſtances aſtringentes & fortifiantes, comme l'eſprit de vin, l'alun, le ſucre de ſaturne, la poudre de camphre, de craie. DE HAEN employoit un liniment fait avec le blanc d'œuf battu dans l'eſprit de vin; dès que la gangrène s'eſt formée, il faut inſiſter ſur le quinquina.

STOLL vante beaucoup dans ce cas des fomentations avec des décoctions de feuilles de bouillon blanc, (tom. 3, pag. 208.) Un ſymptôme qui demande encore une grande attention dans le traitement, c'eſt la difficulté d'uriner qui eſt très-ordinaire dans ces fièvres; ſi les forces le permettent, on facilite l'évacuation de l'urine, en faiſant lever le malade & lui faiſant faire quelques tours dans ſa chambre. Une circonſtance remarquable, c'eſt qu'il arrive quelquefois que les malades rendent leur urine continuellement, quoique cette excrétion ſoit réellement incomplette, que la veſſie reſte toujours trop pleine & qu'elle ait beſoin

d'être évacuée par les ſecours de l'art. Il faut donc examiner avec ſoin l'hypogaſtre & s'aſſurer de la veſſie, & ſi elle paroît pleine, il faut l'évacuer par le moyen de la ſonde. MORGAGNI a fortement recommandé cette précaution, & il rapporte pluſieurs exemples de maladies où la mort a été véritablement accélérée, parce que les médecins, trompés par l'urine ou le *ſtillicidium* de l'urine, ne préſumoient point que la veſſie pût être trop pleine, & avoient négligé de l'évacuer à temps par l'introduction de la ſonde. (Epiſt. 42, n°. 22, ép. 56, n°. 12.)

Accidens de la fièvre ardente.

APRÈS avoir parlé du traitement de la fièvre ardente, je vais examiner quelques-uns des accidens que cette fièvre peut décider & entrer dans quelques détails du traitement convenable à ces accidens. La fièvre ardente s'accompagne, comme nous l'avons dit, d'une ſéchereſſe extrême & d'une ſoif brûlante, & même ce ſont là les deux ſignes que bien des auteurs regardent comme des ſignes pathognomoniques de cette eſpèce de fièvre. Nous avons remarqué que cette prétention, qui étoit auſſi celle de GALIEN, étoit mal fondée, & qu'en général il n'y avoit point de ſigne qui, pris ainſi en particulier & d'une manière iſolée, pût indiquer ſûrement, & d'une manière utile pour la pratique, l'eſpèce réelle d'une maladie, qu'il falloit néceſſairement préſenter l'enſemble des phénomènes que produit une maladie, noter avec la plus grande exactitude l'ordre ſelon lequel ils ſe ſuivent, ils ſe ſuccèdent, & ſur-tout avoir égard à la conſtitution établie épidémiquement; car on ne ſauroit trop ſouvent répéter qu'il règne preſque toujours un caractère de maladie dont l'empreinte ſe retrouve dans toutes les maladies qui paroiſſent dans le même temps.

Cette ſéchereſſe eſt ſur-tout fort incommode dans

l'intérieur de la bouche & le fond du goſier, & elle entretient en grande partie la ſenſation de la ſoif; car, comme nous l'avons dit, la ſenſation de la ſoif répond naturellement au deſſéchement de la bouche & du goſier, & nous avons vu que c'étoit d'après cette connexion ou aſſociation établie naturellement, qu'il falloit concevoir la production de la ſoif décidée par le ſpaſme du premier période de la fièvre purement nerveuſe, ſenſation fauſſe qu'il faut tromper & qu'il ſeroit très-dangereux de vouloir ſatisfaire. HIPPOCRATE ſavoit, comme nous l'avons rappellé dans le commencement, que la boiſſon priſe en abondance dans cet état de la fièvre, étoit fort contraire, & beaucoup plus même que les alimens ſolides. *Quod ſi frigidis pedibus quis biberit aquam, ea his omnibus multo magis nocebit.*

Cette ſéchereſſe de la bouche eſt une ſenſation extrêmement incommode, ſur-tout par ſa continuité, & dès-lors il faut s'appliquer à la tempérer & à la modérer; car il n'y a rien qui aille plus directement à détruire les forces, qu'une ſenſation douloureuſe long-temps ſoutenue, & rien qui demande autant d'attention de la part du médecin, que la conſervation des forces; car, encore un coup, la ſolution des maladies tient à un appareil d'efforts & de mouvemens que la nature ſeule peut ordonner, ſoutenir & déployer d'une manière convenable.

Un moyen très-ſimple, & qu'on peut employer cependant avec avantage pour tempérer & adoucir cette extrême ſéchereſſe de la bouche, c'eſt l'application ſouvent répétée d'une combinaiſon de miel & de vinaigre, oximel ou le nitre, &c., (Conſ. SYLVIUS, p. 236, n°. 48), ou le mucilage de graines de coing, de pſilium, extrait avec l'eau roſe ou quelques autres eaux convenables, ou bien il faut prendre un morceau de feuille de grande joubarbe, la tremper dans l'eau pure ou l'eau roſe, l'appliquer ſur la langue & renouveller ſouvent

ces applications, ou bien ſe laver fréquemment la bouche avec de l'eau fraîche ou une décoction de raves à froid; on peut auſſi employer un jaune d'œuf battu avec trois ou quatre onces d'eau ou quelques autres eaux agréables, y ajouter un peu de ſucre & prendre par cuillerées, enfin mettre ſur la langue quelques tranches de limon ou de pomme de rénette.

La fièvre ardente légitime a ſa cauſe matérielle dans la maſſe entière des humeurs, c'eſt-à-dire, que cette fièvre tend à une dégénération bilieuſe qui s'exerce d'une manière ſpéciale dans tout le ſyſtême vaſculaire, enſorte que les produits de la coction s'évacuent naturellement, & par les urines qui dépoſent promptement & qui dépoſent un ſédiment rougeâtre parfaitement homogène & uniforme, & par les ſueurs qui coulent abondamment & qui coulent de tous les points de l'habitude du corps; cette fièvre, quand elle eſt ſimple, légitime & parfaitement dénuée de toute complication, ne décide point de flux de ventre, enſorte que ces flux de ventre ſont le plus communément dangereux, & ils doivent dès-lors être traités comme des accidens ſymptômatiques étrangers à la nature de la maladie qui tend à en intervertir le cours & à porter d'une manière pernicieuſe ſur le ſyſtême des forces.

Cependant, comme il eſt extrêmement rare que les maladies ſe préſentent dans un état de ſimplicité & de pureté parfaite, comme les fièvres gaſtriques qui trouvent naturellement leur ſolution dans les évacuations du ventre, ſe compliquent ſouvent avec la fièvre ardente, il ne faut pas tout d'un coup regarder comme ſymptômatiques les flux de ventre qui ſe joignent à cette fièvre, mais il faut avoir égard à l'effet qu'ils produiſent ſur les forces; car ſi ce flux de ventre eſt contenu dans des bornes, il ſoulage notablement; ſi les matières évacuées ſont épaiſſes, bien liées, & ſi elles reſſemblent, par la couleur & la conſiſtance, à

de la purée, comme on le dit, ſur-tout ſi ce flux a été précédé des ſignes de coction, &c. il faut le laiſſer à lui-même & le conſidérer comme vraiment critique, & alors preſque toujours les ſignes obſervés pendant le cours de la maladie, ont pu faire connoître qu'elle a porté ſon impreſſion d'une manière ſoutenue ſur les parties voiſines des premières voies, & qu'elle a bien des caractères communs avec la fièvre gaſtrique dont nous parlions ci-devant. Or, parmi les ſignes qui annoncent l'affection des premières voies ou des parties circonvoiſines, un des plus importans eſt le caractère rémittent de la fièvre; car on peut avancer, comme un fait établi par une grande quantité d'obſervations de pratique, qu'une fièvre eſt d'autant plus portée à la rémittence, qu'elle dépend de l'affection des premières voies, & qu'une fièvre décidément continente ſuppoſe preſque généralement une cauſe établie & fixée dans la maſſe des humeurs que contiennent les vaiſſeaux. Ce n'eſt donc que lorſque ces flux de ventre ſont exceſſifs; & qu'ils vont à épuiſer & à détruire les forces, qu'ils exigent un traitement. Dans les flux qui accompagnent la fièvre, HIPPOCRATE recommande d'examiner l'état des pieds, & s'ils ſont froids, il veut qu'on tente de ramener la chaleur par des fomentations long-temps ſoutenues; c'eſt qu'alors il regarde ces flux de ventre comme l'effet d'un mouvement exceſſif dans les entrailles, mouvement qui eſt combattu par des moyens d'excitation appliqués ſur les extrêmités inférieures, leſquels moyens agiſſent alors comme révulſifs avec d'autant plus d'avantage, qu'il y a une ſympathie bien évidemment établie entre les extrêmités inférieures & les viſcères contenus dans le bas-ventre.

Il faut remarquer ici que les ſpaſmes du bas-ventre peuvent produire des effets tout oppoſés, la conſtipation ou la diarrhée, ſelon que les ſpaſmes ſont établis d'une manière fixe, ou qu'ils tendent à précipiter les

mouvemens périſtaltiques naturels. Auſſi les excrétions du ventre peuvent elles être ſollicitées avec beaucoup d'action par des moyens d'excitation appliqués ſur les extrêmités inférieures, à-peu-près comme nous diſions ci-devant, que les fomentations appliquées ſur la paume des mains, ſelon la pratique d'ALEXANDRE DE TRALLES, facilitoient le vomiſſement, & d'un autre côté, ces moyens d'excitation peuvent modérer le flux de ventre, comme le dit HIPPOCRATE; ainſi nous appercevons d'ici, d'une manière évidente, que ces effets différens peuvent dépendre de la même cauſe, & que dès-lors ils peuvent céder aux mêmes moyens curatifs.

Si ces moyens ne ſuffiſent pas, ſi le viſage eſt extrêmement tombé, ſi le pouls eſt foible & inégal, il faut employer des ſecours plus puiſſans; d'abord il faut s'abſtenir du miel, de nitre, de toute eſpèce de ſels, & ſuppoſé que le quinquina convienne d'après les vues d'indication que nous avons propoſé dans la dernière leçon, vues que l'on peut rapporter à la rémittence bien marquée de la fièvre, & ſur-tout à la circonſtance d'avoir été décidée par une fièvre intermittente, qui eſt encore dans l'acte de ſon changement, ou peu éloignée de cet acte, il faut ſubſtituer le kina en ſubſtance à l'extrait, parce que l'extrait, comme nous l'avons dit, a très-généralement la propriété de lâcher le ventre; de plus, il faut donner, de deux en deux heures ou de trois en trois heures, un mêlange de bol d'arménie & de gomme arabique. STOLL ne fait pas grand cas du bol d'arménie, qui a été ſi fort recommandé par VAN-SWIETEN & HAZENORL.

On recommande la racine de *ſalep* contre la diarrée, d'après QUARIN; on peut lui ſubſtituer avec avantage celle d'*orchis morio* de LINNÉ

On peut donner auſſi avec ſuccès contre la diarrhée ſymptômatique une infuſion de fleurs de ſureau & de coquelicot, & cette combinaiſon eſt très-appropriée, parce

qu'elle calme les mouvemens convulsifsdes entrailles par le principe narcotique du coquelicot, & qu'elle détermine les forces vers l'habitude extérieure du corps, par le principe sudorifique du sureau : mais il faut que les fleurs de sureau soient desséchées, car lorsqu'elles sont fraîches, elles ont, suivant l'observation de WEDEL, un effet laxatif. Si ces remèdes n'ont point de succès, il faut employer des remèdes décidément astringens, comme, par exemple, le cachou, l'écorce de symarouba pulvérisée, combinée avec le kina, & sur-tout la racine d'arnica ; ces substances conviennent sur-tout lorsqu'on a lieu de présumer que la diarrhée dépend d'un état de foiblesse & d'atonie des intestins, & cette foiblesse ne peut pas être considérée comme relative au mouvement péristaltique, puisqu'il est très-certain que ce mouvement est augmenté dans la diarrhée, ce qui exclut absolument toute idée de foiblesse ; mais il faut reconnoître avec les anciens une force, par l'exercice de laquelle les intestins doivent retenir un certain temps les produits de la digestion. Or, c'est cette force qui peut être diminuée dans certaine espèce de diarrhée.

Si le danger est pressant, il faut avoir recours à l'opium & continuer à petites doses souvent répétées, jusqu'à ce que le danger soit passé. Il paroît en général que l'opium convient éminemment dans toutes les affections convulsives des viscères contenus dans le bas-ventre. GRANT, (t. 3, pag. 175) dans la diarrhée énervante, employoit l'amidon, dont il faisoit entrer une dose suffisante dans chaque partie d'aliment & dans chaque verre de boisson ; il employoit un opiate après chaque selle, appliquoit un large vésicatoire au dos, donnoit pour boisson, une décoction de mie de pain ou de riz avec un peu de sucre, & un lavement composé de thériaque, ʒß, thérébentine ʒj, jaune d'œuf, lait nouveau ʒv, répétés trois ou quatre fois dans la journée.

Ces fièvres produisent aussi le météorisme du bas-

ventre, qui paroît dépendre du dégagement d'une grande quantité d'air. Ces météoriſmes peuvent être rapportés à quatre cauſes principales; 1°. à l'état de putridité générale, 2°. à l'état de putridité locale fixée dans le bas-ventre, 3°. à l'irritation ou ſpaſme, 4°. à la foibleſſe ou atônie des inteſtins.

Le météoriſme dépendant d'une putridité générale, exige le même traitement que la putridité, & peut reconnoître autant de modifications différentes que la putridité elle-même; il faut employer ſur-tout l'eau à la glace, les acides minéraux, &c. Il paroît que l'acide marin mérite la préférence, lorſque les voies urinaires ſont affectées, accident aſſez ordinaire dans le météoriſme.

Dans le météoriſme dépendant d'une putridité locale, il faut appliquer la glace ſur le bas-ventre, ainſi que des compreſſes trempées dans l'eau froide, donner les alimens froids; on donne les lavemens à moitié doſe, faits avec une décoction de mauve & de lin, on purge enſuite: on peut encore employer le muſc avec avantage, comme anti-ſpaſmodique.

Quant au météoriſme qui tient au ſpaſme ou irritation des inteſtins, il ſe préſente ſur-tout après de vives douleurs du bas ventre; dans ce cas il faut éviter tous les moyens d'irritation, les acides minéraux, &c. Les ſeuls moyens qui conviennent ſont, les doux narcotiques, les émolliens, un mêlange d'eau & de lait, de manière à ne pas fatiguer, l'eau froide en petite quantité, il convient ſur-tout de fomenter l'anus avec l'eau de ſureau, à laquelle on peut ajouter un peu d'opium. SARCONNE a beaucoup vanté le baume de *Saint-Lazare*, appliqué ſur le bas-ventre. On compoſe ainſi ce baume de *Saint-Lazare*, bonne eau de vie, quatre livres, encens en larmes, maſtic, aloës ſuccotrin aa ℥j, poix réſine ℥ß; on expoſe le tout enfermé dans un verre aux rayons du ſoleil pendant un temps aſſez long.

Le météorisme d'atonie succède au météorisme d'irritation ; car, comme on sait, l'atonie succède au spasme ; il paroît très-communément sur la fin de la maladie. Il faut dans ce cas éviter les émolliens & tous les moyens affoiblissans, employer les forts toniques, l'eau à la glace, & faire boire du bon vin. C'est sur-tout dans ce cas que SARCONNE a vu réussir le baume de *Saint-Lazare*, on purge ensuite.

Si la fièvre ardente peut se terminer au moins en partie par le flux de ventre, ce qui arrive lorsque cette fièvre intéresse les premières voies ou les parties circonvoisines, elle peut se terminer de la même manière par l'expectoration, & alors son action s'est portée d'une manière soutenue sur les poumons & les parties voisines. *In febre ardente expectoratio tantum oritur passo pulmone*, disoit GALIEN ; si ces crachats sont épais, bien fondus, & qu'ils sortent facilement, on doit les regarder comme concourant avec les autres évacuations à compléter la crise, il faut donc en faciliter l'excrétion. Pour remplir cette vue, on peut mêler à la boisson ordinaire, de l'oximel scillitique, mais dans les cas plus difficiles, lorsque les crachats se suppriment & que le malade est en danger de suffocation, il faut employer le kermès minéral, à la dose d'un grain, répété de deux en deux ou de trois en trois heures ; si ce remède déterminoit le vomissement ou la diarrhée, il faut le combiner avec deux grains de pilules de styrax ou de cynoglosse, continuer ainsi jusqu'à ce que ces accidens soient dissipés, & revenir ensuite à l'usage du kermès seul & sans combinaison. Les vésicatoires conviennent dans ce cas comme rubéfians, selon la pratique de STOLL.

Les parotides & les tumeurs des aines sont des moyens de solution assez ordinaires à la fièvre ardente, mais sur-tout lorsqu'elle se prolonge, comme il arrive lorsqu'elle attaque des gens avancés en âge, des jeunes

gens

gens épuisés ou qui ont naturellement peu d'énergie ou de vigueur. SAMOILOVIT a vu que les parotides se déclaroient chez les enfans & les jeunes gens, les tumeurs des aines chez les vieillards, & les tumeurs des aisselles chez les gens d'un âge moyen. Ces faits se rapportent au principe que nous avons établi souvent, que dans le premier âge les forces se portent vers les parties supérieures, &c. (Essai sur la vie de M. RICHARD). On doit plutôt appliquer sur ces tumeurs des emplâtres que des cataplasmes, parce que les cataplasmes, en se refroidissant, peuvent faire beaucoup de mal. Les emplâtres qu'il convient d'appliquer sont des emplâtres gommeux, comme l'emplâtre Diachylon avec les gommes, l'emplâtre de galbanum safrané, &c. Dès que le pus commence à se former, il faut faire l'ouverture sans attendre que la tumeur soit molle & que la fluctuation soit bien sensible; en différant cette opération, on a à craindre que le pus ne s'altère, qu'il ne se dépose par voie de métastase sur des organes essentiels, ce qui peut produire une mort prompte, ou enfin qu'il ne décide une fièvre lente. Si les parotides disparoissent soudainement & sans déterminer d'évacuation, soit par les selles, soit par les voies urinaires; si cette disparition est prompte & qu'elle soit suivie de symptômes graves, il faut tâcher de les rappeller par les ventouses, par les véscatoires, &c.; c'est communément un signe mortel, & d'un autre côté la suppuration des parotides, lors même qu'elle est de bonne qualité & qu'elle est abondante, n'est pas toujours un signe de rétablissement, selon l'observation d'HIPPOCRATE dans ses épidémies; en sorte qu'à tout prendre, la solution des fièvres ardenpar les parotides est une solution peu avantageuse.

La fièvre ardente décide assez fréquemment la surdité, & ce signe même est d'un présage heureux, pourvu qu'il soit précédé de l'ensemble des signes qui caractérisent la coction. Le plus communément la sur-

dité diminue par l'effet des évacuations & ſe diſſ
enfin tout-à-fait, lorſque les forces ſont pleinem
rétablies; cependant ſi cet accident ſe prolonge apr
la convaleſcence, M. STORCK avu qu'il cédoit ſouve
à l'action combinée d'un véſicatoire & d'un fort pu-
gatif, ainſi il faiſoit appliquer un large véſicatoire
la nuque, & lorſque ce véſicatoire commençoit
mordre, il donnoit un purgatif violent compoſé
ſcamonée, de jalap ou autre choſe ſemblable.

En traitant de la fièvre inflammatoire, j'ai dit q
dans les fièvres continues, les alimens, quand ils ſo
indiqués par l'état des forces, doivent être donnés a
heures de la journée qui répondent à celles auxquel
le malade avoit coutume de prendre ſes repas, & au
à celles où il éprouve un mieux être bien-marqué, &
que dans la fièvre rémittente ils doivent être donnés da
le période de la rémiſſion.

Il eſt important pour la cure des fièvres ardentes
que l'air ſoit à une température modérée, & qu'
ſoit fréquemment renouvelé. Nous avons déjà expoſé l
moyens qu'on pouvoit employer pour le rafraîchir.

Il eſt de la plus grande importance dans la cure d
fièvres, de celles ſur-tout qui préſentent quelque c
ractère de malignité, de régler la diſtribution du ſo
meil ou de la veille, à-peu-près comme dans l'état d
ſanté; car il n'y a pas de meilleur moyen pour ſoute
les forces ou pour les rétablir que de ramener la natu
à l'ordre de ſes actes & de ſes fonctions accoutumées
pourvu que parmi ces fonctions il n'y en ait pas qui aille
à ajouter à la cauſe de la maladie; telle eſt, par exemple
la digeſtion dans les fièvres dont la putridité eſt l'élémen
dominant; tel eſt le ſommeil dans les grandes inflam-
mations des parties intérieures & dans les affections pi
tuiteuſes; car le ſommeil, comme nous l'avons v
ailleurs, occupe ſpécialement les forces dans les par-
ties intérieures. *In ſomno motus intro vergun*

Si la fièvre ardente laiſſe une diſpoſition hectique, comme cela arrive aſſez communément par l'abus des remèdes échauffans, diſpoſition marquée par la maigreur extrême, une reſpiration difficile au plus léger mouvement, des crachats purulens, il faut recommander l'air de la campagne, un exercice modéré, & ſur-tout le fréquent uſage du cheval, une décoction de kina, de lichen d'Iſlande & de lait, les acides minéraux.

Nous avons déjà parlé de la diarrhée exceſſive & des moyens propres à l'arrêter; ſi cependant après qu'elle a été ſupprimée par les aſtringens & les narcotiques, il ſurvient des anxiétés, des tumeurs du bas-ventre, une reſpiration difficile, il faut alors rappeler le flux de ventre, en donnant un lavement de décoction d'althéa & de lait, & faiſant uſage d'extrait de kina.

M. COTUNNI rapporte que dans le mois d'août 1763, après des chaleurs vives, il régna beaucoup de fièvres putrides; ces fièvres, qui étoient gaſtriques bilieuſes, éprouvoient une eſpèce de criſe le quatorzième jour par les ſelles, mais cette criſe étoit incomplette, & il reſtoit une petite fièvre lente dont la marche étoit uniforme, le pouls étoit mou, lâche, vuide, la chaleur peu vive, la couleur de la peau d'un blanc jaunâtre, le ventre mou, déprimé avec borborigme, la langue déſſéchée, les lèvres abſolument décolorées; les purgatifs réitérés, le kina à haute doſe, l'eau froide, les bains étoient ſans effet. Ces accidens, qui dépendoient d'une affection bilieuſe établie d'une manière chronique, ſe diſſipèrent aſſez promptement par l'uſage de l'eſprit vitriolique donné d'heure en heure dans un verre de décoction fraîche de camomille. On mêloit ce même eſprit à des bouillons de poulet fort légers, qu'on donnoit trois ou quatre fois par jour.

C'eſt dans les affections phthiſiques de cette eſpèce qu'on a employé utilement l'elixir vitriolique Anglois.

(Voy. DE HAEN, t. 7, p. 174 & ſuiv.) M. DE Han l'a vu réuſſir dans une phthiſie qui paroiſſoit avoir été cidée par un uſage exceſſif de mercure. Pag. 178, tom. 7.

DIATHÈSE PITUITEUSE

Nous avons dit, en parlant des affections bilieu qu'elles étoient entretenues par une tendance des meurs à la dégénération bilieuſe ; cette tendanc trouve ſeulement renforcée, & les produits bilieu trouvent ſeulement portés à un point exceſſif dans l de maladie. Toutes les humeurs en effet dans l'ét ſanté tendent à ſe changer en bile; mais cette tendance turelle ſe trouve ſans effet, parce que les produits bili ſont éliminés & chaſſés hors du corps, à meſure q ſe forment par l'action des organes ſecrétoires, q dans l'état maladif, ne peuvent pas ſuffire à les évac avec avantage, action qui, dans l'état vivant, trouve ſagement meſurée à l'état de foibleſſe de la fo digeſtive.

Les fièvres pituiteuſes ſont entretenues par une ca analogue ; en effet, il ſe forme ſans ceſſe dans l de ſanté, par l'affoibliſſement radical des forces dig tives, des ſucs muqueux ou pituiteux qui ne pour être complétement enrayés & évacués par l'action organes ſecrétoires, deviennent la cauſe réelle des m ladies pituiteuſes ; leur production exceſſive eſt plus fr quente de nos jours qu'elle ne l'étoit chez les ancien qui étoient plus généralement ſujets aux maladies bilieuſes. Nous avons déjà eu occaſion de parler de changement remarquable, qui s'eſt opéré dans ſyſtême des maladies par rapport aux anciens & m modernes, & nous avons dit qu'on pourroit faire r monter l'époque de ce changement vers la fin du q

zième ſiècle & le commencement du ſeizième, où la vérole, prenant tout-à-coup une intenſité plus vive, frappa de ſon empreinte toutes les maladies, & la fit regarder comme une maladie nouvelle. Il ſeroit aiſé de multiplier les analogies qui uniſſent la vérole aux fièvres pituiteuſes, & on pourroit en citer nombre de preuves. Ainſi NICOLAUS MASSA trouva dans des perſonnes mortes de maladies vénériennes, les veines & les canaux gorgés d'humeurs muqueuſes; les matières muqueuſes, qu'ont également préſenté les cadavres des perſonnes mortes de ces deux affections, de même que l'identité des remèdes, en offrent encore des preuves.

Dans l'état de ſanté, les ſucs muqueux ſe dépoſent abondamment dans l'eſtomac & les inteſtins qui leur ſervent de voie de décharge, & en portent au-dehors les produits à meſure qu'ils ſe forment, & il n'eſt pas douteux que ces ſucs ne les défendent avantageuſement, comme nous l'avons remarqué en phyſiologie, contre les impreſſions de la bile naturellement âcre & douloureuſement pénétrante. Ce fait phyſiologique, que nous rappelons ici, nous a fait voir pourquoi les fièvres pituiteuſes ſont communément gaſtriques, attaquent ſur-tout l'eſtomac & plus décidément ſon orifice ſupérieur, quoiqu'il ne ſoit pas abſolument vrai, comme on l'a voulu, que les fièvres lentes nerveuſes dépendent d'une affection de l'eſtomac; il n'eſt pas douteux cependant qu'elles ne portent de préférence leur impreſſion ſur cet organe. GALIEN diſoit que la fièvre quotidienne avoit preſque toujours ſon ſiége dans l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. *Rarò advenit quotidiana intermittens, quin os ventriculi patiatur.* Il eſt bon de remarquer ici que PIQUER a mal entendu ce paſſage de GALIEN, & lui a exactement fait dire le contraire dans ce qu'il a dit.

Ce que nous diſons de la facilité qu'a la fièvre pituiteuſe d'affecter l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, peut

aſſez ſe concilier avec les éruptions cutanées qui ſe
ordinaires & très-fréquentes dans cette fièvre, érup-
tions qu'on ſait en général être décidées par des affec-
tions de l'eſtomac ; car la peau, de même que l'eſto-
mac, appartient éminemment au ſyſtême nerv
Nous ſavons en effet, depuis la découverte des ana-
tomiſtes Anglois, que les vaiſſeaux lymphatiques par-
tent tous de la peau. On voit dans l'*annus medi*
de l'illuſtre STORCK, que les éruptions de la peau
étoient précédées de ſymptômes graves reſſentis dans
l'eſtomac, que ces ſymptômes diminuoient à meſure
que l'éruption s'établiſſoit, & ceſſoient parfaitement
lorſque l'éruption étoit parfaitement établie. Ce ſig
eſt relatif au vomiſſement qui s'obſerve au commen-
cement de la petite vérole & de la rougeole, qui pro-
vient d'un ſpaſme fixé ſur l'orifice ſupérieur de l'eſtomac
& qui ſe diſſipe lorſque l'éruption paroît. On ſait que
chez les perſonnes foibles & délicates il ſe décide des
taches à la peau, dans le travail de la digeſtion ; d'au-
tres perſonnes, par une idioſincraſie particulière,
éprouvent ces taches après avoir mangé des fraiſes ou
des moules.

(HALLER, theſ. pract, t. 3, MOHERING.) En raſ-
ſemblant ces obſervations, il eſt donc bien acquis que
les éruptions cutanées dépendent très-ſouvent de l'eſto-
mac, enſorte que l'extrême diſpoſition qu'ont les fiè-
vres catharrales à marquer la peau de différentes taches,
eſt une preuve que très-ſouvent elles affectent l'eſtomac
& les inteſtins ; & ceci ne doit point paroître étonnant, puiſque les organes paroiſſent naturellement
affectés aux humeurs muqueuſes ou pituiteuſes ; STOLL
remarque avec raiſon que les taches miliaires tiennent
le plus ſouvent à une affection pituiteuſe, & les taches
pétéchiales à une affection bilieuſe. (tom. 2, pag.
54, 58.)

Quoique cette diſpoſition des fièvres pituiteuſes, à

marquer la peau de différentes taches, prouvent qu'elles affectent communément l'eſtomac, il ne faut pas croire cependant que cet organe ſoit le ſeul dont l'affection décide des éruptions cutanées, & M. SCHAKER parle d'une femme qui éprouva des éruptions ou des taches pétéchiales, tantôt blanches tantôt rouges, à cinq repriſes différentes, & qui ne ſe diſſipèrent complétement & ſans retour, que lorſqu'elle eut rendu par la matrice, des moles & une certaine quantité d'un ſang épais, noirâtre & comme corrompu, & il n'eſt pas douteux que dans ce cas, comme le dit SCHAKER, la matrice ne contînt réellement le foyer qui décidoit ces éruptions : l'on ſait d'ailleurs qu'il exiſte une ſympathie étroite entre les viſcères du bas-ventre & l'organe de la peau.

Les cauſes qui diſpoſent aux affections pituiteuſes ſont, l'enfance, un pays froid & marécageux, le défaut d'exercice du corps & d'eſprit, le défaut d'énergie dans la conſtitution, l'habitude de manger beaucoup & ſur-tout beaucoup de viande, de boire du vin lourd & groſſier, une vie oiſive & trop paiſible, l'habitude des bains après le repas, ſuivant TRALLES, qui, de même que toutes les autres cauſes dont nous venons de parler, tendent à énerver les forces digeſtives & à les empêcher d'exercer une action avantageuſe ſur les alimens qui leur ſont préſentés. Il eſt digne de remarque auſſi qu'il n'eſt point de fièvre qui ſoit accompagnée d'un plus grand dégoût, d'une plus grande répugnance pour les alimens, qui va même juſqu'à l'horreur, comme l'a obſervé quelquefois HIPPOCRATE.

Une circonſtance remarquable dans ces fièvres, c'eſt que les actes de la nature ſe développent & s'exécutent d'une manière peu énergique, & c'eſt le défaut de vigueur dans le développement de ces mouvemens, qui les rend ſi ſujettes à prendre ſi ſouvent un caractère de malignité; la malignité dépend encore de la circonſ-

tance qu'a cette maladie, d'attaquer le ſyſtême nutriti qui, comme on ſait, eſt éminemment lié avec le ſyſtê des nerfs.

Le friſſon dans cette fièvre eſt ſuperficiel, & la ſe ſation eſt analogue à celle que fait éprouver au tact toile d'araignée, & n'imprime pas un ſentiment froid auſſi violent que celui qui ſe fait reſſentir dans fièvres bilieuſes, & dont la ſenſation eſt, comme n le diſions, analogue à celle que feroient éprouver pointes qu'on enfonceroit dans le tiſſu de la peau. L autre caractère eſſentiel, c'eſt que l'invaſion s'en fa conſtamment le ſoir; car c'eſt vraiment le ſoir que ſyſtême nutritif commence à entrer en action, tan que le jour eſt plus ſpécialement affecté au ſyſtê vaſculaire, & ce moment de l'invaſion eſt, comme vouloit STHAL, une circonſtance des plus importan pour la connoiſſance des fièvres; elle établit ici u différence ſenſible & bien marquée des fièvres bilieuſe dont l'invaſion ſe fait principalement le matin, & el établit au contraire un rapport bien décidé entre la fiè quarte & quotidienne, dont l'invaſion ſe fait à la mêm heure, ſelon l'obſervation importante de l'illuſtr VERLHOOFF, quoique la quarte débute plutôt que l quotidienne. Ce rapport eſt encore prouvé par la me thode de traitement, qui eſt le même dans ces deu fièvres.

Les fièvres pituiteuſes paroiſſent ſuſceptibles de co tagion, c'eſt-à-dire, que l'affection eſt ſi active & ſi profondément établie, qu'elle ſe reproduit dans les individus de même eſpèce, renfermés dans la même ſphère d'action. Cette circonſtance eſt encore particulière aux affections nerveuſes qui ſe reproduiſent dans d'autres individus, non par contagion mais par imitation. Ce fait, comme on voit, ſert encore à prouver la liaiſon qui ſe trouve entre le ſyſtême nutritif & celui des nerfs; on a voulu même que ce caractère leur fût

excluſivement attaché, & ſervît à les diſtinguer d'une manière abſolue, mais ſon action n'eſt nullement abſolue, comme on l'a voulu, & il faut que le corps ſoit diſpoſé à ſe prêter à ſon action & à ſes effets. Une obſervation curieuſe eſt celle qu'a rapporté M. WALDSCHMIDT, qui dit que l'armée françoiſe fut délivrée d'une maladie contagieuſe à l'arrivée de l'armée ennemie, & il ne faut pas rapporter ce fait, comme l'a fait l'auteur, à la Providence de l'être ſuprême, *qui, dans ſa bonté, refuſe d'envoyer à la fois deux fléaux auſſi redoutables:* car les cauſes de cette eſpèce, les cauſes théologiques, quoique vraies peut-être, doivent être miſes de côté, parce qu'elles n'entrent pas dans l'ordre de nos connoiſſances; mais il faut reconnoître que ce fut un effet de la terreur, qui, occupant pleinement le principe vital, ne lui permit pas de ſe prêter à une impreſſion plus légère. Il eſt bien digne de remarque que l'action de la contagion agit bien plus ſûrement ſur les perſonnes qui ſont unies par les liens du ſang, & voilà un effet de cette ſympathie qui unit les êtres, les lie par des rapports ſecrets & les ſubordonne à des affections communes, ſympathie qui n'a été rejettée que par des gens qui ont voulu ravaler à leur foible conception la magnificence de la nature.

Les fièvres pituiteuſes ont une grande diſpoſition à intéreſſer les glandes, le tiſſu cellulaire, les vaiſſeaux lymphatiques & le cerveau, à l'inflammation duquel, bien d'auteurs ont attribué la fièvre lente nerveuſe, qui eſt la fièvre pituiteuſe générale, & non pas comme l'ont voulu HUXAM & SIMS, toujours dépendante de l'affection des premières voies, ce qui confirme que les glandes, le tiſſu cellulaire, les vaiſſeaux lymphatiques & le cerveau ſont des parties qui appartiennent à un ſeul & même ſyſtême.

De la malignité.

Nous ne ſaurions trop répéter que l'eſpèce réelle des

maladies ne peut être déterminée que d'après la nature des cauſes matérielles qui les entretient, & à l'exception des maladies nerveuſes, nous avons déjà dit qu'HIPPOCRATE ne reconnoiſſoit que deux cauſes matérielles auxquelles on pouvoit rapporter les maladies fébriles : la dégénération bilieuſe & la pituiteuſe ; nous pouvons y ajouter la phlogiſtique. HIPPOCRATE même ne donnoit pas le nom de fièvres aux inflammations ou affections phlogiſtiques. Or, en liſant les hiſtoires de maladies malignes, il eſt aiſé de voir que la malignité appartient à des états de maladie très-différens, à qu'elle n'eſt entretenue que par ces trois cauſes matérielles. Des cauſes, les unes ſont phlogiſtiques, les autres bilieuſes, les autres pituiteuſes qui ſont plus communes, & celles avec leſquelles la malignité ſe complique plus fréquemment.

On peut, comme le fait M. STOLL, diſtinguer la *malignité* d'avec l'état *nerveux*, en établiſſant que la malignité ſuppoſe une foibleſſe réelle dans le ſyſtême vaſculaire, (ſur-tout le cœur & les artères), ou une diminution abſolue du principe d'irritabilité de ces parties, & en établiſſant que l'état nerveux eſt une affection plus générale qui ſe préſente toutes les fois que le ſyſtême des forces réagit d'une manière inſolite contre les cauſes dont il éprouve l'impreſſion, & qui ſe manifeſte principalement par des léſions ſoutenues dans les forces motrices & ſenſitives : or cette affection peut être ou avec une foibleſſe radicale du ſyſtême, & par conſéquent avec la malignité, (*connubium peſſimum*, dit STOLL, aph. 716), ou avec une exaltation des forces de ce ſyſtême ; ou enfin elle peut tenir à un déſordre, à une irrégularité, à une aberration indéterminée, comme cela arrive, par exemple, dans les conſtitutions vraiment hyſtériques ou hypocondriaques; auſſi l'état nerveux proprement dit peut être, ou avec affoibliſſement radical, (atonie), ou avec exaltation

de ton & de forces, mais mal employées, (ſpaſme); ou enfin il peut co-exiſter avec des états indéterminés du ſyſtême qui ne peuvent être découverts que par l'obſervation, & contre leſquels on doit appliquer des *ſpécifiques*. Les *fortifians* & les *tempérants* ſe rapportent aux deux premiers états; les narcotiques, le camphre, le caſtoreum, le muſc ſe rapportent au dernier. (Voyez SCHROEDER), il dit que la malignité peut ſe trouver quelquefois très-éminemment avec des affections gaſtriques bilieuſes, ou des affections vermineuſes, qu'elle eſt quelquefois excluſivement nerveuſe. *Frequenter ſimul ex genere eſſe febrium bilioſarum, atque putredinis humorum tunc majoris, tunc minoris. ... Quandoque tamen putredinis etiam bilioſa colluviei ſignis deſtitui: quo poſtremo ſub rerum ſtatu, interdum ad inflammatorias, aliquando vero ad lentas nervoſas propius accedunt.* (*t.* 2, *p.* 124, 5.) *Ut ideo ſua inter ſe aſſerta vix conciliare poſſe videantur, qui ad malignitatem virium inſolitam debilitatem requirunt, ſimul veram ejus indolem in putrida humorum corruptione conſiſtere tradunt.* (*Ibid. p.* 131, *&* 218, 19, 20, *&c.*)

La malignité par elle-même, & priſe d'une manière abſtraite, ne caractériſe aucune maladie & ne la ſpécifie pas d'une manière préciſe. Dans ſon état de ſimplicité la malignité peut être regardée comme un état nerveux, une léſion dans la faculté tonique ou nerveuſe. M. SCHROEDER remarque que les ſymptômes de malignité donnés par HIPPOCRATE ſont des dépendances de quelque léſion établie profondément dans le ſyſtême des nerfs, tels que les convulſions, les douleurs des pieds, des mains, des genoux, phénomènes tous dépendans de quelque léſion nerveuſe, & en effet, dans des maladies très-bien marquées par les caractères tranchans de la malignité la plus décidée, ou plutôt dans les maladies bien évidemment malignes, les évacuations

peuvent préſenter & préſentent ordinairement les mêmes qualités, les mêmes caractères que dans l'état de ſanté ordinaire, ce qui prouve qu'elles n'intéreſſent nullement les facultés digeſtives ; la malignité priſe généralement n'eſt que le réſultat de l'impreſſion de foibleſſe que porte ſur le principe de vie l'énergie trop puiſſante des cauſes maladives, qui ne lui permet pas d'oppoſer à leur action d'une manière convenable, & de développer contr'elle avec ordre des mouvemens ſoutenus & bien proportionnés. Auſſi cet affoibliſſement du ſyſtême des forces ſe manifeſte-t-il par un trouble, un déſacord, par les mouvemens les plus déſordonnés, des aberrations ſans nombre, & un défaut de rapport dans tous les phénomènes que cet état préſente.

Les ſignes les plus ordinaires de la malignité ſont, la douceur apparente de la fièvre, douceur eſtimée d'après l'état du pouls, de la chaleur & des urines, la proſtration des forces, la douleur des hypocondres, des veilles continuelles, des délires, une douleur de tête gravative qui ſe fait particuliérement ſentir à l'occiput, douleur qu'on ne peut attribuer ni à la pléthore, ni aux congeſtions, ni à l'inflammation, ni à la ſaburre des premières voies, enfin à aucune cauſe manifeſte, l'abſence de la ſoif, quoique la langue ſoit ſeche ; mais ces aberrations ſe montrent ſur-tout par l'état du pouls qui eſt vif & fréquent, mais petit & foible, il s'éteint & diſparoît ſouvent ſous la même preſſion ; le mouvement muſculaire s'affoiblit & s'affaiſſe tout-à-coup, & le défaut de rapport, que nous diſons exiſter entre tous les ſymptômes, exiſte ſur-tout entre les fonctions de l'ame & du corps ; auſſi MÉDICUS a vu que quand le corps étoit dans le danger le plus imminent, l'ame étoit ſaine, tranquille, & jouiſſoit de la gaieté la plus parfaite ; & M. SCHROEDER dit que le caractère qui indique le plus la malignité, c'eſt l'extrême indifférence où eſt l'ame ſur l'état de ſon corps.

La malignité eſt ſouvent produite par des miaſmes contagieux, mais leur effet n'exiſte pas d'une manière excluſive, & les miaſmes n'induiſent pas néceſſairement la malignité; car il eſt des perſonnes qui éprouvent des fièvres contagieuſes ſans éprouver des ſymptômes de malignité, telle eſt éminemment la petite vérole & la rougeole.

La malignité peut ſe préſenter chez les perſonnes d'un tempérament nerveux, ceux qui ont été expoſés à des cauſes énervantes, telles que des chagrins long-temps ſoutenus, qui ont donné dans divers excès, comme dans les plaiſirs de l'amour, dans le boire & le manger, ſur-tout dans les chaleurs de l'été, ſelon la remarque de SANCTORIUS.

Traitement.

LE traitement de la malignité eſt en général des plus difficiles, & demande une grande ſagacité du médecin, parce qu'il faut que, dans chaque inſtant de la maladie, il apperçoive & calcule nettement le rapport de dominance, ou de la cauſe matérielle ou de l'état de malignité.

Quand la malignité eſt prédominante, elle doit être combattue directement par les moyens les plus puiſſans, & les conſidérations de la cauſe matérielle doivent être négligées pour un temps. M. FINKE a décrit une affection gaſtrique compliquée de malignité, dans ſon traité des fièvres bilieuſes anomales; il donnoit d'abord l'émétique lorſque l'orgaſme avoit lieu & continuoit le ſel digeſtif de RIVIERE ou le ſel ammoniac; dans les flux de ventre il donnoit le kina; lorſque la coction étoit établie, il donnoit les purgatifs & faiſoit prendre du bon vin à titre de fortifiant. M. HOME a vu auſſi une fièvre maligne inflammatoire, dans laquelle la ſaignée, & ſur-tout celle du pied, étoit très-contraire,

ſans doute, parce que la malignité étoit l'élément dominant. LUDWIG a vu de même une fièvre maligne putride, dans laquelle les acides minéraux, indiqués par la putridité, étoient dangereux à cauſe de la proſtration des forces dans la malignité. Un des meilleurs moyens eſt ſans doute le kina adminiſtré à forte doſe, & pour le dire ici en paſſant, depuis la découverte de cet excellent remède on peut s'aſſurer d'avoir une reſſource aſſurée contre nombre d'affections maladives qui devoient être ſouvent mortelles chez les anciens, indépendamment des remèdes internes dirigés contre les ſymptômes de la malignité, cet état peut encore exiger divers ſecours à l'extérieur qui doivent être très-différens, ſuivant la différence des modifications ſous leſquelles elle peut ſe préſenter; car la malignité, comme toutes les affections nerveuſes, peut ſe préſenter, ou ſous un état d'atonie, ou ſous un état de ſpaſme, accumulé & concentré vers les parties intérieures; ce dernier eſt moins dangereux, c'eſt la malignité par oppreſſion, celle qu'on déſigne ordinairement *à viribus oppreſſis*; c'eſt un état de ſpaſme accumulé & concentré, qu'il faut combattre par tous les moyens topiques capables d'exciter, raréfier, échauffer l'organe de la peau, tels que les véſicatoires, les frictions, les ſinapiſmes, les ſcarifications, les ventouſes. La première, ou la malignité par atonie, demande d'être combattue par tout ce qui peut renforcer la ſurface de la peau, en opérer la condenſation, comme l'impreſſion de l'eau froide, de l'eau à la glace, les onguents reſſerrans, ſelon GALIEN, & ſur-tout l'air froid. On peut voir, dans les épidémies de SIMS, les avantages qu'il a retirés de l'expoſition à l'air froid dans les petites véroles qui préſentoient tous les caractères de la malignité; cette pratique par l'air très-froid, dit GLASS, employée avec ſuccès dans la proſtration des forces & pluſieurs maladies analogues, nous offre une méthode nouvelle de traitement pour nos fièvres malignes, bien

plus utile que celle qu'on a employé juſqu'à-préſent; les véſicatoires dans ce cas-ci ſont très-nuiſibles, parce que l'excitation paſſagère qu'ils produiſent préparent un affoibliſſement plus conſidérable, & c'eſt de cet état de malignité avec atonie que STOLL dit : *veſicatoria peſſimum auxilium febris malignæ laborantibus.*

Nous n'avons encore donné que des généralités ſur les fièvres catharrales ou pituiteuſes, & nous avons vu que ces fièvres reconnoiſſent pour cauſe une tendance des humeurs à la dégénération pituiteuſe ; or cette dégénération peut produire des effets différens, ſelon qu'ils ſe porteront & s'établiront dans divers organes & ſur des parties plus ou moins intéreſſantes.

Fièvre pituiteuſe méſenterique.

NOUS allons d'abord nous occuper de la fièvre pituiteuſe qui s'établit aux environs de l'eſtomac & des inteſtins, ce qui forme la fièvre méſentérique pituiteuſe de BAGLIVI, ou la fièvre gaſtrique pituiteuſe de BAILLOU. Cette dégénération pituiteuſe qui ſe porte ſur les parties voiſines des organes digeſtifs s'eſt montrée d'une manière bien évidente dans l'épidémie pituiteuſe qui régna à Gottingue en 1761 & 62, & qui a été décrite par ROEDERER & WAGLER, dans la diſſertation qu'ils ont donné ſous le titre *de morbo mucoſo* ; on trouvoit le canal alimentaire, ainſi que les parois des inteſtins & de l'eſtomac, de l'éſophage & de la ſurface de la langue, couverte intérieurement d'une croûte muqueuſe, épaiſſe & tenace ; le deſſous de cette croûte étoit des follicules remplies de mucoſité, non-ſeulement on les obſerva dans les organes digeſtifs, mais on en trouva encore une grande quantité dans les hypocondres & dans tout le parenchyme du foie, ce qui lui donnoit une apparence granulée, par le grand nombre de ces follicules muqueuſes. Tous ces veſtiges de la fièvre pituiteuſe

teuſe gaſtrique paroiſſoient évidemment ſur les cadavres des femmes enceintes, & ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'eſt que les fœtus morts préſentoient, tant dans le foie que dans les organes digeſtifs, les mêmes léſions que les cadavres de leurs mères, ce qui établit d'une manière invincible la correſpondance & l'étroite ſympathie qui lie les organes du fœtus aux organes analogues de la mère, & le fait participer à toutes les affections de celle-ci ; l'on voit par-là combien ſont éloignés de la vérité tous les philoſophes & les médecins qui, aveuglés par différentes hypothèſes, ont prétendu nier avec aſſurance le fait de cette correſpondance interne. SARCONNE dit auſſi avoir vu dans une pareille épidémie, qui arriva à Naples de ſon temps, l'eſtomac & les inteſtins des cadavres tapiſſés de même d'une matiére glutineuſe & viſqueuſe ; il rapporte que M. COTUNNI ſon ami obſerva que les glandes du meſentère, & ſur-tout celles qui ſont le plus voiſines des inteſtins, étoient extrêmement gorgées & développées, ce qui prouve bien évidemment que les maladies pituiteuſes intéreſſent particulièrement le ſyſtême nutritif : c'eſt ainſi que nous avons vu que la fièvre bilieuſe gaſtrique ſe manifeſtoit dans les cadavres par des ſignes analogues & également évidens. Ainſi MALPIGHI & BORELLI, dans une épidémie de cette nature qui régnoit à Piſe en 1661, rapportent qu'ils trouvèrent la véſicule du fiel fortement tendue par la bile, dont il ſe trouvoit auſſi des amas dans l'eſtomac & les inteſtins, qui étoient teinte de couleur jaune. C'eſt de la collection de ces faits qu'on peut raiſonnablement conclure que ſi les recherches de l'anatomie pratique ne portent en général aucune vue lumineuſe ſur la véritable nature des maladies, ainſi que l'a prouvé M. SELLE, ces recherches, ſi vantées de nos jours, peuvent cependant être très-utiles, & ſont en effet très-avantageuſes pour décider de la préſence & de la nature des fièvres gaſtriques.

La fièvre gaſtrique ou méſentérique pituiteuſe attaque plus ordinairement les perſonnes qui habitent un endroit marécageux ou des pays froids & humides, les vieillards, les enfans, les femmes, ſur-tout celles qui ont ſouffert des évacuations de ſang; plus rarement les hommes faits ou bien ce ſont ceux qui mènent une vie ſédentaire, & les gens d'un tempérament foible & dont la conſtitution approche de celle des femmes. Nous avons vu que les gens de lettres & les perſonnes qui ſe livrent à des travaux d'eſprit forcés, & menant un genre de vie ſi contraire à l'état de l'homme, comme diſoient MONTAGNE & J. J. ROUSSEAU, ſont ſujettes à de petites fièvres nocturnes, qui ſe terminent le matin par des ſueurs aſſez abondantes & qui préſervent ces perſonnes des maladies épidémiques. Nous avons reconnu auſſi avec WAGLER & ROEDERER, que les cauſes qui arrêtoient l'éruption de cette ſueur prophilactique, telle que l'impreſſion ſubite du froid ou toute autre cauſe de ce genre, décidoient en même-temps & du même effort la fièvre pituiteuſe gaſtrique. Cette fièvre attaque auſſi les femmes récemment acccouchées, qui, comme on ſait, ſont très-diſpoſées aux affections des premières voies; dans les pays catholiques, ces fièvres ſont plus communes à la fin du carême. Cette fièvre pituiteuſe règne au printemps, mais plus communément en automne, de manière, comme dit STOLL, que les fièvres pituiteuſes ſe trouvent placées entre les maladies phlogiſtiques de l'hiver & les maladies bilieuſes de l'été. *Ita ut plerumque mucoſæ hæ febres uno extremo bilioſo æſtatis morbos contingunt, altero hiemis inflammatorios.* De ſorte que l'ordre des maladies de chaque ſaiſon eſt conforme à celui qui règle les maladies des âges, & qu'ainſi, en commençant l'année médicinale par la fin de l'automne, comme faiſoient les anciens, nous voyons dans le ſyſtême des maladies dominer, dans cette ſaiſon, la tendance des humeurs à la dégénération pituiteuſe; de

même que dans le premier âge de la vie ; comme l'hiver & le printems ſont marqués, ainſi que l'âge de la jeuneſſe, par le caractère phlogiſtique, qui dans l'été, de même que dans l'âge viril, cède & laiſſe dominer la bile & les maladies qui ſont ſous ſa dépendance.

La fièvre gaſtrique pituiteuſe eſt annoncée par un mal-aiſe, des laſſitudes ſpontanées, des anxiétés, un ſommeil difficile & inquiet, des ſonges pénibles, des douleurs dans les articulations, & même aſſez ſouvent des tumeurs vagues & mobiles, la décoloration de la peau, un certain ſentiment de triſteſſe, la perte de l'appétit, le dégoût des viandes, des nauſées, des envies de vomir, des rapports acides, des baillemens des engourdiſſemens, des peſanteurs de tête, & un ſentiment d'oppreſſion & de douleur dans l'épigaſtre.

Cette fièvre débute par un friſſon léger qui n'eſt pas ſuivi de chaleur réelle ; car dans cette fièvre la chaleur n'eſt pas communément augmentée, mais elle varie d'une manière peu uniforme dans différentes parties du corps, de ſorte que le viſage peut être très-allumé & les extrémités froides ; cette inégalité dans la diſtribution de la chaleur tient ordinairement à une cauſe nerveuſe qui ſe complique ſi ſouvent avec les affections pituiteuſes. La chaleur eſt quelquefois ſi peu conſidérable, que, ſuivant GALIEN, ce n'eſt quelquefois qu'en tenant la main long-temps ſur le corps, qu'on ſent l'âcreté de la chaleur, qualité qui eſt caractériſée par une impreſſion ſemblable à celle de la fumée ſur les yeux ; le pouls eſt peu changé, & GALIEN obſerve que ſouvent même il eſt plus lent & plus rare que dans l'état de ſanté, & cela non-ſeulement lors de l'invaſion de chaque accès, mais même dans la vigueur de la fièvre. Cette obſervation a été confirmée par celle de DE HAEN, de VERLHOFF, SARCONNE, STOLL & beaucoup d'autres ; cette obſervation, dis-je, a déjà ſervi avec avantage pour faire voir la futilité des prétentions de BOERHAAVE

& de ſes ſectateurs, qui vouloient faire conſiſter la fièvre dans l'augmentation de la vélocité du pouls. On peut conſulter à ce ſujet l'ouvrage de SARCONNE qui a vu quelquefois dans ces fièvres que le pouls ne battoit que quarante-cinq fois par minute. Dans la fièvre dont nous parlons, le pouls eſt ſouvent intermittent, & ce caractère eſt familier aux affections des premières voies, comme l'ont remarqué FERREIN & SELLE; & ce caractère dépend quelquefois de cauſes très-légères, ce qui prouve que le pouls intermittent n'eſt pas, à beaucoup près, ſi redoutable que l'ont prétendu quelques médecins; les urines diffèrent peu de leur état naturel, elles ſont quelquefois plus abondantes & plus pâles, & quelquefois elles ſont aqueuſes. Ce caractère aqueux & limpide des urines, ou bien indique des affections pituiteuſes dans l'état de crudité, ou bien un état nerveux. Cet état preſque naturel du pouls & des urines nous démontre bien évidemment que la nature n'attaque la cauſe matérielle de ces fièvres que d'une manière foible & incertaine, ce qui indique la diminution ſenſible de l'énergie des forces toniques. La langue eſt humectée & recouverte d'une croûte blanche analogue à celle que MM. WAGLER & ROEDERER ont trouvé dans l'eſtomac & les inteſtins, & qui s'étend même aſſez ſouvent ſur les dents, le reſte de la bouche & le fond du goſier.

SARCONNE a obſervé qu'il étoit important de conſidérer l'état de la langue & l'état que préſente cette croûte pour juger de l'évènement heureux ou malheureux de la maladie; il a remarqué qu'il n'y a point de maladie dans laquelle la conſidération de l'état de la langue ſoit plus néceſſaire. Le malade rejette quelquefois par le vomiſſement une matière ſemblable, & ce n'eſt que dans le cours de la maladie, & comme l'obſerve SYDENHAM, lorſqu'elle a été traitée par des médicamens & un régime échauffant, que la langue ſe deſſèche &

devient noirâtre ; le ſang tiré de la veine eſt recouvert d'une croûte glutineuſe, épaiſſe, qui, au premier coup-d'œil ne paroit pas différer beaucoup de la croûte phlogiſtique, mais qui cependant eſt beaucoup plus tendre & plus molle, & beaucoup moins inflammatoire, & en diffère encore, en ce qu'elle ſemble compoſée de petites lames minces, baignées d'une abondante ſéroſité ordinairement jaunâtre, & dont la partie rouge eſt très-diſſoute. Les parties extérieures ſont d'une couleur pâle, livide, & paroiſſent comme empâtées de ſucs muqueux & pituiteux, ſur-tout à la région épigaſtrique. Il ſurvient des nauſées & des vomiſſemens de matières pituiteuſes. Les malades reſſentent peu de ſoif, mais ils éprouvent des anxiétés & des douleurs dans la région de l'épigaſtre. Nous avons vu que l'épigaſtre & la tête ſont unis par beaucoup de rapports, & nous avons rapporté en phyſiologie pluſieurs faits qui démontrent les correſpondances établies entre ces deux centres de vitalité ; c'eſt ainſi que nous reconnoîtrons encore ici combien la tête reſſent vivement les impreſſions de la région précordiale ; c'eſt cette réciprocité d'action & d'excitations continuelles, que VAN-HELMONT appeloit action de département, *actio regiminis*, & dont il a fixé le domaine par des limites déterminées ; on peut conſulter cet auteur dans ſon chapitre de *lithiaſi* & celui de *duumviratu* ; mais il a eu tort de donner ſes idées ſur cet objet comme nouvelles, puiſque les anciens, & ſurtout GALIEN, avoient reconnu cette correſpondance de la tête avec l'épigaſtre. Il ne ſera pas hors de propos de remarquer ici que les plus ſublimes conceptions de VAN-HELMONT ont preſque toutes été puiſées dans GALIEN, quoiqu'il s'élève contre cet auteur ancien, à qui il a tout dérobé, hormis cependant les expreſſions extraordinaires & le plus ſouvent barbares, qui ne ſont qu'à VAN-HELMONT.

MÉDICUS dit que l'illuſtre auteur d'une gazette alle-

mande fait dépendre avec beaucoup de probabilité toutes les maladies de tête, d'affection à l'eſtomac. HIPPOCRATE attribue auſſi beaucoup d'apoplexies à la bile contenue dans l'eſtomac. PORTAL a vu un enfant de dix ans ſujet à une épilepſie dont il mourut; il ne trouva d'autre cauſe de mort qu'une grande quantité de bile verdâtre dans l'eſtomac & les inteſtins. Il faut remarquer ici, comme l'a obſervé BAGLIVI, que dans la fièvre pituiteuſe gaſtrique, les principaux accidens & les ſymptômes les plus déciſifs portent tous vers la tête, & l'affectent d'engourdiſſement, de peſanteur, de douleur, on éprouve de fréquens tournoiemens, des vertiges, ce qui occaſionne quelquefois des défaillances. SYDENHAM, *de novo febris ingreſſu*, remarque que dans une fièvre qu'il regardoit comme nouvelle, & comme ayant beaucoup de rapport avec la péripneumonie fauſſe ou catharrale, mais qui étoit véritablement une fièvre pituiteuſe gaſtrique, il remarque, dis-je, qu'elle étoit ſouvent accompagnée d'un délire ſourd, & quoique la fièvre ceſſât, ce délire tranquille n'étoit pas dangereux & ne devoit pas être combattu par beaucoup de remèdes, ce qui prouve bien évidemment que la nature & l'eſſence réelle des maladies ne varient point par les différentes parties ſur leſquelles elles ſe portent, quoiqu'à raiſon de ces parties elles préſentent des ſymptômes totalement différens. Une circonſtance remarquable dans la fièvre gaſtrique pituiteuſe, c'eſt que le plus ſouvent, comme l'a obſervé STHAL, le malade eſt abſolument privé de tout ſommeil, ſans qu'on puiſſe aſſigner aucune cauſe accidentelle de cette privation, de ſorte que ce phénomène doit être regardé comme appartenant eſſentiellement & d'une manière particulière à cette eſpèce de fièvre. STHAL rapporte donc que la cauſe de ce ſymptôme pathognomonique eſt l'inquiétude que prend l'ame ſur le danger où ſe trouve le corps, danger qui la tient continuellement éveillée, & qui écarte toute idée de repos.

VELPEAU & HAMILTON ont confirmé l'observation de STHAL sur la privation du sommeil, par celles qu'ils ont faites sur la fièvre de même genre, qui régna à Pétersbourg en 1755, mais cette privation de sommeil n'est pas à beaucoup près si dangereuse qu'on seroit d'abord tenté de le croire, & il faut bien se garder de la contrarier. & HIPPOCRATE, dans la deuxième livre des constitutions épidémiques qu'il décrit, & qui paroît être une maladie pituiteuse, a observé que la tête se prenoit pendant le sommeil; cette observation est d'autant mieux fondée que M. STOLL a bien vu que rien ne fatiguoit autant le malade que le sommeil de jour & le sommeil prolongé.

La fièvre dont nous parlons ici s'accompagne aussi de douleur rhumatismale sur toute l'habitude du corps ou qui en occupe différentes parties; voyez à ce sujet la dissertation *de colicâ damnoniorum*, par HUXAM, cet excellent observateur, quoiqu'il ne fût pas assez fourni d'érudition médicinale, (par exemple, il donne la fièvre lente nerveuse comme une maladie nouvelle, qui est une fièvre pituiteuse générale, qui, dans l'ordre des affections muqueuses, est corelative à la fièvre ardente dans l'ordre des affections bilieuses.) Cette colique de DEVONSHIRE, qui doit évidemment être rapportée aux affections pituiteuses; cette colique, qui règne, dis-je, communément en automne, attaque plus fréquemment les personnes qui boivent du cidre de mauvaise qualité, elle excite des douleurs vives & comme rhumatismales, qui occupent le plus souvent les articulations; car nous avons rapporté ailleurs bien des faits qui prouvent la correspondance établie entre l'estomac & les articulations, celles qui se font ressentir au pli du bras sont surtout très-cruelles; ces douleurs dépendantes de la fièvre gastrique pituiteuse, & qui sont assez supportables pendant le jour, augmentent constamment vers le soir, durant toute la nuit avec la même intensité & la même

vigueur, & ne diminuent que le matin. Ce qui nous eſt une nouvelle preuve de l'analogie remarquable qui exiſte entre les maladies pituiteuſes & les maladies vénériennes, dans leſquelles on obſerve la même marche.

Les fièvres pituiteuſes gaſtriques ſe compliquent très-ſouvent avec les affections vermineuſes. Pour expliquer ce phénomène, on a dit communément que la pituite offroit la matière la plus propre à recevoir & à faire éclore les œufs dont on ſuppoſe que ſe forment les vers dans le corps vivant, mais il vaut mieux reconnoître que de toutes les humeurs, la ſubſtance muqueuſe & gélatineuſe eſt la plus propre à s'animaliſer, & qu'elle préſente dans ſa décompoſition une grande quantité d'êtres vivans, ce qui a été prouvé par l'illuſtre NÉEDHAM, dont les expériences curieuſes ont démontré que cette décompoſition étoit ſoumiſe à deux périodes diſtincts; la première, marquée par des productions végétales & filamenteuſes, leſquelles végètent & forment des rameaux dont les extrémités ſe gonflent, ſe bourſouflent & s'ouvrent enfin pour faire place à de petits êtres doués de vie, & différens ſelon le mode du deuxième période marqué, comme on ſait, par des productions animales. Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette hypothèſe, puiſque l'œuf ne peut offrir un concours de circonſtances plus propres à favoriſer le développement d'un animal, & on n'y trouve certainement rien qui puiſſe mériter le titre d'être vivant; il n'eſt point impoſſible que le même concours de circonſtances ſe trouve dans d'autres ſubſtances que dans l'œuf, & pour favoriſer le développement du moins de certains animaux.

Sur cette décompoſition de la matière en êtres vivans & diverſement organiſés, vous devez conſulter les ouvrages de MULLER & du baron de RUSWORMM, qui, d'aprés des obſervations ſuivies pendant très-long-remps, ont reconnu que l'hypothèſe des germes préexiſtans ne pouvoit s'appliquer aux animalcules qui naiſſent dans

les infusions, & aux productions vivantes analogues, & qui ont conclu que dans certaines circonstances la matière pouvoit s'animer & s'organiser; non pas que la matiere par elle-même & par la seule force de sa nature puisse s'animer, mais par l'action du principe de vie, qui en pénètre & travaille incessamment toutes les parties.

PALLAS & BRENDEL ont bien vu que le *tænia* & les vers ronds ne se trouvent que dans le corps de l'homme. (comm. lipsi. suppl. pag. 698,)

FRISCH a prétendu que tous les vers de l'homme étoient de la même espece, des chrisalides du *tænia*, qui toutes en différens temps étoient destinées à se transformer en *tænia*. (Acad. de Berlin. 1710.).

Sur les vers & la génération équivoque, (comm. lipsi. t. 24, pag, 18, 25, 26 & suiv. MULLER).

Les affections vermineuses se trouvent liées le plus souvent avec les affections du système nutritif. On sait aujourd'hui que les hydatides qui co-existent le plus souvent avec l'hydropisie sont vraiment des productions animales. (Comm. lipsi. t. 15, pag. 246. PALLAS.)

Zoologia. PALLAS les appelle *tænia hydatoïdes*, (Premiere décad. suppl; pag. 697.) & LINNÉ, *hydra hydatuta* (*ibid.*) LINNÉ a prétendu, mais à tort, que les vers ronds, les lombricaux étoient les mêmes que les vers de terre. RÉDI & VALSNERI se sont convaincus par la dissection que leur structure étoit fort différente.

VAMDOEVEREN a confirmé les observations de ces naturalistes, sur leurs différences. (Consultez PALLAS, comm. Lipsik, premiere décad. suppl. pag. 696.) M. PALLAS a trouvé de grandes différences dans les parties génitales. (*De vermibus inteſtinalibus*, HOMME. 1753.)

Vous devez consulter SARCONNE, VAGLER & ROEDERER, DE HAEN, tom. 9, *de scarlatinâ*, GLASS, HUXAM, *de febri lentâ nervosâ*. *GRANT. Constitution atrabilaire*, *STOLL*, *SELLE*, *&c.*

Les ſignes de l'affection vermineuſe ſont, une douleur de tête qui occupe le front, ſpécialement le deſſus de l'orbite & la racine du nez ; la langue eſt couverte d'une croûte craſſe & jaunâtre ; la toux ſèche, qui eſt produite par des vers, a un caractère particulier, que la ſeule expérience nous apprend à diſtinguer. Les malades ont un prurit au nez, le blanc de l'œil eſt mat, la pupille eſt extrêmement dilatée, & il y a une marque livide dans la paupière. Les yeux ſont extrêmement brillans. Le pouls eſt foible, petit, inégal, inconſtant, intermittent, la ſueur eſt fétide & exhale une odeur particulière, ſpécifique ; l'haleine fétide, d'une a'greur douce, âcre & fade ; les yeux tantôt très-brillans, tantôt très-chargés de larmes, ſur-tout dans l'affection vermineuſe pituiteuſe.

Invalde pituitoſis præter pupillarum dilatationem, etiam ſingularis oculorum ſplendor & mador viciſſim obſervabatur.

Douleur de tête inſupportable, tintement d'oreille, ſurdité, aſſoupiſſement, terreur pendant le ſommeil, douleur dans les lombes & les articulations, anxiété ; l'urine fort trouble, déjections en diarrhées ; les vomiſſemens ſont rares dans tout autre temps que dans l'automne, l'haleine fétide, la langue ſale, l'appétit irrégulier, ordinairement augmenté dans les affections chroniques, diminué & abſolument éteint dans les affections aigues ; démangeaiſon du nez, ſaignement du nez ; le pouls intermittent ; les intermittences ſont ordinairement plus éloignées (de dix à onze pulſations) dans les affections des parties ſupérieures ; plus rapprochées (de quatre à cinq) quand les vers occupent les parties inférieures du ventre.

La dilatation de la pupille dépend-elle excluſivement des lombricaux, & eſt-elle au contraire plus reſſerrée qu'à l'ordinaire, par la préſence des aſcarides ? (VANDENBOSCH, p. 334.)

MORGAGNI rapporte que dans une épidémie vermineuſe, il obſerva dans les cadavres cette odeur aigre propre aux vers, & même chez des ſujets chez qui on ne trouva pas de vers, ce qui prouve bien que ce n'eſt pas ſeulement aux vers qu'on doit avoir égard dans les maladies vermineuſes, mais à l'affection qui les entretient; les urines ſont épaiſſes, le plus ſouvent blanches & quelquefois jaunâtres, les déjections ſont muqueuſes & chargées de débris de vers : les accidens de la tête augmentent par la ſuppreſſion de ces déjections, mais l'on obſerve beaucoup de variétés dans tous ces ſymptômes. Ces circonſtances ne ſont pas toujours ſuffiſantes pour conſtater la préſence des vers, & il n'y a de ſignes certains de l'affection vermineuſe que l'excrétion des vers. Cependant les vers ne ſont pas toujours tels qu'ils puiſſent être apperçus par la vue ſimple, & VANDENBOSCH, obſervant à la loupe cette matière muqueuſe des déjections, y découvrit une grande quantité de petits vers qui échappoient à l'œil nud.

Traitement.

Nous venons de donner la deſcription de la fièvre gaſtrique pituiteuſe, nous allons maintenant paſſer au traitement dont le fond doit être à-peu-près le même que celui de la fièvre gaſtrique bilieuſe.

Il faut voir & s'aſſurer d'abord s'il n'y a point de complication avec la diathèſe phlogiſtique, qui, ſi elle exiſte, doit être combattue tout de ſuite par les ſaignées & autres anti-phlogiſtiques, tels que les boiſſons émollientes, &c.

La fièvre pituiteuſe gaſtrique, de même que toutes les fièvres gaſtriques, demande éminemment, dès le commencement, l'emploi des émétiques, & tous les médecins s'accordent ſur ce point indiqué par la nature même, qui le plus ſouvent excite, dès ce moment,

des vomiſſemens ſpontanés, ou du moins de grands efforts de vomiſſement; mais comme les matières pituiteuſes ſont alors d'une viſcoſité & d'une tenacité qui céderoit difficilement dès le principe, il faut, avant l'uſage des émétiques, employer les remèdes qui puiſſent rendre cette matière glutineuſe, plus mobile & plus fluide; or, les remèdes qui procurent cet effet ſont, comme nous l'avons déjà vu, les réſolutifs & les digeſtifs, tels que l'oximel, les décoctions de gramen, d'orge, & ſur-tout les ſels digeſtifs donnés à petite doſe, tels ſont les ſels neutres, comme le tartre vitriolé, la crême de tartre, & plus particulièrement le ſel ammoniac qui convient plus dans la fièvre gaſtrique pituiteuſe que dans la bilieuſe, ainſi que STOLL l'a reconnu, car dans ce dernier cas il cauſe des douleurs d'eſtomac; on peut fondre ces ſels dans un ſirop approprié ou dans de l'eau diſtillée. MÉDICUS donnoit communément un mêlange par parties égales de ſel ammoniac & de crême de tartre. On a beaucoup parlé de la méthode de M. DOULCET, médecin de Paris, qu'il employoit avec ſuccès dans la fièvre gaſtrique des nouvelles accouchées. Cette méthode conſiſte, comme nous l'avons vu en traitant de la fièvre puerpérale, à donner quinze grains d'*ipecacuanha*, dès le moment de l'invaſion, (car c'eſt un objet important dans le traitement des maladies des accouchées, de donner tout de ſuite & le plutôt poſſible les médicamens, afin de prévenir les dépôts laiteux,) ce qu'il ſoutient par des potions huileuſes & le kermès minéral. Cette pratique n'eſt pas nouvelle, & elle avoit déjà été employée par M. HULME, qui avoit bien vu que chez les nouvelles accouchées les fièvres dépendoient le plus ſouvent d'affection de l'eſtomac, ce qui eſt analogue à l'obſervation de STOLL, qui a vu que ces femmes ſont très-peu diſpoſées aux affections phlogiſtiques. Il ne faut pas croire cependant que les fièvres puerpérales ſoient toutes de même nature & demandent toujours l'émétique.

Dans la fièvre pituiteuſe qu'a décrit SARCONNE, quand elle affectoit les premières voies, après une ſaignée ſi elle étoit néceſſaire, ſaignée faite dans la vigueur du premier accès; le ſecond jour il faiſoit vomir avec l'*ipécacuanha* chez les perſonnes foibles, & chez les perſonnes fortes, avec le tartre émétique ſeul, ou joint avec l'*ipécacuanha*; le troiſième jour il répétoit l'émétique, ſoit ſeul, ſoit combiné avec un purgatif, & ſi cet émétique ne produiſoit aucune évacuation par les ſelles, le quatrième jour, il purgeoit avec ſuffiſante quantité de ſel d'épſom; le ſoir du quatrième jour il commençoit l'uſage du kina, qu'il donnoit à la doſe d'une once partagée en quatre priſes, & il faiſoit prendre chaque priſe de quatre en quatre heures; pendant l'uſage du kina il entretenoit la liberté du ventre, ſoit par des lavemens, ſoit en ajoutant deux gros de ſel d'epſom au *quinquina*; il donnoit ce dernier remède, parce que cette fièvre réellement intermittente tendoit à ſe transformer en continue, & il remarque que le kina ne convient que lorſqu'on a ſaigné ſuffiſamment, qu'on avoit aſſez purgé les premières voies, & lorſque la fièvre étoit réellement intermittente.

Dans les fièvres pituiteuſes, HELVETIUS donnoit trois ou quatre grains d'*ipécacuanha* dans un verre de tiſanne, ce qu'il répétoit de trois en trois heures. C'eſt avec raiſon qu'on a préſumé que ce remède eſt doué d'une vertu alexipharmaque, & qu'outre ſa qualité émétique, il laiſſe une impreſſion tonique & fortifiante qui rend les organes digeſtifs plus propres à ſe débarraſſer des matières ſaburrales qui y ſont engagées. BUCKVAL a vu que l'*ipécacuanha*, comme émétique donné à la doſe de vingt ou quinze grains, avoit autant d'effet qu'à celle de trente à quarante, joint à l'avantage de ne pas fatiguer le malade. STHAL rapporte que GODELSHEIMER traitoit la petite vérole par un éméto-cathartique, comme une combinaiſon de

manne & de tartre émétique, & cette pratique lui réuſſiſſoit très-bien, parce que cette maladie ſe complique le plus ſouvent avec une affection gaſtrique pituiteuſe; car, du reſte, nous avons déjà vu que la petite vérole conſidérée en elle-même, & qui ne ſouffre pas de complication, eſt une maladie indifférente & qui n'a preſque pas beſoin des ſecours de l'art, de ſorte qu'elle n'eſt dangereuſe que par le génie de la fièvre concomitente, qui attaque preſque toujours les organes digeſtifs, & même ce ſont les fièvres gaſtriques qui la rendent plus dangereuſe; auſſi, comme l'a dit COTUNNI, un des grands avantages de l'inoculation, c'eſt que par cette opération le virus ſe porte tout-à-coup dans le ſang & la maſſe des humeurs, ſans intéreſſer auparavant les premières voies, comme il arrive preſque toujours dans la petite vérole preſque naturelle; auſſi comme la petite vérole inoculée prend le caractère de la fièvre épidémique régnante, on ne doit point pratiquer l'inoculation, toutes les fois qu'il règne une conſtitution épidémique varioleuſe fort meurtrière. En général, les temps les plus favorables pour l'inoculation ſont ſur-tout pour les enfans, l'hiver & le printemps affectés à la diathèſe inflammatoire. STHAL remarque que l'émétique favoriſe l'éruption qui doit ſe faire ſur la peau; STOLL rapporte que le quatrième jour d'une petite vérole, le viſage, la poitrine & les bras ſe couvrirent des boutons ſi rapprochés, qu'ils ne ſemblèrent former qu'une ſeule croûte, & qu'un émétique donné le ſoir même diſſipa ces ſymptômes.

Dans les affections muqueuſes des premières voies, GIAMELLA a beaucoup vanté une infuſion émétique de quelques grains d'*ipécacuanha* dans de l'eau, qu'il donnoit de deux en deux heures, & lorſque les évacuations étoient déterminées, il en ceſſoit l'uſage & faiſoit prendre de la rhubarbe, ſoit avant le dîner, ſoit quatre heures après le repas, à la doſe de trente grains: chez les adultes

il la donnoit en ſubſtance, avec la précaution de la faire mâcher exactement, & il répétoit ce médicament pluſieurs jours de ſuite. Cet auteur aſſure avoir guéri très-heureuſement par ces moyens pluſieurs affections gaſtriques pituiteuſes; & il remarque à ce ſujet que la racine d'*ipecacuanha* eſt à la fois légérement émétique & aſtringente, qu'ainſi la première infuſion de cette racine eſt plus émétique, & les ſuivantes ſont toujours plus aſtringentes. Ce médecin parle d'une femme qui, à la ſuite d'une hémorragie, eut une fièvre lente pituiteuſe qui ſubſiſta pendant cinquante jours, & qui fut guérie par l'*ipécacuanha* donné dans l'eſpace de quarante jours, à la doſe de deux grains chaque jour, & qui à chaque fois procuroit l'évacuation de quelques livres d'une matière muqueuſe, comme d'un flegme viſqueux & épais; mais il faut bien diſtinguer cette fièvre lente dépendante de l'affection des premières voies, de la fièvre lente générale, ou de la fièvre hectique entretenue par un ulcère, car dans la première il n'y a ni horreur ni refroidiſſement, ni envie de dormir; mais cependant il faut remarquer ici que les fièvres lentes nerveuſes ſont ſouvent produites par une affection des premières voies, car le ſyſtême nerveux a deux centres principaux, l'eſtomac & le cerveau.

Nous avons dit ſouvent que les ſecours de l'art doivent avoir pour objet d'aider les mouvemens de la nature, & de favoriſer les actes de la coction & les évacuations qui en ſont l'effet, & dont la nature ſe ſert pour ſe débarraſſer de la cauſe matérielle de la maladie; or, comme la fièvre pituiteuſe gaſtrique ſe termine le plus ſouvent par des flux de ventre, il faut donc employer ici des purgatifs, obſervant cependant que les évacuations, pour être critiques, doivent, de même que tout autre moyen de ſolution de maladie, être ſubordonnés au travail de la coction. Il faut donc aider ce travail avant de procurer les évacuations; mais dans

les fièvres gaſtriques, la coction ne ſe fait pas par un ſeul & même effort ni d'une manière uniforme, mais par intervalles & à différentes repriſes, de ſorte que les évacuations ne ſont pas rigoureuſement aſſervies aux jours critiques, & la ſolution ſe fait dans des temps inégaux; or, comme le diſoit BAGLIVI, il n'y a pas de meilleur moyen pour reconnoître le temps de ces criſes partielles, que la rémiſſion entière des ſymptômes, c'eſt donc auſſi le temps où il faut placer les remèdes; ainſi, quand dans la fièvre pituiteuſe gaſtrique les ſymptômes commencent à ſe civiliſer & les urines à former des dépôts, on doit tout de ſuite donner les purgatifs, qui doivent être ſouvent répétés & donnés à différens intervalles, fixés par la marche coupée & alternative de la maladie.

SYDENHAM, dans la fièvre lente des enfans, qui tient évidemment à un vice gaſtrique pituiteux, ne ſe ſervoit que de l'infuſion de deux drachmes de rhubarbe dans de la bière ou dans quelqu'autre liqueur appropriée, & il la faiſoit prendre à titre de boiſſon; ce remède eſt d'autant plus avantageux que les enfans s'y accoutument facilement. HARRIS faiſoit auſſi beaucoup d'uſage de la rhubarbe dans les fièvres des enfans, (voy. ſon excellent ouvrage ſur les maladies des enfans). La pratique de cet auteur eſt excellente, mais on a remarqué qu'il faiſoit un uſage exceſſif des abſorbans, qui ſont bien moins indiqués dans les affections pituiteuſes que dans les bilieuſes, où ils conviennent à raiſon de leur principe terreux, tandis que dans les affections pituiteuſes ils ſont contre-indiqués à raiſon de leur principe muqueux qui va augmenter la viſcoſité des humeurs.

Une précaution importante dans l'uſage des abſorbans, recommandée par VAN-SWIETEN, c'eſt de ne pas les porphyriſer exactement, car, réduits en poudre ſubtile, ils ſont très-ſuſceptibles de former des concrétions dans l'eſtomac, en ſe combinant avec l'eau ou la mucoſité.

SCHEDEN, dans une dissertation insérée dans le sixième volume de la collection des thèses pratiques de HALLER, & qui traite d'une méthode préservative contre l'atrophie des enfans, qui, de même que toutes les maladies de cet âge, est une affection gastrique pituiteuse, M. SCHEDEN, dis-je, vante beaucoup & avec raison les avantages du bain tiède dans des décoctions de plantes aromatiques & toniques; il joignoit à ces bains des frictions sèches faites avec de la farine de froment, & s'il y avoit lieu de présumer une congestion de matière muqueuse & acide dans les premières voies, il donnoit quelques grains de jalap. Il attribue l'efficacité de ces bains & de ces frictions au rétablissement de la transpiration, parce que selon lui l'atrophie des enfans dépend de la suppression de cette humeur excrémentitielle, mais nous croyons que l'utilité de ce secours doit être déduite de l'impression fortifiante qu'il porte sur l'organe de la peau, impression qui se réfléchit par voie de sympathie sur l'estomac & les intestins, & dispose puissamment ces organes à évacuer la pituite saburrale qui les surcharge. D'ailleurs, cette impression énergique relève les forces toniques dont la foiblesse radicale constitue proprement l'atrophie des enfans : on peut donc employer dans ce cas, avec beaucoup d'avantage, des bains tièdes avec des décoctions de camomille, de romarin, de mélisse ou autres plantes analogues. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que les affections gastriques étoient moins fréquentes chez les anciens que chez nous, parce que l'usage des bains & des frictions donnoient plus de ton à l'organe de la peau, ton qui se réfléchissoit par voie de sympathie sur les organes digestifs & les rendoient moins susceptibles d'affections maladives.

VAN-DENBOSCH a obtenu peu de succès de l'usage du mercure. Il recommande de ne pas donner le mercure doux pur, mais de le combiner avec quelqu'autre purgatif & le camphre. On

On doit prendre garde que le mercure ne porte une impreſſion trop vive ſur les nerfs ; mais communément l'état d'atonie qui coexiſte avec l'affection pituiteuſe, ne donne pas lieu de craindre cet inconvénient.

Dans les fièvres pituiteuſes, l'uſage du mercure, à la doſe d'un ou deux ſcrupules, avec l'électuaire lénitif : ou bien, kina ʒj, & mercure ℈j. Un ſcrupule de cette mixtion de quatre en quatre heures : BENEVENTI 1754. BERTINI, VALDAMBRINI.

La phthiſie peut être pituiteuſe ; c'eſt dans cette eſpèce que le mercure eſt très-bien placé. DARET a recommandé de faire prendre chaque jour le matin un gros de mercure. (Sur cette phthiſie pituiteuſe, conſ. BENNET, HUXAM, MURRAY.) STAHL recommande beaucoup la manne dans les affections pituiteuſes, parce que, dit-il, la fermentation à laquelle eſt portée cette ſubſtance en dégagé un principe élaſtique, qui peut agir & ſe développer ſur l'eſtomac & y produire une impreſſion fortifiante très utile, mais ce remède ſeroit fort contraire dans les tempéramens bilieux. Nous avons déjà remarqué que la manne, ainſi que tous les corps doux, tourne aiſément en bile, & il eſt étonnant que malgré cette obſervation on en faſſe un uſage ſi fréquent de nos jours.

D'excellens purgatifs dans les maladies pituiteuſes, ce ſont les préparations mercurielles, tels que le calomelas, & il ſemble qu'à doſe modérée le mercure enraye la dégénération pituiteuſe des humeurs. Le mercure doux a été très-vanté dans les fièvres miliaires qui ſont très-communément pituiteuſes ; & MOREALI, dans des fièvres malignes avec des taches ſur la peau, donnoit deux drachmes de mercure crud dans de la conſerve de roſe ; ainſi encore SCHREIBER a décrit une peſte qui ſembloit être gaſtrique pituiteuſe ; car la peſte n'eſt qu'un mot employé par les auteurs pour déſigner des fièvres de différente nature, avec de-

minance de malignité putride, dont la peſte, comme dit STOLL, eſt le dernier degré : SCHREIBER, dis-je, dans cette eſpèce de peſte, donnoit avec ſuccès une compoſition de nitre, de mercure doux & de camphre, & quand la réſolution n'avoit pas lieu, il employoit ſur les bubons un emplâtre de mélilot combiné avec le camphre. Enfin on a ſouvent employé avec avantage le mercure dans les fièvres quartes, qui ſont le plus ſouvent des affections pituiteuſes. On voit donc que l'uſage du mercure, dans les maladies dont nous traitons, confirme ce que nous avons dit ſur les traits marqués d'analogie qui exiſtent entre les maladies vénériennes & les affections pituiteuſes ; on peut auſſi donner dans ces dernières des préparations de ſouffre, &c. On ne doit paſſer à l'uſage des toniques & des aſtringens que lorſque les évacuations ont été ſuffiſantes, & que par un uſage conſtamment ſoutenu des purgatifs, on a épuiſé en quelque ſorte la cauſe matérielle pituiteuſe. Pendant l'uſage des purgatifs SYDENHAM faiſoit prendre chaque ſoir un léger parégorique, comme un peu d'opium.

M. STOLL remarque, comme une choſe extrêmement importante, qu'il ne convient point d'inſiſter trop long-temps ſur les évacuans, parce qu'en même-temps qu'ils emportent la cauſe matérielle, ils introduiſent dans les organes digeſtifs une énervation qui prépare une nouvelle production de cette cauſe matérielle. Il faut donc ſuſpendre ces remedes de temps en temps ; il faut y ſubſtituer les fortifians. (t. 2, p. 170.) Il obſerve encore qu'après les évacuations ſuffiſantes, il ne faut pas ſe décider à continuer les émétiques & les purgatifs ſur l'état de la langue, dont la ſaleté n'indique pas alors la ſaburre, & qu'elle ſe prolonge ſouvent dans la convaleſcence & ne dépend que de l'état de foibleſſe de l'eſtomac, indépendamment de l'état de ſaburre. (T. 2, pag. 224, 25.)

Si la fièvre ſubſiſte toujours, il faut recourir à la caſcaille qui convient mieux que le kina dans la fièvre pituieuſe, parce que ce dernier, à part ſa vertu tonique, emble favoriſer l'altération pituiteuſe, & qu'il paroît lus approprié contre la diathèſe bilieuſe. VEITBRECHT remarqué au contraire que la caſcarille a quelque choſe le ſpécifique dans les affections pituiteuſes, & les diſciples de STHAL ne lui ont donné ſans doute de ſi grands éloges, que parce que dans les pays froids, où ils ont preſque tous exercé la médecine, les affections pituiteuſes ſont plus communes que toute autre maladie (Sur l'uſage du kina voyez STOLL, t. 2, p. 112).

FOTHERGILL a regardé le kina comme le meilleur remède contre l'obſtruction des glandes, ſur-tout dans les ſujets foibles. RUSSEL donne le même avis, ce ſont alors des obſtructions par atonie. Les obſtructions ſont des affections nerveuſes, il faut bien prendre garde ſi elles ſont avec dominance de ſpaſme ou d'atonie. Les obſtructions, diſoit CAMERARIUS, ſont de différentes eſpèces; toutes ne contre-indiquent pas le kina.

Le kina eſt encore très convenable dans la cachexie muqueuſe des enfans, décidée aſſez ſouvent par le travail de la dentition, ou par un mauvais état habituel des premieres voies. On ajoute à un look fortifiant, ſix juſqu'à dix-huit grains de kina; dans les cas de bouffiſſure, on cherche à fortifier & à exciter les excrétions; on ajoute aux looks un peu d'oximel ſcillitique, un peu de nitre à la tiſanne.

Le quinquina doit être appliqué promptement, quand la fievre eſt décidément intermittente, & qu'elle tend promptement à dégénérer en continue. (SARCONNE, pag. 614.)

Si la fievre n'eſt pas décidément intermittente, la caſcarille eſt préférable au quinquina.

On peut auſſi combiner la caſcarille avec le kina, cette combinaiſon eſt des plus avantageuſes, parce qu'elle

donne à la fièvre une marche plus libre & plus égale, ce qui eſt auſſi applicable aux autres toniques appropriés.

Nous avons vu que la fièvre méſentérique pituiteuſe produit ſouvent des apthes que nous avons reconnu être des accidens co-relatifs aux taches miliaires qui paroiſſent ſur la peau, puiſque dans le principe les aphtes ont la même figure & la même apparence que les taches miliaires ; il faut traiter ces aphtes par des gargariſmes avec la décoction d'orge, un peu de ſel ammoniac & du miel roſat, ou avec les ſucs de grande joubarbe & le miel roſat ; ſi ces aphtes dégénèrent en ulcère, il faut employer le ſirop de mûres, l'infuſion de ſauge & un peu d'eſprit de ſel marin ; l'uſage de ces gargariſmes fait rejetter une grande quantité de pituite dont l'excrétion eſt très-avantageuſe & ſoulage notablement. On peut encore toucher ces aphtes avec un petit pinceau de peintre trempé dans l'eſprit de ſel marin ou l'eſprit de vitriol adouci avec le miel roſat.

Les affections de la gorge que décident très-ſouvent la fièvre méſenterique pituiteuſe, demandent l'uſage des épiſpaſtiques & des véſicatoires, qui conviennent ſur-tout vers la fin des fièvres pituiteuſes, lorſque les premières voies ont été ſuffiſamment évacuées & qu'il ſurvient dans la maladie des ſymptômes nerveux ; leur impreſſion relève alors le pouls.

En général, les véſicatoires conviennent parfaitement ſur la fin de la maladie, quand il y a des douleurs fixes ſur quelques parties ; ils favoriſent la ſueur, par laquelle la nature termine toutes les maladies fébriles. Ils conviennent auſſi dans le cours de la fièvre gaſtrique pituiteuſe, lorſqu'il paroît des ſymptômes nerveux qui affectent, d'une manière directe, la tête ou la poitrine. On obſerve ſouvent que dans cette circonſtance, l'impreſſion répétée des véſicatoires relève le pouls, & lui donne un caractère de force & de régularité ſoutenue.

Dans les douleurs de tête, les véſicatoires derrière les oreilles, (SARCONNE, pag. 67, HUXAM, t. I, pag. 60.)

Sur l'uſage des véſicatoires dans les affections gaſtriques pituiteuſes qui intéreſſent la tête & la poitrine, &c., d'accord avec les évacuations du ventre, (VANDENBOSCH, pag. 244, 245), aux bras, aux jambes, à la nuque, des épiſpaſtiques à la plante des pieds.

Nous avons déjà dit que relativement aux cauſes matérielles des maladies, les véſicatoires conviennent dans toutes celles qui ſont entretenues par une dégénération vraiment pituiteuſe. (DE HAEN, t. 9, pag. 81. STOLL, t. 2, pag. 22.) Uſage des véſicatoires contre les exoſtoſes vénériennes, (SARCONNE, t. 2, p. 634.)

Traitement de l'affection vermineuſe.

Nous avons dit que l'affection vermineuſe ſe joint très-ſouvent à la fièvre gaſtrique pituiteuſe; or les ſecours les mieux entendus dans ce cas ſont ſans doute les moyens & les remèdes qui vont à ſoutenir les évacuations du ventre; les meilleurs médicamens ſont donc les laxatifs auxquels il convient cependant de joindre quelques anthelmintiques; (cependant il y a beaucoup d'équivoque en l'action de ces remèdes anthelmintiques, & il faut moins s'occuper de la deſtruction des vers que de celle de la cauſe qui les produit.) Ces moyens ſont les potions huileuſes, le kermès minéral, la teinture d'aſſa-fætida, la mouſſe de Corſe ou l'elminthocorton, le camphre, le kina, la corne de cerf brûlée. Cependant quelques-uns ont regardé ce dernier remède comme une ſubſtance ſans effet, mais nous voyons que FORESTIUS rapporte en avoir obtenu de grands effets dans une conſtitution épidémique vermineuſe, quoiqu'on ait dit dernièrement, d'après des analyſes chimiques, qu'elle n'en pouvoit produire aucun; mais ce ne ſont

pas les qualités chimiques qui peuvent nous faire juger de l'action d'un médicament, ce ſont ſes effets obſervés avec ſagacité dans des maladies bien connues qui doivent nous faire décider de ſes vertus, & VANDENBOSCH a confirmé récemment la vertu de la corne de cerf brûlée, dans les affections vermineuſes avec fièvre.

Le kina ſur-tout pourra convenir ſur la fin de la fièvre pituiteuſe : or le kina ne convient pas autant dans la fièvre pituiteuſe que dans la bilieuſe.

Kermès minéral, un ou deux grains, avec de la corne de cerf brûlée, toutes les trois heures.

Dans les affections vermineuſes avec fièvre, le meilleur remède, dit M. TODE, c'eſt l'uſage ſoutenu du tartre émétique à petites doſes; la fièvre paroît avoir une action bien marquée contre les vers. M. SELLE obſerve qu'elle détruit quelquefois le tœnia; mais ce qui paroît prouvé, c'eſt que, par le concours de la fièvre, les préparations antimoniales ont beaucoup plus d'effet contre les affections vermineuſes, que dans toute autre circonſtance. On peut dire que le caractère bilieux, que ces préparations tendent à porter dans les humeurs, eſt très-favoriſé par le mouvement de la fièvre. Quand ce remède ne convient pas dans les affections vermineuſes, alors les meilleurs remèdes ſont les acides, le kina & l'eau froide. Les acides ſont en ce cas le meilleur remède; le ſuc de limon, l'eſprit de vitriol étendu dans l'eau. (VANDENBOSCH, p. 340).

Dans les affections pituiteuſes, des potions d'eau d'abſynthe, de cochlearia, de raiforts ſauvages, avec l'oximel ſcillitique, la teinture d'aſſa-fœtida, & des doſes ſuffiſantes de rhubarbe, dans des conſtitutions froides & pituiteuſes. (VANDENBOSCH, pag. 340), les acides minéraux ou végétaux, les purgatifs ſalins. (VANDENBOSCH, pag. 347) ſel polichreſte, rhubarbe & valériane ſauvage. WAGLER & d'autres ont obſervé que la rhubarbe ne convenoit pas dans les affections bi-

ſieuſes, (p. 59, *de morbo mucoſo*, VANDENBOSCH, p. 347). La rhubarbe à petites doſes ſouvent répétées purge violemment; il faut en ſuſpendre l'uſage de temps en temps. (*Id.* p. 349.)

Dans les affections vermineuſes, quand les circonſtances de la maladie permettent de combattre les vers d'une manière directe, il ne faut pas s'en tenir à une ſeule formule, mais il faut ſavoir varier les remèdes; car il n'y a rien en général de plus incertain que la vertu des remèdes anthelmintiques. (VANDENBOSCH, pag. 353.)

Les acides minéraux dulcifiés, & ſur-tout l'élixir vitriolique peuvent être employés utilement pour diſſiper les ſymptômes nerveux de l'eſtomac, qui ſe joignent familièrement aux affections vermineuſes.

Teinture de quinquina, quatre parties, teinture de canelle, deux parties; eſprit de vitriol, une partie, trente goutes dans un verre d'eau fraîche de quart en quart d'heures, (VANDENBOSCH, p. 298,) dans le cas de foibleſſe & de ſymptômes nerveux.

Les terreux, yeux d'écreviſſes ʒj. (VANDENBOSCH, pag. 271), teinture d'aſſa-fœtida ʒß, en différentes priſes dans de l'eau. (VANDENBOSCH *paſſim*, p. 281).

Corne de cerf brûlée ʒj, toutes les heures ou les deux heures.

Enfin l'on ne doit pas négliger non plus les lavemens émolliens & adouciſſans pour calmer l'irritation des inteſtins, on peut les compoſer avec le kina & le camphre, & y ajouter des plantes amères, comme l'abſynthe, le ſcordium, les fleurs de la petite centaurée, &c.; ils ſont ſur-tout très-utiles quand les évacuations indiquent un grand foyer de putridité établi dans les premières voies. Lavement de lait, de décoction de figues, &c., ou avec une décoction de quinquina, d'herbes d'abſynthe, de ſcordium, de tanaïs, avec l'oximel ſcillitique, & la teinture d'aſſa-fœtida. (VAN-

DENBOSCH, p. 349); ſi la putridité eſt très-exaltée, des acides minéraux.

Dans les flux de ventre vermineux, il faut conſidérer s'ils ſont ſymptomatiques ou critiques, s'ils ſont pituiteux ou bilieux.

Dans les ſymptomatiques bilieux, après avoir fait vomir une ou deux fois avec l'ipécacuanha & la rhubarbe, & avoir purgé avec les mêmes moyens, il faut employer les terreux, les huiles. (Dans les diarrhées vermineuſes, des terreux avec de petites doſes de rhubarbe ou de quinquina. VANDENBOSCH, p. 350.)

Dans les critiques bilieux, il ſuffit de ſoutenir les forces avec des cordiaux tempérans, le quinquina, la teinture de rhubarbe.

S'il y a beaucoup de putridité, on ne doit employer les vomitifs, que lorſque l'indication eſt évidente, & que la turgeſcence eſt bien établie dans les parties ſupérieures; il faut ſe borner aux laxatifs légers, aux antiſeptiques..... Pour ſoutenir les forces, on emploie les cordiaux, & relativement aux vents, les terreux & les aſtringens auſtères.

Dans les flux de ventre pituiteux, le quinquina, le ſymarouba ne conviennent point, quelquefois ils l'augmentent d'une manière pernicieuſe. On emploie de petites doſes d'ipécacuanha, comme trois ou quatre grains ſouvent répétés, avec un peu d'opium ou de camphre.

Contre l'acrimonie, on emploie l'eau de chaux, avec un tiers de lait de vache.

Contre les tranchées, des lavemens de fleurs de camomille, de lait, de gomme arabique.

Les coquillages ſont très convenables (*oſtrea*) dans les affections muqueuſes des inteſtins. (VANDENBOSCH, pag. 305.)

Les véſicatoires conviennent parfaitement ſur la fin de la maladie, quand il y a des douleurs fixées ſur quelque partie du corps, ils décident la ſueur, qui eſt la

terminaiſon naturelle de toutes les fièvres, & on en obtient de très-bons effets, appliqués ſur le derrière de la tête ou derrière les oreilles, dans les douleurs de tête même ſympatique. Nous remarquerons encore, pour achever d'établir l'analogie qui exiſte entre les maladies vénériennes & les maladies pituiteuſes, que les véſicatoires ont été employés avec ſuccès contre les exoſtoſes véroliques.

Coqueluche, péripneumonie gaſtrique pituiteuſe.

(Sur la coqueluche, conſ. comm. LEIPSIC, t. 16, p. 148. FOTHERGILLE. Suppl. ſecond décad. p. 695. DE MILLER, t. 21, p. 650. De q. BUTTER, *ibid.* pag. 658.)

La fièvre gaſtrique pituiteuſe eſt une de ces fièvres primitives élémentaires, fondamentales, naturelles, cardinales, comme diſent quelques-uns, & comme telle, elle peut ſe préſenter ſous toutes ſortes de formes, entretenir des maladies identiques, quoique ſous des ſymptômes très-différens & qui exigent le même fonds de traitement; nous allons donc parler des divers états maladifs qui ſont ſous ſa dépendance, & d'abord nous traiterons de la coqueluche ou toux convulſive des enfans: *tuſſis clangoſa infantum.*

Nous ne pouvons pas ſavoir comment la fièvre gaſtrique pituiteuſe porte ſon impreſſion, tantôt ſur la tête, tantôt ſur le poumon, & produit ainſi la coqueluche; il faut abſolument ſuppoſer une cauſe ſpécifique particulière qui modifie la cauſe générale, de manière à produire telle ou telle affection; mais cette cauſe particulière & ſpécifique n'intéreſſe que très-peu le médecin & demande peu d'attention de ſa part, puiſqu'elle eſt combattue efficacement par les moyens qui [illegible] la cauſe générale: cependant il eſt des

cas où ces causes spécifiques dominantes peuvent être détruites avantageusement par des remèdes spécifiques; mais il faut avouer que la médecine dogmatique n'a presque rien dit sur cet objet purement livré à l'empirisme.

La coqueluche attaque les enfans qui se nourrissent mal ou qui se nourrissent de farine non fermentée. Les accès sont plus vifs la nuit que le jour & sont précédés d'une irritation, d'un chatouillement à la fossette du cœur, à la poitrine, au larinx; dans chaque accès le visage est livide, & il y a communément des mouvemens convulsifs, la respiration est lente, laborieuse, sonore. L'accès se termine par un vomissement de matière muqueuse, sur-tout chez les enfans; car les adultes ne vomissent guères. Les crachats sont ordinairement visqueux, depuis le septième jusqu'au vingt-quatrième jour; cette maladie dure fort long-temps quand elle est abandonnée à elle-même. On a regardé cette maladie comme contagieuse, & comme n'attaquant qu'une fois dans la vie; mais, comme le remarque STOLL, ces prétentions ne sont pas encore assez prouvées par l'observation pratique; cependant on ne peut pas se refuser à reconnoître que les maladies pituiteuses sont plus généralement contagieuses & que les miasmes paroissent porter plus spécialement sur les nerfs & la mucosité ou le système nutritif, deux systêmes qui sont unis entr'eux par de très-grands rapports. C'est encore avec moins de raison qu'on a cru que c'étoit une maladie nouvelle, & nous remarquerons ici que l'importance extrême, donnée de nos jours à quelques symptômes, a beaucoup multiplié le nombre des maladies & ajouté à l'opinion des maladies nouvelles.

Cette maladie dure ordinairement deux ou trois mois, mais le plus souvent elle laisse une simple toux, qui dure fort long-temps.

Quand elle tend à sa fin, les quintes s'éloignent &

deviennent moins vives, les vomissemens cessent, les crachats prennent le caractère de la coction, la peau devient moîte, le ventre devient libre.

La coqueluche peut dépendre de toutes les causes réelles de maladie, & pour la traiter méthodiquement & convenablement, il faut bien distinguer la cause qui entretient la coqueluche, & c'est d'après cette cause générale, ou comme on dit, *la fièvre concomitante*, que doit être dirigé le traitement. Nous ne parlerons ici que de la coqueluche entretenue par la fièvre gastrique pituiteuse & qui s'accompagne d'une petite fièvre rémittente, de toux, de dégoût, de lassitude, d'un sentiment de pesanteur à l'épigastre, de petites sueurs irrégulières, des vomissemens de matières pituiteuses, &c... & enfin des symptômes de la fièvre gastrique pituiteuse; aussi cette coqueluche demande-t-elle d'être traitée d'abord par les résolutifs & les digestifs correctifs de la dégénération pituiteuse, comme la gomme ammoniac, le savon de Venise, les fleurs d'arnica, &c., ensuite par les évacuans émétiques & purgatifs, & familiérement par les fortifians toniques. Le vomissement est plus familier aux enfans, & ils supportent bien les émétiques, aussi le peuple sait que ceux qui vomissent le plus souvent sont ceux qui viennent le mieux.

Le tartre stibié est l'émétique le plus approprié. M. VANDERGER combinoit deux gros d'yeux d'écrevisse avec deux grains de tartre stibié, dont il donnoit le matin deux grains mêlés avec quelques absorbans; il a donné cette combinaison d'absorbans & d'émétiques comme spécifiques dans cette maladie, mais il a bien tort, puisque la coqueluche, tenant quelquefois à des causes maladives très-différentes, exige des moyens curatifs très-différens. M. PIQUER dit que les meilleurs moyens pour prévenir les convulsions chez les enfans, c'est de les faire vomir & de pratiquer des fomentations fortifiantes sur l'épine du dos.

Pour les enfans très-jeunes, on peut étendre ou un quart de grain de tartre ſtibié dans un look approprié ; ce look ainſi émétiſé ſollicite le vomiſſement, procure des ſelles, & ſur la fin il ſollicite l'expectoration. Pour faciliter le vomiſſement, on peut faire boire abondamment de l'eau tiède & édulcorée avec du miel ou du petit lait, après avoir procuré le vomiſſement, il faut ſoutenir les évacuations du ventre par des lavemens & des purgatifs proprement dits. On doit choiſir les corps doux ; ainſi dans quatre ou cinq onces d'émulſions faites avec des amandes douces, on peut donner une ou deux onces de manne ; ou bien avec du ſucre candi & du ſirop de violette, & du ſirop de chicorée avec la rhubarbe, qu'on fait prendre par cuillerées juſqu'à ce que les évacuations ſoient ſuffiſantes. Il ne faut pas inſiſter trop long-temps ſur les évacuans, & ſur-tout ſur des purgatifs, qui, en affoibliſſant les forces des organes digeſtifs, produiroient des amas de pituite. Il faut donc donner de bonne heure des cordiaux. Les enfans ſoutiennent aſſez bien les toniques ſpiritueux, tels que l'eau de menthe ou de méliſſe dans des looks appropriés ; les alkalis volatils ſont auſſi très-convenables, parce qu'ils tendent à ſtiper la dégénération pituiteuſe, & ſont d'ailleurs très-utiles pour fortifier la région des organes digeſtifs des enfans, & comme altérans de l'état d'atonie, de débilité où ſe trouve tout ce ſyſtême : on doit les donner toutes les fois que le pouls eſt tremblottant, intermittent, inégal, & ſur-tout lorſqu'il préſente un caractère de molleſſe bien marqué.

M. QUARIN a vu que les alkalis volatils avoient d'excellens effets dans les fièvres putrides ; on peut employer la compoſition ſuivante : eſſence de ſuccin & d'anis 2 gros, extrait de ſafran 20 grains, eſprit de corne de cerf demi-gros ; la doſe eſt depuis 10 juſqu'à 15 gouttes. On a recommandé comme tonique dans la coqueluche, les

feuilles de romarin ſauvage ; c'eſt le *ſedum paluſtre de* LINNÉ, qu'on fait infuſer dans du lait ou du petit-lait. BOILE a recommandé le ſuc de pouliot. HARRIS en a obtenu de bons effets, édulcoré avec du ſucre candi. BAGLIVI a vanté la mouſſe blanche de chêne, *muſcus arboreus quercinus*, dont il donnoit un gros avec autant de ſucre bouilli dans ſ. q. de lait ou de bouillon. Les Anglois ont recommandé l'uſage du muſc ; on peut employer auſſi le tabac, l'aloës, le camphre, le ſagapenum, l'opium, l'aſſa-fœtida, l'extrait de cigue, de juſquiane, qui peuvent être utiles comme anti-ſpaſmodiques & comme réformant la propenſion de la nature au ſpaſme, mais il ne faut les donner que lorſque la cauſe matérielle eſt détruite. M. BUTTER, médecin Anglois, qui a regardé la coqueluche comme produite par l'irritation de la membrane interne des inteſtins, a beaucoup recommandé l'extrait de cigue, qu'il étendoit dans un peu d'eau édulcorée avec du ſucre ou quelque ſirop approprié, mais il la recommande d'une manière un peu trop générale, car il la donne comme ſpécifique dans cette maladie. Mais quand la nature a contracté l'habitude de la toux, de tous les toniques, le meilleur, & celui qui mérite la préférence, eſt le kina, qui prévient les rechûtes de la maladie & les accidens qui viennent à ſa ſuite lorſqu'elle a été mal traitée, tels que le rachitis, les nouûres, les ſcrophules, maladies qui ont beaucoup de rapport entr'elles.

Les bains, les frictions, l'exercice ſont auſſi des moyens qu'il ne faut pas négliger. M. STOLL diſtingue deux états différens dans le traitement de la coqueluche : le premier, où l'eſtomac eſt ſeul affecté, & où les poumons ne ſouffrent que par ſympathie & ſecondairement, cet état demande les réſolutifs, les digeſtifs, les émétiques, les purgatifs, les ſtomachiques & un bon régime. Le ſecond état eſt celui où le poumon eſt eſſentiellement affecté. Le traitement de ce période

eſt le plus difficile, s'il y a irritation vive & phlogoſe marquée, ce qu'on peut préſumer chez les tempéramens ſanguins & ſi le temps eſt froid & ſec, & ce qu'on reconnoît par un ſaignement de nez qui ſurvient à chaque quinte, & ſur-tout ſi ces ſaignemens ſont utiles; on doit encore le préſumer chez les adultes, lorſqu'ils ont abuſé de liqueurs ſpiritueuſes; alors il faut ſaigner & donner les remèdes anti-phlogiſtiques. SIMS a vu une coqueluche où la ſaignée étoit abſolument néceſſaire & dans le commencement. SYDENHAM dit expreſſivement qu'il faut ſaigner alors, & la ſaignée n'eſt pas auſſi dangereuſe chez les enfans comme on l'a prétendu. On ne ſait guères plus ſur quoi eſt fondé le préjugé qui fait défendre la ſaignée dans le rhume & la toux, ce qui en a fait dégénérer pluſieurs en phthiſie catharrale inflammatoire. Si le poumon eſt affecté d'un état de foibleſſe & d'atonie, ſi la maigreur eſt extrême, que les ſueurs ſoient abondantes, ſur-tout pendant la nuit, alors il faut combiner les fortifians & les toniques avec les purgatifs & les laxatifs doux; car il faut toujours purger l'eſtomac, ſi les forces le permettent: ainſi on peut combiner le kina avec la manne; on donnera auſſi le lichen d'Iſlande & le poligala de Virginie, &c. Cet état eſt analogue à la phthiſie pituiteuſe, (voyez à ce ſujet une diſſertation de M. MINET, tom. 5 de la collection de BALDINGER); à l'occaſion de cette phthiſie pituiteuſe dépendante d'une fonte pituiteuſe établie dans la ſubſtance du poumon, HIPPOCRATE, *de morbo vulg. lib. III*, dit: ſi la pituite tombe de la tête ſur le poumon, (car généralement les anciens regardoient la tête comme la métropole de la pituite ou comme le foyer des affections pituiteuſes), cette fluxion ſe fait d'abord d'une manière lente & douce, mais enſuite avec le temps cette toux devient plus forte & les poumons ſont ulcérés. (Conſultez VANDENBOSCH, une diſſertation de MM. SILVA & MINET, *de phthiſi mucoſâ*).

On recommande, pour modérer la violence des accès, de frotter la plante des pieds avec de la graiſſe de *brochet*, & d'appliquer ſur les hypocondres un linge trempé dans de l'eau chaude.

La coqueluche eſt très-ſujette aux rechûtes, comme toutes les maladies convulſives, dont la nature contracte ſi aiſément l'habitude & forme quelquefois des maladies très-longues. WERLHOOF recommande ſeulement un bon régime & l'uſage de la racine de *ſquine* coupée avec un tiers ou un quart de lait. M. GRANT aſſure qu'il ne peut point ſe flatter d'avoir guéri radicalement la coqueluche, mais ſeulement d'avoir prévenu & éloigné les accidens qu'elle auroit pu produire.

La péripneumonie gaſtrique pituiteuſe que décide la fièvre gaſtrique pituiteuſe eſt précédée, quelques jours à l'avance, de reſſentimens de chaud & de froid, de dégoût & de laſſitude, la bouche mauvaiſe ſur-tout le matin. Je trouve qu'HIPPOCRATE a parlé de cette eſpèce de péripneumonie dans ſon traité *de internis affectionibus*, n°. 7, quoique M. GRANT ait dit que les anciens n'avoient pas connu cette maladie; *ſi inflammatio fiat in pulmone*, &c. dit HIPPOCRATE. Cette maladie règne en hiver, elle attaque les perſonnes qui ont de l'embonpoint, & ſur-tout les vieillard qui ont le cou court, qui font uſage habituel de liqueurs fortes, de vin, dont l'abus eſt une circonſtance des plus importantes pour la production de cette maladie, que SYDENHAM attribuoit ſur-tout à l'uſage de l'eau-de-vie, & c'eſt à cette occaſion qu'il vouloit qu'on bannit l'uſage de cette liqueur de la vie civile & qu'on la réſervât pour les beſoins de la chirurgie, & il dit là-deſſus que le meilleur de tous les remèdes contre les brûlures, ſont des compreſſes trempées dans l'eſprit de vin, il recommande d'appliquer un linge trempé dans l'eſprit de vin juſqu'à ce que la douleur ſoit diſſipée, & de répéter dans le commencement cette appli-

cation pluſieurs fois par jour & de la répéter moins ſouvent ſur la fin. Il paroît qu'ici l'eſprit de vin agit principalement à raiſon du froid produit par l'évaporation : car on peut concevoir que dans le commencement la partie brûlée eſt éminemment chargée du fluide du feu, qui eſt comme une cauſe extérieure qui flotte encore dans les chairs & qui peut être chaſſée ; or c'eſt ce qu'on obtient par l'évaporation qui a la propriété de dépouiller de la matière du feu les parties environnantes ; on doit dès-lors employer les ſubſtances les plus propres à être évaporées, & ſous ce point de vue, l'éther, l'eſprit de vin ſont très-appropriés ; c'eſt par la même raiſon que convient l'alkali volatil, mais ils doivent être employés dans le commencement.

La fièvre qui accompagne la péripneumonie dont nous parlons eſt rémittente & aſſez forte, les redoublemens ſe font le ſoir, mais ils ſont irréguliers, la reſpiration eſt aſſez difficile & ſe fait avec un ſifflement qui réſonne dans la cavité de la poitrine, *& ex pectore ac pulmonibus velut ex ventre quid murmurat.* Le malade eſt obligé de ſe tenir ſur ſon ſéant pour reſpirer, la tête eſt douloureuſe, ſur-tout par les efforts de la toux, les vomiſſemens ſont fréquens, & les malades vomiſſent les boiſſons ſur-tout le ſoir, ils vomiſſent quelquefois une matière pituiteuſe acide, *vomunt pituitam acidam*, HIPPOCRATE ; la poitrine eſt affectée d'un ſentiment d'ardeur, de douleur qui l'occupe en entier & qui s'étend quelquefois depuis la clavicule juſqu'aux os des iſles : *dolor premit pectus deorſum ilia & coſtas*, HIPPOCRATE. Les douleurs augmentent par la toux, deviennent plus vives par la preſſion, & les malades ne peuvent plus ſe coucher ſur la partie affectée. Il y a plus communément des douleurs comme rhumatiſmales dans les membres correſpondans ; les crachats ſont épais, teints d'une couleur verte herbacée & ne ſoulagent point. La toux eſt forte & réſonnante, la

langue

langue eſt blanche & humide, le pouls plein & peu éloigné du naturel, les urines ſont claires, quelquefois jaunes & fort troubles. SYDENHAM a bien décrit cette maladie ſous le nom de péripneumonie fauſſe, il la traitoit par l'uſage alternatif de la ſaignée & des purgatifs; ainſi le premier jour il faiſoit faire une petite ſaignée, le ſecond jour, il donnoit la potion ſuivante: ℞ caſſiæ pulp. ʒj, glicirriz. ʒij, ficus pingues, n°. IV, follicul., ſenn. ʒijß, agaric. trochiſc. ʒj, *coque* q. ſ. aquæ, colat ʒiv, diſſolv. mann. ʒi, ſirup. roſar. ʒj, *miſce & fiat potio. Vide* SYDENHAM; le troiſième jour il ſaignoit une ſeconde fois, & il continuoit enſuite les purgations tous les deux ou trois jours; les jours où il ne purgeoit pas, il donnoit une décoction pectorale, de l'huile d'amandes douces, &c. & il interdiſoit la viande & le bouillon, & ſur-tout les liqueurs ſpiritueuſes; pour boiſſon ordinaire il donnoit une tiſanne d'orge & de réglisſe & de bière. Il faiſoit tenir le malade hors du lit tous les jours.

La ſaignée eſt utile ſans doute dans les temps froids & ſecs chez les perſonnes d'une conſtitution pléthorique, & lors d'une complication phlogiſtique, comme dans la péripneumonie fauſſe que SYDENHAM avoit à traiter, puiſque les ſujets étoient des hommes forts, habitans d'un pays froid; mais lorſque la péripneumonie pituiteuſe eſt ſimple, la ſaignée eſt inutile & même nuiſible, comme l'a vu STOLL dans celle qui régnoit pendant un hiver humide & tempéré: *venæ ſectione non indiguimus, quâ tamen illa* SYDENHAM, *peripneumonia notha compellata, carere non poterat, cum plus fortè phlogoſeos jam concepenat quam morbus hic noſter in noſtris terris & hocce menſe minus frigido quam in aliis annis ſoleat.*

M. MORGAGNI obſerve avec raiſon que la maladie décrite par SYDENHAM, ſous le nom de *peripneumonia notha*, n'eſt pas abſolument la même que celle

que BOERHAAVE a décrite ſous le même nom. (Ep. 21, n°. 15.) M. CULLEN prétend le contraire ; (*Synopſis noſologiæ methodicæ*, pag. 101) ; mais il ne donne aucune raiſon de ſon opinion, comme cela eſt ſi ordinaire à cet auteur, qui cherche par-tout à plier les faits à ſes idées, & qui a réellement jeté dans la médecine pratique, la confuſion la plus pernicieuſe. Quand cette maladie eſt légère, les laxatifs & les purgatifs doux ſuffiſent, alors on peut employer la manne aiguiſée par quelque ſel neutre, & l'on peut aider leur action par des boiſſons réſolutives & des décoctions un peu amères, comme de chicorée, de chiendent, de piſſenlit ; dans des cas plus difficiles, & quand cette maladie eſt compliquée de ſaburre dans les premières voies, les purgatifs ſont inſuffiſans, & il faut, après l'uſage des réſolutifs, avoir recours aux émétiques. HIPPOCRATE dit : *ſi vomitus ſuccedat, tunc debet ſiſtineri : ſi non ſuccedat ſubjecta penna vomat, & ſi quid pituitæ vomat, idem per dies quinque facito.* Cette irritation mécanique que recommande HIPPOCRATE pour faire vomir, *per pennam*, eſt analogue à celle qu'on produit par l'émétique à petite doſe. M. BORDEU ſe plaint avec raiſon de ce que VAN SWIETEN s'eſt contenté de copier SYDENHAM ſur les maladies dont nous parlons, ſans faire mention de l'uſage des émétiques ; mais M. BORDEU lui-même avoit des notions très-vagues ſur cet uſage des émétiques & ſur cette péripneumonie ; & n'eſt-il point en défaut lorſqu'il dit qu'il faut regarder toutes les maladies de poitrine comme des nuances & des degrés de la même maladie ? C'eſt auſſi l'opinion de M. CULLEN qui n'a guères conſidéré dans les maladies que le génie *nerveux* & le génie phlogiſtique, & qui a rejeté comme inutile toute conſidération relative aux *cauſes matérielles*, aux altérations de la force digeſtive. (Sinopſ. noſol. method. p. 100. *Peripneumoniam notham a vera gradu tantum differre opinor.*)

Ce n'eſt que depuis très-peu de temps qu'on a ſu, par des rapports déterminés, fixer les différentes eſpèces de péripneumonie; heureux ſi tous les médecins vouloient ſuivre une marche auſſi ſimple, & où ils peuvent ſans ceſſe être éclairés par leurs malheurs & par leurs ſuccès. Cette connoiſſance de différentes eſpèces de péripneumonie eſt tellement nouvelle, que lorſqu'en 1756 l'habile praticien, M. BRENDEL, propoſa de guérir les pleuréſies d'été par l'émétique; les excellens auteurs du journal de Leipſic, médecins très-inſtruits, avouèrent qu'ils ne voyoient pas la raiſon de cette pratique. HIPPOCRATE avoit parfaitement connu ces différentes eſpèces, mais ſes idées avoient été beaucoup altérées par les idées théoriques, & ſur-tout par celles de BOERHAAVE.

Le plus communément l'émétique doit être répété, & doit l'être de deux en deux ou de trois en trois jours. Le vomiſſement procure l'évacuation d'une matière pituiteuſe, le plus ſouvent même teinte légérement d'une couleur jaunâtre.

Quelquefois la matière rejetée par le vomiſſement, eſt peu abondante, & ſoulage également: car, comme l'avoit très-bien obſervé HIPPOCRATE, l'utilité des évacuations ne doit point être déterminée par la quantité de matières rejetées, mais par les effets que le malade en éprouve.

(Vous pouvez conſulter ce qu'a dit là-deſſus M. FOUQUET dans ſes recherches ſur les pouls organiques.)

Quand on a évacué l'eſtomac, on doit ſonger aux inteſtins, en purgeant avec des doſes convenables de manne; ces évacuations par les ſelles ſont comme celles par le vomiſſement d'une matière pituiteuſe pure, & quelquefois teinte d'une couleur jaunâtre; mais, comme l'a dit HIPPOCRATE, on ne doit pas tant juger de l'utilité des évacuations par les qualités que préſente la matière évacuée, que par les effets que les malades

éprouvent lors des évacuations. Les lavemens conviennent aussi dans cette circonstance, on peut les faire avec de la tisanne ordinaire, en y faisant entrer quelque sel neutre; il est assez difficile de déterminer jusqu'à quel temps on peut employer les purgatifs: il ne faut pas s'en rapporter, pour le décider, à l'état de la langue qui peut rester chargée, ainsi que l'a vu STOLL, lors même que l'estomac est net & revenu à son état naturel. WEISS a fait la même observation. Il faut donc s'en tenir à examiner l'impression que les purgatifs décident sur les forces: cependant on peut établir que dans cette maladie on peut les donner depuis le neuvième jusqu'au quatorzième jour, à moins que la foiblesse ne les contre-indique. Si après les évacuations suffisantes les accidens durent encore, on ne doit pas douter que l'affection pituiteuse n'ait porté sur le poumon, & ne s'y soit établie profondément, alors on doit supposer que la matière pituiteuse subira les modes de coction, & que la maladie se terminera par l'expectoration.

La péripneumonie offre donc alors un nouvel état dans lequel on doit se proposer principalement d'aider & de favoriser cette évacuation critique; les crachats qui annoncent la coction sont légèrement teints en jaune; ils sont d'une consistance homogène & fondue; ils se détachent aisément; ils rendent la respiration plus libre, & diminuent les accidens de la tête, la plénitude & les engourdissemens. Alors il faut aider l'expectoration critique & détacher les crachats par de petites doses de tartre émétique, dans quelque potion convenable; ainsi on peut donner la potion suivante employée par STOLL: eau de sureau ʒv, oximel scillitique ʒij, tartre stibié, un demi ou un quart de grain; il ne faut donner cette potion qu'à petites cuillerées de deux en deux ou de trois en trois heures, autrement on exciteroit le vomissement; il faut aussi employer les vapeurs d'eau & de vinaigre. Un moyen capable d'aider l'ex-

pectoration, c'eſt l'application des véſicatoires ſur l'endroit de la poitrine qui eſt affecté, ou derrière les oreilles du même côté affecté, place que M. BORDEU regarde comme l'aboutiſſant du tiſſu cellulaire de la partie ſupérieure de la poitrine.

Sur cette ſympathie entre le poumon & les parotides. (Voy. P. MARTIAN, coaques, S. I, verſ. 73, p. 366.) Les maladies de poitrine ſe jugent quelquefois par des abcès derrière les oreilles. Les parotides cèdent à une petite toux avec expectoration. La diſparition des parotides eſt communément ſuivie de congeſtions ou de métaſtaſes ſur la poitrine, qui décident des accidens paralytiques, & la mort.

Quibus cum febres ardentes, (c'eſt la fièvre pituiteuſe générale. MARTIAN), *tumores ſomnolenti*, (parorides) *torpidi fiunt* (diſparoiſſent) *his dolor in latus ſuperveniens, levis ſidérationis, ac reſolutionis modo occidit.*

Sur les affections paralytiques, décidées par des congeſtions comme inflammatoires dans le poumon. (Voy. HIPPOCRATE, coaques, S. II, verſ. 287) MARTIAN. (*Idem. de morbis*, l. 2, S. I, verſ. 74.) *Confer.* STORK *annus medicus*, (t. I, pag. 126,) ſur la paralyſie dépendante d'une affection rhumatiſmale inflammatoire du poumon.

GRANT a obſervé que dans cette période le pouls devient quelquefois fort & plein, comme dans les maladies inflammatoires, mais il ne faut pas ſe laiſſer tromper par ce caractère du pouls, & employer tout de ſuite la ſaignée. Nous avons déjà vu que la diathèſe phlogiſtique ſemble être véritablement critique par rapport aux maladies pituiteuſes; enfin il faut terminer la cure par les toniques fortifians, le *lichen d'Iſlande*, le *poligala*, &c.

HIPPOCRATE employoit le vin. *Meracum vinum abſorbeat, nigrum, aut album, auſterum.*

(Sur cettte péripneumonie gaſtrique & pituiteuſe eſſentielle, co-relative à la fièvre lente nerveuſe d'HUXAM, Voy. VANDENBOSCH, p. 242.)

Cette péripneumonie pituiteuſe eſſentielle paroît avoir beaucoup d'analogie avec celle qu'a décrit MORGAGNI, (ép. 21, art. 13), & dont mourut VALISNIERI, (voy. n°. 11 & 15); il faut y ajouter un caractère de malignité. C'eſt principalement dans cette eſpèce (pituiteuſe eſſentielle) que le bon vin eſt ſi convenable; on doit le donner chaud. (BIANCHI, hiſt. hépat. t. I, p. 245. GALIEN, *de victu rat. in acut.* Commentaire.)

Il me paroît que la péripneumonie, que M. VANDENBOSCH décrit ſous le nom de catharrale putride, participe de la péripneumonie eſſentielle, pag. 244, (il inſiſte ſur-tout ſur l'application des véſicatoires), & que celle qu'il décrit ſous le nom de fièvres putrides pneumoniques appartiennent réellement à la pneumonie gaſtrique pituiteuſe dont nous parlons ici, avec affection vermineuſe, (pag. 246, 254, &c.); il donne de forts réſolutifs, & promptement les purgatifs; il applique des épipaſtiques ou des véſicatoires, s'il y a des ſymptômes graves de tête; il donne enſuite les toniques, ſoit ſeuls, ſoit combinés avec les purgatifs, le kina, la rhubarbe; relativement aux vers, il employe les terreux.

Il règne quelquefois, pendant la conſtitution pituiteuſe, une eſpèce de toux, qui eſt de même nature que la péripneumonie gaſtrique pituiteuſe & qui demande le même traitement. Cette toux eſt plus vive ſur le ſoir & pendant la nuit; les crachats ſont abondants & filans comme un blanc d'œuf; la toux eſt fort éclatante & ſemble réſonner; les malades éprouvent un ſentiment de mal-aiſe dans l'épigaſtre & les hypocondres, & ces douleurs reviennent à chaque quinte. Cette toux cède à la méthode que nous venons d'expoſer; mais ſi on

en méconnoît la véritable cauſe, qu'on la prenne pour pectorale, & qu'on traite la maladie par les bains, les émolliens, les look, les adouciſſans, on énerve de plus en plus les organes digeſtifs, & cette énervation ſe répète ſur le poumon & produit une véritable phthiſie d'abord nerveuſe & enſuite avec des tubercules froids ou pituiteux du poumon. La phthiſie de cette eſpèce eſt ſpécialement funeſte en automne, ſaiſon pendant laquelle elle eſt plus fréquente, comme l'a obſervé STOLL. Quand elle ne dépend encore que d'un état d'atonie du poumon, ce qui forme le premier état, on la traite par des fortifians, le poligala & les doux laxatifs, eu égard à l'affection des premières voies qui peut exiſter. M. STOLL employoit ordinairement la teinture de mars dans le ſuc de coin.

M. MURRAY (BALDINGER T. V.) employoit une décoction de bois de caſſis & de quinquina, avec un peu de teinture de mars dans le ſuc de coin. *Tinctura martis cydoniata.*

Sur la phthiſie qui dépend de la corruption des ſucs pituiteux dans le poumon, ou ſi vous voulez, de la fonte pituiteuſe du poumon, (Voy. HIPPOCRATE, ép. III, S. 3. GALIEN, comment. 3, t. 3, pag. 350, &c.) (Mais ſur-tout *de morbis*, liv. I, pag. 13. VANDENBOSCH, p. 226. SIGWART. BALDING, t. 5. (Je vais vous expoſer la deſcription que donne HIPPPOCRATE, de la phthiſie pituiteuſe : *fit ſuppuratus, ſi pituita defluxerit ex capite ad pulmonem.... primùm quidem ut plurimum latenter defluit tuſſimque tenuem exhibet.... temporis autem progreſſu exaſperatur pulmo & intus exulceratur à pituitâ inhærente ac putreſcente, &c. p.* 13, *de morbis.* Mais dans le ſecond cas le traitement eſt plus difficile, & ſi le poumon eſt affecté de tubercules froids & pituiteux ſurvenus à la ſuite d'une toux ſtomacale mal traitée, il faut tâcher de réſoudre ces tubercules par des remèdes inciſifs appropriés à

cette dégénération tuberculeuſe ; conſultez à ce ſujet un excellent ouvrage qui a paru en 1732 par M. DESAULTS, médecin de Bordeaux. Il faut auſſi bien diſtinguer les eſpèces d'altération qu'occaſionne cette phthiſie ; ainſi ſouvent elle s'accompagne d'obſtruction dans le foie, obſtruction marquée par la dureté & la douleur de ce viſcère.

Les tubercules peuvent ſe préſumer chez ceux chez qui il a paru, ou chez qui il paroît des maladies, des glandes ; ils peuvent ſe préſenter ſous des états bien différens. S'ils s'enflamment, comme il arrive fréquemment à la ſuite des gales écrouelleuſes répercutées, il faut employer les ſaignées & l'appareil anti-phlogiſtique. La fièvre priſe par quelque cauſe que ce ſoit, tend auſſi très-puiſſamment à introduire ce mode inflammatoire dans ces tubercules. (MORTON, phtiſiologie, l. 3. c. 1, pag. 82.) Les inciſifs qu'il convient d'employer ſont les anti-ſcorbutiques tempérés, comme le ſuc de creſſon, à la doſe de trois ou quatre onces dans du petit lait. (BONNET a vu une phthiſie guérie par ce dernier, indépendamment de tout autre remède). Il faut employer auſſi les cloportes, les ſels neutres, tels que la terre folliée de tartre, le ſouffre, le mercure, les différentes préparations d'antimoine. Il faut commencer l'uſage du creſſon par des doſes plus foibles, en augmentant graduellement. (Voy. POUTEAU, Œuvres poſtumes.) l'Uſage de ces apéritifs doit toujours être proportionné à la ſenſibilité de la conſtitution.

Une autre précaution, c'eſt de placer de temps en temps quelques évacuans relatifs aux mouvemens critiques que la nature peut manifeſter ; car le défaut d'évacuation, pendant l'uſage des réſolutifs, peut aiſément donner lieu à des affections hydropiques. (QUARIN, animadv. pract. pag. 128.)

Une autre précaution indiſpenſable, c'eſt de ménager les intervalles pour placer des toniques & des fortifians

pendant l'uſage des apéritifs, car les apéritifs portent une impreſſion de foibleſſe ſur le ſyſtême des forces. M. SIMS a employé avec ſuccès le ſouffre, le ſeul remède qui dans le cas n'augmente point la chaleur & ne diminue pas la tranſpiration. Quant au mercure crud, M. DESSAULTS l'a employé avec ſuccès, il frictionne la partie affectée deux fois par jour, ſoir & matin, avec un gros d'onguent mercuriel préparé au tiers; il faiſoit enſuite prendre d'une poudre compoſée avec le benjoin, vingt grains, les cloportes, le corail rouge, autant, & il faiſoit prendre par-deſſus du petit lait avec le creſſon, le *beccabunga* & les feuilles de cerfeuil; s'il y avoit obſtruction au foie, il faiſoit faire une ſeule friction ſur cette partie avec l'onguent mercuriel, & il tenoit conſtamment appliqué l'emplâtre de *diabotanum*; il recommande auſſi l'exercice à cheval.

Une obſervation intéreſſante de SYDENHAM, qui prouve que les tubercules froids du poumon ont, comme l'a dit M. DESSAULTS, beaucoup d'affinité avec les ſcrophules, c'eſt qu'il a vu qu'il ſe déclara, d'une manière critique & vraiment ſalutaire, des tumeurs écrouelleuſes au cou chez pluſieurs perſonnes guéries de phthiſie par l'exercice du cheval.

Ophtalmie pituiteuſe gaſtrique.

Pour exemple des rhumatiſmes fébriles aigus, quoique non tous du même caractère, voyez HIP., épid. I, ſ. 3, malad. 6, 10, 13, 14. épid. III, ſ. 1, mal. 3.

Confer. BARKER, Eſſai ſur la conformité de la médecine ancienne & moderne.

SYDENHAM avoit cru que cette maladie étoit nouvelle. (SARCONNE, t. 1, p. 75. & ſuivantes.)

Continuant de nous occuper des accidens qui dépendent de la fièvre gaſtrique pituiteuſe, nous allons d'abord traiter de l'ophtalmie gaſtrique-pituiteuſe; nous

avons vu que les affections primitives, les maladies élémentaires & générales ſont déterminées à porter leur impreſſion ſur différentes parties, & à préſenter pour lors des ſymptômes différens, quoique la cauſe matérielle ſoit toujours la même. Les cauſes ſpécifiques qui déterminent les cauſes générales à attaquer telle ou telle partie ſont ſur-tout une débilité relative, ſoit acquiſe par la ſaiſon ou autre cauſe, ſoit naturelle; car, comme le dit CELSE, chaque individu a preſque toujours une partie plus foible que les autres; ainſi M. STOLL a décrit une affection gaſtrique qui décidoit des affections rhumatiſmales, leſquelles ſe portoient, tantôt ſur divers membres, tantôt ſur les yeux, *demum vexata autem pars, ſivè oculus, ſive artus.*

Dans l'ophtalmie pituiteuſe, l'œil eſt enflammé, extrêmement rouge, il en coule beaucoup de larmes, & l'on reſſent une ſenſation analogue à celle que produiroient des grains de ſable qui ſeroient entrés dans l'œil, & en picoteroient l'intérieur. Cette ophtalmie eſt quelquefois accompagnée de ſymptômes qui annoncent le *fomes* gaſtrique, la douleur eſt plus vive le ſoir & pendant la nuit, quelquefois cette augmentation de douleur eſt accompagnée d'un refroidiſſement bien ſenſible; alors la chaleur eſt vive pendant toute la nuit & ſe termine le matin par la ſueur; pendant le jour, la douleur eſt moins violente, & elle ſe fait ſur-tout reſſentir à la tempe voiſine, mais l'œil eſt toujours rouge, larmoyant, & il ne peut ſupporter la lumière; la cornée tranſparente devient opaque, ſouvent il s'y forme des taches ou de petites véſicules blanches, la bouche eſt amère, la langue eſt ſale, deſſéchée, la couleur du viſage eſt altérée, & ſur-tout vers les coins de la bouche & les aîles du nez, l'appétit n'eſt plus ſi bon, quoique la bouche ſoit remplie de ſalive, l'épigaſtre eſt douloureux, la nuit eſt inquiète, agitée, le ſommeil eſt peu ſûr & accompagné de rêveries.

Il arrive cependant quelquefois que les malades ne ſe plaignent d'aucun autre ſymptôme que de la douleur de l'œil ; mais après un examen plus exact, on vient communément à reconnoître que l'eſtomac eſt dérangé, l'appétit n'eſt pas auſſi bon qu'à l'ordinaire, &c.

Il y a de temps à autres quelque reſſentiment léger de froid, ſuivi de chaleur ; ces ſymptômes, comme fébriles, ſe manifeſtent ſur-tout le ſoir, pendant la nuit.

Les ſueurs ont une odeur plus forte que dans l'état naturel.

On ne croiroit point, ſi on n'en avoit l'expérience, que ces affections puſſent durer des ſemaines & des mois entiers, & ſe préſenter plutôt comme une incommodité longue & ſoutenue, que comme une maladie réelle, & l'on ne ſauroit encore ſpécifier pourquoi une même cauſe de maladie, tantôt s'établit profondément & forme des affections chroniques, & tantôt n'opère qu'une réaction foible, incertaine & comme inſenſible. M. RICHTER, après avoir établi que la goutte ſereine dépend ſouvent d'une affection des premières voies, dit que cette affection peut ſubſiſter long-temps ſourdement ſans donner aucun ſigne ſenſible de ſon exiſtence, & il rapporte en preuve l'hiſtoire d'un jeune homme attaqué de goutte ſereine, chez lequel les fonctions des organes digeſtifs ſe faiſoient parfaitement bien, il avoit bon appétit & digéroit à l'ordinaire ; cependant, d'après la connoiſſance du caractère & du tempérament de ce jeune homme, il ſoupçonna un fonds gaſtrique, & d'après ces ſoupçons, M. RICHTER lui fit prendre un demi-gros de ſel végétal ; ce remède décida la turgeſcence des matières contenues dans l'eſtomac, qui fut dès-lors annoncée par tous les ſignes ordinaires, il donna les émétiques, puis les digeſtifs & enfin les émétiques, & par l'uſage alternatif des digeſtifs & des émétiques, il parvint à guérir la goutte ſereine. M. SMUKER a ſouvent vu des ſoldats qui, dans des

marches pénibles & pendant les chaleurs de l'été, étoient affectés ſubitement de goutte ſereine ; il les traitoit d'abord par la ſaignée ; & le lendemain il donnoit le tartre émétique, & ſi cela ne réuſſiſſoit point, il ſaignoit à la jugulaire, donnoit l'émétique & appliquoit un large véſicatoire.

Le traitement de cette ophtalmie eſt le même que celui que nous avons annoncé ſi ſouvent, ſavoir : l'uſage des réſolutifs proprement dits & des évacuans émétiques ou purgatifs, & terminé par des toniques ; les purgatifs ne peuvent, dans tous les cas, ſuppléer à l'effet des émétiques, comme M. STOLL le prouve par nombre d'obſervations ; ainſi il rapporte qu'une jeune fille, attaquée depuis plus d'un mois d'une ophtalmie pituiteuſe, avoit fait pendant tout ce temps un uſage des purgatifs, de manière qu'elle eut un flux de ventre continuel, & cela ſans aucun ſuccès. M. STOLL la mit au bout de ce temps à l'uſage de l'eau miellée, combinée avec une petite quantité d'*arcanum duplicatum*, & le troiſième jour il lui fit prendre un mêlange d'ipécacuanha & de tartre émétique, ce qui la fit vomir, & au bout de quelques jours elle fut guérie.

Les taches de la cornée ſe diſſipent le plus ſouvent par l'uſage des toniques, que l'on donne après les évacuans ; parmi les toniques à employer, le kina mérite ſans doute la préférence, ſur-tout ſi les accidens ſont périodiques, mais quels que ſoient les toniques qu'on emploie, il faut y joindre la racine de valériane ſauvage, qui paroît avoir quelque choſe de ſpécifique pour les affections de la tête. Lorſque les taches ſubſiſtent toujours, il faut les traiter par les réſolutifs, auxquels on ſubordonne les diurétiques, en commençant toujours par les plus foibles & finiſſant par les plus forts ; il faut donner d'abord les ſucs d'herbes tempérantes, telle que la chicorée, le piſſenlit, le cerfeuil, qu'on fait prendre à la doſe de cinq à ſix onces

dans les bouillons de veau ou de poulet; on peut enſuite paſſer aux remèdes apéritifs plus actifs, tels que la terre folliée de tartre, la poudre *d'arum*, les cloportes. Ces derniers ſemblent avoir quelque choſe de ſpécifique pour les maladies des yeux; de bons réſolutifs d'une activité médiocre ſont encore les antimoniaux. On a conſeillé le ſublimé corroſif lorſque la cauſe eſt vénérienne; ainſi M. DE HAEN, pour enlever les taches de la cornée, lors même qu'elles n'étoient pas vénériennes, faiſoit diſſoudre ſix grains de ſublimé corroſif dans une livre d'eſprit de froment, & il donnoit par jour deux ou trois cuillerées de ce mélange aux hommes forts, robuſtes, & il faiſoit prendre pendant la journée deux ou trois livres de décoction d'althea & autant de lait; tous les quatre jours il purgeoit avec des pilules compoſées de cinq grains de ſcamonée, cinq grains de racine de jalap, diſſoute dans ſuffiſante quantité d'eſprit-de-vin & dix grains d'extrait de catholicon, dont on fait cinq pilules; il tenoit pendant toute la nuit des ſachets réſolutifs bouillis dans du vin, appliqués ſur l'œil affecté. Mais il paroit qu'on doit être très-réſervé dans les pays chauds ſur l'uſage du ſublimé corroſif, & il faudroit bien ſe garder de le donner aux perſonnes délicates, aux mêmes doſes que le faiſoit M. DE HAEN, & il y a bien des fièvres hectiques décidées par le ſublimé corroſif & autres préparations âcres mercurielles.

M. DESSAULTS fameux médecin de Bordeaux, & dont nous avons déjà parlé, a employé avec ſuccès les frictions mercurielles alternativement avec les bains & les purgatifs doux; ainſi le premier jour il frictionnoit, le ſecond jour il purgeoit avec une once & demie de manne, & il continuoit ce traitement pendant trente jours, en ménageant les intervalles que l'état du malade rendoit néceſſaires; quant aux topiques, il faut les employer avec des plantes réſolutives, telles que l'hiſſope, le cerfeuil, la grande chélidoine, le roma-

rin, &c. M. DESSAULT employoit avec ſuccès une pulpe de poire avec dix grains de ſafran & deux ou trois grains de camphre ; pour les collyres, on peut ſe ſervir de l'infuſion de fenouil d'euphraiſe.

On peut mâcher ces herbes & diriger le ſouffle ſur la partie affectée. M. MAUCHART employoit familiérement un cataplaſme compoſé de cette manière : une pulpe de pomme cuite, ſafran dix grains, racine d'iris de Florence cinq grains, camphre deux ou trois grains, qu'on laiſſe appliqué pendant quelques heures, & qu'on répete journellement. SAINT-YVES employoit fréquemment en collyre l'infuſion d'anis & de fenouil dans l'eſprit-de-vin, avec ſept fois autant d'eau d'euphraiſe, de fenouil & de plantin ; mais de tous ces topiques, ceux qui paroiſſent mériter la préférence, ce ſont certainement les fiels de poiſſon.

(Vous devez conſulter là-deſſus le rat. méd. de DE HAEN, t. 5, pag. 179 & 457, & une diſſertation de MAUCHART, intitulée *Tobiæ leucomata*, tom. I, theſe pratique de DE HALLER ; Chirurgie qui contient pluſieurs diſſertations très-précieuſes de MAUCHART, ſur les maladies des yeux.) On en fait tomber une ou deux gouttes ſur la partie affectée, ce qu'on répete deux ou trois fois chaque jour ; quelquefois ce remède, (la bile de poiſſon) excite de la douleur. Si cette douleur eſt vive, & qu'elle ne ſe diſſipe pas, il faut baſſiner l'œil au bout d'un quart-d'heure avec de l'eau de roſe. (T. 5, pag. 180, 181.)

Dans les inflammations des yeux, les fleurs de zinc un gros ſur cinq onces d'eau de roſes ou d'eufraiſe, eſprit-de-vin 15 à 20 gouttes ſur une once d'eau commune, cataplaſme compoſé de pulpe de pomme & de mie de pain aā ʒij... fleurs de roſes rouges & de ſureau aā une pincée....ſafran & camphre aā cinq grains. (DE HAEN, t. 5, pag. 178.) les purgatifs anti-phlogiſtiques ſouvent répétés, enfin véſicatoire à la nuque, (ou ſur le ſom-

met de la tête, POUTEAU), ou derrière les oreilles; emplâtre composé par parties égales d'emplâtre véſicatoire & d'emplâtre de mélilot, (*Ibid. Idem.*) ſeton à la nuque. (179).

M. JANIN, qui a écrit un très-bon traité ſur les maladies des yeux, a beaucoup recommandé contre les ſtaphilomes, (qui ne ſont vraiment, comme le dit M. RICHTER, qu'un engorgement & une tumeur de la cornée, & non une chûte ou une hérnie de cette membrane, comme on le penſe ordinairement) le beurre d'antimoine. Il eſt très-remarquable que ce remède, qui eſt un violent cauſtique; par rapport aux autres parties, n'eſt qu'un réſolutif, mais très-actif par rapport à la cornée. M. RICHTER l'a employé avec beaucoup de ſuccès, d'après l'expérience de JANIN; on touche l'endroit affecté, & à différentes repriſes, avec un petit pinceau très-légerement chargé d'une diſſolution de beurre d'antimoine; on baſſine enſuite avec une éponge chargée de lait; on répete deux ou trois fois, en laiſſant quelques jours d'intervalle.

(BALDINGER. Sucre blanc, bol d'arménie blanc rouge, crême de tartre, par parties égales; faites une poudre bien fine, qu'on applique, mais très-légèrement, deux fois par jour, ſur la partie de l'œil affecté.)

Angine gaſtrique pituiteuſe.

La fièvre pituiteuſe gaſtrique décide fréquemment des angines, ce qui dépend, ainſi que nous l'avons dit, de la ſympathie qui exiſte entre le fond du goſier & l'eſtomac, ſympathie ſi bien prouvée par M. BORDEU, dans ſon bel ouvrage ſur les glandes; dans cette angine, les amigdales ſont extrêmement gonflées, au point qu'elles ſe touchent preſque, la luette eſt auſſi fort tuméfiée, & communément il n'y a pas de douleurs à l'oreille comme dans les autres angines, la

déglutition eſt difficile & quelquefois abſolument impoſſible, le fond du goſier eſt garni d'une croûte épaiſſe. Le traitement de cette angine doit être dirigé contre la cauſe matérielle pituiteuſe, mais ſi la déglutition eſt impoſſible ou très-difficile, il faut d'abord employer les épipaſtiques, comme les cataplaſmes compoſés avec le ſavon commun, le levain & des graines de moutarde pilées. Mais l'application d'un large véſicatoire qui embraſſe toute la gorge eſt un moyen bien plus capable de rétablir la déglutition; auſſitôt après l'effet du véſicatoire, il faut donner des évacuans; car le véſicatoire n'eſt que palliatif, & ſous tout autre point de vue il tend à augmenter la cauſe matérielle. Nous avons déjà vu que dans les affections gaſtriques, les véſicatoires ne ſont applicables que ſur la fin, & dans un danger éminent; il faut encore employer en gargariſme une forte décoction réſolutive de ſel ammoniac & de miel roſat. Si le malade ne peut ſe gargariſer, il faut y ſuppléer, par des injections faites avec ménagement. Ces moyens opèrent l'excrétion des matières pituiteuſes avec grand ſoulagement. DE HAEN, dans ſon *rat. med.*, a décrit une fièvre pituiteuſe gaſtrique ſous le nom de fièvre *ſcarlatine*, accompagnée de douleurs dans les articulations, des éruptions ſcarlatines, & l'angine..... Il ne faiſoit point vomir, il répétoit ſouvent la ſaignée; il purgeoit avec l'eau laxative de Vienne, boullie dans deux onces de lait; la maladie ſe prolongeoit juſqu'au trente-cinquième ou quarantième jour. Il donnoit ſouvent le kina pour ſoutenir les forces; ainſi il faiſoit prendre deux onces de kina dans ſuffiſante quantité d'eau pour faire trois livres de colature, à laquelle il ajoutoit deux onces de ſirop de framboiſe. STOLL a dit avec raiſon que M. DE HAEN n'a fait conſtamment un ſi grand uſage de kina, qu'à cauſe des ſaignées répétées qu'il faiſoit faire & qui affoibliſſoient le malade.

Les douleurs rhumatiſmales ſont ſouvent déterminées

nées & entretenues par les fièvres gaſtriques pituiteuſes. C'eſt bien à tort que SYDENHAM a donné le rhumatiſme comme une maladie nouvelle. HIPPOCRATE en parle, & dit que le rhumatiſme a lieu toutes les fois que la bile ou la pituite miſe en mouvement ſe dépoſe ſur quelque partie, comme ſur les articulations, & que cette maladie attaque plutôt les jeunes gens que les vieillards. Les caractères par leſquels il diſtinguoit la goutte & le rhumatiſme, c'eſt que dans ce dernier il y a chaleur & douleur dans tout le corps; les douleurs ſont très-aiguës dans le moment de l'invaſion, mais le grand caractère qui les différencie, c'eſt que, dans le rhumatiſme, la cauſe matérielle ſe forme dans tout le corps & ſe dépoſe tout-d'un-coup dans l'articulation, au lieu que dans la goutte, la production partielle de la cauſe matérielle ſe dépoſe à chaque fois ſur l'articulation, elle ſe reproduit & ſe dépoſe en différens temps & à des intervalles différens, parce qu'elle tient à une léſion profondément établie dans quelqu'organe principal, tel que le cerveau, le foie ou l'eſtomac.

GALIEN donnoit en général le nom de rhumatiſme à toutes les affections ſur l'habitude du corps, qui occupoient les articulations & les parties charnues, & qui étoient entretenues par l'excès relatif des forces des organes intérieurs & ſuppoſoit un affoibliſſement radical de toute la conſtitution, & il vouloit que les ſucs excrémentitiels de cette affection générale fuſſent habituellement rejettés ſur les organes extérieurs & dépoſés ſur la peau, d'après la débilité relative de ces parties & la dominance des forces des parties intérieures, & fondé en outre ſur ce que les parties les plus foibles ſont atteintes de maladies, de fluxion. Mais il eſt évident que cette explication de GALIEN ne peut s'appliquer qu'aux affections rhumatiſmales acritiques, & en conſidérant l'affection rhumatiſmale par rapport aux

causes spécifiques, & non relativement aux causes générales, ce qui forme le rhumatisme symptomatique démontré par les modernes; car par rhumatisme on entend toute affection douloureuse avec rougeur, tumeur, qui occupe les articulations, ou les parties charnues, ou toutes les deux à la fois. Or ces rhumatismes peuvent être entretenus par des causes matérielles toutes différentes, & demandent un traitement différent; ce n'est pas qu'il n'y ait le plus souvent une cause spécifique, mais cette cause formelle ou particulière doit, ainsi que nous l'avons dit, être subordonnée aux causes générales qu'il faut s'appliquer à détruire & ne doit occuper le médecin que lorsqu'elle existe par elle-même, & qu'elle ne se trouve sous la dépendance d'aucune cause générale, ce qui est extrêmement rare. (Le docteur CABIBEL n'a-t-il pas vu les écrouelles guéries par le traitement ordinaire qu'on suivoit dans une épidémie pituiteuse, & la cause spécifique ne cédoit-elle pas alors aux moyens qui combattoient avec avantage la cause générale. (Mémoire de Dumas.)

Il y a donc des rhumatismes chroniques vraiment inflammatoires, tels que ceux dont parle SYDENHAM, dans lesquels il employoit les saignées, les boissons abondantes de petit lait, le régime végétal.

Sur le rhumatisme inflammatoire, voyez BAILLOU, cité par SCHROEDER, (tom. II, pag. 390, &c.) Il recommande les saignées copieuses & fréquemment répétées, l'usage fréquent des lavemens, des doux laxatifs, & vers la fin des sudorifiques & des diurétiques. (*Idem.* 392.)

HOFFMANN & quelques auteurs donnent le nom de rhumatisme à la douleur qui occupe les muscles, les membranes, les tendons, & le nom d'arthritis aux douleurs articulaires. (SCHROEDER, t. II, pag. 393.) Les douleurs qui occupent les jointures sont ordinairement plus opiniâtres que les autres. (*Idem.* 394.)

La ſciatique, dont HIPPOCRATE donne le traitement dans ſon livre *de affectionibus*, eſt bilieuſe. Voyez le traitement donné ci-deſſous. MARTIAN blâme avec raiſon la pratique des médecins qui traitent toutes les douleurs articulaires par les ſudorifiques, ſans avoir égard aux cauſes matérielles qui les entretiennent.

Les rhumatiſmes inflammatoires ſont plus communs chez les femmes qui ont atteint l'âge critique, & qui perdoient abondamment, & chez qui la ſuppreſſion s'eſt faite tout-d'un coup & ſans être remplacée par d'autres évacuations, chez ceux encore qui ont éprouvé la ſuppreſſion d'une hémorragie habituelle; c'eſt dans ce cas qu'on peut employer les ſaignées topiques locales, par les ſangſues appliquées ſur la partie affectée. STOLL rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent l'utilité de cette pratique dans la goutte; car, à bien des égards, la goutte peut ſe préſenter ſous les mêmes formes que le rhumatiſme. M. PAUMIER, [illegible] d'Angers, avoit déjà imprimé, bien avant STOLL, une diſſertation qui prouvoit les mêmes effets de cette méthode; les affections rhumatiſmales, entretenues par la fièvre pituiteuſe, ſont auſſi très-communes. Une circonſtance eſſentielle, c'eſt que les douleurs ſont plus dilacérantes, qu'elles augmentent conſtamment le ſoir, & qu'elles ſe ſoutiennent toute la nuit au même degré d'intenſité. M. STOLL croit même que cette circonſtance appartient plus généralement & plus eſſentiellement aux fièvres décidément pituiteuſes qu'aux affections vénériennes.

Le rhumatiſme pituiteux s'accompagne ſouvent d'éruptions cutanées qui apportent du ſoulagement, & BAILLOU diſoit avec raiſon que la même cauſe qui entretient les affections rhumatiſmales, produit auſſi des éruptions ſur la peau, & que le grand moyen de guériſon de ces affections étoit la ſueur; mais ce n'eſt qu'après l'uſage des réſolutifs & des évacuations ſuffi-

ſantes, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles. Il faut employer les épiſpaſtiques, les véſicatoires, les frictions aromatiques, mais ſur la fin de la fièvre gaſtrique. On peut concevoir que la cauſe matérielle exiſtante dans les premières voies eſt déplacée, & eſt tellement inhérente dans quelque partie, qu'elle n'eſt plus ſuſceptible de céder aux émétiques & aux purgatifs. GRANT a beaucoup vanté l'uſage ſoutenu du ſi végétal donné chaque jour à doſe ſuffiſante, dans la vue de procurer deux ou trois ſelles, & combiné avec quelque eau fortifiante.

La goutte peut même ſe préſenter ſous des états qui exigent les purgatifs; car, comme l'a dit M. PLENCK le fils, c'eſt ſur-tout dans la goutte qu'il faut avoir égard aux différentes complications, & c'eſt pour cela que les médecins qui négligent cette conſidération obtiennent ſi peu de ſuccès dans ſon traitement. SYDENHAM s'eſt très-bien trouvé, pour ſe préſerver de la goutte & d'un piſſement de ſang, des purgatifs combinés avec l'opium; on peut d'autant plus compter là-deſſus, que SYDENHAM avoit dit ailleurs que les purgatifs étoient inutiles. La plupart des médecins répètent cette aſſertion de SYDENHAM, à laquelle il renonça donc d'après une expérience plus claire. *Purgationem itaque quod attinet, jam retractanda eſt mihi ſententia illa mea quam in ſcripto de podagrâ olim evulgaveram; nempè podagra affectis, minimè conducere, ut vel initio vel in declinatione, vel per paroxiſmorum intervalla purgentur.* (*De mictu ſanguineo à calculo renibus impacto*, pag. 444.)

(Je ſuis fort étonné de trouver cette erreur dans M. MORGAGNI.) Il prenoit une fois chaque ſemaine, pendant pluſieurs mois, deux onces & demie de manne dans deux livres de petit-lait; pendant l'effet de cette purgation, il prenoit de temps en temps un peu de ſuc de limon, le ſoir il prenoit une doſe de laudanum; par

ce moyen il ſe délivra de ſon piſſement de ſang, ſans que l'effet des purgatifs ramenât la goutte à laquelle il étoit ſujet.

Pendant la conſtitution pituiteuſe gaſtrique, il règne ſouvent des affections rhumatiſmales ſans fièvre manifeſte qui ſont de même nature que l'épidémie règnante, & demandent le même traitement; auſſi cèdent-elles ſouvent à la décoction de chicorée amère ou de piſſenlit, chargée de ſel de tartre ou de ſel d'epſum; mais les rhumatiſmes que laiſſent après elles des fièvres gaſtriques mal traitées, ſubſiſtent long-temps, & ſont en général très-opiniâtres & d'une guériſon difficile, ſur-tout ceux qui viennent après les fièvres d'automne qui ne cedent quelquefois qu'au printems. Le traitement doit être applicable aux différentes parties affectées, qui ſont toujours compriſes dans le ſyſtême des muſcles ou dans les membranes articulaires; mais comme ces rhumatiſmes dépendent primitivement d'affection gaſtrique, ils doivent être traités par les réſolutifs gradués; ainſi on les attaquera d'abord par les réſolutifs doux, tels que les ſucs anti-ſcorbutiques tempérés, comme ceux de creſſon, de fumeterre, de chicorée, donnés à haute doſe dans du bouillon. BOERHAAVE vouloit qu'on ajoutât le ſuc de trèfle-d'eau. Les réſolutifs doivent être alternés & ſuivis des purgatifs. Les réſolutifs plus actifs à employer après ceux que nous venons de donner, ſont: le ſavon, la gomme ammoniac, le *galbanum*, & ſur-tout la gomme de gayac; ainſi on peut donner la combinaiſon ſuivante; gomme de gayac ℥j, ſavon médicinal ʒij, dont on fait des pillules, & la doſe eſt depuis dix grains juſqu'à quarante.

M. DAWSON emploie contre le rhumatiſme, teinture volatile de gomme de gayac ℥ß battue avec un jaune d'œuf étendu dans trois onces d'eau d'orge, qu'on édulcore avec demi-once de quelque ſyrop, on prend cette doſe ſoir & matin. (Comm. lipſ. T. 21, pag. 594.)

Quand ces douleurs ſont très-vives, il y ajoute quelques gouttes de teinture thébaïque.

M. VIGAROUS m'a dit avoir obtenu de bons effets dans le rhumatiſme dépendant de conſtitution pituiteuſe, d'un mélange de mercure doux, de gomme de gayac & de fleurs d'arnica : mercure doux un grain, gomme de gayac quatre grains, & autant de fleurs d'arnica, à répéter de temps à autres.

SARCONNE employoit ſouvent dans le rhumatiſme un mélange d'antimoine, d'opium, de gomme de gayac ℥ antimoine crud pulvériſé dix grains, opium un grain, gomme de gayac vingt grains ; faites trois bols avec ſuffiſante quantité de conſerve de roſe ; un bol de ſix en ſix heures. (T. 1, p. 123.)

Dans les tumeurs blanches des articulations, on a ſouvent employé avec ſuccès le remède ſuivant, qui eſt d'un uſage populaire en Hongrie ; d'abord on dirige ſur la partie affectée les vapeurs de baie de genièvre, & l'on frotte bien avec un morceau de flanelle, puis on applique le liniment : ℥ gomme ammoniac ʒij, vinaigre ſcillitique, quantité ſuffiſante pour faire un liniment, & par-deſſus, l'emplâtre compoſé avec la gomme ammoniac une once & q. ſ. de vinaigre ſcillitique ; on répete cette opération deux fois chaque jour.

M. SELLE dit qu'il a quelquefois employé avec ſuccès contre les tumeurs des articulations, par cauſe externe, l'emplâtre réſolutif de SMUKER, qui eſt compoſé ainſi : ℥ gomme ammoniac ℔iij, aſſa-fœtida ℔j, ſavon de Veniſe ℔ß ; faites diſſoudre dans ſ. q. de vinaigre, & réduiſez peu à peu au moyen du feu, à la conſiſtance d'un emplâtre.

Fleurs de ſoufre ʒj, réſine de gayac ʒß, antimoine un gros & demi, faites des pillules de 3 grains, cinq ou ſix fois par jour ; pour tiſanne, ſalſe-pareille quatre onces, antimoine dans un nouet, ſix gros ; faites bouillir juſqu'à réduction de moitié, ajoutez réglisſe ʒj, graine d'anis

deux gros, faites infuſer pendant un demi-quart-d'heure, & coulez. (QUARIN.)

Fleurs de ſouffre ſix gros, antimoine deux gros, ſucre deux onces, un demi-gros deux ou trois fois par jour, avec une décoction de bardane.

fleurs de ſouffre ſix gros, antimoine deux gros, ſucre ʒjß, faites des tablettes d'un demi-gros avec du ſyrop de kermès, un gros trois ou quatre fois par jour.

THEDEN. Uſage alternatif de la teinture d'antimoine, à la doſe de dix gouttes matin & ſoir, & enſuite trois fois à la doſe de vingt, & de gomme de gayac en pillules, avec ſ. q. de poudre de réglisſe, ſuivant la formule ci-contre, ou en émulſion.

Gomme de gayac demi-once, gomme arabique un gros diſſous dans des jaunes d'œuf, eau ʒv, ſavon un gros, quelques ſyrops demi-once, une cuillerée matin & ſoir. Cette manière purge mieux, mais elle eſt plus déſagréable. Tumeurs rhumatiſmales de la glande proſtate, guéries par ce remède. MURRAY, op. méd. t. 11, pag. 451. Il y avoit dans ce cas une complication d'hémorroïdes, pour leſquelles il fallut appliquer les ſangſues.

Les Anglois font grand uſage des préparations d'antimoine dans les maladies cutanées. Ces remèdes ſont vifs & très-efficaces, non-ſeulement parce qu'ils corrigent la dégénération pituiteuſe, mais encore parce qu'ils pouſſent vivement à la peau; on peut donner encore dans le même but de petites doſes d'*ipécacuanha*.

SIMS emploie dans les rhumatiſmes chroniques, parties égales de teinture volatile de gayac, & de vin d'antimoine donné chaque ſoir à la doſe d'une cuillerée à café. Les remèdes les plus actifs ſont ceux que l'on retire des poiſons, tels que la douce-amère en extrait. Un des plus forts encore, c'eſt l'extrait de ciguë, & ſur-tout celui d'aconit, qui, comme l'a reconnu M. STOLL, agit en augmentant & excitant la

transpiration ; on doit le donner à la dose d'un huitième de grain. Pendant le cours de la maladie, il faut décider les évacuations qu'on voit être les plus analogues à la voie de terminaison, vers laquelle tend la maladie; ainsi les rhumatismes se terminent quelquefois par les urines, & dans ce cas, il faut donner les diurétiques; mais des moyens d'excrétion plus avantageux sont sans doute ceux qui vont à augmenter la transpiration & exciter les sueurs. *Sub fine morbi sudores*, comme dit BAILLOU ; ainsi les sudorifiques sont très-appropriés dans le rhumatisme comme dans toutes les maladies cutanées, sur-tout lorsque ces affections sont vraiment idiopathiques, & qu'elles ne sont pas entretenues par des causes générales, ou qu'elles ne sont pas placées ailleurs qu'à la peau. DE HAEN dit qu'une femme, ayant pris de l'arsenic, fut attaquée d'accidens graves; il tenta d'abord, mais sans effet, le choux rouge, qu'on a beaucoup vanté comme antidote de l'arsenic. Cette femme vint à éprouver des démangeaisons aux extrémités supérieures & inférieures ; il donna les sudorifiques, lui fit prendre des bains, & parvint par-là à la guérir.

Les vésicatoires sont les meilleurs sudorifiques & les plus actifs qui conviennent dans le rhumatisme. M. SELLE dit, au sujet des cantharides, que les sels volatils qui s'en échappent ont quelque chose de spécifique contre les affections rhumatismales. BOERHAAVE disoit que s'il vouloit réserver un secret, ce seroit celui de l'application des vésicatoires dans le rhumatisme, mais c'est peut-être lorsqu'il est absolument simple & dénué de complication. STOLL appliquoit les vésicatoires très-souvent & pour peu de temps, mais dans les rhumatismes opiniâtres près des gros nerfs, il est souvent utile de décider la suppuration, & de l'entretenir même par un onguent digestif animé avec un peu de savon. STOLL remarque que les vésicatoires décident

ſouvent, d'une manière critique, des ſueurs & des éruptions miliaires aux environs des parties douloureuſes, & avec démangeaiſon. On peut donc les appliquer pour peu de temps, de manière qu'ils n'enlèvent point l'épiderme, & répètent pluſieurs fois cette application, ſoit tous les jours, ſoit de deux jours l'un. On atteint le même but en faiſant des frictions du plat de la main ſur la partie malade, avec la teinture de cantharides, obſervant de ne ceſſer la friction que lorſque la peau eſt bien ſeche, parce qu'alors on eſt sûr de ne point avoir de veſſies ni d'excoriations, & les cantharides agiſſent ſur-tout comme altérantes. Peut être le ſuc du *lauro-ceraſus* ſeroit-il bon. VENEL dit qu'il eſt excellent, pris intérieurement dans les empâtemens & obſtructions pituiteuſes, tenaces & rebelles à tous les autres remèdes. (Voy. mat. méd.)

On peut donner intérieurement une décoction de douce-amère, de bardane, de ſquine. COTUNNI rapporte, dans ſon traité *de iſchiade nervoſâ*, que dans une ſciatique opiniâtre, l'application d'un véſicatoire ſur le nerf ſciatique, décida l'évacuation d'une matière viſqueuſe aſſez abondante qu'il vit lui-même ſortir. Cette eſpèce de colle ne paroiſſoit quelquefois qu'après l'application du véſicatoire réitérée deux ou trois fois, le véſicatoire n'avoit d'effet qu'après la ſortie de cette matiere.

Cependant, ce traitement, donné par COTUNNI, ne peut convenir à toutes les eſpèces de ſciatique. Conſultez auſſi ſur l'utilité des lavemens, DE HAEN, *ratio medendi*, t. 2, pag. 128; ſur les lavemens dans ces affections, voy. MORGAGNI, épiſt. 57, n° 5. Il rapporte d'après ARANTIUS, que pluſieurs ont été guéris par le ſeul uſage du lavement; il a vu de très-bons effets de lavemens compoſés d'eau, dans leſquels on avoit fait bouillir l'os de *perne*, (c'eſt un coquillage.

Idem. Ibidem.) Conſ. MORGAGNI, même ep. n°. 6, ſur l'uſage des ſangſues aux veines hémorroïdales dans la ſciatique. D'après l'obſervation de ZECHIUS; ſur l'uſage de la ſaignée de la malléole externe du côté affecté : d'après le même ZECHIUS & RIVIERE. Mais ces ſecours ne conviennent que dans le cas de pléthore ou de phlogoſe, (*idem*) & ſur l'uſage des purgatifs dans les affections goutteuſes, (*Idem.*) il cite l'exemple de deux médecins Italiens, MARC GALINARIA & PIERO BAYRO, guéris de la goutte par l'uſage ſoutenu des purgatifs, ép. 57, n°. 6. Il paroît oppoſé à l'opinion de SYDENHAM, qui croyoit que les purgatifs, même les plus doux, étoient toujours contraires aux goutteux, n°. 6; mais il auroit dû ajouter que SYDENHAM ſe rétracta dans la ſuite, & qu'il ne vit pas de moyen plus ſûr pour ſe préſerver de la goutte, que l'uſage fréquent de légers purgatifs, mais avec la précaution de calmer l'agitation qu'ils produiſent, par l'uſage de l'opium. (SYDENHAM, t. 1, pag. 444.) C'eſt une erreur que commettent pluſieurs modernes. RICHTER, t. 2, p. 339, rapporte la pratique de GRANT, dans les maladies atrabiliaires.

Pour le traitement préſervatif des douleurs arthritiques, le lait convient dans les ſujets d'un tempérament ſec, qui n'ont point d'obſtruction, point de ſymptôme d'affection hypocondriaque, qui ne ſont point ſujets aux fluxions catharrales; on le donne pendant quarante jours au printemps & en automne.

Les purgatifs conviennent aux goutteux qui ont un embonpoint raiſonnable, qui ont épuiſé leur conſtitution par des travaux d'eſprit & des excès de table, qui ne ſont point ſujets aux affections catharrales.

Enfin les ſudorifiques conviennent éminemment chez ceux qui ſont ſujets aux affections catharrales, comme cela eſt ordinaire aux goutteux peu avancés en âge, & peut-être chez ceux chez qui cette maladie eſt héréditaire.

taire. RAYM. FORTIS, Biblioth. méd. l. I, pag. 174.

On peut auſſi dans les rhumatiſmes employer les vapeurs d'eau chaude pour provoquer la ſueur : pour cet effet, on peut placer au-deſſous du malade un grand vaſe plein d'eau tiède, & on en retient les vapeurs par le moyen d'un drap, dont on enveloppe le malade & qu'on attache à ſon coul. M. SIMS dit que c'eſt un moyen très-uſité dans ſon pays parmi les gens du peuple, & que ſouvent un ou deux bains de ces vapeurs ont emporté des affections rhumatiſmales très-opiniâtres. MERTENS a auſſi recommandé les bains d'eau thermale dans les affections rhumatiſmales, & en compoſoit lui-même des factices de la manière ſuivante : il faiſoit un foie de ſouffre avec une partie de ſouffre & deux parties de chaux vive : il mettoit une livre de ce foie de ſouffre dans une ſuffiſante quantité d'eau pour former un bain ; mais on ſait qu'il faut diminuer la doſe de ce foie de ſouffre pour les perſonnes délicates.

Nous avons déjà dit que les fièvres gaſtriques, trop tôt ſupprimées par le kina, décidoient après elles des rhumatiſmes chroniques. Dans ce cas, SYDENHAM donnoit comme ſpécifique la compoſition ſuivante, & il prétendoit que c'étoit ſa conſcience qui l'engageoit à la publier ; prenez conſerve de cochléaria de hortenſis recus ℥ij, arum en poudre compoſée ℥vj, avec ſ. q. de ſirop d'orange ; faites un elixir à prendre trois fois par jour pendant un mois entier, à la doſe de ℥ij ; on boira par-deſſus trois onces de l'eau ſuivante : prenez cochlearia de jardin, huit poignées, écorce d'orange ſix, bechabunga nactuartii aquatici, ſauge, menthe, de chaque huit poignées, écorce de noix muſcade ℥ß ; faites infuſer dans trois livres de bière de Brünſwich, diſtillez le tout enſemble, & tirez-en ſix livres d'eau pour prendre de la manière indiquée ci-deſſus ; il faut ſur-tout que la doſe de poudre d'arum compoſée ſoit

conſervée exactement, ou que du moins elle ne ſoit pas diminuée.

Coxendicum morbus cum fuit dolor corripit juncturam & ſummas nates ac coxendium, tamen vero etiam per totum crus dolor vagatur. Huic confert cum dolor tenuerit, mollire in quacumque tandem cruris parte dolor hæſerit, per balnea, tepefactoria, ac fomenta, & alvum ſubducentia; ubi vero dolor quieverit, pharmacum dandum, & infra purgare, & poſtea bibat lac aſininum coctum. Doloris autem cauſa dantur quæ ſcripta ſunt in libro de medicamentis (ce ſont des narcotiques) *de affectionibus. Si vero dolor incubuerit, in unum locum aliquem conſtiterit, & medicamentis non fierit exacta, urito, quocumque loco fuerit dolor: urito autem lino crudo.* (c'eſt le moxa.)

Ce rhumatiſme eſt attribué par HIPPOCRATE, au ſang contenu dans les veines, & altéré, ſoit par la pituite, ſoit par la bile. Il eſt différent par conſéquent de celui qui a ſon ſiége dans les enveloppes des nerfs, & que M. COTUNNI a bien décrit.

Pour prouver l'opinion d'HIPPOCRATE, ſur cette eſpèce de rhumatiſme, MARTIAN remarque que très-ſouvent les veines ſe gonflent d'une manière très-conſidérable. Dans cette eſpèce, il eſt certain que les véſicatoires, au moins dans le principe, ne conviennent pas autant que dans l'eſpèce de COTUNNI. (Confer. P. MARTIAN, verſ. 25, ſ. 2.) Il le traite comme une affection bilieuſe. par des émolliens ſur l'endroit de la douleur, par des lavemens fréquemment répétés; quand la douleur eſt diminuée, il purge, puis il donne le lait d'âneſſe bouilli.

Relativement à la douleur, il donnoit des remèdes qui probablement étoient compoſés de diurétiques, de fortifians, de narcotiques, MARTIAN employoit la thériaque d'Andromaque, à la doſe de vingt grains, avec ſept grains de pillules de cynogloſſe.

(Sur le traitement de la sciatique, voyez HIPPOC. épid. l. 5. Hist. d'EUPOLE; VALLÉSIUS.)

De la fièvre pituiteuse générale, ou fièvre lente nerveuse d'HUXAM.

Coqueluche miliaire, Commentaire de LEIPSIK, supplém. 1me. décad. pag. 6, 95.

Sur cette fièvre, voy. VALL. Comm. de LEIPSIK, t. 10, pag. 255 & suiv.

Sur l'affection de poitrine subordonnée à cette fièvre, VANDENBOSCH, pag. 241, 242.

Pour exemple d'une fièvre putride pituiteuse, les petites véroles cristallines & verruqueuses de MEAD. Voy. SCHROEDER, t. 2, pag. 225.

Celles qui sont décrites par HUXAM, comme accompagnées de la fièvre lente nerveuse. Conf. SCHROEDER, t. 2, pag. 233.

On a quelquefois vu ce caractère dans des petites véroles inoculées, lorsque le traitement préparatoire avoit été trop énervant. (TISSOT, cité par SCHROEDER, t. 2, pag. 234.)

Pour exemple d'une fièvre pituiteuse locale, le mal de gorge gangreneux décrit par FOTHERGILL, où il paroît cependant que l'état contagieux étoit compliqué d'une manière bien marquée.

Traitement émétique dès le commencement avec l'ipécacuanha, des cordiaux, la confection de *raleigh*, le *contrayerva*, le vin.... Gargarisme, ℥ décoction pectorale ʒxij, ajoutez, dans le temps de l'ébullition, demi-once de racine de contrayerva, passez & ajoutez vin blanc ʒij, teinture de myrrhe ʒj; miel ʒvj, f. q. Sur cette maladie, voy. les Conf. de MERCATUS.

FOTHERGILL remarque que le goût pour les alimens solides revient très-promptement dans cette ma-

ladie ; ce qui dépend de la débilité des forces toniques ; qui a lieu dans toutes les affections pituiteuſes, & qui rend plus néceſſaire l'action tonique des alimens ſur l'eſtomac. (FOTHERGILL, pag. 112, 113, trad. Françaiſe.)

Nous n'avons encore parlé que de la fièvre pituiteuſe gaſtrique, nous allons maintenant paſſer à la fièvre pituiteuſe générale, qu'on appelle fièvre lymphatique, & qui répond à la fièvre lente nerveuſe d'HUXAM, ou à la fièvre catharrale, maligne ou rhumatiſmale pituiteuſe dans d'autres auteurs. On a quelquefois obſervé ce caractère dans de petites véroles inoculées, lorſque le traitement préparatoire avoit été trop énervant, comme l'a dit TISSOT. On peut encore conſulter, ſur cette maladie, ce qu'a dit VILLIS, *de morbis convulſivis*; mais il paroît cependant que l'affection qu'a décrit cet auteur étoit compliquée du génie phlogiſtique.

Cette fièvre règne au printemps, & ſur tout à la fin de l'automne & au commencement de l'hiver. Nous avons déjà remarqué avec M. STOLL que la conſtitution pituiteuſe ſe trouve placée entre la conſtitution bilieuſe de l'été & la conſtitution phlogiſtique de l'hiver. Elle attaque les femmes plus que les hommes, celles qui ſont mal réglées, & ſpécialement les perſonnes chlorotiques & ſujettes aux fleurs blanches, les gens foibles & les hommes dont le tempérament approche beaucoup de celui des femmes & des enfans qui ſont gras, ont la peau délicate, enfin ceux qui ſont, comme on dit, d'une conſtitution phlegmatique, dont le tiſſu des chairs eſt fort développé, & qui ont les vaiſſeaux petits & nombreux.

L'impreſſion des cauſes énervantes long-temps ſoutenues, diſpoſe à cette maladie, telles ſont l'habitation

d'un pays marécageux l'hiver : une conſtitution froide & humide, un tempérament dénué de vigueur & d'action, les paſſions triſtes.

Cette fièvre commence par un froid léger qui eſt ſuivi d'une chaleur peu vive, & qui ſe diſſipe bientôt. Le malade eſt affecté d'ennui & d'anxiétés, d'un dégoût profond : il éprouve des laſſitudes dans les membres, & ſur-tout dans les articulations, la tête eſt peſante, ſe prend facilement de délire, elle eſt douloureuſe, ſur-tout au derrière, qui eſt, comme on ſait, l'organe des nerfs ; tous les accidens ſont plus graves ſur le ſoir & s'exacerbent dans la nuit. Cependant la chaleur n'eſt guère changée, non plus que le pouls, & d'après le peu d'énergie de ces ſymptômes, on diroit que le malade eſt abſolument ſans fièvre ; car l'état du pouls ne répond point à l'abattement, à la ſtupeur, à l'engourdiſſement des ſens ; les urines ſont quelquefois plus claires & plus abondantes que dans l'état de ſanté, quelquefois elles ſont jaunes, troubles, & reſſemblent, comme dit HUXAM, à de la petite bière ; tout le corps exhale une odeur acide manifeſte, la langue eſt humectée & blanche, quelquefois couverte d'une matière muqueuſe très-épaiſſe ; ce n'eſt guères que dans le cours de la maladie qu'elle ſe deſſèche & qu'elle ſe gerce, ſur-tout à la partie moyenne ; les malades ne reſſentent point une ſoif fort vive, ils ſont étonnés & ſtupides, à-peu-près comme des perſonnes priſes de vin, ils ſont durs d'oreille, la couleur du viſage eſt très-changeante, & ſes différentes parties préſentent des couleurs différentes.

Cette fièvre eſt décidément continente, & ſi elle ſouffre des redoublemens, c'eſt un ſigne certain qu'elle eſt compliquée d'affection gaſtrique. Cette fièvre eſt très-longue pour l'ordinaire, ſes mouvemens ſe déploient d'une manière lente & incertaine, ce qui en rend la marche irrégulière ; ainſi elle ne comporte pas

de criſes fixes ; on n'y obſerve nullement les jours critiques, & elle ſe diſſipe peu à peu comme elle s'eſt formée. (Voyez ſur cette fièvre HUXAM, HOME, STOLL. MACBRIDE. LANGRISH. Sur la fièvre putride pituiteuſe, voyez HIPPOCRATE, *de vict. rat. in acut.* l. 4, p. 260. *Febris ardentis genus aliud. Alvus ſubducitur, ſitis. Lingua aſpera, ſicca, ſalſa. Urinæ ſuppreſſio, vigilia extrema refrigerata.*

Tali niſi ſanguis e naribus effluxerit, aut circa collum abſceſſus, aut crurum dolor oboriatur, & ſputa craſſa expuerit (hæc autem ſuppreſſa alvo contingunt.) Aut coxæ dolor, aut pudendi livor ſupervenerit, non judicatur. ; teſticulus quoque intenſus judicatorius eſt.

Nous avons vu ailleurs que le corps animal eſt compoſé de deux grands ſyſtèmes : le ſyſtême vaſculaire, artériel & veineux, & le ſyſtême nutritif ; or c'eſt dans ce dernier, c'eſt dans l'organe de la nutrition, que paroît s'exercer la maladie dont nous parlons ici ; il nous ſera facile de nous en convaincre par l'examen plus approfondi des phénomènes qu'elle nous préſente, & d'abord quoique cette fièvre n'éprouve aucune crise réelle, cependant elle éprouve dans ſon cours des excrétions, qu'on peut regarder comme des criſes partielles & incomplètes ; or, les excrétions les plus avantageuſes dans cette maladie ſe font par l'organe de la peau ; c'eſt ainſi que les ſueurs ſpontanées ſont très-utiles dans cette fièvre, puiſqu'elles peuvent l'emporter après le ſeptième ou le huitième jour ; c'eſt encore la raiſon pour laquelle les abcès ſont plus fréquens dans cette eſpèce de fièvre que dans les autres, comme l'a vu GALIEN ; les taches miliaires qui ſortent ſpontanément, & ſans être produites par un mauvais traitement, ſont auſſi ſouvent utiles & peuvent être regardées comme critiques, comme l'a parfaitement bien

vu HIPPOCRATE, & ſur-tout ſi on ne peut les attribuer à des matières contenues dans les premières voies.

Superveniebant autem, (dans la ſeconde conſtitution qui paroiſſoit pituiteuſe, comme l'ont reconnu les commentateurs), *circa ſeptimam, octavam, nonam, aſperitates in cute miliaceæ, culicum morſibus ſimiles, non admodum pruriginoſæ. Hæ ſubſiſtebant uſque ad judicationem, nulli verò vidi maſculo has erupiſſe, mulier autem nulla mortua eſt cui hæc accidiſſent.* (ep. 2, ſ. 3.) & il eſt étonnant, d'après cela, qu'on ait dit que la miliaire étoit une maladie nouvelle.

La peau compoſe une partie conſidérable du ſyſtême nutritif, puiſqu'il eſt bien acquis aujourd'hui par les expériences de MONRO & de pluſieurs autres anatomiſtes anglais, que la plus grande partie des vaiſſeaux lymphatiques appartient à l'organe de la peau, & filent dans la ſubſtance du tiſſu cellulaire; c'eſt la ſympathie qui exiſte entre la peau & le poumon, qui fait que dans la fièvre pituiteuſe générale le poumon eſt ſi ſouvent affecté.

La ſympathie entre la peau & le poumon ne paroît pas dépendre de ce qu'ils appartiennent à un ſeul & même ſyſtême, le ſyſtême nutritif, mais de ce qu'ils ſont appliqués au même genre de ſecrétion.

Les grands émonctoires du ſyſtême nutritif, ſont la peau, les reins & le ventre.

ZECCHIUS diſoit que les fièvres catharrales ſuppoſent toujours une augmentation de chaleur dans les poumons & la poitrine. (SENNERT, *de febribus*, p. 843.)

C'eſt parce que la peau, comme partie du ſyſtême nutritif, eſt très-fréquemment affectée dans cette fièvre, qu'elle eſt auſſi très-diſpoſée à porter ſur le poumon.

Il arrive donc preſque toujours que dans le cours de la fièvre pituiteuſe, la poitrine s'affecte, & qu'il ſurvient de la toux, d'abord ſèche & enſuite avec des

crachats muqueux & peu abondans ; c'eſt d'après la diſpoſition qu'a cette fièvre à porter ſur la poitrine, qu'elle a été appellée aſſez généralement du nom de fièvre catharrale.

STOLL a obſervé que cette toux cédoit ſur-tout au vomiſſement, ou à quelque ſelle qui ſurvenoit ſpontanément. Lorſque la maladie tourne mal, il arrive ſouvent auſſi qu'elle ſe termine par des épanchemens de matières ſéreuſes ou pituiteuſes qui ſe font ſoudainement dans la poitrine ; phénomène qui dépend de l'extrême tendance de cette maladie à ſe porter ſur la poitrine. C'eſt auſſi parce que la fièvre pituiteuſe générale attaque l'organe nutritif, que les ulcérations de la peau, ſoit naturelles, ſoit excitées par l'art, ſont d'une utilité plus directe dans cette maladie que dans les affections bilieuſes ; c'eſt ainſi que GIBSON a vu que dans une fièvre lente nerveuſe, la peau affectée de gangrène fut très-utile & comme critique.

Sur l'utilité de la gangrène établie à l'extérieur dans certaine eſpèce de fièvres, conſultez QUESNAY & les Italiens BARALDI & CANTERI, cités par BURSERIUS. (*In appendice*, pag. 23.) GONNER, SAMOLICE. (Comment. lipſ. t. 21, p. 611.)

Ainſi encore on a vu que des ulcérations excitées dans des endroits où le corps repoſe, ſont très-utiles ; auſſi les véſicatoires ſont-ils d'un uſage bien entendu, très-familier dans cette eſpèce de fièvre pituiteuſe : on les applique à la nuque, derrière les oreilles, aux aiſſelles, aux aînes, aux jambes. WILLIS, *de morb. convulſ.* c. 8, p. 52.

L'eſtomac & les inteſtins ſont bien évidemment des parties du ſyſtême nutritif. Dans la fièvre pituiteuſe générale, les évacuations critiques ſe font auſſi par le vomiſſement & par les ſelles. STOLL a obſervé que la plupart des malades attaqués de cette fièvre, vomiſſoient chaque jour une petite quantité de matière pituiteuſe, & que

les ſymptômes ſe civiliſoient par l'effet de ces évacuations ſpontanées ; les vomiſſemens diminuoient la chaleur, dégageoient la tête, & faiſoient diſparoître la rougeur des yeux & du viſage : quelques malades vomiſſoient ainſi chaque jour ; & quand les vomiſſemens retardoient & ne ſe faiſoient point à l'heure accoutumée, ils éprouvoient des feux au viſage & beaucoup de chaleur ; ils étoient inquiets, avoient du délire ; & ces ſymptômes ſe calmoient tout d'un coup, dès que le vomiſſement de matières pituiteuſes s'établiſſoit. Les évacuations qui revenoient chaque jour diſſipoient la maladie. On voit donc que les vomiſſemens peuvent être très-avantageux, pourvu qu'ils viennent naturellement ; mais il n'eſt pas donné à l'art de les imiter, parce que ces humeurs pituiteuſes ſon amenées par l'effet de la maladie, qu'elles ne ſont pas en congeſtion dans l'eſtomac, mais qu'elles y abordent ſucceſſivement de toutes les parties du corps dont elles ſont détachées par l'acte de la coction, ſur laquelle l'art eſt ſans aucun pouvoir. Les produits de la coction ſont auſſi communément évacués par les inteſtins, & les flux du ventre, pourvu qu'ils ne ſoient pas exceſſifs, ſont toujours utiles dans cette fièvre.

Nous avons vu que les glandes ſont encore partie du ſyſtême nutritif. Or dans la fièvre pituiteuſe générale, les glandes ſervent auſſi de voie de décharge à la nature, (WILLIS *de morb. convulſiv.*, *c.* 8, *p.* 47, *quod demum*, *&c.*) & très-ſouvent les produits de la coction s'évacuent par les glandes ſalivaires, & coulent de la bouche pendant pluſieurs jours ſous la forme d'une ſéroſité plus ou moins épaiſſe.

Dans les circonſtances moins favorables, il arrive quelquefois que cette matière ſe porte ſur d'autres glandes, & il ſe fait dans ces glandes des dépôts âqueux très-opiniâtres, & qui ne font rien pour le ſoulagement de la maladie, parce que ces parties ne ſont point

assez étendues pour recevoir convenablement les produits de la coction.

HIPPOCRATE, en parlant de la fièvre pituiteuse putride, dit : *Febris hæc non judicatur nisi fiat abscessus circa collum. Vel crus doluerit. & æger sputa crassa, excreaverit.* (*Hæc autem astrictâ alvo fiunt.*) *Vel coxæ dolor vel pudendi livor supervenerit. Testis quoque intensus judicatorius existit. De vid. rat. in acut. p.* 260.

Ces dépôts dans les glandes qui sont des parties du système nutritif, prouvent que c'est vraiment dans ce système que s'exerce, d'une manière comme spéciale, la cause matérielle de ces fièvres.

Ces métastases sur les glandes sont fort redoutables quand elles se font sur la tête, parce qu'elles indiquent que le cerveau pourroit être aussi affecté d'un épanchement semblable.

Nous pouvons observer ici que la petite vérole qui intéresse bien évidemment le tissu cellulaire, & qui est vraiment une maladie muqueuse, a une très-grande disposition à porter sur les glandes; ainsi dans la petite vérole inoculée, les glandes de l'endroit où on introduit le virus sont constamment les parties les plus affectées. Il y a même des inoculateurs qui ont prétendu que l'on pouvoit avoir la petite vérole sans éprouver d'autre accident qu'une douleur dans les glandes : dans les glandes des aisselles, lorsque l'inoculation s'est faite aux extrémités supérieures, & dans les glandes des aînes, lorsqu'elle s'est faite aux extrémités inférieures. Quoiqu'il en soit de cette prétention, il est certain que les douleurs dans les glandes voisines du lieu de l'insertion, sont un symptôme très-important dans la petite vérole inoculée.

Quelques physiologistes ont prétendu que les nerfs du cerveau & leurs productions servoient à la nutrition, & en étoient l'organe principal. Cette opinion, qui

paroît d'abord avoir été avancée par une dame Eſpagnole nommée OLIVA DE SABUCCO, a été ſuivie par HENTIUS, WARTON, CHARLETON, WILLIS, & pluſieurs autres anatomiſtes Anglais, & renouvellée de nos jours par le célèbre DE BUFFON. Ces auteurs ſe ſont fondés ſur la matière qui environne les nerfs, qui paroît tenir au mucus dont ſe forment toutes nos parties, & qui préſente les qualités vraiment nourricières. Cette idée peut encore s'établir ſur ce que la fièvre pituiteuſe générale, qui attaque évidemment le ſyſtême nutritif, fait auſſi reſſentir ſon impreſſion ſur les nerfs, & même ce caractère eſt ſi évident, que pluſieurs auteurs ont regardé cette fièvre comme produite par l'inflammation du cerveau, hypothéſe qu'on pourroit admettre, en n'entendant point par-là une inflammation qu'on doive traiter par la ſaignée.

C'étoit ſur de ſemblables obſervations qu'étoit fondée l'idée des anciens, qui attribuoient à la tête toutes les maladies de fluxions. MARTIAN, qui a dit que ces maladies ſont très-communes à Rome, rapporte qu'il a vu pluſieurs femmes délivrées ſur le champ de fluxions ſur la gorge, par la ſimple affuſion d'eau chaude ſur la tête. (Epid. 2, ſ. 6, verſ. 14.)

HOME a trouvé après la mort des ſuppurations dans le cerveau & le cervelet. (*Principia medicinæ.*) Voyez SCHROEDER, t. 2, pag. 138. Il paroît que l'intumeſcence des tégumens de la tête eſt un ſigne qui a beaucoup de valeur dans les ſuppurations du cerveau.

HIPPOCRATE donnoit le nom de ſphacèle à l'inflammation du cerveau. Il compte parmi les ſignes la tuméfaction des parties extérieures de la tête. (V. SCHROEDER, t. 1, pag. 248, 249.) Il regardoit cet état comme eſſentiellement différent de la phrénéſie. (*Ibid. idem.*) Voyez MORGAGNI, ſur les opinions des Modernes ſur le ſiége de la phrénéſie, epiſt. 7, n°. 8.

Après les affections phrénétiques, on a quelquefois trouvé les vaiſſeaux de la tête gorgés d'un ſang aqueux & pituiteux. (*id. ibid.*) (SCHROEDER, t. 1, pag. 256 & ſuiv.) SELLE. (Sur la différence de la phrénéſie & de l'inflammation du cerveau, *piret.* pag. 140, & Manuel pratique.) La phrénéſie & l'inflammation du cerveau ne peuvent pas être regardées comme ſynonimes. Le plus communément l'inflammation du cerveau s'accompagne de ſtupeur.

Une fièvre qui a toute l'apparence d'une fièvre nerveuſe, peut cependant être entretenue réellement par une inflammation phlogiſtique du cerveau, ce qui offre une très grande difficulté pour la pratique. SAUVAGE. (*Cephalitis ſpontanea*, t. 2, pag. 480.) M. HOME a éprouvé une fièvre en apparence lente nerveuſe, pour laquelle il fut ſaigné avec ſuccès, & qui apparemment dépendoit d'une inflammation du cerveau. (SELLE, *piret.*, pag. 139.) (SAUVAGE, *typhomania agrippnocoma*, t. 3, pag. 427.) Il approuve la pratique de RIVIERE, qui conſiſte dans les ſaignées du bras, du pied, des applications rafraîchiſſantes ſur la tête; des lavemens, des ventouſes sèches & ſcarifiées ſur les omoplates, le dos, les feſſes, les jambes, des véſicatoires aux bras, aux cuiſſes, à la nuque, &c, & pour diſſiper la congeſtion du cerveau, l'ouverture de la veine du front, les ſangſues aux tempes, derrière les oreilles. Il blâme les émétiques & les purgatifs.

WILLIS prétendoit que l'affection ſoporeuſe dépendoit toujours d'une inflammation des méninges. (MORGAGNI, ép. 7, n°. 8.)

Affections ſoporeuſes gaſtriques bilieuſes. (Epid. 7, ſ. 2, p. 363.)

Affection ſoporeuſe pituiteuſe. HIPP. paſſim. P. MARTIAN. (COAQUES, ſ. 1, verſ. 31.)

L'inflammation du cerveau ſe préſente aſſez ſouvent ſous la forme d'une fièvre lente nerveuſe, enſorte que

les ſymptômes ſont très-équivoques, & qu'il eſt difficile d'y reconnoître une affection vraiment inflammatoire.

Cette incertitude ne peut guères être diſſipée que par la connoiſſance des cauſes qui ont précédé, comme des coups ou des chûtes ſur la tête. SELLE. *pire:.*, p. 139, Méd. clinique, t. 2, p. 63.

STOLL remarque que dans ces fièvres les fonctions animales ſont plus léſées que les fonctions vitales, puiſque le pouls & la chaleur ſont preſque dans l'état naturel, enſorte que cette maladie attaque profondément le cerveau, & qu'elle ſe termine ſouvent par des dépôts aqueux dans les ventricules du cerveau & le canal vertébral; d'où il eſt aiſé de conclure que le cerveau & les nerfs ſont des organes éminemment appliqués à la nutrition. HUXAM dit avec raiſon que les fièvres bilieuſes affectent le ſang, & que les fièvres pituiteuſes attaquent les vaiſſeaux lymphatiques Cet auteur diſoit que la cauſe qui décide les affections bilieuſes, agiſſoit d'une manière analogue au poiſon de la vipère, qui tend à changer la maſſe du ſang en bile, & que la cauſe qui décide la fièvre lente nerveuſe agit d'une manière analogue à la morſure d'un chien enragé. En effet, nous voyons que les remèdes qui ſont utiles contre la rage le ſont auſſi contre la fièvre lente nerveuſe, tels ſont les mercuriaux, l'opium, les alkalis volatils, le ſcarabée méloé, ſi vanté par STOLL, & dont il a obtenu de ſi heureux effets.

Nous diſions que la petite vérole paroiſſoit porter ſon effet ſur les nerfs, & en effet, indépendamment des mouvemens convulſifs ſi ordinaires à cette maladie, le ſymptôme le plus tranchant eſt une douleur vive dans le dos & les lombes, & qui doit être rapportée à une douleur vive reſſentie dans la moëlle épinière. GALIEN, dans la deſcription qu'il donne

d'une fièvre pituiteuſe, remarque que le corps eſt comme gonflé, & que le tiſſu des chairs eſt empâté & bouffi. Tout ce que nous venons de dire ſuffit pour prouver que la fièvre lente nerveuſe attaque le ſyſtême nutritif, & qu'elle a ſon ſiège dans les organes de ce ſyſtême.

Le traitement de cette fièvre demande beaucoup de ménagement, & ſur-tout dans le commencement. Il faut éviter tous les remèdes violens; il conſiſte à donner des remèdes qui conviennent contre la dégénération pituiteuſe, elle demande des moyens qui agiſſent lentement; il faut en quelque ſorte la ménager, & ſuivre le principe de SIMS, qui dit qu'il faut combattre d'une manière lente toutes les maladies qui ſe ſont formées lentement. Il faut d'abord s'aſſurer s'il y a complication de la diathèſe phlogiſtique, & dans ce cas on emploi-roit de petites ſaignées & autres antiphlogiſtiques; les émétiques & les purgatifs ne conviennent que lorſqu'il y a complication gaſtrique & affection des premières voies; il faut s'en tenir aux plus doux, & ſoutenir leur action par les ſtomachiques, tels que les décoctions de chardon bénit, de ſcordium, de petite centaurée, d'abſinthe, &c. & non pas l'eau chaude, comme dans les autres maladies; on peut auſſi donner les émétiques à petite doſe. Le ſoulèvement qu'ils excitent ainſi à l'eſtomac, invite la nature à ces mouvemens répétés & critiques dont parle STOLL. Les préparations d'antimoine ſont les émétiques à préférer, parce que les antimoniaux ſont de véritables correctifs de la dégénération pituiteuſe. Un ſecond moyen très-efficace, c'eſt de tenir le ventre libre; car, outre que nous avons vu que le flux de ventre offre un moyen d'évacuation critique, c'eſt auſſi le plus ſur moyen de prévenir les épanchemens ſéreux qui peuvent ſe faire dans le cerveau ou la poitrine. M.

STOLL preſcrit à cet effet, de deux en deux ou de trois en trois heures, un lavement compoſé ſimplement avec du lait, du ſucre & du ſel; on peut donner auſſi des laxatifs très-doux, comme l'électuaire lénitif, quelques ſels, mais à doſes foibles, & de manière à produire ſeulement quelques ſelles.

Lorſqu'nne fièvre pituiteuſe gaſtrique eſt devenue générale par un mauvais traitement, la meilleure pratique à ſuivre eſt celle de M. DE HAEN, qu'il preſcrit dans ſon *rat. med.*; il donnoit alors une combinaiſon d'or fulminant, avec du mercure doux & de la rhubarbe, de chaque ʒij, avec l'extrait de ſquine; il en faiſoit des pillules, dont il donnoit une de deux en deux heures, & il faiſoit prendre en même-temps une infuſion de genièvre. L'effet de ce remède eſt d'évacuer la ſéroſité par les ſelles & par les urines, mais il ne faut pas le donner quand la fièvre eſt trop forte, & en général, les mouvemens fébriles contre-indiquent l'uſage de ce remède.

Comme la cauſe matérielle eſt dans tout le corps, & que dès lors on ne peut pas diriger les ſecours de l'art vers telle ou telle partie, il faut livrer la maladie à la nature, & tout ce que le médecin doit faire, c'eſt d'aider les évacuations convenables, de prévenir & de combattre les ſymptômes graves, pour ſoutenir les forces, l'on prend avec ſuccès du petit lait fait avec quatre livres de lait frais & huit onces de bon vin (car le vin, ſelon M. GILCHRIST, eſt un excellent remède contre cette fièvre) ſoit avec des tiſanes amères, des décoctions de piſſenlit, de chiendent, de chicorée amère; les boiſſons doivent être priſes un peu tièdes; les boiſſons froides ne ſont pas ſi utiles que dans les affections bilieuſes. Dans les affections pituiteuſes, les anciens avoient coutume d'unir le lait avec du vin (Voy. HIPPOCRATE & P. MARTIAN). HIPPOCRATE ne donnoit pas le petit lait dans tous les temps de l'année, mais il ne dit pas dans quelle ſaiſon, parce qu'il ſuppoſe ce

fait assez connu. P. MARTIAN pense que ce temps prohibé étoit l'été. On y suppléoit alors par le lait d'ânesse bouilli ; ainsi il donnoit le petit lait dans les affections pituiteuses, & le lait d'ânesse bouilli dans les bilieuses. GALIEN donnoit d'abord de l'eau miellée, & il faisoit prendre un lavement laxatif ; il donnoit du pain trempé dans du vin pour soutenir les forces, & empêchoit le malade de trop se livrer au sommeil. STOLL a remarqué que le sommeil augmentoit les accidens, ce qui est conforme aux idées que nous avons exposées ailleurs sur le sommeil. Ce qu'il y a de remarquable dans le traitement que propose GALIEN, c'est que les moyens curatifs sur lesquels il comptoit le plus étoient appliqués sur la peau ; il faisoit faire des frictions sur la peau avec des huiles émollientes combinées avec le pouliot, le serpolet, la menthe, &c. Il faut espérer que ces moyens d'excitation, employés par les anciens, négligés & oubliés par les modernes, seront rétablis dans la pratique, attendu qu'on sait de nos jours qu'il est bien établi que les vaisseaux lymphatiques viennent aboutir en foule dans le tissu de la peau, & que les médecins savent que tous les médicamens appliqués sur la peau portent spécialement leur action sur l'organe nutritif, & dès lors sont plus propres à combattre les maladies qui attaquent cet organe ; ainsi il est bien acquis aujourd'hui que dans le traitement de la vérole, le mercure, donné en frictions faites sur la peau, a plus d'efficacité que pris intérieurement.

M. J. GENRIC a décrit une maladie des isles Barbades, pays extrêmement humide, au moins dans certaines parties de l'année. L'histoire de cette maladie peut jetter un grand jour sur ce que nous avons dit jusqu'à-présent. D'abord, les glandes & les vaisseaux lymphatiques s'obstruent, s'enflamment, & donnent lieu à des gonflemens plus ou moins considérables selon les parties affectées. (Toutes les fois que les glandes lym-

phatiques ſituées à l'extérieur ſont attaquées, les parties qui les avoiſinent reſtent plus volumineuſes qu'elles n'étoient auparavant.)

Les Nègres contractent cette maladie plus ſouvent que les Blancs; on l'attribue à ce qu'ils ſont peu vêtus, à ce qu'ils dorment ſur la terre, où ils paſſent des nuits entières.

Les Blancs qui l'éprouvent ſont ceux qui ſe tiennent à un courant d'air après quelque violent exercice, ceux qui paſſent les nuits hors de leurs maiſons, reſpirent l'air des marais, ceux qui s'adonnent aux liqueurs fortes.

Cette fièvre lymphatique avec inflammation des glandes lymphatiques, ſe manifeſte ſur-tout aux pieds & aux mains; l'enflure des jambes eſt portée à un ſi haut degré, que quelquefois la peau éclate, ſe déchire, & laiſſe ſortir une matière ſemblable à de l'eau, mais qui devient enſuite gélatineuſe; les remèdes employés par le peuple ſont, le tartre ſtibié, l'eau de goudron, ſi vantée par BERKLEY, les frictions, l'eau de mer, le camphre, le mercure.

M. LIND a obſervé, à Batavia dans les Indes, une inflammation du foie d'abord phlogiſtique, qu'il falloit traiter avec les anti-phlogiſtiques, & enſuite pituiteuſe, qu'on combattoit avec ſuccès par les correctifs de la pituite: on faiſoit uſage des pillules mercurielles, & on entretenoit pendant quelques jours une douce ſalivation, ſans quoi le foie tomboit en diſſolution.

Les ſudorifiques conviennent ſur-tout lorſqu'on a lieu de préſumer que la maladie a eté priſe par voie de contagion; mais il faut toujours avoir ſoin de les employer dans le commencement, car autrement, il faut examiner l'altération que ces miaſmes contagieux auront produit: & alors on doit les employer dans le principe. (V. ſupra. Fièvre bilieuſe putride.)

Dans les autres étets, les ſudorifiques ne conviennent

pas auſſi généralement qne l'a prétendu HUXAM. Cependant il eſt toujours avantageux de pouſſer légèrement vers la peau, & quand la peau s'humecte, qu'elle ſe détend d'une manière ſenſible, & qu'il ne paroît point d'autres évacuations ſalutaires imminentes, on doit employer les ſudorifiques décidés.

On peut faire auſſi avec beaucoup d'avantage des fomentations ſur les extrémités inférieures avec de l'eau tiède & un tiers de vinaigre.

Sur les alkalis volatils, voyez ſur-tout MONRO, cité par SCHROEDER, t. 2, pag, 255. M. DONALT MONRO eſt un de ceux qui ont le mieux écrit ſur l'uſage de l'alkali volatil dans les fièvres putrides.

M. BENJAMIN RUSH a décrit une fièvre putride qui règnoit en hiver à l'hôpital de Philadelphie; il dit que les remèdes les plus actifs contre cette maladie, ont été, le tartre ſtibié au commencement, & les ſels laxatifs à petites doſes, le quinquina, le vin, (on en donnoit dans beaucoup de cas deux ou trois bouteilles par jour), & le ſel volatil.

Pluſieurs perſonnes ont prévenu la maladie en couchant quelques nuits de ſuite ſur une ſimple couverture étendue devant le feu.

Les officiers qui portoient ſur la peau des gilets ou chemiſettes de flanelles, n'ont généralement point été attaqués de fièvres ou d'autres maladies. (Journal de Médecine Anglais, t. 6, p. 72.)

Il remarque que les malades qui, dans le cours de la fièvre putride, ont eu de grands ulcères ou même des mortifications aux dos & aux membres, ſe ſont généralement rétablis.

Les ſudorifiques les plus appropriés ſont, le camphre, l'opium, les alkalis volatils & le muſc; on peut donner auſſi à petites doſe le tartre ſtibié. M. QUARIN dit s'être aſſuré que lorſque le pouls eſt petit, foible, & que les battemens ſont égaux, le camphre & la ſer-

pentaire de Virginie ont de très-heureux effets, & quand le pouls eſt tremblottant, on obtient des effets avantageux des alkalis volatils & de la teinture du caſtoreum. M. QUARIN donnoit ce dernier remède avec l'eſprit de corne de cerf à vingt goutes ; eau d'écorce d'orange ℥ß, ſyrop d'écorce d'orange ℥ß, une demi-cuillerée de deux en deux ou de trois en trois heures.

FORESTUS avoit déjà vanté le caſtoréum comme un excellent remède dans les mouvemens irréguliers du ſyſtême nerveux.

(Eſprit de corne de cerf, une doſe de ſix en ſix heures dans une petite quantité de véhicule. WILLIS, de *morb. convulſ.* c. 8.)

Enfin, lorſque le pouls eſt dur, M. QUARIN a vu que le muſc étoit preſque le ſeul remède qu'on peut employer. C'eſt dommage que cet excellent remède ſoit d'un prix qui n'en permet point un uſage général.

Lorſque le pouls eſt dur, on peut donner l'opium à haute doſe. (Voy. une diſſertation de M. DENIO dans le 4e. volume de la coll. de BALDING.) Cet auteur croit que l'opium eſt indiqué par l'inquiétude du malade, & par un état de ſomnolence qui tient le milieu entre la veille & le ſommeil ; il eſt ſûr que l'opium, indépendamment de ſon action ſur les nerfs, eſt très-propre à combattre la dégénération pituiteuſe ; & on a obſervé de bons effets dans les ulcères entretenus par une diathèſe pituiteuſe, & même quelques médecins Anglois ont prétendu dernièrement avoir guéri des gonorrhées véritablement virulentes, par le ſeul uſage de l'opium ; mais quoiqu'il en ſoit, les ſudorifiques ne conviennent ſur la fin de la maladie ; que lorſque la nature n'excite aucune évacuation ſalutaire, ni par le vomiſſement, ni par la ſalivation, ni par les ſelles, & que l'état de la peau annonce une diſpoſition à la ſueur.

Il faut dans le premier temps ſe borner à ſoutenir les forces & ne provoquer aucune évacuation, parce que

toutes les évacuations, pour être avantageuſes, doivent être ſubordonnées à la coction, qu'on ne peut rien ſur la coction, & qu'il eſt impoſſible de ſavoir quelle voie de criſe, la nature doit ſe ménager. Les acides minéraux ne conviennent, qu'employés avec les eſprits ardens.

HUXAM employoit la teinture ſuivante : ℞ kina pulvériſé ʒij, écorce d'orange ʒijʒ, rac. de ſerpentaire de Virginie ʒiij ſaffran ℈iv, cochenille ℈ij, eſprit-de-vin ʒxx. Faites infuſer pendant trois ou quatre jours & paſſez. La doſe eſt depuis treize juſqu'à quatorze dans un petit verre d'eau & de vin, dans lequel il ajoute depuis dix juſqu'à vingt gouttes d'élixir de vitriol, & qu'il répétoit toutes les quatre ,, toutes les ſix ou huit heures. Lorſque la maladie eſt avancée, M. STOLL conſeille les fleurs d'arnica, comme légèrement apéritives, réſolutives, & doucement émétiques ; il les emploie généralement quand il n'y a point d'inflammation à quelque viſcère, que le pouls eſt peu éloigné de naturel, & lorſqu'il y a abattement extrême, dérangement des fonctions animales, & une grande & profonde léſion dans l'exercice des ſens, & il ne les donne jamais qu'après avoir procuré les évacuations du ventre : ſouvent l'uſage des fleurs d'arnica décide des vomiſſemens peu fatiguans, & de loin en loin, & qui dès-lors imitent juſqu'à un certain point le vomiſſement critique qui arrive dans cette maladie ; mais le plus ſouvent l'uſage des fleurs d'arnica décide une douleur violente dans l'eſtomac, & cette douleur eſt un bon ſigne. M. STOLL croit même que la qualité médicamenteuſe tient à cette impreſſion vive qu'elle porte ſur l'eſtomac. Ce qui eſt remarquable en preuve de ce que nous diſions tout-à-l'heure, ſavoir, que la fièvre putride pituiteuſe s'exerce dans le ſyſtême nutritif dont l'eſtomac eſt aſſurément la partie la plus eſſentielle.

Nous avons déjà vu que GALIEN diſoit que la fièvre quotidienne, qui eſt le plus ordinairement

pituiteuſe, a preſque toujours ſon ſiège dans l'eſtomac. *Rarò quotidiana febris, quin os ventriculi patiatur.* Un effet remarquable de l'arnica, c'eſt qu'il donne aux urines une couleur ſaffrannée.

Cet effet de l'arnica eſt ſur-tout produit par les fleurs données en ſubſtance ; la décoction eſt plus appropriée comme correctrice des altérations humorales.

Vim ſpecificam in ventriculum exerere hi flores ſemper mihi videbantur. Et forte hâc ipſâ vi febri putridæ lentæ quæ plerumque ſuos natales ex ſyſtemate gaſtrico ducit, tam potenter mederi.

STOLL donne une once ou une once & demie de fleurs d'arnica dans ſuffiſante quantité d'eau ; de manière qu'après une longue ébullition, il reſte deux livres de liquide ; il édulcoroit cette potion avec un ſirop convenable, & il en donnoit un petit verre toutes les deux heures ; il s'eſt convaincu que ce remède étoit beaucoup plus puiſſant que le quinquina dans les fièvres putrides pituiteuſes.

Nous avons vu que tout ce qui pouvoit faire dominer la diathèſe phlogiſtique, eſt avantageux dans l'affection pituiteuſe, & que l'état pituiteux ſe trouve placé entre les affections bilieuſes de l'été & le génie phlogiſtique du printemps, & qu'ainſi il trouve ſa ſolution naturelle dans la dominance de ce dernier ; il ne faut pas non plus négliger de combattre les accidens qui ſe joignent à la fièvre dont nous parlons. La liberté du ventre prévient les dépôts dans le cervean & les parties ſupérieures, telles que la poitrine, la tête ; mais quelquefois il ſurvient une diarrhée dangereuſe & même mortelle ; les émétiques que SYDENHAM propoſe pour l'arrêter ſe tournent le plus ſouvent en purgatifs ; auſſi les meilleurs remèdes pour la faire ceſſer ſont, les cordiaux, le bon vin, les fortes décoctions de kina, les véſicatoires appliqués ſur différentes parties du corps ; mais ſans enlever l'épiderme, & ſeulement pour donner du ton à

l'organe de la peau ; la racine d'arnica eſt auſſi utile contre les flux de ventre, on la donne en ſubſtance à la doſe d'un gros ou d'un demi-gros toutes les deux heures. Les fleurs d'arnica doivent bouillir long-temps, mais non pas les racines qu'il faut donner en infuſion ou en ſubſtance.

La ſueur contenue dans de juſtes bornes, eſt auſſi une excrétion ſalutaire, mais elle peut être exceſſive, & alors les meilleurs moyens à employer ſont encore les cordiaux, tels que le vin rouge de Pontac, la teinture du kina d'HUXAM, & de petites doſes de rhubarbe, de manière à lâcher le ventre ; car les excrétions du ventre produiſent, relativement à la ſueur, ce que le ton de la peau produit relativement à la diarrhée.

Nous avons vu ci-devant que la fièvre lente nerveuſe ſe termine quelquefois par la ſalivation. Lorſque la matière eſt ſi épaiſſe, ou que le malade eſt ſi foible que la ſalive ne coule point, & qu'il y a danger de ſuffocation, il faut donner un léger émétique; SYDENHAM a obſervé qu'il n'y avoit point de remède qui ramenât plus ſûrement la ſalivation, (mâcher des boulettes de cire & de moutarde.) STOLL, aphoriſme, 696. 704.

Nous avons vu que la fièvre lente nerveuſe ou pituiteuſe ſe termine quelquefois par des vomiſſemens ; il faut alors donner de légers émétiques, &c. Lorſqu'il y a lieu de craindre un épanchement dans le cerveau, & qu'il paroit du délire avec un eſpèce de grognement *grunnitus*, il faut tout de ſuite, pour ſauver le malade, appliquer les ſangſues aux tempes, les véſicatoires derrière les oreilles, & en ſoutenir les évacuations pendant long-temps ; car les véſicatoires ſont utiles, non ſeulement à raiſon de l'évacuation qu'ils procurent, mais encore à raiſon du ton qu'ils portent ſur l'organe de la peau ; il faut enfin employer tous les moyens, ſoit appliqués ſur la peau, ſoit intérieurs, capables

de

le prévenir les progrès de l'épanchement, en déchargeant la tête.

WILLIS donnoit une doſe d'eſprit de corne de cerf de ſix en ſix heures; il inſiſtoit ſur les épipaſtiques. Quelquefois il faiſoit appliquer les ſangſues aux veines jugulaires ou à la ſalvatelle, ou à la marge de l'anus. (Les abcès au foie ſurviennent aux coups à la tête. *De morb. convulſ.* cap. 8, pag. 53.)

Ventouſes ſcarifiées, quand on veut obtenir une forte dérivation, comme dans ce cas-ci & dans les cas analogues. Il faut employer des ventouſes qui ayent peu de baſe, ou dont l'embouchure ſoit étroite, & employer au contraire des ventouſes à large ouverture, quand on veut opérer une forte révulſion, (MARTIAN, *de med.* verſ. 76.) & à l'occaſion du peu de ſoin qu'on apporte communément dans le choix des ventouſes, il obſerve combien la médecine pratique eſt éloignée aujourd'hui de la perfection à laquelle elle étoit parvenue chez les anciens.

La déglutition difficile, impoſſible dans une maladie autre que l'angine, dénote une métaſtaſe dans le cerveau. Sangſues aux tempes, derrière les oreilles, ſcarifications à la nuque, de doux laxatifs & de doux diurétiques. (STOLL, aph. 704.)

(*Obſervation.*) Dans un jeune homme mélancolique qui portoit un teint jaunâtre, dont les chairs étoient molles à la ſuite d'un chagrin, fièvre nerveuſe pendant long-temps, des reſſentimens de froid, des urines fort troubles, fort peu d'appétit, le pouls & la chaleur à-peu-près naturels, depuis long-temps le preſſentiment de quelque maladie funeſte, quatorze jours avant la mort mal de tête fort violent ſur toutes les parties poſtérieures, (c'eſt ce qui marqua le début de la maladie qui juſques-là s'étoit ſoutenue dans un état à-peu-près inſenſible,) perte totale d'appétit, point de ſoif, bouche pâteuſe, la langue fort blanche & très-humectée, un

petit délire, au réveil un air étonné, ſtupide, ſtupeur, beaucoup de pente au ſommeil, les mains tremblantes, le ventre toujours fort ſouple, trois jours avant la mort des miliaires & des pétéchies, la peau comme chagrinée, (*anſerina*) toujours sèche, délire tranquille, preſque continu, dureté d'oreille, deux jours avant la mort le cou gros un peu bouffi, comme empâté, les yeux brillans, (il vomit un lombric,) la prunelle reſſerrée, les yeux nageant dans une eau bilieuſe, la couleur du viſage changeante, la difficulté, puis l'impoſſibilité totale d'avaler, des mouvemens convulſifs dans tout le corps, & ſur-tout dans l'eſtomac & le long de l'œſophage.

Les taches ſur la peau, qui ſont communément miliaires, ſont ſouvent critiques, & autant de moyens de guériſon. S'il en paroît dans la bouche ou dans le goſier, il faut employer des gargariſmes compoſés avec de la ſauge & un peu d'alun, tenir dans la bouche du lait frais, &c. Cette fièvre décide auſſi ſouvent des douleurs & des tumeurs dans les glandes, comme les parotides; celles-ci ſont dangereuſes, & dès qu'elles paroiſſent, il faut appliquer les véſicatoires, afin de donner une nouvelle route à la ſéroſité qui flotte dans le tiſſu cellulaire; les tumeurs des autres glandes n'amènent pas un danger auſſi preſſant. STOLL emploie alors l'arnica avec un peu de camphre. Il faut nourrir le malade un peu largement: les gelées, les bouillons, auxquels on ajoute un peu de vin. ſont plus convenables dans cette fièvre que dans la fièvre bilieuſe. HIPPOCRATE, dans les affections pituiteuſes, donnoit des alimens de plus facile digeſtion, que dans les affections bilieuſes, & le règne animal convient beaucoup mieux en hiver. HIPPOCRATE recommande d'uſer moins des végétaux, & on ſait que c'eſt la ſaiſon où domine la pituite. On voit par là que tout ce qu'on dit des bouillons gras dans les maladies, eſt abſolument empy-

rique, ſi on n'a pas ſoin de ſpécifier les différens cas & les diverſes circonſtances qui les contre-indiquent. Nous avons vu, depuis HIPPOCRATE, que le dégoût pour les alimens va quelquefois juſqu'à l'horreur. GALIEN rapporte que ceux qui, dans les fièvres pituiteuſes, ont ſurmonté cette répugnance, ont été bien parfaitement guéris.

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Nous avons juſqu'ici conſidéré les maladies comme nerveuſes & comme humorales : comme nerveuſes, nous les avons vu ſe préſenter, ou ſous forme d'atonie, ou ſous forme de ſpaſme ou d'irritation vive ; comme humorales, nous avons reconnu qu'elles dépendent de trois diathèſes, ou cauſes matérielles différentes, ſavoir ; la phlogiſtique, la bilieuſe, & la pituiteuſe. Nous allons à-préſent parler des fièvres intermittentes, qui, indépendamment de quelques-unes des cauſes générales dont nous avons parlé, préſentent quelque choſe de particulier.

On ſait que les fièvres intermittentes ſont des fièvres compoſées de pluſieurs accès, (qui ſont très-curieux par la circonſtance d'une ſeule & même cauſe de la maladie,) qui ſe répètent à divers intervales, & laiſſent entr'eux un temps plus ou moins long de ſuſpenſion de la fièvre, temps qu'on nomme apirexie ; ainſi les fièvres quotidiennes ſont celles dont les accès reviennent tous les jours. Les accès de la fièvre tierce reviennent de trois en trois jours, de ſorte que ſur trois jours il y en a un de libre, & les accès de la fièvre quarte ſe manifeſtent tous les quatre jours, de ſorte que ſur quatre jours, il y en a deux de libres. Les fièvres intermittentes, quotidiennes, tierces ou quartes, ſont certainement les plus ordinaires ; cepen-

dant tous les auteurs parlent auſſi des fièvres intermittentes, dont les accès reviennent tous les cinquièmes, ſixièmes & ſeptièmes jours. HIPPOCRATE remarque que celles dont les accès reviennent tous les cinquièmes jours ſont très dangereuſes, & accompagnent ordinairement les maladies de conſomption. Il a parlé de la fièvre ſeptenaire, & a dit qu'elle étoit longue, mais non pas mortelle; il a dit la même choſe de la fièvre novaire. Cependant, comme le remarque GALIEN, HIPPOCRATE n'a pas parlé de ces types particulières, dans ſes écrits ſur les jours critiques, & il eſt bien douteux que les fièvres dont les accès & les redoublemens ſe font de ſi longs intervales, telles que celles qu'on dit paroître tous les mois, ſoient véritablement des fièvres intermittentes, & qu'elles reconnoiſſent la même cauſe de maladie; il eſt très-probable, au contraire, qu'elles en ſont différentes; ainſi il eſt poſſible que ce ſoit des fièvres éphémères produites par des cauſes évidentes, dont l'action ſe reproduit & ſe répète à cette époque ou à telle autre, ſans que ces fièvres éphémères tiennent à aucune cauſe de maladie toujours ſubſiſtante dans le corps; il peut ſe faire auſſi que ce ſoit des fièvres tierces ou quartes dont les accès ſoient reculés.

Nous avons déjà dit que les fièvres intermittentes s'uniſſent ſouvent entr'elles, & avec des fièvres de la même nature; auſſi la fièvre tierce peut s'unir à une autre fièvre tierce de même nature, & c'eſt ce qui conſtitue la double tierce; les accès ſe répètent alors tous les jours, mais ſur trois il y en a deux où ils ont plus d'intenſité. Il y a auſſi des fièvres double-quartes, triple-quartes. Les fièvres intermittentes peuvent même s'unir à des fièvres de différente nature, & cette confuſion, ce mélange eſt même une circonſtance difficile & un accident grave; la plus ordinaire de ces complications eſt celle de la fièvre tierce intermittente & de la quotidienne continue, ce qui forme la fièvre *hemi-*

tritée de GALIEN & de CELSE. SPIGEL rapporte que des ſujets morts de cette fièvre, préſentoient des ſignes dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, non pas des ſignes d'une inflammation phlogiſtique, mais d'une inflammation toute particulière qui tenoit à la dégénération bilieuſe & à la dégénération pituiteuſe. GALIEN a même dit que les inflammations qu'on trouve dans les viſcères des accouchées étoient de même nature. Enfin toute la fièvre intermittente, comme nous l'avons déjà dit, a trois temps différens, l'un de froid, l'autre de chaleur, & le troiſième marqué par l'excrétion de la ſueur & par la rémiſſion.

Nous avons dit que pour concevoir la production des maladies particulières, indépendamment des cauſes générale, il falloit encore reconnoître l'action d'une cauſe formelle & ſpécifique qui contient la raiſon & l'exiſtence individuelle de chaque maladie particulière, & la fait diſtinguer de toute autre. Le plus ſouvent, le médecin ne doit pas s'occuper de cette cauſe ſpécifique; non-ſeulement parce qu'elle cède ordinairement au traitement qui détruit la cauſe générale; mais encore parce que les moyens qui iroient à combattre formellement cette cauſe ſpécifique ne nous ſont pas connus, & que ces moyens ne ſont pas encore partie de la médecine dogmatique.

Les fièvres intermittentes ont donc une cauſe formelle ſpécifique pour la production des phénomènes qui les caractériſe. Cette cauſe formelle & ſpécifique qui les diſtingue de toute autre eſpèce de maladie, & les fait fièvres intermittentes, mérite l'attention du médecin, en ce que ſouvent elle fournit ſeule l'indication majeure & dominante, & ſur-tout parce que le médecin connoît le moyen d'agir contr'elle & de la détruire. Il me paroît qu'HIPPOCRATE a eu égard à cette cauſe formelle de la fièvre intermittente, lorſqu'il dit que les remèdes de ces fièvres agiſſent ſans changer les

qualités du corps, qu'ils ne l'altèrent ni en chaud ni en froid. *Vim porrò habent medicamina ut illis epotis corpus in loco ſit.* On ne ſait pas quels remèdes employoit HIPPOCRATE ; il renvoie à une formule qui eſt perdue pour nous. P. MARTIAN dit que ces remèdes devoient agir en fortifiant le corps, & en le mettant en état de réſiſter aux cauſes irritantes. Cet auteur employoit communément la thériaque d'Andromaque, à la doſe d'un gros au moins, ſix heures avant l'accès.

M. HOME a dit que la cauſe formelle des fièvres intermittentes étoit la diminution de la tranſpiration & le relâchement des fibres. WITH & MÉDICUS ont ajouté que c'étoit ſur-tout celui des fibres de l'eſtomac. Mais le relâchement, ſoit des vaiſſeaux, ſoit des fibres, paroît plutôt être une des cauſes générales, que la cauſe formelle, & d'ailleurs, comme dit fort bien DE HAEN, ſi cela étoit, on ne voit pas pourquoi les ſubſtances qui reſſerrent & fortifient plus que le quinquina, ne ſont pas auſſi utiles que lui dans les fièvres intermittentes. Il vaut donc mieux admettre avec VAN-SWIETEN, une diſpoſition particulière dans le ſyſtême ſenſitif & le ſyſtême nerveux, diſpoſition que nous ne pouvons pas déterminer *à priori* dans ſa nature, mais que nous pouvons connoître par le développement de ſes effets. Il eſt probable que cette diſpoſition du ſyſtême ſenſitif, qui entretient les fièvres intermittentes, eſt introduite par l'impreſſion long-temps ſoutenue de l'humidité. D'autres ont dit que c'étoit la vapeur des marais, l'habitation des lieux bas & humides ; il eſt vrai que l'air qui s'échappe des marais a quelque choſe de particulier pour l'infaillible production des fièvres intermittentes.

(Sur l'humidité comme cauſe occaſionnelle des fièvres d'accès, voy. HIPPOCRATE, ép. 1, ſ. 2.) & SPIGEL, *de febre ſemitertianâ*, l. 2, c. 1. (Confer. GRAINGER, *hiſt. feb. anom. batav. anno* 1746, 48. c. 5.)

M. LINNÉ croyoit que les fièvres intermittentes

étoient dues à l'acide de l'air introduit dans le corps par le dérangement de la tranſpiration, (am. acad. t. 9, p. 154.) lequel acide coagule la partie ſéreuſe du ſang. (L. c. 155.)

BERGIUS rapporte qu'un homme s'étant aſſis & endormi le long d'une muraille nouvellement blanchie & encore humide, eut une fièvre qu'il n'éprouva que du côté qui regardoit la muraille près de laquelle il avoit repoſé, ce qui prouve que l'humidité eſt une puiſſante cauſe du développement de la fièvre. Quoiqu'il en ſoit, nous avons aſſez de lumière ſur cette diſpoſition particulière qui entretient les fièvres intermittentes, puiſque nous connoiſſons le véritable ſpécifique de ces fièvres. Mais dans le traitement méthodique de ces fièvres par le kina, il faut déterminer dans quelle circonſtance il faut appliquer les ſpécifiques. On peut établir aſſez généralement que le kina ne doit être employé que lorſque les fièvres intermittentes ne ſont entretenues par aucune cauſe générale, ou bien, lorſqu'étant entretenues par une cauſe générale, la cauſe formelle tranche d'une manière pernicieuſe & menace la vie du malade, ce qui forme les fièvres intermittentes, malignes, pernicieuſes ou inſidieuſes, & dans leſquelles le génie nerveux domine.

Parmi les cauſes générales des fièvres intermittentes, nous nous bornons ici à conſidérer, 1°. la diathèſe phlogiſtique, 2°. l'affection gaſtrique bilieuſe, 3°. l'état d'atonie du ſyſtême, 4°. l'état d'irritation vive ou de ſpaſme, 5°. celui d'obſtruction de quelque viſcère du bas-ventre.

C'eſt relativement aux fièvres intermittentes entretenues par des cauſes générales, qu'il eſt vrai de dire que pour qu'elles ſe jugent complétement, il faut qu'elles fourniſſent autant d'accès qu'il y a de jours dans les fièvres continues qui leur ſont corelatives.

Nous ne ſavons trop comment le génie phlogiſtique peut s'unir avec une fièvre intermittente, ni comment cette diathèſe eſt une cauſe de ces fièvres, mais nous ſavons qu'il eſt une fièvre intermitrente, telle que dans le principe elle ne demande d'autres remèdes que ceux qui ſont appropriés à la diathèſe phlogiſtique, d'où nous jugeons que la cauſe formelle de cette fièvre eſt entretenue par le génie phlogiſtique. Cette fièvre règne en hiver & à la fin du printemps, elle eſt ordinairement double tierce, c'eſt-à-dire, que les accès ſe renouvellent tous les jours, enſorte qu'il n'y a que les accès des jours alternatifs qui ſoient égaux & qui ſe répondent, & quant à leur intenſité, & quant à leur ſolution; elle attaque les jeunes gens forts & vigoureux; les ſignes qui l'annoncent ſont la violence des accès, la figure eſt rouge & fort allumée, le pouls eſt plein, dur, les urines ſont rouges & ne dépoſent pas. GRANT donne, comme un ſigne de beaucoup de valeur, la grande douleur de tête, qui naît avec la chaleur, augmente pendant le reſte de l'accès, & ſe prolonge pendant l'apirexie. MEDICUS recommande les petites ſaignées répétées, & M. MONRO aſſure que les fièvres intermittentes de ce genre ſe transforment en continues par l'omiſſion de la ſaignée.

MORGAGNI a vu une fièvre continue, qui, après une ſaignée, ſe changea en fièvre intermittente, & qui ſe diſſipa après quatre accès, épit. 49, n°. 21.

Enſorte qu'il n'eſt pas généralement vrai que des fièvres intermittentes qui tendent à dégénérer en continues exigent toujours le kina, comme on l'a dit récemment dans un ouvrage fort eſtimé.

Dès qu'on eſt aſſuré que la fièvre intermittente participe du genie phlogiſtique, il faut néceſſairement la traiter comme les autres fièvres phlogiſtiques; & il n'y a de différence que celle qu'apportent, dans l'emploi des anti-phlogiſtiques, les différens temps de chaque

accès; ainsi la saignée ne convient point dans le premier temps ou le temps de frisson. Il paroît cependant qu'on peut l'employer dans la vigueur de l'accès, lorsque les symptômes sont pressans, quoique GALIEN la place dans la rémission. BAILLOU rapporte que dans une fièvre tierce plusieurs vaisseaux se rompirent chez une femme, par la timidité des médecins qui craignoient de la saigner dans l'accès. CELSE dit que saigner dans l'accès, c'est égorger le malade, *in impetu sanguinem mittere, hominem jugulare est;* mais ce précepte de CELSE n'est pas conforme à l'observation pratique; car en France, en Italie, on saigne dans la vigueur de l'accès, & on ne peut justifier CELSE, selon PRINGLE, qu'en n'entendant par le mot *impetu* que le temps du frisson, où la saignée est véritablement mortelle, malgré les tentatives de quelques novateurs imprudens.

Les fièvres intermittentes entretenues par la diathèse phlogistique, se rencontrent sur-tout chez ceux qui ont éprouvé la suppression de quelque évacuation; si c'est la suppression des hémorroïdes, il faut les rappeller, & tirer du sang des veines hémorroïdales. (Nous remarquerons ici que la fièvre qui suit la suppression des hémorroïdes est ordinairement quarte; aussi FORESTUS rapporte que son maître, habile praticien, regardoit comme un remède sûr dans les fièvres quartes, l'ouverture des veines hémorroïdales, après l'emploi des remèdes généraux.) Les boissons émollientes conviennent, mais en petite quantité pendant le froid. HIPPOCRATE dit qu'elles augmentent l'anxiété, le mal-aise, & prolongent l'accès.

HOFFMANN & ROSENSTEN ont observé que les boissons prises pendant le froid augmentent l'anxiété, le mal-aise, & prolongent l'accès.

M. GIL-GENBERG assuroit que tous ceux qu'il avoit vu pris d'obstruction aux hypocondres à la suite des

fièvres intermittentes, avoient bu froid pendant le période du friſſon.

M. MONRO a toujours vu que le quinquina donné trop tôt faiſoit du mal. PRINGLE a vu auſſi que ce n'étoit qu'après la ſaignée & la méthode anti-phlogiſtique que ces fièvres cédoient au quinquina.

Ce n'eſt guères qu'après le ſixième ou ſeptième accès qu'on peut en venir à ſon uſage, & il eſt toujours utile de le combiner avec quelques anti-phlogiſtiques, & ſpécialement avec le nitre.

Les ſignes qui annoncent en général qu'une fièvre inflammatoire eſt ſimple, & que comme telle, elle eſt ſuſceptible de céder au kina, c'eſt à la fin de chaque accès une ſueur abondante qui exhale une odeur fortement acide, une urine trouble & qui dépoſe un ſédiment briqueté.

Les boiſſons froides ſont ſur-tout dangereuſes pendant le friſſon. Après avoir détruit les diathèſes phlogiſtiques on peut donner le kina, qu'il eſt toujours utile de combiner avec les anti-phlogiſtiques. MONRO purgeoit après la ſaignée, mais ſeulement après le ſixième ou ſeptième accès.

Les fièvres intermittentes ſont ſouvent décidées par la fièvre gaſtrique bilieuſe, ce qui eſt ſur-tout ordinaire en été & au commencement de l'automne.

On voit très-ſouvent des affections périodiques qui, ce ſemble, n'ont rien de fébrile, & qui cèdent au ſeul uſage des purgatifs, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'avoir recours au quinquina. (Conf. MORGAGNI, ep. 49, n°. 9.

HIPPOCRATE remarque que les fièvres intermittentes viennent ſouvent à la ſuite de fièvres dans leſquelles on n'a pas purgé ſuffiſamment le malade. «*Quem febris* » *quartana ex alio morbo impurgatum aprehenderit.* (De morb. l. 2,)

Confer. STOLL, rat. med. tom. 1, pag. 55.

FINKE a vu une fièvre intermittente doublé tierce, raiment so·oreuſe, qui céda à l'uſage des évacuans e la bile; il ne donna le quinquina qu'après la deſtruc-on complette de la cauſe gaſtrique.

« *Sepultus jacebat homo, haud abſimilis caſibus* » *magni* VERLOFFII, *febrem ſemitertianam ſoporoſam* » *dixiſſes. Medicamentis anti-bilioſis feliciter & brevi* » *eſt reſtitutus. Kinam vero non ante plenariam educ-* » *tionem materiæ bilioſæ ſumpſit.* P. 57, de feb. bil. inom.

» *Æſtate præcipue cholera morbus, & febres inter-* » *mittentes. Hæ aliquando malignæ fiunt. HIPP. ep.* 7. VALLESIUS, p. 880. MARTIAN, ibid. ſ. 2, verſ. 270,). 259, premiere colonne.

Les ſignes ſont, une oppreſſion à l'épigaſtre qui ſe fait principalement ſentir le matin, des nauſées, des vomiſſemens, la bouche ſale, la langue chargée, les coins de la bouche & les aîles du nez ſont jaunâtres, en un mot, tous les ſignes de l'affection gaſtrique bilieuſe, tels que nous les avons déjà expoſés. La bile eſt aſſez ſouvent la cauſe des fièvres intermittentes, pour avoir fait penſer à nombre de médecins que les fièvres dépendoient toujours de la bile, ſoit à cauſe des phénomènes qui accompagnent les accès, ſoit par la quantité de bile qu'on trouve dans l'eſtomac après la mort, ou parce qu'elles ſe terminent par des évacuations de bile, ſoit à cauſe des maladies du foie qu'elles laiſſent communément après elles, ſoit parce qu'elles attaquent rarement les vieillards, & bien plus ſouvent les jeunes gens, & ſur-tout ceux qui ſont d'un tempérament colérique ou bilieux.

ZINDERINI & MÉAD avoient défendu cette opinion avant VALCARENGHI.

M. MÉDICUS a parfaitement démontré, & par les phénomènes qui accompagnoient les accès, & par la quantité de bile que les malades rejettoient, & l'utilité

qu'ils retiroient de ces évacuations, & par la quantité de bile que l'on trouvoit après la mort dans l'eſtomac, dans les inteſtins & dans les canaux biliaires, que l'épidémie qu'il décrit étoit éminemment gaſtrique bilieuſe. M. MÉDICUS remarque très-bien dans cette occaſion que le foie n'eſt pas toujours affecté dans les maladies bilieuſes, & que ces maladies dépendent réellement d'une ſurabondance de bile & non d'un obſtacle à ſon écoulement ou à ſa ſecrétion.

Quoi qu'il en ſoit, les fièvres intermittentes dont nous parlons ici demandent le même traitement que la fièvre gaſtrique bilieuſe; ainſi les émétiques ſont abſolument néceſſaires, & on peut les preſcrire dans tous les temps de la maladie, avantage qu'ils ont ſur les purgatifs, qui, de l'aveu de tous les médecins, ne doivent être employés que dans le temps de la rémiſſion: on peut même les donner dans le commencement de l'accès. THOMPSON les donne vers la fin du période de froid. STHAL croyoit que le vomiſſement eſt la cure naturelle du friſſon, comme la ſueur l'eſt de la chaleur.

CELSE, qui ſuivoit en cela la pratique d'ASCLEPIADE, choiſiſſoit auſſi ce temps de l'accès pour provoquer le vomiſſement. *Cum primum aliquis in horruit & ex horrore incaluit dare ei oportet potui tepidam aquam ſubſalſam, & eum vomere cogere.* Il paroît cependant qu'il eſt généralement plus sûr de donner l'émétique, de manière que ſon action ſoit abſolument terminée avant le moment de l'invaſion de l'accès ſuivant.

AVICENNE diſoit auſſi que le vomiſſement, dans le commencement de l'accès, le prévenoit ou l'affoibliſſoit. (MARTIAN, *de humoribus*, verſ. 23.)

HIPPOCRATE donnoit l'émétique pendant l'accès, au moins dans la fièvre quarte. *Si vero quarteana apprehenderit, ſi quidem impurgatus fuerit, primum capite purgato & interpoſitis tribus aut quatuor diebus, pharmacum ſurſum purgans dato, in ipſâ appre-*

ienſione. (*De affectionibus.*) Si la matière eſt alors dans les inteſtins, il faut donner les purgatifs, & choiſir les purgatifs aigrelets, tels que le tamarin dans le petit lait, ou une once de crême de tartre dans deux ou trois livres d'eau bouillante, deux gros de moëlle de caſſe. M. BELLARY employoit un purgatif compoſé de deux gros de moëlle de caſſe, autant de conſerve de mauve, & de trente grains de rhubarbe choiſie. On a vanté la poudre *cornachine*, qui eſt compoſée avec la ſcamonée, & qu'on a donnée depuis vingt grains juſqu'à quarante; elle jette le trouble dans le ſyſtême, & elle paroît plus agir par les irritations vives qu'elle porte ſur le ſyſtême des nerfs de l'eſtomac, que par les évacuations; car elle a guéri des fièvres intermittentes, ſans avoir produit aucune ſelle. C'eſt une coutume communément employée par le peuple & par les charlatans, que celle de traiter les fièvres intermittentes par de violens draſtiques.

On peut répéter les purgatifs & les émétiques, ſi les ſignes qui annoncent la turgeſcence de l'eſtomac ou des inteſtins ſe ſoutiennent après les premières évacuations, ou ſe reproduiſent.

Si la fièvre diminue de violence à chaque accès, s'il paroît des puſtules, des petits véſicules ſur le nez & ſur les lèvres, il ſuffit de continuer ſes remèdes, de ſouvenir l'uſage des réſolutifs, & de faire prendre de temps en temps dans les jours d'intervalle les amers.

Febres in quibus ulcerantur labia, fortaſſe in intermittentibus. HIPP. *ép.* 7, ſ. 8. PUJATI *de morb. parox.*

Sur ces puſtules & ces petites ulcères qui viennent aux lèvres, voy. MORGAGNI, ép. 49, n°. 21.

Ces puſtules ſont auſſi aſſez communément d'un très-bon augure dans la fièvre continue, & elles annoncent que la criſe eſt prochaine, quand elles ne peuvent pas être attribuées à aucune paſſion de l'ame, qu'elles paroiſſent le quatorzième jour, & que l'urine eſt rendue avec une eſpèce d'ardeur. (*Ibid.*)

Quant aux urines, il eſt en général très-remarquable que pendant la convaleſcnce des fièvres intermittentes, les urines ſont très-abondantes. (TORTI. *thérap. ſpec.* l. 1. WERLOOFF, ſ. 5, n°. 89. STRACK, *de feb. int.* p. 49, 50.) Ce flux abondant d'urine paroît tenir à la même cauſe que celle qui produit les affections hydropiques. Nous avons remarqué quelque part qu'après toutes ces fièvres, les anciens étoient dans l'uſage d'employer les diurétiques, & de les ſuivre pendant quelque temps.

Il faut joindre aux émétiques & aux purgatifs, les amers, tels que les infuſions de chardon bénit, les ſommités de petite centaurée, & alors ces remèdes agiſſent aſſez, & on n'a pas beſoin d'avoir recours au kina. Si cependant les accès ſe ſoutiennent dans toute leur vigueur, & que les ſymptômes augmentent, il faut donner le kina en ſubſtance, à la doſe d'un gros; d'autres médecins préfèrent de le donner à plus forte doſe & à plus longs intervales. A la doſe de deux gros ſoir & matin, il a l'avantage de ne pas troubler autant le ſommeil du malade, qu'à la doſe d'un gros répété plus ſouvent; le kina rouge eſt celui qu'il faut préférer. Si le kina à haute doſe pouſſe par les ſelles & donne la diarrhée, il faut le combiner avec l'opium. Si l'accès manque, il faut encore donner une once ou une once & demie de kina, diſtribué en huit ou dix priſes. Si l'on a ſuffiſamment évacué, il ne faut plus purger, ou du moins ne pas joindre le kina aux purgatifs. Quoique le kina reſſerre, c'eſt d'ordinaire un accident peu dangereux; ſi cependant la conſtipation eſt conſidérable, on peut lâcher le ventre en donnant quelques grains de rhubarbe & des lavemens.

Les fièvres intermittentes ſont très-ſujettes aux rechûtes. VERLHOFF a obſervé que ces rechûtes ne ſe font pas également dans tous les temps, mais qu'elles tombent ſur certaines ſemaines qu'il appelle paroxiſtiques,

& que les ſemaines ſont entr'elles comme les jours où ſe trouve l'accès ; ainſi, lorſqu'une fièvre tierce a été ſupprimée, on doit s'attendre aux rechûtes depuis le huitième juſqu'au quatorzième jour, & alors il faut recommander au malade d'éviter toute cauſe de rechûte, & placer le kina dans la ſemaine paroxiſtique, qui, comme on voit, eſt la deuxième ſemaine. Les ſemaines ſe répondent entr'elles comme les accès, & laiſſent entr'elles autant de ſemaines que les accès laiſſent de jours. De même les fièvres quartes & les fièvres quotidiennes éprouvent des rechûtes après quinze jours, c'eſt-à-dire, dans la troiſième ſemaine, qui eſt la ſemaine paroxiſtique, & dans laquelle il faut placer le kina pour prévenir les accès. Une conſéquence à tirer des obſervations de VERLHOFF, c'eſt que le type quotidien & le type quartenaire ſont de même ordre pour la nature humaine, & qu'il n'y a véritablement que deux types différens, ſavoir, le type quotidien ou quartenaire pour les maladies pituiteuſes & muqueuſes, & le type tierçaire qui règle la marche des affections bilieuſes.

Il eſt d'obſervation que ces rechûtes ſont peu dangereuſes, & qu'elles cèdent à des remèdes légers. M. HAMILTON a guéri des rechûtes en donnant dix ou quinze grains de ſel d'abſynte dans un verre d'eau de ſpa; il faiſoit boire deux livres de ces eaux dans un jour. VERLHOFF faiſoit ſeulement uſage de l'alkali fixe. Si la fièvre intermittente dépend à la fois d'affection phlogiſtique & d'affection bilieuſe gaſtrique, il faut d'abord attaquer la phlogoſe, & paſſer enſuite aux émétiques ou aux purgatifs, ſelon la tendance de la nature.

Nous venons de parler des complications phlogiſtiques & bilieuſes des fièvres intermittentes, conſidérons-les ſous les autres points de vue que nous avons annoncé.

Nous avons vu que la léſion dans le ſyſtême des ſolides du corps vivant pouvoit ſe préſenter ſous deux états différens : ſous celui de ſpaſme, ou ſous celui d'atonie. Ces deux états du ſyſtême nerveux, conſidérés comme cauſes occaſionnelles des fièvres intermittentes, apportent de grands changemens dans le traitement de ces fièvres. HUXAM a vu, dans les hommes d'un tempérament lâche & phlegmatique, & dans les pays humides & nébuleux, que le kina ſeul ne ſuffiſoit pas contre les fièvres intermittentes, & qu'il falloit le combiner avec le fer & les martiaux. C'eſt dans cet état de relâchement & d'atonie, que STOLL donne les fleurs martiales de ſel ammoniac (qui ſont une ſublimation de fer & de ſel ammoniac) ſi vantées par HOFFMANN. STHAL donnoit ſon ſafran de mars antimonié, depuis deux, & même juſqu'à quatre, ſix gros, avec un grain ou un grain & demi de pillules de cinogloſſe, & ſix grains de chardon bénit.

Le ſafran de mars antimonié n'eſt que le fer diviſé en très-petites moléçules, qu'on obtient des ſcories du régule d'antimoine martial de la première fuſion.

GOHL a guéri une fièvre double-quarte fort opiniâtre dans une petite fille de ſix ans, en donnant de temps en temps trois grains de ſafran de mars antimonié de STHAL, ſix grains de chardon bénit, & ſix grains de ſucre.

Dans des fièvres quartes fort opiniâtres qui règnoient dans des conſtitutions froides & humides, M. STOLL a employé avec ſuccès l'électuaire ſuivant : ℞ conſerve de creſſon d'eau, & de treſle d'eau aa ʒij, poudre de racine de gentiane, fleurs martiales de ſel ammoniac aa ʒij ; c'eſt dans ce cas d'atonie qu'on a employé les aſtringens ; l'alun a été regardé entr'autres comme ſpécifique, & l'on a vu un charlatan qui traitoit les fièvres intermittentes, & les gueriſſoit avec une compoſition d'alun & de noix muſcade, de nitre, &c. dont il donnoit un gros en trois priſes égales.

L'état

L'état d'irritation contre-indique le kina. Cet état se connoît par la sécheresse de la peau, une soif continuelle, la chaleur est hectique & comme consomptive. SÉNAC, dans son excellent traité, *de recondità febrium naturâ*, dit qu'il supposoit toujours un état d'irritation dans le système, toutes les fois qu'une fièvre intermittente résistoit au kina; état d'irritation qui ne demandoit que l'usage des tempérans & des adoucissans, comme le petit-lait, les bouillons légers de veau & de poulet, avec des plantes rafraîchissantes légérement apéritives, rendus de temps en temps laxatif par l'addition de quelques sels neutres, les bains tempérés, pris dans le temps des intermissions, sont les secours les plus assurés contre les fièvres entretenues par cet état d'irritation du système, comme l'a très-bien vu M. FOUQUET. Si la fièvre résiste à ces moyens, il faut combiner le kina avec les adoucissans, tels que les fortes décoctions de mauve ou d'althéa.

Les embarras du bas ventre, soit du foie, soit des autres viscères, sont encore des causes des fièvres intermittentes. Ces embarras des viscères du bas-ventre peuvent se présenter sous trois états différens: 1°. comme crises des fièvres intermittentes, 2°. comme symptômes, 3°. enfin comme causes; c'est de cette dernière circonstance que nous allons parler. Les critiques se connoissent par le soulagement que leur apparition procure au malade; les symptômatiques qui paroissent dans le cours de la maladie, doivent être traités par le kina, qui ne convient point dans les obstructions qui sont causes des fièvres intermittentes. Il y a bien des auteurs qui recommandent de combattre, par les apéritifs & les laxatifs, les fièvres intermittentes qui résistent au quinquina, parce que ces fièvres, disent-ils, reconnoissent une obstruction pour cause, quoique cette obstruction ne donne aucun signe visible de son existence; alors il faut faire un usage alternatif de sucs d'herbes fraîches, comme

de chicorée, de pissenlit, de bourrache, de bugloſſe & de quelque ſel neutre, comme de ſel végétal. SENAC dit avoir guéri ſouvent ces obſtructions avec la décoction de la racine de patience, avec le criſtal minéral. DE HAEN employoit dans ces cas d'obſtructions, une forte décoction de racine de chiendent & de piſſenlit, de chacune une livre & demie, coupées à petits morceaux, avec ſ. q. d'eau, pour faire trois livres de colature, & il ajoutoit quatre onces d'oximel ſimple & ſix gros de ſel policreſte, & il appliquoit un onguent fait avec onguent martial, ʒj huile de laurier, ʒj, & demi de ſavon de Veniſe.

Dans les fièvres quartes entretenues par des obſtructions du bas-ventre, STOLL a ſouvent fait prendre les pilules de M. DE HAEN, préparées de la manière ſuivante : ſavon de Veniſe ʒß, gomme ammoniac ʒiij, maſſe de pilules de RUFFUS ʒj, elixir de propriété, q. ſ. pour des pilules de trois grains : on en fait prendre quatre trois fois par jour. M. DE HAEN employoit ces pilules dans preſque toutes les maladies chroniques des femmes, & M. STOLL lorſque les obſtructions dont nous parlons régnoient chez des ſujets d'un tempérament lâche & phlegmatique.

M. BERRYAT a fait uſage de l'opium, donné une heure avant l'accès, (M. LIND préfère le donner une heure après que la chaleur eſt établie.) Il employoit le laudanum liquide de SYDENHAM, qu'il donnoit dans un verre d'infuſion de petite centaurée, une heure avant l'invaſion, à la doſe de ſix gouttes chez les enfans de trois & cinq ans, & de vingt juſqu'à trente gouttes pour les adultes.

L'uſage des narcotiques contre les fièvres intermittentes eſt très-ancien ; on les combinoit le plus ſouvent avec des échauffans & des atténuans.

HIPPOCRATE donnoit la juſquiame, la mandragore avec les ſucs de ſilphium & de trèfle (remèdes chauds)

(De morbis, l. 2. MARTIAN, vers. 206.) & plusieurs médecins qui l'ont suivi ont donné des compositions analogues, (*id. ibid.*) MARTIAN croyoit que les narcotiques ont quelque chose de contraire à la fièvre, en s'opposant à la disgrégation des humeurs, qu'il regardoit comme la cause la plus générale de la fièvre.

Dans la fièvre intermittente, la racine d'œillet. (Comm. lipsi. t. 27, p. 115. BUCHAAVE.)

STORCK a vu que l'opium décidoit, dans les fièvres intermittentes, des affections de la tête très-graves; cependant il a vu que cette pratique pouvoit être utile dans les fièvres intermittentes qui produisent des symptômes nerveux convulsifs, mais alors il vaut mieux s'en tenir à la liqueur minérale d'HOFFMANN; l'on a aussi employé avec succès l'huile animale de dippel, à la dose de trente-cinq ou trente-huit gouttes. C'est dans des cas d'irritation extrême, ou dans des cas analogues aux états hystériques ou hypocondriaques, qu'on a employé avec succès l'assa-fœtida & le castoreum. M. ROSEN dit avoir vu une fièvre intermittente, qui avoit duré long-temps, céder à quelques grains de camphre donnés pendant l'accès.

Pour calmer les accidens du premier période de la fièvre, & modérer le *rigor*, on peut faire des frictions sur le cou avec des huiles aromatiques, & donner la potion fébrifuge de RIVIERE, qu'on donne deux heures avant l'accès; d'autres la recommandent dès le moment où les accès commencent à se faire sentir.

Les autres causes générales sont: 1°. la diathèse putride bilieuse, qui demande les anti-septiques. (*Voyez SCHROEDER, liv. II, pag.* 181.) Dans cette complication, le kina convient, & relativement à la cause formelle, & relativement à la cause générale, & on observe que cette fièvre n'est pas aussi sujette aux rechûtes; 2°. la diathèse putride pituiteuse, qui demande les fleurs d'*arnica*, le mercure, le souffre, &c. M. DUMONT a

combiné avec avantage le tartre ſtibié avec le kina; cette combinaiſon n'a jamais produit d'évacuation, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles, ce qu'il attribue à ce que le kina décompoſe le tartre ſtibié; il employoit quinze ou vingt grains de tartre ſtibié ſur une once de kina.

On doit auſſi compter parmi les cauſes générales, la ſéchereſſe de la peau, qu'il faut combattre par les ſudorifiques. (Voy. STOLL.)

FIÈVRES INTERMITTENTES MALIGNES.

Nous venons de parler des fièvres intermittentes entretenues par la diathèſe phlogiſtique, par l'affection gaſtrique bilieuſe, l'état d'atonie, celui de ſpaſme ou d'irritation vive, & par les obſtructions établies dans le foie & ſes dépendances; nous nous ſommes bornés à ces cauſes générales, car ces eſpèces de fièvres ont été trop multipliées; mais, comme nous l'avons dit, les fièvres intermittentes peuvent préſenter des ſymptômes de malignité dominante, dépendante de leur cauſe formelle, qui tranche d'une manière pernicieuſe, & demande d'être traitée par le kina, véritable ſpécifique, & c'eſt ce qu'on entend par fièvres intermittentes, malignes, pernicieuſes, inſidieuſes, dont nous allons parler maintenant. Nous expoſerons ſur-tout ce qu'en a dit le célèbre TORTI, celui des auteurs qu'on puiſſe conſulter avec le plus d'avantage ſur ce ſujet. TORTI diſtingue donc les fièvres intermittentes malignes, en celles qui s'accompagnent de ſymptômes graves & d'une intenſité exceſſive & mortelle, ce ſont celles qu'il appelle *febres comitatæ*; ces fièvres conſervent, au moins dans leur premier accès, leur caractère vraiment intermittent, juſqu'à ce que les ſymptômes ayent pris un très-grand

degré de violence, mais d'une manière insidieuse, maligne, c'est-à-dire, avec cet appareil de symptômes insolites & permanens que nous avons exposés ci-dessus. Dans la deuxième classe, TORTI range les fièvres intermittentes, qui dégénèrent en continues, & qu'il appelle *subcontinuæ malignæ*. Cet auteur compte sept espèces de fièvres de la première classe, qui sont donc marquées par la co existence de la malignité & du caractère intermittent; savoir: 1°. la fièvre colérique ou dissentérique qui s'accompagne d'évacuation abondante, soit par le vomissement, soit par les selles; 2°. la cardialgique, dont les accès s'accompagnent de douleurs d'estomac; 3°. la fièvre hépatique avec flux hépatique; 4°. la diaphorétique accompagnée de sueurs froides & abondantes; la syncopale, avec défaillance pour les causes mêmes les plus légères; 6°. l'algide, avec froid extérieurement & chaleur intérieurement, ou la lipyrie, qui ne présente, à proprement parler, que le premier temps d'une fièvre intermittente, c'est-à-dire, dans lequel le froid subsiste & les forces restent concentrées à l'intérieur pendant tout le temps de l'accès; il y a le plus communément pendant ce froid des parties extérieures, une chaleur brûlante à l'intérieur, c'est-à-dire, un véritable état de lypirie; ce qu'il est bon de rappeler à ceux qui croyent bien connoître la cause d'une maladie, & par conséquent le traitement qui lui convient, d'après la connoissance de quelques symptômes; 7°. enfin la fièvre soporeuse ou apoplectique.

TORTI auroit pu multiplier davantage les fièvres intermittentes, comme l'a vu MERCATUS, le premier qui ait bien traité ce sujet, puisque les fièvres s'accompagnent d'autres signes dominans, tels que les douleurs de tête, les mouvemens convulsifs & comme épileptiques, des quintes de toux, &c. HIPPOCRATE a parfaitement connu ces espèces de fièvres, comme l'ont vu MERCATUS, TORTI, MORTON. Je me suis appliqué

dans ce cours à prouver qu'il n'y avoit point de maladies vraiment nouvelles, mais ſeulement quelques ſymptômes nouveaux.

TORTI remarque que les accidens auxquels on peut rapporter ces fièvres, ſont la coagulation ou la colliquation; or, qui ne voit pas que cela revient à ce que nous diſions des deux grands élémens de la force tonique? le ſpaſme ou la condenſation, la dilatation ou l'atonie dominante. Ces mots expriment en effet les mêmes idées que ceux de la coagulation & de la colliquation.

Les fièvres intermittentes malignes avec des ſymptômes graves, ſe reconnoiſſent par la conſtitution régnante; car il y a des temps où cette malignité prend un génie épidémique, c'eſt ce qui arrive dans les pays où l'on reſpire un air marécageux, comme en Sibérie, & dans ce pays-ci au voiſinage des étangs, (à Montpellier); car l'air qui s'échappe des marais paroît avoir, ainſi que nous l'avons déjà dit, quelque choſe de ſpécifique pour la production des fièvres intermittentes, qui ſont auſſi plus ordinaires chez les ſujets d'un âge avancé qui ſont expoſés à l'impreſſion des cauſes énervantes; & c'eſt bien à tort qu'on a appelé cette fièvre, la fièvre ſoporeuſe des vieillards. Les urines ſont épaiſſes, ſouvent noirâtres, couvertes d'une couche graiſſeuſe; elles exhalent une odeur très-forte, & dépoſent un ſédiment briqueté. Ce caractère des urines *ſedimentum lateritium* a beaucoup de valeur, & d'aprés ce ſeul ſigne, M. LOTER a conjecturé que des apoplexies venoient d'une eſpèce de fièvre intermittente maligne, & il a combattu ces apoplexies par de fortes doſes de kina. Il a auſſi préſumé (aidé cependant dans ces deux cas de la connoiſſance du génie de l'épidémie régnante) des fièvres intermittentes pernicieuſes chez des gens attaqués tout-d'un-coup de *cholera morbus*, ſans aucun des ſignes ordinaires de la fièvre, & d'après ces

conjectures, traité avec ſuccès par de fortes doſes de quinquina.

Signes des fièvres intermittentes, friſſons plus longs que dans les fièvres continues, ſueurs à la tête & à la poitrine, pour peu qu'on prenne des boiſſons chaudes, des vomituritions, un dégoût très-vif pour la viande; le pain de ſeigle a une ſaveur aigre, & le pain de froment une ſaveur amère; le vin, & ſur-tout le vin blanc, répugne & ſemble éventé, vappide, la ſueur porte une odeur particulière & d'un aigre pénétrant. STRACK, *de febribus intermitt.* obſerv. pag. 125, 126.

Le ſang tiré de la veine fournit une abondante quantité de ſéroſité, & il eſt comme diſſout & ſe corrompt très-facilement; il préſente de petits vers ſemblables à des grains de courge; les ſymptômes ſont d'abord extrêmement foibles, mais leur violence augmente à chaque accès. Dans le premier, les ſymptômes de la maladie ne ſe préſentent que d'une manière obſcure & ambiguë, & ce n'eſt guères qu'au quatrième & cinquième accès qu'ils ſe préſentent d'une manière plus active & ne laiſſent aucun équivoque ſur le caractère malin de la maladie; mais ce qui ſert à éclairer le doute ſur l'exiſtence de ces maladies malignes, c'eſt le peu d'accord qui règne entre les ſymptômes, le trouble, le déſaccord que préſente la maladie dans ſes phénomènes; & même dans l'apirexie, il reſte toujours de la ſéchereſſe à la bouche, de l'inquiétude, des anxiétés, une triſteſſe profonde marquée par des ſoupirs involontaires; mais le ſigne le plus important, & auquel TORTI recommande beaucoup de s'attacher, c'eſt le caractère tiré du pouls. (Il faut en excepter la fièvre ſoporeuſe, qui ſe reconnoît par la difficulté de la reſpiration, & dont le ſymptôme malin eſt une affection ſoporeuſe, comme apoplectique: car dans cette eſpèce, le pouls eſt toujours aſſez plein & aſſez fort, & la malignité ſe meſure toujours par la difficulté de la reſpira-

tion & par la gravité de l'affection ſoporeuſe. Ce qui annonce cette eſpèce, c'eſt que, ſuivant TORTI, le malade balbutie, & dit ſouvent un mot pour l'autre. Souvent auſſi il y a des mouvemens convulſifs dans les parties voiſines de la bouche. (Voy. MORGAGNI, ép. 49, n°. 31.)

Pendant l'accès, le pouls devient très-foible, & s'éteint facilement ſous le doigt, & dès que cette foibleſſe du pouls, qui le fait céder à une preſſion très-légère, ſe manifeſte, on peut aſſurer que la fièvre eſt décidément maligne, & que l'accès ſuivant décidera ſurement la mort. Le kina donné alors tout de ſuite réuſſira, ſi la maladie dépend d'une diſpoſition déterminée du ſyſtême nerveux dont nous avons parlé, & que le génie intermittent domine ; car il eſt poſſible à la rigueur, pour la production de la malignité, que le génie intermittent ne ſoit pas le ſeul qui l'effectue, & qu'il ſe trouve ſubordonné à une autre cauſe ; mais encore une fois, ces ſymptômes évidens & manifeſtes indiquent, d'une manière ſi vague & ſi incertaine, la véritable cauſe de la maladie, qu'il n'eſt pas quelquefois poſſible de la reconnoître ; il faut toujours donner le kina ; car quand même il y auroit une autre cauſe, le kina ne peut faire aucun mal, & il n'y a que ce moyen pour arracher le malade à la mort.

Or, que la malignité ſoit quelquefois produite par d'autres cauſes, c'eſt ce qui a été obſervé par STOLL, qui a vu auſſi des fièvres malignes apoplectiques dépendantes des cauſes générales, & qui furent traitées avec ſuccès par le kina, & s'il ne réuſſit pas, il n'y a pas de remède connu pour réuſſir & remplacer ſon effet ; ainſi le cas ſeroit toujours le même pour le malade, & par conſéquent on doit toujours le traiter par le kina.

La manière d'adminiſtrer le kina eſt en général la même pour toutes les fièvres malignes avec dominance

de ſymptômes graves ; cependant il peut y avoir quelque différence, ſelon les remèdes qu'il eſt à propos d'ajouter au kina, & il y a auſſi de la différence, relativement aux ſecours que l'on doit employer, ſelon que les ſymptômes de malignité ſe préſentent ſous forme d'atonie ou avec dominance de ſpaſme ; il faut remarquer que le même ſymptôme peut dépendre de ces deux élémens de la force tonique. Nous parlerons de l'un & de l'autre cas, &c. D'abord nous prendrons pour exemple de ce dernier genre, c'eſt-à-dire, de ſpaſme, la fièvre apoplectique, que TORTI range avec raiſon parmi les fièvres par coagulation ; car nous ſavons déjà qu'il eſt des apoplexies qui dépendent très-ſouvent d'une affection ſpaſmodique, qui frappe plus ou moins les parties centrales du cerveau ; c'eſt ſans doute ce qui faiſoit dire à HIPPOCRATE, *comatoſæ etiamne quid habent convulſorium.* Il faut donc dans ce cas diſſiper les ſpaſmes, en déterminant les mouvemens ſur l'habitude extérieure du corps, & le traitement doit être le même que celui que nous avons donné pour la malignité, *à viribus oppreſſis* ; on emploiera d'abord les frictions, les bains tièdes, les anti-ſpaſmodiques extérieurs, le muſc, le camphre, ainſi que les ſinapiſmes, les rubéfians, &c., les lavemens plus ou moins irritans. On peut employer la ſaignée dans les tempéramens pléthoriques. Après les révulſifs généraux, il faut attaquer directement l'apoplexie par les dérivatifs locaux, tels que l'application des ſangſues aux tempes, des véſicatoires ſur la tête & derrière les oreilles, & les ſcarifications à la nuque ; il faut ſur-tout ſe ſervir de ces moyens, ſi on n'a pas lieu de craindre que l'accès prochain ſoit funeſte, & s'il y a des cauſes générales, on peut l'attaquer par les moyens appropries ; ainſi ſi la turgeſcence de l'eſtomac eſt bien établie, il faut alors donner les émétiques antimoniaux, parce que leur action eſt prompte & déterminée. STOLL a remarqué que ſouvent

la cauſe occaſionnelle de cette maladie étoit une affection gaſtrique bilieuſe.

M. FINKE a vu une fièvre double tierce vraiment ſoporeuſe, qui céda à l'uſage des évacuans; il ne donna le quinquina qu'après la deſtruction complette de la cauſe gaſtrique. *Sepultus jacebat homo haud abſimilis caſibus magni* WERLOOFII.... *Febrem tertianam ſoporoſam dixiſſes... Medicamentis anti-biliofis feliciter & brevi eſt reſtitutus.... Chinam vero non ante plenariam eductionem materiæ biliofæ ſumpſit... p.* 57, *de feb. bil. anom.*

MÉDICUS a décrit une fièvre intermittente pernicieuſe, accompagnée de convulſions générales & épileptiques. Les malades vomiſſoient de la bile avec ſoulagement; ils avoient des nauſées, l'haleine étoit fétide, ils reſſentoient une douleur violente dans le dos, des oppreſſions dans les hypocondres, les accès ſe prolongeoient & n'avoient que de foibles rémiſſions, il ſurvenoit un aſthme convulſif & un tetanos univerſel: le traitement conſiſtoit à combattre la cauſe gaſtrique par des digeſtifs, les émétiques & les purgatifs.

Dans les fièvres décidées par le gaz des marais, LANCISI éprouva de bons effets de la combinaiſon du kina avec la rhubarbe... Il traitoit ces fièvres, qui étoient intermittentes avec malignité & affection vermineuſe, d'abord en évacuant les premières voies, mais dès les premiers jours: en donnant enſuite chaque jour le kina ʒij, huile de mathiole (voy. la compoſition, pharmacopée de CHARRAS, pag. 341), ſix gouttes, camphre un grain; & purgeant deux fois chaque ſemaine, en ajoutant à une doſe de kina trente ou quarante grains de rhubarbe... Il appliquoit des véſicatoires. Il recommandoit pendant la convaleſcence d'éviter avec ſoin les doux & les acides. (LANCISI, partie I, pag. 235, n°. 36. pag. 233, n°. 26.)

Sur cette combinaiſon, ou des purgatifs avec le quinquina, voy. auſſi TRAVERSARIUS. (LANCISI, op. part. I,

pag. 244, n°. 20.) DE BLEGNI, DOLÆUS, BARTHOLIN, cité par TRAVERSARIUS. *Ibid.*

Dans les circonstances qui ne sont pas pressantes, on peut combiner le kina avec les purgatifs, comme avec la rhubarbe; mais lorsque les phénomènes qui caractérisent la malignité, présentent une grande intensité, & que le danger est pressant, ce qui se reconnoît par l'état de respiration, qui est laborieuse & stertoreuse dans la fièvre apoplectique, & par l'état du pouls, qui cède à la pression du doigt dans les autres fièvres, il faut nécessairement perdre de vue tous les moyens secondaires, & donner le kina à très-haute dose & tout-à-coup; on peut seulement, dans les fièvres malignes avec spasme, le combiner avec quelque anti-spasmodique, &c.; ainsi on peut y mêler de l'opium. HOFFMANN, ayant à traiter un sujet attaqué de fièvre apoplectique, & qui rejettoit par la bouche les préparations de kina, lui donna un grain d'opium une heure avant l'accès; la fièvre revint, mais sans affection soporeuse, & le malade put ensuite prendre le kina. TRALLES rapporte qu'il supprima, par le kina & de petites doses d'opium, une fièvre tierce, chez une femme extrêmement sensible. Cette observation est analogue à celle de RIVIERE, qui guérit une femme attaquée d'une fièvre double tierce, en lui donnant avant l'accès une s. q. de laudanum. On a vu de même de bons effets de fortes doses de laudanum, chez des femmes d'une constitution nerveuse, attaquées de cette apoplexie.

SARCONNE rapporte que l'habile médecin VISONI ne put réussir à dissiper une fièvre périodique qui excitoit une douleur pleurétique très-vive, qu'en unissant l'opium avec le kina. (T. 1, p. 199.)

SARCONNE dit avec raison que quand le spasme domine d'une manière excessive, il est souvent indispensable de joindre des anti-spasmodiques au kina pour assurer son effet.

M. STORCK a vu auſſi que l'opium étoit très-utile dans les fièvres intermittentes, & chez les perſonnes d'un tempérament très-nerveux, & il convient ſur-tout, quand on a lieu de craindre, que le kina ſoit rejetté par les ſelles ou le vomiſſement, alors on peut l'appliquer en épithême, en fomentation, & le donner en lavement dans les fièvres intermittentes avec irritation; il eſt donc très-utile de combiner l'opium avec le kina.

Je paſſe maintenant aux fièvres malignes, dont les ſymptômes paroiſſent dépendre d'un état d'atonie, d'expenſion dominante, ou, comme parle TORTI, d'un état de *colliquation*. Cet état paroît ſur-tout bien évidemment dans cette eſpèce, qu'il appelle diaphorétique, dans laquelle, peu de temps après l'accès, le corps eſt couvert d'une ſueur qui coule uniformément de toutes les parties de la peau, devient épaiſſe & viſqueuſe, le plus ſouvent froide, & qui eſt ſi abondante, accompagnée d'une telle foibleſſe, qu'il ſemble que le corps ſe réſout & ſe fond en humidité.

Cette fièvre préſente en raccourci, & d'une manière bien vivement exprimée, les traits que nous avons vu caractériſer l'eſpèce de malignité, par atonie, expenſion dominante ou ex ſolution, comme on dit, *ex ſolutis viribus*, & en général les fièvres intermittentes malignes, dans leſquelles les ſymptômes de malignité tranchent plus évidemment, parce qu'ils ſe préſentent dans un eſpace de temps plus rapproché, jettent un grand jour ſur la manière dont nous avons conſidéré les forces toniques.

Dans l'accès de cette fièvre diaphorétique, on doit ſe propoſer, comme nous l'avons dit, en traitant de la malignité par ex-ſolution ou par atonie, de reſſerrer tout le corps, & d'en opérer la condenſation, en appliquant à froid des épithêmes aſtringens. HEREDIA rapporte, qu'ayant éprouvé une fièvre intermittente avec

des ſueurs vraiment énervantes & colliquatives, il en fut guéri en ſe faiſant conſtamment appliquer ſur la région du cœur, des cordiaux froids & modérément aſtringens, en ſe faiſant continuellement éventer la tête & le cou, en prenant des bouillons bien chargés de ſuc de grenade. *Ego verò jus optimum cum ſucco granatorum acidorum bibendo, cordis regione frigidis cordialibus & moderatè aſtringentibus applicatis.* (Voyez dans SIMS le grand avantage qu'il a retiré de l'air très froid dans les états de fièvre maligne, avec atonie dominante.)

Dans les fièvres intermittentes malignes avec atonie, il eſt ſouvent avantageux de combiner le kina avec les aſtringens, qui ſeul ne pourroit pas réuſſir; ainſi, dans la fièvre intermittente dyſſentérique, que TORTI met avec raiſon dans la claſſe des fièvres purement colliquatives ou par atonie, MÉDICUS a éprouvé qu'il étoit très-utile, au moins pour prévenir les rechûtes, de combiner le kina avec les remèdes décidément aſtringens, comme le cachou, l'alun, & autres analogues.

Quoi qu'il en ſoit des différences que nous venons d'expoſer, toutes les fièvres intermittentes malignes, par quelque ſymptôme grave & d'une violence exceſſive, demandent néceſſairement le kina; dès que ce ſymptôme eſt porté à ce degré de véhémence, il donne lieu de croire raiſonnablement que l'accès prochain décidera la mort; c'eſt un fait parfaitement établi, d'après les travaux de SYDENHAM, MORTON, HUXAM, MÉDICUS, &c., ſur-tout TORTI, qui ſont les auteurs qu'on peut lire avec plus de fruit ſur ces fièvres. S'il y a quelque choſe de ſur en prognoſtic, c'eſt l'inſtant où la fièvre maligne décidera la mort; car ſi le ſymptôme pernicieux de ces fièvres a réduit le malade à l'extrémité, la mort arrive ſouvent au temps de l'accès ſuivant, qui répond à celui où ce ſymptôme a montré le plus d'intenſité; il n'y a que le kina donné convenablement qui puiſſe le retarder.

La loi la plus importante dans l'administration du kina, (loi qui eſt due à TORTI), c'eſt qu'on le faſſe prendre au moins à douze heures d'intervalle des momens où doit ſe décider l'invaſion de l'accès qu'on veut prévenir. La quantité ſuffiſante du kina, pour couper cet accès, eſt deux, trois, juſqu'à quatre drachmes en ſubſtance. Dans les cas preſſans, & lorſqu'il n'y avoit que douze heures d'intervalle juſqu'au moment de l'invaſion de l'accès ſuivant; il faiſoit prendre tout-d'un-coup quatre gros de kina en ſubſtance, quelquefois juſqu'à ſix, enſuite un gros de ſix en ſix heures. Il avoit obſervé que cette doſe de kina, donnée peu avant l'accès, étoit abſolument nulle par rapport à cet accès, à moins qu'il n'eût été attaqué convenablement, & comme détruit par de fortes doſes, & donnée douze heures au moins avant que cet accès dût s'etablir.

Six gros de kina, ou tout au plus une once donnée de cette manière, arrêteront ſurement l'accès, qui eſt ſuſceptible de céder à ce remède, tandis qu'une quantité double ou triple ſera ſans effet, ſi on n'a pas eu le ſoin de placer des doſes aſſez fortes à une diſtance convenable du moment de l'invaſion. (Voyez MORGAGNI, qui, pour première priſe, donna une once de kina, & une once & demie diſtribuée à petites doſes & à différens intervalles. Hiſtoire du Cardinal Barbadius, ép. I, 9, n°. 30.) Lorſque l'accès a été ſupprimé, il faut continuer le kina pendant quelques jours; ainſi, dans les cas graves, il faut en donner un gros chaque jour pendant trois jours, & enſuite un demi-gros pendant trois autres jours; on doit continuer encore l'uſage du kina à deux ou trois repriſes différentes dans les ſemaines paroxiſtiques, qui, comme nous l'avons dit, ſont les troiſièmes ſemaines, ou les ſemaines alternatives pour les fièvres tierces, & les quatrièmes ſemaines pour les fièvres quotidiennes & quartes; on donnera donc chaque jour de ces ſemaines un ſcrupule, juſqu'à

un demi-gros de kina en ſubſtance, cinq ou ſix fois par jour, & on répétera l'uſage du kina pendant deux ou trois ſemaines conſécutives. TORTI, à cette occaſion, fait une remarque très-importante : c'eſt qu'on ne doit point, à la ſuite des fièvres, donner le kina en trop petite quantité, & d'une manière non-interrompue, parce que cet excellent remède manque ſon effet par l'habitude. (*Imò non ſemel obſervavi, pendente ipſo corticis uſu liberaliori, (qui pertinaciter à nonnullis in benignis intermittentibus perperàm inſtituitur) febrem rediiſſe illa ſcilicet cum remedio ſibi familiari reddito aliquod tandem ſocietatis fœdus ineunte.*)

Si malgré ces précautions, la fièvre intermittente reparoit, cette rechûte eſt généralement beaucoup plus foible que la maladie primitive ; elle ne préſente point de ſymptôme de malignité, à moins que cette rechûte ne ſoit décidée par quelque erreur grave dans le régime ; car la maladie ſe préſente ſous la forme de malignité de la maladie précédente, & peut devenir mortelle dans le premier accès ; elle doit être traitée comme intermittente ordinaire bénigne. Nous avons dit, d'après HAMILTON & VERLHOOFF, que dans le traitement de ces rechûtes, on éprouve aſſez ſouvent de bons effets de l'uſage des alkalis fixes & de quelque eau minérale ferrugineuſe.

La deuxième claſſe de TORTI comprend les fièvres intermittentes malignes, qui ſont telles par leur tendance à la continuité, mais de manière que cette tendance s'accompagne de ſymptômes graves & inſolites, comme de mouvemens convulſifs, de ſoubreſauts dans les tendons, de délire, d'un extrême abattement de force, & des autres ſymptômes qui caractériſent en général la malignité ; c'eſt ce que TORTI appelle *ſub-continuæ malignæ*.

Il ne faut pas confondre avec ces fièvres, comme l'ont fait quelques-uns, les fièvres intermittentes, qui

approchent des continues par le rapprochement de leurs accès, ſans rien changer à l'ordre naturel des accès qui ſe préſentent toujours ſous la forme des fièvres intermittentes bénignes & ordinaires, c'eſt ce qu'on appelle *ſubintrantes benignæ.*

SYDENHAM obſerve que lorſque les fièvres intermittentes d'automne débutent de bonne heure, comme au commencement de juillet, il a vu ſouvent qu'elles marchent ſous l'apparence de continues, quoique réellement intermittentes; & comme telles, capables de céder au kina.

VAN-SWIETEN fait la même obſervation. (Comm. in aph. 748.) Il faut alors, comme dit PIQUER, faire attention au caractère des urines, (ſi elles ſont troubles & qu'elles dépoſent un ſédiment briqueté.) à la manière dont ſe fait le mouvement de la fièvre; (s'il y a quelquefois des ſueurs & des friſſons qui ſe reproduiſent régulièrement), ſi la langue eſt humide, (comm. in ép. p. 7.) ſi dans certains il éprouve un calme marqué qui contraſte d'une manière évidente avec l'état qui précède ou qui ſuit, &c.

C'eſt de ces fièvres d'origine intermittentes, mais qui tendent à dégénérer en continues & à devenir pernicieuſes par ce changement, qu'HIPPOCRATE dit: *æſtate magis cholera morbus & febres intermittentes vigent, & quibus horrores ſuccedunt; hæ interdum malignæ ſunt, & ad morbos acutos deveniunt, ſed ab iis cavere oportet, hujuſmodi autem morbos præcipuè quintus dies & ſeptimus & nonus indicant. Præſtat verò uſque ad decimum quartum cautum eſſe.* (HIPP. *epid. lib. 7.*)

M. PIQUER dit qu'il faut qu'au mois de juillet, c'eſt-à-dire, vers la fin de l'été, (dans l'année médicinale le printemps commence vers le 12 février, l'été vers le 12 mai, l'automne le 12 août, l'hiver le 12 novembre), les médecins obſervent avec ſoin quel eſt le genie des fièvres

fièvres intermittentes, tierces, & que si elles tendent à dégénérer en continues & à devenir malignes, il faut dès le principe donner l'émétique & en venir promptement au quinquina. (Comm. sur les épid.) C'est ce que prescrivoit HIPPOCRATE. *Ab his cavere opportet, hujus modi autem morbos præcipuè quintus dies & septimus & nonus indicant, præstat autem usque ad quartum decimum cautum esse.* (Ep. 7, vers. 100.)

Quand il dit ailleurs que les fièvres intermittentes sont sans danger, il entend parler des fièvres continentes qui deviennent intermittentes, & c'est alors que cette proposition est vraie. *Febres continuæ quæ tertiò quoquè die continuæ sunt fortiores magis periculosæ, quocumque modo autem intermiserint periculum abesse significat.* (*HIPP. aph.* 43, *lib.* 4.)

Le caractère le plus évident de ces fièvres subcontinues malignes, c'est qu'indépendamment de quelques symptômes graves dont nous parlions ci-devant, c'est, dis-je, que le temps de la vigueur de l'accès, ou ce qu'on appelle l'*état*, est d'une durée relative beaucoup plus considérable que le temps du début & de la rémission, ensorte que l'état domine sensiblement sur les autres temps.

TORTI considère ces fièvres subcontinues malignes, comme étant d'abord bien nettement intermittentes, & ne tendant à la continuité que d'une manière assez douce & lente, & seulement au bout de quelques accès; par exemple, le quatrième ou le cinquième, ou bien il les considère comme tendantes à la continuité, dès l'invasion, par un progrès brusque & rapide.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la tendance à la continuité s'opère d'une manière bien lente, & que les quatre ou cinq premiers accès sont bien nettement & bien évidemment intermittents, il prescrit généralement le kina, dès que cette tendance à la continuité se

manifeste. Cependant, après avoir fait précéder les remèdes généraux qui paroissent indiqués, il donnoit alors le matin quatre scrupules, ou un gros & demi de kina, le jour du plus foible accès, & le soir un demi-gros ou deux scrupules, & continuoit ainsi pendant deux ou trois jours. Lorsque par ce moyen, les accès avoient été dissipés, il laissoit quelques jours de repos, & reprenoit l'usage du kina à la dose d'un demi-gros, une ou deux fois chaque jour.

Dans le second cas, lorsque la fièvre tend rapidement à la continuité, & que même le premier accès ne présente pas d'apirexie bien marquée, TORTI recommande d'observer si la fièvre tend à dépurer les humeurs ou à les corrompre. Dans ce second cas, ou lorsque la fièvre est corruptive, TORTI ordonne le kina & dès le principe, parce que, si on tarde trop, le caractère périodique disparoît, la fièvre devient continue, essentielle, & le kina est sans effet.

Sur cette espèce de fièvres, il faut consulter SARCONNE, t. 1, p. 180. Il décrit une fièvre qui portoit sur le poumon, qui d'abord étoit manifestement intermittente, & qui, après quatre ou cinq accès, devenoit décidément continente, & le plus souvent mortelle. Il falloit saigner dès le commencement dans la vigueur de l'accès, donner des délayans, nettoyer les premières voies, & venir promptement à de fortes doses de kinkina.

Si on attendoit que le caractère périodique fut dissipé & que la fièvre fut transformée en continue, le kina n'étoit plus d'aucun avantage, & même il augmentoit sensiblement les embarras de la poitrine en empêchant l'expectoration. (Ibid. 188.)

Il remarque qu'il arrivoit souvent que le kina donné à temps, c'est-à-dire, lorsque la fièvre étoit encore manifestement périodique, rendoit plus grave l'accès prochain, ce qui ne devoit point intimider, & ne

devoit point engager à en ſuſpendre l'uſage qui bientôt réuſſiſſoit complétement. (Id. 188.)

Se la fièvre tend à dépurer les humeurs, le kina doit être prohibé. Cependant, dit TORTI, lors même que la nature corruptive de la fièvre eſt bien établie, jamais le kina n'eſt ſi rigoureuſement établi que dans les intermittentes malignes par ſymptômes graves, & d'une exceſſive intenſité, 1°. parce qu'une fièvre de cette eſpèce, qui eſt corruptive dès le principe, peut ceſſer de l'être, & ne demander d'autre traitement que celui des continues ordinaires; 2°. parce que cette fièvre corruptive n'eſt jamais ſi eſſentiellement mortelle que les fièvres intermittentes malignes, & que toujours elle tend à ſe terminer d'elle-même, ou que du moins elle eſt ſuſceptible de céder à des remèdes différens du kina; 3°. parce que le kina donné trop tôt, arrête la dépuration ſalutaire que les humeurs doivent ſubir, & que ſous ce rapport, ce remède peut être ſuivi d'accidens plus ou moins funeſtes.

Le travail de TORTI, ſur les fièvres ſubcontinues malignes, n'eſt pas auſſi précieux que ce qu'il a dit des *febres comitatæ*; les règles qu'il donne des ſubcontinues ſur le kina ne ſont pas auſſi préciſes que pour les *febres comitatæ*. Il y a beaucoup d'obſcurité & de confuſion dans ſon ouvrage ſur l'adminiſtration du kina, quant aux fièvres ſubcontinues, parce qu'il n'y a point diſtingué ces fièvres d'après les cauſes matérielles dont elles dépendent.

Je ſuis revenu ſouvent ſur la néceſſité de conſidérer les fièvres ſous ce rapport. J'ai lieu de croire que les principes que j'ai tâché de vous expoſer ne vous ſeront pas inutiles pour l'intelligence des auteurs qui ont écrit ſur les maladies fébriles; c'eſt préciſément l'objet que je me ſuis propoſé; car je ne ſais rien de plus pernicieux que de s'attacher à un ſeul auteur, & ne pas

chercher à profiter des travaux de tous ceux qui ont bien mérité de notre art, & où pourroit-on se flatter de trouver un auteur qui put ainsi suppléer à tous les autres. Quand HIPPOCRATE écrivoit à DÉMOCRITE, il lui disoit : je suis vieux, & je ne connois pas encore la médecine : *etiam si senex jam nunc, ad medicinæ summam nondum perveni.* (*Ep. ad* DEMOCRITEM.)

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans tout le Traité des Fièvres.

PREMIER VOLUME.

	pag.
DEscription des maladies.	1
Définition qu'on a donné de la fièvre.	25
Préliminaires sur la fièvre. Considérations sur les forces toniques & digestives. Affection nerveuse ou rhumatismale des anciens.	36
Phénomènes nerveux de la fièvre.	49
Spasmes fébriles considérés sur les parties internes.	62
Analogie du premier période de la fièvre avec les affections nerveuses.	74
Période de la chaleur.	84
Maladies nerveuses. État des forces vitales dans l'enfance.	96
Considérations sur les forces vitales dans l'enfance & les différens âges de la vie.	108
État des forces vitales dans la jeunesse.	118
Maladies nerveuses par atonie. Rachitis.	131
Altération dans les humeurs.	156
Coctions. Jours critiques.	166
Phthisie nerveuse de *Morton*.	179
Maladies nerveuses par spasme. Fièvre de *Fernel*.	190
Fièvre éphémère	204
Fièvre éphémère prolongée ou inflammatoire.	214

SECOND VOLUME.

Fièvre inflammatoire. pag. 1
Hypothèſes ſur les inflammations locales. Leur analogie avec la fièvre inflammatoire générale. 15
Rapport entre l'affection phlogiſtique & l'affection bilieuſe, tiré des obſervations d'*Hippocrate*, de *Sydenham*, & de *Pringle*. 2
Fièvre inflammatoire. Son traitement. État de ſpaſme & de vigueur dominant dans la fièvre inflammatoire imminente. Idée de *Cullen* ſur la nature de la diathèſe phlogiſtique. Cette idée n'eſt vraie que de cette diathèſe imminente. Obſervations de *Sidenham* ſur la fièvre variolenſe ſans matière. Danger des émétiques & des purgatifs. 31
Complication de la fièvre inflammatoire avec la ſaburre des premières voies. Fièvre continue de *Sydenham*. État d'orgaſme. Ce que c'eſt. Indication de la ſaignée. 41
Saignée dans ſon effet révulſif. Topiques rafraîchiſſans. Exceptions à cette règle. 61
Analogie entre la chaleur animale & la chaleur de combuſtion. Rapport entre celui de *Galien* & celui de *Sthal*. La chaleur des fièvres inflammatoires attire une grande quantité d'air : & cet air doit contribuer efficacement à rompre la concreſcibilité du ſang, qui alors paroît augmentée. Taches pétéchiales ſymptomatiques. Leur rapport avec les aphtes. 71
Traitement de la fièvre inflammatoire. Médicamens & régime. 85
Terminaiſon de la fièvre inflammatoire. Hémorragies, ſueurs. 91

Accidens étrangers qui ſe joignent à l'affection phlogiſtique, & leur traitement. 112
Pneumonie inflammatoire. 126
Suite de la pneumonie inflammatoire. Analogie entre les moyens de terminaiſon de l'inflammation locale, & le moyen de terminaiſon des fièvres inflammatoires. 140
Traitement de la pneumonie inflammatoire. 157
Suite du traitement de la pneumonie inflammatoire. 174
FIÈVRES GASTRIQUES BILIEUSES. Deſcription de ces fièvres. 190
Fièvre gaſtrique bilieuſe; ſa criſe par les ſelles. Purgatifs ſpécifiques de deux eſpèces. Complication de cette fièvre avec l'affection phlogiſtique. Saignée convenable auſſi dans l'état de ſpaſme exceſſif des premières voies. Saignée de la ſalvatelle. 212
Affection gaſtrique bilieuſe compliquée avec le génie phlogiſtique. 223
Fièvre gaſtrique bilieuſe. Impreſſion de foibleſſe qu'elle laiſſe ſur l'eſtomac. Moyens curatifs. 231
Accidens de la fièvre gaſtrique bilieuſe. Jauniſſe, délire. 242
Hémoptyſie. 254

TROISIÈME VOLUME.

Dyſſenterie. pag. 1
Colique des peintres. 15
Fièvre puerpérale. 26
De la fièvre bilieuſe générale, ou fièvre ardente. 39
Traitement. 54
Fièvre ardente, ſueur, ſudorifiques, contagion. 76
Fièvre ardente, bains, &c. 88